25/5/47

HENRI CORDIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ET DE SES RELATIONS AVEC LES PAYS ÉTRANGERS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE MANDCHOUE

I

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS
JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE
T'ANG (907 APRÈS J.-C.)

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, PARIS (VIe), 1920.

DU MÊME AUTEUR :

Cordier (H.) Bibliotheca Sinica : dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois, 2e éd., considérablement augmentée, 8 fasc., gr. in-8, 1904-8.

— Bibliotheca indosinica : dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à la péninsule indochinoise, 4 vol., (3030 colonnes) gr. in-8, PEFEO, 1912-15.

Tome I : Birmanie, Assam, Siam, Laos. — II : Péninsule malaise. — III-IV : Indo-Chine française. —

— Bibliotheca Japonica : dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire japonais, rangés par ordre chronologique jusqu'à 1870, suivis d'un appendice renfermant la liste alphabétique des principaux ouvrages parus de 1870 à 1912, XII pp. et 762 colonnes, gr. in-8. Publ. de l'Éc. des Langues or. viv., 1913.

— Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1901, 3 vol. in-8, avec cartes, BHC, 1913.

— L'expédition de Chine de 1857-58, in-8, BHC, 1905.

— L'expédition de Chine de 1860, in-8, BHC, 1906.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

HENRI CORDIER
MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ET DE SES RELATIONS AVEC LES PAYS ÉTRANGERS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE MANDCHOUE

I

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS
JUSQU'A LA CHUTE DE LA DYNASTIE
T'ANG (907 APRÈS J.-C.)

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, PARIS (VIe), 1920.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

CHAPITRE PREMIER

Origine des Chinois : Théories étrangères.

Les origines de la nation chinoise ne peuvent être placées dans une antiquité aussi reculée que celles d'autres pays comme la Babylonie, l'Elam, l'Egypte, mais son histoire offre une continuité et une durée que l'on chercherait vainement dans une autre. Nous n'avons pas en effet pour éclairer les débuts de cette histoire, des monuments de pierre d'une authenticité aussi indiscutable, par exemple, que le Code d'Hammourabi, la Stèle des Vautours et les hypogées d'Egypte. L'archéologie préhistorique qui commence à éclairer d'un jour nouveau l'histoire pré-dynastique de l'Egypte, n'a pas encore arraché ses secrets aux vieux sol chinois, et jusqu'à ce jour, tout ce qu'on a écrit sur les relations dans un passé lointain de l'Extrême-Orient avec l'Occident n'est qu'hypothèses et théories trop souvent absurdes.

En réalité le problème non encore résolu de l'antiquité la plus éloignée de l'apparition de l'homme sur une terre infiniment plus ancienne que nous ne l'avions cru jusqu'ici, se pose avant le problème de l'origine de la civilisation. Nous n'avons pas encore de base certaine pour établir l'antiquité de l'homme. Contentons-nous aujourd'hui de la petite lueur qu'ont projetée les travaux récents de la géologie et de la préhistoire sur les débuts de l'humanité, sur ce que nous considérons comme le fatras de nos ancêtres, en attendant que nos descendants à leur tour traitent nos conceptions de billevesées. La vérité est toujours en marche, mais elle chemine si lentement que l'homme de nos générations aura probablement disparu avant de l'avoir connue entière. La préhistoire ne doit pas être traitée comme l'histoire, car, faute de base véritablement scientifique, il

est impossible d'en dresser la chronologie. La préhistoire de certains pays correspond à la période historique d'autres pays : elle ne suit pas une marche parallèle dans toutes les contrées dans lesquelles elle varie grandement suivant les temps.

Les géologues nous apprennent qu'aux époques anciennes, avant l'apparition de l'homme, une mer intérieure, appelée la Thétys, séparait l'arc sibérien d'Irkoutsk des hautes cimes de l'Himalaya, les terres septentrionales des terres méridionales de l'Asie, le continent de l'Angara au nord, du continent de Gondwana au sud. Cette grande mer intérieure faisait communiquer l'Atlantique, par la Méditerranée, avec le sud-est de l'Asie. Peu à peu cette immense masse d'eau fut brisée au milieu de l'époque tertiaire, les deux terres boréale et australe se soudèrent, constituant le continent asiatique qui s'affaissant, au nord donna naissance à la plaine sibérienne, au sud à l'Océan indien, conservant une vaste mer intérieure, elle-même peu à peu transformée en une série de mers et de lacs qui durèrent jusqu'au jour où le manque de communications avec l'Océan, de la vaste nappe liquide des temps anciens fit un désert aride. A ce dessèchement progressif ont correspondu probablement des migrations successives de peuples, des périodes de barbarie succédant à des périodes de civilisation qui peut n'avoir été que locale.

Longtemps avant les dates assignées aux civilisations de la Babylonie et de l'Egypte, l'homme vivait dans des oasis transcaspiens, par exemple à Anau, près d'Askabad : il habitait déjà dans des villes, cultivait le blé et l'orge et commençait à élever et à domestiquer les animaux qui pouvaient lui être utiles; cette civilisation disparut devant le dessèchement de la région, amenant des migrations qui sont peut-être l'origine des civilisations de la Babylonie et de l'Egypte considérées par l'historien et l'archéologue comme les plus anciennes du monde, alors que le géologue seul nous révèle l'existence d'Anau[1]. On doit penser qu'il y eut des migrations de peuples à des époques géologiques

1. Cf. Pumpelly, *Exploration in Turkestan*, 1908, I, *pass.*

où l'homme actuel n'existait pas encore. Nous ne devons pas croire que les peuples les plus anciens que nous connaissions soient en réalité les plus anciens des peuples. Le témoignage de la nature est moins sujet à erreur que le témoignage de l'homme. A quelle époque l'homme, dont nous ignorons encore l'antiquité, a-t-il paru sur cette terre d'Extrême-Orient, qui constitue aujourd'hui l'Empire chinois? Problème jusqu'à présent insoluble, et qui le restera peut-être toujours. L'intelligence de l'homme mise au service de la science est comme celle-ci limitée; il arrive un moment où elle se trouve en présence de phénomènes qui lui sont incompréhensibles, alors commence pour lui le surnaturel, variable suivant les progrès de la science et le développement de l'intelligence, suivant le milieu également. Le surnaturel d'une époque et d'une région n'est qu'un phénomène naturel à un autre moment et dans un pays différent.

Il sera facile de constater par la lecture de ces pages que la Chine, ayant peu emprunté et peu rendu, n'est pas néanmoins un bloc resté complètement immuable et intangible à travers les siècles, sans avoir dans une certaine mesure subi et influencé non seulement la civilisation des pays environnants mais aussi celle de ceux qui par leur éloignement paraissaient avoir échappé à tout contact avec le vaste Empire de l'Asie orientale; mais ces échanges réciproques se sont produits au cours des siècles dont nous connaissons l'histoire, plus en détail, au fur et à mesure qu'elle se rapproche de nous, mais dont nous n'ignorons pas, au moins dont nous soupçonnons certaines particularités d'époques fort éloignées de notre temps. Il ne me paraît pas que ces influences puissent remonter à une antiquité fort reculée; dans tous les cas, elles peuvent être placées pendant cette période de l'histoire du monde qui appartient à la période géologique de l'époque actuelle, c'est-à-dire celle où l'homme commence à se rendre maître de la planète sur laquelle il a apparu des milliers d'années auparavant. Des civilisations asiatiques qui nous sont aujourd'hui inconnues ou sont simplement entrevues par nous ont existé avant la période

à laquelle appartiennent les faits dont nous nous proposons de retracer l'histoire.

La Chine dont nous écrivons l'histoire aujourd'hui est ignorée dans son antiquité reculée aussi bien de ses habitants que de nous; son passé préhistorique inconnu de nos devanciers, soupçonné depuis peu d'années, devient maintenant une réalité comme celui de l'Egypte. Puis nous constatons l'existence de monuments, tels les menhirs, dont les Chinois eux-mêmes ne signalent pas l'existence ou méconnaissent la signification. La Chine nous apporte une fois de plus la preuve qu'il ne faut rien nier, sous le mauvais prétexte qu'on n'a rien trouvé; le présent doit vivre dans le doute quand il ne touche pas à la réalité, et faire crédit à l'avenir.

L'éloignement, les difficultés d'une longue route de terre ou les périls d'une navigation sur des mers soumises à l'action des moussons, souvent dévastées par les typhons, la faiblesse relative des voisins, l'énormité même de son territoire, avaient forcé la Chine à vivre sur elle-même, sans tirer du dehors les choses nécessaires à la vie; elle trouvait également en elle-même les ressources intellectuelles utiles au développement et à la conservation de son génie particulier, et somme toute, en dehors du bouddhisme, elle a peu emprunté, et encore sans continuité et à des époques très différentes, à des éléments étrangers au pays. Les nations qui avaient besoin de sa soie, de sa rhubarbe, de son musc, venaient les chercher; celles qui, au contraire, lui vendaient leur opium, les étoffes de laine et de coton les apportaient. Le Chinois n'avait pas besoin de quitter son pays pour y voir affluer les marchandises étrangères ou pour faire transporter ses produits au loin. Ce qui ne veut pas dire toutefois que, au cours de leur longue existence, les Chinois n'aient jamais éprouvé le besoin ou le désir de visiter les contrées lointaines, et l'on verra dans ces pages que, soit le zèle religieux pour les pèlerins bouddhistes, soit l'appât du lucre pour certains négociants, soit des intérêts politiques pour différentes missions comme celles de Tchang K'ien et de Tcheng Ho, soit même une ambition guerrière dans

l'expédition de PAN TCH'AO dans l'Asie centrale, ont réussi, mais d'une façon irrégulière, à attirer les Chinois hors de chez eux. Si les Chinois n'ont donc pas vécu complètement séparés du reste du monde, toutefois, sans ignorer l'existence des pays étrangers, même lointains, ils n'en ont jamais eu une notion complète jusqu'à l'époque contemporaine, lorsque la facilité des communications, la durée moindre des voyages ayant placé la Chine à une quinzaine de jours de l'Europe, l'envoi d'étudiants qui ont puisé des idées nouvelles hors de chez eux, l'ont obligée à sortir de son « magnifique » isolement et d'entrer, plutôt de mauvais gré, dans le grand concert international du monde, et l'ont entraînée à étudier sans enthousiasme des problèmes politiques et économiques qu'elle avait négligé de se poser jusqu'alors.

On verra que, si pendant des siècles, pour la Chine, la morale de CONFUCIUS a été le fil conducteur de sa pensée, et la base même du système politique qui a mis à la tête du pays constitué en une vaste famille un empereur « Fils du Ciel », cette nation ne s'est pas figée dans une administration immuable, qu'elle a été comme les autres agitée par de nombreuses révolutions, qu'elle a été gouvernée par différentes dynasties, quelques-unes même étrangères, qu'elle a connu tous les modes de gouvernement depuis l'autocratie impériale jusqu'au socialisme d'Etat de Wang Ngan-che, revenant toutefois à sa civilisation primordiale jusqu'au jour récent où, battu en brèche par les étrangers devenus ses voisins ou qui l'ont trop pénétré, le vieil édifice vermoulu semble s'écrouler devant la pression de l'Occident : reflux d'une marée qui, il y a quelques siècles, avait porté jusqu'au cœur de l'Europe les descendants des tribus du nord de l'Empire chinois. Mais que nous réserve l'avenir? Une telle histoire est plus propre que n'importe quelle autre à nous faire suivre les vicissitudes des empires et des royaumes, leur développement, leur grandeur, leur décadence. Témoin unique dans l'histoire du monde, la Chine est le seul empire qui ait soutenu jusqu'aujourd'hui l'assaut des ans, du désordre intérieur, de la concurrence et de la rivalité exté-

rieures. Le philosophe, autant, plus même que l'historien, trouve dans l'enchaînement des faits qui constituent sa vie matière à de sérieuses leçons.

L'Europe, qui tire la soie de la Chine depuis une haute antiquité, n'a longtemps considéré cet empire que comme une terre ayant sa vie propre, ne se rattachant par aucun lien au reste du monde; elle à été l'objet de spéculations fantaisistes de la part de quelques savants, et pour la masse des gens elle ne fut qu'une simple curiosité. Claude DURET, au commencement du XVIIe siècle, dans l'énumération des langues que contient son *Thresor de l'histoire des langues* [1], cite les langues indienne orientale, chinoise, japonaise, sans parler *des sons, voix, bruits, langages ou langues des animaux & oyseaux*. BOSSUET, dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*, fera une place aux Scythes, mais il passera la Chine sous silence, ne soupçonnant pas le rôle que cette masse d'humains a joué dans l'histoire générale du monde dont elle forme le tiers de la population, ignorant ou oubliant que c'est la seule nation dont l'histoire se continue sans interruption depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours; qu'aux temps lointains de l'Egypte et de l'Assyrie, il existait déjà une Chine et que cette Chine existe encore aujourd'hui. Au XIIIe et au XIVe siècles, à l'époque de l'hégémonie mongole, le voile mystérieux qui cache cette distante contrée est soulevé par MARCO POLO et quelques zélés missionnaires, mais il retombe pour ne se relever partiellement qu'au XVIe siècle, et ce ne sera qu'au milieu du XVIIe siècle que les missionnaires de la Compagnie de Jésus, comme MARTINI dans son *Atlas sinensis*, nous donneront enfin des notions exactes sur l'Empire du Milieu. Et comme on sera sans doute étonné qu'un chapitre aussi important de l'histoire du Monde ait pu se dérouler pendant des milliers d'années sans que l'Occident y ait eu sa grande part, on inventera des relations imaginaires, ou on tâchera de se la rattacher à l'aide de théories abracadabrantes qui, poursuivies jusqu'à nos jours, donnent un des plus curieux exemples des folies que peut engendrer l'ignorance ou une

1. Cologne, 1613, in-8°. — Yverdon, 1619.

science insuffisante. Nous allons examiner quelques-unes de ces théories par lesquelles les savants d'Europe, désireux de trouver à l'humanité une origine commune, ont cherché à relier la vieille Chine à différents pays de l'Asie antérieure, voire de l'Europe.

Goguet.

GOGUET ira trop loin dans son incrédulité : « On peut assurer hardiment, dit-il, que jusqu'à l'an 206 av. J.-C. leur histoire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel de fables et de contradictions ; c'est un chaos monstrueux dont on ne sçauroit rien extraire de suivi et de raisonnable[1] ».

Kircher.

Le savant jésuite allemand, Athanase KIRCHER [2], paraît être le premier à avoir soulevé la question de l'origine égyptienne des Chinois dans son grand ouvrage *Oedipus Ægyptiacus* [3] en 1654 ; il a depuis reproduit sa théorie dans un autre de ses livres, la *China illustrata* [4], parue en 1667, dont une édition française [5] fut donnée en 1670 ; dans celle-ci la *Sixiesme Partie* est consacrée à l'Ecriture des Chinois et comprend cinq chapitres dont le quatrième traite de *la difference qui est entre les caractères chinois, les hyeroglifes des Ægyptiens.*

« Les premiers Chinois, écrit Kircher, estant descendus des Egiptiens ont suivi leurs façons de faire pour leurs escritures, non pas quand à la composition des lettres, mais quand aux figures tirées de diverses choses naturelles, lesquelles leur servoient pour manifester leur concept. C'est pourquoy ils avoient autant de signes pour l'expliquer qu'ils avoient de choses à enoncer » [6].

Plus loin, il nous dit : « Les enfans de Cham, ayant conduit

1. *De l'Origine des Loïs*, Paris, 1758, III, p. 295.
2. Athanase Kircher, né à Ghysen, près Fulde, le 2 mai 1602 ; † à Rome le 27 novembre 1680.
3. Athanasii KIRCHERI, S. J., *Oedipi Ægyptiaci.* Tomus III. *Theatrum hieroglyphicum.* Romae, 1654, in-fol.

Cap II, pp. 10-21 : quo modo Hieroglyphica à coeteris diuersarum Gentium literis distinguantur, & potissimùm in quo Characteres Sinensium ab Hieroglyphicis differant.

Voir pp. 348 seq. : *Obelisius Florentinus, eiusque interpretatio*, et pp. 350 et 355, la reproduction de ce monument.

4. *China... illustrata...* Amstelodami, 1667, in-fol.
5. *La Chine d'Athanase Kirchere... illustrée.* Amsterdam, 1670, in-fol.
6. *Chine illustrée*, p. 305.

des colonies dans les extremités de la Chine, ils y avoient introduit aussi les lettres & les caractères non pas à la verité avec toutes les significations et les misteres dont estoient ornés les hyeroglifes des Egiptiens, mais tout autant qu'il estoit necessaire pour expliquer sa pansée, & donner à connoistre ses conceptions & ses sentimens; quoyque grossierement [1] ».

» Les premiers Chinois ont fait leurs caracteres de toutes les choses du monde, & ils se sont servis de tout, comme on le voit par leurs chroniques & par la forme & la figure de leurs lettres : car ils les formoient de mesme que les Egiptiens, represantant tantost des animaux maintenant des volatiles, apres des reptiles, des poissons, & enfin apres tout cela ils se servoient des herbes, des ramaux d'arbres, des cordes, des points, des cercles, & de plusieurs autres choses qui formoient neantmoins ces mesmes caracteres d'une autre façon que ceux des Chinois d'apresant, lesquels pour estre devenus plus doctes & plus habilles par l'experience des choses, ont changé le tout, & ont mis cette confusion d'animaux & de plantes dans une certaine ressemblence par les points qu'ils y ont mis, lesquels rendent cette ancienne methode plus facile & plus courte qu'elle n'estoit [2] ».

Ce que Kircher connaissait de la Chine, il le tenait du P. Michel Boym [3], Polonais, envoyé d'Extrême-Orient en mission en Europe par ses supérieurs; il fut également en rapport avec le P. Jean Grueber [4], autre jésuite qui visita le Tibet, et dont il a publié la relation de voyage dans sa *China illustrata*; sa science sinologique n'était que rudimentaire; il y ajouta ses autres connaissances, vastes assurément, et la faculté de bâtir des théories qui suffisaient à l'esprit critique et de controverse de l'époque.

Fréret. Kircher trouva un adversaire redoutable, devançant certainement son siècle dans certaines de ses vues, en Nicolas

1. *L. c.*, p. 311.
2. Kircher, *l. c.*, p. 303.
3. Michel Boym, né à Lwov, Pologne, en 1612; † au Kouang-si, le 22 août 1659.
4. Jean Grueber, né à Lintz, 28 oct. 1623; † à Florence en 1665.

FRÉRET [1], qui mourut secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; il combattit vigoureusement Kircher dans un mémoire lu à l'Académie, le 6 décembre 1718 [2].

Fréret observe que « les Chinois n'ont point eû en vue les images pour les choses que la peinture peut mettre sous les yeux, ni les symboles pour représenter par allégorie ou par allusion les choses qui ne le peuvent être par elles-mêmes. Le P. Kircher [*China illustrata*] est d'un autre avis; mais il paroît en cette occasion avoir un peu trop donné à son imagination. Je ne prétends cependant pas que l'on ait évité ces ressemblances entre les choses & les caractères, lorsqu'elles se sont présentées : mais il est sûr qu'on ne les a pas cherchées, & qu'elles sont presque toujours détruites par l'analyse du caractère où l'on avoit crû les appercevoir.

» Les premiers Inventeurs de l'écriture chinoise se sont attachés à des signes entièrement arbitraires, ou qui n'ont qu'un rapport d'institution avec les choses signifiées; en cela ils ont suivi le génie de la nation chinoise, qui même avant *Fo-hi*, c'est-à-dire, dans la plus profonde antiquité, se servoit de cordelettes nouées en guise d'écriture. Le nombre des nœuds de chaque corde formoit un caractère, & l'assemblage de cordes tenoit lieu d'une espèce de livre qui servoit à rappeller, ou à fixer dans l'esprit des hommes le souvenir des choses, qui sans cela s'en seroient effacées. »

Le savant évêque d'Avranches, HUET, nous donne l'Inde et la Chine comme des colonies égyptiennes : Huet.

« Si le commerce des Egyptiens a été aussi ancien & aussi grand dans l'Orient, que nous avons sujet de le croire, il faut conclure que celui des Indiens qui étoient leurs principaux correspondans, ne l'étoit pas moins... Or cette correspondance des Indiens & des Egyptiens est si clairement établie par les anciennes histoires, qu'on ne peut pas s'em-

1. Né à Paris, le 15 février 1688; †à Paris, le 8 mars 1749; il avait été nommé secrétaire perpétuel le 8 janvier 1743.

2. *Réflexions sur les Principes généraux de l'Art d'écrire, et en particulier sur les fondemens de l'écriture chinoise.* (*Mém. de l'Ac. R. des Insc.*, VI, 1729, pp. 609-635.) — Voir p. 623.

pêcher de croire en les lisant, que si toute la nation des Indiens & des Chinois n'est pas descenduë des Egyptiens, elle l'est du moins en la plus grande partie. Car quelle autre chose peut signifier cette expédition si célèbre d'Osiris dans les Indes, où il regna pendant cinquante-deux ans, cultiva & polit cette nation, y bâtit des villes, & y répandit tant de colonies d'Egyptiens, que l'Egypte se crut suffisamment autorisée dans la suite à former une prétention sur les Indes comme sur son propre [1] ? »

Huet expose toute sa théorie dans le chapitre suivant : [2]

« Entre tous ces esseins d'Egyptiens qui inonderent les Indes, les Chinois meritent bien d'être considerez en leur particulier. On trouve chez eux des marques bien sensibles de leur origine, une grande conformité de coutumes avec celles des Egyptiens, leurs doubles lettres, hiéroglifiques, & profanes, quelque affinité même de leurs langues, la doctrine de la métempsycose, le culte de la vache, & ce qui me paroit fort remarquable, cette aversion constante que font paroître les Chinois à recevoir les negocians étrangers dans leurs pays, & qui les a possedez dans tous les tems, pareille à celle que Strabon attribuë aux anciens Egyptiens. Je ne puis donc assez m'étonner, que contre des preuves si claires, un Ecrivain de ces derniers tems, plein d'esprit d'ailleurs & de suffisance, mais sujet à beaucoup de préventions, ait pû soutenir au contraire que les Egyptiens & les Phéniciens ont receu leurs sciences des Indiens. Il seroit aisé de détruire son système, si la matière que je traite ne m'entraînoit ailleurs. Quoi que les Chinois soient sortis d'Egypte, en tout ou en partie, avec le reste des Indiens, ils ont pourtant fait depuis long-tems un état séparé, qui s'est autrefois acquis une si grande puissance, qu'il s'est rendu maître de toutes les Indes. On sçait que le Japon, la Corée, la Cochinchine & le Tunquin, ont été des provinces de la Chine. Et si l'on veut croire les Chinois même, & que leur présomption ne rende pas leur témoignage un peu sus-

1. *Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens*, 1716, in-12, chap. IX : Commerce des anciens Indiens, pp. 37-8.

2. Chap. X. Commerce par mer des anciens Chinois, pp. 40-2.

pect, ils ont autrefois étendu leur empire jusqu'au cap de Bonne-Esperance. La plûpart des Indiens neantmoins leur déférent l'honneur de cette supériorité, & se souviennent de leur ancien commerce. On connoît par les annales d'Ormus, qu'on a vû dans le golfe Persique jusqu'à quatre cens vaisseaux Chinois, se décharger & se charger d'une infinité de marchandises précieuses. L'usage de la boussole est très ancien parmi eux : non pas que je croye que Marc Paul l'ait apporté de la Chine dans l'Europe, comme bien des gens en sont persuadez; car il paroit par les vers de Guyot de Provins poëte François, qui vivoit vers l'an 1200, rapporté par Fauchet, que les pilotes François se servoient de la boussole, plus de quarante ans avant Marc Paul. L'histoire rend témoignage à la probité & à l'équité des anciens Seres majeurs des Chinois, qui trafiquoient sans voir, & sans se faire voir aux marchands. »

A la suite de Huet, MAIRAN, de l'Académie des Sciences [1], voulut également trouver en Egypte l'origine des Chinois. « C'est, dit-il, par la conformité de mœurs & de coutumes qui en est la grande, &, à mon avis, l'unique preuve, qu'il convient de décider la question [2] ». Il ne voyait d'ailleurs aucune impossibilité à l'arrivée de Sésostris en Chine avec cent mille Egyptiens. Son correspondant à Peking, le savant jésuite, PARRENIN [3], opposa aux théories de Mairan d'excellents arguments, qui ne paraissent pas toutefois avoir produit l'effet nécessaire [4], car nous voyons en 1759, DE GUIGNES, de l'Académie des Inscriptions, renouveler la question dans un Mémoire destiné à prouver que les Chinois sont une colonie égyptienne; De Guignes qui avait d'abord partagé les idées de Parrenin, fut frappé de la grâce par un mémoire de l'abbé BARTHÉLEMY sur les lettres phéniciennes.

Mairan.

De Guignes.

1. Jean-Jacques d'Ortous, sieur de Mairan, né à Béziers en 1678; † 9 janvier 1771.

2. *Lettres de M. de Mairan au R. P. Parrenin*... A Paris, chez Desaint & Saillant, 1759, pet. in-8°; voir p. 86.

3. Dominique Parrenin, né au Russet, diocèse de Besançon, le 1er sept. 1665; † à Peking, le 27 sept. 1741.

4. Lettre du 18 sept. 1735, *Let. édifiantes*, 24e recueil.

« J'avois devant moi, dit-il, les Lettres Phéniciennes dont il venoit de nous donner un Alphabet exact. Pour me délasser je m'avisai de jeter les yeux sur un Dictionnaire Chinois, qui contient la forme des caractères antiques : je fus frappé tout-à-coup d'appercevoir une figure qui ressembloit à une Lettre Phénicienne; je m'attachai uniquement à ce rapport, je le suivis, & je fus étonné de la foule de preuves qui se présenterent à moi. Telle est l'origine de ce Mémoire, que deux circonstances réunies par le hasard ont fait naître.

» Je fus alors convaincu que les caractères, les loix & la forme du Gouvernement, le Souverain, les Ministres mêmes qui gouvernoient sous lui, & l'Empire entier étoit Egyptien; & que toute l'ancienne Histoire de la Chine n'étoit autre chose que l'Histoire d'Egypte qu'on a mise à la tête de celle de la Chine, comme si des François établis en Amérique y fondoient actuellement un Royaume dont le premier Souverain seroit regardé comme le successeur du Monarque qui règne en France : par-là toute l'histoire de France antérieure, deviendroit l'histoire ancienne de cette colonie. Je trouvai encore les caractères qui ont donné naissance à ceux des Hébreux, des Arabes, des Syriens, des Ethiopiens & des Phéniciens, c'est-à-dire, les premiers caractères du monde, & une grande partie de la langue Phénicienne [1] ».

Leroux Deshauterayes.

En fait, comme le fait remarquer LEROUX DESHAUTERAYES, le but de De Guignes était de prouver : « 1° Que les caractères chinois ne sont que des espèces de monogrammes formés de trois lettres Phéniciennes, & que la lecture qui en résulte produit des sons Phéniciens ou Egyptiens. 2° Que les deux premières Dynasties Chinoises sont composées de Princes qui ont régné, non à la Chine, mais en Egypte... M. D. établit la conformité entre ces Princes, non par un parallèle de leur histoire, ou par une ressemblance entre des faits qu'il rapprocheroit, mais par la lecture seule des noms Chinois de ces Princes qu'il croit com-

1. *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne...* Par M. de GUIGNES... A Paris, chez Desaint & Saillant, 1759, pet. in-8°, voir pp. 36-38.

posés de lettres Phéniciennes. 3° Enfin M. D. prétend encore prouver qu'une Colonie Egyptienne alla s'établir dans la Chine, & il fixe l'époque de son entrée dans cet Empire à l'an 1122. Cette époque est celle où Vouvang jetta les fondemens de la Dynastie Impériale des Tcheou, la troisième des Dynasties chinoises [1] ». Les doutes de Deshauterayes ne touchèrent pas De Guignes qui répondit à son adversaire [2]. Il n'est d'ailleurs pas utile d'entrer dans le détail d'une discussion qui n'offre plus qu'un intérêt de curiosité.

Sur cette querelle sinico-égyptienne viennent se greffer la théorie de l'anglais WARBURTON [3] sur les hiéroglyphes égyptiens et ses remarques sur la chronologie et sur la première écriture des Chinois, qui ne restèrent pas sans réponse [4] : Warburton.

« Il est temps, écrit Warburton [5], de parler d'une altération, que ce changement de sujet, & cette manière de l'exprimer, introduisirent dans les traits des figures Hiéroglyphiques. L'animal, ou la chose, qui servoit à représenter, avoient été jusques là dessinés au naturel. Mais, lorsque l'étude de la Philosophie, qui avoit occasionné l'écriture symbolique, ont porté les Scavans d'Egypte à écrire beaucoup, & sur divers sujets, ce dessein exact multipliant trop les volumes, leur parut ennuyeux. Ils se servirent donc par degrés d'un *autre caractère*, que nous pouvons appeler l'*Ecriture courante* des Hiéroglyphes. Il ressembloit aux caractères Chinois, &, après avoir d'abord été formé du seul contour de chaque figure, il devint à la longue une sorte de *marques*. Je ne dois pas omettre ici de parler d'un effet naturel que ce caractère de l'écriture courante

1. *Doutes sur la Dissertation de M. de Guignes*... Par M. LEROUX DESHAUTERAYES... A Paris, chez Laurent Prault [et] Duchesne, 1759, pet. in-8°; voir pp. 5-7.
2. *Réponse de M. de Guignes*... A Paris, chez Michel Lambert, 1759, pet. in-8°.
3. *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*..., trad. de l'Anglois de M. WARBURTON... A Paris, Guerin, 1744, 2 vol. in-12.
4. *Dissertation sur l'écriture hiéroglyphique*... A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez J. Barbou, 1762, in-12.
5. *L. c.*, I, pp. 138-140.

produisit avec le tems. Je veux dire, que son usage diminua beaucoup de l'attention que l'on donnoit au symbole, et la fixa à la chose signifiée. Par ce moyen l'étude de l'écriture symbolique se trouva fort abrégée; n'y ayant alors presqu'autre chose à faire qu'à se rappeller le *pouvoir* de la marque symbolique, au lieu qu'auparavant il falloit être instruit des propriétés de la chose, ou de l'animal, qui étoit employé comme symbole. En un mot, cela réduisit cette sorte d'écriture à l'état où est présentement celle des Chinois. »

Needham. Au milieu de la controverse suscitée par la théorie de De Guignes, un membre de la Société royale de Londres, NEEDHAM, prit sur un buste d'Isis, du Musée de Turin, l'empreinte de caractères soi-disant égyptiens qu'il prétendait ressembler aux caractères chinois; il les présenta à un Chinois du Vatican, *sed nihil prorsùs aspectu primo intellexit,* dit-il. Le Chinois n'y entendait rien, parce qu'il ne connaissoit que les caractères modernes [1]. Cependant l'employé chinois de la Bibliothèque vaticane, flairant probablement quelque aubaine, ne se tient pas pour battu; il s'arme d'un dictionnaire de K'ang hi et il découvre immédiatement une ressemblance entre une douzaine des caractères de l'Isis et des caractères chinois !

De nos jours, Li Foung-pao, ministre de Chine à Berlin, n'a pas hésité dans les mêmes circonstances à lire du chinois.

On eut pu faire la même découverte avec n'importe quelle autre langue hiéroglyphique; là-dessus grande joie de Needham qui convoque tout ce qui pouvait constituer le ban et l'arrière-ban scientifique à Rome et il fait signer à ces savants et à ces grands seigneurs, le 25 mars 1762, le procès-verbal de sa prétendue découverte [2]. Pour confirmer ses vues, Needham en appela aux jésuites de Peking,

1. Ext. du *Journal des Scavans,* déc. 1761, vol. I, p. 4.

2. *De inscriptione quadam Ægyptiaca Taurini inventa et characteribus Ægyptiis olim et Sinis communibus exarata idolo cuidam antiquo in regia universitate servato ad utrasque Academias Londinensem et Parisiensem rerum antiquarum investigationi et studio praepositas data epistola.* Romae, 1761, pet. in-8°.

et la réponse [1], qui lui fut faite par le P. CIBOT ne fut rien moins que favorable à ses idées [2].

La théorie égyptienne trouva un adversaire dans Cornelius de PAUW : « Quant à la communication qu'on suppose avoir existé entre la Chine & l'Egypte, on se convaincra par la lecture de cet ouvrage que jamais supposition ne fut moins fondée. Il est étonnant d'ailleurs qu'on ne se soit point aperçu, qu'en l'an 1122 avant notre ère les Egyptiens se servoient déjà d'un caractère alphabétique, composé de vingt-cinq lettres suivant Plutarque, & seulement de vingt-deux suivant les découvertes modernes. Or c'est une absurdité bien grande de vouloir que les Egyptiens n'ayent point porté à la Chine leur alphabet qui étoit fort simple, & de soutenir qu'ils y ont porté leurs hiéroglyphes employés uniquement par les prêtres, & qui ne ressemblent point aux caractères de la Chine, comme l'ont soutenu des écrivains dont l'esprit étoit fécond en rêveries. On ne découvre d'ailleurs aucun rapport ni entre la religion de ces deux pays, ni entre les langues [3]. » C. de Pauw.

Voltaire a consacré l'article IV de son *Fragment sur l'Histoire Générale* (1773) à étudier *Si les Egyptiens ont peuplé la Chine, et si les Chinois ont mangé des hommes*. Avec son grand bon sens, il écrivait : « Il nous a paru, par exemple, que les Chinois ne descendent pas plus d'une colonie d'Egypte que d'une colonie de Basse-Bretagne. Ceux qui ont prétendu que les Egyptiens avaient peuplé la Chine ont exercé leur esprit et celui des autres. Nous avons applaudi à leur érudition et à leurs efforts ; mais ni la figure des Chinois, ni leurs mœurs, ni leur langage, ni leur écriture, ni leurs usages, n'ont rien de l'antique Egypte. Ils ne connurent jamais la circoncision : aucune des divinités égyptiennes ne parvint jusqu'à eux ; ils ignorèrent toujours les mystères d'Isis [4]. » Voltaire.

1. *Lettre de Pékin, sur le génie de la Langue chinoise, et la nature de leur écriture symbolique, comparée avec celle des anciens Egyptiens...* A Bruxelles, 1773, in-4°.
2. Henri CORDIER, *Fragments d'une hist. des Etudes chinoises*, pp. 62-3.
3. *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois...* Nouv. édit., Genève, 1774, I, pp. XVII-XVIII.
4. *Œuvres complètes*, Mélanges VIII, Paris, Garnier, 1879, pp. 234-5.

De nos jours, dans un plaisant paradoxe, un savant guerrier a voulu identifier les Egyptiens préhistoriques avec les Annamites [1].

Bouteilles de porcelaine.

La découverte de bouteilles de porcelaine dans des tombes égyptiennes de Thèbes allait donner, pour peu de temps d'ailleurs, un regain de popularité à la théorie des antiques relations de la Chine avec la terre des Pharaons.

Wilkinson.

WILKINSON écrivait : « Parmi les nombreuses bouteilles trouvées dans les tombes de Thèbes, nulles n'ont excité plus de curiosité et de surprise que celles de fabrication chinoise, portant des inscriptions dans cette langue. La découverte accidentelle d'une seule bouteille de ce genre passerait naturellement inaperçue, et si nous ressentions quelque surprise qu'elle eût été déposée dans un sépulcre égyptien, on pouvait raisonnablement conjecturer qu'un visiteur d'époque plus récente pourrait l'avoir laissé tomber, en recherchant d'anciens trésors d'une plus grande valeur. Mais cette explication cesse d'être admissible quand nous apprenons que des bouteilles ont été découvertes dans diverses tombes thébaines [2].... »

S. Birch.

Samuel BIRCH, dans son édition de Wilkinson, avant de citer les traductions de MEDHURST et de DAVIS remarque : « Il est maintenant connu que ces bouteilles sont d'une période relativement récente. M. PRISSE a découvert, en questionnant les Arabes du Caire faisant le commerce des antiquités, qu'ils avouèrent que les bouteilles n'étaient jamais trouvées dans les tombeaux ou les ruines, et que le plus grand nombre des bouteilles provenaient de Qous, Keft et Cosseir, entrepôts du commerce avec l'Inde sur la Mer Rouge [3]. »

W.-H. Medhurst.

W. H. MEDHURST a examiné les fac-similes de douze ins-

1. *Les Egyptiens préhistoriques identifiés avec les Annamites d'après les inscriptions hiéroglyphiques*, par le général H. FREY, de l'armée coloniale. Paris, Hachette, 1905, in-8°, p. 106.

2. *The Manners and Customs of the Ancient Egyptians.* By Sir J. Gardner WILKINSON... A new edition, revised and corrected by Samuel BIRCH. London, 1878, 3 vol. in-8°, II, pp. 152-3; avec représentations de ces bouteilles.

3. *L. c.*, II, p. 154.

criptions sur des bouteilles de porcelaine trouvées en Egypte et envoyées par Stanislas JULIEN. Il a traduit ces inscriptions avec son lettré et la conclusion de cet examen est que les bouteilles fabriquées d'une matière qui ne pouvait être antérieure à la dynastie des Han portaient des citations de vers qui ne pouvaient pas, si l'histoire de la poésie chinoise est vraie, avoir été écrits avant la dynastie des T'ang, ce qui rendait impossible leur découverte dans des tombes contemporaines des plus anciens événements de la chronologie chinoise; et que, au contraire, ces bouteilles avaient été fabriquées sous la dynastie des Ming [1]. Harry PARKES de son côté était convaincu que ces bouteilles ne possédaient pas l'antiquité qui leur était attribuée [2].

H. Parkes.

Pauthier et S. Julien.

FEUILLET DE CONCHES a résumé ainsi la question : « On a fait beaucoup de bruit, dans l'année 1834, en Italie et en Angleterre, de la découverte de petits flacons de porcelaine chinoise, trouvés dans des hypogées égyptiennes, d'une époque pharaonique antérieure de 1800 ans à notre ère, et qui, disait-on, n'avaient jamais été ouvertes. L'égyptologue pisan ROSELLINI, MM. WILKINSON et DAVIS crièrent au miracle. Que de discussions eussent été soulevées si la découverte n'eût pas rencontré, dès l'abord, un puissant contradicteur! La Bible allait être mise en jeu, et la science historique se serait perdue en vaines conjectures sur je ne sais quelle fabuleuse communauté d'origine, ou de rapports commerciaux entre des peuples de races distinctes, et qui, de fait, ne se sont point connus à ces époques reculées. Or, on s'était joué malicieusement de la crédulité des trois savants personnages, comme le Grec SIMONIDÈS s'est heurté dans ces derniers temps contre la sagacité de M. HASE en France et d'Alexandre de HUMBOLDT en Prusse. Le célèbre sinologue de notre Institut, M. Stanislas JULIEN, a restitué [3] la véritable date de ces fioles merveil-

1. *Trans. China Branch Royal Asiatic Society.* Hongkong, 1853, Part. III, p. 40.
2. *Ibid.*, p. 95.
3. *Les Peintres européens en Chine et les Peintres chinois* par M. F. FEUILLET DE CONCHES. Paris, 1856, in-8°, pp. 26-27.

leuses, en prouvant qu'elles portaient des inscriptions tirées de poëtes du VIIe siècle après Jésus-Christ, ce qui ne voulait pas même dire qu'elles ne fussent point de fabrication très récente, car les Chinois sont les plus habiles faussaires, les plus adroits fabricateurs d'antiquités [1]. »

Pauthier s'était montré sage dans la question des bouteilles de porcelaine; il le fut moins dans le travail qu'il publia en 1842 chez Didot et dont le titre suffit à faire connaître l'objet : SINICO ÆGYPTIACA. — *Essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne.* Il n'en donna que la première partie dans laquelle il indiquait les principes, communs suivant lui « aux deux écritures *figuratives* chinoise et égyptienne, en font des écritures d'une nature spéciale et similaire, qui ne peuvent être soumises qu'à des lois spéciales. Ce sont ces lois, dit-il, que nous avons esquissées précédemment. La suite de cet *Essai* sera consacrée à leur démonstration ». On a vainement attendu cette démonstration.

Morton. Dans son ouvrage *Crania Ægyptiaca* [2], S. G. MORTON déclare qu'il ne « trouve rien comme traits mongols dans aucune tête embaumée de sa collection, à moins qu'une ressemblance générale puisse être tracée dans un exemple unique de Thèbes. Cette observation vient à l'appui de l'opinion du Professeur Blumenbach, qui, en comparant les Egyptiens avec les diverses races humaines, affirme qu'ils « diffèrent d'aucune autant que de la race mongole, à laquelle appartiennent les Chinois [3] ».

Morton ajoute : « Que les Chinois aient eu des relations commerciales avec les Egyptiens dans les temps primitifs

1. L'exemplaire de l'Ecole des Langues orientales porte la note manuscrite suivante de la main de Pauthier :

« J'avais *restitué* avant M. Julien, et dès 1846, dans une *note* publiée par M. Prisse dans la *Revue archéologique* (mars 1846) *la véritable date* de ces vases. M. Feuillet ne l'ignorait pas, mais il voulait donner un coup d'encensoir à M. Julien ».

2. *Crania Ægyptiaca ; or, Observations on Egyptian Ethnography, derived from Anatomy, History and the Monuments.* By Samuel George MORTON, M. D... From the *Trans. of the American Philosophical Society*, vol. IX — Philadelphia, 1846, in-4°. — Voir *American Ethnographical Society*, III, p. 215.

3. *L. c.*, p. 63.

n'est pas discutable; car des vases de porcelaine chinoise, avec des inscriptions dans cette langue, ont été trouvés dans les catacombes de Thèbes [1]. Cependant dans chaque exemple où nous découvrons des Mongols sur les monuments, ils sont représentés comme des étrangers et des ennemis. La gravure sur bois ci-jointe, avec le nez petit et un peu déprimé, la tête rasée, la natte de la tête, la barbe rare, la moustache, et le teint blême, semble clairement indiquer un homme de cette race. Elle est copiée d'un dessin dans Rosellini, dans lequel Ramesès III est représenté combattant contre les *Sheto* ou Scythes, parmi lesquels les Mongols apparaissent contre des alliés ou des mercenaires [2].»

Morton conclut de ses recherches : 1° La Vallée du Nil, en Egypte et en Nubie, était à l'origine peuplée par une race caucasienne; 2° Ces peuples primitifs, appelés depuis Egyptiens, étaient les Mizraimites de l'Ecriture, la postérité de Ham, et affiliés directement avec la famille libyenne des nations; 3° Dans leurs caractères physiques, les Egyptiens étaient intermédiaires entre les races indo-européenne et sémitique... les nègres étaient nombreux en Egypte, mais leur position sociale dans les temps anciens était la même que maintenant, celle de serviteurs et d'esclaves...; les fellahs d'aujourd'hui sont les descendants en ligne directe et les moins mélangés des anciens Egyptiens [3].

La dernière fantaisie sinico-égyptienne est celle de la conquête de la Chine par le grand Ramsès II, sur l'autorité d'HÉRODOTE et de DIODORE de SICILE. Ramsès II.

Diodore de Sicile nous raconte en effet que le grand Sesoosis, le Sesostris d'Hérodote, le Ramsès II des Egyptiens, dans son désir de domination universelle, « se rendant en Asie, à la tête de son armée, soumit tout ce pays; il pénétra non seulement dans les pays qui furent plus tard conquis par Alexandre le Macédonien, mais encore il aborda des contrées et des nations que celui-ci n'atteignit pas. Car, il passa le Gange, et s'avança dans l'Inde jusqu'à l'Océan,

1. WILKINSON, *Ancient Egyptians*, III, p. 108.
2. *L. c.*, p. 63.
3. *L. c.*, pp. 65-6.

et du côté de la Scythie jusqu'au Tanaïs, fleuve qui sépare l'Europe de l'Asie. On raconte même, qu'un certain nombre d'Egyptiens, laissés aux environs du Palus Méotide, donnèrent naissance au peuple des Colchidiens [1].»

Hérodote avait été plus sobre : Sesostris « fut, selon ces Prêtres, le premier qui, étant parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, subjugua les peuples qui habitaient les bords de la Mer Erythrée : il fit voile encore plus loin, jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas fonds. De là, selon les mêmes Prêtres, étant revenu en Egypte, il leva une nombreuse armée, et avançant par la terre ferme, il subjugua tous les peuples qui se trouvèrent sur sa route... En parcourant ainsi le continent, il passa d'Asie en Europe, et subjugua les Scythes et les Thraces : mais je crois que l'armée Egyptienne n'alla pas plus avant ; car on voit, chez ces nations, les colonnes qu'il y fit ériger, et l'on n'en trouve point au delà. Il retourna ensuite sur ses pas : quand il fut arrivé sur les bords du Phase, je ne puis assurer s'il y laissa une partie de son armée pour cultiver le pays, ou bien si quelques-uns de ses soldats, ennuyés de la longueur de ces voyages, ne s'établirent point sur les bords de ce fleuve. Quoi qu'il en soit, il paraît que les Colchidiens sont Egyptiens d'origine... [2].»

Diodore reproduit Hérodote en y ajoutant le passage du Gange et l'avance dans l'Inde jusqu'à l'Océan, et c'est sur son témoignage qu'un écrivain, que nous ne nommerons pas, nous déclare que Sesostris conquit la Chine aux environs de 15 ou 1600 ans avant J.-C., quatre ans avant l'exode des Hébreux ! En réalité la légende de Sesostris conquérant dans la forme que lui donna Hérodote est postérieure à la conquête perse. « Aussi bien, nous dit un maître [3], Hérodote n'a-t-il fait ici encore que transcrire sans s'en douter un roman populaire, où les données d'apparence historique ne servaient qu'à introduire un certain nombre d'épisodes de pure imagination ».

1. Trad. F. Hoefer, I, p. 64.
2. Trad. Larcher, II, 1802, liv. II, pp. 79-80.
3. Maspero, dans le *Journ. des Savants*, 1901, pp. 602, 603.

Aujourd'hui, la plupart des savants cherchent en Afrique et non en Asie l'origine de la civilisation égyptienne. Dans son *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, I, pp. 45-6, M. MASPERO remarque : « A examiner les choses d'un peu près, il faut bien reconnaître que l'hypothèse d'une origine asiatique, si séduisante qu'elle paraisse, est assez malaisée à défendre. Le gros de la population égyptienne présente les caractères des races blanches qu'on trouve installées de toute antiquité dans les parties du continent libyen qui bordent la Méditerranée : il est originaire de l'Afrique même et se transporta en Egypte par l'ouest ou par le sud-ouest. Peut-être rencontra-t-il dans la vallée quelque peuplade noire qu'il détruisit ou qu'il refoula ; peut-être y fut-il accru après coup d'éléments asiatiques introduits par l'isthme et par les marais du delta ». M. Edouard NAVILLE écrit : « En résumé, la population primitive de l'Egypte est africaine, elle se compose de deux éléments de même race, l'un, les Anou, les primitifs néolithiques qui ont été les premiers à occuper le pays dans toute son étendue, l'autre africain également, venant de quelque part sur le Haut Nil, peuplade pratiquant l'agriculture et connaissant la métallurgie. Ces nouveaux venus ont été d'abord des conquérants, ils ont « frappé les Anou », mais ils se sont mêlés graduellement à la population primitive, et de ce mélange est née la civilisation égyptienne, qui est autochthone et qui ne présente pas d'éléments étrangers [1].» La linguistique, avec M. Reinisch, confirme également l'origine africaine des Egyptiens.

Il me paraît toutefois impossible, que si l'on admet l'origine africaine de l'Egypte, on nie absolument une influence asiatique. Dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 22 mai 1914, M. George BÉNÉDITE, conservateur au Musée du Louvre, a communiqué un couteau en silex égyptien muni d'un manche d'ivoire décoré. Sur l'un des côtés, il y a un personnage héroïque maîtrisant deux lions dont le caractère asiatique est confirmé par les

1. *La population primitive de l'Egypte*, pp. 19-20. (*Rec. de Travaux Philol. et Arch. égypt. et assyriennes*, XXXIII, 1911.)

figures de la face opposée, où réapparaissent certains éléments qui évoquent le souvenir de la Stèle des Vautours. Il faut placer ce monument un peu avant l'époque thinite.

John Webb. Peu de temps après que Kircher eut exposé sa théorie égyptienne de l'origine des Chinois, un certain John WEBB, de Butleigh, Comté de Somerset, fit mieux encore; il publia un essai historique pour démontrer qu'il était probable que le chinois était la langue primitive parlée par les hommes avant la confusion causée par la construction de la tour de Babel[1]. Daniel Webb. Un anglais homonyme, Daniel WEBB, inspiré par l'étude de la Grammaire chinoise de Fourmont parue en 1742, eut l'idée géniale que la langue grecque était dérivée du chinois[2].

J. Edkins. En 1870, le Rév. Joseph EDKINS publiait un volume entier[3] pour montrer que les langues de l'Europe et de l'Asie peuvent être rattachées à une origine unique dans la région de l'Arménie et de la Mésopotamie. Ce sinologue distingué a montré plus tard la fertilité de son imagination en voulant rattacher les habitants du Dakota aux races asiatiques par une filiation nord-américaine, mongole, touranienne[4].

G. Schlegel. J. Chalmers. G. SCHLEGEL a critiqué à la fois le Rév. J. CHALMERS, auteur de *The Origin of the Chinese*, Hongkong, 1866, et le Rév. J. EDKINS. Du premier il nous dit: « Cet essai est aussi infructueux que les autres; car M. Chalmers, ne possédant point, comme il l'avoue lui-même, la méthode scientifique de la philologie comparée, a rassemblé seulement un tas de mots de toutes les langues du monde, qu'il a essayé de comparer à des mots chinois, selon leur prononciation actuelle. Ce petit livre est, ce que les Anglais nommeraient : a total failure. « Du second il écrit : « Quoique plus savant que l'ébauche informe du Rév. Chalmers, dont, cependant, M. Edkins semble approuver les rêves étymologiques, il abonde pourtant en erreurs, et cela par la simple raison que M. Edkins semble ignorer les travaux étymologiques

1. London, 1669, in-8°.
2. London, 1787, in-8°.
3. *China's Place in Philology*, London, 1871, in-8°.
4. *China Review*, XXII, pp. 720—8.

faits depuis 60 ans [1].» Schlegel, si sévère pour les autres, quoiqu'il ait suivi « la méthode rigoureuse de l'école philologique allemande [2] » ne paraît pas avoir été plus heureux dans ses recherches sur les racines sanscrites et indo-européennes [3].

Terrien de Lacouperie.

Si quelques savants avaient constaté une similitude entre des caractères cunéiformes et des signes chinois comme d'autres entre les hiéroglyphes égyptiens et ces mêmes signes, TERRIEN DE LACOUPERIE est celui qui a renouvelé et cherché à donner une base solide à la doctrine dont il a été l'apôtre de l'origine babylonienne de la civilisation chinoise. Esprit ingénieux et paradoxal, doué de plus d'imagination que de science, possédant des connaissances plus étendues que profondes, ignorant l'assyrien et ne sachant du chinois que ce qu'il avait puisé lui-même dans des livres en Europe, Terrien, ne tenant aucun compte de la chronologie, s'appuyant souvent sur des textes d'origine relativement récente, leur décernant un brevet d'une authenticité parfois douteuse, apportant fréquemment à l'appui de ses thèses des faits appartenant plutôt au domaine du folk-lore qu'à celui de l'histoire, adaptant les événements à une théorie préconçue, Terrien a ainsi réussi à édifier un système dont la façade peut paraître imposante mais qui s'écroule dès qu'on y touche. Rendons-lui justice : il a eu cependant le grand mérite de remuer beaucoup d'idées, les unes fausses, ce sont les plus nombreuses, les autres justes, attirant ainsi l'attention sur des problèmes dont l'étude avait été trop négligée par les savants.

Terrien de Lacouperie indique quelques-unes des plus remarquables traditions que selon lui les tribus Bak auraient apprises avant leur migration, par exemple le souvenir légendaire de :

Un grand cataclysme qui semble se rapporter au déluge; de Sargon et des détails de sa vie, sous le nom modifié de

1. *Sinico-Aryaca*, p. XI.
2. *L. c.*, p. XIII
3. *Sinico-Aryaca ou Recherches sur les Racines primitives dans les langues Chinoises et Aryennes*. Batavia, 1872, in-4.

Chen Noung; de Dungi enseignant l'écriture aux tribus Bak; de Nakhounte, comme Nai Houang Ti, avec des circonstances qui se rapportent à Koudour Nakhounte et sa conquête de la Babylonie en 2283 avant J.-C.; de l'apparition successive d'êtres moitié poisson, moitié homme au début de la civilisation et en rapport avec l'introduction de l'écriture; de l'arbre symbolique de vie et ses caractéristiques de calendrier, etc. [1].

Somme toute, ceci revient à dire que la Chine a reçu sa civilisation de tribus BAK, c'est-à-dire les PE SING des Livres Classiques chinois. Ces Bak Sings auraient eu très probablement les yeux bleus, la face colorée et des cheveux qui n'auraient pas été noirs, ce qui les distinguait du peuple chinois à cheveux noirs *(li min*, des Livres Classiques) [2]. Plus tard on verra au IIIe siècle avant J.-C., TS'IN CHE HOUANG TI donner à son peuple le nom de *Têtes Noires*; il faut donc admettre que les Pe Sing n'étaient pas les « Cent noms de famille » ainsi que le croyaient les sinologues, c'est-à-dire, comme le dit Legge, la désignation des grandes familles de l'Etat sous les Tcheou [3], mais bien des tribus portant le nom spécial de Bak, Pe cessant dans le système de Terrien d'être le chiffre 100, mais une simple phonétique qui se prononçait jadis Bak, ce qui n'est d'ailleurs pas prouvé. Ainsi donc toute la théorie de la civilisation de la Chine par des tribus soi-disant Bak repose sur un postulatum qui est en contradiction formelle avec tous les textes chinois ainsi que l'a démontré Harlez [4].

Ed. Biot. « D'après les données authentiques consignées dans les livres sacrés, et dans les quatre livres classiques qui forment la base de l'ancienne histoire chinoise, écrit Biot, les premiers habitants de la Chine étaient des peuples sauvages et chasseurs, au milieu desquels s'avança, entre le XXXe et le XXVIIe siècle avant notre ère, une colonie d'étrangers, venant du nord-ouest. Cette colonie est généralement dé-

1. *Western Origin of Civilization*, p. 24.
2. *Bab. and Orient. Record*, V, p. 245.
3. *Shoo King*, Yao, 2, p. 17.
4. *T'oung Pao*, VI, 1895, p. 369.

signée dans les textes, sous le nom de *peuple aux cheveux noirs*, sans doute par opposition à la couleur différente ou mêlée, des cheveux de la race indigène, dont quelques débris occupent encore les montagnes centrales de la Chine. Elle est appelée aussi les *cent familles* ; et ses premières opérations présentent beaucoup d'analogie avec celles des planteurs, qui vont défricher les forêts de l'Amérique septentrionale [1] ». La théorie de BIOT est donc la contrepartie de celle de Terrien, puisque celui-ci voit au contraire le peuple chinois dans la race à cheveux noirs et l'immigrant dans le Bak aux yeux bleus. Mais rien dans les ouvrages chinois anciens ne permet de supposer qu'il y ait eu une immigration étrangère quelconque à l'époque dont parlent Biot et Terrien et qui ne peut être prise que pour une simple hypothèse, possible, mais que rien ne prouve jusqu'à présent.

En faisant dériver certains caractères chinois des caractères babyloniens, Terrien de Lacouperie a suscité la vocation de quelques disciples dont le plus connu est le Rév. C. J. BALL, qui, alors chapelain de Lincoln's Inn, poursuivait dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology* des études comparées d'accadien et de chinois, à l'époque même où Terrien développait ses théories sur l'origine chaldéenne de la civilisation du Céleste Empire. Celui-ci a disparu, mais le Rév. C. J. Ball, aujourd'hui professeur d'assyriologie à l'Université d'Oxford, a présenté tout récemment le résultat d'un grand nombre d'années de travail dans son volume intitulé *Chinese and Sumerian* (1913). Il nous explique d'abord dans son introduction la nature de l'écriture sumérienne illustrée par l'analyse de certains caractères; puis il donne une liste préliminaire de mots semblables; ensuite la classification chinoise des caractères écrits et les prototypes sumériens; un essai de vocabulaire comparé de sumérien et de chinois; enfin une liste de signes dans laquelle les formes anciennes *(kou wén)* des caractères chinois sont comparées avec leurs prototypes sumériens. Dans cette dernière liste il est hors de

C.-J. Ball.

1. BIOT, Int. au *Tcheou li*, pp. VI-VII.

doute qu'il y a une grande similitude, parfois une similitude absolue entre les anciens caractères chinois et l'écriture sumérienne, mais il ne s'ensuit pas nécessairement que les uns dérivent de l'autre; ce sont résultats d'efforts parallèles. Le Rév. C. J. Ball nous dit dans son introduction : « Nous n'avons aucune raison de supposer que le système primitif sumérien d'écriture a été l'invention d'un seul esprit ou d'une seule génération »; il n'y a pas plus de raison de supposer que le système chinois a été l'invention du même esprit qui a créé le système sumérien; ils sont l'un et l'autre le fruit de recherches qui ont pu être conduites indépendamment les unes des autres. Lorsque la Chine a reçu sa première forme d'écriture, la Babylonie avait depuis longtemps abandonné son écriture primitive pictographique ou hiéroglyphique; d'autre part, il me parait matériellement impossible que des relations aient pu exister entre les deux pays dans l'antiquité du monde telle que la science moderne nous autorise de la concevoir maintenant. Rien ne permet d'accorder à l'empire chinois une antiquité semblable à celle que révèlent les monuments de la Babylonie et de la Chaldée. Quand des fouilles systématiques auront été entreprises en Chine, l'archéologie préhistorique nous révèlera peut-être des relations dont l'existence ne nous est pas encore prouvée, relations qui ne paraissent pas pouvoir coïncider avec la période assignée à l'écriture sumérienne.

Gobineau.

M. de GOBINEAU cherche aux Indes l'origine de la civilisation chinoise dont il n'accepte pas la haute antiquité : « Rien n'infirme, tout appuie, au contraire, le témoignage des lois de Manou, et il en résulte que la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, kschattrya, ariane, blanche, et, par conséquent, que Pan-kou, ce premier homme que, tout d'abord, on est surpris de voir défini en législateur par la légende chinoise, était, ou l'un des chefs, ou le chef, ou la personnification d'un peuple blanc venant opérer en Chine, dans le Ho Nan, les mêmes merveilles qu'un rameau également hindou avait,

antérieurement, préparées dans la vallée supérieure du Nil». Et M. de Gobineau d'ajouter : « Ainsi, en Chine, comme en Egypte, à l'autre extrémité du monde asiatique, comme dans toutes les régions que nous avons déjà parcourues jusqu'ici, voilà un rameau blanc chargé par la Providence d'inventer une civilisation [1] ».

Le phénoménal Pan-kou, dont nous parlons plus loin, transformé en introducteur de la civilisation en Chine ne manque pas de saveur.

Ceux qui ont fait venir les Chinois de l'ouest, leur ont fait parcourir une longue route par l'Asie centrale avant d'atteindre le point final de leur migration, c'est-à-dire les bords du fleuve Jaune. Mais de nos jours des savants (le P. Wieger, par exemple), se sont posé la question de savoir si les Chinois, au lieu de descendre du nord au sud, ne seraient pas au contraire remontés du midi vers le septentrion, de contrées de la presqu'île indo-chinoise vers le Kiang et la Wei. Toute discussion est possible, lorsqu'il s'agit des théories relatives à l'origine des Chinois, puisqu'elles ne reposent sur rien de solide, mais à l'époque où le Céleste Empire entre dans le domaine historique, il y avait sans aucun doute des siècles que la race chinoise était implantée au nord du Kiang, et je ne vois pas les éléments qui pourraient servir de base à la nouvelle théorie, qui n'est pas plus probante d'ailleurs, que celle qui fait venir les Chinois de l'ouest, par les Tien-Chan et l'Altaï. Tout ici est supposition.

Les savants et les philosophes du XVIII[e] siècle ont compris facilement que la Chine n'avait été qu'un chaînon d'une civilisation remontant à une antiquité plus reculée. Ils ont malheureusement voulu être trop exacts; il s'agit chez eux de faire remonter la civilisation à un peuple unique, car ils n'admettent pas que l'on puisse discuter l'unité d'origine de la race humaine; l'habitat de ce peuple élu est même précisé; en Asie naturellement, mais dans l'Asie septentrionale.

1. A. DE GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des Races humaines.* Paris, 1853, II, pp. 260-1.

Buffon. BUFFON, dans son célèbre ouvrage *Des Epoques de la Nature,* paru en 1778, s'écrie [1] :

« Ce n'est point en Afrique, ni dans les terres de l'Asie les plus avancées vers le midi, que les grandes sociétés ont pu d'abord se former ; ces contrées étoient encore brûlantes et désertes : ce n'est point en Amérique, qui n'est évidemment, à l'exception de ses chaînes de montagnes, qu'une terre nouvelle ; ce n'est pas même en Europe, qui n'a reçu que fort tard les lumières de l'Orient, que se sont établis les premiers hommes civilisés, puisqu'avant la fondation de Rome les contrées les plus heureuses de cette partie du monde, telles que l'Italie, la France, et l'Allemagne, n'étoient encore peuplées que d'hommes plus qu'à demi-sauvages. Lisez Tacite sur les mœurs des Germains ; c'est le tableau de celles des Hurons, ou plutôt des habitudes de l'espèce humaine entière sortant de l'état de nature. C'est donc dans les contrées septentrionales de l'Asie que s'est élevée la tige des connaissances de l'homme, et c'est sur ce tronc de l'arbre de la science que s'est élevé le tronc de sa puissance : plus il a su, plus il a pu ; mais aussi moins il a fait, moins il a su. Tout cela suppose les hommes actifs dans un climat heureux, sous un ciel pur pour l'observer, sur une terre féconde pour la cultiver, dans une contrée privilégiée, à l'abri des inondations, éloignée des volcans, plus élevée et par conséquent plus anciennement tempérée que les autres. Or toutes ces conditions, toutes ces circonstances, se sont trouvées réunies dans le centre du continent de l'Asie, depuis le 40e degré de latitude jusqu'au 55e. Les fleuves qui portent les eaux dans la mer du Nord, dans l'Océan oriental, dans les mers du Midi et dans la Caspienne, partent également de cette région élevée qui fait aujourd'hui partie de la Sibérie méridionale et de la Tartarie. C'est dans cette terre plus élevée, plus solide que les autres, puisqu'elle leur sert de centre, et qu'elle est éloignée de près de cinq cents lieues de tous les Océans ; c'est dans cette contrée privilégiée que s'est formé le premier peuple digne de porter ce

1. *Œuvres complètes de Buffon*, 1827, V, pp. 298-299.

nom, digne de tous nos respects, comme créateur des sciences, des arts, et de toutes les institutions utiles.

Déjà Sylvain BAILLY avait en 1775 émis la théorie d'un peuple primitif : Bailly.

« Quand on considère avec attention l'état de l'Astronomie dans la Chaldée, dans l'Inde & à la Chine, *on y trouve plutôt les débris que les élémens d'une science ;* ce sont des méthodes assez exactes pour le calcul des éclipses qui ne sont que des pratiques aveugles, sans nulle idée des principes de ces méthodes, ni des causes des phénomènes ; certains élémens assez bien connus, tandis que d'autres aussi essentiels, aussi simples, sont, ou inconnus, ou grossièrement déterminés ; une foule d'observations qui restent, pendant des siècles, sans usage & sans résultats. Comment concevoir que des peuples, inventeurs de l'Astronomie, n'aient pas su la perfectionner dans la durée d'une longue existence. S'il est des peuples aussi incapables de marcher que d'entrer dans la carrière des sciences, celui qui y est entré une fois par le mouvement qu'il s'est imprimé à lui-même, perdra-t-il ce mouvement, & peut-il s'arrêter à jamais? L'invention & les progrès des sciences sont de la même nature. Ces progrès ne sont que l'invention renouvelée, une suite de vues semblables, & peut-être d'efforts à peu près égaux. Pourquoi donc les Indiens, mais surtout les Chinois & les Chaldéens ont-ils fait faire si peu de pas à l'Astronomie, pendant un si grand nombre de siècles? C'est que ces peuples ont été sans génie, c'est qu'ils ont eu la même indolence pour les découvertes que pour les conquêtes, c'est qu'ils n'ont point inventé la science. Elle est l'ouvrage d'un peuple antérieur, qui avoit fait sans doute en ce genre des progrès, dont nous ignorons la plus grande partie. Ce peuple a été détruit par une grande révolution. Quelques-unes de ses découvertes, de ses méthodes, des périodes qu'il avait inventées, se sont conservées dans la mémoire des individus dispersés. Mais elles se sont conservées par des notions vagues & confuses, par une connoissance des usages, plutôt que des principes. On a porté ces restes d'une science démembrée à la Chine, aux Indes, dans la Chaldée ;

on les a livrés à l'ignorance qui n'en a pas su profiter [1] ».

Il répétait encore (page 62) : « L'astronomie ancienne & orientale n'offroit que les débris des découvertes d'un peuple antérieur aux peuples connus les plus anciens ».

Bailly renouvelle cette déclaration dans sa première lettre à Voltaire : « J'ai dit qu'en considérant avec attention l'état de l'astronomie à la Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, *nous y trouvons plutôt les débris que les élémens d'une science* (p. 18). » Insistant pour que Voltaire croie à « son ancien peuple perdu », Bailly étudie successivement : « les Conformités des peuples anciens dans les sciences; que ces conformités ne sont point le produit de la communication; que ces conformités ne tiennent point essentiellement à la nature, elles naissent d'une identité d'origine entre tous les anciens peuples, & sont les restes des institutions d'un peuple plus ancien. » Et il arrive à ces conclusions : « Cet ancien peuple a eu des sciences perfectionnées, une philosophie sublime et sage; cet ancien peuple paraît avoir habité dans l'Asie, vers le parallèle de 49°. Il semble que la lumière des sciences et la population se soient étendues sur la terre, du nord au midi [2]. »

Bailly entrera dans un domaine de pure fantaisie en divisant l'Asie en deux parties par une ligne tantôt naturelle, tantôt artificielle : « Je vois donc le mur & les palissades de la Corée, la Grande Muraille de la Chine, le rempart de Gog, les portes Caspiennes du Caucase, ouvrages de l'art, se joindre aux montagnes escarpées, aux fortifications de la nature pour former une vaste circonvallation, qui sépare le midi d'avec le nord de l'Asie. » [3]

Le philosophe de Ferney admet d'ailleurs la possibilité de l'existence de peuples anciens civilisés antérieurs à ceux que nous connaissons : « Il est possible, dit-il, que longtemps

1. BAILLY, *Histoire de l'Astronomie ancienne, à* Paris, 1775, in-4°, pp. 18-19.

2. *Lettres sur l'Origine des Sciences, et sur celle des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire* par M. BAILLY. A Londres et à Paris, 1777 in-8°.

3. *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie. Pour servir de suite aux Lettres sur l'Origine des Sciences adressées à M. de Voltaire* par M. BAILLY. A Londres et à Paris, 1779, in-8°. Voir p. 203.

avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies & puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance et de grossièreté qu'on appelle l'état de pure nature [1] ».

Ainsi donc Buffon et Bailly plaçaient le berceau de la civilisation dans le nord de l'Asie, alors plus chaude qu'elle ne l'est aujourd'hui; cette civilisation serait descendue du nord au sud et n'aurait pas marché de l'ouest vers l'est, comme le marquent ceux qui font sortir l'humanité entière de l'arche de Noé et de l'Asie antérieure.

Avec la vision du génie, Buffon avait deviné les transformations de notre monde, mais il plaçait l'histoire entière de l'humanité dans la période actuelle de l'histoire connue de l'homme de nos jours. Il n'osait pas croire, ou plutôt, car il aurait osé croire, il n'imaginait pas que l'humanité avait pu passer par d'autres phases que celles de la période actuelle. A son époque, la théorie d'un peuple primitif adoptée également par Bailly était soutenable. Voltaire qui rejoint Buffon par l'intermédiaire de Bailly l'admet, mais où le futur maire de Paris gâche son système, c'est lorsqu'il cherche à l'étayer avec les mythes de l'ancienne Grèce. Ces théories ingénieuses étaient l'œuvre d'hommes savants, mais dont le génie ne pouvait devancer leur siècle et pénétrer des mystères obscurs encore aujourd'hui.

Il faut bien avouer que tous ces savants trop ingénieux (je ne parle ni de BUFFON, ni de BAILLY) n'ont suivi aucune méthode rationnelle; ils ont choisi leurs points de comparaison au hasard des dialectes et des siècles. Pour point de départ, ils auraient dû prendre le chinois ancien. Toutes leurs dissertations philologiques ne sont que de la haute fantaisie et ne sauraient jeter aucun jour sur l'origine de la langue chinoise et par suite sur celle du peuple chinois. Il faut d'abord connaître la langue chinoise ancienne, par suite sa phonétique, et dans ce but il est nécessaire d'étudier

1. Citée par BAILLY, *l. c.*, pp. 14-15.

d'abord non seulement tous ses dialectes dont la majorité nous est encore inconnue, mais aussi les langues qui lui sont apparentées ; cette étude est à peine commencée. « Du jour, dit B. KARLGREN, [1] où la linguistique aura réussi à reconstruire avec sûreté le système phonétique de l'ancien chinois, l'histoire et l'archéologie constateront avec reconnaissance que d'innombrables problèmes concernant l'Asie orientale et l'Asie centrale auront cessé d'être des problèmes ». Dans cette immense famille de langues de l'Asie orientale, que sous le nom de Famille Tibeto-Chinoise, Sir George A. GRIERSON, dans son *Linguistic Survey of India*, divise en branches tibeto-birmane et sino-siamoise, cette dernière elle-même dédoublée en groupe chinois et groupe taï, qui oserait dire que la plus ancienne est la langue chinoise ; ces langues ou ces dialectes se sont développés parallèlement, parfois s'enchevêtrant, descendant sans doute d'une lointaine source commune que nous ignorons et qui a dû exister. La langue comme l'histoire de la Chine ont bénéficié de la durée et de la stabilité de l'Empire. Dans une autre région de l'Asie, la continuité de l'histoire du peuple d'Israël resté monothéiste lui a donné une importance qui appartiendrait peut-être plus légitimement à des empires plus puissants mais de durée plus éphémère, et cependant la connaissance des hiéroglyphes et des cunéiformes permet aujourd'hui de rendre à l'Egypte et à l'Assyrie la place prépondérante jadis occupée par les Juifs.

Dans l'histoire de la Chine, pas trace d'une immigration venue de l'étranger ; nous avons rejeté la théorie de Terrien de Lacouperie de l'arrivée des Bak-Sings ; le développement de sa civilisation s'est fait sous l'idée qu'elle était le centre de l'univers, l'Empire du Milieu *(Tchoung kouo)*, bornée par les Quatre Mers *(Seu Haï)*, environnée de nations barbares ou moins civilisées qu'elle, sur lesquelles elle exerçait une suzeraineté tout au moins nominale, notion d'hégémonie qui ne paraît pas avoir complètement disparu de l'humanité, si nous en jugeons par les théories civilisatrices d'un peuple moderne qui a cherché à asservir l'Europe,

1. *Phonologie chinoise*, p. 5.

voire le monde, non seulement à sa brutale domination mais aussi à sa soi-disant « kultur ».

Il ne s'ensuit pas de ce que les auteurs des théories que nous venons d'exposer n'ont pas réussi à nous en donner des preuves suffisantes pour nous convaincre de leur exactitude que nous devions rejeter comme impossibles toutes les hypothèses. Le problème de l'origine des Chinois est toujours posé. Lorsque nous trouvions les Chinois campés sur les rives du Fleuve Jaune, d'où venaient-ils? qu'étaient les tribus non chinoises qu'ils trouvèrent dans la région dans laquelle ils s'établirent et aux dépens desquelles ils colonisèrent? Mais de ce que nous ne pouvons résoudre le problème actuellement, il n'en existe pas moins. Nous n'avons pas le droit de supprimer un fait ou un personnage de l'histoire sous prétexte que leur existence n'est pas prouvée par des documents; on ne peut écarter la tradition qui peut reposer sur des monuments ou des pièces dont nous ignorons l'existence ou qui peuvent avoir disparu. Si l'histoire telle que nous la connaissons, et l'archéologie ne suffisent pas à donner la clef de l'origine des Chinois, cela prouve simplement notre ignorance du passé. Peut-être faut-il chercher le lien qui rattache la Chine au reste de l'humanité dans une antiquité si reculée que les générations actuelles ne sauraient y remonter. Nous entrons dans le domaine de la préhistoire, et, quant à la Chine, cette préhistoire est pour nous un terrain encore inexploré.

CHAPITRE II

Sources de l'histoire de la Chine. — Origine des Chinois : Théories chinoises.

Nous avons eu l'habitude d'envisager l'histoire du monde exclusivement au point de vue occidental, négligeant complètement le point de vue oriental ; chaque peuple a la tendance, naturelle d'ailleurs, à considérer son histoire comme le pivot de celle du monde alors qu'elle n'en est qu'un petit fragment, quelle que soit l'importance de cette histoire particulière. Et cependant tel fait qui s'est produit en Europe n'est que le contre-coup d'un événement qui s'est déroulé dans la lointaine Asie : ainsi que je l'ai jadis écrit, pour l'invasion des Huns, le mouvement des peuples se transmet de proche en proche, de horde en horde, de tribu en tribu, de peuple en peuple, comme des ondes sonores, jusqu'en Europe, qui, lorsqu'elle est frappée par le Fléau de Dieu, ignore d'où part le coup initial [1]. Il est tel règne de l'Empire Chinois qui a plus d'importance pour l'histoire générale du Monde que tel autre considéré comme capital à l'autre extrémité du globe. La réciproque est d'ailleurs vraie ; le Chinois, tout en ayant une connaissance de l'extérieur, n'a jamais essayé de se rendre compte de la répercussion que pouvaient avoir chez lui les perturbations du monde occidental, dont il n'a commencé à apprécier l'importance que lorsque les navires de guerre anglais sont venus au XIXe siècle bombarder ses ports.

Nous avons trouvé facile ou d'ignorer la Chine, comme Bossuet dans son *Histoire universelle*, ou de nous en représenter une image qui n'a subi aucune altération au cours

1. *Aperçu sur l'Hist. de l'Asie*, p. 5.

des siècles. C'est une erreur ! Depuis vingt ans les études chinoises ont subi de profondes transformations. Tout en s'étonnant qu'un esprit aussi ouvert que l'était celui de RENAN ait pu croire qu'on pouvait écrire l'histoire de l'humanité en laissant de côté un bon tiers de la population du globe, on a pu lire encore dans la préface de l'*Histoire du Peuple d'Israël* : « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome. » Renan ne pourrait écrire cette phrase aujourd'hui. Les découvertes des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi, les fouilles dans l'Asie Centrale, l'ouverture des grottes de Touen Houang, l'étude de la sculpture sur pierre, des textes chinois plus nombreux rendus accessibles aux savants, ont donné à la Chine sa place dans l'histoire du monde, qui comprend désormais l'universalité du globe et non plus quelques territoires de l'Europe et de l'Asie antérieure, dont les habitants avaient confisqué à leur profit tout le passé de l'humanité. L'histoire du monde forme une unité; si on la considère seulement d'un côté de la planète, si on n'étudie pas sur toute la surface du globe les événements qui s'y déroulent, cette histoire perd ses proportions réelles; on ne perçoit pas la vue de son ensemble, on ne mesure pas exactement les résultats ou le contre-coup de l'action des différents peuples les uns sur les autres. Etudier isolément les faits c'est perdre leur enchaînement qui constitue la continuité de l'histoire de l'humanité. L'histoire se compose non seulement d'une série de faits qui, réunis, coordonnés, constituent l'histoire générale, mais aussi de vastes ensembles qui servent à jalonner les grandes lignes de l'histoire de l'humanité.

Ce serait une erreur profonde de croire qu'au cours des siècles, le Chinois est resté immuable. Si, à l'origine, les coutumes ont été communes, à la longue, suivant le climat, la

température, etc., elles se sont modifiées et l'homme se différencie en conséquence suivant le pays, quitte à emprunter ensuite à nouveau les usages de ses voisins. Dans son histoire, la plus longue et la plus coutumière des histoires, la Chine n'a pas échappé à la loi ordinaire et ici je puis répéter ce que j'ai écrit ailleurs il y a bien des années :

« Il est, chez les gens qui n'approfondissent pas les questions et jugent témérairement des choses d'après les manuels de faiseurs de livres, ou les récits de voyageurs superficiels, de commun parler de dire que de toutes les nations, la chinoise est la plus stable dans ses institutions, la moins changeante dans ses mœurs et ses coutumes. Rien de plus faux assurément. Aucun pays n'a été en proie à plus de révolutions et n'a subi plus de bouleversements dans son gouvernement ; il a fait en politique l'expérience de tous les systèmes : depuis le socialisme jusqu'à la tyrannie ; il a connu toutes les doctrines philosophiques ; ses mœurs et ses coutumes ont été profondément altérées : il a accepté, par exemple, il y a trois siècles seulement, du conquérant mandchou l'usage qu'avaient ses habitants, avant la récente révolution, de porter à la partie postérieure de la tête leurs cheveux réunis en une longue tresse qui descend le long du dos, formant ainsi un appendice caudal qui, pour nous Occidentaux, est éminemment chinois quoiqu'il soit en réalité d'importation étrangère. Si j'avais cependant un exemple à citer de la facilité avec laquelle le Chinois, non seulement adopte, mais encore s'assimile un élément étranger, je citerais sans hésitation la rapidité avec laquelle le Bouddhisme, religion indienne, s'est répandu dans le Céleste Empire et s'y est fermement implanté [1]. »

Dans cette mêlée où les peuples se fondent les uns dans les autres, se superposent ou s'exterminent, quel a été le rôle de la Chine : le Chinois n'est pas l'être impassible à l'extérieur, ignorant tout du monde — dont il est le centre — en dehors des dix-huit provinces qui forment l'Empire et des pays qui en dépendent, souvent dépeints par les étrangers ; il a fait des emprunts peu nombreux, avons-nous

1. *Revue de l'Hist. des Religions*, I, mai-juin 1880. p. 352.

écrit, à des civilisations étrangères; certaines de ses mœurs ont été modifiées par ses conquérants, comme nous venons de le dire, et d'autre part son action politique et militaire s'est étendue de la Corée à l'Annam, du Japon à l'Asie centrale. De ses explorations vers l'ouest, il a rapporté, avec la religion bouddhique, la connaissance d'un art affiné par la tradition de la Grèce qui a eu, comme nous le verrons, la plus décisive et la plus heureuse influence sur le goût de l'Asie orientale.

Les documents relatifs à l'histoire de la Chine, fort nombreux et fort intéressants, offrent au savant un champ presque illimité de recherches qui n'a encore été que partiellement exploré. J'ai indiqué dans la *Bibliotheca Sinica*, à laquelle je renvoie le lecteur, les travaux qui ont été publiés jusqu'à ce jour par les Occidentaux sur les différents points de l'Histoire de ce vaste empire. On verra qu'une histoire critique, scientifique de ce pays, telle que nous l'entendons aujourd'hui en Europe, n'existe pas, que si les sinologues ont déployé beaucoup de savoir et de sagacité dans la traduction et l'interprétation des *King* (Livres canoniques), ils sont restés dans les études historiques bien au-dessous de ce qu'on était en droit d'espérer d'eux. Toutefois, il serait injuste de ne pas marquer le renouveau qui depuis une quinzaine d'années s'est produit dans les études archéologiques relatives à la Chine. Le présent ouvrage, qui comblera peut-être une lacune, a largement profité des travaux de savants tels que MM. CHAVANNES et PELLIOT.

La Chine possède d'innombrables inscriptions recueillies d'ailleurs avec soin par les historiens et les archéologues, mais les plus anciennes comme celles de Yu le Grand ne sont rien moins qu'authentiques. En outre, des matériaux souvent employés, le papier et le bois sont éminemment périssables, et des inscriptions gravées dans la pierre ou le marbre, fort peu remontent à une époque reculée grâce aux désastres causés par les révolutions ou aux mutilations opérées par les vandales jusqu'à nos jours. Ce n'est d'ailleurs que sous la dynastie des Soung que commencèrent à se former les collections d'estampages qui circulaient en

Chine dès les T'ang et sur lesquels travaillèrent les lettrés jusqu'à nos jours; c'est aussi à cette même époque des Soung que remontent les plus anciennes publications archéologiques [1]. « Les Chinois, qui sont si amateurs de l'antiquité, ont eu le malheur de perdre presque tous leurs anciens monumens en cuivre, bronze, fer, marbre, pierre, nous dit GAUBIL [2]. Les guerres, les pillages, les saccagemens des villes et des tombeaux, ont détruit une infinité d'anciens monumens. L'intérêt a fait fondre d'anciens monumens en cuivre et autres métaux pour avoir de l'argent. Le même intérêt a fait vendre bien d'anciens monumens en pierre et en marbre, dont on a effacé les caractères pour leur en substituer d'autres. Les anciens instrumens de mathématiques, même ceux des dynasties depuis les Han jusqu'à la dynastie Youen, se sont perdus ou ont été fondus, et il n'en reste que peu de la dynastie passée, faits sur le modèle de ceux de la dynastie des Youen ». Seules des fouilles méthodiques pourront peut-être der satisfaction à l'archéologie préhistorique.

Dans le système bibliographique adopté par les Chinois généralement, et en particulier dans la grande collection des ouvrages les plus estimés dans le pays, dont l'exécution fut ordonnée en 1773 par l'empereur K'IEN LOUNG, la première classe est consacrée aux *Livres canoniques (King)*, la seconde aux *Ouvrages historiques (Che)*. Cette classe se subdivise elle-même en :

1° Histoire des différentes dynasties, *Tcheng che;*
2° Annales, *Pien nien;*
3° Histoires générales, *Ki se peun mo;*
4° Histoires particulières, *Pié che* (Histoires séparées);
5° Histoires diverses *Tsa che;*
6° Documents officiels, *Tchaou ling tseou yi;*
7° Biographies, *Tchouân Ki;*
8° Extraits historiques, *Che Tch'ao;*
9° Histoires d'Etats particuliers, *Tsai Ki ;*
10° Chronologie, *Che Ling ;*

1. PETRUCCI, *J. As.*, janv.-fév., 1916.
2. *Chronologie*, p. 186.

11° Géographie, etc., *Ti Li ;*
12° Administration et gouvernement, *Tche Kouan ;*
13° Constitution, lois, édits, etc., *Tcheng chou ;*
14° Bibliographie, *Mou lou ;*
15° Critique d'histoires, *Che Ping.*

Nous parlerons d'abord de l'histoire des différentes dynasties de la Chine. Les ouvrages qui traitent de l'histoire particulière des familles souveraines ne sont pas de simples récits d'événements passés sous chaque règne, mais bien de véritables Encyclopédies. Alexandre WYLIE qui, dans toutes les questions de littérature et de bibliographie chinoises, était le maître incontesté, remarque dans ses *Notes on Chinese Literature* que ces histoires sont généralement faites sur le même modèle et comprennent trois sections :

1° *Ti ki*, Chronique des différents empereurs de la dynastie ;

2° *Tche*, Mémoires sur les mathématiques, les rites, la musique, la jurisprudence, l'économie politique, les sacrifices, l'astronomie, l'influence des éléments, la géographie et la littérature;

Et 3° *Li tchouan*, biographies des personnes célèbres et notes sur les peuples étrangers.

On compte 24 Histoires dynastiques : *Eul Che se che.*

1° *Che Ki*, Mémoires historiques, par Se-ma Ts'ien, depuis l'antiquité jusqu'à 122 av. J.-C. comprend 130 livres.

2° *Tsien Han Chou*, Histoire des Han antérieurs, par Pan Kou, 206 av. J.-C., 24 ap. J.-C., 120 livres.

3° *Heou Han Chou*, Histoire des Han postérieurs, par Fan Ye, 26-220 ap. J.-C., 120 livres.

4° *San Kouo Tche*, Histoire des Trois Royaumes, par Tch'en Cheou, 220-280, 65 livres.

5° *Tsin Chou*, Histoire des Tsin, par Fang K'iao, etc., 265-419, 130 livres.

6° *Soung Chou*, Histoire des Soung, par Tch'en Yo, 420-478, 100 livres.

7° *Nan Ts'i Chou,* Histoire des Ts'i méridionaux, par Siao Tseu-hien, 479-501, 59 livres.

8° *Leang Chou,* Histoire des Leang, par Yao Se-lien 502-556, 56 livres.

9° *Tch'en Chou,* Histoire des Tch'en, par Yao Se-lien, 556-580, 36 livres.

10° *Wei Chou,* Histoire des Wei, par Wei Cheou 386-556, 114 livres.

11° *Pe Ts'i Chou,* Histoire des Ts'i septentrionaux, par Li Pe-yo, 550-577, 15 livres.

12° *Heou Tcheou Chou,* Histoire des Tcheou postérieurs, par Ling-hou Te-feun, et autres, 557-581, 50 livres.

13° *Souei Chou,* Histoire des Souei, par Wei Tcheng, et autres, 581-617, 85 livres.

14° *Nan Che,* Historiens du Sud, par Li Yen-cheou, 420-589, 80 livres.

15° *Pe Che* Historiens du Nord, par Li Yen-cheou, 386- , 100 livres.

16° *Kieou T'ang Chou,* les anciens livres des T'ang, par Lieou Hiu, et autres, 618-906, 214 livres.

17° *Sin T'ang Chou,* les nouveaux livres des T'ang, par Ngeou-yang Sieou et Soung K'i, 618-906, 255 livres.

18° *Kieou Wou Tai Chou,* Ancien livre des Cinq Dynasties, par Sie Kiu-tcheng, 907-959, 150 livres.

19° *Sin Wou Tai Chou,* Livre des Cinq Dynasties, par Ngeou-yang Sieou, 907-959, 74 livres.

20° *Soung Che,* Histoire des Soung, par T'o t'o, 960-1279, 496 livres.

21° *Leao Che,* Histoire des Leao, par T'o t'o, 916-1125, 116 livres.

22° *Kin Che,* Histoire des Kin, par T'o t'o, 1115-1234, 134 livres.

23° *Youen Che,* Histoire des Mongoux, par Soung Lien, et autres, 1206-1367, 210 livres.

24° *Ming Che,* Histoire des Ming, par Tchang T'ing-yu, 1368-1643, 332 livres.

La plus considérable de ces histoires est celle de la dynastie des Soung, qui comprend 496 livres; la plus ancienne

est le *Che Ki* [Mémoires historiques] du célèbre SE-MA TS'IEN dont nous avons déjà parlé : CHAVANNES en avait entrepris la traduction complète, mais cet immense travail a été arrêté par la mort de ce regretté savant.

Pour suppléer en partie à l'absence d'une histoire des Mandchous, qui régnaient depuis 1644, on pouvait consulter le *Toung houa lou*, résumé des événements qui se sont déroulés depuis l'origine de la dynastie jusqu'en 1735, par TSIANG Liang-K'i, le *Kouo-tch'ao sien-tcheng che-lio*, Précis historique des Hommes illustres, déjà décédés, de la dynastie actuellement régnante en Chine, par LI Youen-tou (1866), ou encore le *Cheng Wou Ki*, Les Saintes Guerres de la dynastie mandchoue, par WEI YOUEN (1842) qui a eu plusieurs éditions depuis.

Il ne faut manier cette masse de matériaux qu'avec prudence; l'histoire n'est nulle part une science ayant le caractère d'une science exacte ; pas plus en Chine qu'ailleurs, et Voltaire [1], sans doute pour les besoins de ses théories, accordait aux annales chinoises une certitude qui n'est nullement universellement admise comme il le croyait : « Oserons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes, jacobins, jésuites, luthériens, calvinistes, anglicans; tous intéressés à se contredire... Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint l'histoire du ciel à celle de la terre ».

San fen et *Wou tien.*

« Suivant la tradition constante des Chinois, l'histoire depuis FOU HI, fondateur de leur empire, jusqu'à l'empereur CHOUEN inclusivement, était comprise dans les livres *San fen* et *Wou tien*. Le *San fen* n'était autre chose que l'histoire des trois premiers empereurs, FOU HI, CHEN NOUNG et HOUANG TI; elle comprenait leurs instructions et leur manière de gouverner. Le *Wou tien* renfermait l'histoire des cinq princes qui leur ont succédé immédiatement CHAO HAO, TCHOUEN HIU, TI KO, YAO et CHOUEN [2] ».

1. *Essai sur les Mœurs, Int.*
2. MAILLA, I, préf., p. VII.

Le *San fen* est totalement perdu ainsi que la plus grande partie du *Wou tien ;* ce qui en reste, règnes de Yao et Chouen, a pris place en tête du *Chou King*. Pour les dynasties suivantes, nous possédons le *Chou King*, le *Tch'ouen Ts'ieou*, le *Tchou Chou Ki nien* et le *Che Ki*.

Chou King et Che Ki.

Les deux ouvrages dans lesquels nous pouvons puiser — et encore avec beaucoup de prudence pour les parties les plus anciennes — nos renseignements sur l'origine et sur les premières dynasties des Chinois, sont le *Chou King* et le *Che Ki :* le premier commence aux empereurs YAO et CHOUEN, le second débute avec HOUANG TI. On n'y trouve rien de ces légendes dont les Taoïstes ont entouré l'origine des Chinois. Ces fables, invention de dates relativement récentes, remontent à une époque à laquelle la Chine, sinon entrée en relations avec les peuples étrangers, avait du moins entendu parler de ceux-ci ; rien d'étonnant par suite que l'on retrouve dans l'histoire mythique de la Chine des analogies avec des légendes ou même avec des faits historiques de l'Inde ou de l'Asie antérieure, ressemblances qui — comme nous l'avons vu — ont permis à TERRIEN DE LACOUPERIE et à d'autres savants à l'imagination fertile de faire dériver la civilisation de la Chine de celle de peuples qu'elle n'a connus qu'à une époque beaucoup moins ancienne. Tous les ouvrages qui traitent de l'antiquité chinoise, c'est-à-dire des fables, ont été rédigés à une date postérieure à l'ère chrétienne, et leurs emprunts aux légendes étrangères ajoutés au merveilleux de la légende créée par les disciples de Lao Tseu ont constitué le fond et la forme de ces récits d'événements, placés comme une sorte de prologue à l'œuvre de Confucius et à celle de Se-ma Ts'ien, au *Chou King* et au *Che Ki*.

Chou King.

Le *Chou King*, ou simplement le *Chou*, le Livre d'Histoire, parfois appelé *Chang Chou*, depuis les Han, est le second des Grands Livres Classiques *(King)* ; il est possible, sans que la chose soit certaine, qu'il ait été écrit d'après des documents plus anciens par Confucius auquel on attribue parfois sa préface. Il se serait composé de cent chapitres ou *p'ien*, s'étendant depuis les empereurs YAO et CHOUEN

jusqu'à 721 av. J.-C., règne de PING WANG, de la dynastie des TCHEOU. La nature même de l'ouvrage le désignait tout particulièrement aux exécuteurs des ordres de destruction (213 av. J.-C.) de TS'IN CHE HOUANG TI, au IIIe siècle avant notre ère. Lorsque sous l'empereur HIAO WEN (179-157 av. J.-C.), des HAN, on chercha à reconstituer le texte des anciens livres, grâce à un vieillard de Ts'i nan, capitale du Chan Toung, nommé FOU CHENG, on put rétablir vingt-huit ou vingt-neuf chapitres qu'il savait par cœur ou que, suivant Se-ma Ts'ien, il avait conservés sur des tablettes cachées dans un mur, tablettes remises par lui à un envoyé de l'empereur WEN (178-156 av. J.-C.); cette portion du livre est connue sous le nom de *Kin wen* ou texte moderne. Le livre V, *T'ai Kia*, des Annales des Chang, aurait été fourni par une jeune fille du Ho nan. Un peu plus tard, à l'aide d'un texte en caractères archaïques *(K'o teou)*, retrouvé dans un mur lors de la démolition par ordre de KOUNG WANG, prince de LOU, de la maison de Confucius, K'OUNG Ngan-kouo, constata que les 29 chapitres de Fou Cheng en formaient en réalité 34; il trouva de plus 25 sections nouvelles, ayant ainsi 59 sections dont 58 étaient des chapitres des 100 chapitres de Confucius et dont la 59e était le *siao siu* du *Chou King*, c'est-à-dire l'ensemble des résumés préliminaires de chacune des 100 sections. K'oung ayant constitué ces cinquante huit chapitres les présenta en 96 av. J.-C. à l'empereur. L'authenticité de la préface et du commentaire de K'oung Ngan-kouo a été depuis considéré comme un faux par les commentateurs modernes [1]. Sous les TSIN-ORIENTAUX, à l'époque de l'empereur YOUEN (317-323), MEI TSI établit d'après Ngan-kouo un nouveau texte qui forme le *Kou wen*, ou texte ancien, en caractères imitant la forme du têtard *K'ou teou tseu*. Enfin sous les SOUNG, TCHOU HI et son disciple TS'AI TCH'EN, en 1210, ajoutèrent de nouvelles remarques et un commentaire. C'est non pas un ouvrage d'une parfaite unité, conçu et écrit d'une manière

1. Cf. *Mémoires relatifs à l'Asie centrale*, II, 1916, *Chou-King et Chang-Chou*, par Paul PELLIOT, p. 127.

continue par un historien, mais un recueil factice de diverses pièces présentant des anomalies. TCHOU HI puis, plus tard WOU TCH'ENG, vers 1300, et d'autres critiquèrent l'œuvre de Mei Tsi. Aucune chronologie n'existe dans le *Chou King;* le début est considéré par les lettrés comme moins certain que la suite du livre. Le *Chou King* comprend 25,700 caractères [1].

Che Ki. Ce fut le grand astrologue SE-MA T'AN, mort en 110 avant J.-C., à Lo Yang, qui eut l'idée du *Che Ki* et commença à réunir les matériaux nécessaires, qu'il légua sur son lit de mort à son fils SE-MA TS'IEN qui lui succéda dans sa charge; celui-çi avait par des voyages acquis une grande expérience. La date de sa naissance à Loung Men, sur la rive droite du Houang Ho, est inconnue; quelques-uns la placent en 163 av. J.-C. Pour avoir défendu le général malheureux LI LING, il fut condamné à la castration (98 av. J.-C.). Il mourut probablement au commencement du règne de l'empereur TCHAO (86-74 av. J.-C.) Après son malheur, il avait continué d'amasser les matériaux, à les mettre en œuvre et donna la rédaction définitive du *Che Ki.* Il a évidemment possédé un grand nombre d'histoires locales dont il a fait usage pour écrire l'histoire des principautés. « Le mérite, dit Chavannes, qu'on ne saurait dénier à Se-ma-T'an et à Se-ma Ts'ien, c'est d'avoir les premiers conçu le plan d'une histoire générale. Jusqu'à eux, on n'avait eu que des chroniques locales [2] ». Se-ma Ts'ien a su justifier le surnom de *Père de l'Histoire* comme HÉRODOTE et son œuvre a servi de modèle à celle de ses successeurs.

Les « Mémoires Historiques » *(Che Ki)* s'étendent depuis HOUANG TI, TCHOUEN HIU, K'OU, YAO et CHOUEN jusqu'à 122 avant notre ère. Ils comprennent 130 chapitres divisés en cinq sections : I. *Annales principales (Ti Ki)*, 12 chapitres, depuis les Cinq Empereurs jusqu'à l'empereur HIAO WOU; II. *Tableaux chronologiques (Nien piaou)*, 10 chapitres; III. *Les Huit Traités (Pa chou)*, 8 chapitres (rites, musique, harmonie, calendrier, astrologie, sacrifices *foung*

1. Voir les traductions dans la *Bibliotheca Sinica.*
2. SE-MA TS'IEN, I, p. CCXXV.

et *Chan*, le fleuve et les canaux, poids et mesures); IV. *Les Maisons héréditaires (Che Kiao)*, 30 chapitres; V. *Monographies (Li tchouen)*, 70 chapitres. On voit quelle partie importante de l'histoire de la Chine embrasse l'ouvrage de Se-ma Ts'ien. Elle couvre une période de près de trois mille années qui remonte au delà des temps historiques, au delà même de la première des dynasties, la dynastie HIA, pour continuer sous les CHANG, les TCHEOU, les TS'IN, et se terminer sous les HAN. Sous la dynastie des T'ANG, SE-MA TCHENG écrivit les *Annales des Trois Souverains* (P'AO HI, NIU KOUA, CHEN NOUNG ou YEN TI) que l'on place en tête des *Che Ki*.

Tchou Chou Ki nien.

Le *Tchou Chou Ki nien*, Annales écrites sur bambou, est une chronique trouvée l'an 284 [1] ap. J.-C. dans un tombeau des princes de WEI, aux environs de Wei Houei fou, Ho Nan; elle est importante car elle est restée inconnue de Se-ma Ts'ien qu'elle contrôle; toutefois elle a été utilisée par les quatre principaux commentateurs du *Che Ki;* elle est écrite sur des planchettes de bambou desséchées et renferme un abrégé de l'histoire chinoise depuis HOUANG TI jusqu'à l'an 299 av. J.-C. Quoique cet ouvrage ait été l'objet à différentes reprises de commentaires peu favorables de la part de savants chinois, il offre néanmoins une grande importance [2]. « Les Annales écrites sur bambou, nous dit Chavannes, nous semblent être un livre d'une authenticité incontestable. Sans doute elles ont subi des remaniements de forme qui ont altéré leur physionomie, surtout dans la section qui traite des événements postérieurs à l'année 771 av. J.-C.; sans doute aussi elles ont pu être éditées de manières notablement différentes suivant qu'on a considéré certaines des fiches trouvées dans la tombe de *Ki* comme faisant ou non partie de cet ouvrage; mais, ces réserves faites, elles doivent dans l'état où elles sont aujourd'hui, reproduire encore assez exacte-

1. LEGGE dit : 279, CHAVANNES : 281.
2. Il a été traduit en français par E. BIOT, *Journal Asiat.*, déc. 1841 et mai 1842, et en anglais par le Dr J. LEGGE, *Chinese Classics*, III, pl. I. — Cf. CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien*, V, pp. 446 seq.

ment les Annales qui furent enfouies dans la tombe de *Ki* en l'année 299 av. J.-C.; elles sont donc pour l'histoire un document d'une réelle importance ».

Tch'ouen Ts'ieou. Le *Tch'ouen Ts'ieou,* « Le Printemps et l'Automne » est le seul des ouvrages canoniques écrit par Confucius lui-même vers 480 avant notre ère; il comprend les Annales du royaume de Lou (douze princes), sa patrie, depuis 721 jusqu'à 481 av. J.-C. « Cet ouvrage, dit GAUBIL, *Chronologie,* p. 49, est une critique du mauvais gouvernement et de la corruption des mœurs. Sa vue était de montrer que cela venait d'avoir abandonné l'ancienne doctrine et le gouvernement établi par les anciens sages. C'est pour cela qu'il rapporte grand nombre de princes tués par leurs sujets, et les malheurs de tant de guerres qui désolaient l'empire, et introduisaient toute sorte de désordres que ce philosophe indique sans fard avec beaucoup de précision ». On doit ajouter à ce livre assez maigre les trois Commentaires suivants classés parmi les ouvrages canoniques de second ordre : le *Tso Tchouen,* amplification par TSO Kieou-ming, disciple du Sage, qui jette des lumières sur le texte; le Commentaire écrit, au début de la dynastie des Han, par KOUNG-YANG Kao; celui composé au milieu du premier siècle de notre ère par KOU-LIANG Tche, peut-être disciples de TSEU HIA; ces deux derniers commentaires sont une exposition de principes; les trois sont désignés sous l'appellation : collection de *Nei Tchouen,* Histoire intérieure, pour les distinguer du *Kouo Yu,* également de TSO Kieou-ming, qu'on nomme *Wai Tchouen,* Histoire extérieure.

Meng Tseu écrit (III, ch. II, pp. 452-3) : « Le *Tch'ouen Ts'ieou* rapporte les actions des empereurs, (loue les bonnes, blâme les mauvaises, et enseigne les devoirs d'un souverain). Confucius disait à ce sujet : « Ceux qui me connaissent, n'est-ce pas uniquement par le *Tch'ouen Ts'ieou* qu'ils m'ont connu? Ceux qui me blâment, n'est-ce pas uniquement à cause du *Tch'ouen Ts'ieou?* »

Kouo Yu. Le *Kouo Yu,* qui est de l'époque du *Tso Tchouen,* l'un des commentaires du *Tch'ouen Ts'ieou,* renferme des mémoires pour servir à l'histoire entre MOU WANG et

l'an 453 av. J.-C. On l'atrribue comme le *Tso Tchouen* à Tso Kieou-ming. « Le *Kouo Yu* parle aussi des temps de l'empereur Chao Hao et de son successeur Tchouen Hiu. Ce livre parle de Houang Ti et de Yen Ti, deux empereurs qu'il dit frères de père et de mère; mais il ne dit pas si Yen Ti est le même que Chen Noung. Il parle aussi de l'empereur Lie Chan, mais il paraît que c'est le même que Yen Ti. Il parle aussi en peu de mots de Koung Koung comme ayant gouverné ou usurpé l'empire, et c'est dans un temps avant Houang Ti. Il ne dit rien des temps avant Fou Hi. Il fait mention des trois dynasties, Tcheou, Chang et Hia, des empereurs Chouen, Yao, Ti Ko, Tchouen Hiu, Chao Hao, Houang Ti... La liste des princes et mandarins anciens commence avec un fils de Koung Koung avant les temps de Houang Ti et de Yen Ti [1] ».

Ajoutons à ces ouvrages le *Tchan Kouo ts'e* (Conseils des royaumes combattants), le *Tcheou Chou* (Livre des *Tcheou)* et le rituel *Ta Tai li,* on aura ainsi une idée de la littérature historique relative à la Chine ancienne.

T'oung Kien Kang Mou.

Le *T'oung Kien Kang Mou* est un ouvrage considérable traduit en français par le P. de Mailla et publié de 1777 à 1780 en onze volumes in-4° par l'abbé Grosier, aidé de Leroux Deshauterayes. Cet ouvrage tiré et abrégé sous la direction du célèbre philosophe Tchou Hi du *Tseu Tche T'oung Kien* de Se-ma Kouang, puis continué et corrigé à diverses reprises par des savants, comprend l'histoire des dynasties impériales jusqu'à celle des Youen. A l'aide du *Ming-che Ki-se-peun-mo*, du *T'oung Kien Ming Ki tsiouen tsaï;* et du *Ming-Ki pien nien*, le P. de Mailla donna l'histoire des Ming et, avec le second de ces ouvrages qui s'arrête à 1659, commença l'histoire de la dynastie des Ts'ing qu'il continua à l'aide du *Ts'ing tching Ping ting sou han fang lio*, dans lequel on trouve la relation des guerres de l'empereur K'ang Hi contre les Eleuthes et l'abrégé des événements de la vie de ce prince jusqu'à sa quarantième année. L'ouvrage du P. de Mailla n'est pas sans défaut et, comme le dit le P. Gaubil dans une lettre

1. Gaubil, *Chronologie*, pp. 101-102.

à M. DE L'ISLE [1] : « La traduction française du *T'oung Kien Kang mou*, du P. de Mailla, mériteroit d'être remaniée par un homme bien au fait sur la Chine et d'un grand travail, et zélé pour la Chine. Or, cela me paroît bien difficile; il y a dans cette version du P. de Mailla bien des articles à retoucher, et plusieurs qui demandent de la critique. Cet ouvrage a été fait un peu trop vite, et il auroit dû être mieux examiné en Chine; on se pressa un peu trop de l'envoyer à Lyon. Il contient d'excellents matériaux pour l'histoire; mais, pour s'en servir, il faut être au fait sur les affaires de la Chine, et en état de voir ce qu'il y a à retrancher ou à y ajouter.

« Il est de l'Origine des Peuples comme des Généalogies des Particuliers : on ne peut souffrir des commencemens bas et obscurs. Ceux-ci vont à la Chimère; ceux-là donnent dans les Fables [2].» Les Chinois n'ont pas échappé à la règle commune.

Origines d'après les légendes chinoises.

Il ne faut aborder le récit, entouré de légendes, des débuts de la nation chinoise qu'avec beaucoup de scepticisme et le considérer comme relevant du folklore et non de l'histoire.

D'après les légendes taoïstes, du premier homme P'AN KOU ou HOU TOUEN (Chaos) jusqu'à 479 av. J.-C., on compte une période de 276,000 années que certains ont porté à 2,276,000, 27,598,600, 3,276,000 et même 96,961,740 années [3]. Au *Tao*, qui sur la fin des Tcheou, et au commencement des Han, était le principe créateur du Ciel et de la Terre, sous les Han orientaux, on substitua P'an Kou. Selon le livre *Yi-Ki*, c'est celui-ci qui est le Père de l'Univers. « Il sortit du chaos comme il put : après sa mort, sa tête se changea en montagne, ses yeux devinrent le soleil et a lune, ses veines des fleuves et des rivières, ses cheveux des arbres, les poils de son corps des plantes, etc. Le grand embarras des écrivains est de dire de quelle veine ou de quelle artère en particulier sortit le fleuve Jaune, le Kiang.

1. *Lettres édifiantes, Panthéon littéraire*, IV, p. 64.
2. SAINT-EVREMOND, *Œuvres*, Lond., 1911, I, p. 181.
3. MAILLA, I, tableau, p. 1.

Selon le *Li Ki*, ou Histoire des Calendriers, P'an Kou fut longtemps enfermé dans le chaos, qui avait la forme d'un œuf : le chaos se développa en 18,000 ans : le Ciel s'élevait chaque jour de dix pieds; la Terre s'épaississait d'autant, et P'an Kou grandissait avec la même proportion, pour être l'Esprit du Ciel et le Saint de la Terre [1] ». P'an Kou est représenté armé d'une hache et d'un ciseau sculptant le monde au-dessus de lui. La légende de P'an Kou n'est pas chinoise; elle fut introduite par des ambassadeurs venus du Siam ou de la Malaisie au VIe siècle après J.-C. [2].

Au premier homme ont succédé les SAN HOUANG (Trois Souverains) : les Souverains du Ciel, T'IEN HOUANG comptèrent treize [3] représentants qui régnèrent chacun 18,000 années par la vertu de l'élément *bois* : GAUBIL, *Chronologie*, p. 1, en fait treize frères qui eurent le titre d'Esprit du Ciel. Les Souverains de la Terre, TI HOUANG, eurent onze représentants, onze frères, dit Gaubil, qui furent les Esprits de la Terre, qui régnèrent chacun 18,000 années par la vertu de l'élément *feu*. Les Souverains Hommes, JEN HOUANG, comprennent neuf frères qui régnèrent pendant 150 générations, soit 45,600 années. « L'empire fut divisé en neuf parties, et chacun gouvernait dans une des neuf parties. L'abondance régnait partout, et il n'y avait nul désordre [4] ». L'abrégé de l'histoire utilisé par le P. Gaubil dit que depuis le commencement des T'IEN HOUANG jusqu'à la première année de HOUNG WOU, le fondateur de la dynastie des MING (1368 ap. J.-C.), on compte 86,496 ans [5].

SE-MA TCHENG dans ses *Annales des Trois Souverains*, d'après un appendice du *Tch'ouen Ts'ieou*, divise la période

1. *Essai sur l'Antiquité des Chinois*. (*Mém. conc. les Chinois*, I, pp. 101-102.)
2. WIEGER, *Textes historiques*, I, p. 19.
3. Se-ma Tcheng en compte douze, Chavannes, *Se-ma Ts'ien*,, I, p. 18[n] fait remarquer que les 13 Souverains du Ciel auraient régné 234.000 années et les 11 Souverains de la Terre, 198.000, ce qui ferait un total de 432.000 années, exactement celui des dix dynasties babylonienes antérieures au Déluge, suivant Bérose.
4. GAUBIL, *Chronologie*, p. 3.
5. GAUBIL. p. 5.

depuis la séparation du Ciel et de la Terre, commencement du monde, jusqu'à la capture de l'animal fantastique Lin, à l'époque de Confucius, qui comprend 3,276,000 années — on a vu que le *T'oung Kien Kang mou* en compte 2,276,000 seulement — en dix périodes ou *Ki*, refermant les années de 70,600 générations.

Le premier *Ki* est celui des Neuf Têtes *(Kiou t'eou)*, ou des Neuf Souverains *(Kiou Houang)*, par conséquent des Jen Houang déjà mentionnés. La seconde période est celle des Cinq Dragons *(Wou Loung)* ; après les Cinq Dragons, Se-ma Tcheng cite Souei Jen, Ta T'ing, Po Houang, Tchoung Yang, Kiouen Siu, Li Lou, Li Lien, Ho Siu, Ts'ouen Lou, Houen Touen, Hao Ying, Yeou Tch'ao, Tchou Siang, Ko T'ien, Yin K'ang, Wou Houai, que dans un autre système nous verrons placés entre Fou Hi et Chen Noung. L'abrégé d'histoire utilisé par le P. Gaubil ne cite après les Jen Houang que Yeou Tch'ao et Souei Jen dont on ne dit pas la durée des règnes. Yeou Tch'ao « apprit aux Chinois la manière de construire des cabanes pour se mettre à couvert des bêtes féroces. Avant le temps de ce prince, on habitait dans des cavernes. Du temps de Yeou Tch'ao, on buvait le sang des animaux; la chair crue, les herbes, feuilles et fruits sauvages, étaient la nourriture ordinaire. Après Yeou Tch'ao les peuples furent gouvernés par Souei Jen. Il apprit aux hommes l'usage du feu, et la manière de cuire les viandes pour se nourrir. Il apprit aussi à faire le commerce; il établit des écoles pour enseigner les principes de la religion. Il aimait à contempler les astres et à examiner les propriétés du bois, des métaux, de la terre, du feu, de l'eau. Il enseigna l'usage des nœuds de cordelettes, pour marquer et se ressouvenir des choses nécessaires [1]. Le troisième *Ki* est la période *Che t'i*, avec 59 générations; le quatrième, la période Ho-Ngo, avec trois générations; le cinquième, la période Lien t'oung, avec six générations; le sixième, la période Siu ming, quatre générations; le septième, la période Sieou fei, avec vingt-deux souverains; le huitième, la période Houei t'i, avec

1. Gaubil, *Chronologie*, p. 4.

treize souverains; le neuvième, la période CHAN T'OUNG. Le dixième et dernier *Ki* la période LIEOU KI qui correspondrait à Houang Ti [1].

Dans le *T'oung Kien Kang mou,* les SAN HOUANG sont indiqués dans l'ordre suivant : FOU HI, CHEN NOUNG et HOUANG TI. Se-ma Tcheng les range ainsi : PA'O HI ou FOU HI, NIU KOUA et CHEN NOUNG. Je reviendrai plus loin sur Fou Hi et Chen Noung; je dirai d'abord quelques mots sur Niu Koua qui avait un corps de serpent et une tête d'homme; il appartenait au clan Foung et ne changea, ni n'inventa rien. Il est signalé pour la première fois par LI TSEU, le philosophe taoïste au IV[e] siècle av. J.-.C, qui raconte qu'il répara le Ciel avec des pierres et qu'il coupa les pieds de la Tortue pour établir les quatre extrémités du monde. Au second siècle av. J.-C., HOUAI NAN TSEU en parle également [2]. D'autres fables taoïstes font une femme de Niu Koua : « Niu Koua, sœur, fille et femme de Fou Hi, avait aussi un corps de serpent, avec une tête humaine. Le *Li Ki* dit qu'elle changeait 70 fois de figure par jour. Kou Koung, mauvais esprit, outré d'avoir été vaïncu dans une guerre qu'il avait suscitée, donna un coup de tête contre une des colonnes du Ciel et la brisa. La voûte céleste vint toucher la terre de ce côté; mais, dit le *Wai Ki,* NIU KOUA, ayant pétri et purifié une pierre de cinq couleurs, elle ressouda la voûte céleste et la releva avec les pattes d'une tortue qu'elle coupa : puis elle tua le dragon noir et boucha avec des cendres d'écorce de citrouille, les trous par où les eaux du ciel inondaient la terre. Sa voix était si agréable, que ses chants faisaient danser tous les astres [3] ». « Il peut se faire, dit le P. Gaubil, dans sa *Chronologie,* p. 7, que *Nu oua* désigne la tradition ancienne sur Eve. *Nu,* femme; *oua* serait *Eva* ou *Ghe-oua ;* mais je ne veux pas m'arrêter à ces sortes de conjectures. » Il a raison de ne pas s'y arrêter.

Après les SAN HOUANG, le *T'oung Kien Kang mou*

1. Se-ma Tcheng, dans le *Se-ma Ts'ien* de CHAVANNES, I, pp. 18, 19, 21.
2. W. F. MAYERS, *Notes and Queries on China and Japan,* July, 1868, pp. 99-101.
3. *Essai sur l'Antiquité des Chinois, l. c.,* p. 102.

indique les Cinq Empereurs, Wou Ti ; en réalité il en marque six : Chao Hao, Tchouen Hiu, Ti Ko, Ti Tche, Yao et Chouen. Se-ma Ts'ien qui écarte Chao Hao, commence ses *Mémoires Historiques* avec Houang Ti, le premier des Cinq Empereurs, suivi de Tchouen Hiu, K'ou, Tche, Yao et Chouen qui régnaient en vertu des éléments *terre, bois, métal, feu* et *eau.* Enfin dans d'autres systèmes chronologiques, les Cinq Empereurs sont Fou Hi, Chen Noung, Houang Ti, Chao Hao et Tchouen Hiu.

Malgré le caractère légendaire de ces personnages : « les Lettrés chinois n'ont jamais regardé comme fabuleux les règnes de Fou Hi, de Houang Ti et de ses successeurs jusqu'à Yao. *Aucun d'eux,* je dis *aucun,* c'est-à-dire *pas un seul,* n'a jamais douté que Fou Hi ne soit le Fondateur et Houang Ti le Législateur, de la Monarchie chinoise [1] ».

Ceci est du P. Amiot, en revanche son confrère, le P. Cibot nous dit : « A en juger par ce qu'on sait d'authentique sur Yao, Chouen et Yu, l'origine de la Nation chinoise ne peut remonter que d'une ou deux générations au delà d'Yao [2] ».

Nous sommes loin de l'opinion de Voltaire [3] : « Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde... Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur histoire n'est que celle des temps historiques ! »

L'historien n'a rien à glaner dans ces récits merveilleux qui entourent le berceau de la vieille Chine; il n'en est pas de même du folk-loriste auquel appartient la tâche de retrouver les mythes d'origine étrangère auxquels ils se rattachent.

1. Amiot, *Antiquité des Chinois.* (*Mém. conc. les Chinois,* II, p. 125.)
2. Cibot, *Essai sur l'Antiquité des Chinois.* (*Mém. conc. les Chinois,* I, p. 149.
3. *Essai sur les Mœurs, Int.*

CHAPITRE III

Les Cinq Empereurs.

FOU HI, né à Tch'eng Ki (Kan Sou), près des sources de la Wei, appartenait au clan FOUNG; l'abrégé d'histoire de Gaubil le fait naître dans le Chan Si, nous dit que sa Cour était dans le Ho Nan et que sa mère s'appelait HOUA SU; il avait le corps d'un serpent et la tête d'un homme; il succéda à SOUEI JEN qui apprit aux hommes à connaître le Ciel *(T'ien)*. Il fut nommé FOU HI parce que le premier il tressa des filets pour la chasse et la pêche, et P'AO HI parce qu'il se livra à l'élevage des animaux domestiques pour la cuisine. Il régna par la vertu du *bois*. Certains auteurs « admettent que les éléments se succèdent en se produisant l'un l'autre : le bois produit le feu, qui produit la terre, qui produit le métal, qui produit l'eau, et celle-ci à son tour produit le bois [1] ». Ces éléments correspondent aux couleurs : vert, rouge, jaune, bleu, noir. Ce fut lui qui régla le mariage de l'homme et de la femme et il divisa le pays en cent familles. On retrouve ce nom de « cent familles » dans le petit ouvrage bien connu intitulé : *Pe Kia Sing :* il ne faut pas prendre ce titre dans un sens littéral; il est une désignation collective et comprend en réalité 454 *sing* ou noms de familles. Il a pour auteur l'un des commentateurs du *San Tseu King*, le livre des Trois Caractères, WANG Tsin-ching. Fou Hi,

« Dans les temps avant Fou Hi, on habitait dans des cavernes et des déserts; ensuite, pour se mettre à couvert des pluies et des vents, des gens d'une grande sagesse firent bâtir des maisons et des palais. Dans ces mêmes temps si anciens, on mettait les corps morts dans des fagots épais d'herbes, pour les ensevelir dans des lieux déserts et écartés,

1. CHAVANNES, *Sculpture sur pierre*, p. 3.

sans faire des tombeaux, sans planter des arbres et sans déterminer le temps du deuil. Confucius dit qu'ensuite les gens sages firent bâtir des bières et cercueils [1] ».

Fou Hi remplaça par des tablettes sur lesquelles on écrivait, les cordes nouées en usage jusqu'à lui, inventées suivant les uns par Souei Jen, suivant les autres par Chen Noung ; elles sont encore en usage au Tibet et chez certaines tribus non chinoises de l'Empire tels les Miao Tseu du Kouei Tcheou; on sait que les anciens Péruviens se servaient également de ficelles nouées appelées *quipus* pour établir leurs comptes; chaque nœud représentait un nombre et chaque ficelle un objet différent [2]. Une des figures des sépultures de la famille Wou, au Chan Toung, est accompagnée de l'inscription suivante : « Fou Hi Ts'ang-tsing [Efficace de la végétation] fit le premier le métier de souverain ; il traça les trigrammes et noua des cordes de façon à bien gouverner le pays compris à l'intérieur des mers [3] ». Fou Hi défricha les terres et étendit ses possessions par la découverte du Ho Nan et du Chan Toung jusqu'à la mer Orientale. Il inventa le cycle de soixante ans et fabriqua un luth à trente-cinq cordes. Il a surtout attaché son nom

Pa Koua. aux huit trigrammes *(Pa Koua)* « grâce auxquels il pénétra l'efficace des esprits divins et grâce auxquels il sépara par classes les natures des êtres. [4] » L'idée des *Koua* fut donnée à Fou Hi par le dessin *Hô t'ou* qui lui apparut sur le dos d'un cheval dragon sorti du Fleuve Jaune. Le système des Koua est l'objet du premier des Livres Classiques, le *Yi King* ou Livre des Changements dont les théories ont subi avec le temps de profondes transformations. Peut-être est-il utile de retracer ici ce système.

Au XVIIIe siècle, les Jésuites de Pe King ont clairement formulé les idées des novateurs :

« En voulant éclaircir ce que les Anciens, sur la tradition de leurs Ancêtres, avoient dit allégoriquement, ces Philo-

1. GAUBIL, *Chronologie*, p. 80.
2. T. A. JOYCE, *South American Archeology*, p. 102.
3. CHAVANNES, *Sculpture sur pierre en Chine*, p. 3.
4. CHAVANNES, *Se-ma Tcheng*, p. 6.

sophes orgueilleux [les philosophes modernes] ont tout embrouillé, tout défiguré, tout changé. Les Anciens avoient dit qu'il y avait un *Tay Ki* ou grand Principe, un *Chang Ti* ou Seigneur Suprême, un *T'ien* ou Ciel supérieur, qui, par la vertu de son *Ki* ou de son souffle tout-puissant, avoit formé les *San Tsai* ou les trois agents généraux ou puissances productrices subordonnées, qui sont le Ciel, la Terre & l'Homme; & par ces *San Tsai*, ils entendoient tout ce qui est purement intellectuel, comme tout ce qui tombe sous les sens; toute puissance qui peut être ou qui est actuellement réduite en acte. Ils rangeoient sous le premier *Tsai*, qui est le Ciel, tout ce qui est l'objet de la Métaphysique & de la Physique céleste, & ils s'étendoient en particulier sur ce qui concerne l'Astronomie....

» L'eau, le feu, les métaux, les vents, le tonnerre, la pluie, la géographie, & toutes les productions naturelles, tant en général qu'en particulier, faisaient l'objet du second *Tsai*, qui est la *Terre*.

» Pour ce qui est du troisième *Tsai*, qui est l'Homme, ils le regardoient comme le seul être visible qui fût doué d'intelligence, qui fût en état de pouvoir produire des actes dignes d'éloge ou de blâme, de récompense ou de châtiment, suivant qu'il cultivoit la vertu, ou qu'il s'abandonnoit au vice. Ils étoient persuadés outre cela, & ils ne cessoient de le dire, que l'*homme* étoit récompensé ou puni non seulement pendant cette vie, mais même après sa mort: & ce fut pour l'engager à mériter l'un & à éviter l'autre, qu'ils s'appliquèrent surtout à développer les principes de la Morale, à expliquer les différentes obligations qu'elle impose en général pour la conduite extérieure de l'homme & pour le règlement de son cœur, et en particulier pour l'accomplissement de ses devoirs, comme fils, comme sujet, comme père de famille, comme membre de la société, etc.

» Voulant s'expliquer brièvement, au moyen de quelques symboles, ces Anciens avoient dit : Le *Tay Ki* ou le grand Principe a engendré les *Leang-y* ou les deux effigies; ces deux effigies ont engendré les *Sée-siang* ou les quatre images, & ces quatre images ont engendré les *Pa Koua* ou les huit

trigrammes, qui exposent les principes d'où toutes choses tirent leur origine, & au moyen desquels il n'est rien qu'on ne puisse expliquer [1] ».

Le Livre des Changements, *Yi King*, qui renferme le système qui vient d'être développé, échappa à la destruction des livres sous Ts'in Che Houang Ti, sous prétexte qu'il contenait des règles de divination. Il commence au *T'ai Ki*, le Grand Absolu, le Grand Extrême, qui est un autre nom du principe d'activité *(Li)*. On attribue la figure du *T'ai Ki* du *Yi King* à TCHEOU Tun -yi, mort en 1073, sous les Soung. « Dans l'explication qu'il en donne, il prétend faire voir que la raison émane du Ciel, et éclaircit le commencement et la fin de toutes choses. Il publia encore sur cette matière un livre composé de quarante chapitres, qu'il intitula *Yi toung*, c'est-à-dire le *Yi King* pénétré; c'est une explication plus étendue de sa figure *T'ai Ki*, par rapport au *Yi King;* il ne dit rien qui ne soit utile, rien qui ne soit grand; quoique écrit d'un style simple et naturel, cependant il est très subtil et très profond; il prétend qu'il y développe l'origine et le fondement de la doctrine de Confucius et de Meng Tseu [2] ». Certains philosophes de la dynastie des Soung ajoutèrent au *T'ai Ki* le *Wou Ki*, c'est-à-dire l'Absolu Rien, l'Infini. Dans leur système, l'Absolu Rien *(Wou Ki)*, évidemment d'origine taoïste, produit le Grand Absolu *(T'ai Ki)* qui, animé par son souffle, crée le Grand Principe mâle *(Yang) :* ce dernier, dans son repos, donne naissance au Principe femelle *(Yin)*. Lorsque ces deux principes mis en mouvement finissent par se reposer, ce qui se trouve en haut est le Ciel correspondant au *Yang*, ce qui reste en bas est la Terre correspondant au *Yin*. Puis dans la suite de leur mouvement, on voit se former le soleil et la lune, les étoiles et les planètes, l'eau et le feu, les plantes, les minéraux, les hommes, les animaux, etc. Les lois qui régissent les mouvements sont au nombre de quatre : 1° *Ki*, le souffle de la nature, qui représente l'énergie; 2° *Li*, les lois de la nature

1. *Mém. conc. les Chinois*, II, pp. 27-8.
2. MAILLA, VIII, p. 278.

antérieures au *Ki;* 3° *So*, qui donne les proportions numériques; enfin, pour rendre tangibles ces lois, les rendre matérielles, 4° *Ying*, la forme de la nature.

«Le Ciel est noble et la Terre ne l'est pas; sur ce modèle le prince fut distingué du sujet. Parmi les choses étalées à la surface de la terre, les unes sont basses, les autres élevées; sur ce modèle furent établis les divers rangs de la société. Le mouvement et le repos des deux principes *Yin* et *Yang* sont soumis à des règles fixes; sur ce modèle les grandes choses furent distinguées des petites... Les émanations de la terre montent et celles du Ciel descendent. Les deux principes *Yin Yang* entrent en contact, et le Ciel et la Terre exercent leur action réciproque. La naissance des différents êtres est provoquée par le murmure et le fracas soudain du tonnerre, et accélérée par le vent et la pluie. Ils croissent sous l'influence des quatre saisons, et reçoivent la chaleur du soleil et de la lune. Ainsi s'opèrent toutes les transformations [1] ».

On a représenté ce système philosophique par des diagrammes. Quelquefois on s'est contenté des trois pouvoirs de la nature, *San Tsai :* Ciel, Terre, Homme, indiqués par un ∆. Les deux principes primitifs sont marqués, l'un par une ligne droite ▬▬▬ qui correspond au *Yang*, par conséquent au principe mâle, à la lumière et au ciel; l'autre par une ligne brisée ▬ ▬ qui correspond au *Yin*, par conséquent au principe femelle, aux ténèbres et à la terre. On en a déduit les quatre figures suivantes :

⚌ 1 ⚍ 2 ⚎ 3 ⚏ 4

1) *T'ai Yang*, qui correspond au soleil, à la chaleur, à l'intelligence, aux yeux, etc.

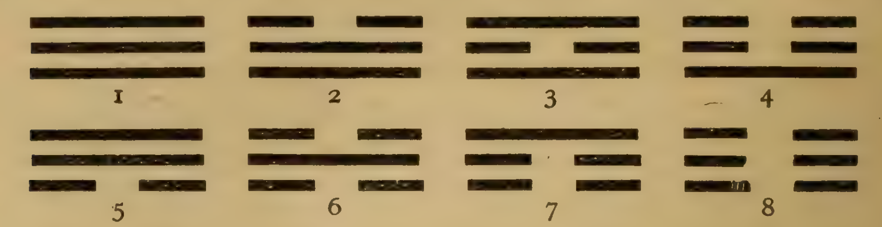
2) *T'ai Yin*, qui correspond à la lune, au froid, aux passions, aux oreilles, etc.

3) *Chao Yang*, qui correspond aux étoiles, à l'aurore, à la forme, au nez, etc.

4) *Chao Yin*, qui correspond aux planètes, à la nuit, à la forme humaine, à la bouche, etc.

1. *Li Ki*, II, pp. 64-66.

Ces quatre figures secondaires forment les huit trigrammes ou *Koua* de Fou Hi. Ces trigrammes représentent :



1° Le Ciel : Les lignes étant pleines, ce trigramme marque le principe *mâle* pur ; 2° La Vapeur, les exhalaisons aqueuses, les lacs ; 3° Le Feu, la chaleur, la lumière ; 4° Le Tonnerre ; 5° Le Vent ; 6° L'Eau ; 7° Les Montagnes ; 8° La Terre : les lignes étant brisées, ce trigramme marque le principe *femelle* pur.

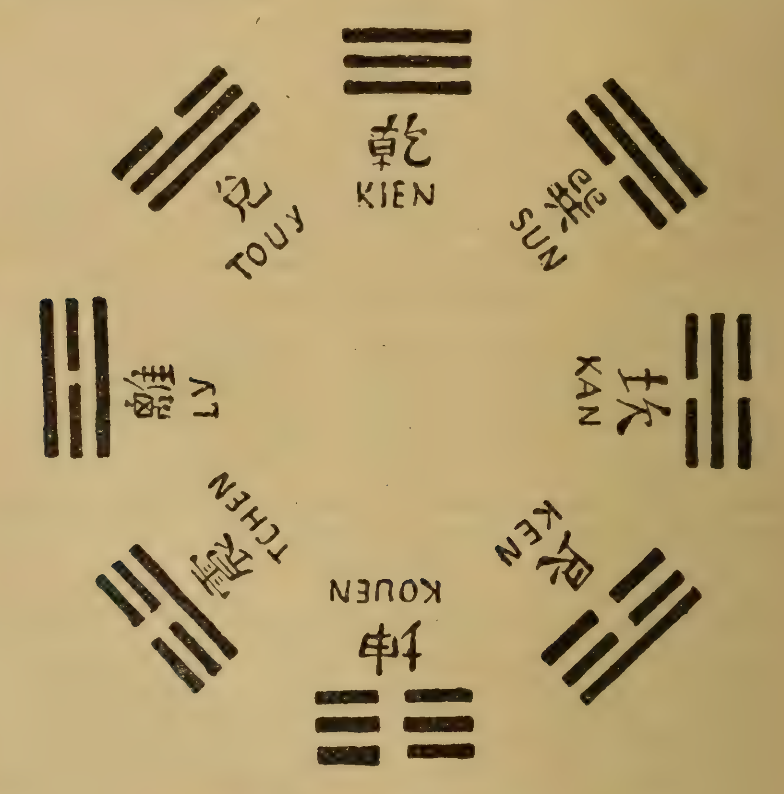


Fig 1 Le Sien T'ien.

Généralement, on arrange ces figures sous la forme ci-dessus (fig. 1) à laquelle on donne le nom de *Sien T'ien*.

Chen Noung, le second des Cinq Souverains, passe pour avoir multiplié par 8 les *Koua* de Fou Hi pour en faire 64 :



Ces 64 figures multipliées par 6 en donnent 384, chiffre maximum généralement cherché, quoique l'on prétende qu'on ait poussé les combinaisons jusqu'au nombre fantastique de 16,777,216 ! ! !

Le principe mâle ▬▬▬ et le principe femelle ▬ ▬ réunis forment le *T'ai Ki* qui est ordinairement représenté de la manière suivante :

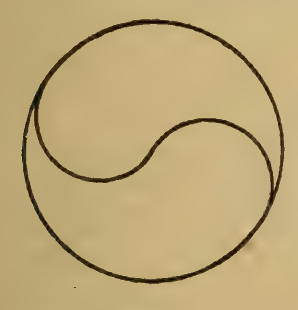


Fig 2.

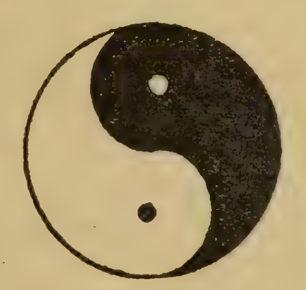


Fig. 3.

Sur le demi-diamètre d'un cercle donné, on décrit un demi-cercle et sur le demi-diamètre restant un autre demi-cercle en sens inverse. Les deux figures délimitées par la courbe ainsi obtenue peuvent être semblables (fig. 2) ou bien teintées, l'une en couleur claire, l'autre en couleur foncée.

Ce sont les *T'ai K'i* primitifs, mais plus tard, pour marquer la pénétration des deux principes on a placé un petit disque clair dans la partie foncée, et un petit disque foncé dans la partie claire de la figure (fig. 3).

Le *Yi King* qui explique les *Koua* de Fou Hi n'est qu'un manuel de divination; les lignes des hexagrammes n'ont aucune signification mystérieuse; elles ne sont qu'un procédé de numérotation. « Le *Yi King* est constitué par

soixante-quatre mots servant à former chacun six phrases, et les hexagrammes n'ont d'autre rôle que de servir à déterminer le numéro d'ordre du mot, puis de la phrase, dont le devin devra tirer son horoscope. [1] »

Sacrifices Foung et Chan.

Fou Hi accomplit les sacrifices *Foung* sur le T'ai Chan (T'ai Ngan tcheou, Chan Toung) ; cependant il est juste de dire qu'aucun texte authentique n'établit l'existence des sacrifices *Foung* et *Chan* avant la dynastie des Ts'in. « Ces deux sacrifices se faisaient avec une solennité toute particulière. Ils n'avaient lieu simultanément qu'une fois pendant toute la durée d'une dynastie. Ils étaient la démarche décisive par laquellele maître des hommes priait les Dieux de reconnaître son droit à exercer le mandat souverain [2]. » La racine profonde de l'ancienne religion chinoise est le désir du bonheur sous la forme la plus parfaite, à savoir l'immortalité [3]. Le P. WIEGER [4] donne l'explication suivante de ces cérémonies : « De même que l'empereur conférait des apanages territoriaux aux seigneurs, et les en investissait par un rit *(foung)* d'investiture ; de même il conférait des apanages transcendants aux génies célestes *(chen)* ou terrestres *(k'i)*, que le gouvernement reconnaissait, et dont il approuvait le culte. Le rit de cette investiture transcendante s'appelait *foung* pour les génies célestes, et *chan* pour les génies terrestres ; deux termes, parce que deux catégories ».

Fou Hi mourut dans sa capitale Tch'en Tcheou, Ho Nan, après un règne de onze années suivant Se-ma Tcheng [5], de cent quinze années suivant le *T'oung Kien Kang mou* [6] et Gaubil [7]. Il reçut le titre posthume de T'AI HAO, le Grand Eclat.

Niu Koua.

Dans l'abrégé du P. Gaubil, NIU KOUA gouverna

1. CHAVANNES, *J. des Savans*, 1903, p. 279.
2. CHAVANNES, *Le Traité sur les Sacrifices* Foung *et* Chan *de* Se-ma Ts'ien, p. XVII.
3. CHAVANNES, *l. c.*, p. XXIX.
4. *Textes historiques*, I, p. 531.
5. CHAVANNES, I, p. 9.
6. MAILLA, I, p. 10.
7. *Chronologie*, p. 5.

l'Empire après son frère Fou Hi, à partir de 3335 av. J.-C. : « KOUNG-KOUNG, mauvais prince, causa du désordre. Il fut cause d'un déluge qui faillit perdre l'Empire. Niu Koua remédia aux maux du déluge et fit mourir Koung-Koung. Cette princesse régna 130 ans. Elle avait fort aidé son frère dans le gouvernement [1] ».

Suivant la légende, Niu Koua ou Niu wa, fille de TCHOU YING, était la sœur de Fou Hi, et naquit trois mois après lui ; « elle avait une longue tête surmontée de deux cornes charnues, son corps ressemblait à un escargot ; de là vint l'idée de lui donner ce nom de Niu wa ; fille escargot. On l'appela encore PAO WA et Niu Hi. Cette famille habitait alors Tch'eng Ki, et Niu Wa allait sur la montagne couper du bois de chauffage ». Ayant suivi son frère Fou Hi devenu empereur elle lui fit remarquer « que les jeunes gens des deux sexes vivaient ensemble au grand détriment des bonnes mœurs, et sans règles précises ; elle lui conseilla de défendre le mariage entre personnes d'une même famille, de fixer les lois du mariage, d'abord les fiançailles par entremetteurs, les présents, puis la cérémonie du mariage, enfin d'interdire toute relation coupable avant le mariage. Fou Hi donna des ordres pour faire exécuter ces sages règlements, et fit appeler Niu Wa : l'esprit entremetteuse. Dans la suite elle fut honorée sous les noms de Kao Mei et de Niu Mei ». Elle aurait régné à la mort de son frère sous le nom de Niu Houang, et vécu jusqu'à l'âge de 143 ans ; ce fut elle qui boucha la fissure de la voûte céleste qui existait au-dessus du Pou Tcheou Chan, et d'où s'échappaient le vent et les pluies [2].

« Entre Fou Hi et Chen Noung, l'auteur du *Wai Ki* place les noms de quinze monarques qu'on dit avoir régné 17,798 ans ; mais qui n'étaient que des officiers de Fou Hi. En voici la liste : 1. NIU KOUA. — 2. KOUNG-KOUNG. — 3. TA TING. — 4. PE HOUANG. — 5. TCHOUNG HOUANG. — 6. LIÊ LO. — 7. LI LIEN. — 8. HE SIU. — 9. TSUN LIU. — 10. HOUEN TOUEN. — 11. HAO NING. — 12. TCHU SIANG.

1. GAUBIL, p. 6.
2. H. DORÉ, *Superstitions*, XII, pp. 1070 seq.

— 13. KO TIEN. — 14. YIN K'ANG. — 15. WOU HOUAI. — D'autres varient l'ordre de cette liste, et au lieu de Tchoung Houang et de Koung-Koung, ils écrivent TCHOUNG YANG, YEOU TSAO [1] ».

Chen Noung. CHEN NOUNG, le « Laboureur » ou « l'Agriculteur divin », le premier Patron de l'agriculture, avait le corps et la tête d'un bœuf; né dans la vallée du Han, près du confluent de ce fleuve avec le Kiang, il appartenait au clan KIANG; il fut appelé YEN TI, «l'empereur fumée» parce qu'il régnait en vertu de l'élément *feu*. En cette qualité il devait brûler les insectes nuisibles. Le *Che King* (Liv. VI, VIII, *Ta T'ien*) dit : « Il faut exterminer ces insectes qui rongent, soit les feuilles, soit les racines, soit les nœuds des plantes, afin qu'ils ne nuisent pas à nos jeunes moissons. Le Père de l'Agriculture [Chen Noung] est un esprit très puissant; qu'il prenne ces insectes et les livre aux flammes ». Ce fut lui qui inventa la charrue et découvrit les vertus des plantes médicinales dont il composa un herbier. Avant lui, les Chinois qui ignoraient le labourage se nourrissaient de chair, de fruits et d'herbes. Tous les ans à la onzième lune, accompagné de son peuple, il offrait un sacrifice aux Esprits du Sol et des Semences; son fils TCHOU qui l'aida dans ses travaux mérita d'être appelé le Patron des Moissons. Chen Noung enseigna aux hommes de tenir le marché au milieu du jour; des huit trigrammes il fit 64 hexagrammes; il est vrai que cette multiplication des *Koua* est attribuée ainsi que le remarque M. Chavannes, au roi WEN, de la dynastie des Tcheou [2]. Chen Noung inventa aussi le luth à cinq cordes. Sa capitale était à Tch'en (Tch'en Tcheou, Ho Nan), sur les bords de la rivière T'sai; il la transféra à K'iu Feou (Chan Toung). Battu par HIEN YOUEN (Houang Ti) qui le remplaça, Chen Noung mourut après un règne de 120 ans [3] et fut enterré à Tch'ang Cha (Hou Nan).

Se-ma Tcheng dit : « Chen Noung prit une fille de la famille PEN CHOUEI, qui s'appelait T'ING PA et en fit sa

1. MAILLA, Tableau, p. 1.
2. *Se-ma Tcheng*, p. 14*n*.
3. Le *T'oung Kien Kang mou*, I, p. 18, et GAUBIL p. 7, disent 140 ans.

femme. Il en eut un fils, qui fut l'empereur NGAI; Ngai engendra l'empereur K'O; K'o engendra l'empereur YU-WANG. En tout il se passa huit générations et 530 années, et alors HIEN YOUEN [Houang Ti] arriva au pouvoir [1]. Jadis TERRIEN DE LACOUPERIE [2] et W. St CHAD BOSCAWEN [3] ont rapproché le mythe de SARGON de celui de Chen Noung, comme le premier avait de NAKHOUNTE fait Nai Houang Ti; je ne crois pas utile de revenir sur ces théories fantaisistes.

La légende annamite s'est rattachée à l'histoire chinoise par Chen Noung (Thân Nông) dont l'arrière petit-fils DÊ MINH eût d'une fille de la race des Génies un fils LÔC TUC qui fut le premier roi d'Annam (Xich qui) sous le nom de KINH-DU'O'NG-VU'O'NG (2879 av. J.-C.).

Quelques historiens donnent à Chen Noung sept successeurs, qui de père en fils ont occupé le trône avant Houang Ti, durant 379 ans; savoir : 1. TI LIN-KOUEI, 80 ans. — 2. TI TCHING, 60 ans. — 3. TI MING, 49 ans. — 4. TI SUEN, 45 ans. — 5. TI LAI, 48 ans. — 6. TI LI, 42 ans. — 7. TI YU WANG, 55 ans [4] ».

HOUANG TI, l'*Empereur Jaune*, ainsi nommé à cause de l'élément *Terre* par lequel il régnait, est aussi appelé HOUNG TI et YEOU HIOUNG-CHE; fils de Chao Tien, son nom de famille était KOUNG SOUEN, son nom personnel HIEN YOUEN. Enfant prodige, dès son enfance il sut parler. Grâce à l'emploi d'animaux féroces qu'il avait su dresser, il vainquit les troupes de Chen Noung auquel il succéda. Houang Ti.

Le premier acte de son règne fut la répression de la rébellion de TCH'E YEOU; celui-ci battu près de Tchouo-Lou (au sud de Pao Ngan, Siouen Houa fou, Tche Li), fut décapité par ordre de l'Empereur. Plus tard, il repoussa les *Hiun Yu* ou *Joung des Montagnes*, qui, sous les Hia, furent connus sous le nom de *Choun Wei*, sous les Tcheou,

1. *Se ma Tcheng*, p, 15.
2. *Babylonian & Oriental Record*, mars 1889.
3. *Ibid.*, avril 1888, pp. 208-209.
4. MAILLA, Tableau, I, p. 1.

sous celui de *Hien Yun* et que nous retrouverons plus tard sous les Han avec le nom de *Hioung Nou*. Se-ma Ts'ien qui commence son *Che Ki* par Houang Ti ne nous signale pas les arts inventés par ce prince, ni les nombreuses réformes qui lui sont attribuées; en revanche le *T'oung Kien Kang mou* les énumère : L'empereur établit un bureau d'historiens qu'il répartit en historiens de la gauche et en historiens de la droite; il ordonna à Tsang Kié de travailler à la composition des caractères; on en forma ainsi 540 appelés plus tard *Niao tsi wen,* caractères des vestiges d'oiseaux, ou encore *K'o teou wen* ou caractères de *K'o teou* (têtard). Houang Ti inventa la fabrication des briques avec lesquelles il fit élever un temple à Chang Ti, l'Etre Suprême, dont les sacrifices avaient lieu jusqu'alors en plein air; ces briques servirent également à construire les premières maisons. Il jeta aussi les premiers ponts sur les rivières; il inventa les charrettes qu'il fit traîner par des bœufs, des barques pour voyager par eau, l'arc, les flèches, le sabre, les piques et autres armes; un instrument de musique composé de douze petits tuyaux de bambou qui lui servirent aussi pour fixer une base aux poids et mesures; en outre il fit fondre douze cloches dont les sons s'accordaient avec les douze petits tuyaux. La découverte d'une riche mine de cuivre dans la montagne Chiou Chan dans le territoire où se trouve aujourd'hui Siang Tch'eng hien, dans le Ho Nan permit d'établir une fonderie. D'autre part Houang Ti avait fait construire un observatoire où le calendrier alors fort défectueux fut rectifié. Ce fut son ministre Ta Nao qui par son ordre établit le cycle sexagénaire; Houang Ti ayant commencé de régner en 2697, la 61e année de son règne fut prise pour le premier signe cyclique; c'est également sous cet empereur, vers 2637, que commença la coutume d'ajouter à l'année un mois intercalaire appelé *Jen yué* suivant le nombre de jours restant après le solstice d'hiver à la fin du mois de l'année précédente; en sorte qu'une année civile ordinaire comprend 354 ou 355 jours et avec le mois intercalaire pas moins de 383 et pas plus de 385 jours; l'année légale est de 360 jours. Le com-

mencement de l'année variait suivant les Empereurs; sous Houang Ti, elle commença au 3e mois; sous les Chang avec le 2e; sous les Tcheou avec le 1er; sous T'sin Che Houang Ti avec le 12e.

Le *Tchou chou Ki nien* nous apprend que Houang Ti régla le premier la forme du bonnet et des vêtements impériaux qui, courts jusqu'alors, devinrent longs. Dans la 50e année de son règne parut l'oiseau *foung* (*le foung houang* et *phénix chinois)*.

« L'empire, sous le règne de Houang Ti, nous dit le *T'oung Kien Kang mou* (I, pp. 21-2), s'étendoit au nord jusqu'à la montagne Tsiang chan, qui est dans le territoire qu'on appelle aujourd'hui Ngan Sou hien, dépendant de Pao Ting fou de la province de Pe Tche-li; au sud, jusqu'au grand fleuve Kiang; à l'est jusqu'à la mer, et à l'ouest jusqu'à la montagne Koung Toung Chan, qui est dans le territoire où est aujourd'hui la ville de Sou Tcheou, dans la partie la plus occidentale de la province de Chen Si. Jusqu'alors le peuple s'était dispersé çà et là, sans ordre, se plaçant où il jugeait à propos, sans se fixer dans aucun canton. Houang Ti voulut former des villages, des villes & des provinces. Il ordonna que tous ses peuples seroient rangés sous différentes classes, dont seroient composées les provinces : ces classes, au nombre de six, étoient : le *Lin* qui devoit être composé de huit familles; le *Pong* de 24, le *Li* de 72, le *Y* de 360, le *Tou* de 3600 et le *Sse* de 36.000; l'empire étant ensuite divisé en *tcheou* ou en provinces, chaque province devoit être composée de 360,000 familles. Houang Ti établit partout des officiers pour veiller sur la conduite du peuple, et ces officiers étoient subordonnés les uns aux autres; savoir, ceux des *Lin* à ceux des *Pong* ; ceux-ci à ceux des *Li*, & ainsi des autres, jusqu'à ceux des *tcheou*, ou gouverneurs des provinces, qui ne devoient rendre compte de leur administration qu'à la Cour ».

Houang Ti mit aussi de l'ordre dans son armée en employant le premier des étendards; il était bienveillant pour son peuple, mais impitoyable pour les rebelles, ainsi qu'il le montra à l'égard de Tch'e Yeou. Sa femme

Lei Tsou, originaire de Si Ling (Si Ling che) fut sa digne compagne : c'est à elle qu'on attribue l'élevage des vers à soie et le tissage de la soie; elle fut la mère de Tch'ang Yi qui fut le père de l'empereur Tchouen Hiu. Terrien de Lacouperie a consacré un mémoire au mythe de Lei tsou et un autre sur Na Khounte de Susiane et Houang Ti de Chine [1] qu'il appelle *Nai* Houang Ti [2]. C'est Houang Ti, qui dans sa théorie, vers 2282 av. J.-C., arriva de l'ouest dans la cinquantième année de son règne, à la tête des Bak Sings civilisés, et s'établit sur les bords du Lo, où il offrit un sacrifice. On verra plus loin le rôle considérable que les Taoïstes attribuent à l'Empereur Jaune.

Suivant le *T'oung Kien Kang mou*, Houang Ti mourut en 2599, âgé de 110 ans, après un règne de cent ans; il fut enterré à la montagne Kiao chan au nord du territoire qui est aujourd'hui Tchoung pou hien (Chen Si), où l'on voit encore son tombeau. Il eut vingt-cinq fils parmi lesquels Chao Hao qui fut son successeur. (Voir tableau généalogique ci-contre.)

Chao Hao.

Chao Hao (Eclat secondaire), fils de Houang Ti, fut un monarque bon, doux, indolent; il ne sut pas même réprimer une hérésie contraire au culte de Chang Ti; son nom est attaché à la manière dont les différents degrés du mandarinat seraient distingués par les broderies pectorales : les fonctionnaires civils par des oiseaux, les fonctionnaires militaires par des quadrupèdes; aujourd'hui encore les neuf degrés du mandarinat se reconnaissent pour les civils par la grue pour le degré le plus élevé, puis le faisan doré, le paon, l'oie sauvage, le faisan argenté, le héron, le canard mandarin, la caille et le geai à longue queue; pour les militaires, la licorne, le lion, le léopard, le tigre, l'ours noir, le chat-tigre, l'ours tacheté, le phoque, le rhinocéros. Pendant son règne de quatre-vingt quatre ans, Chao Hao fit observer la paix et loin de lui en faire un mérite, on lui a reproché d'avoir régné sans gloire. Il mourut en 2515 à K'iu Feou, où résidait sa cour transférée de Tchouo Lou.

1. *Babylonian and Oriental Record.*
2. Cf. Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, I, p. 93*n*.

HOUANG TI eut 25 fils; de Lei Tsou, il eut les trois fils :

Hiouen Hao — Tch'ang Yi épouse Tch'ang Pou — Loung Miao.

Hiouen Hao
K'iao Ki
Kao Sin
(K'OU)
épouse

1° Kiang Youen
2° K'ing Tou
3° Kien Ti
4° Tch'ang Yi

Tch'ang Yi épouse Tch'ang Pou
Kao Yang
(TCHOUEN HIU)

Pe Kouen
Wen Ming
YU
chef des HIA

K'ioung Chan
ou
K'ioung Te
King K'ang
Keou Wang
Kiao Nieou
Kou Seou
Tch'oung Houa
CHOUEN

4°
TCHE

2°
Fang Hiun
(YAO)

3°
Sié ou Ki
Ancêtre
des CHANG
Tchao Ming
Siang T'ou
Tch'ang Jo
Ts'ao Yu
Ming
Tchen
Wei
Pao Ting
Pao Yi
Pao Ping
Tchou Jen
Tchou Kouei
Tien Yi
T'ANG, fondateur des CHANG ou YIN

1°
Heou Tsi
Ancêtre
des TCHEOU
Pou Tchou
Kiu
Lieou
K'ing Tsie
Houang P'ou
Tch'a Fou
Houei Yu
Fei
Kao Yu
Ya Yu
Tsou Lei
Tan Fou
Ki Li
Tch'ang (Wen Wang)
Fa Wou Wang, fondateur des Tcheou

Le *Tchou Chou Ki nien* mentionne simplement son nom entre Houang Ti et Tchouen Hiu mais ne donne aucune particularité de son règne.

Tchouen Hiu.

TCHOUEN HIU, élu à la place de Chao Hao, était le petit-fils de Houang Ti; ce souverain, de sa première femme Lei tsou, eut trois fils : HIOUEN HIAO ou TS'ING YANG, TCH'ANG YI et LOUNG MIAO. Tch'ang yi épousa Tch'ang pou qui fut mère de KAO YANG (Tchouen Hiu). Tchouen Hiu régnait en vertu de l'élément *bois*, le deuxième des cinq éléments; il transféra sa capitale à Kao yang (dans la préfecture de K'ai foung, dans le Ho Nan); il créa un corps des savants les plus éminents qui furent chargés d'établir les règles de l'astronomie; l'empereur lui-même décida qu'à l'avenir, l'année commencerait à la lune la plus proche du premier jour du printemps. Ses possessions s'étendaient au nord jusqu'à Yeou Ling, au S. E. du Pe King actuel; au sud elles étaient limitrophes du Kiao tche (Tong King), à l'est, elles allaient jusqu'à la mer et à l'ouest jusqu'aux Leou cha (sables mouvants), c'est-à-dire le désert au delà du Kan Sou. Cet empire fut divisé en neuf provinces dont les fonctionnaires relevaient d'un gouverneur général unique qui leur servait d'intermédiaire avec l'empereur.

« Anciennement, dit l'histoire, il n'y avait ni fausse doctrine, ni culte superstitieux. Sous le faible gouvernement de Chao Hao, les neuf Li corrompirent les mœurs des peuples par leur mauvaise doctrine et leurs superstitions. On ne faisait nulle distinction des affaires des Esprits et de celles des hommes; des magiciens couraient de maison en maison, épouvantaient les hommes, et les cérémonies pour honorer les Esprits étaient mêlées de superstitions. Toute sorte de désastres et de malheurs affligèrent l'empire. Chao Hao ne put pas remédier à tant de maux. Tchouen Hiu étant monté sur le trône, ordonna à un de ses fils et à un des fils de Chao Hao [Tchoung Li] de faire distinction des esprits et des hommes, et de ce qui regarde les affaires des uns et des autres. L'un fut chargé du soin du ciel, l'autre le fut de celui de la terre. On réussit, on coupa la communication du ciel avec la terre, les cérémonies de

religion se firent dans l'ordre, le peuple fut instruit de ses devoirs, la tranquillité régna partout, et on fut délivré des malheurs publics [1] ».

Tchouen Hiu, âgé de 98 ans, mourut après un règne glorieux de 78 ans et fut enterré à P'oyang, près de Toung Tchang fou, du Chan Toung; il laissait [2] un fils K'IOUNG CHAN ou K'IOUNG CHE dont descendit l'empereur CHOUEN, mais il eut pour successeur KAO SIN, fils de KIAO KI, fils de HIOUEN HIAO, lui-même fils de Houang Ti comme nous l'avons vu ci-dessus.

TI KO régnait en vertu de l'élément *métal:* son nom personnel était TSOUN; il créa les premières écoles publiques; âgé de cent cinq ans, il mourut après un règne de 70 ans [3] et fut enterré à Touen K'ieou, au sud-ouest de la préfecture de Ts'ing foung, préfecture de Ta Ming, dans le Tche Li. Il fut marié quatre fois : à KIANG YOUEN, de la famille des princes de T'ai, à K'ING TOU, de la famille Tch'en Foung, à KIEN TI, de la famille des princes de Soung, qui restèrent stériles; il épousa alors TCH'ANG YI, de la famille de Tsiu Tseu qui lui donna TCHE, son successeur. Ti Ko ou K'ou.

Dans le chapitre CXVI du *Heou Han Chou* [4], il est raconté que l'empereur Kao Sin (K'ou), défait par les Barbares Joung promit une récompense considérable et la main de sa fille à celui qui lui apporterait la tête du général Wou qui commandait ses ennemis. Cette tête fut rapportée par un chien ayant des poils de cinq couleurs nommé P'AN HOU qui emporta sa fiancée dans les montagnes du sud; ils devinrent les ancêtres des Barbares du sud. Le *Wei lio* cité par Chavannes [5] donne l'étymologie populaire du nom de P'an-hou : « L'empereur Kao sin avait une vieille femme mariée qui demeurait dans la maison du roi et qui avait un mal d'oreille. En lui extirpant

1. GAUBIL, p. 11, d'après le *Kouo Yu*.
2. « La 30e année, le souverain engendra Pe Kouen » [père de l'empereur Yu]. (*Tchou-Chou Ki nien*, p. 547.)
3. Le *Tchou Chou Ki nien* le fait mourir dans la 63e année. Ce prince était né avec deux rangées de dents.
4. *Revue de l'Extrême Orient*, I, 1882, p. 200, trad. de Wylie.
5. *T'oung Pao*, sér. II, VI, p. 521*n*.

ce mal, on trouva un objet grand comme un cocon; cette femme le plaça dans une calebasse qu'elle recouvrit d'une écuelle; au bout d'un instant, l'objet se transforma en un chien de toutes les couleurs; c'est pourquoi on l'appela P'an Hou ».

Après la naissance de Tche, la princesse K'ing Tou engendra FANG HIUN, le célèbre YAO, qu'elle porta quatorze mois après l'apparition d'un dragon volant; puis la princesse Kien Ti eut SIÉ ou KI, ministre de l'Instruction publique sous Yao, ancêtre de la dynastie des CHANG; enfin Kiang Youen, ayant mis le pied sur les traces de Chang Ti, dix mois après la mort de son mari, donna le jour à HEOU TSI, ministre de l'Agriculture sous l'empereur Chouen, ancêtre de la dynastie des Tcheou. Les panégyristes des Tcheou, particulièrement TCHEOU KOUNG, ont éprouvé le besoin de justifier cette tardive naissance posthume et de défendre la mémoire de Kiang Youen qui avait d'ailleurs abandonné son fils à la campagne. Dans l'ode *Pi Koung* du *Che King* on lit :

« Kiang Youen est très vénérable; sa vertu a toujours été irréprochable. Le roi du Ciel abaissa sur elle un regard favorable. Dès que les mois de sa grossesse furent écoulés, aussitôt, sans lésion ni douleur, elle mit au monde Heou Tsi[1] ».

Ti Tche.

TCHE, le fils aîné de Ti Ko, succéda à son père, mais il se montra violent, méchant et paresseux, se livra aux plaisirs, et au bout de neuf ans de règne fut remplacé par son frère YAO (Fang Hiun) âgé de seize ans. Le *Tchou Chou Ki nien* l'appelle Chao Hao et le place entre Houang Ti et Tchouen Hiu.

Il faut se représenter ces scènes de la légende chinoise sur un théâtre relativement restreint : « C'est sur les bords de la rivière Wei, puis, dans la province du Tche Li, jusqu'à Siouen Houa Fou au nord, et, dans la partie septentrionale du Ho Nan jusqu'à K'ai Foung Fou que sont localisées les plus anciennes légendes de Houang Ti, de Yao et de Chouen[2] ».

1. *Che King*, Partie IV, trad. COUVREUR, pp. 452-3.
2. CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien*, I, p. XXVI.

Toutes ces légendes de l'antiquité chinoise ne sont pas plus ridicules que celles qui entourent le berceau de nos peuples : GEOFFROY de MONMOUTH ne nous raconte-t-il pas qu'en 1108 av. J.-C., Brutus, descendant d'Enée, fils de Vénus, vint en Angleterre avec ses compagnons, après la chute de Troie, et créa la ville de Troynovant, aujourd'hui Londres. Plus remarquable encore est l'origine de la ville de Bourges, telle que nous la raconte au XVI[e] siècle, un grave magistrat, Jean CHAUMEAU : Un auteur chaldéen vivant avant Aristote tire le mot de Gallus de Noe disant que ceux qui estoient de la postérité de Gomer furent appelés Gaulois du surnom de son ayeul. Gomer fut l'aîné de Japhet et fut appelé Gallus du nom paternel qui signifie *fluctuant.* Ce « Gomer Gal. ou Gaulois érigea une colonie au païs de Berry en la ville de Bourges, nommant les habitans Ogyges, en l'honneur de Noé son ayeul: ce qui fut après transmué en grace du fondateur, descendu de la lignée d'Ogygès, par les habitants, se nommans Bitogyges qui vaut autant en langue Arménique, comme enfans descendus d'Ogyges [1] ! ».

San Houang.

Années avant J.-C.	Noms de règne	Noms propres	Durée des règnes
2953	Fou Hi	*Pao Hi*	115
2838	Chen Noung, fils de Gan Teng	*Yen Ti*	140
2697	Houang Ti, fils de Fou Pao	*Yeou Hioung*	100

Wou Ti (Cinq Empereurs).

2598	Chao Hao	*Kin Tien*	84
2514	Tchouen Hiu, fils de Tchang Yi	*Kio Yang*	78
2436	Ti K'o (K'ou), fils de Kiao Ki	*Kao Sin*	70
2366	Ti Tche, fils de Ti K'o (K'ou)	*Kie*	9
2357	Yao, frère de Ti Tche, cap. P'ing Yang (Chan si), + 2258	*T'ao T'ang*	98
	Interrègne du deuil.		3
2255	Chouen, fils de Kou seou, cap. P'ou Fan (P'ou Tcheou fou, Chan si) + 2208	*Yeou Yu*	50

1. *Histoire de Berry*... par Jean CHAUMEAU, seigneur de Lassay, advocat au siège présidial de Bourges. Lyon, 1566, in-fol., pp. 1, 281.

CHAPITRE IV

Yao et Chouen.

Yao 2357; † 2258. Capitale : P'ing Yang (Chan Si).

Tout « ce qu'on raconte sur les temps qui ont précédé Yao, n'est qu'un amas de fables et de traditions obscures qui ne méritent aucune croyance [1] ».

Yao, Fang hiun, du clan Ki, « portait, nous dit Se-ma Ts'ien, un bonnet jaune et un vêtement d'une seule couleur. Son char était rouge; il montait sur un cheval blanc [2] ». Il rendit tout son lustre à l'astronomie. Il « ordonna aux mathématiciens Hi, Ho [descendant des princes Li Tchoung auxquels l'empereur Tchouen Hiu avait donné le soin des affaires des Esprits et des hommes] de supputer et de représenter les mouvemens des planètes et des étoiles, et d'annoncer aux peuples ce qui regarde les quatre saisons. Il nomme les constellations, dont l'observation doit déterminer les solstices et les équinoxes. Il parle d'une période de 366 jours. Il ordonne de déterminer les intercalations et les quatre saisons [3].» Le *T'oung kien kang mou* [4] nous apprend que « vers le même temps (2353), on vit dans les cours du palais une plante fort singulière : elle ne s'élevoit pas fort haut, & n'avoit rien d'agréable à l'œil; elle n'étoit composée que d'un petit jet qui ne portoit jamais que quinze feuilles; ces feuilles croissoient toutes successivement dans l'espace de quinze jours, & se flétrissoient de même les unes après les autres dans l'espace de quinze autres jours : la première feuille ne sortoit jamais que le premier jour de la lune, la deuxième, le 2; la troisième, le 3; & ainsi de suite jusqu'au quinzième de la lune : après quoi, le seizième

Plante du Calendrier.

1. Cibot, *Antiquité des Chinois*. (*Mém. conc. les Chinois*, I, p. 113.)
2. *Se-ma Ts'ien*, I, p. 42.
3. Gaubil, p. 12.
4. Mailla, I, p. 50.

jour, la première feuille qui avoit paru se flétrissoit, & tomboit à terre ; la deuxième faisoit de même le 17e ; la troisième, le 18 & ainsi de suite jusqu'à la dernière qui se séchoit pareillement, mais ne tomboit pas à terre. On donna à cette plante le nom de *Houang li tsao* ou *Plante du Calendrier* ».

Il est intéressant de noter que la cinquième année du règne de Yao, un prince des Nan Yi, c'est-à-dire des Barbares du sud de la Chine, YUE Chang-chi, vint rendre hommage à l'Empereur et lui apporta en présent une tortue, *Chen kouei*, âgée de plus de mille ans, portant sur son dos des caractères *Ko' teou wen* donnant l'histoire du monde depuis ses origines.

Le Déluge.

La soixante et unième année (2297) de Yao, une terrible catastrophe frappa l'Empire : une grande inondation causée par le débordement des eaux du Houang Ho qui se réunirent à celles du Houai et du Kiang et dévastèrent le pays. « Au temps de Yao, dit Mencius [1], les conditions du sol étaient encore peu favorables. Les eaux s'étaient répandues librement partout, et avaient inondé l'Empire. Les arbres et les autres plantes couvraient la terre comme d'une épaisse forêt. Les animaux sauvages s'étaient multipliés prodigieusement. La culture des grains était impossible. Les animaux sauvages ne permettaient pas à l'homme de s'étendre ; ils avaient battu des sentiers qui se croisaient par tout l'Empire. Yao seul prit à cœur de remédier à ces maux. Il éleva CHOUEN à la dignité de ministre, et lui ordonna d'étendre partout ses soins. Chouen chargea YI de diriger l'emploi du feu. Yi mit le feu dans les montagnes et les marais, et les purifia par l'incendie. Les animaux sauvages s'enfuirent et se cachèrent. YU creusa neuf canaux divergents. »

Nous lisons encore dans Meng Tseu [2] « Au temps de Yao, les eaux arrêtées dans leur cours, avaient débordé et inondé l'empire. Le pays était plein de serpents et de dragons ; les hommes n'avaient pas d'endroit pour se fixer. Dans les terrains bas, ils se faisaient des huttes sur des pieux ; dans les terrains élevés, ils se creusaient des ca-

1. *Meng Tseu*, liv. III, ch. I, trad. COUVREUR, p. 423.
2. Liv. III, ch. II, p. 450.

vernes. Chouen dit dans le *Chou King* : « Le débordement des rivières m'avertit de prendre garde ». Ce débordement des rivières est l'inondation qui eut lieu sous le règne de Yao. »

Le cataclysme, tel qu'il se serait produit sous Yao, aurait été une grande inondation causée par un débordement extraordinaire des eaux du Fleuve Jaune, phénomène qui s'est d'ailleurs produit maintes fois au cours de l'histoire, probablement sur une échelle moindre, et dont la Chine de nos jours n'est pas à l'abri, puisque des fonctionnaires spéciaux dont nous parlons plus loin, sont chargés d'entretenir les digues afin d'empêcher autant que possible le retour de catastrophes qui ont coûté la vie à des milliers d'êtres humains.

Ce déluge de Yao fut donc un phénomène local; des savants, tel FORTIA D'URBAN [1], ont essayé de le rattacher à des événements similaires pour arriver à prouver l'universalité du déluge de la Genèse. L'idée de Déluge se retrouve chez toutes les nations du globe, aussi bien chez les Samoyèdes au nord de la Sibérie que chez les Lolos du sud-ouest de la Chine. Cette légende se rattache certainement à des phénomènes naturels dont la tradition s'est transmise de génération en génération. Le Déluge de Noé (2348 avant J.-C.), si nous l'admettons, ne fut universel que pour l'étendue des territoires dont MOÏSE avait la notion géographique, et non pour le globe entier tel que nous le connaissons aujourd'hui. Prendre la fin du Déluge de la Genèse comme le point de départ du repeuplement de la terre n'est rien moins que scientifique. C'est le cas du savant Dr James LEGGE, qui fait sortir le peuple chinois de l'arche de Noé : « Environ 2000 ans avant notre ère chrétienne, la tribu chinoise fit son apparition dans le pays où elle a depuis augmenté si grandement. Elle occupait alors une petite étendue de territoire, à l'est et au nord du Ho — la partie la plus méridionale de la province actuelle de Chan Si.

1. *Essai sur quelques-uns des plus anciens monumens de la Géographie, terminé par les preuves de l'identité des déluges d'Yao, de Noé, d'Ogigès et de l'Atlantide ; et l'explication phisique de ce Déluge.* Paris, 1809, in-12.

Comme sa marche continua d'être dirigée à l'est et au sud (quoique après avoir traversé le Ho, elle s'avança également vers l'ouest), nous pouvons conclure qu'elle était venue en Chine du nord-ouest. Croyant que nous avons dans le dixième chapitre du Livre de la Genèse quelques allusions, qui ne peuvent être mises en question, de la manière dont la terre entière fut couverte par les familles des fils de Noé, je suppose que la famille, ou la collection de familles, — la tribu — qui est devenue depuis la plus nombreuse des nations, commença à se mouvoir vers l'est, partant des régions entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, peu de temps après la confusion des langues. Passant entre les montagnes de l'Altaï, au nord, et la chaîne Taurique avec ses continuations au sud, mais se maintenant autant que possible vers le sud ensoleillé et plus attrayant, la tribu se trouva à l'époque que j'ai mentionnée, entre 40° et 45°, latitude nord, avançant parallèlement au Fleuve Jaune, dans la partie la plus septentrionale de son cours. Elle se décida à suivre le fleuve, tourna alors vers le sud et marcha le long de sa rive orientale, créant des établissements là où le pays promettait le plus d'avantages, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par la rivière cessant de couler vers le sud, et tournant de nouveau vers l'est. Ainsi le présent Chan Si fut le berceau de l'Empire chinois [1] ».

Tout ceci est extrêmement ingénieux, est peut-être vrai, mais ne repose absolument sur aucune preuve : la théorie subtile de Legge n'est que le produit de l'imagination d'un croyant et doit donc être reléguée près des vieilles lunes de De Guignes et de Terrien de Lacouperie [2].

Pour arrêter le fléau et en réparer les effets, Yao fit choix de PE KOUEN qui pendant neuf ans travailla sans succès à creuser de nouveaux cours d'eaux et à construire des digues. Pe Kouen.

KOUEN est compté parmi les *Seu Hioung* ou quatre Criminels de l'Antiquité; les autres étaient le chef des San

1. James LEGGE, *Chinese Classics*, III, Pt. I, *Shoo King*, pp. 189-190.
2. TERRIEN DE LACOUPERIE : *The Deluge-Tradition and its remains in Ancient China*. (*Bab. & Orient. Record.*, dec. 1889 et seq.)

Miao et les ministres HOUAN TEOU et KOUNG KOUNG; au lieu de les mettre à mort, Chouen se contenta de les exiler : le premier à Yu Chan, district de Houai Ngan fou, dans le Kiang Nan; le second à San Wei, près de Cha Tcheou, à la marge du désert de Gobi; le troisième à Tsoung Chan ou Yo Tcheou fou, dans le Hou Kouang; enfin le dernier à Yeou Tcheou dans le Leao Toung. Plus tard, lorsque le fondateur de la grande dynastie Soung, TCHAO KOUANG-YIN, était pressé de condamner un criminel à mort, il rappelait cet acte de clémence : « Yao et Chouen, disait-il à ses Grands, ne firent point mourir les quatre fameux rebelles qui voulaient se soustraire à leurs ordres, ils se contentèrent de les bannir; que ne les imitons-nous ? [1] »

Chouen. Cependant l'Empereur dans la soixante-dixième année de son règne se sentant fatigué et ne pouvant compter sur son fils TAN TCHOU, d'humeur querelleuse, fit choix pour lui succéder de CHOUEN, pauvre, mais de grande réputation, agé d'une trentaine d'années, fils de KOU SEOU, descendant, disait-on, de Houang Ti par Tchouen Hiu (2285). L'unique désir de Chouen, dit Mencius, « était de faire plaisir à ses parents, et de les amener à partager ses bons sentiments, à aimer la vertu. Car il considérait que celui qui n'est pas agréable à ses parents, ne mérite pas le nom d'homme, et que celui dont les sentiments ne sont pas conformes aux leurs, ne mérite pas le nom de fils. Chouen remplit parfaitement ses devoirs de fils; et (son père) Kou Seou satisfait, aima la vertu. Kou Seou satisfait, aima la vertu, et tout l'Empire fut transformé. Kou Seou satisfait, aima la vertu, et dans tout l'Empire, les pères et les fils connurent leurs devoirs mutuels. Cela s'appelle une grande piété filiale [2]. »

Yu. Chouen choisit YU, propre fils de Pe Kouen, pour remplacer celui-ci dans l'œuvre d'endiguement du Fleuve Jaune. Yu, comme Chouen, descendait de Houang Ti par Tchouen Hiu; il commença immédiatement (2286) son gigantesque travail par la province de Ki Tcheou où Yao tenait sa cour.

Travaux de Yu. Les travaux de Yu sont décrits dans le premier chapitre

1. MAILLA, VIII, p. 68. — Voir *infra*, page 85.
2. *Meng Tseu*, trad. COUVREUR, liv. IV, ch. I, p. 484.

intitulé *Yu Koung* (Tribut de Yu) des Annales de la dynastie des Hia dans le *Chou King*. Il y est dit que « Yu divisa le territoire (en neuf provinces, *tcheou*). Suivant les montagnes, il coupa des arbres (pour frayer les chemins). Il prit une connaissance exacte des hautes montagnes et des grands cours d'eau (afin de déterminer les limites respectives des neuf provinces[1]. » Il commença ses travaux par la province de Ki Tcheou, limitée au sud, à l'ouest et à l'est par le Houang Ho, de frontière indéterminée au nord, qui est précisément celle qui renfermait la capitale de l'Empire qui, sous Yao, fut P'ing yang (dans le *fou* actuel du même nom), sous Chouen, P'ou fan (dans P'ou Tcheou), enfin sous Yu lui-même, Ngan Yi (dépendant de Hiai Tcheou), toutes les trois dans la partie sud-ouest du Chan Si actuel. Il passe ensuite dans le Yen, région entre la Tsi et le Fleuve Jaune (parties du Chan Toung, du Tche Li et de Ho Nan), puis dans le Ts'ing, entre le T'ai Chan et la mer (partie du Chan Tcung), dans le Siu, délimité par la mer, le T'ai Chan et la Houai (parties du Kiang Nan et du Chan Toung), dans le Yang, entre la Houai et la mer (le Kiang Nan, le Tche Kiang, le Fou Kien, ainsi que des parties du Hou Kouang et du Kouang Tong). Ici est mentionné le lac P'eng Li ou P'ong Li, qui n'est autre que le P'o Yang et nous apprenons que « les trois Kiang déversèrent leurs eaux dans la mer[2]. » Un problème géographique intéressant est posé dans cette dernière phrase. Quels étaient les trois Kiang? D'après Edouard Biot : « Le Kiang du nord désigne l'embouchure actuelle du Kiang. Il est plus difficile de retrouver les deux autres bras, le Kiang du milieu, et enfin le Kiang du midi, qui doit former le troisième Kiang. Hou Weï a rapporté les opinions émises à ce sujet, et les a représentées sur une carte spéciale des *trois Kiang*. D'après cette carte, le Kiang du milieu *(Tchoung Kiang)* se séparait du grand lit à Wou Hou, au nord de T'aï P'ing Fou, se dirigeait vers le grand lac T'aï Hou du Tche Kiang, et sortait de ce lac pour entrer dans la mer, au sud de Soung Kiang Fou. Cette conjecture me pa-

Trois Kiang.

1. Trad. du P. Couvreur, pp. 61-62.
2. Couvreur, p. 70; Legge, I, p. 108.

raît très vraisemblable. Actuellement, il existe une communication analogue, d'une part du grand Kiang au T'ai Hou, et d'autre part de ce lac à la mer, au sud de Song Kiang Fou. Le *Chou King* présume que le Kiang du midi partait de Chi Tch'eng, un peu au sud-est de Tch'i Tcheou Fou, se dirigeait à l'est vers le T'ai Hou et de là vers la mer.» Biot [1] nous rappelle aussi que « d'autres commentateurs ont rapproché la citation de ces trois Kiang du passage où il est parlé du Kiang nord et du Kiang du milieu dans la description des rivières. Suivant eux, le Min Kiang ou Kiang principal, venant du Se Tch'ouan est le Kiang du milieu. Le Kiang du mont Po Tchoung,ou le Han, est le Kiang du nord. Le Kiang du Yu Tchang ou Kan Kiang, qui vient du midi et aboutit au lac P'o yang serait le Kiang du midi. Cette explication semble assez plausible; car le Kan Kiang est un fleuve considérable, et il paraîtrait singulier qu'il ne fût pas mentionné dans le chapitre *Yu Koung* [2] ». Je dois dire que cette explication me semble beaucoup moins plausible qu'à Biot. Le Rév. J. Edkins remarque que la branche sud du Kiang était la plus considérable et il la considère comme le véritable Tche Kiang venant du sud-est du T'ai Hou et de Tch'i Tcheou, qu'il ne faut pas confondre avec la rivière de Hang Tcheou, connue aujourd'hui sous le nom de Tsien T'ang Kiang;elle se serait jetée dans la mer au N. E. de Hang Tcheou; la branche centrale du Kiang serait la rivière de Wou Soung qui commençait près de la ville moderne de Wou Hou et traversait le T'ai Hou qui se nommait jadis le Wou Hou, les « Cinq Lacs ». La branche nord ou Pe Kiang est le Kiang actuel [3]. La note de Legge sur les trois Kiang n'éclaircit pas beaucoup la question [4]. Chavannes écrit d'après Richthofen *(China*, I, pp. 331-334): «M. de Richthofen a étudié la question avec la compétence d'un géologue et voici la conclusion à laquelle il aboutit : le Kiang

1. *Yu Kong 'J. As.*, août-sept., 1842, p. 210.
2. *Yu-Kong, l. c.*, p. 211.
3. *On the ancient mouths of the Yangtse Kiang*. By the Rev. J. Edkins (*Journ. North China Br.Roy. As. Soc.*, vol. II, n° 1, sept. 1860, pp. 77 (seq.)
4. Legge, I, p. 109 note.

du nord était le Yang Tseu Kiang actuel, de Wou Hou à la mer; le Kiang central était une branche du Yang-Tseu Kiang qui se détachait à Wou Hou, traversait le lac T'ai Hou et se jetait dans la mer près de Hang-Tcheou fou; le troisième Kiang était le Tche Kiang, appelé Tsien Tang Kiang par Richthofen et Wells WILLIAMS, mais je n'ai pas pu découvrir ce nom sur les cartes chinoises, qui aboutit aussi à la baie de Hang Tcheou fou »[1]. Sauf en ce qui concerne le nom de Tsien Tang Kiang, ces conclusions ressemblent singulièrement à celles d'Edkins que je suis tenté d'accepter.

Yu passa du Yang dans le King, c'est-à-dire depuis le Mont King (préfecture de Siang Yang, Hou Pe) jusqu'au Mont Heng (préfecture de Heng Tcheou, Hou Nan); cette province englobait un peu du Se Tch'ouan et du Kouang Si; du King, Yu pénétra dans le Yu, c'est-à-dire entre le Mont King et le Fleuve Jaune, partie du Ho Nan, du Tche Li, du Chan Toung, du Kiang Nan et du Hou Kouang; du Yu, il entra dans le Leang, situé au sud du Mont Houa, dans le Chen Si, et s'étendant jusqu'à la Rivière Noire (He Chouei, Kin Cha Kiang), c'est-à-dire dans des parties du Chen Si, du Hou Kouang et du Se Tch'ouan; Yu termine par la province de Young, partie du Chen Si et du Kan Sou, entre la Rivière Noire et la portion occidentale du Fleuve Jaune.

Le *Yu Koung* se termine ainsi : « (Le pays qui reçut les soins de Yu et fut divisé par lui en neuf provinces), est baigné à l'est par la mer et limité à l'ouest par le sable mouvant. Au nord et au sud, il s'étend jusqu'aux régions les plus reculées. La renommée des travaux de Yu et l'influence de ses exemples parvinrent jusqu'aux quatre mers. Yu présenta une tablette noire (à l'empereur Chouen), et lui annonça que son œuvre était terminée [2] ».

Yu a dit : « Les montagnes célèbres que j'ai traversées sont au nombre de 5370, sur une étendue de 64.056 lis. On les nomme les « Cinq Conte nances ». Quant aux petites

1. *Se-ma Ts'ien*, I, p. 119*n*.
2. COUVREUR, *l. c.*, *Yu Kong*, pp. 88-9.

montagnes, elles sont en nombre tellement considérable qu'il n'est pas possible de les énumérer.

« Le Ciel et la Terre, de l'Est à l'Ouest, mesure 28.000 lis, et du Sud au Nord, 26.000 lis. Les montagnes d'où sortent des rivières ont une étendue de 8.000 lis. Celles qui reçoivent des rivières ont une étendue de 8.000 lis. Celles qui renferment du cuivre sont au nombre de 467, celles qui renferment du fer, au nombre de 3690 » [1].

Yu aurait accompli ce travail merveilleux (2278) en huit ou neuf ans, suivant Mencius; il ne semble pas possible qu'un seul homme ait pu accomplir une tâche aussi prodigieuse que celle qui lui est attribuée en un laps de temps aussi court. Le nom de Yu, en admettant que ce prince ait existé, représente le labeur de plusieurs générations, d'une collectivité; on nous signale d'ailleurs qu'il eut des collaborateurs dans ses travaux, par exemple Yi pour ouvrir les forêts par le feu. Biot nous dit «qu'on ne peut croire que Yu ait réellement exécuté ou fait exécuter, pendant sa vie, les prodigieux travaux que les commentateurs du *Chou King* lui attribuent. Son rôle d'ingénieur exécutant doit être limité à une étendue de pays assez restreinte [2] ». LEGGE considère le *Yu Koung* « comme un roman, dont Yu est le sujet, composé longtemps après lui, — composé probablement après que la dynastie qu'il avait fondée avait disparu [3] ».

Tablette de Yu.

A la suite de ses travaux, suivant la légende, Yu les aurait commémorés dans une tablette placée sur l'un des pics de la chaîne de Nan Yo, dans le district de Heng Chan, Hou Nan. Des copies ont été faites de l'inscription de cette tablette, en particulier dans un temple des Yu Lin, non loin de Chao Hing dans le Tche Kiang. La plupart des auteurs considèrent comme apocryphe l'inscription attribuée à Yu : « Elle ne mérite aucun crédit, écrit Legge, et je suis soutenu dans cette opinion par la grande majorité des archéologues chinois [4].» Je doute aussi de l'authenticité de

1. *Chan Hai King*, trad. ROSNY, pp. 300-301.
2. *L. c.*, p. 172.
3. LEGGE, *Shoo-King*, I, p. 65.
4. *id.* I, p. 65.

l'inscription, car je ne crois guère à l'existence de Yu le Grand, mais le monument actuel peut n'être que la reproduction d'un ou de plusieurs autres plus anciens; nous ne manquons pas d'exemples semblables en Chine, par exemple celui du Rocher Rouge, au Yun Nan, dont l'inscription a été refaite à différentes époques.

Mais revenons à Yao et à Chouen; ce dernier nommé d'abord ministre de l'Instruction publique, puis premier ministre, avait épousé les deux filles de l'Empereur, NGO HOUANG et NIU YING. En 2285, Chouen était chargé du gouvernement, et le premier jour de la première lune, il se rendit dans la Salle des Ancêtres *(Wen Tsou)* pour y accomplir les rites et il offrit un grand sacrifice à Chang Ti, l'Etre Suprême. L'année suivante, il divisa les Grands en cinq classes; il parcourut l'Empire qu'il divisa en douze provinces : Ki, Yen, T'sing, Siu, King, Yang, Yu, Leang, Young, Yeou, Ping (ces deux-ci formées avec des parties de la province de Ki) et Ying (créée aux dépens de la province de T'sing), et il leur donna pour gardiens les génies tutélaires de douze montagnes. Chouen.

Les cinq supplices consistaient à marquer le visage avec un fer rouge, à couper le nez ou les pieds, dans la castration ou dans la peine de mort; ils furent adoucis par Chouen et remplacés par l'exil, la cangue, la bastonnade et la confiscation des biens et l'on put se racheter par de l'argent des peines corporelles; toutefois les récidivistes étaient passibles de la peine de mort.

« Chouen relégua le ministre des Travaux publics dans l'île ou la province de You, confina HOUAN TEOU sur le mont Tch'oung, relégua et tint en prison le prince de San Miao (Wou Tch'ang, Yo Tcheou, Kieou Kiang et partie de Ngan Houei), dans le pays de San Wei (Ngan Si, Kan Sou) relégua Kouen et le tint dans les fers sur le mont Yu. Il infligea ces quatre châtiments, et tout l'Empire eut confiance en sa justice ». *(Chou King,* I, II, 12.) [1]

Cependant Yao mourut (2258) agé de cent quinze ans dans la quatre-vingt dix-neuvième année de son règne,

1. Voir *supra*, p. 80.

vingt-huit ans après qu'il avait été associé à l'Empire. Ce long règne fut suivi d'un deuil de trois années.

« Yao, dit le *Chou King*, I, I, I, était constamment attentif à bien remplir son devoir, très perspicace, d'une vertu accomplie, d'une rare prudence; cela naturellement et sans effort. Grave et respectueux, il savait céder et condescendre ».

« Il est constant, nous dit GAUBIL dans sa *Chronologie*, p. 277, qu'au temps de Yao la Chine était assez peuplée, et qu'il y avait même des habitans dans des îles de la Mer Orientale. On savait composer en vers, et il y avait des collèges au temps de Chouen; on savait rapporter aux étoiles les solstices et les équinoxes; on connaissait une année de 365 jours un quart; on savait s'en servir pour disposer l'année de douze mois lunaires, année qu'on savait, par intercalation, égaler aux années solaires; on savait observer les astres; il y avait des ouvrages en cuivre, en fer, en vernis, des étoffes de soie; on savait faire des barques, même pour aller à des îles de la Mer Orientale. Tout cela est constant par la première partie du livre *Chou King*, écrite au temps même de Yao et de Chouen, et il faut nécessairement admettre des peuples à la Chine avant le temps de Yao ».

Règne Chouen de 2255-2208, Capitale : P'ou fan, aujourd'hui P'ou Tcheou fou.

CHOUEN, après le deuil de trois ans porté après la mort de Yao, se retira au sud du Nan Ho, branche méridionale du Houang Ho, et remit le pouvoir à TAN TCHOU, fils de son bienfaiteur, mais ce prince n'avait pas les qualités de son père; les Grands refusèrent de le reconnaître et proclamèrent Chouen empereur à P'ou Tcheou (Ho Tchoung, Chan si).

Chouen était originaire de la province de Ki, dans le Chan Si (c'est-à-dire de Tchou Foung, dans le district de P'ou Tcheou); il avait pour nom personnel Tch'oung Houa; il était fils de Kou Seou, aveugle (d'esprit) dit le *Chou King*, fils de Kiao-Nieou, fils de Keou Wang, fils de King K'ang, fils de K'ioung Chan, fils de l'empereur Tchouen Hiu. MENCIUS dit : « Chouen naquit à Tchou Foung, alla demeurer à Fou Hia et mourut à Ming T'iao. Il vécut et mourut à l'ex-

trémité orientale de l'Empire[1] », âgé de cent-dix ans. Il avait trente ans quand il fut appelé à la Cour où il gouverna vingt-huit ans jusqu'à la mort de Yao ; après une période d'essai de trois ans, son propre gouvernement dura cinquante ans.

Tandis que Yao régna en vertu de l'élément *feu*, Chouen fut placé sous les auspices de l'élément *eau*.

« Anciennement Chouen inventa le luth à cinq cordes, et s'en servit pour exécuter le chant *Nan Foung* (le Vent du Midi). K'OUEI (qui était grand directeur de la musique sous le règne de Chouen) fit le premier exécuter ce chant avec évolutions et accompagnement d'instruments, et les princes feudataires furent autorisés à le faire exécuter de même[2] ».

Comme nous l'avons vu, la Chine était divisée en douze provinces ; un gouverneur fut placé à la tête de chacune. YU, alors Ministre des Travaux Publics, fut nommé Gouverneur de l'Empire . Chouen fatigué, ne pouvant compter sur son fils CHANG KIUN, aussi incapable que l'avait été Tan Tchou, choisit Yu pour son successeur (2224). Yu refusa d'abord le pouvoir, puis céda l'année suivante aux instances de l'Empereur et défit YEOU NIAO qui s'était déclaré contre lui.

Mort de Chouen.

Les circonstances de la mort de Chouen (2208) ont permis à la légende de se livrer à toutes ses fantaisies. De même que certains historiens ont cherché le lieu de naissance de Chouen à T'si Nan, au Chan Toung, au lieu de Ki-Tcheou, on a discuté sur le lieu de sa mort. SE-MA TS'IEN[3] dit que la trente-neuvième année de son règne, Chouen visitant le Sud, mourut dans le territoire sauvage de Ts'ang WOU, Hou Nan, et fut enterré sur la montagne Kieou Yi (Neuf Doutes) au sud du Kiang où encore aujourd'hui un Commissaire im-

1. *Meng tseu*, liv. IV, chap. II, I, p. 485.—Le P. COUVREUR serre le texte davantage dans sa version latine : « Orientalibus barbaris vicinus incola fuit (in Chansi provincia). — LEGGE, p. 192, traduit : « Died in Ming t'eou ; a man near the wild tribes on the east », litt. « a man of the Eastern *E*, or Barbarians ».

2. *Li Ki*, ch. XVII, *Yo Ki*, art. II.

3. I, p. 91.

périal va brûler de l'encens à une certaine date. Ce pays, dans une antiquité reculée, était connu sous le nom de *San miao Kouo,* « Royaume des Trois tribus aborigènes »; suivant la tradition, il aurait été annexé par Tchouen Hiu, l'un des « Cinq Souverains » (2513-2436 avant J.-C.), ce qui n'a pas empêché les empereurs Yao et Chouen et Yu le Grand de faire plusieurs campagnes d'extermination contre les sauvages habitants refoulés vers le Sud et dans les montagnes. Nous lisons dans le *Chou King,* I, ch. II, 20 :

« L'empereur dit : Kao Yao, les tribus étrangères (*Man Yi)* qui nous entourent, troublent notre grande et belle contrée. (A la faveur de ces troubles), les brigandages et les homicides se multiplient; les malfaiteurs surgissent au dedans et au dehors (du domaine impérial ou des neuf provinces). Vous êtes ministre de la Justice. Infligez aux criminels les cinq grands châtiments; faites-les subir en trois endroits différents. Mettez en vigueur les cinq sortes d'exil; assignez aux cinq sortes d'exilés trois régions différentes. Une grande perspicacité vous sera nécessaire pour obtenir qu'on ait confiance en votre justice. »

Les légendes locales du Hou Nan racontent que Chouen allant rétablir l'ordre parmi ces tribus tomba gravement malade; ses deux femmes se mirent immédiatement en route pour le soigner, mais à peine arrivées sur les bords du lac Toung T'ing, elles apprirent la mort de l'Empereur; elles versèrent des larmes en si grande abondance que des bambous, connus sous le nom de bambous de « l'Impératrice », poussèrent en cet endroit; on ne les trouve nulle part ailleurs. Les impératrices se noyèrent dans le lac et elles furent ensevelies dans l'île de Tchoun Chan, près de Yo Tcheou où l'on montre leur tombeau; il est vrai que celui-ci fut construit au XIX[e] siècle de notre ère par le personnage bien connu PENG YU-LIN [1]. Le *Li ki* dit simplement : « Chouen travailla pour le peuple avec dévouement et mourut dans les plaines (loin de sa capitale) [2] ».

1. *Three Sites in Hunan connected with the Classical Legendary History of China,* by Rev. G. G. WARREN ((*Journ. North China B. R. As Soc.,* XLIII, 1912.)

2. Chap. XX; Tsi fa, vol. II, p. 269.

Le Maître a dit : « Dans les âges suivants, bien qu'il y eût de grands souverains, aucun d'eux n'égala le prince de Yu (Chouen). Il régna sur le monde entier ; durant sa vie, jamais il n'eut de partialité ; à sa mort, il n'éleva pas son fils à la dignité souveraine. Il traita ses sujets comme ses enfants, avec la bonté d'un père et la tendresse d'une mère. Il eut pour eux une affection compatissante, et leur donna avec zèle d'utiles enseignements. Il les aimait et les traitait avec honneur [1] ».

Se- ma Ts'ien remarque : « Depuis Houang Ti jusqu'à Chouen et Yu, tous (les empereurs) eurent le même nom de famille ; mais ils se distinguèrent par les noms de leurs principautés, afin de mettre en lumière leur illustre vertu. Ainsi Houang Ti fut Yeou Hioung ; l'empereur Tchouen Hiu fut Kao Yang ; l'empereur K'ou fut Kao Sin ; l'empereur Yao fut T'ao T'ang ; l'empereur Chouen fut Yeou Yu ; l'empereur Yao fut T'ao T'ang ; l'empereur Chouen fut Yeou Yu ; l'empereur Yu fut Hia Heou, mais il eut un autre nom de famille qui fut Se ; Sié fut Chang et eut pour nom de famille Tse ; K'i fut Tcheou et eut pour nom de famille Ki [2] ».

Confucius s'écrie : « Que Yao fut un grand prince ! Seul le Ciel est grand ; seul Yao lui fut semblable. Que sa bienfaisance s'étendit loin ! Le peuple ne trouva pas de terme pour l'exprimer. Chouen fut vraiment souverain. Qu'il fut grand en dignité ! Il posséda l'Empire, et resta toujours indifférent à sa propre grandeur » et Meng Tseu ajoute : « Yao et Chouen, qui avaient l'empire à gouverner, n'avaient-ils pas assez d'occupation ? Ils ne s'occupaient pas de labourage [3] ».

On voit que le berceau de la Chine est placé sur ces fleuves du Nord, la Weï et le Ho, et que l'Empire s'étend progressivement sur les rives du Kiang ; le Houang Ho et le Kiang ont joué un rôle tellement important dans l'histoire de cette grande puissance qu'on ne trouvera pas inutile que nous en donnions une description détaillée qui permettra Kiang et Ho.

1. *Li Ki*, II, pp, 500-501.
2. *Se-ma Ts'ien*, I, pp. 93-94.
3. *Meng tseu*, liv. III, ch. 1, p 426

souvent de comprendre mieux la chaîne des événements et de connaître le théâtre où elle se déroule. D'ailleurs l'histoire d'un peuple ne doit pas être écrite sans tenir compte du milieu dans lequel elle se développe.

Les deux grands fleuves de la Chine proprement dite sont le Yang Tseu Kiang, improprement nommé fleuve Bleu par les Européens, et le Houang Ho, fleuve Jaune, désignés plus simplement comme le Kiang et le Ho, c'est-à-dire le fleuve ou la rivière. Le Kiang dans le système dualiste de la création correspond au *Yang*, principe mâle, tandis que le Ho correspond au principe femelle, *Yin*.

Le Kiang.

Le Kiang prend sa source au Tibet dans les montagnes Tang La et, d'après les cartes indigènes, par trois cours d'eau qui descendent du versant sud du Bayan Kara. Le fleuve se dirige d'abord vers l'Est, puis descend vers le Sud jusqu'à la boucle de Li Kiang, passant par Ba Tang qui se trouve sur la route du Se Tch'ouan à Lha Sa au Tibet. M. Bonin a reconnu la grande boucle que fait le Kiang avant son confluent avec le Ya Loung. Dans cette haute région, outre les noms de Kin Cha Kiang (fleuve au sable d'or) et de Pe Chouei, le Kiang est nommé aussi *Oulan Mouren* et *Mouroui Ousou*, la rivière tortueuse; Marco Polo l'appelle *Brius* qui représente le tibétain *Dré tch'ou.*

Le Kiang traverse les provinces de Yun Nan, de Se Tch'ouan, de Hou Pé qu'il sépare du Hou Nan, pendant une certaine distance, de Kiang Si, de Ngan Houei et de Kiang Sou.

A gauche, le Ya Loung se déverse dans le Kiang à Loko Mi tien; il prend sa source non loin du Houang Ho; entre le 28° et le 30° de latitude Nord, après avoir arrosé Baurong et Meterong, il fait un coude brusque vers le Nord pour descendre après un nouveau crochet dans une direction Nord-Sud. Cette partie du fleuve a été explorée par le Dr Legendre, le capitaine Noiret et le lieutenant Dessirier; cette région est très accidentée. Le Ya Loung depuis Ho Si à son embouchure a été relevé par le lieutenant de vaisseau Audemard; des rapides, dont le Mao Mao t'an et le Houng Pi t'an offrent de sérieuses difficultés; dans la

dernière partie de son cours, à 30 kilom. environ du confluent, les eaux du Ya Loung s'étalent en une nappe tranquille. « Au point de vue hydrographique, le Ya Loung présente le caractère d'un grand fleuve et non celui d'un torrent qu'on serait porté à lui attribuer, *a priori*, en raison de l'altitude élevée de son talweg (1.560 m. et 1.220 m.). .. sa largeur atteint 200 et 250 m. ; elle descend rarement au-dessous de 100 m. en dehors des rapides... la faible vitesse du courant moyen ne dépasse pas 7 kilom. à l'heure pour une pente en somme très considérable de 1 m. 68 par kilomètre, alors que le Yang Tseu, avec une pente bien inférieure, (1m. 03), accuse une vitesse moyenne de 11 kilom. entre le pont de Tseu Li Kiang et Soui-Fou. » Le Ya Loung peut se ranger dans la catégorie des cours d'eau praticables à la batellerie (Audemard). A gauche, il reçoit le Ngan Ning qui forme la limite occidentale de la région du Se tch'ouan appelée Ta Leang chan (grandes montagnes froides), passe près de Ning Youen, capitale du Kien Tch'ang, et de Te Tch'ang. Dans sa partie inférieure le Ya Loung est aussi appelé Ta Tch'oung ; à son confluent, le Yang Tseu est appelé Pe Chouei Kiang.

La ville de Li Kiang, principal centre des Mosos, est placée dans une grande boucle que fait le Kiang en remontant vers le Nord ; du sommet de cette boucle il descend vers le Sud jusqu'à To Mi ; la vallée est dominée par de hautes montagnes. A partir du grand rapide de Ta Tsin K'eou, le biet est navigable ; à partir de To Mi, le fleuve qui se rapproche du lac de Ta Li qui est au Sud-Ouest forme un coude jusqu'à Kin Kiang Kai, à 60 kilom. environ de Ta Tsin K'eou ; la vallée est large ici, mais elle se termine par un couloir étroit d'environ 150 kilom. de long qui conduit à Ma Chang, sur la rive gauche, à 40 kilom. du confluent du Ya Loung ; c'est le centre de la batellerie entre Kin Kiang Kai et Loung Kai. Du Ya Loung, le Kiang descend vers le Sud jusqu'à Loung Kai ou Kiang Pien, puis se dirige avec beaucoup de sinuosités vers l'Est en remontant légèrement vers le Nord jusqu'à Chou Ki où il prend une direction franchement Nord. A 75 kilom. de Loung Kai, confluent de Ma Kai Ho, à

Ho Men Tch'ang, un grand rapide à trois gradins, le Kin Ya t'an barre la route, mais il n'est pas infranchissable ; à partir de ce point jusqu'à Yen Tsin, centre important d'une exploitation de sel, pendant 100 kilom., on ne compte pas moins de cinquante rapides dont treize extrêmement violents. A Yen Tsin apparaissent les premières barques qui circulent jusqu'à Kiao Kia t'ing, sur une longueur de 130 kil. C'est à Kiao Kia t'ing ou Mi Leang pa, située à 2 kilom. du fleuve, que viennent s'approvisionner les Lolos. De Kiao Kia t'ing à P'ing Chan le fleuve, faisant des sinuosités, remonte vers le Nord, il n'est pas navigable ; « les jonques légères, nous dit le lieutenant de vaisseau HOURST, ne dépassent pas P'ing Chan ; elles peuvent à la rigueur aller jusqu'à Tso-T'an, mais la descente est très hasardeuse, les embarcations un peu fortes étant ingouvernables à cause des tourbillons et des contre-courants qui les lancent en tous sens. » Dans cette partie de son cours, le Kiang longe le massif des Ta Leang Chan habité par les Lolos. Le 8 juillet 1898, M. DE VAULSERRE partit de Soui Fou avec trois Annamites, un petit interprète de seize ans, huit montures ou animaux de bât et trois palefreniers chinois. Il remonta le fleuve Bleu jusqu'à la hauteur de Ta Li fou dans le Yun Nan sans s'écarter de son cours.

« P'ing-Chan, dit l'abbé CHEVALIER, est une petite sous-préfecture, bâtie au pied d'un groupe de montagnes, sur un plateau bas dont elle ne couvre qu'une partie. Son enceinte, sans être vaste, l'est encore trop pour le nombre de ses habitants. Presque pas de faubourgs, même aux portes de la ville ; pas un seul bateau au port ». Le fleuve suit alors une direction Sud-Ouest Nord-Est jusqu'à Wan-Hien ; à Kouei Tcheou il fait une courbe pour redescendre à I-Tch'ang ; il est calme dans cette partie de son cours, semé d'îles de sable et de galets ; sa direction est Est-Ouest d'I-Tch'ang à Wan Hien ; ici le cours est torrentueux, coupé de rapides, encaissé de hautes collines. Voici les principaux rapides : le premier en amont est le Sin T'an de Young Yang hien, le plus dangereux de tous, situé à 15 kilom. en amont de cette ville et à 3 kilom. en aval du bourg de Pan T'ouo ; le I T'an, à

6 kilom. en amont de Kouei Tcheou, dans le Hou Pe; le Sin T'an de Kouei Tcheou , à 10 kilom. au dessous de Kouei Tcheou, entre les gorges Mi-Tsang en amont et les gorges Nieou Kan ma fei, en aval; ces trois rapides sont les plus dangereux; le Koung Lin T'an qu'on rencontre à la sortie des gorges Nieou Kan ma fei, en descendant; le Ta Toung T'an. « Entre les gorges Nieou Kan ma fei et les gorges d'I Tch'ang, écrit l'abbé Chevalier, ou plus exactement entre le village Hé Pien tseu, situé sur la rive gauche, à 3 kilomètres des gorges de Nieou Kan ma fei, et celles d'I Tch'ang, s'étend une région unique sur tout le haut Yang Tseu tant au point de vue géologique qu'au point de vue géographique. C'est le seul endroit où j'aie rencontré des roches de granit. On l'a appelée parfois la région des rapides en raison des nombreux endroits dangereux pour les jonques qui en jalonnent le parcours. Le lit du fleuve y est très élargi et varie de 700 à 1.200 m. environ à l'époque des grandes eaux. Aux eaux basses au contraire, il est resserré dans un chenal qui assez souvent n'a plus qu'à peine 200 m. de large. Ce chenal est assez profond et généralement libre de tout obstacle pouvant entraver la navigation à vapeur. La principale exception à cette règle générale est celle du Ta Toung T'an. A cet endroit le lit est divisé en deux par trois amas de roches dont le plus considérable est en aval des deux autres. Ils ne sont pas tout à fait au milieu mais rangés en ligne le long de la rive droite. La passe principale, la seule praticable à l'étiage pour les grandes jonques, se trouve donc entre eux et la rive gauche. » Le lieutenant de vaisseau Hourst, qui, avec la canonnière *Olry*, a franchi ces rapides, remarque qu'en remontant au delà d'I Tch'ang, le Yang Tseu subit au point de vue hydrographique un changement correspondant à celui du système orographique de son immense bassin; de même que le sol devient un réseau inextricable de collines, n'ayant que de vagues directions générales, le cours du fleuve se poursuit en sinuosités nombreuses suivant le caprice du terrain qu'il rencontre.

La navigation à vapeur n'est possible que pendant quelques mois de l'année et ne peut dépasser P'ing Chan.

La distance entre ce point et I Tch'ang est d'environ 750 milles.

Dans cette partie de son cours, le Yang Tseu reçoit les fleuves suivants : à 30 milles en aval de P'ing Chan, à Soui Fou, 2.750 kilom. de la mer, sur la rive gauche, le Min Kiang ou Fou Ho, rivière de Tch'eng Tou, capitale du Se Tch'ouan, considéré par les Chinois comme le fleuve principal. Le Fou Ho se compose de deux artères principales réunies à Kia T'ing : 1º le Fou Ho proprement dit, qui prend sa source aux points de réunion du Se Tch'ouan, du Tibet et du Kou Kou nor près des Min Chan, au Nord, au delà de Soung P'an; on le désigne aussi sous les noms de Si Ho (rivière de l'Ouest) et de Lan Ho (rivière bleue); 2º le T'oung Ho ou Ta Tou Ho qui prend sa source entre le Ya Tchou, affluent du Kin Cha Kiang, et le Ma Tchou (Houang Ho supérieur); le T'oung Ho est formé lui même de deux branches : le Ta Tou ou T'oung Ho qui passe à Ta Ts'ien lou, et est impraticable pour les bateaux et la rivière de Ya Tcheou, Ya Ho; les jonques remontent de Soui Fou à Kia T'ing.

Le Tch'oung Kiang, beaucoup moins long que le Min, prend sa source dans la plaine au Nord de Tch'eng Tou et se jette dans le Kiang près de Lou Tcheou; il baigne Kien Tcheou, pointe où il devient navigable, Tche Tcheou, Fou Chouen; dans sa partie inférieure, une contrée fertile, il porte le nom de To Kiang.

Toujours sur la rive gauche, le Kiang reçoit à Tch'oung K'ing, le Kia Ling Kiang qui prend sa source dans le Kan Sou, traverse le Chen Si et arrive au Se Tch'ouan où à Kouang Youen hien il se jette dans le Pe Chouei, grossi du He Chouei. Il baigne Pao Ning où il devient navigable pour les jonques; près de Ho Tcheou, à gauche, il reçoit le Souei Ho, navigable jusqu'à Souei Ting fou, et à droite le Feou Kiang qui descend de Loung Ngan fou et passe à Mien Tcheou et à T'oung Tchouan; il est navigable depuis Tchang Ming hien, au-dessus de Mien Tcheou.

Sur la rive droite, le Kiang reçoit en descendant : à Loung Kai ou Kiang Pien le Ma Kai ho ou Tso Ling ho, ex-

ploré par le Dr Legendre qui écrit que ce fleuve « large quelquefois de 50 m. n'est pas navigable, dont le lit est presque partout encombré de blocs gréseux rouges ou verts ou de quartzites laminées qui limitant, à un degré extrême, la profondeur du fleuve, n'en font qu'un mauvais torrent, inutilisable même pour les petites barques. » Le Nieou Lan ho et le Houng Kiang qui se jette à Ngan Pien, en amont de Soui Fou, route commerciale du Se Tch'ouan au Yun Nan, exploré par la Mission Lyonnaise, groupe ROCHER, janvier 1896. Le Siu Young ho se jette dans le Kiang à Na K'i entre le Min et le Tch'oung Kiang. Le Ho Kiang ou Tch'é Chouei, arrose Ta p'ing tou, se jette dans le Kiang à Ho Kiang hien, entre le Tch'oung Kiang et le Kia Ling. Le Wou Kiang, route du Kouei Tcheou, se jette dans le Kiang, à Fou Tcheou; « les jonques du Wou Kiang ont une forme spéciale qu'on ne rencontre pas ailleurs. Leurs bordages sont tordus de telle sorte qu'à l'avant le côté tribord est plus haut que le côté babord; à l'arrière, c'est l'inverse et la différence est encore plus accentuée. De plus, tandis que l'avant est bas, l'arrière est très élevé, et, sur l'angle aigu que forme la pointe gauche arrière, est fixé le long assemblage de poutrelles servant de gouvernail. Cette étonnante construction est ainsi faite afin de mieux présenter les bordages aux courbes brusques de la rivière. Tout cela est vieux, sale, noir, couvert de mauvaises paillottes. C'est la misère flottante. Ces jonques n'assurent du reste pas un trafic important. Les marchandises courent de trop grands risques. Celles d'un prix élevé, comme l'opium, sont envoyées à la montée par la voie de terre, plus coûteuse, mais plus sûre ». *(Mission Lyonnaise.)*

A partir d'I Tch'ang, à 1.550 kilom. de la mer, le Kiang baigne Cha Che sur la rive gauche, jusqu'au déversoir du lac Toung T'ing; cette masse d'eau, singulièrement réduite en hiver, s'étend en été sur une surface d'environ 120 kilom. de long sur 100 de large; il reçoit les eaux du Siang Kiang qui prend sa source au Nord du Kouang Si, grossi à droite près de Heng Tcheou, du Lai Ho et à gauche près du lac du Tseu Kiang, de celles du Youen Kiang venant du Kouei

Tcheou et celles du Li Chouei; Yo Tcheou ouvert au commerce étranger par décret impérial du 31 mars 1898, se trouve sur le canal qui met en communication le lac avec le Yang Tseu; sur la rive gauche du Youen Kiang est situé le grand marché de Tch'ang Te fou; la capitale du Hou Nan se trouve sur la rive droite du Siang Kiang. Au cours d'eau de cette région se rattache l'origine de la fête des bateaux-dragons. Au IVe siècle avant notre ère, K'IU YOUEN, nommé P'ING, de la famille régnante de Ts'ou, auteur du poème *Li sao*, accusé faussement par un des princes, se noya dans la rivière Mi Lo. En souvenir de ce triste événement, fut organisée la fête des bateaux-dragons, *T'ien tchoung tsié*, qui se célèbre par des régates le cinquième jour de la cinquième lune dans le Sud de la Chine.

Du Toung T'ing, le Kiang remonte vers le Nord-Est jusqu'au confluent du Han, affluent de gauche. Ce fleuve descend du Chen Si; torrentueux, obstrué par des rapides dans sa région supérieure, il devient navigable depuis Lao-Ho K'eou; il reçoit à gauche le Tan Kiang venant également du Chen Si en amont de Lao Ho K'eou, et en face de Siang Yang le Pe Ho, grossi du T'ang Ho qui vient du Ho Nan. Au confluent du Han et du Kiang se trouve une des agglomérations les plus considérables de Chine: sur la rive gauche du Han, Han K'eou, sur la rive droite, Han Yang; en face sur la rive droite du Kiang, la capitale de la province de Hou Pe, Wou Tch'ang.

A partir de Han K'eou, le fleuve descend au Sud-Ouest jusqu'à Kieou Kiang, ville près de laquelle se déverse à droite, à Hou K'eou le lac P'o Yang, poche de 120 kilom. sur 28. Ce lac est profond dans sa partie Nord et dangereux à cause des fréquentes tempêtes qui s'y élèvent; il reçoit au Sud le Kan Kiang, qui sous le nom de Koung Chouei prend sa source au Sud-Est du Kiang Si; il recueille à gauche le Tchang Chouei; en amont de Ki Ngan fou, il forme les rapides de Che Pa T'an; près du lac il baigne les murs de Nan Tch'ang, capitale du Kiang Si. Du P'o Yang, le fleuve remonte vers le Nord-Est jusqu'au Canal impérial; il arrose à gauche Ngan King, capitale du Ngan Houei, à

droite Wou Hou et Nan King; le joli rocher du *Little Orphan* monte du fleuve entre Kieou Kiang et Ngan King; à Tchen Kiang; le Kiang coupe le Grand Canal, puis redescend légèrement vers le Sud-Ouest jusqu'à la mer par l'estuaire où se trouve l'île de Tsoung Ming. Avant son embouchure, il reçoit à droite la rivière de Wou Soung; jadis cette rivière remontait à Sou Tcheou et portait le nom de rivière de Sou Tcheou; ce dernier nom n'est plus donné au cours d'eau que de Chang Hai à Sou Tcheou; le Houang P'ou comme on désigne généralement la rivière qui passe à Chang Haï, coulait à peu près depuis Soung Kiang jusqu'au Kao Tchang miao, où se trouve l'arsenal actuel, puis se jetait directement dans la mer; un canal ancien, élargi en 1403, sous l'empereur YOUNG LO, de la dynastie des Ming, le Fan Kia Pang ou Van-Kia Pang, réunit le Houang P'ou, depuis Kao Tchang miao, à la rivière de Wou Soung; c'est ce canal, désormais désigné sous le nom de Houang P'ou, qui baigne la ville indigène actuelle de Chang Hai et les concessions française et anglaise.

Jadis le Kiang déversait ses eaux dans la mer par trois branches ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Ce grand fleuve est appelé par les Chinois le *Ta Kiang*, grande rivière, ou simplement le *Kiang*, pour le distinguer du Ho *(Houang Ho*, fleuve Jaune). *Yang Tseu Kiang* paraît être le nom donné au fleuve dans son cours inférieur; ce nom ne veut pas dire : *Fils de l'Océan ; Yang* est le nom d'une ancienne province faite de la majeure partie du Kiang Nan, du Tche Kiang, du Kiang Si et du Fou Kien. Une tradition plus ou moins apocryphe raconte qu'un certain lettré, *tseu*, nommé *Yang* avait découvert au milieu du fleuve une source d'eau particulièrement bonne pour faire le thé et que, d'après lui, cette partie de la rivière qui s'étend de Kin Chan à Tchen Kiang avait reçu le nom de Yang Tseu Kiang. Le fleuve porte d'ailleurs un grand nombre de noms : Ta Kiang K'eou (embouchure du grand fleuve) en face de l'île de Tsoung Ming; *Yang Tseu Kiang* ou *Ta Kiang*, aux environs de Tchen Kiang; *Houei Kiang*, le long de la province de Ngan Houei; la portion du Houei Kiang,

qui est en face de T'ai P'ing fou reçoit le nom de *Wou Kiang* fleuve noir; *Tsang* (Tch'ang) *Kiang*, le long de la province du Kiang Si; *Tch'ou Kiang*, Tch'ou, nom de la province de Hou Kouang; *Pe Chouei Kiang* et *Kin Cha Kiang* (le fleuve au sable d'or) dans sa partie supérieure.

Le fleuve a une longueur totale d'environ 5.000 kilom. Voici en milles nautiques, les distances des principaux points par la route d'hiver de Chang Hai : Wou Soung, 13; Tchen Kiang, 156; de Tchen Kiang : Nan King, 45; Wou Hou, 100; Ta T'oung, 164; Ngan King, 209; Little Orphan, 260; Kieou Kiang, 297; de Kieou Kiang à Han K'eou, 151 milles. La marée se fait sentir jusqu'en amont de Wou Hou.

Houang Ho. Le *Houang Ho* ou Fleuve Jaune prend sa source au Tibet non loin du Yang Tseu; s'il ne rend pas les mêmes services que ce dernier au commerce et à la navigation par suite de son cours tortueux et accidenté, à lui se rattachent les souvenirs de l'histoire de l'ancienne Chine dont la civilisation est née sur ses rives. Il était naturel qu'on cherchât la source de ce fleuve historique dans un endroit doublement consacré par la légende et la religion : le grand lac Manasoravar au Nord des Himalaya d'où coulent les grands fleuves de l'Inde : le Gange, l'Indus, l'Oxus et le Chitâ : c'est cette dernière rivière qui passant par un canal souterrain réapparaît, suivant les bouddhistes chinois, dans les montagnes Ashmakûta comme source du Houang Ho. En réalité ce fleuve prend sa source au Tibet près du lac Ouring. « C'est au-dessus de deux lacs voisins, les lacs Khtchara mtso et Khnora mtso, reliés entre eux par un chenal, et tous les deux à 4.200 mètres d'altitude, que le Houang Ho prend sa source, peut-être avec le Djaghing Gol, rivière de 160 kilom. de longueur qui vient du Sud et se jette dans le chenal qui joint les deux lacs. Le plateau où il coule est aride et ne possède qu'une maigre végétation herbacée (Richard) ». D'ailleurs l'origine du Houang Ho (ou plutôt du Ma Tchou comme il est nommé dans cette région) est fort douteuse ainsi qu'on pourra s'en assurer par la lecture du compte-rendu de la mission Dutreuil de Rhins, qui a

reconnu sur le versant Nord des Bayan Kara « les sources de deux rivières importantes qui se jettent dans le Ma Tchou, le Ka-la Sou-nang qui coule à l'Est et le Ka-la Pa-nang Tchou qui coule au Nord dans un lac assez considérable : le Ka-la Nam-ts'o. Ce lac reçoit également une autre rivière venant du Sud-Sud-Ouest, le Kiang Tchou, qui ressort par l'extrémité septentrionale et continue sa route à l'Est, jusqu'au Ma Tchou avec la plus grande lenteur. » (III, p. 202.)

Le Houang Ho se dirige vers l'Est, après forme une courbe vers l'Ouest, puis s'avance vers le Nord, vers le Kou Kou Nor, ensuite vers le Nord-Ouest avec de nombreuses sinuosités. Du Tibet, il descend à 2.500 m. en arrivant au Kan Sou dont il baigne la capitale, Lan Tcheou, sur sa rive droite à 1.800 m. d'altitude. Le haut fleuve a été exploré par Dutreuil de Rhins, Potanin, Rockhill, Filchner et d'Ollone : ce dernier a trouvé que le fleuve Jaune s'avançait 95 kilom. plus loin qu'on ne le supposait. Dans le Kan Sou, à droite, le Houang Ho reçoit le Tao Ho, et, à gauche, le Si Ning ho, rivière de Si Ning, grossie par son affluent de gauche, le Ta T'oung ho. Le Houang Ho se dirige vers le Nord, franchit la Grande Muraille, arrose à gauche, Ning Hia, capitale de l'A la Chan, va se heurter aux montagnes de la Mongolie, se dirige en ligne à peu près droite vers l'Est d'où il redescend brusquement en ligne droite vers le Sud. Dans cet angle Nord-Est il reçoit au village de Ho K'eou le Hé Chouei navigable sur 16 kilom. avant son confluent, qui conduit à Kouei Houa Tch'eng ou Kou Kou Khoto, la « ville bleue »; au-dessus de Ho K'eou se trouve la ville chinoise de To Tch'eng, avec les ruines de l'ancienne citadelle mongole de Tokto, le Tenduc de Marco Polo; Bonin a visité la vallée du He Chouei en 1899. Le fleuve Jaune forme ainsi une grande boucle enclavant le plateau des Ordos, habité par les sept hordes mongoles qui se disent issues des armées de Tchinguiz Khan. C'est dans leur pays, à Yeke- et Jen Koro que se trouve le tombeau de ce conquérant, visité par les missionnaires belges De Vos et Verlinden en 1875 et par Bonin en juillet 1896. En descendant

en ligne droite vers le Sud de Ho K'eou à son confluent avec le Wei Ho, le Houang Ho recoupe la Grande Muraille, sert de frontière aux provinces de Chan Si et de Chen Si et reçoit à gauche le Fen Ho qui arrose T'ai Youen, capitale du Chan Si, et P'ing Yang, dont les plaines sont les plus fertiles de la région; le Fen Ho n'est navigable qu'à partir de Kiang Tcheou. A droite, il reçoit à T'oung Kouan le Wei Ho, son principal affluent qui vient de la région de Koung Tch'ang fou dans le Kan Sou, creuse de profonds sillons dans le loess, et devient navigable à partir de Hing P'ing Hien; il est grossi à gauche par le King Ho. A partir de T'oung Kouan, le Houang Ho fait un coude brusque vers l'Est, en prolongement du Wei Ho, jusqu'au Nord de K'ai Foung fou; pendant une partie de ce cours, il sépare le Chan Si du Ho Nan; puis il suit une direction Sud-Nord-Ouest, traverse la plaine du Chan Toung et se jette dans le golfe de Tche Li; il est coupé par le Yun Ho; le passage est là fort difficile. L'entrée du fleuve est obstruée par une barre à 5 kilom. de son embouchure et la navigation n'est possible que pour des jonques à faible tirant d'eau. La longueur totale du fleuve est d'environ 4.700 kilom. C'est dans la partie inférieure de son cours que se produisent les inondations qui le rendent si redoutable. Avant 1853 il déversait ses eaux au Sud du Chan Toung, au Nord de la province de Kiang Sou. En 1868, Ney ELIAS et H. G. HOLLINGWORTH firent, aux frais de la Société asiatique de Chang Haï, une exploration du nouveau cours du fleuve Jaune. Les ingénieurs hollandais J. G. W. FIJNJE VAN SALVERDA, P. G. VAN SCHERMBEEK et A. VISOER inspectèrent les régions inondées par le fleuve en 1889, en vue de l'amélioration de son cours, mais les mesures préconisées dans leur rapport (1891) n'ont malheureusement pas été prises.

Les inondations du fleuve Jaune ont rendu nécessaire la création de fonctionnaires spéciaux appelés *Ho-tao-tsoung-tou* ou *Ho-Tou,* « surintendant général du fleuve Jaune *Houang Ho* et du Canal impérial *Yun Ho* » avec le titre de *Ping pou che lang.* « Il est chargé, nous dit le P. Houang *(Mélanges sur l'Administration),* de l'entretien des rives

et des digues du fleuve Jaune *Houang Ho,* afin de prévenir les inondations; du curage du Canal impérial *Yun Ho,* et de l'entetien des écluses, de manière à maintenir cette voie navigable pour le transport à Pe King. Le fleuve et le canal sont divisés en trois sections : la première, dite *Nan Ho* « fleuve méridional » se trouve dans la province de Kiang Sou; la seconde, dite *Toung Ho,* « fleuve oriental » traverse les provinces de Chan Toung et de Ho Nan; la troisième, dite *Pe-Ho* « fleuve septentrional » se trouve dans la province de Tche Li. Il y a trois *Ho Tou ;* le premier, chargé du *Nan Ho,* est maintenant le vice-roi même de Nan King. C'était autrefois un délégué spécial qui résidait à Ts'ing Kiang pou, près de Houai Ngan fou, au Kiang Sou; le second chargé du Toung Ho, réside à Tsi Ning Tcheou, au Chan Toung; le troisième chargé du Pe Ho, est le vice-roi même de la province de Tche Li. Leurs assistants sont des différents rangs de *Tao, T'oung Tche, T'oung Pan, Tcheou T'oung,* etc [1] ».

1. Henri CORDIER, dans la *Grande Géographie,* de O. RECLUS, III.

CHAPITRE V

Hia et Chang.

PREMIÈRE DYNASTIE : LES HIA (2205-1766).

Yu. YU, ou TA YU (Yu le Grand), suivant l'exemple de de Chouen, voulut, après le deuil de trois ans, se retirer en faveur de CHANG KIUN, fils de son prédécesseur, mais les chefs l'obligèrent à prendre le pouvoir (2205); il avait quatre-vingt-treize ans. Son nom personnel est WEN MING qu'il avait bien mérité, dit le *Chou King*, parce que ses institutions civiles se sont étendues sur tout l'empire. Il avait pour père KOUEN, fils de l'empereur Tchouen Hiu; nous avons vu que Kouen, n'ayant pas réussi dans la tâche qu'il avait entreprise sur les ordres de l'empereur Yao de prévoir les inondations du fleuve Jaune, avait été remplacé par Chouen qui fit lui-même appel à Yu. Celui-ci était prince de HIA (Yu Tcheou, préfecture de K'ai Foung, Ho Nan) depuis 2277, et il est le fondateur de la première dynastie chinoise qui porte le nom de son fief.

« Yu était un homme actif, serviable, capable et diligent; sa vertu n'évitait pas la peine; sa bonté le rendait digne d'affection; sa parole était digne de foi. Sa voix était l'étalon des sons; son corps était l'étalon des mesures de longueur; les mesures de poids dérivaient de lui. Très infatigable et très majestueux, il s'occupait de l'ensemble et des détails [1] »

Dans l'ancienne Chine on se servait pour les échanges, de divers produits de la nature ou de l'industrie, tels que les gemmes, les sacs de grains, les écailles de tortue et d'huîtres perlières. Yu passe pour avoir extrait du métal de Li Chan, près de P'ou fan et pour avoir fondu des objets en métal, sans inscriptions, pour les échanger; cette invention

1 *Se-ma Ts'ien*, I, p 99.

est d'ailleurs attribuée à Tch'eng T'ang, fondateur de la dynastie des Chang. Sous le règne de Tch'eng, second roi de Tcheou, son ministre Kiang Tai Koung régularisa la monnaie courante en métal et en soie : pour le métal, suivant leur poids, l'or en petits cubes, le bronze en lingots ou en plaques; pour la soie, des pièces de dimensions déterminées. Vers 670, on commence de se servir de monnaies de bronze en forme de couteaux *(Tao)* avec une marque ou un emblème, complété un peu plus tard par un anneau à son extrémité dans l'état de Ts'i; plus tard encore on ajouta des légendes. On vit ensuite apparaître la monnaie en forme de selle, de bêche *(Pi tch'an)*, d'anneau; l'emploi de la monnaie ronde est régularisé après 221 av. J.-C. par les Ts'in et à partir de cette époque, les écailles, les perles, etc. conservent leur valeur marchande, mais ne sont plus utilisées comme monnaie [1].

« Yu témoigna de sa bienfaisance en publiant un ordre par lequel si, par pauvreté, une famille était obligée de vendre un fils, sur sa demande, il fournirait la somme nécessaire à son rachat [2]. »

Il transféra sa capitale à Ngan Yi qui dépend aujourd'hui de P'ing Yang fou. La Chine divisée sous Chouen en douze provinces, sous Yu comme sous Yao, en forme neuf seulement. « Un mandarin appelé Hi Tchoung apprit à atteler les boeufs, ânes, chevaux aux charrettes et chars. Yu fit fondre neuf grands vases ou urnes ou tables de cuivre *(Kieou ting)*; il y fit graver une espèce de carte géographique de la Chine, avec le catalogue des redevances de chaque département. Quelques-uns ajoutent qu'on y voyait les figures de ce qu'il y avait de rare et de curieux dans l'Empire. Le mandarin Y-ti inventa ou perfectionna l'art de faire du vin de riz [3] ». Nous ne reviendrons pas sur les travaux de Yu. La seconde année de son règne, il choisit Kao Yao pour son successeur, mais celui-ci étant mort l'empereur le remplaça par Pe Yi. Ce fut sous le régne de Yu que fut soumis en soixante-dix jours

1. Voir Terrien de Lacouperie, *Catalogue of Chinese Coins.*
2. Macgowan, *Hist. of China*, pp. 20-21.
3. Gaubil, p. 21.

le peuple Miao établi entre le lac Toung T'ing et le lac P'o Yang, au nord du Hou Nan et du Kiang Si. « L'empereur dit : Eh bien ! Yu, le prince de Miao est le seul qui refuse d'obéir. Allez le châtier par les armes [1] ». Yu mourut à Houei Ki, territoire de Chao Hing, Tche Kiang (2197 av. J.-C.), la septième année de son règne et la centième de son âge; son fils K'i fut choisi pour le remplacer au lieu de Yi qui mourut d'ailleurs peu de temps après l'avènement du nouvel empereur. Avec Ti K'i la monarchie devint héréditaire.

K'i 2197; † 2189. K'i, fils de Yu, fut le deuxième empereur Hia; il eut d'abord à lutter contre le prince de Hou qui, suivant le discours qu'il prononça devant ses troupes avant de livrer bataille : « ruine et outrage les cinq éléments; il rejette avec dédain les trois mois adoptés (à différentes époques) pour le commencement de l'année. En conséquence le Ciel abroge son mandat (lui retire le pouvoir de gouverner la principauté). A présent, dit l'Empereur, je ne fais qu'exécuter avec respect la sentence prononcée par le Ciel contre lui [2] ». Hou fut écrasé à Kan (préf. de Si Ngan, Chen Si) et la paix fut rétablie. Après un règne de neuf ans, K'i mourut âgé de 91 ans.

T'ai K'ang. Son fils T'ai K'ang lui succéda, mais « inerte sur le trône comme le représentant d'un mort, il avait étouffé ses bonnes qualités dans le repos et les plaisirs [3] » et perdit l'affection de son peuple. A son retour de la chasse dans le Midi, il trouva la route barrée par le prince de K'ioung, et ses cinq frères lui reprochèrent amèrement sa conduite. T'ai K'ang fut conduit par K'ioung à Yang Hia dans le Ho Nan où il fut

Tchoung K'ang. emprisonné (2169). Tchoung K'ang, son frère, le remplaça sur le trône mais ne prit le titre d'empereur qu'à la mort de T'ai K'ang; il chargea le prince de Yin de châtier les gouverneurs de provinces Hi et Houo, qui négligeaient les devoirs de leur charge et se livraient à la boisson; ceux-ci, défaits, furent mis à mort. Un passage du *Chou King* (Part.

1. *Chou-King*, pt. I, ch. III, p. 41.
2. *id.* pt. II, chap. II, p. 89.
3. *id.* pt. II, chap. III, p. 91.

II, ch. IV, 4, p. 9 de la trad. de Couvreur) signale les méfaits de Hi et de Houo : « Hi et Houo sont déréglés dans leur conduite, se plongent dans le vin et se dégradent. Ils ont abandonné leur emploi et quitté leur poste. Par un désordre jusque-là sans exemple, ils ont bouleversé les lois de l'astronomie et négligé entièrement les devoirs de leur charge. Le premier jour du troisième mois de l'automne, les deux grands astres (le soleil et la lune se rencontrant) dans la constellation du Scorpion, n'ont pas été d'accord (le soleil a été éclipsé). Les musiciens ont battu le tambour ; les officiers inférieurs et les employés tirés du sein du peuple ont couru avec empressement (au secours du soleil). Hi et Houo, inertes dans leur office comme le représentant d'un mort à une cérémonie, ont paru ne rien entendre, ne rien savoir. Ils se sont trompés grossièrement sur les phénomènes célestes, et ont mérité la peine de mort décrétée par les anciens souverains. Dans les lois du gouvernement il est dit : « Celui qui devancera le temps, sera mis à mort sans rémission ; celui qui n'arrivera pas à temps, sera mis à mort sans rémission ». Cette fameuse éclipse de soleil a fait couler beaucoup d'encre. Gaubil la plaçait le 11 octobre 2154 av. J.-C. ; le *Tchou Chou Ki nien* le 28 octobre 1948 ; John CHALMERS, le 12 octobre 2127 ; John WILLIAMS *(Observations of Comets,* donne la date de 2158 ; G. SCHLEGEL et KÜHNERT entre le 12 mai 1904 et le 7 mai 2165 ; d'autres enfin au 12 octobre 2155 ; il est vrai que LARGETEAU prétendait que l'éclipse fut invisible.

TCHOUNG K'ANG mourut la treizième année de son règne (2147) et eut pour successeur son fils SIANG (2146-2119), Siang. homme doux et faible d'esprit, qui disgracia Yin et appela au pouvoir son ennemi YI qu'il nomma Gouverneur général de l'Empire et se retira à Chang K'ieou ; SIANG perdit la vie dans une bataille contre les rebelles HAN TCHOU et KIAO. CHAO K'ANG (2079-2058), fils posthume de Siang, caché Chao K'ang. dans sa jeunesse par sa mère MIN, au Chan Toung, réussit grâce à des amitiés à former une puissante armée qui écrasa et tua Han Tchou qui détenait le pouvoir (2080).

La décadence des Hia commence avec le débauché

K'oung Kia. Kié.

K'OUNG KIA (1879-1849), fils de POU KIANG. Le dernier empereur de la dynastie, le cruel KIÉ (Liu Kouei) fut défait à Ming T'iao par son vassal T'ANG et exilé à la montagne Ting chan, près de Nan Tch'ao (Ngan Houei) où il mourut trois ans plus tard; son fils CHAN WEI quitta Nan T'chao et alla vivre en sauvage dans les déserts. « Quelques auteurs chinois disent que le fils de Kié, avec ce qui restait de sa famille, alla en Tartarie et y jeta les fondemens de la monarchie des Tartares du Nord[1] ».T'ang monta alors sur le trône (1766), fondant ainsi la troisième dynastie impériale qui reçut le nom de CHANG parce que le nouveau souverain descendait de Sié, ministre de l'Instruction publique sous Yao et Chouen, prince de Chang, dans le Chen Si. T'ang « conféra un fief aux descendants des Hia qui, sous la dynastie Tcheou, reçurent le fief de K'i » (préf. de K'ai Foung, Ho Nan)[2].

Première Dynastie :

Les HIA *(2205-1766 avant J.-C., 17 règnes).*

	Av. J.-C.	Noms	Durée des règnes
1.	2205	Yu, fils de Kouen, † 2198 Wen Ming	8
2.	2197	Ti K'i, fils de Yu, † 2189	9
3.	2188	T'ai K'ang, fils de K'i, † 2160	29
4.	2159	Tchoung K'ang, frère cadet de T'ai K'ang, † 2147	13
5.	2146	Ti Siang, fils de Tchoung K'ang, tué par Han Tsou en 2119	28
.	2119	Han Tchou, Usurpateur, tué en 2080	40
6.	2079	Chao K'ang, fils de Siang, † 2058	22
7.	2057	Ti Tch'ou, fils de Chao K'ang, † 2041	17
8.	2040	Ti Houei, fils de Tchou, † 2015	26
9.	2014	Ti Wang ou Mang, fils de Houei, † 1997	18
10.	1996	Ti Sié, fils de Wang, † 1981	16
11.	1980	Ti Pou Kiang, fils de Sié, † 1922	59
12.	1921	Ti Kioung, frère de Pou Kiang, † 1901	21
13.	1900	Ti K'in, fils de Kioung, † 1880	21
14.	1879	K'oung Kia, fils de Pou Kiang, † 1849	31
15.	1848	Ti Kao, fils de K'oung Kia, † 1838	11
16.	1837	Ti Fa, fils de Kao, † 1819	19
17.	1818	Liu Kouei (Kié), fils de Fa, † 1764	53

1. GAUBIL, p. 25.
2. *Se-ma Ts'ien*, I, p. 170.

Ces chiffres sont donnés d'après MAILLA et MATHIAS TCHANG. D'après le *Tchou Chou Ki nien*, l'avènement de Yu est 1989 au lieu de 2205 et celui de Kié est de 1589 au lieu de 1818.

DEUXIÈME DYNASTIE : CHANG OU YIN (1766-1122).

« Par ordre du Ciel, nous dit le *Che King* [1] une hirondelle descendit, et la famille des CHANG lui dut son origine. Les Chang habitèrent la terre de Yin et devinrent puissants. » KIEN TI, fille de la famille princière de Soung, épousa l'empereur K'OU; « elle et deux autres personnes allèrent se baigner; elles virent un oiseau de couleur sombre (hirondelle) qui laissa tomber un œuf; Kien-Ti le recueillit et l'avala; c'est à la suite de cela qu'elle devint enceinte, puis enfanta SIÉ [2]. » Kien Ti reçut de l'empereur Chouen l'apanage de Chang, dans le Chen Si, et son fils Sié, prince de Chang, fut ministre de l'Instruction publique sous Yao et Chouen; de lui descend T'ien Yi [3] qui reçut le nom posthume de T'ANG. Chang.

Les princes de Chang employèrent le nom d'un jour comme nom personnel, *Kia*, *Yi*, etc.; les désignations des souverains régnants par les noms de *Ta Kia*, *Siao Kia*, *Ta Yi*, *Siao Yi*, *Ta Ting*, *Tchoung Ting*, sont probablement dues aux additions des générations plus récentes pour les distinguer entre eux. Les trente souverains Chang comprennent 6 *Kia*, 5 *Yi*, 6 *Ting*, 4 *Keng*, 4 *Sin*, 2 *Jen*, 1 *Ping*, 1 *Mou* et 1 *Tche* [4].

T'ANG avait 87 ans quand il remplaça le dernier Hia sur le trône : « Les Chang ont toujours été dignes de recevoir le mandat du roi du Ciel (le pouvoir impérial); quand parut T'ang, il se trouva convenir pour ce dessein. T'ang ne naquit ni trop tard (ni trop tôt). Doué d'une éminente sagesse et très diligent, il fit des progrès chaque jour; T'ang 1766-1754.

1. P. 462.
2. *Se-ma Ts'ien*, I, pp. 173-4.
3. « T'ang s'appelait Li; son nom de famille était Tzeu. » (COUVREUR, *Chou-King*, p. 101.)
4. LO TCHEN-YU cité par L. C. HOPKINS, *Journ. Roy. As. Soc.*, janv. 1917, p. 72.

longtemps ses brillantes vertus touchèrent (le cœur du roi du Ciel). Il honora le roi du Ciel, et le roi du Ciel le créa empereur, afin qu'il servît de modèle dans les neuf circonscriptions ou provinces [1]. » Il fixa d'abord sa capitale à Po du Sud, près de Kouei Te fou, dans le Ho Nan; plus tard il la transféra à Po occidental, Yen che hien, Ho Nan. Yi yin qui l'avait aidé à triompher des Hia prit une part prépondérante dans l'administration. A partir de la deuxième année du règne de T'ang, il y eut une sécheresse de sept ans qui causa dans l'Empire une terrible famine. « L'empereur coupa sa chevelure et ses ongles, puis se rendit dans un bois de mûriers et s'offrit en victime expiatoire, en s'accusant de ses fautes; aussitôt la pluie tomba, et la moisson fut abondante. Ce fut en cette circonstance que Tchou fut ignominieusement dégradé, comme incapable de remplir l'office divin de Patron des moissons. K'i, fils de l'empereur Ti K'ou fut mis à sa place. C'est le premier ancêtre de la dynastie des Tcheou [2]. » L'empereur T'ang avait eu trois fils : T'ai Ting qui mourut avant son père, Wai Ping qui aurait régné deux ans et Tchoung Jen, quatre. Toutefois le *T'oung Kien Kang mou* [3], contrairement à Se-ma Ts'ien et au *Tchou Chou Ki nien* qui comptent Wai Ping et Tchoung Jen comme empereurs, prétend que le fils de T'ai Ting, T'ai Kia, étant plus âgé que ses oncles, « fut choisi par Yi Yin et par les Grands, pour succéder à T'ang, d'autant plus que Wai Ping et Tchoung Jen, d'une complexion délicate, paraissaient ne devoir pas vivre longtemps, et qu'ils moururent effectivement dans l'année ».

T'ai Kia 1753-1721. T'ai Kia, qui se montra inintelligent et cruel, fut emprisonné dans son palais, et Yi Yin exerça la régence. Pour la première fois dans l'histoire de Chine, un nom de temple *(miao hao)*, celui de *T'ai Tsoung* est donné à un empereur (T'ai Kia); plus tard T'ai Meou reçut celui de Tchoung Tsoung. Les souverains Chang déplacèrent souvent leur capitale; ainsi Tchoung Ting la fixa à Ngao, dans la pré-

1. *Che King*, p. 465.
2. Henri Doré, *Recherches sur les superstitions en Chine*, XI, p. 865.
3. I, p. 175.

fecture de K'ai Foung (Ho Nan), tandis que Ho tan Kia la transfère à Siang, dans la même province; le fils de celui-ci, Tsou Yi, quitte Siang pour Keng, dans la sous-préfecture de Ho Tsin, au nord du Houang Ho, préfecture de P'ou Tcheou, Chan Si. Enfin P'an Keng, malgré le désir de son peuple, abandonne Keng et s'installe dans le Po occidental, au sud du Ho, dans l'ancienne résidence de T'ang, qu'il appela Yin, nom que porta désormais la dynastie des Chang (1401).

D'une liste fastidieuse de souverains, je retiendrai le nom de l'empereur Wou Yi (1198-1195) qui mourut frappé de la foudre à la chasse entre le Ho (il avait abandonné Po pour se retirer au nord du Ho) et la Wei. Se-ma T'sien nous dit que Wou Yi « agissait d'une manière déraisonnable; il fit une image de forme humaine et l'appela l'Esprit du Ciel; il joua avec elle (aux tablettes) et ordonna à un homme de ranger (les tablettes) pour elle; l'Esprit du Ciel ayant perdu, il l'injuria et l'insulta. Il fit un sac en peau et le remplit de sang; il le suspendit en l'air et tira sur lui des flèches, disant qu'il tirait sur le Ciel[1] ». Une mort violente fut le châtiment du sacrilège. A ce sujet, M. Chavannes rappelle un article de M. James Darmesteter intitulé *La Flèche de Nemrod* qui retrace la marche de ce mythe depuis son passage en Perse, dans les légendes des Musulmans et des Juifs[2]. Wou Yi.

Le dernier prince de cette dynastie fut Sin (1154-1123), surnommé Tcheou, fils de l'empereur Yi qui, dit le *T'oung Kien Kang mou*, I, p. 283 « était un prince modeste, bon, mais de peu d'esprit, ne sachant ni gouverner par lui-même, ni commander à ses ministres ». « L'empereur Tcheou, dit Se-ma Ts'ien[3], (le *ChouKing*, le *T'oung Kien Kang mou* et le *Tchou Chou Ki nien* disent: *Cheou,)* se distinguait par des qualités supérieures pour le mal; il entendait et voyait avec beaucoup d'acuité; sa force était surhumaine; avec la main il terrassait des animaux furieux. Son savoir lui permettait de contredire les remontrances; son habileté Sin.

1. I, p. 198.
2. *Journ. Asiatique*, 1885, I, pp. 220-228.
3. I, p. 199.

à parler lui permettait de colorer ses mauvaises actions. Il intimidait ses officiers par ses capacités; il s'éleva haut dans l'Empire par sa renommée; de la sorte il fit que tous étaient sous sa dépendance. Il aimait le vin, la débauche et les réjouissances; il s'adonnait aux femmes. » Un autre historien [1] nous dit qu'il « était d'un naturel très dangereux, grand parleur, extrêmement vif, et d'une force de corps si extraordinaire qu'il tuait les bêtes féroces, sans d'autres armes que ses mains. Il possédait l'art d'éluder les conseils qu'on lui donnait, et de cacher adroitement ses fautes; il était, d'ailleurs, d'un caractère cruel et enclin au libertinage ».

Les cruautés de Sin étaient sans nombre; il inventa un supplice digne du tyran Phalaris: il « fit élever une colonne de cuivre, creuse en dedans, qu'il faisait remplir de charbon; l'extérieur était enduit de poix et de résine, et quand cette colonne était ardente, on dépouillait les malheureux qu'il avait condamnés à mort, et par le moyen de petites chaînettes de fer, qu'il leur faisait attacher aux mains, il les contraignait d'embrasser cette colonne, d'où on ne les détachait que lorsque leur chair était toute dissoute [2] ». « Il avait coupé en tranches la chair du prince de Kouei (ou de K'iou), l'avait fait sécher et l'avait servie aux princes dans un festin [3]. » Il avait épousé Kiang, la fille de Kiang Houan-tch'ou, l'un des trois ducs du palais; sa femme ne se prêtant pas à ses débauches, il la fit mettre à mort ainsi que son père; irrité des remontrances de Ngo Heou, autre duc du Palais, Sin le fit également massacrer et le troisième duc, le chef de l'Ouest (Si Pe) Tch'ang fut jeté pendant sept ans dans une prison à Yeou Li, où il se livra à l'étude des *koua* dont il porta le nombre à 64; ces trois ducs, *San Koung*, étaient les plus hauts fonctionnaires de l'Empire et venaient immédiatement après le souverain : Cheou Sin avait épousé Tan Ki ou T'a Ki, fille du chef barbare de la tribu Yeou sou, qu'il avait faite prisonnière, et l'on attribue

1. *T'oung Kien Kang mou*, I, p. 234.
2. Mailla, I, p. 239.
3. *Li Ki*, p. 728.

à l'influence néfaste que cette femme, pour laquelle il avait fait construire la tour Lou t'ai, théâtre de ses débauches, — avait su prendre sur l'esprit de l'empereur, les malheurs et la chute des Chang. D'après le P. MARTINI, elle aurait inventé la mode des petits pieds, ce qui me parait douteux, comme l'attribution par le P. LE COMTE de la fête des Lanternes à MEI HEI, la maîtresse de Kié, dernier empereur des Hia. T'a Ki s'était éprise de Pe-yi-k'ao, fils aîné de Wen Wang, qui ne répondit pas à ses avances et dont elle causa la mort cruelle.

Les Grands indignés se retournèrent vers le chef de l'Ouest dont le fils FA, connu depuis sous le nom de WOU WANG, se mit à leur tête. « Les soldats de Yin ou Chang réunis (dans leurs campements), étaient (nombreux et serrés) comme les arbres d'une forêt. Ils furent rangés en bataille dans le désert de Mou ye. Mais les nôtres seuls étaient pleins d'ardeur. (Ils dirent à Wou Wang) : « Le souverain Roi est avec vous, n'hésitez pas (à engager le combat) [1] ». (1122 av. J.-C.)

« Ce fut dans la plaine de Mou ye que Wou Wang accomplit sa grande œuvre. En se retirant après l'avoir accomplie, il brûla un amas de bois en l'honneur du roi du Ciel, adressa des prières (ou annonça son triomphe) devant l'autel de la Terre, et présenta des offrandes aux mânes de ses pères dans le palais de Mou ye. Ensuite tous les princes de l'Empire, sous sa direction, portèrent les offrandes dans les vases de bois ou de bambou, marchant en toute hâte (et s'empressant d'honorer les ancêtres de la famille des Tcheou). Remontant (aux générations précédentes), il donna le titre de *wang*, souverain de tout l'Empire à (son bisaïeul) TAN FOU qu'il appela T'AI WANG, à (son aïeul) LI qu'il appela WANG KI et à (son père) TCH'ANG, qu'il appela WEN WANG. Il ne voulut pas, en parlant de ses honorables ancêtres, leur donner l'humble titre (de prince feudataire) [2] ».

Mou ye se trouvait au sud de la sous-préfecture de K'i, préfecture de Wei Houei, Ho Nan.

1. *Che King*, pp. 325-6.
2. *Li Ki*, chap. XIV, *Ta Tchouen*, trad. COUVREUR, pp. 776-777.

« Wou Wang, après avoir défait l'armée du prince de Yin (ou Chang), alla à la capitale de ce prince. Avant même de descendre de voiture, il conféra la principauté de Ki aux descendants de Houang Ti, celle de Tchou aux descendants de Yao, celle de Tch'en aux descendants de Chouen. Lorsqu'il fut descendu de voiture, il conféra la principauté de K'i aux descendants des Hia, et envoya les descendants des Yin dans la principauté de Soung. Il fit élever un monticule sur la sépulture du prince impérial Pi Kan, brisa les fers du prince de Ki, fit chercher et rétablir dans ses honneurs Chang Young *(ou bien,* rétablir dans leurs charges les anciens maîtres des cérémonies des Chang). Il accorda à tout le peuple une administration plus douce (que celle du tyran Tcheou), et doubla les appointements des officiers inférieurs. [1] »

Tcheou Sin se précipita dans les flammes d'un bûcher; son fils Wou Keng fut bien traité par le vainqueur qui lui donna en fief ce qui restait du peuple des Yin, c'est-à-dire la principauté de Young, dans le sud de Wei Houei fou, Ho Nan. Quant à l'infâme Tanki, Wou le fit mettre à mort. Suivant la tradition, mise en doute par Tchou Hi, rapportée par le P. Wieger : « Fa ayant fait son entrée dans la ville, se rendit à la Tour des Cerfs, tira trois flèches contre le cadavre de Tcheou Sin, descendit de son char, le frappa de sa dague, lui coupa la tête avec sa hâche d'armes, et la suspendit au grand étendard blanc. Ensuite, ayant constaté que les deux favorites, *Tan Ki* et une autre que le texte ne nomme pas, s'étaient étranglées, Fa leur décocha aussi trois flèches, les frappa de sa dague, coupa leurs têtes avec la hache du bourreau et les suspendit au petit étendard blanc. [2] »

Écailles de tortue.

Un heureux hasard permet de jeter non pas un jour, mais une petite lueur sur cette période de l'histoire chinoise à l'aide de documents insignifiants dans les mains des ignorants, mais qui, étudiés par des savants, nous ont livré les noms de quelques-uns des souverains de la dynastie des

1. *Li Ki,* chap. xvii, *Yo Ki,* pp. 98-99.
2. *Textes historiques,* I, p. 93.

YIN, sans toutefois fournir aucune date pour éclairer la chronologie. En 1899, à une petite distance de Ngan Yang, dans la préfecture de Tchang Té dans le Ho Nan, on déterra du löss des milliers de fragments d'écailles de tortue et d'os d'animaux couverts de caractères. Ces fragments transportés à Pe King furent achetés en partie par un riche collectionneur, WANG YI-JOUNG, dont le fils, après la mort de son père, durant la rébellion des Boxeurs, les revendit à un nommé LIEOU T'ie-yun qui en publia un millier en 1903 dans un ouvrage. D'autres fragments au nombre d'environ trois mille furent transférés à Wei Hien, dans le Chan Toung, où un missionnaire protestant de cette ville, le Rév. F. H. CHALFANT, en acheta environ 400 qui furent, en février 1904, cédés à la Société Asiatique de Chang Haï. D'autres fragments furent acquis par le Carnegie Museum de Pittsburg, le Royal Scottish Museum d'Edimbourg, le Consul anglais Lionel C. HOPKINS, le Museum für Völkerkunde de Berlin : néanmoins la majeure partie resta entre les mains des Chinois. L'emploi de ces écailles de tortue n'était pas douteux : elles servaient à la divination.

« On appelle *pou* la divination faite au moyen d'une carapace de tortue, et *chéu* la divination faite au moyen de brins d'achillée. C'était en consultant la tortue et l'achillée (et en s'appuyant sur leurs réponses) que les sages souverains de l'antiquité obtenaient que le peuple eût confiance au choix des saisons et des jours, honorât les esprits, observât les lois et les instructions. C'était aussi par ces deux méthodes qu'ils dissipaient les perplexités et les doutes du peuple et triomphaient de son hésitation. Aussi a-t-on coutume de dire : « Si dans le doute vous avez consulté l'achillée (ou la tortue), tenez-vous-en à sa réponse. Si elle vous a fixé un jour pour une affaire, prenez ce jour. [1] »

Ce qui fait le grand intérêt de cette découverte, c'est que, au dire de M. CHAVANNES, l'on retrouve sur certaines de ces écailles des noms tels que TA KIA, TSOU SIN, TSOU TING, P'AN KENG, TSOU KENG, etc., qui sont ceux d'empereurs de la dynastie des Yin. « Qui avait le droit de

1. *Li Ki*, chap. 1. pp. 61-62.

s'adresser à ces empereurs défunts? Ce ne pouvaient être que leurs descendants. Ces documents doivent donc émaner d'un des derniers empereurs des Yin... En conclusion, écrit M. Chavannes, ces documents malgré leur aspect fragmentaire, présentent un grand intérêt. Tout d'abord, ils paraissent bien être les plus anciens monuments écrits de la Chine et ils permettent de remonter à un stade de l'écriture que nous ne pouvions atteindre jusqu'ici; pour suivre les évolutions des formes graphiques des caractères, ils apportent des indications toutes nouvelles. D'autre part, ils sont gravés au couteau et on peut se demander si c'était là une pratique réservée aux écailles de tortue et aux os, ou si on écrivait de la même manière quand on écrivait sur bois; la question sera peut-être insoluble, car il y a peu de chances pour qu'on retrouve jamais des fiches en bois datant du deuxième millénaire avant notre ère. A un autre point de vue, ces débris d'écaille et d'os ont une haute importance : jusqu'ici la dynastie des Yin était demi-légendaire... Les textes exhumés à Ngan Yang marquent mieux la personnalité historique des Yin... L'histoire réelle de la Chine se trouve ainsi reculée de plusieurs siècles. [1] »

1. On a écrit un certain nombre de mémoires sur ces écailles de tortue; je me borne à citer les plus intéressants: Ed. Chavannes, *La Divination par l'écaille de tortue* (*Journ. Asiat.*, janv.-fév., 1911.) — Samuel Couling, *The Oracle Bones from Ho Nan*, (*Journ. North China Br. Roy. As. Soc.*, 1914, pp. 65-75). — L. C. Hopkins, *The Archives of an Oracle*, (*Journ. Roy. As. Soc.*, janv. 1915, pp. 49-61.) — Du même, *The Sovereigns of the Shang Dynasty*, B. C. 1766-1154. (*Journ. Roy. Asiat. Soc.*-janv., 1917, pp. 69-89.)

Deuxième Dynastie :
Les CHANG *ou* YIN *(1766-1122)*, 30 *règnes.*

1.	1766	Tch'eng T'ang ou T'ien Yi, † 1754	*Li*
2.		Wai Ping	*Ching*
3.		Tchoung Jen	*Young*
4.	1753	T'ai Kia, † 1721	*Tche*
5.	1720	Yu (ou Wo) Ting, † 1692,	*Siun*
6.	1691	T'ai Keng, † 1667,	*Pan*
7.	1666	Siao Kia, † 1650,	*Kao*
8.	1649	Young Ki, † 1638,	*Yeou*
9.	1637	T'ai Meou, † 1563,	*Mi*
10.	1562	Tchoung Ting, † 1550,	*Tchouang*
11.	1549	Wai Jen, † 1535,	*Fa*
12.	1534	Ho T'an Kia, † 1526,	*Tchin*
13.	1525	Tsou Yi, † 1507,	*T'eng*
14.	1506	Tsou Sin, † 1491,	*Tan*
15.	1490	Yu Kia ou Wo Kia, frère de Tsou Sin † 1466,	*Yu*
16.	1465	Tsou Ting, fils de Tsou Sin, † 1434,	*Sin*
17.	1433	Nan Keng, † 1409,	*Keng*
18.	1408	Yang Kia, † 1402,	*Ho*
19.	1401	P'an Keng, † 1374,	*Yin*
20.	1373	Siao Sin, † 1353,	*Soung*
21.	1352	Siao Yi, † 1325	*Lien*
22.	1324	Wou Ting, † 1266,	*Tchao*
23.	1265	Tsou Keng, † 1259,	*Yao*
24.	1258	Tsou Kia, † 1226,	*Tsai*
25.	1225	Lin Sin, † 1220,	*Sien*
26.	1219	Keng Ting, † 1199,	*Ying*
27.	1198	Wou Yi, † 1195,	*K'iu*
28.	1194	T'ai Ting, † 1192,	*T'o*
29.	1191	Ti Yi, † 1155,	*Sien*
30.	1154[1]	Tcheou ou Cheou Sin, † 1122,	*Cheou.*

1. Dans la chronologie du *Tchou Chou Ki nien* cette date est 1102.

CHAPITRE VI

Troisième Dynastie : Les Tcheou.

NOUS avons vu que les TCHEOU remontent à Heou Tsi, fils de l'empereur K'ou et de sa première femme Kiang Youen, princesse de la famille T'ai; il avait été nommé Intendant de l'Agriculture par Yao; et Chouen lui donna en fief le pays de T'ai, sous-préfecture de Kien, dans le Chen Si; de lui descend TAN FOU, fils du duc CHOU TSOU LEI, qui fut attaqué par les barbares Hioun yu, Joung et Ti: «Les fruits de la courge, dit le *Che King*[1], naissent et se développent les uns à la suite des autres sur la même tige (ainsi notre nation a grandi peu à peu). Notre peuple est originaire de la terre (de Pin) [2], où coulent la Ts'iu et la Ts'i. Au temps de l'ancien prince TAN FOU, il habitait des huttes et des cavernes disposées en forme de fours; il n'avait pas encore de maisons ni de bâtiments ». Tan Fou, nommé plus tard T'AI WANG, fixa sa résidence (1325 av. J.-C.) à Tcheou Youen, dans la sous-préfecture de K'i Chan, préfecture de Foung Siang (Chen Si), et donna par suite à sa principauté le nom de TCHEOU d'après la plaine qui s'étendait au sud du mont K'i. Son petit-fils TCH'ANG fut le Chef de l'Ouest (SI PE), canonisé par son fils, TCHEOU KOUNG, sous le nom de WEN WANG. Ainsi que nous l'avons dit, il fut l'un des trois Ducs du Palais; par ordre du tyran Tcheou Sin il fut emprisonné pendant sept années à Yeou Li Tch'eng, dans la préfecture de Tchang Te, Ho Nan. Il divisa la terre de Tcheou ou de K'i Tcheou en deux parties, en donnant la partie orientale

1. P. 326.

2. Le duc LIEOU, descendant de Heou Tsi, s'était établi en 1796 av. J.-C. à Pin, à l'ouest de la ville actuelle de San Chouei (Pin Tcheou, Chen Si.).

à son fils cadet TAN, avec le titre de TCHEOU KOUNG, duc de Tcheou, et la partie occidentale à CHE, son ministre, avec le titre de CHAO KOUNG, duc de Chao. Si Pe quitta le sud du mont K'i et transféra sa capitale à Foung, dans la préfecture de Si Ngan; il mourut une année après (1135 av. J.-C.) avant d'avoir vu la chute des Chang.

Wou Wang.

Son fils FA, né en 1169, connu dans l'histoire sous le nom de WOU WANG, est le premier empereur de la dynastie des Tcheou. Il suivit l'exemple de son père et récompensa les services de ses ministres : LU CHANG, surnommé T'AI KOUNG WANG, fut nommé Grand Précepteur; TCHEOU KOUNG fut Assistant, et les ducs de Chao et de Pi furent désignés pour être les Précepteurs royaux de gauche et de droite. Après qu'il eut défait Tcheou Sin à Mou ye (1122), n'écoutant que la générosité de son cœur, Wou fit une large distribution de principautés, et ce morcellement de l'Empire fut une des causes principales de l'affaiblissement graduel des Tcheou et de leur décadence finale. En suivant cet exemple et en créant de grands fiefs comme le Duché de Bourgogne, les rois de France se créèrent des rivaux dangereux et conduisirent leur royaume à deux doigts de sa perte : MA TOUAN-LIN rapporte (*Peuples orientaux*, pp. 1-2) : que « le Tchao Sien est le pays dont Wou Wang conféra la souveraineté à KI TSEU, premier ministre de la dynastie (déchue) de Yin. Ce Ki Tseu enseigna aux indigènes les rites, la morale, l'art de cultiver la terre et celui d'élever les vers à soie. Il leur donna, de plus, des lois renfermées dans huit articles » (1119).

« Le roi WOU, nous dit Se-ma Ts'ien [1], eut une pensée rétrospective pour les anciens rois sages; il éleva donc le descendant de Chen Noung en lui donnant un fief à Tsiao (Ho Nan); (il conféra) au descendant de Houang Ti le fief de Tchou (préfecture de Tsi Nan, Chan Toung), au descendant de l'empereur Yao le fief de Ki (Ta Hing, préfecture de Chouen T'ien, Pe king), au descendant de l'empereur Chouen le fief de Tch'en (Ho Nan), au descendant de Yu le Grand le fief de K'i (préfecture de K'ai Foung, Ho Nan).

1. I, pp. 238-240.

Puis il donna des fiefs aux ministres qui avaient fait des actions d'éclat et à ceux qui avaient donné des avis; or, le Précepteur, le vénérable CHANG, fut le premier à recevoir un fief;(le roi Wou) donna Ying K'ieou en fief au vénérable Chang et (ce pays) s'appela Ts'i (préf. de Ts'ing Tcheou, Chan Toung); il donna K'iu Feou en fief à son frère cadet, le duc de Tcheou, TAN, et (ce pays) s'appela Lou (Chan Toung); il donna en fief au duc de Chao, CHE, (le pays de) Yen; il donna en fief à son frère cadet, le puîné SIEN, (le pays de) Kouan (préf. de K'ai Foung, Ho Nan) et à son frère cadet, le puîné TOU, (le pays de) Ts'ai (préf. de Jou Ning, Ho Nan). Les autres reçurent des fiefs chacun à son tour ».

Wou, qui régnait par la vertu du *bois* transféra sa résidence à Hao, dans le Hien Yang hien actuel, au S.-O. de Si Ngan; il traça aussi près du confluent des rivières Yi et Lo, dans le Ho Nan, le plan de la future ville de Lo qui devait être la capitale des Tcheou depuis P'ing Wang (770-720 av. J.-C.) jusqu'au milieu du VIe siècle.

Tch'eng. Légende de Tcheou Koung.

Wou mourut en 1116, âgé de 93 ans; son fils SOUNG lui succéda sous le nom de TCH'ENG WANG, mais à cause de son extrême jeunesse, treize ans, son oncle Tcheou Koung, le duc de Tcheou, qui avait été le fidèle conseiller de Wou Wang, exerça la régence. Tcheou Koung est l'un des personnages les plus célèbres de l'antiquité chinoise à cause de sa sagesse et de sa vertu qui l'ont fait comparer aux illustres empereurs Yao et Chouen. On lui attribue, sans preuve, l'invention de la boussole *(Tche Nan tche)* qui servit à retourner dans leur pays à des envoyés à la cour de Tch'eng Wang du royaume de Yue Tchang Chi, royaume situé au sud du pays de Kiao Tchi ou du Tong King qui jusqu'alors n'avait jamais envoyé d'ambassadeur en Chine. Le *Tchou Chou Ki nien* mentionne sans détails la visite du chef des Yue Tchang la dixième année du règne de Tch'eng Wang. Parmi les présents que Tch'eng Wang envoyait à leur prince « étaient cinq chariots d'une nouvelle invention. Ces chariots mettaient à couvert et indiquaient en même temps la route qu'ils tenaient, par le moyen d'une petite boîte, faite en forme de pavillon ou de dôme, suspendue

à l'impériale, dans laquelle était une main qui marquait toujours le sud, de quelque côté que les chariots tournassent. C'est pour cette raison qu'on les appella *Tche Nan tche* ou *Chariot du Sud*. Cette machine fut d'une grande utilité aux envoyés de Yue Tchang Che; car arrivés au royaume de Fou Nan lin, sur le bord de la mer, ils montèrent des barques, et par le moyen de cette boussole, ils ne mirent qu'un an pour retourner dans leur royaume. » (1110) [1]. Il est bon de noter que ni le *Chou King*, ni *Se-ma Ts'ien* ne parlent de cette ambassade qui est mentionnée pour la première fois dans l'introduction au *Chou King* de Fou Cheng, mais sans allusion aux chariots du Sud. Le Dr Legge considère ambassade et invention de la boussole comme des légendes [2].

« La septième année, Tcheou Koung remit l'administration entre les mains de Tch'eng Wang. Celui-ci, considérant que son oncle avait bien mérité de tout l'Empire le constitua prince de Lou, avec la ville de K'iu Feou pour capitale, et lui donna un territoire qui avait 700 stades en tous sens et pouvait entretenir mille chariots de guerre. Il voulut que d'âge en âge les princes de Lou fissent des offrandes aux mânes de Tcheou Koung avec les cérémonies, les chants et les instruments de musique réservés au Fils du Ciel. [3] »

A peine eut-il pris le pouvoir que Tcheou Koung eut à réprimer une rébellion fomentée par ses frères cadets Sien, prince de Kouan, et Tou, prince de Ts'ai, conjointement avec Wou Keng, héritier des Yin, dont ils administraient le territoire; ce dernier et Kouan furent punis de mort; Ts'ai fut exilé dans la terre de Kouo Lin, mais son fils Hou, Ts'ai Tchoung « étant très adonné à la pratique de la vertu, Tcheou Koung le créa ministre d'Etat », et plus tard après la mort de son père, « lui conféra au nom de l'empereur la principauté de Ts'ai. [4] » Quant aux partisans

1. Mailla, I, pp. 316-318.
2. *Shoo King*, pt. II, pp. 535-7n.
3. *Li Ki*, I, p. 729.
4. *Chou King*, pp. 307-8. — Chang ts'ai hien, Ho Nan.

de Wou Keng qui occupaient la principauté de Young, au sud de Wei Houei fou, dans le Ho Han, ils en furent expulsés et transportés dans la ville nouvellement construite de Lo et ses environs; à leur place, on installa K'I, vicomte de Wei, premier ancêtre de Confucius, qui établit sa capitale à Soung (dans la préfecture de Kouei Te, Ho Nan).

« Au troisième mois (de la septième année de Tch'eng Wang), la lune commençait à décroître (le lendemain de la pleine lune), Tcheou Koung traça les fondements et entreprit la construction d'une nouvelle grande ville à Lo, au milieu des principautés orientales. [1] » Tcheou Koung fut d'ailleurs aidé dans sa tâche par le prince de Chao. La ville de Lo se composait de deux parties; l'une « où était la résidence impériale Wang Tch'eng, à présent la ville de Ho Nan fou, se trouvait entre la Kien et la Tch'en, à l'est de la Kien et à l'ouest de la Tch'en; la partie basse *hia tou* ou Lo Yang, occupée par le peuple était à l'est de la Tch'en. Elles étaient séparées l'une de l'autre par une distance de 18 li [2] » (1109).

La résidence de Tch'eng Wang était à Hao, 25 li à l'est de Foung qui avait été la capitale de Wen Wang et qui possédait le temple des ancêtres de la famille impériale. On donna à Hao le nom de *Tsoung Tcheou*, la grande capitale, ou de *Si Tou*, la capitale occidentale, pour la distinguer de la seconde capitale, Lo, *Wang Tch'eng*, ville impériale, ou *Toung Tou*, capitale orientale.

Au bout de sept ans, Tcheou Koung abandonna le pouvoir et mourut en 1105; il fut enterré avec des honneurs impériaux.

Tch'eng Wang eut à lutter contre les barbares de la rivière Houai et ceux de l'est; il détruisit le pays de Yen (dans la sous-préfecture de K'iu Feou, Chan Toung) dont le prince fut déporté à Pouo Kou (Po P'ing, dans la même province). C'est la troisième année de Tch'eng Wang (1113) que serait venue une mission du royaume de Néré, Nélé, ou Nili, que TERRIEN identifie avec Norai (Mogaung) à

1. *Chou King*, p. 232.
2. Note de COUVREUR, *Chou King*, p. 270.

l'ouest de l'Irrawadi entre le Manipuri et Momein [1], PAUTHIER avec l'Égypte [2], JULIEN avec Nâla, près de Magadha et SCHLEGEL, le pays des Tchouktchi, au nord-est du Kamtchatka [3]. Ils avaient abandonné leur pays en marchant au milieu d'une nuée ambulante et quelques-uns d'entre eux s'embarquèrent dans des jonques. Le royaume de Nili fit présenter ses hommages à l'empereur HIAO HOUEI en 193 av. J.-C. « Les gens de ce pays étaient hauts de quatre pieds. Ils portaient deux cornes ressemblant aux cocons du ver à soie, et des dents sortaient de leurs lèvres. Depuis leurs tétins jusqu'au bas ils avaient un poil subtil dont ils étaient entièrement couverts [4]. » Tch'en Wang eut pour successeur son fils TCHAO, avec le nom de K'ANG, sous la direction des ducs de Chao et de Pi, petite principauté située près de Si Ngan; le prince de Pi fut nommé par K'ANG WANG le chef des princes de la partie orientale de l'Empire *(Toung pe)* dont la résidence était la ville de Lo; le prince de Chao fut prince de l'Ouest *(Si Pe)*. Les tombes des premiers Tcheou se trouvent au nord de Hien Yang, non loin de la rive gauche de la Wei, dont Terrien place la résidence entre Karacharh et Kou Tcha [5]. K'ang lui-même fut remplacé par son fils HIA, sous le nom de TCHAO; ce prince faible disparut noyé dans le Han ou le Kiang, soit par accident, soit intentionnellement. MAN, son fils, monta sur le trône sous le nom de MOU; il rétablit l'ordre et le pouvoir affaibli dans l'Empire, renouvela les règles des grands ancêtres de la dynastie, Wen et Wou, réforma le code pénal du marquis de Lou, PAI KIN, mort en 1063, substituant dans les cas douteux une amende à la peine prononcée, et châtia les K'iouen Joung, Barbares de l'ouest de la Chine, dans la province actuelle de Kan Sou. Suivant Mailla, MOU trouva le pays désert et ne rapporta que quatre loups et quatre cerfs blancs. Grand voyageur, l'empereur s'absentait fréquemment de la Cour, conduit

Tchao Mou.

1. *Chinese Civilization*, p. 39.
2. *Chine*, p. 85.
3. *Problèmes géographiques*, XIII, p. 13.
4. *Ibid.*, p. 8.
5. *Chinese Civilization*, p. 272.

vers l'ouest, vers les sources du Houang Ho, par son célèbre cocher TSAO FOU. C'est sans doute à son humeur vagabonde que ce prince s'est vu rattacher la légende du fameux roi de Perse DJEMCHID qui aurait épousé une fille de MAHANG, roi de Ma Tchin (la Grande Chine) qui ne serait autre que notre MOU WANG. Djemchid aurait eu deux filles de ce mariage; il est poursuivi par l'Arabe ZOHAK à travers l'Inde et la Chine; nous verrons d'ailleurs plus loin la légende chinoise se mêler à la légende persane à diverses reprises. A Mou Wang, se rattache également une légende fameuse en Chine, celle de SI WANG MOU; Se-ma Ts'ien n'en parle pas, mais on lit dans le *Tchou Chou Ki nien* : « La 17e année, le roi marcha à l'ouest vers les monts Kouen Loun. Il vit Si Wang Mou (littéralement Reine-Mère d'Occident). Cette année, Si Wang Mou vint à la cour et rendit hommage dans le pays de Tchao [1]. » On avait pu lire déjà dans le même ouvrage sous le règne de Chouen : « La 9e année (2034) Si Wang Mou vint rendre hommage ». On s'est demandé quel était le personnage désigné par ce nom de Si Wang Mou. Les anciens Jésuites, ainsi que de nos jours M. A. FORKE, en ont fait la Reine de Saba. M. H.-A. GILES voyait un paon dans l'oiseau qui accompagne Si Wang Mou, dont il n'hésite pas à faire HERA ou JUNON [2], Reine mystique demeurant dans un Paradis dans l'Occident mystérieux [3].

Si Wang Mou.

MA TOUAN-LIN, suivant une ancienne tradition conservée chez les A-Si, rapporte que c'est chez les T'iao Tche que se trouve la *Mère du Roi d'Occident* [4].

Le Rév. E.-J. EITEL nous dit que les trois caractères de Si Wang Mou ne sont probablement qu'une translitération d'un nom appartenant à une langue polysyllabique non chinoise, que rien n'indique que ce chef fût une femme. L'ouvrage *Mou T'ien tseu tchouan* publié pour la première fois sous les Tsin (265-313 ap. J.-C.) traduit par Eitel,

1. *Journ. As.*, mai 1842, pp. 391-2.
2. *Adversaria Sinica*, n° 1, 19.
3. J. J. M. de *Groot, Religious System*, vol. IV, p. 304.
4. RÉMUSAT. — *Nouv. Mél. As.*, I, p. 216.

donne le récit de la visite de Mou à Si Wang Mou qui reçut du prince Tcheou 400 pièces de ruban et récita des vers en l'honneur de son hôte[1]. TERRIEN nous dit également que Si Wang Mou signifie le Wang Mou de l'Ouest, et que ce Wang Mou n'est sans aucun doute qu'un essai de donner une signification au nom étranger ou au titre du souverain dont il est question [2]. M. CHAVANNES va plus loin et présente une théorie toute nouvelle [3]. « A une époque plus tardive, le nom de Si-Wang-Mou ne fut plus compris comme une simple transcription phonétique d'un mot étranger; on interpréta chacun des caractères qui le composent et on en fit « la mère-reine d'Occident »; c'est alors que toutes les légendes relatives à la reine-mère d'Occident s'agrégèrent à la tradition du voyage du roi MOU dans l'ouest. On peut aller plus loin, si le personnage appelé Si-Wang Mou n'est pas essentiel dans le récit du voyage, le roi Mou lui-même ne l'est pas davantage. Dans les annales principales des Tcheou, Se-ma Ts'ien ne mentionne pas ce voyage lorsqu'il raconte le voyage du roi Mou; il en parle au contraire dans les Annales principales des Ts'in; cela signifie, puisque Se-ma Ts'ien n'est jamais qu'un compilateur, que le récit du voyage était une tradition inconnue dans les chroniques du pays des Tcheou et qu'elle a eu son origine dans le pays de Ts'in. Quel est en effet le noyau de la légende? C'est TSAO FOU [cocher du roi Mou] et son attelage de chevaux merveilleux dont on a conservé les noms étranges. Mais commeTsao-fou passe pour avoir vécu au temps du roi Mou, les érudits ont rapproché le voyage dans l'ouest du nom de ce roi. C'est ainsi que la légende qui prit naissance dans le Chen Si, à une époque où les habitants de Ts'in étaient encore barbares, a été d'abord rattachée à l'histoire du royaume du Milieu en vertu d'une prétendue concordance chronologique entre Tsao-fou et le roi Mou, puis s'est grossie de toutes les fables qui se sont formées autour du contre-sens commis sur le nom de Si-Wang-Mou ».

1. *China Review*, XVII, pp. 223-247.
2. *Chinese Civilization*, p. 264.
3. SE-MA TS'IEN, II, p. 8*n*.

La théorie de Chavannes n'est guère acceptable non plus et je me rallierais plutôt à l'opinion de M. Henri Maspero qui remarque que pour l'auteur du *Mou t'ien tseu tchouan* comme pour ceux du *Chan Haï King,* Si Wang Mou n'est pas un personnage historique, c'est une divinité féminine. Suivant un passage du *Chan Hai King* qu'il cite « nous avons la clef du personnage : Si Wang Mou pour les Chinois du IVe siècle et du IIIe siècle avant J.-C. était la déesse présidant aux épidémies. Dans la Chine du nord-ouest les épidémies sévissent en automne; or l'automne est *yin* et correspond à l'Occident, donc la divinité des épidémies d'automne est nécessairement féminine *(yin)* et doit résider en Occident. D'autre part la divinité qui préside aux épidémies n'est pas seulement celle qui les envoie, mais aussi celle qui les arrête, elle a donc un aspect bienfaisant. De là à la transformer en divinité surtout bienfaisante, il n'y avait qu'un pas; de même dans l'Inde, vers la même époque, l'ogresse Hariti devient une divinité protectrice des enfants. En Chine l'introduction de la légende indienne de Meru dut hâter encore la transformation : la montagne et l'arbre d'immortalité qui y poussent tombent dans le domaine de la Dame Reine d'Occident, et celle-ci devient la dispensatrice des prêches d'immortalité; c'est ainsi qu'elle apparaît nettement sous les Han, dans les légendes du cycle de Tong-fang Cho et de l'empereur Wou. L'évolution est alors entièrement achevée, et des temps où elle était la déesse des épidémies, il ne reste rien, même pas le souvenir ».

Au sujet de Tsao Fou qui fut l'ancêtre de la maison de Tchao, Se-ma Ts'ien, II. pp. 5-9, nous apprend qu'à « cause qu'il excellait à conduire les chevaux, il fut en faveur auprès du roi Mou, de la dynastie Tcheou; il avait le quadrige de Ki, Tao-li, Houa lieou et Lou eul, (Le roi Mou) alla dans l'ouest inspecter les fiefs; il s'y plut et oublia de revenir. Le roi Yen, de Siu, fit des troubles. Tsao Fou était cocher du roi Mou; il revint dans (le pays de) Tcheou à toute vitesse, parcourant 1000 li par jour, afin de parer aux troubles. Le roi Mou donna la ville de Tchao en fief

à Tsao Fou; c'est à partir de ce moment que la descendance de Tsao Fou devint la famille Tchao ».

Dans tous les cas, la légende de l'entrevue de Mou Wang et de Si Wang Mou est restée vivace et elle a inspiré maintes fois les sculpteurs de l'époque des Han, par exemple dans leurs scènes représentées sur les parois des chambrettes funéraires de la famille Wou, au Chan Toung.

Quand I HOU remplaça son père Mou, âgé de 104 ans, sur le trône, sous le nom de KOUNG, il avait déjà 72 ans. Il tomba amoureux des trois filles de KANG KOUNG, descendant de Fou Hi, mais leur père les ayant soustraites à la passion du prince, celui-ci fit détruire la ville de Mi où elles s'étaient réfugiées. Le roi se repentit d'ailleurs de ce crime qu'il tâcha de réparer pendant le reste de son court règne de douze ans. Il eut pour successeurs son fils KIEN sous le nom de YI, son frère PI FANG sous le nom de HIAO, puis Yi, fils aîné de Yi, sous le nom de SIÉ dont le fils HOU fut roi à son tour sous le nom de LI. Li signala le début de son règne par l'assassinat de POU TCHEN, fils de Tsi, et par la faveur qu'il témoigna au duc de Ying; la cruauté de ce prince, son arrogance, sa tyrannie amenèrent un soulèvement et Li fut obligé de fuir à Tche (préfecture de P'ing Yang, Chan Si), où il mourut en 828. Pendant l'exil de Li, les ducs de Chao et de Tcheou exercèrent la régence, dont la première année, suivant Gaubil, p. 39, est 841 av. J.-C. C'est à 842 que le prof. E. H. Parker considère que l'histoire de Chine commence [1]. HOU, duc de Chao, désigné sous le nom posthume de MOU, soumit les barbares au sud de la Houai; le fils de Li, TSING, qui avait été sauvé par le duc de Chao, monta sur le trône sous le nom de SIOUEN. Dans la trente-neuvième année de son règne (789 av. J.-C.), Siuen fut complètement battu et faillit être fait prisonnier à Ts'ien Meou (Chan Si) par les Joung des tribus Kiang; il se retira à T'ai YOUEN où il fit faire le dénombrement de son peuple, leva une nouvelle armée et défit les Joung. On

Koung.

Siouen

1. The true dated Chinese history only begins in 842 B. C., at which date a great revolution took place, not only in politics, but also in letters. (*China*, 1917, p. 16.)

fait remonter à l'époque de ce prince les dix tambours ou cylindres de pierre *(Che kou)* rangés sur deux rangs de chaque côté et à l'intérieur de la porte principale du Temple de Confucius à Pe-king, où ils furent transportés au commencement du XIVe siècle; ils avaient été découverts, à moitié enfouis dans le sol, dans un terrain abandonné de Foung siang fou, dans le Chen Si, au début de la dynastie des T'ang; ils portent des vers en caractères *tchouan* (caractères de sceau) traitant de la chasse et de la pêche; la majorité des savants chinois les considèrent comme authentiques et fournissant un exemple des caractères en usage au commencement des Tcheou [1]. Le fils de
Yeou. Siouen, KOUNG NIÉ monta sur le trône sous le nom de YEOU (781-771). Sans respect pour la mémoire de son père, n'observant pas les rites funéraires, cruel et vicieux, Yeou s'abandonna à toutes ses passions. L'année suivante (780) les trois rivières du Chen Si, la Wei, le King, affluent de gauche de la Wei, et le Lo, affluent du Houang Ho, furent soulevées par un tremblement de terre, puis se desséchèrent, ce qui fut considéré comme un mauvais présage pour la dynastie des Tcheou. En 779, Yeou s'éprit de PAO SE, enfant trouvée à laquelle on attribua une origine surnaturelle; elle avait pour mère une femme du palais de rang inférieur, qui, quoique non mariée, l'aurait portée dans son sein quarante ans suivant la légende; l'enfant fut jetée par ordre de l'impératrice dans la rivière Tsing Chouei, mais fut miraculeusement sauvée; Yeou en eut un fils PO FOU qu'il substitua à l'héritier présomptif YI KIEOU dont il répudia (773) la mère, fille du marquis de CHEN, outrage sans précédent dans l'histoire chinoise; Chen (Nan Yang fou, Ho Nan) allié aux princes de Tcheng et de Tsin et aux K'iouen Joung tua Yeou à Lin Toung hien (district de Si Ngan); Pao Se s'étrangla. Yeou fut remplacé par YI KIEOU
P'ing. sous le nom de P'ING (770-720). On lit dans le *Tch'ouen Ts'ieou* : « Les princes de Tcheng Wou Koung et son fils Tchouang Koung furent successivement grands ministres d'Etat de l'empereur P'ing Wang. L'empereur voulut divi-

1. Cf. Bushell, *Journal North China Br. Roy. As. Soc.*, VIII, 1874.

ser l'autorité administrative entre le prince de Tcheng et le prince de Kouo occidental. Le prince de Tcheng en fut indisposé contre l'empereur. L'empereur renonça à son dessein, et dit : « Non, qu'il n'en soit pas ainsi ». En conséquence, l'empereur et le prince de Tcheng se donnèrent des otages [1] ». Ce prince eut tout d'abord à repousser les barbares qui l'avaient aidé à monter sur le trône et qui refusaient de se retirer, mais, malgré sa victoire, craignant leur retour, il se décida à transférer sa capitale à Lo Yang, emmenant avec lui KIUE TOU, fils de Houan Koung, prince de Tcheng, qui avait été tué par les Joung en 773; il céda lors l'ancien fief de sa famille, Hao, au prince Siang, de Ts'in, qu'il créa *tchou heou*. Gaubil nous dit, p. 42, que Siang « par la cession que l'empereur lui fit devint puissant. Il se comporta ensuite comme prince indépendant, et s'arrogea le droit impérial de sacrifier solennellement au Chang Ti, Siang Koung fit graver sur un grand vase l'acte de cession que lui fit l'empereur. P'ing Wang a, dans ce monument, le titre de roi céleste. Ce monument fut trouvé dans le Chen Si, du temps de T'ai Toung, empereur de la dynastie Soung ». La décadence des Tcheou commence alors que grandit la puissance des Ts'i, des Tch'ou, des Ts'in et des Tsin.

Royaumes du Tch'ouen Ts'ieou

En 721, le duc Yin remplace son père Houei sur le trône de Lou; c'est avec cette année que Confucius fait commencer le *Tch'ouen Ts'ieou* (Printemps et Automne,) qui renferme les Annales de la Principauté de Lou (721-481), sa patrie. L'Empire était alors divisé en vingt et une principautés ou royaumes [2].

1° LOU (1122-249), territoire de YUEN Tcheou fou, près de K'iu Feou hien, Chan Toung; fondé par Tcheou Koung, frère de Wou Wang (1121); finit avec K'ing Koung (273) qui régna 24 ans; cette principauté fut détruite en 249 par Kao li Wang, de Tch'ou, après avoir duré 873 ans et compté 35 princes; le prince était *heou*, marquis, et son nom de famille était KI.

1. Trad. COUVREUR, I, pp. 17-18.
2. MAILLA, II, pp. 59-60.

2° T'SI (1076-220), formait la moitié du Chan Toung ; le premier prince fut Chang Fou, appelé T'ai Koung (1122) qui la reçut de Wou Wang et le dernier K'ang Koung (404), qui régna 26 ans; le prince était *heou* et son nom de famille était KIANG. Cette principauté, après une durée de 744 ans, et avoir compté 29 princes, fut détruite en 379 par les T'ien Ts'i; ceux-ci commencèrent en 386 avec T'IEN HO et finirent avec le septième de leur prince, Wang Kien qui régna 44 ans; cette principauté, après une durée de 166 ans, fut détruite par Ts'in Che Houang-ti en 221.

3° TSIN (1106-376), région de T'ai Youen fou (Chan-Si) et une partie du Ho Nan et du Tche Li; capitale Kiang, dans le Kiang Tcheou; elle fut gouvernée par Yao; elle était l'ancienne province impériale de Ki Tcheou; d'abord appelée T'ang; cette principauté fut donnée par Tch'eng Wang à son frère Chou Yu (1115) dont le fils Sié (1102) donna à ses possessions le nom de Tsin, rivière qui les bordait au sud; 40 princes; le dernier prince Tsing Koung (378), après trois années de règne fut détrôné par les trois grands fonctionnaires Wei, Han et Tchao qui s'étaient partagé le pays dès 403; le prince était *heou* et son nom de famille était KI.

4° TS'IN (908-245), dans le Chen Si qui comprenait le Kan Sou, eut pour première capitale Ts'in Tcheou, dans le Ts'ing Chouei hien; cette principauté fut donnée par l'empereur Hiao Wang (908-894)) à Fei Tseu, descendant de Pe Yi, ministre de Chouen et de Yu; mais le prince véritable est le duc Siang (771, P'ing Wang); la principauté finit avec Tchao Siang Wang; les Ts'in renversèrent les Tcheou et se proclamèrent empereurs en 255; il y a eu jusqu'à Eul Che Houang Ti, 42 princes de Ts'in.

5° TCH'OU ou *Tsou* (1122-223), dans le Hou Kouang; fondée par Hioung Yi (1122), elle finit avec Wang Fou Tch'ou, (227) qui régna 5 ans; 41 princes; le prince était *tseu* et prenait le titre de *Wang* et son nom de famille était MI. Après une durée de 893 ans, cette principauté fut détruite en 223 par Ts'in Che Houang Ti.

6° Wei, dans le nord du Ho Nan, partie méridionale du Wei Houei fou, capitale Tchao Ko, au nord-est de Ki Hien; donnée par Wou Wang à son frère K'ang Chou (1115) † 1079; 42 princes ; le nom de famile était Ki et le prince était *heou*. Elle fut détruite après une durée de 907 ans par Eul Che Houang-Ti en 209 ; le dernier prince Kiun Kio étant déposé.

7° Ts'ai (1106-446), dans le sud-est du Ho Nan, capitale Jou Ning fou; créée en 111, pour Ts'ai Chou; son dernier prince fut Heou Ts'i (450) qui régna 4 ans; 25 princes ; le prince était *heou* et son nom de famille était Ki. La principauté dura 675 ans, et fut détruite en 447 par Houei Wang, roi de Tch'ou; la principauté détruite une première fois par Tch'ou en 531, avait été rétablie en 529.

8° Tcheng (805-374), dans le Ho Nan, capitale Tcheng Tcheou; cette principauté fut donnée en 806 par l'empereur Siouen à son frère You, dont le nom posthume est Houan Koung; le fils de Houan Koung reçut de P'ing Wang un fief à l'est de Lo Yang qui fut appelé *Sin Tcheng* (Nouvelle Tcheng) qui est dans le *fou* actuel de K'ai Foung; 23 princes ; le prince était *Pe* et son nom de famille était Ki. Le dernier prince K'ang Koung (395) régna 21 années, et sa dynastie qui avait duré 432 ans fut détruite en 375 par le prince de Han, Ngai Heou.

9° Ts'ao (1051-486), dans le sud-ouest du Chan Toung (Ts'ao hien); fut donné en 1122 par Wou Wang à Tchen To son frère (1122), le prince était *Pe* et son nom de famille était Ki; 26 princes, finit avec Pe Yang qui fut fait prisonnier en 487, par le duc King de Soung.

10° Tch'en (853-478), dans le Ho Nan (Tch'en Tcheou), au sud de Soung et de K'i ; fut donné en 1122 par Wou Wang au fils de Ngo Fou, directeur des poteries impériales, descendant de Chouen, Man, qui reçut le nom posthume de Hou Koung; mais son histoire ne commence qu'en 853 avec Yeou Koung, le nom de famille était Kouei; 24 princes. Cette principauté finit avec Min Koung qui régna 24 ans; après avoir duré 645 ans, elle fut détruite (479) par Houei Wang, roi de Tch'ou; le roi de Tch'ou avait détruit une

première fois en 582 cette principauté qui fut rétablie en 529.

11° T'ENG, dans le Chan Toung, capitale Yen Tcheou, créée pour la postérité de Chou Sieou, frère de l'empereur Wou, représentée par Siouen Koung (665); le prince était *heou* et son nom de famille était Ki. Ce royaume fut conquis en 415 par Yué.

« T'eng était au sud de T'eng Hien, dans le Yen Tcheou fou, Chan Toung. Le Prince de T'eng était issu de Wen Wang, et appartenait, comme le prince de Lou, à la famille impériale des Tcheou. Sié était au S.-E. de T'eng Hien. Le Prince de Sié descendait, disait-on, de Houang Ti. Son nom de famille était JEN. Ses ancêtres avaient été créés princes de Sié sous la dynastie des Hia [1] ».

12° K'I, petit état, au sud-ouest de Soung, dans le Ho-Nan, territoire de K'ai Foung; créé en 1122 pour Toung leou Koung; détruit, en 445 par les Tch'ou sous le règne de Lan Koung (453) qui régna 9 ans. Le prince était *Pe* et son nom de famille était SEU.

13° SOUNG (1077-285), dans l'est du Ho Nan, pays de Kouei Te fou; la capitale de Soung, dans le Kouei Te fou, était séparée par le Fleuve Jaune, de la capitale des Wei, dans le Wei Houei fou; créée en 1122 pour Wei Tseu † 1078; 32 princes; le dernier prince fut Soung Wang ou Yen (328) qui régna 43 ans. Le prince était *koung* et son nom de famille était TSEU. Après une durée de 829 ans, la principauté fut détruite (286) par les Ts'i, les Tch'ou et les Wei.

14° WOU (1290-472), comprenait presque tout le Kiang Nan, avec Wou Si et Sou Tcheou, comme capitales; il comprenait même Hang Tcheou, avec la partie nord du Tche Kiang ainsi que la partie nord du Kiang Si, mais la partie ouest du Ngan Houei appartenait au royaume de Tch'ou. Il représentait vraisemblablement le Yang Tcheou, l'une des neuf provinces de Yu le Grand; il était habité, à l'époque ancienne, par les barbares *Man*. On fait remonter son histoire à T'ai Pe, fils de T'ai Wang, descendant de Heou Tsi (*c* 2356 av. J.-C.). Son premier prince fut Tcheou Tchang (1122);

1. *Tch'ouen Ts'ieou*, trad. COUVREUR, I, p. 54.

mais son histoire ne commence réellement qu'avec Cheou Moung (585), le dernier prince fut Fou Tch'ai (495) qui régna 23 ans; le prince était *heou* et son nom de famille était Ki; le royaume fut détruit par Keou Tsié, roi de Yué en 473; il avait compté 25 princes.

15° Tchou, petite principauté créée par Wou Wang, dans le Chan Toung (Tsao Hien), au nord de Sié, pour des descendants de l'Empereur Tchouen Hiu; réuni à Lou par Tch'ou.

16° Kiu, dans le Chan Toung, dont les princes se disaient descendants de l'empereur Chao Hao; Wou Wang créa le premier prince Tseu Yu-ki; détruit par Tch'ou en 431.

17° Sié, la plus petite des principautés; dans le Chan Toung, près de Teng Hien sur le Grand Canal; fut détruite par Ts'i à une date indéterminée; le prince était *heou* et son nom de famille était Jen ; 6 princes.

18° Hiu, petite partie du Ho Nan; le premier prince est Te nan (740); finit avec Youen Koung et Koung Kie (513); le chef était *nan* et son nom de famille était Kiang.

19° Siao Tchu, petit état qui n'eut qu'une brève existence.

20° Yen (863-221), dans le nord du Tche Li; commence avec Chao Koung che (1122); finit en 254 avec Wang Hi qui dura 33 ans; 43 princes; le prince était *Pe* et son nom de famille était Ki; la dynastie après une durée de 720 ans fut détruite par les Ts'in en 222, époque à laquelle le dernier prince Hi, qui avait été réduit en 226 au titre de roi de Leao Toung, perdit même ce dernier honneur. A l'époque de sa grandeur, Yen avait soumis le Tchao Sien (Corée) dont il nommait les fonctionnaires. Ce pays fut placé par Ts'in Che Houang Ti sous la dépendance du *kiun* de Leao Toung [1].

21° Han (423-225), capitale : Hang Tch'eng hien, dans le Chen Si, plus tard Sin Tch'eng; il comprenait les territoires de Lou Ngan fou, Leao Tcheou, etc. (Chan Si), voisins de Wei et de Tchao, et au sud du fleuve Jaune une partie du Ho Nan confinant au Tch'ou; à l'ouest il était limitrophe de Ts'in. Wou Tseu (424) fils de Kang Tseu est considéré

1. Ma Touan-lin (*Peuples orientaux*), pp. 3-4.

comme le premier prince de Han; cette dynastie qui a avec les Tcheou une origine commune finit en 238 avec Wang Ngan; elle régna 195 ans et fut détruite en 230 par Tch'ou, après avoir compté 11 princes.

Le P. de Mailla fait remarquer que « huit de ces royaumes étaient gouvernés par des princes de la famille des Tcheou, à savoir, Lou, Wei, Tsin, Tcheng, Ts'ao, Tsai, Yen et Wou. Ils auraient pu aisément conserver l'empire dans leur famille, s'ils se fussent réunis ensemble; mais leurs intérêts particuliers les divisèrent, et peu à peu ils s'entre-détruisirent eux-mêmes [1] ».

A cette liste il faut ajouter quelques autres principautés sous les Tcheou, non encore mentionnées; il y en eut jusqu'à cinquante-cinq. Il faut remarquer que Se-ma Ts'ien énumère seulement les treize états féodaux suivants : Lou, Wou, Soung, Tch'en, Tcheng, Tch'ou, Ts'ai, Ts'ao, Ts'i, Tsin, Ts'in, Wei et Yen. Outre la principauté de WEI dans sa partie orientale, le Wei Houei fou comprenait dans sa partie septentrionale la principauté de PEI et dans sa partie méridionale celle de YOUNG, qui avait été donnée par Wou Wang à Wou Keng, fils de Tcheou Sin. Une autre petite principauté de WEI était située dans le Chan Si (Hiai Tcheou), le nom de famille était KI. KOUEI était dans le Ho Nan (Tcheng Tcheou); PIN, dans le Chen Si (San Chouei hien); TCHAO, dans le Chan Si et dans la partie sud du Tche Li; ses princes descendaient de Tsao Fou, conducteur du char de Wou Wang; cette principauté a duré de Lie heou (408) à T'ai Wang (227) qui régna six ans; elle dura 187 ans et fut détruite par les Ts'in en 228 après avoir compté 10 princes.

YUE, territoire de Chao Hing, dans le Tche Kiang, finit avec Wang Wou-Kiang (356) qui régna 23 ans, et périt en luttant contre Tch'ou et dont les fils se partagèrent le territoire. Le fondateur de ce royaume, Wou Yu, descendait de Chao K'ang, des Hia (2079-2057).

Lo Yang et ses environs formaient le domaine impérial Wang des Tcheou, dont les capitales furent successivement

1. MAILLA, II, p. 60.

Hao, avec Wou Wang, Foung avec Tch'eng Wang, enfin Lo Yang.

Les historiens « attribuent à la timidité et au peu de talent de P'ing Wang, la décadence de la dynastie de Tcheou. La transmigration de Yeou Wang dans le Ho Nan, fut, selon ces historiens, suivie de tous les malheurs. Les princes tributaires devinrent indépendants; l'ancienne religion périt; les sciences, l'étude, le zèle pour le bien public, furent anéantis; les gens habiles se dissipèrent. Le prince Wen Koung, successeur de Siang Koung, rendit, pour la forme, l'ancienne Çour. Le palais où on faisait les cérémonies aux princes ancêtres, et leurs tombeaux, furent presque ruinés, et on ne se mit pas en peine de les réparer. Ce sont autant de crimes que les Chinois reprochent à P'ing Wang. A la 18e année du règne de P'ing Wang, le prince de Ts'in établit un tribunal pour écrire l'histoire de sa famille, qui continua depuis Siang Koung à sacrifier au Chang Ti. Les grandes familles, accoutumées au séjour de la Cour dans le Chen Si, ne voulurent pas, pour la plupart, aller faire leur séjour à la Cour orientale; elles devinrent réellement sujettes du prince de Ts'in. L'empereur n'eut depuis que le nom d'empereur, et la famille impériale perdit presque entièrement son autorité et sa puissance [1]. »

C'est du règne de P'ing Wang, ou mieux du commencement du *Tch'ouen Ts'ieou* (721 av. J.-C) que l'histoire chinoise est considérée comme authentique. Les écailles de tortue, les bronzes rituels des Tcheou et des Chang remontent sans doute à une antiquité plus reculée, mais ils ne nous fournissent aucune date, partant aucune aide pour la chronologie; nous rappellerons que c'est au VIIIe siècle avant notre ère que se placent la chute du premier empire d'Assyrie avec SARDANAPALE, la fondation de Rome, l'ère de NABONASSAR (747).

Houan.

LIN, petit-fils de P'ing Wang, mort en 720, et fils de Sié Fou mort jeune, monta sur le trône sous le nom de HOUAN. En 707, il fit contre le duc de Tcheng une expédition malheureuse au cours de laquelle il fut blessé, à Siu Ko, d'une

1. GAUBIL, p. 43.

flèche à l'épaule, par le général Tchou Tan et fut mis en déroute[1]. Il mourut en 697 « avec le chagrin de n'avoir pu se faire obéir par les princes tributaires[2] », et fut remplacé

Tchouang. sur le trône par son fils T'ouo, empereur Tchouang, qui fit mettre à mort le duc de Tcheou qui voulait le renverser pour mettre à sa place son frère cadet K'o. Après la mort

Hi. de Tchouang (682), son fils Hou Ts'i, l'empereur Hi, mort

Houei. en 677, et son petit-fils Houei, nommé Lang, lui succédèrent. En 675, Houei s'étant emparé du jardin d'un de ses principaux officiers, cinq parmi ceux-ci se soulevèrent et firent proclamer roi T'ouei, frère cadet de Hi et fils d'une concubine de Tchouang; deux ans plus tard, l'usurpateur fut tué par les princes de Tcheng et de Kouo et Houei fut rétabli sur le trône; en 667, Houei conféra l'hégémonie au duc Houan de Ts'i, mort en 643; la monarchie des Tcheou s'affaiblissant, le pouvoir fut exercé après Houan jusqu'en 591 par les quatre autres seigneurs, le duc Wen de Tsin, mort en 628; le duc Mou de Ts'in, mort en 621; le duc Siang de Soung et le roi Tchouang de Tch'ou, mort en 591. Houei mourut en 652.

Siang. Son fils Tcheng fut roi sous le nom de Siang; son demi-frère Chou Tai s'allia aux Joung et aux Ti (649) pour l'attaquer, mais le rebelle fut obligé de fuir, et le duc Houan rétablit la paix entre les Joung et les Tchou; neuf ans plus tard, Chou Tai revint à la Cour, rappelé par son frère. Siang se brouilla avec le prince de Tcheng, l'un de ses principaux appuis et appela les Ti contre lui (636) ; les Ti se tournèrent ensuite contre Siang et pénétrèrent dans sa capitale, mais le duc Wen de Tsin vint au secours de l'empereur (635) qu'il rétablit sur le trône et tua Chou Tai. Nous ne ferons qu'énumérer les successeurs de Siang, mort en 620.

K'ing. K'ing (nom Jen Tch'en), fils de Siang, mort en 613 (le *Kouo yu* dit que ce prince fit fondre des cloches et de grands deniers de cuivre)[3] ; K'ouang (nom Pan), fils de K'ing, mort

1. Cf. *Tch'ouen Ts'ieou*, trad. Couvreur, I, pp. 82-84.
2. Gaubil, p. 44.
3. *id*, p. 105.

en 607; TING (nom Yu), frère cadet de Kouang, mort en 586; KIEN (nom Yi), fils de Ting, mort en 572; LING (nom Sie sin), fils de Kien, mort en 545. Sous son règne, en 546, HIANG SIU, du royaume de Soung, tenta de provoquer une entente et un désarmement général, pour éviter au peuple la calamité des guerres en réunissant un congrès de la paix auquel assistaient des délégués de Tsin, de Tch'ou, de Ts'i, etc., en tout 14 royaumes, à Kouei Te fou, capitale de l'état de Soung, au Ho Nan. Comme tout congrès pacifique, cette réunion est le commencement d'une ère de guerres sanglantes. KING (nom Kouei), fils de Ling, mort en 525; TAO (nom Mong), ne figure pas parmi les rois de Tcheou, tué (519); KING (nom Kai), frère cadet de la reine Mou, première femme de King, mort en 476; c'est sous son règne que mourut Confucius (479); YOUEN (nom Jen), fils de King, mort en 469; à la 3e année de son règne, Keou Tsien, prince de Yue, s'empara des états de Fou tcha, prince de Wou, et fut nommé chef des princes (hégémon) par l'empereur. Le prince de Wou descendait de Tai Pe, oncle paternel de Wen Wang. « Plusieurs princes de la famille qui avait possédé l'état de Wou, se retirèrent au Japon, et y habitèrent. Selon bien des Chinois, les Dairis du Japon se disaient des descendants de Tay pe, prince ou roi de Wou; [1] » TING (nom Kié), fils de Youen, mort en 441; NGAI (nom K'iu Tsi), fils de Ting, tué au bout de trois mois de règne par son frère cadet Chou; Se (nom Chou), fils de Ting, tué au bout de cinq mois de règne par son frère cadet Wei dans une bataille; K'AO (nom Wei), fils de Ting, mort en 426; K'ao craignant que son frère Kié (duc Houan) ne lui fît subir le sort de Ngai et de Se lui abandonna la partie occidentale appelée Ho Nan de sa capitale, ne conservant que la partie orientale ou ville basse appelée Tch'eng Tcheou (441); le duc Houan donna alors à sa maison le nom de Tcheou occidentaux; son petit-fils le duc Houei chargea son fils cadet, également nommé Houei, d'occuper la partie orientale de la capitale (376), ce dernier

1. GAUBIL, p. 50.

devenant le duc des Tcheou orientaux; WEI LIÉ (nom Wou), fils de K'ao, mort en 402; c'est de cette époque qu'on vit les Chinois, sujets du prince de Ts'in, porter l'épée attachée à la ceinture, coutume empruntée aux Tartares par les Ts'in.[1] L'Empire est en pleine décadence: NGAN (nom Kiao), fils de Wei Lié, mort en 376; LIÉ (nom Hi), fils de Ngan, mort en 369; HIEN nom Pien), frère cadet de Lié, mort en 321; Se-ma Ts'ien nous dit[2] que « la quarante-quatrième année (325), le roi Houei, de Ts'in, se proclama roi. A la suite de cela, tous les seigneurs devinrent rois ». CHEN TSING (nom Ting), fils de Hien, mort en 315; NAN[3] (nom Yen), fils de Chen Tsing; il changea de résidence et passe des Tcheou orientaux chez les Tcheou occidentaux; il mourut en 256, l'année même ou les Ts'in s'emparaient du pays des Tcheou occidentaux dont la conquête précéda de sept ans celle des Tcheou orientaux. « Sept années plus tard, le roi Tchouang Siang, de Ts'in, anéantit les Tcheou orientaux et les Tcheou occidentaux; les Tcheou orientaux et les Tcheou occidentaux furent tous deux annexés à Ts'in et dès lors les sacrifices des Tcheou cessèrent[4]. »

Nan. Nan n'avait pas laissé d'enfants; les peuples de Tcheou allèrent se réfugier par horreur des Ts'in près de Houei Koung, fils de Houan Koung, frère de Kao Wang qui, sans être empereur, prit le titre de TCHEOU KIUN; Tcheou Kiun profita de la mort de Tchao Siang Wang pour provoquer un soulèvement, mais il fut pris par Siang Koue, général de Tchouang Siang Wang qui « réduisit ce dernier rejeton de tant d'empereurs au rang du peuple, et le fit transporter au village de Yang Jin Tsiu (à l'ouest de Yu Tcheou, de Nan Yang fou, Ho Nan), où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité et dans la misère. Ainsi finit la fameuse dynastie des Tcheou, qui posséda l'Empire 874 ans[5]. » Gaubil[6] fixe, avec sûreté, dit-il, la fin de la dynastie Tcheou

1. GAUBIL, p. 52.
2. I, p. 304.
3. Il est appelé Yin Wang, par le *Tchou Chou Ki nien*.
4. *Se-ma Ts'ien*, I, p. 318.
5. MAILLA, II, p. 361.
6. *Chronologie*, p. 205.

à l'an 249 av. J.-C. Suivant lui, la dynastie des Tcheou commença l'an 1111, première année de Wou Wang, elle aurait duré 863 ans[1].

La Chine sous les Tcheou était une fédération d'États unis par le lien bien fragile de la suzeraineté de l'un d'entre eux, celui de Tcheou. Il est remarquable cependant que ce lien ait suffi pendant plusieurs siècles à maintenir une certaine cohésion de l'Empire. Il est difficile, sinon impossible, dans les conditions dans lesquelles se trouvait la Chine, de maintenir indéfiniment le *statu quo;* soit meilleure administration, soit situation géographique plus avantageuse, soit un souverain plus ambitieux, soit enfin un peuple plus entreprenant, il y a concurrence, puis lutte entre les États confédérés qui sont autant d'États rivaux; si le suzerain laisse deviner des symptômes de faiblesse, ses vassaux sont tentés d'en profiter et le pouvoir peut passer entre les mains d'un autre État. Les États de la Chine, en proie à la guerre intestine, avaient vu leur nombre réduit considérablement, et parmi ceux qui avaient gagné la suprématie, l'un d'eux, peut-être non chinois, reconstitue à son profit une unité qui n'était plus une fédération mais un véritable empire autocratique.

Étendue de l'empire.

Dans le chapitre *Wang cheu* du *Li Ki*, composé sous Wen Ti, troisième empereur Han (179-156 av. J.-C.) renfermant les anciens réglements impériaux tirés de divers ouvrages et en particulier du Meng Tseu, il est dit :

« Tout le pays compris entre les Quatre Mers (la Chine) était divisé en neuf provinces. Chaque province équivalait à un carré ayant mille stades de chaque côté, et comprenait trente principautés de cent stades (c'est-à-dire trente principautés dont chacune équivalait à un carré ayant cent stades de chaque côté), soixante principautés de 70 stades, 120 principautés de 50 stades, en tout 210 principautés. Les montagnes célèbres et les grands lacs étaient en dehors des principautés. De plus, il y avait des principautés dépendantes de plus grandes, et des terrains inoccupés. Toutes les provinces (hormis celle qui formait le

1. *Ibid.*, p. 231.

domaine propre de l'empereur), contenaient chacune 210 principautés.

» Dans le domaine propre du Fils du Ciel, il y avait neuf principautés ayant cent stades en tous sens, 21 de 70 stades et 63 de 50. Les montagnes célèbres et les grands lacs n'étaient pas concédés aux princes feudataires. Le reste des terres était en partie inoccupé, en partie destiné à l'entretien des officiers [1].

» Les neuf provinces comprenaient en tout 1773 principautés, sans compter les domaines accordés aux officiers de première classe de l'Empereur, ni les petites principautés qui dépendaient de plus grandes [2]. »

Ce même chapitre du *Li Ki* nous fournit des renseignements sur l'étendue de l'Empire :

« Depuis le mont Heng (du nord) jusqu'à la partie méridionale du Fleuve Jaune, il y avait presque mille stades; et depuis la partie méridionale du Fleuve Jaune jusqu'au Kiang, encore presque mille stades. Depuis le Kiang jusqu'au mont Heng (du midi), il y avait plus de mille stades. Depuis la partie orientale du Fleuve Jaune jusqu'à la mer Orientale, il y avait plus de mille stades; depuis la partie orientale du Fleuve Jaune jusqu'à la partie occidentale presque mille stades; et de la partie occidentale du Fleuve Jaune au Sable mouvant (ou désert de Gobi), encore plus de mille stades. Les limites de l'Empire ne dépassaient pas à l'ouest le Sable mouvant [*Lieou cha*], au midi le mont Heng, à l'est la mer Orientale, au nord le mont Heng [3]. »

Dans ce même chapitre *Wang cheu*, le *Li Ki* complète ces renseignements :

« En dehors des mille stades *(li)* qui formaient la province et le domaine propre de l'Empereur *(k'i)*, tout le reste de l'Empire était régi par (deux) gouverneurs généraux. Cinq principautés formaient une confédération nommée *chou*, gouvernée par un chef nommé *tchang*. Dix prin-

1. Le *Li Ki*, p. 325, donne encore d'autres détails sur le domaine impérial qui équivalait à un carré ayant mille stades de chaque côté.
2. Trad. Couvreur, I, pp. 268-269.
3. *L. c.*, pp. 321-322; le stade valait environ 360 mètres.

cipautés formaient une confédération nommée *liên*, gouvernée par un chef nommé *chouai*. Trente principautés formaient une confédération *tsou*, gouvernée par un chef nommé *tchêng*. Deux cent dix principautés formaient une province régie par un gouverneur particulier nommé *pè*. Dans les huit provinces (autres que celle où résidait l'empereur), il y avait en tout huit gouverneurs particuliers, 56 *tchêng*, 168 *chouai*, 336 *tchàng*. Les huit gouverneurs de province et tous leurs subalternes étaient soumis aux deux *anciens* du Fils du Ciel, qui se partageaient entre eux l'administration de tout l'Empire, gouvernaient l'un la partie droite (la partie occidentale), l'autre la partie gauche (la partie orientale), et s'appelaient les deux *pè* (les deux gouverneurs généraux).

« Le territoire de mille stades (qui formait le domaine propre de l'empereur) s'appelait *tiên*, terre de labour, (parce qu'une partie des produits de la terre était exigée par l'Empereur à titre de contribution). En dehors de ces mille stades, (le territoire des huit provinces) était appelé *ts'ài* ou *ts'ái*, terre des choses précieuses (terre du service ou terre des domaines concédés aux ministres d'Etat, soit parce que l'empereur en recevait des choses précieuses à titre de tribut, soit parce qu'il en exigeait différents services, soit parce que les ministres d'Etat y avaient leurs domaines). (Le pays qui s'étendait au delà des huit provincs et était occupé par les tribus étrangères) s'appelait *liôu*, terre d'exil (parce que les criminels y étaient relégués) [1]. »

A la tête du gouvernement étaient placés les trois ducs *(San Koung)*; au-dessous d'eux, sans leur être subordonnés, venaient les *San Kou*, puis les six ministres d'Etat *(liu king)* indépendants des *San Koung* et des *San Kou*; ces *king* étaient vêtus de noir lorsqu'ils exerçaient leurs fonctions dans le palais impérial; ils portaient, comme les grands préfets *(t'ai fou)*, des tuniques garnies de peaux d'agneaux, avec des manches dont les parements étaient de peau de léopard [2]. » Les *San Koung*, les *San Kou* et les

Gouvernement.

1. Trad. Couvreur, I, pp. 270-271.
2. *Che King*, p. 127*n*.

King formaient le Conseil privé de l'Empereur, qui depuis a été appelé *Nei Ko*.

Tch'eng Wang constitua l'administration de la manière suivante :

« Je constitue le grand précepteur *(t'ai che)*, le grand-maître *(t'ai fou)* et le grand gardien ou tuteur, *t'ai pao)*. Ce sont les *San Koung* (les trois plus hauts dignitaires). Ils exposent les principes, établissent l'ordre dans l'Empire, et mettent en parfaite harmonie les deux éléments constitutifs de toutes choses. Il n'est pas nécessaire que ces offices soient toujours remplis tous trois; l'essentiel est de ne les confier qu'à des hommes capables de les bien remplir.

» (Je constitue) le second précepteur *(Chao che)*, le second maître *(Chao Fou)* et le second gardien *(Chao pao)*. On les nomme les *San Kou. Koung* en second (ou assesseurs des *koung)*, ils étendent partout la réforme, s'appliquent avec respect à faire briller l'action du ciel et de la terre, et m'aident à gouverner tout l'Empire.

» Le grand administrateur *(tchoung tsai)*, tenant en main le gouvernail de l'État, commandera à tous les officiers, et maintiendra l'équilibre partout entre les quatre mers.

» Le directeur de la multitude *(Se t'ou)* sera chargé de l'instruction publique. Il enseignera partout les cinq grandes lois des relations sociales et habituera tout le peuple à l'obéissance.

» Le préfet du temple des ancêtres *(tsoung pe)* dirigera les cérémonies de l'empire. Il donnera ses soins aux esprits (du ciel et de la terre) et aux mânes des morts. (Au moyen de la musique), il établira l'harmonie entre les différentes classes d'hommes.

» Le ministre de la guerre *(Se ma)* dirigera les expéditions militaires de l'Empire, conduira les six légions et maintiendra la tranquillité dans tous les Etats.

» Le ministre de la justice *(Se K'eòu)* veillera à l'observation des lois prohibitives de l'Empire, recherchera les fraudes et les crimes secrets, et punira les violences et les désordres.

» Le ministre des travaux publics *(Se koung)* s'occupera des terres de l'Empire, fixera les habitations des quatre classes du peuple, et réglera les saisons des divers travaux, afin d'accroître les produits de la terre.

» Chacun des six ministres aura ses attributions déterminées et dirigera ses subalternes. Donnant ainsi l'exemple aux neufs gouverneurs de provinces, ils travailleront avec eux à la prospérité et à la formation morale du peuple.

» Les princes des cinq circonscriptions iront saluer l'empereur une fois tous les six ans. Tous les douze ans, l'empereur parcourra les principautés aux quatre saisons de l'année, et examinera les règlements, les mesures, auprès des quatre montagnes célèbres. Il recevra les hommages des princes de chaque contrée auprès de la montagne célèbre du pays. Il prononcera publiquement les destitutions et les promotions. [1] »

Les quatre montagnes célèbres auxquelles il est fait allusion dans ce discours sont : à l'est, le T'ai chan (T'ai Ngan fou, Chan Toung) ; au sud le Heng chan ou Houen chan, ou T'ien tchou chan (Heng Tcheou fou, Ho Nan); à l'ouest, le Houa chan (au sud de Si Ngan fou, Chen Si), et au nord, le Heng chan (au sud de Houen Yuen tcheou, Chan si). A ces quatre montagnes, les Tcheou en ajoutèrent une cinquième : au milieu le Soung chan, au sud du Ho Nan. Les cinq circonscriptions, *Wou fou,* avaient été établies par les Hia et étaient les suivantes : *Heou, tien, nan, ts'ai* et *wei*. Le P. Couvreur remarque que le ministre de la guerre était appelé *se ma,* parce que les chars de guerre étaient la principale force de l'armée; ils avaient quatre chevaux, attelés de front et munis de cuirasses, portaient trois hommes également munis de cuirasses, et avaient une escorte de 97 fantassins. On ne parle pas de cavalerie. D'après les auteurs chinois, l'usage de monter les chevaux ne s'est introduit qu'au IIIe siècle avant notre ère. L'empereur avait six légions divisées en 5 cohortes de 500 hommes chacune, il avait en tout 75.000 hommes. Quant aux quatre

1. *Chou King,* pp. 333-6.

classes du peuple elles comprenaient celles des lettrés, des laboureurs, des artisans et des marchands [1].

Le *Li Ki* [2] nous apprend que les souverains avaient établi cinq classes de grands feudataires et de domaines féodaux, désignés par les noms de *koung, heou, pe, tseu, nan.* « Chacun d'eux recevait de l'empereur une tablette de jade comme marque de dignité. Cette tablette était de forme oblongue pour les trois premiers ordres et de forme annulaire pour les deux derniers [3]. »

En dehors de l'empereur, de sa famille, des princes feudataires, seuls propriétaires du sol, il y avait les neuf professions ou classes de travail qui étaient les suivantes d'après le *Tcheou Li :*

Première classe : les cultivateurs des trois genres [appliqués aux plaines, aux montagnes, aux lacs ou marais]. Ils produisent les neuf espèces de grains [millet *Chou,* millet *Tsi,* riz *Tao,* le riz fermentable, chanvre, le grand *Teou (dolichos),* le petit *Teou* (pois), le grand *Me* (orge), le petit *Me* (blé).

Deuxième classe : les jardiniers. Ils élèvent les plantes (potagères) et les arbres (à fruit).

Troisième classe : les bûcherons *(Yu heng).* Ils préparent les matières utiles des montagnes et des lacs.

Quatrième classe : les pâtres des marais cultivés. Ils nourrissent, ils élèvent les oiseaux et les quadrupèdes.

Cinquième classe : les artisans des cent espèces (de toute nature). Ils transforment par leur travail les huit sortes de matières brutes.

Sixième classe : les marchands à boutiques et les commerçants ambulants. Ils amassent et font circuler les valeurs précieuses.

Septième classe : les femmes légitimes (femmes du premier rang.) Elles transforment par leur travail la soie et le chanvre.

1. Couvreur, dans le *Chou King,* pp. 334*n*, 335*n*, 336*n* et dans le *Che King,* p. xvii.
2. *Li Ki,* I, p. 263.
3. Couvreur, *Che King,* Int., p. xi.

Huitième classe : les serviteurs et les servantes (femmes de second rang). Ils réunissent toutes les substances comestibles.

Neuvième classe : les individus intermédiaires. Ils n'ont pas de profession fixe; ils changent tour à tour d'ouvrage [1].

« D'après les règles des offrandes, le prince de Yu (Chouen) honorait Houang Ti comme le plus ancien de ses ancêtres connus, et lorsqu'il sacrifiait dans la plaine, il associait au roi du Ciel Ti K'ou (arrière-petit-fils de Houang Ti). Il honorait Tchouen Hiu (père de Ti K'ou) comme celui de ses ancêtres qui avait le mieux mérité, et Yao (fils de Ti K'ou) comme celui de ses prédécesseurs qui s'était le plus signalé par ses vertus. Les Hia honoraient aussi Houang Ti comme le plus ancien de leurs ancêtres connus, et associaient au roi du Ciel Kouen (père de Yu). Ils honoraient Tchouen Hiu comme celui de leurs ancêtres qui s'était le plus signalé par ses services, et Yu (fondateur de leur dynastie) comme le plus célèbre par ses vertus. Les Yin honoraient Ti K'ou comme le plus ancien de leurs ancêtres, et associaient au roi du Ciel Ming (qui descendait de Sie et, comme Yu, avait fait écouler les eaux). Ils honoraient Sie (frère de Yao) comme celui de leurs ancêtres qui avait le mieux mérité, et T'ang (fondateur de leur dynastie) comme le plus grand par ses vertus. Les Tcheou honoraient Ti K'ou comme le plus ancien de leurs ancêtres, et associaient au roi du Ciel Heou Tsie (qui fut ministre de l'Agriculture sous les règnes de Yao et de Chouen, et dont ils se disaient les descendants). Ils honoraient Wen Wang comme celui de leurs ancêtres qui avait le mieux mérité, et Wou Wang (fils de Wen Wang) et fondateur de leur dynastie) comme le plus remarquable par ses vertus. [2] »

Sous les trois premières dynasties « la fin qu'on se proposait était la même, mais on y arrivait par différentes voies. Sous les Hia, la vertu était parvenue à son plus haut point de perfection : l'humanité & l'amour de l'ordre étoient gravés dans tous les cœurs, les Tribunaux n'étoient occupés

1. *Tcheou li, Trad. Biot.*, I, pp. 26-27.
2. *Li Ki*, II, pp. 257-8.

que du soin de distribuer des récompenses. Sous les Yn, on fut obligé d'employer la rigueur ; on fit fleurir les loix en châtiant ceux qui les transgressoient ; les exécutions des criminels ne se firent que dans les marchés publics ; la justice fut exacte et inflexible. Les récompenses & les châtiments eurent également lieu sous les Tcheou : on distribuoit les dons dans l'enceinte des Tribunaux, en présence des Grands & des principaux Mandarins : on infligeoit les peines à la vue de la multitude, au milieu des places publiques : la vertu, le mérite, les belles actions avoient leurs récompenses ; les vices, de quelque nature qu'ils fussent, avoient leurs châtiments. Les Hia gouvernèrent en pères tendres ; les Yn, en juges sévères ; les Tcheou, en souverains équitables. Le but des uns & des autres étoit de faire pratiquer le devoir ; ils prirent différents moyens pour y parvenir [1]. »

1. *Les Cinq Articles du* Se-ma fa *sur l'Art militaire.* (*Mém. conc. les Chinois,* VII, p. 249.

Troisième Dynastie: LES TCHEOU (1122-255 *av. J.-C.*),[1] 34 *règnes*, 874 *ans*.

(d'après le *Tchou Chou-Ki-nien.*)

1.	1122	Wou, † 1116	1061	*Fa.*
2.	1115	Tch'eng, † 1079	1044	*Soung.*
3.	1078	K'ang	1007	*Tch'ao.*
4.	1052	Tchao	981	*Hia.*
5.	1001	Mou	962	*Mouan.*
6.	946	Koung	907	*Yi.*
7.	934	Yi	895	*Kien.*
8.	909	Hiao	870	*Pi Fang..*
9.	894	Yi	861	*Sie.*
10.	878	Li	853	*Hou.*
	841	Régence de Koung Ho.		
11.	827	Siouen		*Tsing.*
12.	781	Yeou, † 771		*Koung Houang*
13.	770	P'ing		*Yi kieou.*
	721	Commencement du *Tch'ouen Ts'ieou.*		
14.	719	Houan		*Lin.*
15.	696	Tchouang		*T'o.*
16.	681	Hi		*Hou Ts'i.*
17.	676	Houei		*Lang.*
18.	651	Siang		*Tching.*
19.	618	K'ing		*Jen Tch'en.*
20.	612	K'ouang		*Pan.*
21.	606	Ting		*Yu.*
22.	585	Kien		*Yi.*
23.	571	Ling		*Yi Sin.*
24.	543	King		*Kouei.*
	520	[Tao]		*Meng.*
25.	519	King		*Kiun.*
26.	475	Youen		*Jen.*
27.	468	Tcheng Ting		*Kiai.*
	440	[Ngai]		*Kiu Tsie.*
	440	[Se]		*Chou Sié.*
28.	440	K'ao		*Wei.*
29.	425	Wei Lié		*Ngou Kao.*
30.	401	Ngan		*Kiao.*
31.	375	Lié		*Hi Ngan,*
32.	368	Hien		*Pien.*
33.	320	Chen Ts'in		*Ting.*
34.	314-256	Nan, † 256		*Yen.*
	255	Tcheou Kiun, règne nominalement jusqu'en 249.		

1. Se-ma Ts'ien ne donne pas les dates avant 841; ses dates sont conformes à celles du *T'oung Kien Kang mou;* le *Tchou Chou Ki nien,* marque 1044 pour l'avènement de Tch'eng.

CHAPITRE VII

Confucius et Lao Tseu.

Vie de Confucius.

CONFUCIUS n'est que le nom latinisé par les missionnaires de K'OUNG FOU TSEU (Maître K'OUNG) ou K'OUNG TSEU, né la 22e année du duc Siang (551) à Tseou, dans le royaume de Lou (province actuelle du Chan Toung). Une légende le fait descendre à la quatorzième génération de Wei Tchoung, deuxième fils de Ti Yi (1191-1154), l'avant-dernier empereur de la dynastie des Yin; d'après une autre il appartenait à une famille remontant au troisième des Cinq Empereurs, le célèbre Houang Ti qui, du pays de Soung, vint s'établir au royaume de Lou avec K'oung Fang-chou; le père du sage, K'OUNG Chouleang Ho, sous-préfet de Tseou, préfecture de YEN Tcheou, n'ayant que des filles d'un premier mariage avec Che, et un fils infirme nommé Moung P'i, d'une concubine, épousa à l'âge de 70 ans en secondes noces une jeune fille de la famille YEN, dont il eut un fils qui reçut le nom de K'IEOU à cause d'une protubérance qu'il avait sur la tête, et le surnom de TCHOUNG-NI en remerciements d'un pèlerinage qu'avait fait sa mère au Ni K'ieou Chan, pour obtenir un fils. C'est notre philosophe. Plus tard on étudiera les signes caractéristiques observés dans la structure du corps de Confucius, présages de sa haute destinée, par exemple son large visage, signe de richesse, les deux cornes de son front, présage d'une carrière glorieuse, etc. [1] K'oung K'ieou perdit son père à l'âge de trois ans, et sa mère TCHENG TSAI quitta le district de Tchang Ping pour aller s'établir dans celui de K'iu Feou, capitale du royaume de Lou. Élevé d'abord par sa mère, le jeune K'ieou fut, à l'âge de sept ans, envoyé dans une école tenue par un lettré distingué, nommé P'ING TCHOUNG; il

1. Cf. Henri DORÉ, *Superstitions en Chine*, XIII, p. 2.

ne tarda pas à se faire remarquer non seulement par son amour du travail, mais encore par sa gravité précoce, et son maître le choisit pour faire répéter leurs leçons à ses condisciples moins bien doués que lui. A dix-sept ans, il accepta un poste de fonctionnaire inspecteur de la vente et de la distribution des grains; à dix-neuf ans, K'oung épousa K'I KOUAN-CHE ou CHANG KOUAN, qui appartenait à la famille K'i du royaume de Soung; il en eut l'année suivante un fils qu'il appela PÉ YU qui mourut à 50 ans avant lui. Agé de vingt ans, K'oung fut chargé du contrôle des greniers publics. A vingt et un ans, sa réputation étant devenue grande, il fut nommé inspecteur général des campagnes et des troupeaux, avec mission de réprimer les abus. Pendant quatre ans, il remplit ses fonctions avec un zèle qui lui permettait d'aspirer à de hautes dignités, lorsque la mort de sa mère, à peine âgée de quarante ans, en 528, lui fit prendre une retraite de trois ans, renouvelant ainsi une coutume qui est encore aujourd'hui en usage en Chine. Confucius continua à se perfectionner dans l'étude de la philosophie; il fit (518) une visite à la ville de Lo, près de la ville actuelle de Ho Nan, où l'on place le récit apocryphe de son entrevue avec le célèbre LAO TSEU. En 517, l'État de Lou étant en pleine anarchie, Confucius se retira à la Cour de Ts'i, puis il revint dans son pays, où, pendant quelques années encore, il n'occupa aucune fonction publique. TCHAO KOUNG, prince de Lou, étant mort en exil, eut pour successeur (509) son frère TING KOUNG qui, en 501, nomma Confucius gouverneur de la ville de Tchoung Tou, poste dans lequel il se distingua tellement que, l'année suivante, il était nommé ministre des Travaux Publics, puis ministre de la Justice. Meng Tseu [1] dit : « Les mémoires disent que quand Confucius était trois mois sans être employé par aucun prince, il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose; que, quand il quittait une principauté, il emportait avec lui des présents (pour les princes auxquels il se proposait d'offrir ses services) ».

La prospérité de l'État de Lou sous la sage administration

1. III, ch. II, pp. 437-8.

de Confucius excita la jalousie du roi de Ts'i; celui-ci pour détacher Ting de son ministre, envoya à la Cour de Lou quatre-vingts des plus belles courtisanes de Ts'i et cent vingt superbes chevaux en présents. L'effet de ce cadeau dangereux ne tarda pas à se faire sentir. Confucius, alors âgé de cinquante-quatre ans (497), se décida à quitter le royaume de Lou, où il ne rentra qu'en 484. Il se mit donc à voyager dans les différents Etats qui composaient la Chine; sa réputation allait grandissant et le nombre de ses disciples augmentait sans cesse. Pendant treize ans, mal accueilli partout, il erra à travers les royaumes de Wei, de T'sao, de Soung, de Tcheng, de Tch'en, etc. Cependant le roi Ting, de Lou, étant mort en 495, son fils et successeur, NGAI, le rappela de Wei, mais le rôle politique du Sage était désormais fini. En 486, il perdit son épouse K'i Kouan che, qui lui avait donné son fils Pé Yu et une fille Tche Tchang qui épousa le lettré Koung-ye Tchang.

Après sept jours de maladie, Confucius mourut vers l'heure de midi, le jour *ki tch'eou*, le 18e de la quatrième lune de la 16e année de Ngai Koung, roi de Lou, la quarante et unième du règne de King Wang, vingt-cinquième empereur de la dynastie des Tcheou, la 479e avant J.-C. Il avait 73 ans. Ses disciples TSEU KOUNG et KOUNG HI-TCHE s'occupèrent de ses funérailles, son petit-fils TSEU SEU étant trop jeune pour le faire. Autour du catafalque, construit suivant le rite des Tcheou, des « petits étendards triangulaires, placés par intervalles, étaient suivant le rite de la dynastie Chang, et le grand étendard carré était suivant le rite de la dynastie Hia. En réunissant ainsi les rites des trois dynasties qui, depuis la fondation de l'Empire, l'avaient successivement gouverné jusqu'alors, on voulait donner à entendre que si la mémoire de ces anciens rites, et de tous les autres qui avaient eu lieu dans les temps les plus reculés, s'était conservée parmi les hommes, c'était à K'oung Tseu, en particulier, que l'honneur en était dû, et à qui l'on était redevable de cet insigne bienfait [1] ».

1. *Mém. conc. les Chinois*, XII, p. 594.

Meng Tseu (III, ch. I, p. 427) écrit : « Après la mort de Confucius, ses disciples demeurèrent trois années entières à le pleurer. Ensuite ils préparèrent leurs bagages. Au moment de se séparer, ils entrèrent pour saluer Tseu Koung. Tournés les uns vers les autres, ils pleurèrent et sanglotèrent au point d'en perdre la voix; et enfin ils retournèrent dans leur pays. Tseu Koung construisit une cabane auprès de la tombe de son maître, et demeura seul encore trois ans, avant de s'en retourner dans son pays». Le lettré Kou Siang-tcheou, dans sa vie illustrée de Confucius, *Cheng tsi t'ou*, composée dans la première moitié du XIXe siècle, clamait: « Confucius, Confucius, que vous êtes grand ! le passé n'a produit qu'un seul Confucius, les siècles à venir n'en connaîtront plus d'autre. Confucius, Confucius, que vous êtes grand, ô Confucius [1] ».

Livres classiques.

La doctrine de Confucius est renfermée dans les Livres Classiques ou *King* écrits par lui ou ses disciples.

Confucius a dit : « En entrant dans une contrée, il est facile de voir quel enseignement le prince donne à ses sujets. S'ils sont doux, accommodants, sincères, bons, l'enseignement est basé sur le *Che King*. Si leurs connaissances sont grandes et s'étendent loin dans le passé, l'enseignement est basé sur le *Chou King*. S'ils ont l'esprit large et généreux, s'ils sont indulgents et bienfaisants, l'enseignement est basé sur le *Yo ki*. S'ils sont honnêtes, paisibles, s'ils ont l'esprit perspicace et subtil, l'enseignement est basé sur le *Yi King*. S'ils sont respectueux, modérés, bien réglés, attentifs, l'enseignement est basé sur le *Li Ki*. S'ils portent des jugements exacts sur les choses, l'enseignement est basé sur le *Tch'ouen Ts'ieou*. Le *Che King* mal compris conduit à la niaiserie, le *Chou King* à la duplicité, le *Yo ki* au faste et à la prodigalité, le *Yi King* à la violation des principes de la droite raison, le *Li Ki* à la multiplicité des cérémonies, le *Tch'ouen Ts'ieou* à la révolte [2] ».

Voici l'énumération de ces *King* qui sont divisés en deux ordres.

1. Henri Doré, *Superstitions en Chine*, XIII, p. 1.
2. *Li Ki*, II, pp. 353-4.

I. Cinq Livres canoniques (*Wou King*) du premier ordre ou Grands *King* :

1° Le *Yi King*, Explication des *Koua*, de l'empereur Fou Hi, 24.107 caractères. (Voir page 60).

2° Le *Chou King*, Livre d'Histoire , comprenant 58 chapitres et 25.700 caractères. (Voir page 46).

3° Le *Che King*, Livre de Poésie, 39.224 caractères, est une collection des odes au nombre de 311 répandues à l'époque des Tcheou dans les petits Etats de la Chine, recueillies et arrangées parmi 3.000 par Confucius. Cet ouvrage a eu dans la Chine ancienne un rôle rituel considérable.

4° Le *Li Ki*, Livre des Rites, 99.010 caractères; 46 chapitres, y compris le *Ta Hio* et le *Tchoung Young*:

Cet ouvrage comprend quatre parties :

1° *Kouo Foung* (15 livres); 2° *Siao ya* (8 livres); 3° *Ta ya.* (3 livres); 4° *Soung* (5 livres).

Le *Li Ki* est un des trois Rituels de l'Antiquité, postérieur au *Tcheou Li* et au *Yi Li* quoiqu'il renferme peut-être des pièces plus anciennes. C'est un immense recueil de pièces de toutes sortes, sans classement, placées sans méthode les unes à la suite des autres, sans souci de savoir si un sujet n'a pas été traité dans le cours de l'ouvrage ou plutôt de la collection. Le *Li Ki*, qui avait disparu avec les autres classiques sous Che Houang Ti, fut retrouvé avec d'autres livres (*Chang Chou, Louen Yu, Hiao King*) dans la maison de Confucius par Koung Wang de Lou sous le règne de Han Wou Ti. L'empereur Hiouen Tsoung plaça le *Li Ki* parmi les *King* (classiques) pendant la période *kai youen* (713-742). Avec le *Ta Hio* et le *Tchoung Young* qui en font partie, le *Li Ki*, tel qu'il nous est donné maintenant, comprend 46 chapitres.

5° Le *Tch'ouen Ts'ieou*, Annales du Printemps et de l'Automne, Histoire du pays de Lou. (Voir page 50).

Le *Yo King*, ou Livre de la Musique, a été perdu.

II. Livres canoniques du second ordre ou Petits *King* :

1° Les *Se Chou*, ou Quatre Livres, comprennent : Le *Ta Hio* ou Grande Science, composé de onze chapitres,

dont le premier renferme les paroles de Confucius, les dix autres sont de Tseng Tseu, son disciple ; le *Tchoung Young*, ou le Juste Milieu, qui est de Tseu Seu, son petit-fils ; ces deux livres formaient deux chapitres du *Li Ki* ; le *Louen Yu*, 11.705 caractères, avec la paraphrase 76.736 caractères, conversations entre Confucius et ses disciples, en vingt chapitres, n'a pas été rédigé par le Sage — pas plus naturellement que le *Meng Tseu*, 34.685 caractères, avec le commentaire 209.749, livre du philosophe Mencius.

2° Deux Rituels : *Yi Li* et *Tcheou Li*, 45.806 caractères.

Le *Tcheou Li* ou *Tcheou Kouan*, Rituel des Tcheou, aurait été composé par le célèbre Tcheou Koung pour codifier pour ainsi dire les règlements élaborés par son frère Wou Wang pour distinguer les différents fonctionnaires de l'Etat et indiquer leurs devoirs respectifs. Ce livre fut naturellement l'objet de l'attention particulière des proscripteurs sous Che Houang Ti, les Ts'in ayant conservé l'usage du rituel des Chang. Après l'annulation du décret de Che Houang Ti par l'empereur Houei des Han (191 av. J.-C.), des copies du *Tcheou Li* surgirent de leurs cachettes, l'une en particulier fut retrouvée par un musicien attaché à la maison de Wen, prince de Wei, sous Han Wou Ti. Connu sous les Han, comme le *Tcheou Kouan*, il a reçu définitivement sous les T'ang le nom de *Tcheou Li*. L'ouvrage se compose de six sections qui correspondent d'une manière générale aux six ministères modernes.

3° Le *Hiao King* ou Livre de la Piété filiale, 1.903 caractères, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

4° Les trois anciens Commentaires du *Tch'ouen Ts'ieou*.

5° Enfin le Dictionnaire *Eul Ya*.

L'auteur célèbre du *Chou tsi tchouan houei wen*, liv. I, p. 25, etc., s'exprime en ces termes : « Confucius doit sa renommée à T'sin Che Houang Ti. Les Grandes Annales et autres Grandes Collections n'étaient jamais sorties de la bibliothèque impériale des Tcheou, dont Ts'in Che Houang Ti, s'était emparé. De là Se-ma Ts'ien conclut : quoique Ts'in Che Houang eût réussi à faire réduire en cendres le

Chou King, le *Che King* et autres canoniques, on en recouvra des exemplaires plus ou moins complets, parce qu'ils s'étaient répandus au dehors et que plusieurs purent en cacher. Mais tous les livres d'Histoire étaient enfermés dans la seule bibliothèque des Tcheou, voilà pourquoi ils ont été anéantis. Perte irréparable! » Le P. Doré [1], qui cite ce passage, remarque : « Confucius n'a presque rien tiré de son fonds, ses écrits ne sont que des compilations, des sélections ou recueils de « Morceaux choisis ». Ce qui fit tout son succès ce fut la destruction des anciennes Annales et de la littérature antique ; on ne put retrouver que les lambeaux incomplets de ses manuels, du coup, il passa à la célébrité, et fut à défaut de mieux considéré comme le seul dépositaire des traditions des anciens âges ».

Il faut se rappeler que Confucius qui, jusqu'à nos jours, a marqué de sa forte empreinte personnelle la culture chinoise, fut un administrateur, un fonctionnaire, un homme d'État, en un mot un homme d'action, aussi bien qu'un moraliste ; il est entièrement dépourvu d'originalité ; il a été un collectionneur de faits et non un créateur ; imbu des traditions du passé qu'il a étudiées, il en est le représentant idéal, mais esprit essentiellement pratique, il n'a rien inventé ; diligent étudiant des choses du passé, observateur minutieux des mœurs des différents milieux, il a recueilli les traditions des générations antérieures ; ce n'est pas un génie créateur ; il vit de souvenirs, et la perfection dans le présent ne s'obtient qu'en suivant les leçons de ce passé ; il a noté les enseignements des événements qui se sont déroulés devant ses yeux ; il les a reproduits, analysés, parfois codifiés dans les *King*. La doctrine de Confucius est moins une philosophie qu'une morale : une morale reposant sur des vertus naturelles, n'ayant rien d'héroïque, avec un côté pratique ; une morale codifiant pour ainsi dire les sentiments, prenant par exemple la piété filiale, étendant son caractère au delà de la famille, jusqu'à l'empereur, le gouvernement, le peuple, et prévoyant dans les préceptes tous les cas, toutes les circonstances dans les-

1. H. Doré, *Superstitions en Chine*, XIII, p. 85.

quelles les théories doivent être mises en pratique. C'est justement ce côté essentiellement humain, essentiellement terre à terre, qui a donné de la durée à la doctrine de Confucius ; elle est claire, limpide, compréhensible pour tous, n'a rien des obscurités, ni en même temps du génie de celle de Lao Tseu.

Voltaire [1] a écrit avec raison : « Leur Confutzée que nous appelons Confucius, n'imagina ni nouvelles opinions ni nouveaux rites ; il ne fit ni l'inspiré ni le prophète : c'était un sage magistrat qui enseignait les anciennes lois. Nous disons quelquefois, et bien mal à propos, la religion de Confucius ; il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs et de tous les tribunaux, point d'autre que celle des premiers sages ».

Si la Chine est arrivée de bonne heure à un degré de civilisation inconnu au reste de l'humanité, c'est à la morale de Confucius qu'elle le doit ; mais comme cette morale ne cherchait pas à atteindre un but élevé, qu'elle n'est en somme qu'une mise en pratique de théories sans grande hauteur d'esprit, elle n'a pas donné au peuple chinois le moyen de continuer dans la route du progrès,et alors que d'autres nations, poursuivant un idéal plus élevé, parvevaient à un plus haut degré de civilisation, l'Empire du Milieu restait depuis des siècles dans un état de stagnation complète. Confucius, malgré des éclipses de courte durée de sa renommée, constitue par sa tradition l'unité et la continuité de l'histoire de la Chine ; mais il a fait perdre leurs traits essentiels aux différents groupes ethniques qui l'ont formée et rendu difficile, sinon impossible, la reconstitution de l'histoire de son antiquité.

On peut dire que Confucius a détruit l'originalité du peuple chinois, dont il a complètement transformé la morale en la codifiant ; de populaire, elle est devenue noble ; au lieu d'être l'apanage de toutes les classes, elle est, à la suite du culte des ancêtres, représentée ou mieux dirigée par les classes intellectuelles (lettrés) dont les vertus n'étaient que personnelles ; de coutumière, la morale est de-

1. *Essai sur les Mœurs, Int.*

venue rituelle, c'est-à-dire qu'elle a cessé d'être naturelle.

Confucius a créé un système de morale, surtout un système de gouvernement. Peuple essentiellement agriculteur, le Chinois a suivi sans grande résistance la route que lui marquaient les chefs, indigènes ou étrangers, qu'elle a acceptés ou subis tour à tour et qui ont dirigé ses destinées en s'appuyant sur le code de morale recueilli et rédigé par Confucius et ses disciples.

Raynal, ou plus probablement Diderot, embellit les faits lorsqu'il dit que « les mœurs et les loix tendent à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité, c'est comme père; c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser et punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne saurait imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent pour le père commun, pour le père universel »[1]. C'est de la phraséologie.

Voltaire a vu juste lorsqu'il a écrit :

« Le respect des enfants pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parents, des amis, et des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes et des provinces, et le roi, comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet État immense.

» La foi fondamentale étant donc que l'empire est une famille, on y a regardé, plus qu'ailleurs, le bien public comme le premier devoir. De là vient l'attention continuelle de l'empereur et des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres et les manufactures[2] ».

1. *Hist. philos. des Deux Indes*, I, 1780, pp. 107-108.
2. *Essai sur les Mœurs*, chap. I.

Philosophie de Confucius.

La forme orthodoxe du Confucianisme lui a été donnée par le célèbre philosophe TCHOU HI, de la dynastie des Soung (1130-1200), né dans le Fou Kien, d'un père originaire du Ngan Houei; en 1180, ayant été nommé gouverneur du Nan K'ang, dans la province actuelle du Kiang Si, il se retirait dans la grotte du Cerf blanc, près du lac P'o Yang, pour se livrer à ses méditations. Nous avons déjà exposé (page 60) son système philosophique dont l'Absolu Rien *(Wou Ki)* est le point de départ. Probablement par suite de son ignorance, naturelle à son époque, Confucius ne s'est jamais occupé de l'origine de l'homme, ni de sa destinée future; il n'était pas religieux; son royaume était de ce monde, et il ne semble même pas avoir conservé la foi de ses ancêtres. Il n'avait pas d'idées générales; ignorant le monde extérieur, il n'a aucune notion de relations avec des peuples étrangers, et dans son pays même, il n'embrassera pas l'ensemble, mais une principauté, une tribu, voire une famille : somme toute, un homme de grand bon sens, mais aucun génie. Son opportunisme est grand; lorsque son disciple Tseu Koung l'interrogera sur l'amitié, Confucius répondra : « Avertissez vos amis avec franchise, et conseillez-les avec douceur. S'ils n'approuvent pas vos avis, arrêtez; craignez de vous attirer un affront, en perdant leur amitié par votre importunité [1] ». Son idéal, s'il en a un, est peu élevé, il dira: « Celui qui ne craint pas de promettre de grandes choses, a de la peine à les exécuter [2] ». Mais il ne faut pas oublier qu'il a énoncé cette belle maxime : « le Sage s'applique sérieusement à la pratique de la vertu, mesure les autres avec la même mesure que lui-même, et ne s'écarte guère de la voie de la perfection. *Il évite de faire aux autres ce qu'il n'aime pas que les autres lui fassent à lui-même* [3] ».

Le Culte.

Jusqu'à la fin de sa vie, Confucius fut méconnu par les princes ses contemporains, et aucun d'eux ne s'empressa de suivre ses préceptes; mais sa mort, sans être un deuil national, fut le signal de la réaction. Le duc Ngai, de Lou,

1. *Louen Yu*, VI, 22, p. 208, trad. COUVREUR.
2. *Ibid.*, XIV, 21, p. 229.
3. *Tchoung Young*, ch. XIII, p. 36.

lui fit rendre les plus grands honneurs et construire un temple *(Miao)* : « Afin, dit le prince, que tous les amateurs de la Sagesse, présens et à venir, puissent s'y rendre en tems réglés, pour faire les cérémonies respectueuses à celui qui leur a frayé la route qu'ils suivent, et sur le modèle duquel ils doivent se former »[1].

Ngai accomplit donc le premier acte d'un culte, interrompu seulement sous la dynastie des Ts'in, qui fit l'unité de la Chine aux dépens des Etats féodaux composant l'Empire sous l'hégémonie des Tcheou, dont la tradition séculaire fut ainsi brisée.

Ce ne fut d'ailleurs que sous les T'ang, en 739, que le culte de Confucius fut définitivement détaché de celui de Tcheou; il avait reçu en 690 son premier titre nobiliaire : « duc élevant la voie », en 739, il fut désigné par le terme de *Sien Cheng*, « ancien Saint » et porta le titre nobiliaire de « roi propagateur de la civilisation », *Wen Siouen Wang*; sous les Soung, Confucius devient en 1008, le « roi profondément saint, qui civilise et propage », et en 1012 : « roi absolument saint, propagateur de la civilisation [2].

En l'an 1 de notre ère, l'empereur P'ING, de la dynastie des Han, fit élever un temple où des sacrifices devaient être offerts à Confucius, qui reçut le titre posthume de Duc, ainsi qu'à Tcheou Koung. Le culte de Confucius, d'abord restreint à la province de Lou, s'étendit à toute la Chine : en 57, des sacrifices furent commandés dans tous les principaux collèges de l'Empire. Un peu plus tard, le prince KOUNG, fils de TCHING TI, construisit, au lieu de naissance de Confucius un temple qu'il nomma *Ling Kouang tien* et qui, consacré d'abord au seul Sage, fut ensuite, en 72, par MING TI, utilisé pour les sacrifices aux 72 disciples du Philosophe dont une image remplaça en 178 la tablette; en 221, l'empereur Wei, Wen Ti, fit reconstruire le Ling Kouang tien qui tombait en ruines. Les empereurs des dynasties suivantes, même les Mongols Youen, suivirent l'exemple de leurs prédécesseurs et rendirent les plus grands honneurs à

1. *Mém. concernant les Chinois*, XII, p. 397.
2. CHAVANNES, *Chancellerie mongole*, II, p. 17.

la mémoire de Confucius. En 1307, un édit de l'empereur Tch'eng Tsoung le fit « roi très accompli et absolument saint propagateur de la civilisation ».

L'empereur Hien Tsoung, des Ming, se montra un zélé Confucianiste. A la 7e lune de 1476 « on détermina de donner l'habit et le bonnet d'empereur à Confucius, honoré jusque-là sous le titre de *Wen Siouen Wang*, ou de *prince de l'éloquence*, puisque dans les cérémonies qu'on lui faisait, on suivait le rite impérial. A la 2e lune (1481), l'empereur ordonna que tous les cavaliers descendraient de cheval en passant devant la salle de Confucius, comme ils étaient obligés de le faire devant son palais et celui du prince héritier [1] ».

Les souverains mandchous ont même dépassé le zèle de leurs devanciers, et il était d'usage qu'à l'avènement de chaque empereur celui-ci rédigeât une inscription reproduite sur des tablettes et suspendue dans les temples de Confucius. Associé d'abord à Tcheou Koung, des temples spéciaux sont, à partir de 609, consacrés à Confucius seul.

Suivant le décret promulgué en 629 par T'ang T'ai Tsoung, un *Wen Miao* ou temple de Confucius doit être construit dans chaque préfecture, sous-préfecture, district, ville de marché, dans tout l'empire; le temple doit faire face au sud et il se compose de trois cours qui se suivent en général du sud au nord; le temple proprement dit est appelé la salle de la Grande Perfection, *Ta-tch'eng tien;* une des cours renfermant la salle des Ancêtres, *Ts'oung Cheng tseu.*

Ce qui caractérise les temples de Confucius, ce sont les tablettes qui prirent la place des statues en l'honneur du Sage lui-même, de ses associés ou de ses disciples. La tablette de Confucius est placée à l'extrémité nord du temple, regardant le sud, et porte l'inscription : *Tche Cheng Sien-che K'oung Tseu*, le Sage parfait, l'ancien Maître, le Philosophe K'oung, titre qui fut donné à celui-ci en 1530 pour remplacer tous les autres et qui, changé en 1645 par le premier empereur de la dynastie mandchoue Chouen Tche, fut définitivement rétabli en 1657.

1. Mailla, X, pp. 249 et 20.

En 1331, quatre associés (*Se Pé)* de Confucius reçurent par décret impérial les noms honorifiques sous lesquels ils sont connus encore aujourd'hui : YEN TSEU (Yen Houei) né au royaume de Lou, qui mourut en 488 à trente-deux ans, eut le titre de *Fou Cheng;* TSENG TSEU (Tseng Ts'an) reçut le titre de *Tsoung Cheng;* TSEU SEU (K'oung Ki), fils de Pe Yu et petit-fils de Confucius, avec le titre de *Chou-Cheng*; enfin MENG TSEU, avec le titre de *Yu Cheng.* Yen Tseu et Tseu Seu sont les associés de gauche; Tseng Ts'an et Meng Tseu les associés de droite.

Mais bien d'autres disciples ont une place réservée dans les temples de Confucius. Le Dr LEGGE écrit : « Se-ma Ts'ien fait dire à Confucius : « Les disciples qui ont reçu mes leçons et peuvent les comprendre eux-mêmes, sont soixante-dix-sept. » Ce sont des savants d'une habileté extraordinaire. Le dicton ordinaire est que les disciples du Sage étaient 3.000, tandis que parmi eux il y en avait soixante-douze d'illustres ».

Parfois, certains philosophes, tel le réformateur WANG NGAN-CHE, après avoir été admis dans les temples, en ont été expulsés. Le consul anglais T. WATTERS, sinologue distingué, a consacré un volume entier à la description des tablettes qui se trouvent dans un temple de Confucius.

Les cérémonies en l'honneur de Confucius ont lieu deux fois par an. La religion d'Etat ou *Jou-Kiao* comprend trois degrés de sacrifices.

a) Les grands sacrifices qui s'adressent au Ciel *(T'ien)*, à la Terre *(Ti)*, aux grands temples des Ancêtres *(T'ai-Miao)* où sont placées les tablettes des empereurs défunts de la dynastie régnante, aux *Chié tsi,* dieux de la terre et des grains.

b) Les sacrifices moyens ont neuf objets : le soleil, la lune, les mânes des empereurs et rois des dynasties précédentes, Confucius, les anciens patrons de l'Agriculture et de la Soie, les dieux du Ciel et de la Terre, et l'Année du Cycle.

c) Les sacrifices inférieurs, *Kioun-se,* s'adressent soit à des bienfaiteurs défunts, à des hommes d'État célèbres,

soit au vent, à la pluie, au tonnerre, aux montagnes, aux fleuves, etc.

C'est au solstice d'hiver qu'a lieu la grande fête de la religion d'État, c'est le jour où l'empereur, Fils du Ciel, se rend officiellement au *T'ien tan*, Temple du Ciel, à Peking.

Ricci a écrit : « Cette religion n'admet pas d'idoles, mais honore seulement le Ciel et la Terre, ou le Roi du Ciel... A cet Etre suprême du Ciel qu'ils reconnaissent, les lettrés n'érigent aucun temple; ils ne lui ont consacré aucun lieu pour l'y adorer. Conséquemment ils n'ont ni prêtres, ni ministres de la religion, ni rites solennels à garder par tous, ni préceptes ou commandements imposés, ni chef spirituel, chargé de déclarer ou promulguer leur doctrine et de châtier ceux qui la transgressent. De même ils ne récitent jamais de prières ni en commun ni en particulier. Bien plus, ils prétendent que l'empereur seul doit offrir ces hommages et sacrifier au Roi du Ciel... Le vrai temple des lettrés est celui de Confucius. »

Le titre de *Yen Cheng Koung* a été donné à l'Héritier de Confucius, K'oung Tsoung youen, descendant du Sage à la 46e génération, par l'Empereur Jen Tsoung, de la dynastie des Soung, la deuxième année de règne Tche-houo (1055 ap. J.-C.) « Ce titre, par un privilège héréditaire, est attribué au premier-né en ligne directe de la descendance de Confucius. Son office consiste à garder le tombeau de son illustre ancêtre, qui se trouve à K'iu Feou hien, dans la province de Chan Toung et à lui offrir des sacrifices. En fait d'assistants et d'aides pour les cérémonies à célébrer, il y en a : *a)* deux du 3e ordre; *b)* quatre du 4e ordre; *c)* six du 5e ordre; *d)* huit du 7e ordre; *e)* dix du 9e ordre. Tous ces officiers sont choisis parmi les descendants de Confucius[1]. » Le chef actuel de la famille de Confucius, 76e génération, né en février 1871, a été fait prince le 31 décembre 1915; sa descendance est assurée par son fils, né en octobre 1906.

Le titre de *Wou King Pouo-che* « Docteur en Livres canoniques » est donné par privilège héréditaire au second fils

1. Hoang, *Administration*, p. 51

du Yen Cheng Koung. « Son office consiste à offrir des sacrifices à Tseu Seu, petit-fils de Confucius, à qui le Gouvernement a conféré cet honneur pour avoir transmis à la postérité les doctrines de son aïeul.[1] » Tseu Seu, qui était pauvre, fut ministre de Wei; ayant divorcé d'avec sa femme, son fils Tseu Chang refusa de porter le deuil de sa mère, fut défendu par son père, et de là vient la coutume dans la famille K'oung de ne pas porter le deuil d'une mère divorcée. La tablette de Tseu Seu fut admise pour la première fois aux sacrifices dans les temples de Confucius par l'empereur Houei Tsoung, de la dynastie des Soung (1108); en 1236, Tseu Seu fut placé parmi les « Sages »; en 1330, il reçut le titre de *Chou Cheng Koung* changé en 1530 en celui de *Chou Cheng Tseu Seu tseu;* Houei Tsoung l'anoblit sous le nom de Yi Chouei-heou, et Tou Tsoung, également empereur de la dynastie Soung le promut sous le nom de *Yi Kouo Koung*, d'après Yi, district du Chan Toung méridional.

Ce même titre de *Wou King Pouo-che* « est aussi donné, par privilège héréditaire, aux premiers-nés en ligne directe de la descendance de vingt-deux hommes illustres qui passent pour avoir laissé des instructions tendant à améliorer les mœurs du peuple. Leur office consiste à offrir des sacrifices à leur illustre ancêtre[2] ».

Voici leurs noms :

a) Tcheou-Koung, fils de Si Pé, chef de l'Ouest, c'est-à-dire Tch'ang, duc de Tcheou, connu sous le nom de Wen Wang; Tcheou Koung était le frère cadet de Wou Wang, le premier empereur des Tcheou, dont il fut ministre; il passe pour être l'inventeur de la boussole; sa descendance est représentée par deux *Wou King Pouo-che : Toung yé* et *Ki*.

b) Onze Sages, disciples de Confucius : Yen Youen, Tseng Tseu-Yu, Min Tseu K'ien, Tchoung Ki-lou, Yeou Tseu-Yeou, Touan-mou Tseu-Koung, Pou Tseu-hia,

1. Hoang, *Administration*, p. 51.
2. *Ibid.*, p. 52.

YEN TSEU-YEOU, JEN PE-NIEOU, JEN TCHOUNG KOUNG, TCHOUAN-SOUEN TSEU-TCHANG.

c) MENG TSEU, né le 11 mars 372, mort le 10 décembre 290 av. J.-C., le plus célèbre des disciples de Confucius; en 1083, l'empereur TCHEN TSOUNG le nomma *Tsou Kouo Koung* (duc de l'État de Tsou), et en 1088 TCHE TSOUNG le fit admettre comme Associé dans le Temple de Confucius; l'inscription de la tablette de Meng Tseu fut changée en 1330 en *Yu Cheng Koung*, et enfin, en 1530, l'empereur CHE TSOUNG, de la dynastie des Ming, fixa le titre d'une manière définitive en *Yu Cheng Meng Tseu.*

d) FOU CHENG, originaire de Ts'i-nan fou dans le Chan Toung; célèbre déjà sous la dynastie des Ts'in pour sa connaissance des Livres classiques; il passe pour avoir dicté de mémoire sous WEN TI, empereur de la dynastie des Han, la version moderne du *Chou King* connue sous le nom de *Kin wen;* il fut admis en 647 dans les temples.

e) HAN YU ou HAN WEN KOUNG, né en 768, à Teng Tcheou, Ho-nan, mort en 824 ap. J.-C., célèbre homme d'État et poète de la dynastie des T'ang; fut le principal chef de l'école confucianiste jusqu'à la dynastie des Soung, et adversaire des bouddhistes et des taoïstes; il fut admis en 1084 dans le Temple de Confucius.

f) Six lettrés de la dynastie des Soung, auteurs de nouveaux commentaires sur Confucius du milieu du XI[e] siècle à la fin du XII[e] : TCHEOU TOUEN-YI, né en 1017, mort en 1073; CHAO YOUNG, né en 1011, mort en 1077; TCH'ENG HAO, né en 1032, mort en 1085; TCH'ENG YI, né en 1033, mort en 1107; TCHANG TSAI, né en 1020, mort en 1077; TCHOU-HI, né le 18 octobre 1130, mort le 23 avril 1200.

g) KOUAN YU, né en 160 à Kiai Tcheou, dans le Chan Si, mort en 219; célèbre général déifié sous le titre de KOUAN TI, Dieu de la Guerre.

La durée séculaire du confucianisme montre que si, dans certaines conditions, il avait donné sa forme au système social, et partant au système administratif du Céleste Empire, ce système administratif devait crouler lorsque

les préceptes du Sage cesseraient de répondre aux besoins d'une vie nouvelle. On ne peut dire que le confucianisme donne satisfaction aux aspirations les plus élevées de l'âme humaine; il est la directrice du lettré aujourd'hui purement athée; il développe la mémoire aux dépens de la raison, mais s'il est une nourriture suffisante pour le fonctionnaire, il ne saurait convenir à la masse du peuple qui cherche dans les superstitions du taoïsme, dans les invocations au Buddha, dans le culte des ancêtres, un aliment intellectuel et moral moins sec que celui que lui fournit la doctrine terre à terre de Confucius. Il est facile de constater que, sous les influences extérieures qui se font de jour en jour sentir davantage dans l'Extrême-Orient, le peuple chinois est troublé dans sa quiétude : le confucianisme, devenant insuffisant pour satisfaire aux besoins d'une situation nouvelle, prendra place forcément un jour parmi les théories qui n'ont plus d'intérêt que pour le philosophe de cabinet.

Toutefois, il est juste de dire que c'est Confucius qui a donné à la Chine sa véritable tradition et lui a par conséquent fourni son élément de durée et son unité dans la suite des temps.

Un des résultats, le plus grand peut-être, le plus pratique sans aucun doute de l'enseignement confucianiste, est la forme donnée à la *Piété filiale* d'où dérive le *Culte des Ancêtres*.

Confucius a donc créé ainsi un système de morale, surtout un système de gouvernement, système ayant pour base des règles bien déterminées qui révèlent peut-être leur caractère le plus simple et le plus intelligible dans le *Hiao King*, ou Livre de la Piété filiale.

Hiao King.

Le caractère *Hiao* que l'on traduit par « Piété filiale », est formé de deux caractères, l'un signifiant « vieillard », l'autre signifiant « un fils », en sorte que suivant l'antique dictionnaire *Chouo Wen*, publié en 100 ap. J.-C., il représente à l'œil un fils portant un homme âgé, c'est-à-dire un enfant portant son parent. La piété filiale a été l'objet des entretiens de Confucius avec son disciple Tseng Tseu ; tel

était l'attachement de celui-ci pour ses parents, qu'un jour sa mère ayant besoin de lui et ne pouvant le faire prévenir de son désir, elle se mordit le doigt, et par un phénomène de télépathie anticipée, le jeune homme averti par une douleur subite, rentra chez lui; il a mérité le surnom de *Tsoung Cheng* et, avec Yen Houei, Tseu-Seu et Meng K'o, il est l'un des quatre « Assesseurs » de Confucius dans les temples. Il est probable que ces conversations sur la piété filiale n'ont été transcrites ni par Confucius, ni par son interlocuteur lui-même, mais que répétées par Ts'eng Tseu à ses disciples, ces derniers les ont recueillies et classées, formant ainsi le livre canonique de second ordre appelé *Hiao King*, classique de la Piété filiale, qui ne comprend que 1.903 caractères.

Le *Hiao King*, comme les autres Livres classiques, a eu à souffrir de la proscription de l'empereur Ts'in Che Houang-ti, au IIIe siècle avant notre ère; reconstitué depuis, cet ouvrage a été l'objet de nombreux commentaires et de plusieurs éditions dont les plus typiques sont, sans doute, celles de l'empereur Hiouen Tsoung en 722 et de Se-ma Kouang au XIe siècle. Il a été traduit dans plusieurs langues étrangères, ainsi qu'on le pourra voir dans la *Bibliotheca Sinica*.

Le *Hiao King* de l'empereur Hiouen Tsoung, qui est celui qui a été traduit en anglais par le Rev. Dr James Legge, comprend dix-huit chapitres. C'est, comme je l'ai écrit jadis [1], une étude complète de la piété filiale; mais cette étude n'est nullement envisagée à un point de vue élevé; elle est terre à terre, utilitaire, sans grandeur; si le *Hiao King* n'a pas été écrit par Confucius, ni même par Ts'eng Tseu, il n'en porte pas moins l'inspiration du célèbre moraliste chinois; si le style même de ce livre permet d'hésiter sur le nom de son auteur, son caractère pratique le fait classer avec juste raison parmi les écrits de l'École de ce Sage, dont le système a eu le plus de durée parce qu'il était une morale simple plutôt qu'une philosophie quintessenciée. La piété filiale n'est plus un sentiment naturel,

1. *Revue de l'Histoire des Religions*, III, 1881, p. 222.

spontané, grand, noble, aussi divin qu'humain, c'est un devoir parfaitement limité, parfaitement défini, envers ses parents, envers son souverain. C'est la source même de toutes vertus, et la première des vertus est la conservation de soi-même :

« Tout notre corps, jusqu'au plus mince épiderme et aux cheveux, nous vient de nos parents; se faire une conscience de le respecter et de le conserver, est le commencement de la piété filiale. Pour atteindre la perfection de cette vertu, il faut prendre l'essor et exceller dans la pratique de ses devoirs; illustrer son nom et s'immortaliser, afin que la gloire en rejaillisse éternellement sur son père et sur sa mère. La piété filiale se divise en trois sphères immenses : la première est celle des soins et des respects qu'il faut rendre à ses parents; la seconde embrasse tout ce qui regarde le service du prince et de la patrie; la dernière et la plus élevée, est celle de l'acquisition des vertus, et de ce qui fait notre perfection. » (Chap. I.)

Cette piété filiale n'est nullement la même pour tous; elle varie suivant la classe; elle n'est pas chez l'empereur ce qu'elle est chez les princes, les grands, les lettrés ou le peuple. Si le Fils du Ciel témoigne de son amour et de son respect extrême pour ses parents, il servira d'exemple à ses peuples pour honorer les leurs; si les princes sont sans orgueil, quelque élevé que soit leur rang, ils ne tomberont pas; ils doivent être économes, se garantir du luxe, tout en vivant avec dignité; un premier ministre ne doit point s'écarter des lois des anciens empereurs, ni dans ses habits, ni dans ses discours, ni dans ses actions; les fonctionnaires subalternes peuvent conserver leur dignité tout en étant fidèles et obéissants et en ne manquant point dans leur service à ce qu'ils doivent à leurs supérieurs : la piété filiale s'étend depuis l'empereur jusqu'au moindre des citoyens.

La piété filiale n'est plus ce sentiment simple d'amour de l'enfant pour ses parents, c'est un sentiment complexe qui comprend tous les sentiments, une vertu multiple qui renferme toutes les vertus, universelle, « embrassant tout

depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, ne commençant ni ne finissant à personne ».

Et Tseng Tseu, émerveillé de s'écrier : « Que la grandeur de la piété filiale est immense ! » et le Sage de répondre : « Ce qu'est la régularité des mouvements des astres pour le firmament, la fertilité des campagnes pour la terre, la piété filiale l'est constamment pour les peuples. » (Ch. VII.)

Au point de vue gouvernemental, la piété filiale, qu'on soit empereur, roi, prince, etc., consiste à bien traiter ses inférieurs. (Ch. VIII). — Lorsque Tseng Tseu demande à son maître s'il y a quelque vertu au-dessus de la piété filiale, Confucius lui répond que de même que l'homme est la plus noble production du Ciel et de la Terre, dans les actions de l'homme, rien n'est au-dessus de la piété filiale. (Ch. IX.) — La piété filiale comprend cinq choses : témoigner à ses parents le plus profond respect; leur procurer les aliments qui leur soient le plus agréables; manifester la plus vive anxiété quand ses parents sont malades; dans le deuil être frappé de désolation; enfin dans les honneurs funèbres, marquer la plus profonde vénération. (Ch. X.) — A l'époque des Tcheou, c'est-à-dire à celle de Confucius, il y avait cinq sortes de supplices : 1° une marque noire qu'on imprimait sur le front; 2° l'amputation du bas du nez; 3° celle du pied ou du nerf du jarret; 4° la castration; 5° la mort; ces cinq sortes de supplices s'appliquaient à trois mille espèces de crimes, mais, nous dit le *Hiao King*, aucun de ces crimes n'égale l'absence de piété filiale. (Ch. XI.) — Tseng Tseu pose la question de savoir si un fils qui obéit en tout à son père remplit les devoirs de la piété filiale et le Sage de rétorquer : comment une obéissance absolue à toutes les volontés du père peut-elle être considérée comme un devoir de la piété filiale, puisque le prince, le père, etc., doivent être avertis lorsqu'ils commettent des fautes? (Ch. XV.) Il y a donc droit de remontrance.

Comme on le voit, rien de plus précis que les devoirs de la piété filiale; et ce n'est pas seulement dans le *Hiao King* que vous les trouverez énumérés. Le rituel *Li Ki* à côté d'une pensée délicate : « Un fils rempli de piété filiale entend

ses père et mère sans qu'ils lui parlent et il les voit sans être en leur présence », nous donne les renseignements les plus circonstanciés sur le deuil, par exemple : « La rigueur du deuil ne doit pas aller jusqu'à trop s'amaigrir ou jusqu'à affaiblir ni la vue, ni l'ouïe... Si on a une blessure à la tête, on peut la laver; si on est échauffé, on peut prendre le bain; si on est malade, on peut manger de la viande et boire du vin; mais on reprend les observances du deuil dès qu'on est remis; les négliger, ce serait outrager la nature et abjurer la piété filiale. » Ceci est plein de bon sens.

Le dernier chapitre (XVIII) même du *Hiao King* donne les conseils les plus méticuleux sur la manière d'ensevelir les parents; la conclusion cependant de ce livre de préceptes, de ce guide de la vie quotidienne, est élevée et se rapproche de nos idées sur la piété filiale :

« Honorer et aimer ses parents pendant leur vie, les pleurer et les regretter après leur mort, est le grand accomplissement des lois fondamentales de la société humaine. Qui a rempli envers eux toute justice, pendant leur vie et après leur mort, a fourni en entier la grande carrière de la piété filiale. »

La Piété filiale, telle que nous la dépeint le *Hiao King*, n'est plus le sentiment naturel qui se retrouve chez tous les peuples, le peuple chinois compris; c'est une doctrine officielle. La Piété filiale comme nous l'entendons est affaire individuelle; elle n'a d'influence ni sur notre politique générale, ni sur nos croyances religieuses. A la Chine, au contraire, elle a transformé la nation en une vaste famille dont le chef est l'empereur; elle est devenue la base d'un gouvernement qui n'a rien de chimérique, qui est réel et durable puisqu'il existe depuis des siècles. Dire qu'il existera longtemps encore, nous ne le pensons pas; cependant nous croyons, malgré certains signes, qu'on ne peut, dès à présent, prévoir le terme d'un système qui a eu l'avantage de s'appuyer sur un sentiment simple et naturel à l'origine, au lieu d'avoir pour point de départ des théories creuses et artificielles, mais qui ne saurait tenir devant les idées nouvelles que les relations toujours croissantes avec les

étrangers apporteront nécessairement. Ce dogme de la piété filiale, pivot de la machine sociale qui, dans l'ordre politique, a donné à la Chine son mode de gouvernement, devait forcément dans l'ordre religieux créer un culte spécial. Ce respect profond envers les parents, ces devoirs incessants, ces conseils sévères, ont nécessairement créé entre les parents et les enfants, toujours en théorie, une barrière immense. Les soins rendus aux morts se sont facilement transformés en un culte qui, perfectionné avec le temps, multipliant ses cérémonies, est devenu le culte des ancêtres. Et, de même que dans le gouvernement, le système a continué son fonctionnement quoique son origine soit aujourd'hui un peu oubliée, dans la religion, le dogme a fait place au cérémonial, et la pratique de la piété filiale s'est à peu près restreinte au culte rendu aux ancêtres.

« Anciennement le prince de Yu (Chouen) honorait la vertu, et parmi les hommes égaux en vertu donnait le premier rang aux plus âgés. Les Hia honoraient les dignités, et parmi les hommes égaux en dignité donnaient le premier rang aux plus âgés. Les Yin honoraient la richesse, et parmi les hommes également riches donnaient le premier rang aux plus âgés. Les Tcheou honoraient la parenté, et parmi les parents au même degré donnaient le premier rang aux plus âgés. Chouen et les remarquables souverains des dynasties des Hia, des Yin et de Tcheou ont tous tenu compte de l'âge. L'âge est honoré partout depuis longtemps. L'honneur rendu à l'âge tient le premier rang après la piété filiale [1] ».

Meng Tseu dit : « Trois choses sont contraires à la piété filiale. La plus répréhensible est de n'avoir pas d'enfants. Tchao K'i dit : « Trois choses sont contraires à la piété filiale. La première est d'encourager les parents à mal faire, par des flatteries et une coupable complaisance. La seconde est de ne pas vouloir exercer une charge lucrative, pour soulager l'indigence de ses vieux parents. La troisième est de n'avoir ni femme ni enfants et de faire cesser ainsi les offrandes aux ancêtres. De ces trois fautes, la plus grave

1. *Li Ki*, II, pp. 307-308.

est de rester sans postérité. Chouen contracta mariage sans avoir averti ses parents, parce que (s'il les avait avertis, il n'aurait pas obtenu leur consentement), il n'aurait pas eu d'enfants. Les sages pensent que c'est comme s'il les avait avertis [1] ».

Culte des Ancêtres.

Suivant l'ancienne philosophie chinoise, l'homme a deux âmes, nous dit De Groot :

1° Le *chen* ou âme immatérielle émane de la partie céleste éthérée du Cosmos, et se compose de la substance *yang;* quand elle opère d'une manière active dans le corps humain vivant, elle est appelée *k'i* ou « souffle », et *hwun;* quand elle en est séparée après la mort, elle vit comme un brillant esprit, désigné *Ming*.

2° Le *kouei*, l'âme matérielle, émane de la partie terrestre de l'Univers, et est formée de la substance *yin;* quand l'homme vit, elle agit sous le nom de *p'o*, et à sa mort, elle retourne à la Terre; c'est donc le *kouei* qui est enseveli avec le corps, et le *chen* réside à l'entour de la tombe.

En réalité chacun des viscères a une âme à forme humaine, et quelques médecins attribuent à l'homme un nombre infini d'âmes ou de parties d'âmes, ou, comme ils le disent, « cent *chen* » qui, suivant l'âge, changent de place dans le corps; d'ailleurs le foie, les poumons et les reins correspondent au printemps, à l'automne et à l'hiver comme à l'Est, l'Ouest et le Nord; les âmes peuvent se séparer du corps, et même, par la magie noire, en être extraites, sans occasionner la mort nécessairement. Les esprits peuvent entrer en relation avec les vivants; il y en a qui se vengent du mal qu'on leur a fait; naturellement ils apparaissent aux hommes dans leurs rêves.

Quand un homme est sur le point de mourir, on convoque ses parents pour assister à ses derniers moments; dès qu'on s'aperçoit que la fin est proche, on transporte le moribond de son lit sur des planches placées sur des tréteaux et il est couvert de la natte sur laquelle il était étendu; on le lave et le rase et ses vêtements funéraires sont arrangés autour de lui, les souliers aux pieds, le cha-

1. Trad. Couvreur, liv. IV, ch. I, pp. 482-3.

peau à la tête, le pantalon et la robe à côté. Un silence religieux règne dans la salle, mais dès que le malade a rendu le dernier soupir, ses parents se répandent en bruyantes lamentations; les yeux du mort sont fermés, et une fenêtre est ouverte pour permettre aux mauvais esprits, cause de la maladie, de fuir de la maison. Les parents les plus proches revêtent des vêtements grossiers et lavent le corps; ce sont généralement les femmes qui se livrent à cette cérémonie. Une lumière et de petites poupées en papier qui représentent des serviteurs sont placées près du corps, et les enfants vont recueillir chez les voisins des cendres qui seront placées dans le cercueil; le mobilier de l'appartement est enlevé; du riz cuit, des légumes sont distribués sur une table à côté du défunt en même temps qu'une offrande de même nature est offerte à la divinité locale du sol; enfin les parents et les amis viennent faire les visites de condoléances.

Puis le corps est revêtu de pantalons de toile ou de coton doublé d'une étoffe de soie blanche, de bas semblables et d'une blouse à larges manches qui descend jusqu'aux genoux; par dessus on ajoute des jaquettes, des robes, etc., comme en portait le défunt; après l'habillement, une offrande de mets appelée *si cheng*, « adieu à la vie », a lieu pour montrer que la famille n'espère plus que le défunt revienne à la vie; sur la table on place perpendiculairement une planchette de bois en forme de tronc de pyramide d'une dizaine de centimètres de hauteur, qui représente le corps et dans laquelle l'âme doit pénétrer grâce aux prières du bonze convoqué à cet effet. Un sacrifice d'une douzaine de plats, puis un envoi d'argent au défunt sous forme de monnaie de papier que l'on brûle, ont lieu plus tard.

Puis vient la réception du cercueil, *tsie-pan*, porté par six ou huit coolies sur leurs épaules, accompagnés de musiciens; dans le cercueil on jette des clous pour que les enfants et petits-enfants puissent avoir des héritiers mâles, puis une poignée de graines de chanvre et de pois, symbole d'une nombreuse postérité, puis du blé, du millet, etc.,

signe d'abondance; on ajoute des débris de papier, puis le tout est couvert d'une planche percée de sept trous, correspondant aux étoiles de la Grande Ourse. Sur cette planche, on place un matelas de coupures de papier, puis une natte faite avec de la moëlle de roseau, puis une natte ordinaire et un oreiller de bambou. Une poignée de sapèques, emblème de la possession de la fortune jusqu'après la mort, est placée dans les manches du défunt; on a soin, d'ailleurs, d'enlever les sapèques avant les funérailles. Puis le corps est placé dans le cercueil avec les objets dont le défunt a fait usage dans ce monde et qui pourraient lui servir dans l'autre : tels que sa pipe, son pinceau, son encrier, la copie du brevet de son grade s'il est mandarin, etc. Enfin, on cale le corps avec des morceaux de chaux, de l'argent en papier, ou de simples morceaux de papier, puis on étend un drap blanc, puis un drap rouge plus petit, puis une grande et une petite paire de pantalons, bourrés de lingots de papier d'or et d'argent, puis les petits esclaves de papier dont nous avons déjà parlé, un miroir, ou à son défaut une rondelle de fer-blanc, puis une bande de toile grossière sur laquelle est dessinée à l'encre noire une figure mâle ou femelle suivant le cas; puis on place le couvercle sur le cercueil, les parents se retirant à une certaine distance, ou dans une autre pièce, pour éviter que leurs ombres soient emprisonnées avec le corps du défunt dans sa dernière demeure.

Puis on devra choisir un jour favorable pour l'enterrement; on envoie les cartes de deuil, puis aura lieu l'emmagasinage du cercueil en attendant son enterrement définitif, toutefois, il ne me paraît pas utile d'entrer ici dans le détail de toutes ces cérémonies. Je rappellerai qu'il y a cinq degrés ou cinq sortes d'habillement de deuil suivant la parenté; que le blanc est la couleur du deuil en général, et le bleu la couleur du deuil impérial.

La durée du deuil varie suivant le degré de parenté, en voici les règles d'après le *Ta Ts'ing liu li*, code pénal de l'Empire :

Le deuil, pour les plus proches parents au premier degré

sera porté pendant trois ans : l'habillement sera fait du chanvre le plus grossier et sans que les bords soient cousus.

Le deuil, pour les autres parents au premier degré, sera de trois ou de cinq mois : l'habillement sera fait d'un chanvre de moyenne grosseur, et bordé.

Pour les parents au second degré, le deuil sera porté pendant neuf mois : l'habillement sera fait de toile grossière.

Pour les parents au troisième degré, le deuil sera de cinq mois : l'habillement sera fait d'une toile de moyenne finesse.

Pour les parents au quatrième degré, le deuil durera trois mois et l'habillement sera fait d'une toile de moyenne grosseur.

Le deuil est porté pendant trois ans pleins :

Par un fils, pour son père ou sa mère;

Par une fille, pour son père et sa mère, lorsqu'elle vit sous le même toit, quoiqu'elle soit fiancée, ou même mariée, ou si, étant divorcée, elle est renvoyée chez ses parents;

Par la femme du fils, pour le père et la mère de son mari;

Par un fils et sa femme, pour celle qui a succédé à la première femme de son père; pour la femme de son père, ayant remplacé sa mère, et pour la femme de son père, qui l'a nourri;

Par le fils d'une femme inférieure et par sa femme, pour sa mère naturelle, et pour la première femme de son père;

Par un fils adoptif et sa femme, pour les père et mère qui l'ont adopté;

Par un petit-fils et sa femme, pour ses grands-parents paternels;

Par une femme, principale ou inférieure, pour son mari.

Dans l'humble demeure du paysan, comme dans la maison somptueuse du banquier, dans le misérable logis du coolie comme dans l'imposant yamen du mandarin, l'ancêtre est présent au foyer domestique, dans un cadre qui varie suivant la fortune, mais entouré partout de la même vénération. Les ancêtres sont représentés soit par une simple tablette, *chen tchou* ou *chen p'ai*, d'environ quinze

centimètres de haut sur quatre de large, soit, chez les gens aisés, par une salle, *tsou miao,* où sont réunies et rangées par ordre chronologique les tablettes de tous les parents défunts; ces salles sont plus ou moins richement ornées, suivant l'état de fortune du propriétaire; les tablettes se trouvent toujours chez le fils aîné, souvent aussi chez la plupart des membres de la famille. Parfois, derrière la tablette, une cavité permet de recueillir des morceaux de papier portant les noms d'ancêtres éloignés; tous les jours on brûle de l'encens et du papier devant les tablettes, en accompagnant la cérémonie de génuflexions.

On célèbre d'une manière générale le culte des ancêtres dans la première moitié d'avril, cent six jours après le solstice d'hiver, période appelée *tsing ming;* toute la population se rend en famille aux cimetières, portant les objets nécessaires aux libations et aux sacrifices, le papier et l'encens pour être brûlés; les tombes sont réparées et nettoyées; il existe, comme on le voit, une grande ressemblance entre cette cérémonie et les visites que l'on fait dans nos pays dans les cimetières le jour de la Toussaint ou le jour des Morts. Les prières terminées, trois morceaux de gazon sont placés à l'avant et à l'arrière de la tombe pour maintenir des flots de papier rouge et blanc qui flottent au vent, indiquant que les rites ont été accomplis.

Comme on le voit, ce culte est simple; il réunit également toutes les classes de la société, toutes les sectes religieuses de l'Empire, qu'elles soient confucianistes, bouddhistes ou taoïstes; on peut donc dire avec raison que tout en n'étant pas comprise dans les *San Kiao,* les trois religions d'Etat, elle est la principale religion de la Chine. C'est le plus sérieux ennemi que rencontre le prosélytisme chrétien; car le culte des ancêtres étant la base même de la société, le christianisme représente, en dehors du principe religieux, un aspect révolutionnaire et subversif. On a essayé de tourner la difficulté en disant que le culte des ancêtres ne consistait qu'en hommages rendus à la mémoire des parents défunts. Mauvaise foi ou erreur ! Le culte des ancêtres est une religion, une véritable religion,

avec des cérémonies parfaitement précises et c'est ainsi que l'a compris le Saint-Siège.

Nous consacrerons quelques lignes à MENCIUS, le principal disciple et compatriote de Confucius. Mencius est la forme latinisée donnée par les missionnaires du XVII[e] siècle à MENG TSEU. Il appartenait à la famille MENG SUN, l'une des plus considérables du royaume de Lou, mais qui avait perdu son influence dans la première moitié du V[e] siècle. Son nom était K'o; né en 372 av. J.-C., il vécut jusqu'en 290, mourant à l'âge de 82 ans. Il avait perdu de bonne heure son père KI KOUNG-YI, établi dans le pays de Tseou, dans le district de Yen Tcheou, province de Chan Toung; il fut élevé par sa mère TCHANG CHE qui lui inculqua les principes de la vertu. On n'a que fort peu de renseignements sur la vie de Mencius, encore faut-il les tirer de ses écrits; il a occupé des postes de conseiller près de différents princes; on le trouve d'abord conseiller de Ts'i vers 322; de Ts'i, il passa à T'ang, à Leang, retourna à Ts'i; à Lou en 309, il paraît avoir occupé des fonctions publiques pendant vingt-quatre ans environ. Mencius.

On lit dans Mailla, VIII, p. 302, à l'année 1084 : « TCHANG TCHE, chef du *Kouo Tseu Kien* ou Collège impérial, avait autrefois demandé à l'empereur de donner un titre d'honneur à MENG K'O, autrement Meng Tseu, de le mettre dans la salle de Confucius, et de donner à ce dernier celui de *Ti* ou d'empereur. Chen Tsoung (empereur Soung) avait renvoyé cette proposition devant le tribunal des Rites et à son Conseil qui l'avaient rejetée comme déraisonnable. Cette année, à la cinquième lune, TSENG HIAO-KOUAN, gouverneur de Yun Tcheou, remit cette affaire sur le tapis, et on conclut qu'elle était juste, parce que Meng Tseu avait fait paraître beaucoup de zèle contre les pernicieuses doctrines de YANG et de MÉ, et que le T'IEN l'avait substitué à Confucius pour conserver la saine doctrine. On donna à Meng Tseu le titre de *Tseou Kouo Koung*, et il fut placé dans la salle de Confucius avec Yen Tseu; en même temps on éleva SIUN KOUANG, YANG HIOUNG et HAN YU à la dignité de *Pe*, dignité inférieure à celle de *Koung* ou de

comte (*lire* duc); le premier du titre de *Lan Ling Pe;* le second de celui de *Tching Tou Pe,* et le troisième de *Tchang Li Pe;* on les plaça dans les galeries qui sont sur les deux ailes de la salle. »

Nous avons vu que l'ouvrage qui porte le nom de Mencius est le quatrième des *Se Chou* ou *Quatre Livres,* les premiers des Livres classiques de second ordre. Le P. AMIOT[1] nous dit que Mencius « n'ayant d'autre doctrine que celle des Anciens, ne diffère de Confucius que dans la manière de l'annoncer et de l'expliquer. Son ouvrage, que nous devons aux soins de KOUNG-SUN TCH'EOU et de WAN TCHANG qui l'ont publié, est divisé en sept parties, dont le précis peut se réduire à ce peu de mots : L'homme est essentiellement bon de sa nature; il est par conséquent capable de toutes les vertus : naturellement bon, il ne doit pas se dépraver; pouvant être vertueux il ne doit rien négliger pour le devenir. La connaissance et la pratique de ses devoirs, comme homme, et comme homme vivant en société, le conduisent droit à son but : il connaîtra tous ses devoirs, s'il se connaît lui-même, et s'il connaît les autres; il en remplira toute l'étendue s'il sait être humain et juste».

Mencius n'est pas un disciple servile de Confucius; il a soin de tenir compte de la différence que les temps ont opérée dans les conditions sociales. Il tient un langage singulièrement hardi vis-à-vis des Grands. Il aime la polémique et on le verra défendre les devoirs contre Yang Tchou, les droits de l'individu contre Mo Tseu.

Lao Tseu

Le principal ouvrage qui porte depuis une époque inconnue le nom de LAO TSEU, est le *Tao Te King,* le Livre de la Voie et de la Vertu, ou mieux, suivant le P. Wieger, *Traité du Principe et de son action,* base du Taoïsme, *Tao Kiao,* une des trois religions de la Chine, dans lequel sont révélés les mystères du *Tao,* qui nous est parvenu, divisé en deux parties, dont la première est le *Tao,* la seconde le *Te,* carac-

1. *Mém. concernant les Chinois,* III, p. 47.

tère du *Tao*, vertu idéale, à laquelle l'homme ne peut atteindre, renfermé en 80 chapitres, suivant une division qui est attribuée à HO-CHANG KOUNG; mais il est certain, surtout si l'on en croit les légendes rapportées par TCHOUANG TSEU, que le *Tao* a été connu avant l'auteur du *Tao Te King*; le troisième des cinq empereurs, HOUANG TI, fort révéré par les adeptes de Lao Tseu, qui régnait suivant la légende plus de 2000 ans av. J.-C., était le dieu de la doctrine dont Lao Tseu était le prophète [1].

On attribue à cet empereur l'ouvrage dialogué connu sous le nom de *Nei King*, livre canonique intérieur, composé de deux parties, le *Sou wen* ou questions relatives aux origines, dont le *Yin fou King* serait un développement, et le *Ling tchou King*, livre du principe des choses intellectuelles.

Mais arrivons à Lao Tseu.

Vie de Lao Tseu.

LAO-TSEU est né la troisième année de TING WANG, prince de Tcheou, c'est-à-dire en 604, à K'io jin, dans le royaume de Ts'ou, province actuelle du Ho Nan; cette date, conforme à la tradition historique, n'est pas donnée par Se-ma Ts'ien dans la biographie qu'il a consacrée au philosophe dans son *Che-ki*; si cette date est acceptée, elle rend difficile d'admettre l'authenticité de l'entrevue de Lao Tseu et de Confucius qui aurait eu lieu en 500 avant J.-C.; si ce dernier avait alors cinquante et un ans, comme l'affirme Tchouang Tseu, Lao Tseu aurait eu cent quatre ans. Le nom de famille de Lao Tseu était LI, son petit nom EUL, son titre honorifique PE YANG, et son nom posthume TAN. Il fut garde des archives de Lo, capitale des souverains de la dynastie Tcheou. Prévoyant la décadence de ces princes, il quitta son emploi, et entreprit un voyage; à la passe de Han Kou, province de Ho Nan, le gardien YIN HI le pria d'écrire ses pensées pour son instruction avant de se retirer du monde; en conséquence, Lao Tseu composa son ouvrage en deux parties sur le *Tao* et le *Te*, et l'ayant confié à Yin Hi, il disparut. On ignore quand mourut le philosophe.

Lao Tseu eut un fils nommé TSOUNG qui fut général du royaume de Wei et obtint un fief à Touan Kan. Son fils

1. CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien*, p. CLXXXII.

appelé TCHOU eut lui-même pour fils KOUNG; le petit-fils de Koung qui s'appelait HIA, remplissait une charge sous l'empereur HIAO WEN, des Han. KÏAÏ, fils de Hia, devint ministre de K'IANG, roi de Kiao-si, et, à cause de cette circonstance, s'établit avec sa famille dans le royaume de Ts'i [1].

Légende de Lao Tseu.

Il est évident que ces faits manquent du merveilleux qui doit s'attacher à la personne du chef d'une religion. Il y fut pourvu. Un certain Ko Houng plaça la légende de Lao-Tseu en tête du *Chen sien tch'ouen* [2], « Histoire des Dieux et des Immortels », vers l'an 350 de J.-C., et nous y trouverons le côté fabuleux absent de la biographie ordinaire : « Sa mère devint enceinte par suite de l'émotion qu'elle éprouva en voyant une grande étoile filante. C'était du Ciel qu'il avait reçu le souffle vital; mais, comme il fit son apparition dans une maison dont le chef s'appelait *Li* (poirier), on lui donna LI pour nom de famile. Quelques auteurs disent que Lao Tseu est né avant le ciel et la terre; suivant d'autres, il possédait une âme pure émanée du ciel. Il appartient à la classe des esprits et des dieux. Certains écrivains racontent que sa mère ne le mit au monde qu'après l'avoir porté dans son sein pendant soixante et douze ans. Il sortit par le côté gauche de sa mère. En naissant il avait la tête blanche (les cheveux blancs) : c'est pourquoi on l'appela Lao Tseu (l'enfant vieillard). Quelques auteurs disent que sa mère l'avait conçu sans le secours d'un époux, et que Lao Tseu était le nom de famille de sa mère. D'autres disent que la mère de Lao Tseu le mit au monde au bas d'un poirier, il montra le poirier et dit : *Li* (poirier) sera mon nom de famille, etc. [3] ».

Que ne raconte-t-on pas encore?

KO HOUNG nous narre les voyages de Lao Tseu : « Quelques auteurs disent que, du temps de l'empereur Tch'eng-wang (1115 à 1079 av. J.-C.), il fut gardien des archives. Alors il voyagea aux extrémités de l'Occident, dans les

1. Stanislas Julien, *l. c.*, p. XXI.
2. Cette légende a été traduite par Stanislas Julien, *l. c.*, pp. XXIII-XXXII.
3. S. JULIEN, *l. c.*, p. XXIII.

royaumes de *Ta T'sin, de Tchou Kien,* etc. Il reçut le titre de *Kou Sien- sing,* « l'ancien docteur ». Il convertit ces royaumes. Sous le règne de K'ANG WANG, il s'éloigna de ces contrées et revint dans le pays de *Tcheou.* Il reprit la charge de gardien des archives. Du temps de *Tchao Wang,* il quitta ses fonctions, retourna à *Po,* son pays natal, et y vécut dans la retraite. Lao Tseu voulut de nouveau convertir les peuples du *Si Yu* (des contrées situées à l'occident de la Chine). Le cinquième mois de la treizième année de l'empereur TCHAO WANG (1052 à 1002 av. J.-C.), il monta sur un char traîné par un buffle noir, ayant pour cocher SIU-KIA, et voulut sortir, à l'ouest, par le passage de *Han Kou.* YIN-HI, gardien de ce passage, sachant que c'était un homme extraordinaire, le suivit et l'interrogea sur le *Tao* [1] ».

Entrevue de Confucius et de Lao Tseu.

SE-MA TS'IEN raconte que K'oung Tseu se rendit au pays des Tcheou, c'est à dire Lo Yang (Ho Nan fou) : « Ce fut sans doute alors qu'il vit Lao Tseu, écrit le célèbre historien. Quand il prit congé pour s'en aller, Lao Tseu le reconduisit en lui disant : « J'ai entendu dire que l'homme riche et puissant reconduit les gens en leur donnant des richesses, que l'homme bon reconduit les gens en leur donnant des paroles. Je ne saurais être riche et puissant, mais je prends furtivement le titre d'homme bon ; je vous reconduirai donc en vous donnant des paroles, et voici ce que je vous dirai : Celui qui est intelligent et qui est profond observateur est près de mourir, car il critique les hommes avec justesse; celui dont l'esprit est très savant, ouvert et vaste, met en péril sa personne, car il dévoile les défauts des hommes. Celui qui est fils ne peut plus se posséder; celui qui est sujet ne peut plus se posséder [2] ».

Si l'entrevue avait eu lieu réellement, ces paroles auraient été fort désagréables à Confucius, car en d'autres termes, elles veulent dire, écrit Chavannes : « Une grande intelligence et une profonde instruction sont choses pernicieuses pour qui les possède; celui qui s'acquitte des devoirs de la piété filiale et celui qui agit en sujet loyal ne se possèdent

1. S. JULIEN, pp. XXV-XXVI.
2. CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien,* V, pp. 299-301.

plus eux-mêmes, car ils sont à la merci, l'un de ses parents, l'autre de son prince. C'est la condamnation de l'intelligence, de la piété filiale et du loyalisme qui sont les principes essentiels de la doctrine de Confucius [1] ».

Le récit de cette entrevue entre les deux philosophes était fort populaire en Chine; la scène est même représentée dans un des bas-reliefs du IIe siècle de notre ère, conservés au Chan Toung et publiés par M. Chavannes [2]. Lorsque Confucius eut quitté Lao Tseu, il dit à ses disciples : « Je sais que les oiseaux volent dans l'air, que les poissons nagent, que les quadrupèdes courent. Ceux qui courent peuvent être pris avec des filets; ceux qui nagent, avec une ligne; ceux qui volent, avec une flèche. Quant au dragon qui s'élève au ciel, porté par les vents et les nuages, je ne sais comment on peut le saisir. J'ai vu aujourd'hui Lao Tseu : il est comme le dragon [3] ! »

Si l'on est d'accord sur l'époque à laquelle vivait Confucius (551 à 479 av. J.-C.), il n'en est pas de même pour Lao Tseu. Tandis que Ko Houng, l'auteur de la légende insérée dans le *Chen sien tch'ouen*, « Histoire des Dieux et des Immortels », le fait vivre au XIe siècle avant notre ère, Se-ma Ts'ien le fait vivre à la fin du VIe siècle; le disciple de Lao Tseu, Tchouang Tseu, dit, ainsi que nous l'avons vu, que Confucius aurait eu cinquante et un ans lors de la fameuse entrevue : les disciples du Sage de Lou en ont toujours nié l'authenticité, sans doute à cause du rôle un peu ridicule que les Taoïstes font jouer à Confucius, et celui-ci, qui a été volontiers le but des attaques des sectateurs de Lao Tseu, est probablement la victime de l'imagination de ses adversaires. Il est juste de dire que Confucius, pas plus que son principal disciple, Mencius, n'a jamais mentionné Lao Tseu dans ses ouvrages.

Ko Houng fait ressortir que Lao Tseu n'est pas l'inventeur du *Tao*, que celui-ci, qui dérive du Ciel et de la Terre, a existé de tous temps et qu'il a été connu par nombre de

1. CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien*, p. 301.
2. *id.* *La sculpture sur pierre en Chine*, pp. 69-71, pl. XXXV.
3. S. JULIEN, *Le livre de la Voie et de la Vertu*, p. XX.

Sages; en faisant passer Lao Tseu pour un être divin et extraordinaire, on diminue son mérite; s'il est simplement un homme qui par l'étude a découvert le secret de l'immortalité, s'il a pu par ses propres méditations acquérir la connaissance du *Tao*, d'autres hommes pourront l'imiter qui seraient obligés de renoncer à le suivre s'il était un génie d'essence surnaturelle [1].

Lao Tseu et l'Occident.

Toutes les conséquences des rapports que Lao Tseu aurait eus avec les Sages d'Occident reposent sur le récit de Ko Houng; il ne faut pas perdre de vue que celui-ci n'écrivait qu'au IVe siècle de notre ère; que les régions qu'il mentionne, *Ta Ts'in*, et autres, n'existaient pas au VIe siècle avant notre ère ou étaient alors inconnues des Chinois. Si d'ailleurs la grande pérégrination de Lao Tseu a eu lieu, et je n'en suis rien moins que certain, elle s'est probablement bornée à un voyage aux frontières accessibles de l'empire, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité du Kan Sou actuel. Malgré son obscurité et plutôt à cause de son obscurité, on peut échafauder sur le *Tao*, les théories les plus contradictoires.

ABEL RÉMUSAT, partant d'une théorie préconçue, exagérant même les idées des anciens missionnaires, a voulu retrouver dans Lao Tseu, le mot même de *Jehovah!* Quant au *Tao :* « les *Tao-sse* s'en servent, dit-il, pour désigner la *raison primordiale*, l'intelligence qui a formé le monde, et qui le régit comme l'esprit régit le corps. C'est en ce sens qu'ils se disent *sectateurs de la raison*. Ce mot me semble ne pas pouvoir être bien traduit si ce n'est par le mot λόγος, dans le triple sens de *souverain être*, de *raison* et de *parole*. C'est évidemment le λόγος de Platon, qui a disposé l'univers, la *raison* universelle de Zénon, de Cléanthe et des autres stoïciens ; c'est cet être qu'Amélius disait être désigné sous le nom de *raison de Dieu* par un philosophe qu'Eusèbe croit être le même que saint Jean, etc. [2] » De là vient qu'on appelle les *Tao-sse* « les rationalistes », et leur doctrine « le rationalisme ». C'est un fatras qui aurait pu être écrit au XVIIe siècle par Athanase Kircher ou par Huet,

1. Cf. Ko-hong, dans S. JULIEN, pp. XXIV-XXV.
2. RÉMUSAT, *Mémoires sur Lao-tseu*, pp. 19, 24.

évêque d'Avranches, mais qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un homme au génie particulièrement lucide.

Stanislas JULIEN, qui ne fut pas toujours juste à l'égard de son ancien maître, n'a pas de peine à combattre ses théories : « On conviendra sans peine que le plus sûr moyen de comprendre le sens de *Tao* dans la doctrine de Lao Tseu, c'est d'interroger le maître lui-même, et de consulter les philosophes de son école les plus rapprochés de l'époque où il a vécu, tels que *Tchoang Tseu, Ho-kouan Tseu, Ho-chang-koung,* etc., qui sont tous antérieurs à l'ère chrétienne. Or, suivant eux, le Tao est *dépourvu d'action, de pensée, de jugement, d'intelligence.* Il paraît donc impossible de le prendre pour la *raison primordiale,* pour l'*intelligence sublime* qui a créé et qui régit le monde.

» Telle est cependant l'idée que plusieurs savants, dont je respecte et partage les croyances, voudraient absolument trouver dans le Tao de *Lao Tseu.* Mais, en matière d'érudition, on doit s'étudier à chercher dans les écrivains de l'antiquité ce qu'ils renferment réellement, et non ce qu'on désirerait d'y trouver.

» Le sens de *Voie,* que je donne au mot *Tao,* résulte clairement des passages suivants de Lao Tseu : « Si j'étais doué de quelque prudence, je marcherais dans le grand Tao (dans la grande *Voie).* — Le grand Tao est très uni (la grande *Voie* est très unie), mais le peuple aime les sentiers (chap. LIII). — Le Tao peut être regardé comme la mère de l'univers, Je ne connais pas son nom; pour le qualifier, je l'appelle le *Tao* ou la VOIE » (chap. XXV).

Et Julien conclut que, dans Lao Tseu et les plus anciens philosophes de son école, « l'emploi et la définition du mot *Tao* excluent toute idée de *cause intelligente,* et qu'il faut le traduire par *Voie,* en donnant à ce mot une signification large et élevée qui réponde au langage de ces philosophes, lorsqu'ils parlent de la puissance et de la grandeur du Tao [1] ».

BALFOUR accepte aussi le mot « route » pour le sens primitif de *Tao* qu'il rend par *Nature;* il ajoute : quand on

1. S. JULIEN, pp. XII-XIV.

traduit le mot par « route », on sous-entend « de la nature ». Mgr. de Harlez combat cette hypothèse : « Le Tao n'est assurément pas la *nature* dans le sens que nous attachons à ce mot. La *nature* est un terme abstrait désignant l'ensemble des êtres matériels et de leurs lois nécessaires. Le Tao est, au contraire, un agent spécial, produisant la nature, bien loin de lui être identique; il existait avant le ciel et la terre, les êtres particuliers sont sortis de lui ; c'est à lui qu'ils doivent avoir recours pour maintenir dans leur intégrité, et leur vie et leur vertu, etc. [1] ».

Harlez combat également la théorie de Julien : « La nature essentielle du Tao exclut l'image d'une voie. Un chemin ne peut pas certainement être l'origine du Ciel et de la Terre, le protecteur de tous les êtres, qui a des désirs, ou en est dépourvu, etc. Une image aussi bizarre n'a pu hanter l'esprit d'un philosophe sérieux. Le mot *tao*, dans le *Chou King*, signifiait déjà « principe de justice, rectitude »; *Tao-sin* est un cœur droit; *Wu-tao* est notre « sans foi ni loi », sans principes de morale et de justice. C'est là l'unique sens figuré du *tao* à l'époque de Lao Tseu. Il est donc vraisemblable que le Tao était pour lui le principe substantiel formant la règle, la loi rationnelle de tous les êtres et les contenant tous virtuellement [2] ».

Et pour compléter sa pensée, Harlez ajoute : « Rien ne nous montrera la vraie nature du Tao, mieux que ce passage de Wen Tseu : « Quand il produit les êtres on ne voit pas ce qui les entretient, quand il les détruit on ne voit pas ce qui les fait périr. » Voilà ce qui constitue l'être spirituel. Les saints l'imitent; il fait alors surgir la bonne fortune; mais les saints ne voient pas celui par qui naît ce bonheur. On veut le voir et l'entendre et l'on ne réussit pas. Pour le sonder, une année et plus encore ne suffiraient pas. Oh ! profondeur indiscernable. » (V. liv. II, 2 [3].)

L'illustre Legge [4] accepte le *Tao Te King* comme une

1. *Annales du Musée Guimet*, XX. — *Textes taoïstes* traduits... par C. de Harlez, 1891, p. 11.
2. *L. c.*, p. 9.
3. *L. c.*, p. 12.
4. James Legge, *The Texts of Tâoism*, pp. 12 et seq.

œuvre de l'époque à laquelle il est attribué et Lao Tseu comme son auteur; il considère le *Tao* comme le point extrême où nous conduisent les choses; c'est donc un phénomène, non pas un être positif, mais une manière d'être. Le *T'ien* de Confucius et le Ciel des Chrétiens ne sont pas le *T'ien* des Taoïstes et on ne peut le traduire par Dieu comme on l'a fait. — Il n'y a aucune idée de création propre dans le Taoïsme. — L'homme est composé d'un corps et d'un esprit. — Le but principal du Taoïsme est de conduire à une longue vie. — Au début, ce Tao a gouverné les hommes, et alors le monde était dans un état paradisiaque. — La décadence du Tao commence devant le développement de la science. — En tête des qualités de l'homme, Lao Tseu place l'humilité à laquelle il associe la douceur et l'économie. Il dira (liv. II, chap. XLIII) : le Sage « venge ses injures par des bienfaits ». On pourra rapprocher cette maxime de celle de Confucius : le Sage « s'applique sérieusement à la pratique de la vertu, mesure les autres avec la même mesure que lui-même, et ne s'écarte guère de la voie de la perfection. Il évite de faire aux autres ce qu'il n'aime pas que les autres lui fassent à lui-même [1] ».

SE-MA T'AN, qui a fait la critique des écoles philosophiques, considère l'école du *Tao* comme la synthèse parfaite de toutes les portions de vérité que contiennent les autres systèmes. Son taoïsme, souvent obscur, mais élevé, ne ressemble en rien à celui d'aujourd'hui, mélange de superstitions grossières. M. Chavannes a essayé d'en dégager ainsi la théorie : « Un principe unique règne au-dessus du monde et se réalise dans le monde, lui étant à la fois transcendant et immanent; il est en même temps ce qui n'a ni forme, ni son, ni couleur, ce qui existe avant toute chose, ce qui est innommable, et d'autre part, il est ce qui apparaît dans les êtres éphémères pour les disposer suivant un type et imprimer sur eux comme un reflet de la raison suprême. Nous apercevons ici et là dans la nature les éclairs lumineux par lesquels il se trahit au sage et nous concevons une vague idée de sa réalité majestueuse. Mais, parvenu à ces hauteurs,

1. *Tchoung Young*, chap. XIII; voir *supra* p. 155.

l'esprit adore et se tait, sentant bien que les mots des langues humaines sont incapables d'exprimer cette entité qui renferme l'univers et plus que l'univers en elle. Pour la symboliser du moins en quelque mesure, nous lui appliquerons un terme qui désignera, sinon son essence insondable, du moins la manière dont elle se manifeste ; nous l'appellerons la Voie, le *Tao*. La Voie, ce mot implique d'abord l'idée d'une puissance en marche, d'une action ; le principe dernier n'est pas un terme immuable dont la morte perfection satisferait tout au plus les besoins de la raison pure ; il est la vie de l'incessant devenir, à la fois relatif puisqu'il change et absolu puisqu'il est éternel. La Voie, ce mot simple implique encore l'idée d'une direction sûre, d'un processus dont toutes les étapes se succèdent suivant un ordre ; le devenir universel n'est pas une vaine agitation ; il est la réalisation d'une loi d'harmonie. Sur cette métaphysique on peut fonder une morale. L'homme, dit Se-ma T'an, se compose d'une âme et d'un corps ; l'âme est ce qui le fait vivre ; le corps est le substratum de l'âme ; la mort est la séparation de l'un et de l'autre ; or ce qui est ainsi séparé ne peut plus se réunir ; ce qui est mort ne peut plus renaître. Mais pourquoi la mort survient-elle ? C'est parce que l'âme en luttant s'épuise, tout de même que le corps, s'il peine beaucoup, se détruit. La conformité au *Tao* nous permettra d'éviter cette usure de notre être. En effet, tout effort ne se produit que parce qu'il rencontre une résistance ; une action parfaitement harmonieuse ne serait arrêtée par rien et aurait par là-même une durée infinie... La loi suprême de la morale prescrit donc à l'homme d'unifier son énergie, c'est-à-dire d'identifier toutes les forces de son être avec le *Tao ;* par ce moyen, il ne sera plus en conflit avec rien dans le monde, puisqu'il se conformera à l'harmonie universelle... Il n'est pas non plus de philosophie plus tolérante. En s'identifiant avec le *Tao*, le penseur reconnaît que dans le monde on peut soutenir aussi bien que tout est vrai et que tout est faux, que rien n'est vrai et que rien n'est faux [1]. Les propositions les plus opposées ne sont contradic-

1. Édouard CHAVANNES, *Mém. hist de Se-ma Ts'ien*, I, pp. XIX-XXI.

toires qu'en apparence; on peut les concilier en se plaçant au point de vue de l'éternel devenir ».

M. Chavannes écrit de Se-ma T'an « qu'il avait bien compris le sens de ce merveilleux second chapitre de Tchouang Tseu où se trouve exposée en un langage platonicien la conciliation des contradictoires » *(Mem. hist.*, I, Int., p. XXI).

Dans son zèle à rattacher les traditions de l'Extrême-Orient avec celles de l'Occident, Rémusat voudra aussi prouver la ressemblance des systèmes philosophiques des Grecs et des Chinois, ressemblance qui, si elle existe, n'implique pas forcément des rapports directs ou même indirects. C'est de Pythagore, de Samos, et du divin Platon que Rémusat rapproche Lao Tseu :

« Son style , dit Rémusat, a la majesté de celui de Platon, et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité. Il expose des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées [1] ».

Il nous dira encore : « que les opinions du philosophe chinois, sur l'origine et la constitution de l'univers, n'offrent ni fables ridicules ni choquantes absurdités, qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que, dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon [2] ».

Et encore : « Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes humaines comme des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort, et, de même que Platon, il refuse aux méchants la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle [3] ».

Naturellement Rémusat ne pense pas que Lao Tseu ait pu entendre parler de Pythagore, né en 569, et de Platon, né en 429, encore moins, mais il ne se rend pas compte de l'impossibilité qu'il y avait pour le Chinois d'avoir entendu parler de ces derniers.

1. *Mélanges asiatiques*, I, pp. 93-94.
2. *Ibid.*, p. 95.
3. *Ibid.*, p. 95.

M. Emile GUIMET a voulu trouver aux Indes la source des inspirations de Lao Tseu :

« Il était bibliothécaire chez le prince de Tcheou, il avait beaucoup lu, et, partant, beaucoup retenu. Il avait dû trouver des traductions de livres brahmaniques et djaïniques dont les conceptions, germes du bouddhisme, étaient venues dans son esprit s'ajouter aux croyances natives; de là, cette préoccupation d'idées métaphysiques inconnues jusqu'alors aux philosophes chinois. »

Il ajoute :

« En somme son système était simple; il admettait l'idée brahmanique de l'âme universelle d'où jaillissent, pour les naissances, toutes les âmes et où retournent, après la mort, toutes les âmes.

» Il admettait encore l'idée bouddhique de la rétribution, en ce monde, des récompenses et des punitions, et cela sans aucune intervention divine, par la force de la cause et de l'effet, dont les résultats, avec la sûreté d'une loi mathématique, physique ou chimique, font que l'acte bon produit le bien, l'acte mauvais, le mal.

» Mais notre sage pensa que ses contemporains auraient quelque peine à concevoir ces thèses philosophiques et il les expliqua au moyen de développements délayés dans des redites, qu'il fit mystérieuses pour les rendre importantes; et le livre qui en résulte est bien pénible à lire [1] ».

Parlant du Tao comme principe substantiel formant la règle de tous les êtres, Harlez avait déjà écrit : « La même conception régnait dans l'Inde où nous la voyons désignée par le mot *dharma*, « loi, principe régulateur supportant toutes choses », de *dhar*, « supporter, tenir droit et ferme », comme l'indique l'origine de ce mot, *dharma*, que les bouddhistes identifièrent à la divinité [2] ».

M. Guimet espère que le lecteur aura reconnu que dans son livre Lao Tseu « s'est certainement inspiré des philosophes de l'Inde [3] ». Assurément les rapprochements de

1. Tirage à part des *Actes du IIe Congrès Int. d'Hist. des Religions*, Bâle, 1904, pp. 1-2.
2. *L. c.*, p. 10.
3. *L. c.*, p. 16.

M. Guimet sont fort ingénieux; mais il n'est pas indispensable d'en conclure de similitudes entre les théories de Lao Tseu et celles des Hindous, que les premières sont dérivées des secondes. Ce ne serait pas la première fois que des systèmes philosophiques et des maximes morales auraient été trouvés séparément par des personnes étrangères les unes aux autres. Il fallait rechercher si Lao Tseu avait pu avoir connaissance des choses de l'Inde, et à cela je réponds non. La Chine au temps des Tcheou, même à celui de Lao Tseu, c'est-à-dire à l'époque la plus récente qui lui est attribuée, au VIIe et au VIe siècle, divisée en états féodaux retenus par le lien fragile d'un de leurs plus puissants (Tcheou), avait une population clairsemée, plus particulièrement concentrée sur les bords du Houang Ho dans les pays qui forment aujourd'hui les provinces de Ho Nan et de Chan Si, s'étendant au Yang Tseu au delà duquel elle s'arrêtait, n'atteignant pas les provinces méridionales du Kouang Toung, du Kouang Si, du Yun Nan; par la route de l'ouest, les premières connaissances des pays lointains, de l'Inde en particulier, qu'ont possédées les Chinois ne datent guère que du IIe siècle avant notre ère et du voyage de Tch'ang Kien. Il est à peu près certain que la connaissance première du bouddhisme par les Chinois leur est venue par les Yue Tche. Quant au brahmanisme, ils n'avaient aucun moyen d'en obtenir connaissance soit par le sud, soit par l'ouest de la Chine, et si les traces qu'on veut en trouver dans le *Tao Te King* en dérivaient véritablement, il faudrait supposer que ce livre est bien postérieur à l'époque de Lao Tseu et n'a pas été rédigé par lui. Et en cela nous rencontrons l'approbation de M. GILES, qui diffère d'opinion avec LEGGE, WYLIE, FABER. Giles écrit :

« Lao Tseu a-t-il écrit l'ouvrage connu maintenant comme le *Tao Te King?*

« Je réponds, quant à moi, par une négation absolue. Il n'y a aucun doute que l'ouvrage en question est un faux. A la vérité il contient beaucoup de ce que Lao Tseu a dit, mais plus qu'il n'a dit. Ce qu'il a dit, de ce qui s'y trouve, a été pour la plus grande partie mal traduit. Le sens de ce

qu'il n'a pas dit, si sens il y a, peut être avec confiance relégué dans la catégorie des choses inconnues [1] ».

GILES n'a d'ailleurs pas convaincu Legge qui lui a répondu vigoureusement, et puis si le *Tao Te King* est un faux, les théories de M. Guimet n'auraient plus de raison d'être. Laissons, je crois, le *Tao Te King* à Lao Tseu, et par conséquent à une époque à laquelle la Chine ne pouvait avoir de relations avec l'Inde.

Au point de vue de l'art, ne regrettons pas la légende du voyage de Lao Tseu qui a inspiré les artistes. On voit de beaux bronzes représentant Lao Tseu sur un buffle, et présentant son ouvrage au respectueux Yin-hi.

L'obscurité du *Tao Te King*, loin d'avoir été dissipée par les traducteurs étrangers, me paraît avoir été plutôt augmentée par leurs commentaires contradictoires. Les anciens missionnaires de Pe King tels que Prémare, Bouvet, Foucquet, n'étudièrent cet ouvrage que dans le but d'y trouver des passages empruntés aux Saintes Écritures. Le P. Amiot, l'un des plus connus parmi eux, crut même reconnaître les trois personnes de la Trinité dans la première phrase du XIVe chapitre qu'il traduisait ainsi : « Celui qui est comme visible et ne peut être vu se nomme *Khi* (lisez *I*) ; celui qu'on ne peut entendre et qui ne parle pas aux oreilles se nomme *Hi ;* celui qui est comme sensible et qu'on ne peut toucher se nomme *Wei* [2] ». Depuis lors, le chevalier de Paravey a expliqué le texte de Lao Tseu sur la Trinité, mais il est juste d'ajouter qu'il était quasi aliéné [3].

Traductions du Tao Te King.

On peut dire que la connaissance et même la popularité du *Tao Te King* sont dues à ABEL RÉMUSAT qui a étudié ce fameux ouvrage dans un mémoire retentissant, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 28 juillet 1820. PAUTHIER s'est essayé à la traduction du livre (janvier 1838) et Stanislas JULIEN, qui semble avoir eu à cœur de refaire les ouvrages de son maître Abel Rémusat, en donna en 1842 une version complète, qui pendant long-

1. *China Review*, XIV, p. 235.
2. S. JULIEN, p. V.
3. *Ann. de Phil. chrétienne*, 4e Sér., VIII.

temps servit de guide aux autres traducteurs, en particulier aux Anglais T. WATTERS (1870) et J. CHALMERS (1868). Toutefois on ne peut dire que l'œuvre de Julien ait porté beaucoup de lumière dans les théories du vieux philosophe chinois, et je doute fort que le savant sinologue ait compris lui-même quelques phrases bizarres de sa propre traduction. Depuis lors Mgr. DE HARLEZ a donné pour les *Annales du Musée Guimet* une nouvelle traduction française du *Tao Te King* avec celle d'autres textes taoïstes.

Des traductions allemandes furent publiées par Reinhold von PLAENCKNER (1870) et par Victor von STRAUSS (1870). Nous avons vu que le Dr GILES a repris le texte du *Tao Te King* pour en critiquer l'authenticité et que BALFOUR et LEGGE ont également traduit cet ouvrage célèbre qui a été l'objet de nouvelles versions allemandes de F. W. NOAK (1888), F. HARTMANN, A. ULAR (1902). Les Anglais et les Américains inlassables, E.-H. PARKER, P.-J. MACLAGAN, Paul CARUS, I.-W. HEYSINGER, Lionel GILES, etc., j'en passe et non des meilleurs, ont, j'oserai dire, perdu leur temps dans les dernières années à de nouvelles traductions qui n'offriront d'intérêt que lorsqu'on les aura accompagnées d'un texte bien établi et d'un appareil critique sérieux. On en trouvera la liste dans la *Bibliotheca Sinica*.

Disciples de Lao Tseu.

La doctrine passive, égoïste et individualiste de Lao Tseu a été répandue moins peut-être par les propres ouvrages du philosophe que perpétuée et développée par ceux de ses disciples, en particulier de KANG SANG-TSEU (570-543 av. J.-C.) de TCHOUANG TSEU, (TCHOUANG TCHEOU), 330 av. J.-C. l'auteur du classique nommé *Nan Houa*, d'après le lieu de sa résidence, adversaire de Mencius, vivant au IVe siècle, un des héros du conte connu sous le nom de la *Matrone du Pays de Soung*, dont la *Matrone d'Ephèse* est le pendant européen. Tchouang Tseu avait été précédé par le sceptique et original LI TSEU, qui vivait dans la principauté de Tcheng et en fut chassé par la famine en 398; en 742, l'empereur Hiouen Tsoung, de la dynastie des T'ang, donna à son traité le titre de *Tch'oung hu tchen king*, traité du Maître transcendant du vide; WEN TSEU (500 av. J.-C.);

après Li Tseu, l'école taoïste ancienne compte HAN FEI-TSEU, qui se suicida en 233 av. J.-C., et HOUAI NAN TSEU ou LIEOU-NGAN, alchimiste, mort en 122 av. J.-C., pour ne citer que les plus célèbres. Les écrits de ces zélateurs de la doctrine taoïste réclameraient une étude spéciale et nous n'avons malheureusement pas le temps de la développer aujourd'hui. Il est probable qu'ils ont préparé la transformation de la doctrine de Lao Tseu et que tout au moins Li Tseu et Tchouang Tseu ont utilisé des phénomènes d'hypnose et d'extase pour l'enseignement et le développement de leurs idées philosophiques.

Mais comment, demandera-t-on, cette doctrine pure, abstraite, s'est-elle transformée en un mélange de recherches alchimiques, de pratiques de sorcellerie, de superstitions bouddhistes qui composent aujourd'hui le *Tao kiao*, la religion ou l'enseignement du *Tao* : la biographie de Tchang Tao-ling répondra à cette question. Tchang Tao-ling.

TCHANG Tao-ling descendait à la huitième génération de TCHANG LEANG, le célèbre conseiller de LIEOU PANG, fondateur de la dynastie des Han. Il naquit la dixième année de l'empereur KOUANG WOU (34 ap. J.-C.) dans une pauvre chaumière d'un petit village de la province de Tche Kiang, situé au pied du T'ien mou chan, dans la préfecture de Hang Tcheou. Un phénomène marqua la naissance du futur grand homme : la nuit de sa naissance, « un bolide enflammé traversa comme une flèche de feu le ciel sombre et sans lune, laissant derrière lui une traînée carminée étincelante, et, chose étrange, tomba inerte et sans force à la porte même de la maison des Tchang, dans le temps précis que le petit Tao-ling venait à la lumière. A la vue de ce météore igné, les parents, les voisins et les commères de l'endroit ne manquèrent pas de prédire à l'enfant la plus brillante destinée sur cette terre et un devin, invité dès le lendemain à en tirer l'horoscope, annonçait gravement que l'héritier des Tchang se distinguerait entre tous par « le pinceau, la parole et la pensée », et, qu'après une longue vie passée à éclairer les hommes et à les rendre meilleurs, il irait droit au ciel prendre la place qui lui était réservée dans le cénacle

des immortels. C'était en effet sur Tao-ling, ajoute la légende, que le *T'aï-chang Laô-kiun* avait jeté les yeux pour en faire le chef de son empire spirituel chez les hommes et pour accomplir en même temps la promesse qu'il avait faite naguère à Tchang Leang, lorsqu'il lui avait apparu en songe [1] ».

De bonne heure Tchang se livra à l'étude des ouvrages de Lao Tseu à laquelle il ajouta des recherches sur l'alchimie, science qui avait pour but « de prolonger la vie au delà des bornes de la nature ». Déjà la doctrine pure de Lao Tseu s'était transformée et avait été remplacée par des pratiques de magie et de sorcellerie, et les taoïstes abandonnant les hautes spéculations philosophiques de leur Maître se livraient à la recherche du *tan* ou du *kin tan* à l'aide duquel ils pourraient fabriquer de l'or et obtenir l'immortalité : dans le but de poursuivre ses recherches, Tchang se retira au Pei-in chan, au nord de Ho Nan-fou, et tout en continuant ses méditations sur le *Tao* avec les disciples qu'il avait réunis autour de lui, il cherchait, d'après les diagrammes du *Yi King*, à découvrir les principes de la vie éternelle.

Le *Tao Te King* dit, chap. LXV : « Le peuple est difficile à gouverner parce qu'il a trop de prudence [2] », ou autrement dit, parce qu'il sait « trop de choses ».

Tchang Tao-ling commente ainsi ce passage : « Non certes il ne faut pas que le bas peuple soit trop instruit ; si cela était, il quitterait les champs et les boutiques et voudrait marcher de pair avec ceux qui se livrent aux études littéraires et qui vivent de leur pinceau, en un mot les lettrés. Nul ne travaillerait ; les dissensions jalouses prévaudraient et l'Etat serait en péril. Cependant il est de toute nécessité que chacun, quelle que soit la place qu'il occupe dans la société, reçoive une certaine instruction qui lui permette au moins de bien saisir ses devoirs à l'égard du souverain, des père et mère, des frères et des hommes en général. L'homme, dit-on, diffère des animaux par l'intelligence ; mais il faut

1. C. IMBAULT-HUART, *La Légende du premier Pape des Taoïstes*, 1885, p. 27, d'après le *Chen sien tsa ki*.
2. S. JULIEN, p. 243.

que cette intelligence soit cultivée par l'instruction : autrement l'homme n'en serait-il pas moins un animal? Au reste, je ne vais pas jusqu'à demander que chacun ait autant de savoir et de connaissance qu'un vrai lettré : cela n'est pas à craindre, car les études sont aussi vastes que la mer, et le bas peuple ne pourrait jamais avoir assez de temps pour atteindre le même niveau que les lettrés qui consacrent aux études tous leurs instants et leur vie même [1] ».

Refusant les invitations des empereurs de se rendre à leur cour, Tchang avait préféré sa retraite dans laquelle il était d'ailleurs entouré de milliers de disciples; mais, vivant dans le domaine irréel de la philosophie et de la poésie, il avait négligé sa fortune terrestre, et il fut obligé de changer de pays et de transférer son domicile dans le pays de Chou, aujourd'hui province de Se Tch'ouan; c'est alors qu'il découvre l'élixir de longue vie; son historien, M. Huart, nous conte ainsi ce prodige :

« Peu de temps après son installation sur le sommet du Mont du Chant de la Grue (*Hô ming Chan)*, il arriva un soir qu'un dragon vert et un tigre blanc furent aperçus volant au-dessus de son laboratoire et, dans le temps même de l'apparition, Tao-ling réussissait enfin la fameuse drogue d'immortalité. Sans doute par la volonté du *T'ai-chang Lao-kiun*, le secret de longue vie cessait d'être inconnu. A peine en possession de cette bienheureuse drogue, Tao-ling se hâta de l'expérimenter sur lui-même; il l'avala, et lui qui avait alors soixante ans bien sonnés, il se transforma subitement en un jeune-homme fort et bien fait [2] ».

Le Faust chinois ne tardait pas à obtenir le don d'ubiquité, le pouvoir de dédoubler son individu, le don de seconde vue et enfin, joie suprême, son maître Lao Tseu lui apparut; il lui enjoignit de détruire les six grands démons qui tyrannisaient la province et lui remit « le *Tcheng-i ming oueï mi chou*, Livre secret de la puissance éclatante et unique, et le *Tan tsao mi tsué*, Remèdes secrets du Fourneau et du Vermillon; deux épées : l'une mâle, l'autre femelle, un sceau

1. Le *Chen sien tsa ki*, cité par HUART, *l. c.*, pp. 32-33.
2. HUART, p. 37.

nommé *Tou-koung*, des vêtements, un jupon carré, des souliers de cinabre [1] ».

Fidèle à l'ordre de son Maître, Tchang, à l'aide de 36.000 génies qu'il appela à son secours, triomphe des six grands démons, mais l'époque fixée par Lao Tseu lui-même, mille jours après leur entrevue, pour que son disciple prenne place au Palais des Génies, *Lan Yuan*, approchait. Tchang fit alors venir son fils Heng, lui remit ses livres et ses épées pour chasser les hérésies et les démons et il ajouta : « Que de génération en génération, les fils continuent mon pontificat ; que nul, s'il n'est le fils ou le petit-fils de mes descendants, à quelque degré que ce soit, ne soit appelé à l'hérédité [2] ! »

Ainsi fut créée la hiérarchie des prêtres taoïstes.

« Le septième jour du premier mois de la deuxième année Young-cheou (éternelle longévité) de l'empereur Heng, des Han (157 de notre ère), à midi juste Tao-ling réunit sur la montagne des Nuages *(Yun Chan)*, sa femme, madame Young, et ses disciples Tchao Cheng et Ouang Tchang, et de là s'éleva en plein jour au ciel avec eux. Il avait alors cent vingt-trois ans. Longtemps ses disciples qui avaient tenu à faire leurs adieux aux voyageurs, restèrent à regarder en l'air, mais Tao-ling et les siens avaient disparu parmi les nuages [3] ».

On ne me pardonnerait pas de ne pas donner le portrait de cet illustre philosophe tel qu'il est représenté par un auteur chinois :

« Son corps avait neuf pieds deux pouces de long ; ses sourcils étaient hirsutes ; son front, large ; son crâne, rouge comme le vermillon ; ses prunelles, vertes. Il avait un gros nez et des joues anguleuses ; ses yeux étaient triangulaires ; des cornes étaient cachées sous son crâne ; ses mains pendantes dépassaient le genou. Il s'asseyait avec la majesté du dragon et marchait avec la dignité du tigre. Tous ceux qui le regardaient le trouvaient plein de noblesse [4] ».

1. HUART, *l. c.*, p. 40.
2. *id.* *l. c.*, p. 47.
3. *id.* *l. c.*, p. 48.
4. *id.* *l. c.*, p. 48.

Le fils de Tchang Tao-ling, TCHANG HENG, continua la tradition de son père dans le domaine spirituel et poursuivit ses recherches d'alchimie, et son petit-fils, TCHANG LOU joua, au commencement de la dynastie des Han, un rôle important dans la révolte des Bonnets jaunes. Au ve siècle de notre ère, alors que les Wei régnaient dans le nord de la Chine, un certain K'EOU KIEN-TCHE chercha à se substituer aux Tchang et reçut même en 423 de l'empereur le titre de *Tien che*, « Précepteur du Ciel », qui avait jadis appartenu à Tao-ling. En 748, l'empereur Hiouen Tsoung, des T'ang, conféra ce titre aux descendants de ce dernier auxquels, en 1016, l'empereur Tchen Tsoung, des Soung, fit don d'une vaste propriété près du Loung-hou Chan. L'hérédité dans les fonctions de pontife du culte est assurée dans la descendance de Tchang, par la transmigration de l'âme du successeur de Tao-ling au moment de sa mort dans le corps d'un des jeunes membres de la famille, dont le choix est indiqué par un phénomène surnaturel.

Sous les T'ang, le taoïsme comprenait un grand nombre d'adeptes. Dès le milieu du huitième siècle, le *T'ang lieou tien* évaluait à 1687 le compte des temples taoïstes de tout l'Empire; 1137 d'entre eux étaient occupés par des religieux, 550 par des religieuses. Le culte taoïste se manifestait par des hommages solennels appelés *tsiao*, apparemment adressés principalement à des divinités stellaires, qui étaient précédés par un jeûne appelé *tchai*, dans le but de « sauver l'âme d'un empereur défunt, de la dégager des ténèbres et d'en faire briller la pure essence [1] ».

Culte taoïste.

Aujourd'hui, la tête du culte taoïste, c'est-à-dire le Directeur général de la secte du taoïsme, est le *Tcheng-i-se-kiao-tchen-jen*, « Héritier du fondateur de la secte des taoïstes »; ce titre fut conféré par la dynastie Ming à TCHANG TCHENG-CHANG, descendant de Tchang Tao-ling à la 39e génération. Il « appartient, par privilège héréditaire, au premier-né par descendance en ligne directe de Tchang Tao-ling qui fonda la secte taoïste vers la fin du Ier siècle après J.-C., sous l'empereur Houo-ti de la dynastie

1. CHAVANNES, *Le jet des Dragons*, p. 216.

Toung Han. Il réside sur la montagne Loung- hou chan, dans la Province de Kiang Si. Son office consiste à employer ses arts magiques pour chasser les démons, déjouer les influences diaboliques et réprimer les âmes malfaisantes des morts. Il nomme les nouveaux *Tch'eng houang*, « Génies tutélaires des villes », et moyennant une taxe, il confère aux Taoïstes des titres qui leur permettent de célébrer les cérémonies avec plus de solennité [1] ».

Dans la capitale, ce culte est représenté par deux Supérieurs, *Tao lou-se*, correspondant au *Senglou-se*, Supérieur des Bouddhistes; deux *Tcheng-i*, « Taoïstes de droite simplicité », deux *Yen-fa*, « Taoïstes cérémoniaires », deux *Tcheling*, « Taoïstes de grande excellence », thaumaturges, et deux *Tche yi*, « Taoïstes de grande probité », prêtres d'ordre inférieur.

Dans les provinces, le culte est dirigé par des : *Tao-ki-se Tou-ki*, Supérieur des Taoïstes d'un *Fou*, et *Tao-ki-se Fou-tou-ki*, Vice-supérieur des Taoïstes d'un *Fou; Tao-tcheng*, Supérieur des Taoïstes d'un *Tcheou* ou d'un *T'ing; Tao-houei*, Supérieur des Taoïstes d'un *Hien*. Les supérieurs sont nommés par les gouverneurs généraux *(tsoung-tou)* ou par les gouverneurs *(fou-t'ai)* sur la présentation du préfet ou du sous-préfet du *tcheou*, du *t'ing* ou du *hien* [2].

Je viens d'esquisser aussi sommairement que possible l'histoire de Lao Tseu, et celle de son disciple, qui de la doctrine du *Tao* a fait une religion si éloignée de la pensée du vieux philosophe.

La religion du *Tao* contient un immense panthéon, embrassant une quantité de génies, des superstitions les plus grossières, empruntées les unes aux traditions locales, les autres au bouddhisme; des pratiques d'alchimie, un nombre considérable de contes et de légendes; elle comprend un Enfer dont les supplices nous rappellent singulièrement ceux que décrit le paysan Thurcill dont le moine anglais, Mathieu PARIS, nous raconte au XIIIe siècle la visite aux enfers. Ces scènes sont représentées par des figures quelquefois de gran-

1. Pierre HOANG, *Mélanges sur l'Administration*, p. 54.
2. P. HOANG, *l. c.*, p. 55. — W.-F. MAYERS, *Chinese Government*, p. 79.

deur naturelle : j'ai vu un de ces enfers d'exécution remarquable dans un temple taoïste aux environs de Wou Tch'ang, capitale du Hou Pe.

Si l'on est frappé d'étonnement que de l'enseignement moral de Confucius, il ait été possible de tirer le *Jou Kiao*, combien l'est-on davantage en pensant que la doctrine élevée de Lao Tseu a pu servir d'origine ou plutôt de prétexte à la formation du *Tao Kiao!*

Entre les écoles de Confucius et de Lao Tseu, il faut placer les philosophes hétérodoxes et parmi eux *Me Ti* (450 av. J.-C.), l'apôtre de l'amour universel, et YANG TCHOU, l'apôtre de l'égoïsme, à la même époque.

CHAPITRE VIII

Quatrième Dynastie : Les Ts'in. (255-207

Origine.

Se-ma Ts'ien qui consacre ses Cinquièmes Annales principales aux Ts'in, les fait descendre de l'empereur Tchouen Hiu par sa petite-fille Niu Seou qui, ayant avalé un œuf qu'avait laissé tomber un oiseau de couleur sombre, engendra Ta Ye dont le fils Ta Fei assista Yu le Grand dans ses immenses travaux ; Ta Fei eut deux fils, Ta Lien, fondateur de la famille Niao Sou, et Jo Mou, fondateur de la famille Fei, Fei Tch'ang, vainqueur de Kié à Ming T'iao, fut son arrière petit-fils. Mong-hi Tchoung yen, arrière petit-fils de Ta Lien, qui avait un corps d'oiseau et une voix humaine, devint le cocher de l'empereur T'ai Meou ; son arrière petit-fils Tchoung Kiue était chargé de la défense des frontières de l'ouest et résidait chez les Joung de l'ouest ; son fils Fei Lien eut deux fils : Ngo Lai qui périt en même temps que Tcheou Sin lorsque ce dernier fut défait par Wou Wang, il est l'ancêtre des Ts'in, et Ki Cheng, le bisaïeul de Tsao Fou, le célèbre cocher de l'empereur Mou, ancêtre des Tchao. De Ngo Lai, par Niu Fang, P'ang Kao, T'ai Ki, Ta Lo, nous arrivons à Fei Tseu, résident à K'iouen K'ieou, qui fut chargé par l'empereur Hiao, de Tcheou, de la surveillance de ses chevaux dans le pays entre les rivières K'ien, affluent de la Wei, et Wei ; en récompense de ses services, il reçut le fief de Ts'in dans le Kan Sou actuel et porta le surnom de Ts'in Ying. Les Ts'in sont donc intimement associés à l'idée de cheval. A partir de Ts'in Heou (857-848), fils de Fei Tseu, Se-ma Ts'ien indique la durée du règne des princes de Ts'in : Koung po, fils de Ts'in Heou (847-845), Ts'in Tchoung, fils de Koung po, tué par les Joung, en 822 ; son fils aîné Tchouang (821-778), défit les

Joung de l'Ouest et en récompense, il reçut de l'empereur Siouen, non seulement la succession de Ts'in Tchoung qui avait laissé cinq fils, mais aussi la terre de K'iouen K'ieou et il fut nommé le grand officier de la Marche de l'Ouest. CHE FOU, l'aîné des fils de Tchouang, céda son rang à son frère SIANG pour combattre les Joung, mais il fut fait prisonnier par ceux-ci. Siang, mort en 766, avait secouru les Tcheou contre les Joung; et P'ing Wang, avec le titre de Seigneur (770), lui donna tout le territoire à l'ouest de la montagne K'i; ses successeurs furent WEN († 716), TSING († 718), NING qui transféra sa capitale à P'ing Yang (714). Son descendant le duc MOU († 621) défit les Joung et subjugua le royaume de Tsin; il eut quarante fils. Se-ma Ts'ien remarque qu'au « début, Ts'in était un petit royaume et se trouvait dans un lointain reculé. La Chine le traitait sur le même pied que les barbares Joung et Ti. Mais, après le duc HIEN (384-462 av. J.-C.), il eut toujours la prédominance parmi les seigneurs[1] ». Le duc HIAO en 350 construisit Hien Yang, dans la préfecture actuelle de Si Ngan, et y transféra la capitale des Ts'in; en 343, il reçut de l'Empereur le titre d'hégémon et cinq ans plus tard (338) il mourut et fut remplacé par son fils HOUEI WEN. Les Ts'in, dont le pays était peuplé par une population principalement turque, d'après Chavannes, ce qui ne me paraît pas prouvé, étant donné la situation géographique, étaient considérés jusqu'au duc Hiao par les autres États comme des Barbares. Il faut d'ailleurs s'entendre sur le mot *barbare* usité par les Chinois; il est probable qu'il ne s'agissait pas de tribus essentiellement distinctes des Chinois eux-mêmes, mais qui plutôt étaient peut-être moins avancées ou étaient un peu différentes dans leur civilisation.

Leur rôle prend une importance singulière depuis le duc Hiao, mais à partir de TCHOUANG SIANG ((249), fils de Hiao Wen, leur suprématie s'impose, et l'on peut prévoir que ce chef recueillera la succession des Tcheou dégénérés, lorsqu'il est enlevé par une mort prématurée (247) laissant,

1. III, p. 25.

un fils âgé de treize ans, TCHENG, qui devait être le grand empereur TS'IN CHE HOUANG TI.

Ts'in Che Houang Ti.

Après la longue lignée de princes de Tcheou, la plupart insignifiants ou ne se signalant que par leurs débauches ou leurs cruautés, dont la souveraineté depuis longtemps affaiblie disparaît enfin devant l'étoile grandisssante des Ts'in, la figure de CHE HOUANG TI apparaît dans un relief puissant à côté des silhouettes falotes de ses prédécesseurs. Il a une volonté, des idées personnelles; il est profondément original, tellement original que les Chinois ne le reconnaissent qu'avec répugnance pour un des souverains qui ont gouverné leur pays. Il y avait dans l'Empire, en dehors des Chinois établis d'abord sur les bords du Fleuve Jaune, des races dont quelques-unes ont disparu, se mêlant les unes aux autres, fondues parfois dans la masse du peuple prédominant, mais il en existe encore peut-être aujourd'hui dans quelques-unes de ces hordes qui, par leur aspect physique, leurs coutumes, leur langue, conservent leurs caractères distinctifs. Le sol de l'Empire était habité par de nombreuses tribus et les Chinois n'en formaient que la plus importante. La nation n'existait pas : elle fut créée par Che Houang Ti; quelque éphémère qu'ait été la durée de sa dynastie, elle n'en a pas moins donné à la Chine son unité; d'un assemblage de peuplades, il a fait un peuple; il est le véritable fondateur de l'Empire chinois : ses prédécesseurs n'ont été que des chefs de clans plus ou moins considérables : lui seul a été véritablement empereur. Il y a du Louis XI et du Richelieu en lui; il brisa la féodalité et la puissance des seigneurs en supprimant les anciennes principautés qui ont causé la faiblesse des Tcheou et dans un nivellement général de l'administration du pays, il transforme ces états quasi-indépendants, au milieu desquels l'empereur n'est que le *primus inter pares*, ces états à côté de l'État et non partie intégrante de l'État, en une série de territoires *(kiun)*, donnant au IIIe siècle avant notre ère un exemple qui sera suivi par nous lorsqu'à la Révolution, nos provinces sont découpées en départements. Il a le sentiment de la grandeur du pays; après en avoir

fait l'unité, il le protège contre l'invasion des Barbares en lui opposant la monumentale défense connue sous le nom de Grande Muraille; il étend son territoire au sud du Kiang et la renommée de son empire fait donner à la Chine par les nations étrangères le nom même de sa dynastie. Mais l'orgueil rendra son œuvre caduque : les Tcheou s'étaient contentés du titre de *Wang*, il prendra celui de *Houang Ti*, empereur; il sera le premier d'une série de monarques qui par une simple numérotation seront le deuxième, le troisième Houang Ti sans nom spécial; comme cette dynastie doit marquer une ère nouvelle dans l'histoire de la Chine, ou plutôt le début de cette histoire, il fera détruire tous les livres qui racontent les gestes de ceux qui ont présidé avant lui aux destinées du pays. Son œuvre en grande partie sera aussi éphémère dans sa durée que rapide dans sa conception; elle croulera avec son fils, le deuxième Houang Ti et la Chine reprenant sa tradition continuera son histoire brusquement interrompue avec la chute des Tcheou. Mais il faut cependant reconnaître que si certaines portions de son œuvre ont disparu avec lui — la destruction des livres, par exemple, tout en causant la disparition définitive de certains ouvrages, n'a pas empêché la reconstruction d'un grand nombre d'entre eux sous ses successeurs — son empreinte a été durable dans sa partie principale : le groupement indestructible des éléments épars d'une nation.

TCHENG était né en 259, à Han TAN, capitale du pays de Tchao, dans le Tche Li actuel, où son père Tchouang Siang, ayant été envoyé en otage, vit la concubine de Lu Pou-wei, en tomba amoureux et l'épousa; de ce mariage naquit Tcheng que les lettrés chinois appellent LU TCHENG le considérant comme un bâtard, fils de Lu Pou-wei et non de Tchouang Siang; il en résulte qu'à leurs yeux la dynastie des Ts'in est illégitime. Quand Tcheng monta sur le trône, « le territoire de Ts'in comprenait déjà (les pays de) Pa [Tch'oung K'ing, dans le Se Tch'ouan] et Chou [capitale Tch'eng Tou, dans le Se Tch'ouan], Han-Tchoung [Mien, préfecture

de Han Tchoung, Chen Si, jusqu'à Tchou Chan, préfecture de Yun Yang, Hou Pe], Yue [fondé par Keou Tsien, dans le Tche Kiang et le Fou Kien], Yuan [sous-préfecture de Nan Yang, Ho Nan]; il possédait Ying [capitale du royaume de Tch'ou, au nord de la sous-préfecture de Kiang Ling, Hou Pe, prise en 278] où on avait établi la commanderie de Nan; au nord, il gardait la commanderie de Chang et ce qui se trouvait à l'est, possédant (ainsi) les commanderies de Ho Toung, T'ai Youen et Chang Tang; à l'est, il s'étendait jusqu'à Young Yang [pris à Han en 250 par Tchouang Siang, au sud-ouest de la sous-préfecture de Young Tseu, préfecture de K'ai Foung]; il avait détruit les deux Tcheou et il avait établi la commanderie de San Tch'ouan[1] » [les trois rivières Yi, Lo et Houang Ho; préfecture de Ho Nan]. A l'ouest du pays des Ts'in, la contrée était occupée par les Barbares.

L'Empire était alors partagé entre les sept princes de Ts'in, de Tch'ou, de Yen, de Tchao, de Wei, de Han et de Ts'i; le but des Ts'in fut dès lors d'absorber les autres principautés; ils y réussirent et leur œuvre fut terminée par l'annexion de Ts'i en 221 av. J.-C.

Les débuts du règne de Tcheng furent peu brillants : à la suite des dévastations commises par les sauterelles, il fut décidé que tous les gens du peuple qui apporteraient mille *che* de grains seraient gratifiés d'un degré dans la hiérarchie (243); quoique ce fut le titre et non la fonction que l'on accordait, il n'y en avait pas moins vénalité du grade, et il semble que c'est le premier exemple qu'on en rencontre dans l'histoire de la Chine. Des troubles domestiques éclatèrent : l'amant de la reine-mère, LAO NGAI, non seulement avait été anobli sous le titre de Marquis de TCH'ANG SIN, mais on lui donna en outre du territoire de Chan Yang (dans la préfecture de Houai K'ing, Ho Nan), les circonscriptions de Ho Si et de T'ai Youen qui formèrent un nouveau royaume de Ngai. Malgré ces bienfaits, en 236, Lao Ngai contrefaisait le sceau personnel du roi et de la reine douairière pour lever des troupes et fomenter une

1. SE-MA TS'IEN, II, pp. 100-101.

rébellion, mais défait par les princes de Tch'ang P'ing et de Tch'ang Wen, le misérable fut pris et mis à mort, tandis que la reine-mère était exilée ; elle fut rappelée à Hien Yang un peu plus tard par Tcheng à la suite des remontrances de Mao Tsiao, de Ts'i. Lu Pou-wei qui paraît avoir trempé dans la conspiration de Lao Ngai fut obligé de donner sa démission de Conseiller d'État et il mourut deux ans plus tard (235) ; peut-être se suicida-t-il.

L'œuvre d'unification de la Chine ne se fit pas sans que les princes menacés par l'ambition de Tcheng cherchassent à écarter le danger en supprimant le chef redoutable et Se-ma Ts'ien nous a conservé le récit de la tentative d'assassinat dont, à l'instigation de Tan, prince héritier de Yen, le roi de Ts'in fut l'objet de la part d'un certain King K'o de Wei (227) ; le souvenir de cet attentat a été gardé dans le peuple et la scène est reproduite dans les sculptures de Wou Leang ts'eu.

Ayant terminé la conquête de la Chine et réuni tous les états sous son sceptre, Tcheng résolut de consolider l'unité de l'Empire en brisant les anciennes divisions territoriales et il divisa son vaste territoire en trente-six *kiun*, provinces ou circonscriptions : 1° San Tch'ouan ; 2° Ho Toung ; 3° Nan Yang ; 4° Nan ; 5° Kieou Kiang ; 6° Tchang ; 7° Kouei Ki ; 8° Ying Tch'ouan ; 9° T'ang ; 10° Se Chouei ; 11° Sié ; 12° Toung ; 13° Lang Ya ; 14° Ts'i ; 15° Chang Kou ; 16° Yu Yang ; 17° Yeou Pei P'ing ; 18° Leao Si ; 19° Leao Toung ; 20° Tai ; 21° Kiu Lou ; 22° Han Tan ; 23° Chang Tang ; 24° T'ai Youen ; 25° Yun Tchoung ; 26° Kieou Youen ; 27° Yen Men ; 28° Chang ; 29° Loung Si ; 30° Pei Ti ; 31° Han Tchoung ; 32° Pa ; 33° Chou ; 34° K'ien Tchoung ; 35° Tch'ang Cha ; 36° Nei Che, la capitale.

Des anciens titres féodaux de *koung, heou, po, tseu, nan*, Che Houang Ti « ne laissa subsister que le nom de *heou*, marquis, qui ne fut plus à proprement parler un degré de noblesse, mais fut synonyme de *noble* en général[1] ».

Il organisa l'administration de l'Empire en envoyant dans les provinces des administrateurs, des gouverneurs

1. Chavannes, *Inscriptions des Ts'in*, p. 30*n*.

militaires et des surintendants; il uniformisa non seulement les lois et les règlements, ainsi que les poids et mesures, mais aussi les dimensions des essieux des chars et les caractères de l'écriture. Il avait recueilli toutes les armes dans l'Empire, il les fit fondre et transformer en cloches et en douze hommes de métal qui furent placés dans le palais impérial de Hien Yang, sa capitale dans laquelle, bordant la rivière Wei, il fit élever des modèles des palais des princes qu'il avait vaincus. Il y transporta 120.000 familles de gens puissants et riches de tout l'Empire. Ce fut la centralisation à outrance :

« Le territoire s'étendit à l'est jusqu'à la mer et atteignit le Tch'ao Sien [Corée]; à l'ouest il s'étendit jusqu'au Lin T'ao [Min Tcheou, Chen Si] et au K'iang Tchoung [au S.-O. du Lin T'ao, habité par des tribus tibétaines]; au sud il s'étendit jusqu'au pays où les portes sont tournées vers le nord [Tong-King?]; au nord il s'appuya sur le Ho qui lui constituait une barrière, longea le Yin Chan et arriva jusqu'au Leao Toung [1] ».

Ayant terminé ses conquêtes, Tcheng fit graver une inscription sur le T'ai Chan pour commémorer l'achèvement de son œuvre, l'unité de l'empire, la 26e année de son règne (221 av. J.-C.), et son orgueil ne connaissant plus de bornes, il prit le titre de CHE HOUANG TI, le premier Souverain-Empereur sous lequel il est connu dans l'histoire, et ses successeurs devaient être désignés, non par leur nom personnel, mais par le numéro d'ordre de leur règne, c'est-à-dire qu'ils seraient le second, troisième, etc. Souverain-Empereur, mais la lignée s'arrêta brusquement avec le second, EUL CHE HOUANG TI. « Il marquait par là, écrit Chavannes, qu'il réunissait en lui toutes les qualités des trois *Souverains* et des cinq *Empereurs* de l'antiquité [2] ». « La plupart des gens qui s'élèvent, nous dit SAINT-ÉVREMOND, prennent de nouveaux titres, pour autoriser un nouveau Pouvoir [3] ».

1. SE-MA TS'IEN, II, pp. 135-7.
2. *id.* II, p. 127*n*.
3. *Œuvres*, Lond., 1711, I, p. 253.

Les Tcheou avaient régné par la vertu du *feu*, les Ts'in régnèrent en vertu de *l'eau*; ce n'est d'ailleurs qu'à partir de cette époque que la théorie des cinq éléments, qui n'a pas pris naissance en Chine, acquiert une grande importance; toutefois dans le pays, considéré comme barbare, de Ts'in on ne rendait hommage qu'aux quatre empereurs d'en haut : l'empereur vert, l'empereur jaune, l'empereur rouge et l'empereur blanc, ce qui n'implique que quatre éléments; les Chinois en introduisirent un cinquième.

Pour mieux assurer encore la gloire de son règne qui devait être le commencement de l'histoire du pays, il était nécessaire d'effacer toute trace du passé, et dans cette œuvre de destruction il fut poussé par son conseiller Li Se qui, en présence de soixante-dix lettrés, prononça la harangue suivante (213 av. J.-C.) :

« Votre sujet propose que les histoires officielles, à l'exception des Mémoires de Ts'in, soient toutes brûlées; sauf les personnes qui ont la charge de lettrés au vaste savoir, ceux qui dans l'Empire se permettent de cacher le *Che King*, le *Chou King*, ou les discours des Cent écoles, devront tous aller auprès des autorités locales civiles et militaires pour qu'elles les brûlent. Ceux qui oseront discuter entre eux sur le *Che King* et le *Chou King* seront mis à mort et leurs cadavres exposés sur la place publique; ceux qui se serviront de l'antiquité pour dénigrer les temps modernes seront mis à mort avec leur parenté.... Trente jours après que l'édit aura été rendu, ceux qui n'auront pas brûlé leurs livres seront marqués et envoyés aux travaux forcés. Les livres qui ne seront pas proscrits seront ceux de médecine et de pharmacie, de divination par la tortue et l'achillée, d'agriculture et d'arboriculture. Quant à ceux qui désireront étudier les lois et les ordonnances, qu'ils prennent pour maîtres les fonctionnaires. » Le décret fut « Approuvé » [1].

Le décret fut exécuté dans toute sa rigueur; tout ce qui représentait un passé abhorré devait être anéanti, c'est dire que l'œuvre de Confucius, non seulement le Livre d'His-

1. Se-ma Ts'ien, II, pp. 172-174.

toire et le Livre de Poésie, mais aussi et surtout les Rituels devaient être détruits; seuls étaient épargnés les ouvrages de science, de divination, etc. Nous verrons que malgré la proscription de toute l'antique histoire, la destruction n'en fut pas aussi complète que l'aurait désirée l'Empereur, et que sous la dynastie des Han on put reconstituer le texte plus ou moins mutilé d'un certain nombre d'entre eux. D'ailleurs l'efficacité du décret ne put être que très courte, car Che Houang Ti mourut quatre ans plus tard et le décret fut rapporté par les Han dès 191. Le décret de Ts'in Che Houang Ti ne fut d'ailleurs pas accepté sans protestation et quatre cent soixante lettrés de Hien Yang payèrent de leur vie leur résistance à la volonté impériale.

Hioung Nou.

L'origine des HIOUNG NOU nous est inconnue; on a prétendu qu'ils descendaient de CHAN WEI, fils de KIÉ, le dernier souverain Hia; Chan Wei « se sauva dans les déserts du nord, où il vécut parmi les bêtes sauvages, sans oser communiquer avec les hommes [1]. » On a aussi supposé que les Huns, qui ne sont autres que les Hioung Nou, seraient, suivant CASSIODORE, descendus des hommes des bois appelés *Fauni ficarii*, suivant JORDANES des *Spiritus immundi* qui ne seraient autres que *Kouei fang* (région des démons) des Chinois, terme qui peut s'appliquer à d'autres barbares aussi bien qu'aux Hioung Nou. Ils sont probablement le peuple turk connu dans l'ancienne histoire chinoise sous le nom de HIUN YU, repoussés au nord par Houang Ti et qui, plus tard, avec d'autres Barbares, les Joung et les Ti, attaquèrent le duc TAN FOU (T'ai Wang) des Tcheou. Suivant SE-MA TCHENG on les appelait aussi les Joung des Montagnes à l'époque de Yao et de Chouen, mais le P. GAUBIL nous dit expressément que « les Joung, qui étaient voisins du Chen Si, vers le Nord et l'Occident, étaient des Tartares d'une autre espèce [2] ». Plus tard, ils furent appelés HIEN YUN; DE GUIGNES, suivant SE-MA TS'IEN, leur donne CHOUEN WEI (ou Chan Wei), prince de la famille des Hia, comme ancêtre, et il ajoute :

1. MAILLA, I, p. 168.
2. *Chronologie*, p. 58.

« C'est aux environs de l'an 1200 av. J.-C. que nous devons placer le commencement de l'Empire des Huns[1]. » Ils étaient nomades et leur domination s'étendait depuis Siouen Houa fou dans le Tche Li jusqu'au lac Barkoul. Excellents cavaliers, habiles à manier l'arc, ils faisaient des incursions continuelles en Chine, maintenus par les princes de Tchao. « Ils n'avaient point de maisons, et ne cultivaient pas la terre; ils habitaient sous des tentes; ils avaient des statues d'or, qui représentaient le roi ou Maître du Ciel, qu'ils adoraient... Ils rendaient des honneurs à leurs ancêtres, et, dans des temps fixés, ils tenaient des assemblées pour régler leurs affaires. Ils n'avaient point de caractères[2] ». Mais l'état social des Hioung Nou se transforma dans le cours des siècles. « C'est dans la seconde moitié du IIIe siècle, avant notre ère, nous dit CHAVANNES[3], que les Hioung Nou se constituèrent pour la première fois en nation unie et forte. Leur organisation politique nous est exposée par Se-ma Ts'ien assez en détail (*Mémoires historiques*, chap. CX, p. 4); à leur tête était un chef appelé le *chen-yu* [ou *tcheng-li kou-t'ou chen yu*, ce que les Chinois traduisent par le « majestueux Fils du Ciel »]; au-dessous de lui se trouvaient deux grands dignitaires, les rois *t'ou-k'i*, c'est-à-dire sages, de gauche et de droite. Le roi *t'ou k'i* de gauche résidait à l'Orient et était l'héritier désigné du *chen-yu;* le roi *t'ou-k'i* de droite commandait dans l'Occident. A des rangs inférieurs étaient d'autres fonctionnaires : les rois *kou-li* de gauche et de droite; les généralissimes de gauche et de droite; les grands gouverneurs de gauche et de droite; les grands *tang-hou* de gauche et de droite; les seigneurs *kou-tou* de gauche et de droite; puis venaient des chefs de mille hommes, de cent hommes et de dix hommes ». TEOU MAN leur premier chef connu fut assassiné par son fils MAO TOUN, 209 av. J.-C. « Il paraît, dit DE GUIGNES,[4] que ce n'est qu'à cette époque que nous

1. *Hist. des Huns*, I, p. 216.
2. GAUBIL, p. 58.
3. SE-MA TS'IEN, I, p. LXV.
4. DE GUIGNES, I, p. 215.

devons fixer le commencement de la puissance des Huns ».

Tchouang Siang, père de Ts'in Che Houang Ti, pour arrêter les incursions des Hioung Nou, dès 244, fit fermer les passes de Loung Si (Ti Tao hien, de Liang Tao fou, Chen Si), de Pe Ti (King Yang, Chen Si), et de Chang Kiun; cette mesure fut trouvée insuffisante par les princes de Tchao et de Yen, limitrophes des Barbares; ils firent construire des murailles : Les Tchao « depuis Tai (Joui Te tcheou, de Yen Ngan fou, Chen Si), au pied des montagnes Yin Chan (qui confinaient à la Tartarie), jusqu'à Kao Kiué, forteresse à 420 li au N.-O de Ta T'oung fou, pour mettre à couvert Yun Tchoung (district de Ta T'oung fou), Yen Men (Yu Men, T'ai Youen fou, Chan Si) et T'ai Kiun (dépendant de T'ai Youen); et le prince de Yen en fit construire une depuis Tsao Yang jusqu'à Siang Ping (Leao Yang tcheou, du Leao Toung), pour garantir Chang Kou (Pao Ngan tcheou, de Siouen Houa fou, Tche Li), Yu Yang (Ping Kou hien, Tche Li), You Pe Ping (Young P'ing fou, Tche Li) et Leao Toung kiun, qui est une partie du Leao Toung [1] ». Ces princes, en construisant une muraille, ne faisaient que suivre l'exemple du prince de Wei, qui au milieu du IVe siècle, à l'époque du duc Hiao (de Ts'in), éleva une barrière pour se défendre contre ses voisins, les Ts'in eux-mêmes, alors considérés comme un peuple barbare; la muraille de Wei commençait « à la ville d Tcheng, au N. de la préfecture secondaire de Houa, préfecture de T'oung Tcheou, Chen Si, traversait la rivière Wei, longeait la rive orientale de la rivière Lo du Chen Si et arrivait au N. de la commanderie de Chang qui occupait le sommet N.-E. à l'intérieur de la grande boucle formée par le Houang Ho dans le Chen Si [2] ».

Grande Muraille.

Ts'in Che Houang Ti compléta l'œuvre de son père et des princes de Tchao et de Yen. En 215, le général MOUNG T'IEN [3] fut envoyé à la frontière du Nord. « Il ajouta de

1. MAILLA, II, pp. 372-3.
2. Note de CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien*, II, p. 61.
3. Moung T'ien « était savant. On se servait pour écrire de tablettes de bambou, sur lesquelles on gravait comme on pouvait, avec un petit

nouvelles fortifications aux remparts élevés entre les pays où sont aujourd'hui Si Ning et Ping Leang fou dans le Chen Si, pour arrêter les courses des Tartares de ce côté-là. Il alla au nord du pays de Ping Leang fou. Il se saisit du pays aujourd'hui appelé Ortous, et fit faire, le long du fleuve Houang Ho, des forteresses. Ensuite allant le long de la Grande Muraille jusqu'au Leao Toung, il fit bâtir des forteresses dans les lieux les plus exposés. Pour le bout oriental de la Grande Muraille, Ts'in Che Houang, dans une de ses visites, y fit bâtir le boulevard qu'on y voit encore et qu'on appelle Chan Hai kouan. Moung T'ien répara aussi la grande palissade qui séparait le Leao Toung de la Tartarie, et dont on voit encore des vestiges. Moung T'ien se fit craindre et respecter des Tartares Hioung Nou [1]. » D'ailleurs, Ts'in Che Houang Ti avait su trouver des ouvriers pour la construction de la muraille; en 213, les juges prévaricateurs furent envoyés pour prendre leur part de la besogne. Ainsi fut constituée cette gigantesque défense que les Chinois nomment *Wan-litch'angtch'eng* la muraille longue de 10.000 lis, qui subsiste encore aujourd'hui de Chan Hai Kouan à l'est jusqu'à Kia Yu Kouan, près de Sou Tcheou, du Kan Sou, à l'ouest; elle varie de hauteur, de 5 mètres à 10 mètres; dans certains endroits la muraille est surmontée de tours; des parties sont en ruines, surtout celles qui dans l'ouest, sont construites en terre de loess; au contraire dans l'est, construite en briques, elle forme un rempart d'environ 7 mètres à sa base et de 4 mètres à son sommet; quelques passes, dont la plus importante est peut-être celle de Kalgan (Tchang kia k'eou) permettent de la franchir.

Les Hioung Nou n'étaient qu'un des peuples barbares qui entouraient la Chine. Pendant qu'ils dominaient au nord, on trouvait au nord-ouest et à l'ouest, les Joung, au sud les Man, d'autres encore, Miao, Ti, etc. dont nous parlent les

couteau, des caractères; ou bien, on les enduisait de vernis et on y traçait des caractères : Moung T'ien y substitua du papier, des pinceaux et de l'encre. » (GAUBIL, *Chronologie*, p. 67*n*.)

1. GAUBIL, *Chronologie*, p. 63.

Livres classiques. C'étaient les tribus au milieu desquelles les Chinois, grâce à leur supériorité intellectuelle et morale, augmentèrent progressivement leur domaine. D'où venaient-ils? Nous l'ignorons : il est trop facile d'accepter la théorie simpliste de Legge qui les fait venir des mêmes contrées occidentales que les Chinois, mais à une époque antérieure. Il est probable que certaines tribus non chinoises qui peuplent encore l'Empire du Milieu en descendent. Quelques peuples nomades, vivant à l'origine sous des tentes, se civilisèrent avant les autres; tels les Joung qui ont joué un rôle assez considérable dans l'histoire ancienne de la Chine, par exemple dans les luttes qui suivirent le mariage de YEOU WANG et de PAO SE. « Ces Tartares, nous dit le P. GAUBIL, 400 ans environ avant J.-C., se divisèrent en hordes, élurent des chefs, bâtirent des villes, et selon les Chinois, d'autres Tartares occidentaux, à l'exemple des Joung, bâtirent alors des villes [1] ».

« Les Chinois, les Joung, les Yi et tous les autres peuples avaient chacun leur caractère particulier qu'il était impossible de changer. Les habitants de l'est, appelés Yi, ne liaient pas leurs cheveux, (ils les coupaient); ils avaient le corps orné de peintures; certains parmi eux ne cuisaient pas leurs aliments. Les habitants du midi appelés Man, se tatouaient le front; (ils prenaient ensemble leur repos) les pieds (tournés en sens contraire et) se croisant; certaines tribus ne mangeaient pas d'aliments cuits. Les habitants de l'ouest, appelés Joung, portaient les cheveux courts et ne les liaient pas; ils étaient vêtus de peaux; certaines tribus ne mangeaient pas de grains. Les habitants du nord, appelés Ti, portaient des vêtements tissus de duvet et de laine; ils habitaient dans des cavernes; certains ne mangeaient pas de grains. Les Chinois, les Yi, les Man, les Joung, les Ti et tous les autres avaient des habitations commodes, des mets assaisonnés, des vêtements convenables, tous les instruments et les ustensiles dont ils avaient besoin. Tous ces peuples différaient de langage, et n'avaient pas les mêmes goûts ni les mêmes désirs. Ils se communi-

1. *Chronologie*, p. 58.

quaient entre eux leurs pensées et leurs sentiments par l'intermédiaire d'officiers qui étaient appelés dans l'est messagers, dans le sud imitateurs, dans l'ouest indicateurs, dans le nord interprètes [1] ».

D'ailleurs sous les Tcheou, une administration spéciale s'occupait des peuples barbares.

« (Les princes constitués par l'empereur gouverneurs dans les contrées barbares), à l'est chez les Yi, au nord chez les Ti, à l'ouest chez les Joung, au midi chez les Man, quelle que soit l'étendue de leur juridiction, s'appellent *tzèu* (feudataires du quatrième ordre). Dans leurs principautés particulières, ils s'appellent eux-mêmes Indignes serviteurs de l'Empereur [2] ».

Dans le *Tcheou Li*, les Agents de Direction des Régions *(Tche-fang-che)* « sont chargés des cartes de l'Empire; et, au moyen de ces cartes, ils s'occupent des terres de l'Empire. Ils distinguent : les arrondissements et cantons de ses royaumes et principautés; les populations désignées par les noms des quatre *Yi*, des huit *Mân*, des sept *Min*, des neuf *Me*, des cinq *Joung*, des six *Ti* [3]... »

Si Ts'in Che Houang Ti sut augmenter la population de sa capitale en y attirant les riches, il ne manqua pas aussi de délivrer ses Etats de la population peu désirable des pauvres, des vagabonds, des boutiquiers, des juges prévaricateurs en les envoyant conquérir ou coloniser Jen Ngao (Nhàm Nghiêu) et Tchao T'o (Triêu Dà) c'est-à-dire le Nan Yue (Nam Viêt); les Chinois s'emparèrent du pays de Luc Lu'o'ng qu'ils divisèrent en trois circonscriptions où ils établirent des garnisons. Ces trois circonscriptions comprenaient : 1° Quê Lâm, en chinois Kouei Lin, l'ancien royaume de Ba-Thuc c'est-à-dire Cao Bang et le Kouang Si; 2° Nam Haï, c'est-à-dire le Kouang Toung, une partie du Fou Kien et une partie des provinces tonkinoises actuelles de Quang Yen et de Luc Ngan; 3° Tu'o'ng (Siang) Quan, c'est-à-dire le delta du Tong King, pays des Kiao Tche,

1. *Li Ki*, ch. III, Wang tcheu, pp. 295-7.
2. *id.* chap. I, pp. 90-91.
3. *Tcheou Li*, II, pp. 263-4.

avec le Thanh Hoa en plus. « Le Siang était à la frontière sud de l'empire des Ts'in, comme Je Han (Nhât-nam) était la limite sud de l'empire des Han [1] ».

Annam. Il est intéressant de rapprocher les renseignements que donne Se-ma Ts'ien de ceux que nous fournit l'histoire d'Annam : TUC Phan, roi de Thuc (Cao Bang) prit le nom de AN-DU'O'NG VU'O'NG ou YEN-DU'O'NG VU'O'NG, en montant sur le trône, et fonda, la 56e année de Nan Wang, empereur de la dynastie chinoise des Tcheou, en renversant la première dynastie de l'Annam Hung Bâng Thi et le roi Hung vu'o'ng (Hioung Wang) XVIII qui se jeta dans un puits, la deuxième dynastie d'Annam, celle de Thuc, conquérant le Van Lang (Wen Lang), dont le roi lui avait refusé sa fille Mi Nu'o'ng en mariage en 257, c'est-à-dire peu d'années avant la chute définitive des Tcheou. Le Van Lang qui avait pour capitale Bac Hac, s'étendait du N. au S. du pays de Chou (Se Tch'ouan) et du lac Toung T'ing (Hou Nan) au royaume de Ba Thuc, (Cao Bang) et au Tchampa. Le Van Lang comprenait quinze districts ou *Bô* : 1° Van Lang, ou Bac Hac, au confluent de la rivière Rouge et de la rivière Claire; 2° Kiao Tche (Ha Noi, Hu'ng Yen et Nam Dinh); 3° Chaû Diên, sur le mont Ba Vi, sur la rivière Noire; 4° Phu'oc Lôc (partie basse de la province de So'n Tay); 5° Vo Ninh (territoire de Bac Ninh); 6° Viêt Thu'o'ng (Quang Binh et Quang Tri); 7° Ninh Hai (parties maritimes du Quang Yen et une partie du Kouang Toung; 8° Du'o'ng Tuyen (Hai Du'o'ng); 9° Luc Haï (partie du Kouang Si avec Lang So'n et Luc Ngan); 10° Vo Dinh (Thaï Nguyen et partie du Kouang Si); 11° Hoai Hoan (vallées du Nghê An et du Ha Tinh); 12° Cu'a Cho'n (territoire du Thanh Hoa); 13° Binh Van (Ninh Binh, depuis le fleuve Dâi jusqu'à la montagne Tam Diep); 14° Tân Hu'ng (Hu'ng Hoa et Tuyen Quang); 15° Cu'u Du'c (le haut Song Ma jusqu'à la rivière Noire). Il y a trois listes de ces noms dont la plupart datent de la dynastie des T'ang. Comme on le voit ces quinze *bô* sont renfermés dans

1. H. MASPERO, *Etudes d'hist. d'Annam, B. E. F. E. O.*, XVI, 1, p. 55.

une petite partie de la Chine dans le Tong King et dans l'Annam septentrional; les autres limites jusqu'au pays de Chou et au lac Toung T'ing sont du domaine de la légende [1]. Van Lang et Thuc formèrent un seul Etat sous le nom de Au Lac (composé de deux noms de tribus Au Viêt et Lac Viêt), dont la capitale construite par An-du'o'ng la troisième année de son règne (255), fut appelée d'abord Phong Khe (ruisseau du fief), puis Co Loa Thanh (vieille cité du coquillage à cause de la forme elliptique de ses remparts); ses vestiges se trouvent dans le huyen de Dong An, province de Bac Ninh, à quelques kilomètres de la jonction du canal des Rapides et du fleuve Rouge. Une légende raconte qu'elle fut bâtie grâce à l'aide apportée à Yen Du'o'ng par une tortue d'or, envoyée par le génie de la rivière Claire.

TRAN THI HOANG (Ts'in Che Houang) qui a triomphé des six autres princes de Chine, envoie dans le Nan Yue, dans le but de préparer l'annexion de ce pays, deux agents, KIET TUAN ou NHAM NGAO et TRIEU DA; celui-ci signe devant Co Loa (209) un traité par lequel il obtenait la partie du royaume située au nord de Binh Giang, qui paraît être le song Ca Lo, près Bac Ninh, et demande pour son fils TRONG THUY, la main de MI CHAU, fille unique du roi Thuc, qui est accordée à la condition que le gendre du souverain résidera à la Cour d'Annam; le roi Thuc trahi par ses enfants, tua sa fille et lui-même se jeta dans la mer à l'endroit où se trouve aujourd'hui le port de Bich, près du cap Do So'n, dans le Nghê An. Trong Thuy se suicide de désespoir en apprenant la mort de sa femme. Trieu Da, profitant des circonstances et de la chute des Ts'in en Chine, s'empare de la capitale Co Loa (207 av. J.-C.) et du pays d'Au Lac, en y ajoutant le territoire de Dong Au (aujourd'hui Phu'o'c Kien), ainsi que celui de Tây Viet (Canton), établit sa capitale à Phien ngu, Phiên ngung ou P'an Yu (Canton) et sous le nom de TRIEU VO DE (Tchao Wou Ti, 206-109 av. J.-C.) commence la

1. Voir H. MASPERO, *Etudes d'Hist. d'Annam*, IV, *B. E. F. E. O*, XVIII, pp. 1-28.

troisième dynastie d'Annam, celle des TRIEU qui devait durer jusqu'à l'annexion du pays par les Han, III av. J.-C. Il est intéressant de noter qu'un sujet du roi Yen-du'o'ng, nommé LI Ong-trong, ramené par Trieu Da d'Au Lac en Chine, y fut élevé et devint un des chefs qui repoussèrent les Hioung Nou.

Mort de Che Houang Ti.

Ts'in Che Houang Ti mourut le 22 juillet 210 [1] à Cha K'ieou, au nord-est de la sous-préfecture de P'ing Hiang, préfecture de Chouen Té, Tche Li, et son corps fut transporté à Hien Yang par Li Se, qui avait caché sa mort pour éviter des troubles. Il avait régné vingt-cinq ans comme Tcheng Wang et douze comme Ts'in Che Houang Ti. Son fils lui fit de splendides funérailles :

« Le neuvième mois, on enterra Che Houang dans la montagne Li [Lin T'oung hien, district de Si-Ngan fou]. Dès le début de son règne, Che Houang avait fait creuser et arranger la montagne Li. Puis, quand il eut réuni dans ses mains tout l'Empire, les travailleurs qui y furent envoyés furent au nombre de plus de sept cent mille; on creusa le sol jusqu'à l'eau; on y coula du bronze et on y amena le sarcophage; des palais, (des bâtiments pour) toutes les administrations, des ustensiles merveilleux, des joyaux et des objets rares y furent transportés et enfouis et remplirent (la sépulture). Des artisans reçurent l'ordre de fabriquer des arbalètes et des flèches automatiques; si quelqu'un avait voulu faire un trou et s'introduire (dans la tombe), elles lui auraient soudain tiré dessus. On fit avec du mercure les cent cours d'eau, le Kiang, le Ho, et la vaste mer; des machines le faisaient couler et se le transmettaient les unes aux autres. En haut étaient tous les signes du ciel; en bas toute la disposition géographique. On fabriqua avec de la graisse de *jen-yu* [phoque] des torches qu'on avait calculé ne pouvoir s'éteindre de longtemps. EUL CHE dit : « Il ne faut pas que celles des femmes de l'empereur décédé qui n'ont pas eu de fils soient mises en liberté ». Il ordonna que toutes le suivissent dans la mort;

1. GAUBIL, *Chronologie*, p. 66, dit le 10 sept. 210.

ceux qui furent mis à mort furent très nombreux. Quand le cercueil eut été descendu, quelqu'un dit que les ouvriers et les artisans qui avaient fabriqué les machines et caché les trésors savaient tout ce qui en était et que la grande valeur de ce qui avait été enfoui serait donc divulguée; quand les funérailles furent terminées et qu'on eut dissimulé et bouché la voie centrale qui menait à la sépulture, on fit tomber la porte à l'entrée extérieure de cette voie et on enferma tous ceux qui avaient été employés comme ouvriers ou artisans à cacher (les trésors); ils ne purent pas ressortir. On planta des herbes et des plantes pour que (la tombe) eût l'aspect d'une montagne [1] ». Le Dr Segalen, *Journ. Asiat.*, mai-juin 1916, p. 405, qui a visité la tombe de Ts'in Che Houang Ti, remarque que « les sépultures successives des Ts'in, comme leurs capitales, attestent une volonté continue de progression de l'ouest à l'est, une descente conquérante vers le Fleuve Jaune ».

Vanité des prévisions humaines ! Malgré toutes ces précautions, la tombe du tyran Ts'in fut violée par HIANG YU, peu de temps après la chute de son éphémère dynastie, mais on ignore quels dégâts furent alors commis.

La mégalomanie de Che Houang Ti, dont les résultats furent aussi éphémères que rapides, servit néanmoins grandement à l'expansion de la Chine dont le premier Empereur recula les bornes en écartant de ses frontières les peuples hostiles et répandit le nom dans les pays lointains. Le voyage de Tchang K'ien dans les régions occidentales au siècle suivant, sous Han Wou Ti, est une conséquence des conquêtes de Che Houang Ti; de même les relations de la Chine avec l'Annam résultent des campagnes dans le sud de l'empire des Ts'in.

Nom de la Chine.

Il est probable que le nom de *Sin, Tchin, Sinae, Chine,* donné à l'empire par les Occidentaux vient du nom même de la dynastie Ts'in; sous la dynastie des Han, les Hioung Nou appelaient les Chinois : « Hommes de Ts'in »; Ts'in était le nom donné à la Chine par les peuples du Si Yu, de

1. SE-MA TS'IEN, II, pp. 193-5.

l'Occident; le moine alexandrin COSMAS Indicopleustes, au VIe siècle, l'appelait *Tsinitza* ou *Tzinista*, que nous retrouvons dans le *Tchinasthâna* des anciens Hindous, le *Tchinistan* des Persans, le *Tsinisthan* de l'inscription de Si Ngan; plus tard, au VIIe siècle ap. J.-C. on la désigne sous le nom de *Taugas*, Ταυγάς, comme l'écrivain byzantin Theophylactus SIMOCATTA, de *Taugast*, le *Tabgatch* des inscriptions turkes, et sous les Leao (916-1125) sous le nom de *K'i tai*, [1], d'où le nom de Cathay employé par les voyageurs européens du moyen âge, tels MARCO POLO et ODORIC de Pordenone, qui appelaient *Manzi* la Chine du Sud.

Le nom de *Cathay* qui vient de la dynastie tartare de K'i Tan, ou Leao, fut perdu bientôt par l'Europe qui lui rendit le nom de Chine; ce nom de Cathay sera pendant quelque temps, et par erreur, appliqué, au XVIIe siècle, au Tibet, lorsque le père de ANDRADE, aura, en 1624, écrit sa relation. Cathay ne restera que sous les formes *K'itaï*, *Kitâi* en russe, *Kitâia* en grec et dans les langues musulmanes. Le nom de *Manzi* ou *Mangi*, de *Man Tseu*, désignait les barbares d'une manière générale. Les Chinois du Nord, du Cathay, à l'époque des Kin et des Youen, traitaient les gens du Sud de barbares, représailles des envahisseurs du Nord pour l'appellation qui leur était donnée par les Chinois du Midi, de *Pe T'ai*, fous du Nord.

Les Chinois eux-mêmes désignent leur pays sous le nom de *Tchoung Kouo*, l'Empire du Milieu, appliqué à l'origine à la province de Ho Nan, fief de la dynastie des Tcheou; eux-mêmes s'appellent *Tchoung Kouo Jen*, Hommes de l'Empire du Milieu. Sous la dynastie mandchoue, dans les instruments diplomatiques, on se servait de l'expression *Ta Ts'ing Kouo*, le Grand Empire Ts'ing, comme sous la dynastie chinoise précédente, on se servait de l'expression *Ta Ming Kouo*, Grand Empire Ming. D'autres appellations font allusion à la situation géographique de l'Empire, telles *T'ien Hia* (Sous le Ciel) et *Se Haï* (Quatre Mers) :

1. Voir *Cathay and the Way thither*, I, pp. 1 seq.

si l'on jette les yeux sur une mappemonde chinoise, on verra en effet que pour ses habitants, la Chine occupe le centre du Monde qui se compose d'un Continent ou plutôt d'une grande île centrale. Elle est baignée par une mer intérieure remplie d'îles et qui a pour limites un cercle de terre qui est censé représenter les deux Amériques. Une seconde mer forme la ceinture du monde ; dans cette grande mer extérieure, trois îles : à droite, *Lieou p'ochan* et l'arbre *Fou Sang* au Soleil Levant ; à gauche, la montagne *Man* au Soleil Couchant ; au bas *Ho Chan*, au centre, sur terre, entre deux fleuves, dans un cercle entouré de murailles *Tchoung Youen*, nom ancien de la province de Ho Nan, donné à tout l'Empire du Milieu, *Tchoung Kouo*. Les deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise paraissent être deux cartes gravées sur pierre conservées dans le musée épigraphique de Si Ngan fou appelé *Pei Lin*, la « Forêt des Stèles » ; elles remontent à l'année 1137 de notre ère ; M. CHAVANNES les a décrites dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (1903).

D'autres désignations sont poétiques : *Tchoung Houa Kouo*, l'Empire fleuri du Milieu, ou simplement *Houa Kouo*, l'Empire fleuri, ou *Houa Yen*, Langage fleuri ; quelques-unes se rapportent aux anciennes dynasties : *Houa Hia*, d'après la première dynastie ; *Han Jen* ou *Han Tseu*, hommes ou fils de Han, d'après la dynastie des Han ; *T'ang Jen* ou *T'ang Chan*, hommes ou montagnes de T'ang d'après la dynastie T'ang. C'est ce nom de *T'ang Chan* que les Chinois des Indes néerlandaises donnent à leur pays : ce qui semblerait démontrer que les Chinois ont émigré dans les îles de la Sonde beaucoup plus tôt qu'on ne le pense généralement.

Eul Che Houang Ti.

Le prince HOU HAÏ, âgé de douze ans suivant Se-ma Ts'ien, de vingt et un ans suivant d'autres, ce qui est probable, remplaça son père sur le trône et fut le Second Empereur, EUL CHE HOUANG TI. « Il était une tête d'homme avec le cri d'une brute. Sans prestige, il ne sut pas combattre le mal ; sans vertu réelle, il se perdit non sans cause. Quand on s'opposa à lui, il ne put se maintenir ; sa perver-

sité et sa cruauté restreignirent la durée du temps qu'il avait à régner. Quoiqu'il demeurât dans un royaume favorisé par sa situation, néanmoins il ne put assurer son salut [1] ». Il ne régna que trois ans car s'étant signalé par ses cruautés, faisant massacrer les ministres et les membres des familles princières, pressurant le peuple, un soulèvement éclata et l'eunuque TCHAO KAO, le chef des révoltés, fit assassiner (207) Eul Che Houang Ti par YEN YUE et proclamer roi de Ts'in, le prince TSEU YING, neveu de l'Empereur. Mais Ying fait écarteler Tchao Kao avec tous ses parents. Les seigneurs conduits par HIANG TSI ou HIANG YU, originaire de Hia Siang, dans le Kan Sou actuel, d'une famille de généraux de Tch'ou, géant de huit pieds de haut et d'une force prodigieuse, se révoltent : Ying et tous les Ts'in sont massacrés, Hiang Yu marche sur la capitale Hien Yang qui est saccagée et brûlée; les tombeaux des Ts'in sont profanés et les corps qu'ils renfermaient brûlés et les cendres jetées au vent. Les vainqueurs se partagent les dépouilles de Ts'in dont le territoire fut divisé entre trois rois de Young, de Sai et de Ti, tandis que Hiang Yu, roi du Tch'ou occidental, était le « roi suprême », le Pa Wang, mais il avait négligé LIEOU PANG, le chef des Han qui marcha contre lui : Hiang Yu, battu à Kai Hia, dans la préfecture de Foung Yang, Ngan Houei, fut poursuivi jusqu'à Toung Tch'eng où il se coupa la gorge. Les habitants de Tch'ou se rendirent à Lieou Pang qui prit le titre d'empereur, sur les bords de la Se, dans le Ho Nan, le 28 février 202, fondant la dynastie des HAN. Toutefois on compte l'année 206 comme la première de Lieou Pang.

Hiang Yu.

Pendant la période d'anarchie qui accompagne la chute de Eul Che Houang Ti et la consolidation du pouvoir des Han avec Lieou Pang, nous voyons surgir vingt royaumes dont trois grands et dix-sept petits énumérés dans MAILLA (Tableau, T. III, p. 1) :

I. TCH'OU. L'an 209 TCH'EN CHENG envoyé par l'ennuque TCHAO KAO pour apaiser une sédition dans le Kiang Nan,

1. SE-MA TS'IEN, II, p. 243.

donna le signal de la révolte; et prit, sous le titre de YIN WANG, la qualité de Roi de Tch'ou, royaume situé dans le Hou Kouang : il régna six mois, et eut pour successeurs WANG KING-KIEOU, cinq mois. HOUAI WANG-SIN, qui prit le titre de YI TI, l'an 206, et fut assassiné au commencement de l'an 205 par les ordres de Hiang Yu.

II. SI TCH'OU, ou Royaume de Tch'ou occidental. Fondé l'an 206 par HIANG YU, général de Yi Ti. Il se tue l'an 202 avant l'ère chrétienne.

III. HENG CHAN ou TCHANG CHA. Fondé l'an 206 par WOU JOUI, ne subsista que 49 ans sous cinq Princes : savoir WOU JOUI, 5 ans; WANG TCHING, 8; WANG HOUEI, 7; WANG CHE, 9; WANG TCHO, 21.

IV. LIN KIANG. Fondé l'an 206 par KOUNG NGAO, dont la Cour était à Kiang Ling dans le Hou Kouang, ne régna que quatre ans; son fils WANG HUON un an.

V. KIEOU KIANG ou HOUAI NAN, fondé l'an 206 par YING POU, dont la Cour était à Lou, territoire de Foung Yang Fou. L'an 204, il se soumit aux Han.

VI et VII. TCHAO et TAI. Fondé l'an 209 par WOU TCH'EN, général de Tchin Ching; règne cinq mois. HIÉ, rejeton des anciens Princes de Tchao, lui succède et prend le titre de roi de Tai. Sa Cour était à Sin Tou, dans le Pe Tche-li.

VIII. TCHANG CHAN. Démembrement du royaume de Tchao, que Hiang Yu donna au général TCHANG EUL l'an 206.

IX. TS'I et KIAO TOUNG. Donné à T'IEN TAN l'an 206. Sa Cour était à Lin Tseu dans le Chan Toung. TIEN CHI d'abord roi de Ts'i, fut fait roi de Kiao Toung.

X. HAN. LIEOU PANG, fondateur de la dynastie impériale de ce nom.

XI. TS'I PE. Démembrement du Royaume de Ts'i que Hiang Yu donne à TIEN NGAN. Sa Cour était à P'o Yang.

XII. YEN, donné à TSANG TOU. Sa Cour était à Ki (Yu Yang Hien dépendant de Pe King).

XIII. LEAO TOUNG. HAN KOUANG, chassé du royaume de Yen par Tsang Tou, prit le titre de roi du Leao Toung. Sa cour était à Wou Tchoung (Yo Tien hien, dépendance de Pe King).

XIV. YIN. SE-MA NIANG qui établit sa Cour à Tchao Kou (Wei Kiun fou, du Ho Nan).

XV. WEI et SI WEI. KIEOU eut sa Cour à K'ai Foung fou : PAO son frère qui lui succéda, perdit une partie de ses États, prit le titre de Roi de Wei occidental, et mit sa Cour à P'ing Yang qui est plus à l'ouest.

XVI. HO NAN. CHIN YANG, officier de Hian Yu. Il avait sa Cour à Lo Yang, capitale du Ho Nan.

XVII. YOUNG. TCHANG HAN, général des Ts'in, mit sa Cour à Feï Kiou (Hing Ping Hien de Si Ngan fou).

XVIII. SAÏ. SE-MA HIN, lieutenant de Tchang Han, mit sa Cour à Lio Yang, dans le Ho Nan.

XIX. TCHÉ. TOUNG YI, lieutenant de Tchang Han, mit sa Cour à Kao Nou (Li Tcheou de Yen Ngan fou).

XX. HAN. Petit État situé vers K'ai Foung fou du Chan Si, que Hiang Leang procura l'an 208 à HAN TCHING, descendant des anciens rois de Han. Détruit en 230.

Quatrième dynastie : TS'IN, 43 *ans*.

	Noms propres	av. J.-C.	
Tchao Siang Wang	*Tsie*	255	régnait depuis (306) 52 ans sur l'État de Ts'in.
Hiao Wen Wang	*Wang*	250	régna 3 jours.
Tchouang Siang Wang	*Tchou*	249	
Tcheng Wang devient :		246	
Che Houang Ti	*Tcheng Wang*	221	
Eul Che Houang Ti, tué	*Hou Hai*	209	

CHAPITRE IX

Cinquième Dynastie : Les Han

LIEOU PANG, fondateur de la dynastie des HAN, était originaire de Tchoung Yang, dans la préfecture de Siu Tcheou, Kiang Sou ; il est désigné sous le titre dynastique de KAO TSOU ou de KAO TI ; « c'était, nous dit Se-ma T'sien, [1] un homme au nez proéminent et au front de dragon ; il avait une belle barbe au menton et sur les joues ; sur la cuisse gauche il avait soixante douze points noirs [symbolisant les soixante-douze jours de l'année qui sont attribués à chacun des cinq éléments]. Il était bon et amical ; il aimait faire des largesses ; il avait l'esprit ouvert. Il avait sans cesse de grands projets et ne se livrait pas aux travaux et aux occupations des gens de sa famille... Il aimait le vin et les femmes ». Il choisit le *brun* comme couleur impériale, établit d'abord sa cour à Lo Yang et décida que le premier mois de la première année de son règne commencerait au troisième mois de la dynastie précédente. Kao Tsou.

D'autre part nous lisons dans le *T'oung kien kang mou* [2] « qu'il n'avait acquis aucune connaissance par l'étude ; mais il y suppléait par une vivacité d'esprit et une pénétration peu commune. Prompt, susceptible et bouilant, la précipitation lui fit souvent faire des fautes, mais il sut les réparer par beaucoup de défiance de ses propres lumières, et en déférant aux conseils de ceux qu'il croyait plus instruits que lui. Naturellement bon, affable à tout le monde, il traitait ses soldats avec douceur. Ces manières lui gagnèrent le cœur des peuples, qu'il chercha toujours à rendre heureux. »

D'abord chef d'un *ting*, groupe de dix villages, Lieou épousa TCHE, fille de LU, qui devait devenir l'impératrice

1. II, p. 325
2. II, p. 522.

Lu et mère de l'empereur Hiao Houei, puis devint gouverneur de P'éi, dans le pays de Tch'ou; lors du partage des dépouilles des Ts'in, Hiang Yu le nomma roi de Han (régions de Pa, Chou et Han Tchoung, avec Nan Tcheng comme capitale,) tandis qu'il réservait les territoires à l'intérieur des passes aux trois généraux de Ts'in, TCHANG HAN, SE-MA HIN et TOUNG YI qui furent faits rois de Young, de Sai et de Ti; nous avons vu que le roi de Han, mécontent de sa part, poussé par HAN SIN, roi de TCH'OU, marcha contre Hiang Yu et le défit. Tous les chefs reconnurent Lieou Pang quand il fut proclamé empereur le 28 février 202, sauf HOUAN, ancien roi de Lin Kiang, partisan de Hiang Yu, qui se révolta, fut défait, pris et exécuté à Lo Yang, capitale du nouvel empereur; une amnistie générale fut alors proclamée.

D'autres révoltes marquèrent le règne de Kao Tsou; celle de Han Sin, ancien roi de Ts'i, roi de Tch'ou (201), qui fut fait prisonnier et pardonné, mais dépossédé de son royaume; Kao Tsou, généreusement, lui octroya le titre de Marquis de Houai Yin, mais rebelle incorrigible, Han Sin fut plus tard mis à mort par ordre de l'impératrice. SIN, nommé quelque temps auraravant roi de Han, par Kao Tsou, fut transféré dans le pays de T'ai Youen, où il fut attaqué par les Hioung Nou, à Ma Yi (Chan Si) (200). Sin s'allia avec ses ennemis et essaya de soulever le pays, mais la rébellion fut étouffée par Kao Tsou; celui-ci transféra l'administration à Tch'ang Ngan, au sud de la rivière Wei. En 196, Kao Tsou envoya au Nan Haï, en ambassade, le lettré LOU KIA (Luc gia) porteur d'un sceau d'investiture se composant d'un petit cube de jade suspendu à une chaîne d'or, chargé d'obtenir de Trieu Vo-dé sa reconnaissance de vassalité envers la Chine; le roi de Nan Haï affecta d'abord de ne voir dans Lou Kia qu'un messager lui apportant les félicitations de l'empereur Han, refusa de se lever devant lui, mais cédant aux paroles persuasives de l'envoyé chinois, il finit par lui faire bon accueil.

Le père de Kao Tsou, le T'ai Chang houang mourut en 197; deux ans plus tard, l'empereur lui-même termina ses

jours le 1er juin 195 dans le palais Tch'ang Lo, ancien palais restauré de HING LO des Ts'in, près de Tch'ang Ngan. Les sépultures des Han qu'a visitées le Dr Segalen (Cf: *J. As.*, 1916, no 3, p. 414) sont en grand nombre situées « sur la rive gauche de la Wei, où elles forment un long alignement orienté S. O.-N. E. Les sépultures Tcheou sont intercalées dans cette avenue tumulaire ». La sépulture de Kao Tsou est appelée Tch'ang Ling, et le tumulus est de forme hexaédrique. Kao Tsou laissait huit fils : d'une concubine, FEI, roi TAO HOUEI de Ts'i; de l'impératrice Lu, HIAO HOUEI; de la fou-jen Ts'i, JOU-YI, roi YIN de Tchao; de la reine douairière Pouo HENG, roi de Tai, plus tard l'empereur HIAO WEN; K'OUEI, roi de Leang, déplacé par l'impératrice Lu, devint le roi KOUNG de Tchao; YEOU, roi de Houai YANG, également déplacé par Lu, devint le roi YEOU de Tchao; TCHANG, roi LI de Houai Nan; enfin KIEN, roi de Yen.

Ce fut le second fils, HIAO HOUEI, qui monta sur le trône, à l'âge de quatorze ans.

« Lieou Pang était un sceptique: dans les temps anciens l'Etre Suprême était Chang Ti, auquel on sacrifiait sur deux, trois et jusqu'à quatre tumuli sous les Ts'in; à chacun de ces tumuli correspondait une couleur spéciale et un souverain qui tous les quatre se confondaient dans le seul Chang Ti; au sud correspondait le Souverain Rouge, au centre le Souverain Jaune, à l'est le Souverain Vert, à l'ouest le Souverain Blanc; par dérision Lieou Pang, créa pour le nord un Souverain Noir. A partir de 165 av. J.-C., Wen Ti offrit pour la première fois le sacrifice *Kiao* aux Cinq Souverains à Young et leur érigea un temple spécial au nord de la Wei. Cette innovation qui transformait l'ancien monothéisme en polythéïsme fut supprimée par Tch'eng Ti en 32 av. J.-C., mais rétablie par Ngai Ti en 5 av. J.-C. [1].

Hiao Houei.

Kao Tsou avait cherché à écarter du pouvoir Hiao Houei, qu'il trouvait trop faible, pour lui substituer son troisième fils Jou Yi, roi de Tchao, fils de la favorite Ts'i. L'impératrice Lu, femme énergique, réussit à déjouer les intrigues

1. H. DORÉ, *Superstitions*, XII, pp. 1109-114.

préparées à la mort de Kao Tsou et assura le sceptre à son fils. En l'absence de Hiao Houei (194) elle fit empoisonner Jou Yi, arracher les yeux, couper les pieds et les mains et brûler les oreilles de sa rivale Ts'i. L'empereur, saisi de l'horreur de ces crimes, abandonna les rênes du gouvernement dont se saisit sa mère, et mourut le 26 septembre 188.

C'est pendant le court règne de Hiao Houei (191) que fut rapporté le décret de Ts'in Che Houang Ti pour la destruction des livres. Déjà le lettré Lou Kia, au retour de sa mission heureuse dans le Nan Haï, avait, grand admirateur du *Chou King* et du *Che King*, essayé d'agir sur Kao Tsou, mais ce prince, si, par politique, il rendait hommage à Confucius, avait une profonde aversion pour les lettrés; il répondit avec colère à Lou Kia : « J'ai conquis l'empire de dessus mon cheval, je suis devenu votre maître sans votre *Chou King*, ni votre *Che King*, qu'ai-je besoin de vos livres? » Lou Kia écrivit alors les *Sin Yu* ou Discours nouveaux et les donna à lire à Kao Tsou. « L'empereur les lut avec beaucoup de satisfaction, et conçut pour les livres plus d'estime qu'il n'en avait auparavant [1] », mais il n'abolit pas la défense du souverain Ts'in et laissa à son fils l'honneur de réparer une partie du mal causé par l'édit de 213.

D'ailleurs SIAO HO, qui fut ministre de Kao Tsou, fit bâtir à Tch'ang Ngan un édifice dans lequel il réunit les débris des anciens livres, édifice qu'il nomma *Che k'iu k'ŏ*, la Tour au Canal de pierre, à cause d'une conduite de pierre qui était au pied du bâtiment [2].

L'impératrice Lu Kao Heou.

L'héritier présomptif du trône était un fils supposé de l'empereur Hiao Houei et de sa nièce, fille de la princesse YOUEN de Lou (fille de Kao Tsou et de Lu), qui avait épousé TCHANG NGAO, marquis de Siouen P'ing; il fut proclamé empereur, mais Lu continua d'exercer le pouvoir; le prince s'étant aperçu de l'illégitimité de sa naissance et ayant pris une attitude menaçante, Lu le fit emprisonner et plus tard mettre à mort. Le 15 juin 184, YI, roi de Tch'ang Chan, dont le nom personnel fut changé en celui de HOUNG, fut

1. MAILLA, II, p. 514.
2. COUVREUR, *Li Ki*, I, p. XII.

nommé empereur, toujours sous la tutelle de Lu; la mort de la vieille impératrice (21 juillet 180), couverte de crimes, fut le signal d'une réaction contre la famille Lu dont tous les membres, hommes et femmes, furent décapités. Les ministres choisirent à Tch'ang Ngan comme empereur HENG, nommé en 196 roi de Tai, fils de l'empereur Kao Tsou et de l'impératrice douairière Pouo; le roi de Tai, arrivé à Tch'ang Ngan le 14 nov. 180, prit le titre de HIAO WEN; le jeune empereur désigné par Lu, ainsi que les rois de Leang, de Houai Yang et de Tch'ang Chan furent massacrés.

Le nouvel empereur proclama une amnistie générale. « Son unique préoccupation, dit Se-ma Ts'ien[1], était de réformer le peuple par sa vertu; c'est pourquoi tout le pays à l'intérieur des mers fut prospère et fut florissant par les rites et la justice ». C'est lui qui abrogea la loi permettant de mutiler les criminels, jadis établie par l'empereur Chouen; elle fut changée en amendes, en bastonnade ou en travaux publics. Le règne de ce prince, distingué par ses vertus privées et sa pitié filiale, fut marqué par de nombreuses incursions des Hioung Nou. Déjà en 192, ME TE, fils de Teou MAN, leur chef, avait écrit une lettre impertinente à l'impératrice Lu, pour laquelle il fit d'ailleurs des excuses. Hiao Wen.

Le Chen yu MAO TOUN avait son repaire dans le mont Yin chan ou Ta Ts'ing chan, longeant au nord la grande boucle du Fleuve Jaune, à l'ouest de Kouei Houa tch'eng. Dans les Annales des Han, on lit : « Il y fabriquait des arcs et des flèches, et en sortait de temps en temps pour exercer ses brigandages ». Quand Wou Ti s'empara du mont Yin les Hioung Nou « ne pouvaient le franchir sans verser des larmes[2] » Plus tard Mao Toun descendit du Yin chan à Ta T'oung dans le Chan Si.

En 177, les Hioung Nou traversèrent le Fleuve Jaune et ravagèrent le pays, mais ils furent repoussés par Kouan Ying, marquis de Ying Yin; en 166, LAO CHANG, fils de Me Te à la tête de 140.000 hommes fit une incursion en territoire chinois jusqu'à Tchao Na et Siao Kouan, au sud-est de

1. II, p. 487.
2. S. JULIEN, dans HUMBOLDT, *Asie Centrale*, II, 1843, p. 347.

P'ing Leang, dans le Chen Si, tua le gouverneur Pe Ti et se retira avec un immense butin avant que l'empereur ait pu le châtier.[1] Au commencement de 162, il y eut alliance entre les deux peuples, mais le Chen yu Lao Chang mourut en 161, fut remplacé par son fils KIUN TCH'EN, et les incursions recommencèrent en 158, mais furent repoussées. L'empereur mourut le 6 juillet 157.

Hiao King. Hiao KING, fils de l'empereur Hiao Wen et de la reine-douairière TEOU, monta sur le trône par suite de la mort de ses trois frères ainés, fils de la première reine. Son ministre TCH'AO TS'O voulant amoindrir la situation des seigneurs, proposa de diminuer leurs privilèges; sept des rois formèrent une ligue et s'avançèrent du côté de l'ouest; c'étaient PI, roi de Wou, WOU, roi de Tch'ou, SOUEI, roi de Tchao, ANG, roi de Kiao Si, PI KOUANG, roi de Tsi Nan, HIEN, roi de Tseu Tch'ouan, HOUNG K'IU, roi de Kiao Toung; ils furent exterminés par les généraux TEOU YING et TCHEOU YA-FOU (154 av. J.-C.) Cette rébellion étouffée, une incursion des Hioung Nou fut repoussée dans le territoire de Yen. En 153, Hiao King désigna son fils LIEOU YOUNG comme héritier présomptif; plus tard, Lieou Young fut dégradé, nommé roi de Lin Kiang et mourut avant son père. L'empereur mourut le 9 mars 141, âgé de quarante-huit ans, et fut enterré à Yang ling. Il fut remplacé sur le trône par son fils LIEOU TCH'E, roi de Kiao Toung, âgé de seize ans, dont le règne sous le nom de Wou TI est l'un des plus importants de l'histoire de la Chine.

Wou Ti. Le long règne de Wou TI est aussi remarquable pour l'histoire intérieure de la Chine que pour l'histoire de son expansion à l'étranger. On peut dire qu'à cette époque se forme la nation chinoise; sans reprendre la tradition de Ts'in Che Houang Ti, Wou Ti sent toutefois le danger des grands seigneurs féodaux; il les éloigne de la Cour et pour contrôler leurs actes place auprès de chacun d'eux un conseiller spécial; il appelle à leur place des gens intelligents, mais de plus humble condition; en outre, sur l'avis de TCHOU FOU-YEN, il réduit l'importance des fiefs, opérant leur

1. MAILLA, II, p. 560.

morcellement en faisant attribuer en apanage dans la succession paternelle une part de la propriété terrienne aux cadets de famille (127 av. J.-C.). En 119, il décrète une réforme monétaire. Passionné chasseur, il était également poète et il encouragea les lettres.

L'usage *régulier* des *nien hao* (périodes de règne) date de Wou Ti, en 114, avec effet rétroactif jusqu'en 140, début du règne ; le règne de Wou Ti ne compte pas moins de onze *nien hao*. Toutefois ses deux prédécesseurs : Wen, dès 163, et King en 149 et en 143, sur le conseil de Sin Youen-p'ing eurent également des noms de règne ; le premier changement de nom de période *(Kai Youen)* avait eu lieu en 334 à l'époque du *Tch'ouen Ts'ieou* sous le règne de WEI HOUEI WANG (370-318). Comme nombre de *nien hao*, Wou Ti fut dépassé par T'ANG KAO TSOUNG (650-684 ap. J.-C.) qui en 34 ans en eut 14, et par l'usurpateur WOU CHÉ-T'IEN (684-665) qui en 21 ans en eut 18. Le P. Mathias TCHANG *(Synch. chinois*, p. v) fait remarquer que « le principal motif qui poussa Han Wou Ti, à faire ces fréquents changements fut une trop grande crédulité aux paroles de ministres flatteurs. Ceux-ci lui parlaient sans cesse de présages extraordinaires ».

D'autre part, c'est de son règne, grâce aux grands voyages de TCHANG K'IEN, que datent véritablement les relations de la Chine avec les pays étrangers.

Yue Tche.

Les YUE TCHE, peuple iranien, dont la langue apparentée à celle des Scythes, des Sogdiens, des Ossêtes, des Yagnobis, appartenait au groupe des langues indo-européennes, occupaient la partie de la Chine au nord-ouest, le territoire de Leang Tcheou, Sou Tcheou, Kan Tcheou, Yen Tcheou, Cha Tcheou[1], etc., c'est-à-dire la province actuelle de Kan Sou. Vaincus une première fois par les Hioung Nou à la fin du IIIe siècle avant notre ère par TEOU MAN, une seconde fois par le Chen yu MO TOU en 176 ou 177, ils furent enfin chassés de leur empire en 165 par le Chen yu LAO CHANG, qui tua leur roi et de son crâne fit une coupe, et passèrent à Kou Tcha, puis au delà des T'ien chan dans les

1. MAILLA, III, p. 36.

vallées arrosées par l'Ili et ses deux affluents méridionaux: la Tekes et la Kounges, occupées par un peuple nomade appelé les WOU SOUEN, venus de Koua Tcheou.

Wou Souen. « Le pays des Wou Souen est situé à environ 2000 lis de distance à l'est de Ta Wan [Ferghana]. Ils ont les mêmes mœurs que les Hioung Nou, et comptent plusieurs dizaines de mille archers. » Yen Che-kou [commentateur de l'époque des Han] dit : « Par apparence extérieure, les Wou Souen diffèrent extrêmement de tous les barbares du *Si-yu*. Ceux d'aujourd'hui qui ont les yeux bleus, la barbe rousse, et qui ressemblent à des singes, tirent leur originè de ces animaux [1]. » On nous dit aussi que les Wou Souen « ne cultivent point les terres; ils ne sèment ni ne plantent. Ils suivent leurs troupeaux dans les lieux qui offrent de l'eau et des pâturages. Leurs mœurs sont les mêmes que celles des Hioung Nou [2] ». Les Yue Tche se divisèrent en deux branches : les Petits Yue Tche qui se mélangèrent aux tribus K'iang ou Tibétaines, et les Grands Yue Tche qui s'emparèrent de Kachgar aux dépens des Sakas (163 av. J.-C.) qui se réfugièrent au Seistan, mais défaits à nouveau par les Wou Souen, soutenus par les Hioung Nou, ils furent obligés, poussant devant eux les Sakas, de fuir vers l'ouest, dépassèrent l'Issik koul et arrivèrent dans le Ferghana (Ta Wan ou Ta Yuan).

Peut-être est-il utile, pour mieux comprendre la politique assez complexe de ces régions, de rappeler sommairement leur histoire. Lorsqu'en 326, ALEXANDRE le Grand s'avança vers l'Inde, le roi de Takkasila (Taxila), au nord-ouest de Rawalpindi, AMBHI, appelé par les Grecs OMPHIS ou TAXILES, ennemi de PORUS, fit sa soumission aux Macédoniens afin de pouvoir attaquer avec eux leur commun adversaire. Lors de la deuxième répartition de l'empire macédonien à Triparadeisos, en 321, SELEUCOS NICATOR eut Babylone, la Syrie et la Perse, tandis qu'Ambhi conservait la région

1. Stan. JULIEN, d'après Se-ma Ts'ien, dans HUMBOLDT, *Asie centrale*, II, p. 63.
2. Stan. JULIEN, *Mélanges de Géog.*, p. 31, d'après les *Annales des T'ang, Hist. du Si Yu.*

de l'Hydaspes et que Porus avait celle du Bas Indus. EUDEMOS et ses Grecs se retirèrent de la vallée de l'Indus en 317 et Tchandragupta, se rendant maître du Panjab, fonda la dynastie Maurya. Vainement Seleucos tenta-t-il en 305-3 de reconquérir l'Inde; repoussé par TCHANDRAGUPTA (Sandracottos), il lui céda le Gandhâra par traité en même temps que la main de sa fille, reçut en échange 500 éléphants, entretint désormais de bonnes relations avec lui, et lui envoya même, en 300, MEGASTHENES en ambassade. BINDUSARA succéda à son père Tchandragupta (297) et fut lui-même remplacé en 272 par le célèbre ASOKA. A la mort de celui-ci (231), l'empire Maurya de Magadha tomba en pièces et en 189, le grec DEMETRIOS, gendre d'ANTIOCHOS le Grand, venu de Bactriane, conquit Caboul et le Panjab, ainsi que le Sind, mais en 170-175, Eucratides arrachait à Demetrios d'abord la Bactriane, puis le Panjab, faisant souche de princes comme son adversaire. Les Sakas qui étaient allés s'établir dans la province parthe du Seistan après avoir été chassés de Kachgar par les Yue Tche, avec MAUES à leur tête, expulsèrent les Grecs de l'Inde.

Tchang K'ien.

L'empereur chinois apprit la catastrophe qui avait frappé les Yue Tche par des déserteurs qui lui racontèrent « qu'ayant eu une guerre cruelle avec les Hioung Nou, les peuples de Yue Tche avaient été battus et leur roi tué; que les ennemis ayant fait de son crâne un vase à boire, la plupart des habitants, révoltés de la grossièreté de leurs mœurs, avaient fui dans un pays fort éloigné, afin de n'avoir aucune communication avec ces Barbares. L'empereur, touché du sort de ces peuples, qui avaient été contraints d'abandonner leur pays natal, demanda à ses grands s'il y avait quelqu'un d'entre eux qui se sentît assez de courage pour aller chercher ces fugitifs et les engager à revenir. TCHANG K'IEN, [originaire de Han Tchoung, dans le sud du Chen Si, homme vigoureux], s'offrit à entreprendre ce voyage long et difficile [1] ». Le *T'oung kien kang mou* place cet événement à 126 av. J.-C. Se-ma Ts'ien fait partir Tchang K'ien dès 138 av. J.-C. Il est certain que son voyage n'était pas entre-

1. MAILLA, III, pp. 36-7.

pris dans un but d'exploration ou philanthropique, mais que Wou Ti cherchait simplement à utiliser l'alliance des Yue Tche contre les Hioung Nou, leur ennemi commun, et d'opérer une diversion. Tchang K'ien se mit en route par le nord-ouest (Loung Si, Kan Sou actuel) avec une centaine d'hommes, dont KAN FOU, un Tartare (*Hou*), ancien esclave de la famille T'ang-yi, excellent archer, mais à peine avait-il franchi la frontière qu'il fut arrêté par les gens du chen yu KIUN TCH'EN et retenu prisonnier. Tchang K'ien parut accepter sa captivité de bonne grâce, il se maria, eut un fils; la surveillance se relâcha et au bout d'une dizaine d'années, il réussit à s'évader avec quelques compagnons. Il n'avait pas renoncé à sa mission, continua sa route vers l'ouest et il arrriva dans le Ferghana (Ta Wan, Ta Yuan), où il apprit que les Ta Yue Tche avaient poursuivi le cours de leurs conquêtes. Ils avaient en effet franchi le Jaxartes et s'étaient emparés du Ta Hia (Tokharestan), partie de la Sogdiane, dépendant du royaume gréco-bactrien déjà attaqué par MITHRIDATE LE GRAND, sixième roi des Parthes (232-139 av. J.-C.) et ils avaient traversé l'Oxus pour occuper leur capitale Lan Che ou Ying Kien Che qui devint la leur. Ma Touan-lin nous dit que la capitale des Yue Tche était la ville de Lan Che, « à l'ouest du pays des Grands Wan, à 2 ou 3000 li, au nord de la rivière Wei (Oxus). Au midi sont les Ta Hia (Dahae); à l'ouest, ils confinent aux A-si. En allant pendant quarante-neuf jours du côté du nord, on trouve le K'ang Kiu (Sogdiane) »[1].

Les Yue Tche « partagèrent le Ta Hia en cinq *hi heou* (*jagbous*) qui étaient ceux de Hieoumi [cap. Ho mo, Wakhan,] de Chouang mi [cap. Chouang mi, Tchitral], de Kouei Chouang [cap. Hou Tsao, Gandhara], de Hi Touen [cap. Po mao, Parwân) et de Tou mi [voisin de Càboul]. Plus de cent ans après, le *hi heou* (*jabgou*) de Kouei Chouang (Kou Chan) attaqua et vainquit les quatre autres *hi heou*; il se nomma lui-même roi; le nom de son royaume fut Kouei Chouang (Kou Chan). Il envahit le Ngan Si (Parthie) et s'empara du

1. RÉMUSAT, *Nouv. Mél. As.*, I, p. 221,

territoire de Kao fou (Caboul); en outre il triompha du P'ou ta et de Kipin (Cachemire) et posséda entièrement ces royaumes. K'ieou-tsieou-k'io mourut âgé de plus de quatre-vingt ans. [C'est le roi Kadphisès Ier, vainqueur vers 50 de notre ère du dernier des rois indo-grecs, Hermaios.] Son fils Yen-kao-tchen (Oêmokadphises) devint roi à sa place; à son tour il conquit le T'ien Tchou (Inde) et y établit un chef pour l'administrer. A partir de ce moment, les Yue Tche devinrent extrêmement puissants. Tous les divers royaumes les désignent en appelant leur roi le roi Kouei Chouang (Kou Chan), mais les Han les nomment Ta Yue Tche en conservant leur ancienne appellation »[1]. Au cinquième siècle de notre ère, les Kou Chan poussés par les Jouan Jouan abandonnèrent leur capitale Lanche et s'établirent à l'ouest à Po-lo (Balkh?) et de là en 450, ils franchirent l'Hindoukouch et reconquirent les cinq anciens jabgous.

Tchang K'ien passant par le K'ang Kiu (Sogdiane, nord du Syr Daria) rejoignit les Ta Yue Tche, mais ceux-çi avaient oublié leurs anciens ennemis, se trouvaient bien dans leurs nouvelles possessions et déclinèrent les propositions d'alliance de l'ambassadeur chinois qui repartit après être resté une année chez eux (128 av. J.-C.) en longeant les Nan Chan. Malheureusement pour lui, Tchang K'ien voulant rentrer par le pays des K'iang, fut fait de nouveau prisonnier à son passage chez les Hioung Nou, mais profitant des troubles qui éclatèrent lors de la mort du Chen yu Kiun Tch'en, il réussit à s'échapper et rentra en Chine après treize ans d'absence avec sa femme et deux seuls de ses cent compagnons, dont Kan Fou.

Cependant le voyage de Tchang K'ien, récompensé par l'empereur par le titre de *T'ai tchoung ta fou* (chambellan impérial), n'avait pas été inutile; on peut dire qu'il est le véritable point de départ des relations de la Chine, non seulement avec l'Occident, mais aussi avec le Sud de l'Empire. On ne saurait en exagérer l'importance. En effet, Tchang K'ien, esprit observateur et sagace, avait remarqué

1. *Heou Han Chou*, trad. CHAVANNES, *T'oung Pao*, mai 1907, pp. 189-192.

dans le Ta Wan et le Ta Hia des bambous et des étoffes de provenance chinoise et il avait appris, à son grand étonnement, qu'ils arrivaient des provinces occidentales de l'Empire, c'est-à-dire le Se Tch'ouan et le Yun Nan, par la voie méridionale du Chen Tou, c'est-à-dire, l'Inde, au lieu de passer par l'ouest, c'est-à-dire par le pays des Hioung Nou.

« Les peuples des royaumes de Wou Souen, Kang K'iu, Yen Tsai, Ta Yue Tche, raconta Tchang K'ien, n'ont point de demeures fixes; ils suivent leurs troupeaux dans les pâturages, et se nourrissent comme les Hioung Nou. Le royaume de Ta Hia est au sud-ouest de Ta Wan; les peuples de ces deux royaumes ont à peu près les mêmes coutumes et la même manière de vivre. Lorsque j'étais à Ta Hia, j'y vis quantité de bambous et de cannes, semblables à celles de la montagne Kioung chan, et des toiles comme celles de nos manufactures du pays de Chou [Se Tch'ouan]. Je demandai d'où l'on tirait toutes ces choses; on me répondit qu'on les faisait venir du royaume de Chen Tou [Inde].

» Le royaume de Chen Tou est à quelques milles li au sud-est de Ta Hia, et les coutumes n'en sont guère différentes. Ta Hia, autant que j'en puis juger, est à peu près à 12.000 li de Han, au sud-ouest. Comme il est à quelques mille li au nord-ouest de Chen Tou, apparemment que Chen Tou n'est pas fort éloigné du pays de Chou, d'où il serait facile de se procurer les cannes et les toiles que j'ai vues à Ta Hia.

» On peut se rendre à Ta Hia par trois chemins; l'un par les K'iang, qui est très dangereux; le second, plus au nord, par le pays des Hioung Nou, mais ils arrêteraient infailliblement ceux qu'on y enverrait. Le troisième, qui est le plus droit et le meilleur, traverse le pays de Chou; ce chemin est sûr, et l'on n'y est point exposé aux insultes des brigands [1]. »

Les renseignements du voyageur autorisaient donc l'empereur de se tracer un double but : tout d'abord se frayer un passage chez les Hioung Nou, d'autre part trouver

1. MAILLA, III, pp. 42-43.

la route qui lui permettra par le sud de communiquer avec les régions occidentales.

Rémusat citant le *Ts'ien Han chou (Fo koue ki*, p. 39), nous dit que Tchang K'ien : « servit ensuite dans les guerres contre les Hioung Nou; et les connaissances locales qu'il avait acquises pendant son séjour chez ces peuples, furent fort utiles aux généraux chinois. Il fut en 123 av. J.-C., élevé à un poste important [Marquis de Po Wang]. Mais deux ans après, ayant échoué dans une expédition contre les Hioung Nou, il encourut la peine capitale, et fut, par grâce spéciale, condamné seulement à la dégradation et réduit au rang du peuple. Il ne laissa pas, quelque temps après, de donner d'utiles renseignements sur les rapports qu'avaient entre eux les princes des Hioung Nou, des Wou Souen et des Yuê Ti, sur la soumission des Saï par ces derniers, et sur d'autres événements relatifs à ces nations occidentales, qui avaient de l'intérêt pour les Chinois à cause de la domination qu'ils prétendaient exercer alors sur l'Asie intérieure ». Nous verrons que Tchang K'ien effectua un second voyage dans l'ouest.

La lutte avec les Hioung Nou débarrassés des Yue Tche interposés entre eux et la Chine avait recommencé. En 135, un ambassadeur du roi des Hioung Nou avait demandé pour son maître la main d'une princesse chinoise qui, sur le conseil de HAN NGAN-KOUO, fut accordée par l'empereur, mais lorsqu'il s'agit de tenir cette promesse, sur l'avis de WANG KOUO, Wou Ti se décida à faire la guerre aux Hioung Nou et tendit à Ma Yi (préfecture de Ta T'oung fou, Chan Si) une embuscade au chen yu qui réussit néanmoins à y échapper : Wouang Kouo, conseiller et général malhabile, qui avait mené la campagne, fut jeté en prison [1]. En 129, les Hioung Nou battirent les généraux chinois KOUNG-SOUEN NGAO et LI KOUANG; à la suite de nouvelles incursions en 127, l'empereur fit construire Sou Fang (Ning Hia) au sud du Houang Ho. Enfin en 121, le fameux HO K'IU-P'ING, général des chevaux rapides, parent de l'impératrice Wei, s'avança jusqu'au K'i Lien Chan, au delà Ho K'iu-p'ing

1. MAILLA, III, pp. 18, 25.

de Kan Tcheou au sud contre les Hioung Nou auxquels il livra une bataille qui dura sept jours; il défit leur vassal, le roi de Hieou Tch'ou qui occupait le territoire actuel de Leang Tcheou, et s'empara d'une statue d'homme en or, auquel on offrait des sacrifices. « Cette statue fut prise et apportée à l'empereur en 121. Yan Che-kou remarque à ce sujet qu'on l'avait faite en or pour représenter le prince des génies célestes, et que c'est l'origine des statues de Foé actuellement en usage. L'empereur, la considérant comme sacrée, la fit placer dans le *Palais des sources douces*. Elle avait plus d'une toise (3 m. 05) de hauteur. On ne lui offrait pas de sacrifices, seulement on brûlait des parfums en son honneur. C'est ainsi, ajoute-t-on, qu'a commencé à s'introduire la doctrine de Foé [1] ». Nous verrons que le bouddhisme a pénétré en Chine beaucoup plus tard. L'assassinat du roi de Hieou Tch'ou et la soumission des rois de Kan Tcheou et de Leang Tcheou livra à la Chine un grand territoire formant partie du Kan Sou occidental. Un gouverneur *(t'ai cheou)* fut établi dans la ville devenue Sou Tcheou, capitale d'une circonscription appelée Tsieou Ts'iouen (115) qui lorsqu'elle fut colonisée fut de nouveau divisée en Wou Wei (Leang Tcheou), Tchang Ye (Kan Tcheou) et Touen Houang [2]. Ces quatre circonscriptions à l'ouest du fleuve Jaune formaient entre les Hioung Nou et les Tibétains un barrage continué par Hami et le lac Barkoul, dont la possession fut chèrement disputée aux Chinois par les Barbares.

Dans une autre direction les Hioung Nou subissaient des désastres. Le chen yu I-TCHE-SIÉ, fils de Lao Chang qui avait remplacé son frère Kiun Tch'en en 126 fut battu par le général WEI TS'ING du côté de Kouei Houa Tch'eng, au nord-est de la grande boucle du fleuve Jaune, tandis que Ho K'iu-p'ing écrasait d'autres chefs Hioung Nou au delà de Siouen Houa fou [3] (119).

Ho K'iu-ping ne devait pas survivre longtemps à ses

1. Abel RÉMUSAT, *Foe Koue Ki*, p. 41.
2. CHAVANNES, *Documents chinois découverts*, par A. Stein, p. V.
3. *id.* *Se-ma Ts'ien*, I, p. LXVIII.

triomphes ; ce grand général qui portait le titre de marquis de Kouan Kiun (préfecture de Nan Yang, Ho Nan) mourut en l'an 117, âgé de 24 ans ; sa sépulture existe encore dans la vallée de la Wei ; elle se compose d'un tumulus au sud duquel s'élève une stèle de l'époque de K'ien Loung ; devant, un cheval, non sellé, non bridé, écrase un Hioung Nou qui se débat sous lui. Ce monument de 117 av. J.-C. est le plus ancien que nous possédions de la statuaire chinoise. [1]

Tout le règne de Wou Ti est marqué par la lutte contre les Hioung Nou ; en 99, il envoie contre eux son meilleur général Li Kouang-li les attaquer près des T'ien Chan ; l'arrière-garde était commandée par Li Ling, qui obtint, malgré la répugnance de l'empereur, l'autorisation de faire une attaque séparée avec 5000 hommes ; il fut défait au sud-est de Hami, obligé de battre en retraite vers la frontière de Chine et enfin de se rendre ; en 97 et 90, nouvelles campagnes de Li Kouang-li qui, vainqueur d'abord, fut défait et pris par les Hioung Nou qui se l'attachèrent par de bons traitements.

Deuxième voyage de Tchang K'ien.

Comme nous l'avons vu, les Yue Tche avaient fui devant les Wou Souen. Tchang K'ien avait donné à l'empereur le conseil de s'allier à ceux-ci pour l'aider dans la lutte contre les Hioung Nou. Dans ce but Tchang K'ien, avec le titre de *Tchoung Lang- tsiang*, en 115, fut envoyé de nouveau vers l'ouest avec 300 hommes, 600 chevaux, 10.000 têtes de bétail, pour leur subsistance, des étoffes de soie pour des valeurs incalculables, et nombre d'agents accrédités et de substituts d'ambassade, pour les envoyer sur la route de divers côtés [2] ». Il fut bien accueilli par le Kouen mou [chef] des Wou Souen qui s'étaient affranchis du joug des Hioung Nou, mais, déchirés par des querelles intestines, ils ne purent lui venir en aide ; toutefois il profita de leur bon vouloir pour envoyer des agents dans le Ferghana (Ta Wan), le Zerafchan et les pays voisins. Ils notèrent que les pays de l'ouest (*Si Yu*) étaient divisés en trente-six royaumes et que deux routes y conduisaient, l'une par le sud

1. Mission Segalen. (*Journ. Asiat.*, mai-juin 1915, pp. 470-473.
2. Se-ma Ts'ien, trad. par Brosset, *N. J. A.*, II, 1828, p. 430.

par le royaume de Chen Chen, l'autre par le nord de Tourfan. Les envoyés constatèrent que les gens de Ta Wan possédaient d'excellents chevaux, mais refusaient de les montrer. Chevaux, nous dit Se-ma Ts'ien « qui suent le sang; ils proviennent d'un étalon céleste [1] ». L'empereur envoya alors un nouvel ambassadeur avec 1000 onces d'or et un cheval d'or au Ta Wan dont les habitants refusèrent une fois encore de satisfaire aux demandes impériales. L'ambassadeur irrité, brisa le cheval d'or et proféra des menaces : on l'assassina à Yeou Tch'eng. Wou Ti, qui avait déjà envoyé le général Tchao P'o-nou briser la résistance des rois de Leou Lan et de Kou Tcha qui le gênaient dans sa marche vers l'ouest (108), envoya le général Li Kouang-li (104) pour châtier les gens de Ta Wan, mais il essuya une grande défaite devant Yeou Tch'eng; la colère de l'empereur à cette fâcheuse nouvelle fut d'autant plus grande que les Hioung Nou faisaient vers la même époque (103) le général Tchao P'o-nou prisonnier. Sans laisser Li Kouang-li rentrer en Chine, Wou Ti lui envoya des renforts et le général chinois après un long siège s'empara de la capitale de Ta Wan, Eul che (Teratepe) dont la population se souleva et massacra le roi Mou Koua; il reçut les chevaux qu'il demandait, installa un nouveau roi Mei Ts'ai, et partit, laissant un de ses officiers s'emparer de Yeou Tch'eng, et rentra en Chine (101). L'assassinat de Mei Ts'ai un an après, remplacé par Tch'en Foung, ne paraît pas avoir modifié les rapports de Ta Wan et de la Chine, car pendant le règne de Wou Ti plus de dix ambassades chinoises se rendirent dans le Ferghana et le Zerafchan [2].

Les contrées d'Occident *(Si Yu)* subissaient donc le joug de la Chine et le gouvernement impérial y établit pour les surveiller un Commissaire militaire des Ambassadeurs. Elles formaient alors 36 royaumes; sous les empereurs Ngai et P'ing leur nombre monta jusqu'à 55; mais par suite de leurs querelles ils s'entre-détruisirent, et dans la période *kien wou* (25-55 ap. J.-C.) il n'y en avait plus que 20.

1. Brosset, *N. J. As.*, II, 1828, p. 422.
2. Chavannes, *Se-ma Ts'ien*, I, p. lxxviii.

Ce fut à la suite de l'expédition heureuse de Li Kouang-li que des routes furent ouvertes vers le Si Yu et que la Grande Muraille fut prolongée vers l'ouest (102-101 av. J.-C.) à partir de Touen Houang; cette barrière fut étendue à travers le désert jusqu'au Lob Nor par une série de fortins, mais tandis que le rempart de Ts'in Che Houang Ti paraît avoir été surtout défensif, celui de Wou Ti avait au contraire un caractère offensif.

Des colonies militaires avaient été établies au S.-O. de Karachahr, à Louen T'ai et à K'iu Li, et le Commissaire eut le devoir non seulement de les protéger mais aussi d'assurer les vivres des ambassadeurs qui se rendaient soit du Si Yu en Chine, soit de la Chine au Si Yu.

Un autre résultat du voyage de Tch'ang K'ien fut l'extension de la puissance chinoise vers le sud et la recherche d'une route par l'Inde, vers Ta Hia. On trouvait dans la Chine méridionale, à l'est les royaumes maritimes de Toung Hai (Tche Kiang) et de Min Yue (Fou Kien); au sud Tchao T'o avait fondé, comme nous l'avons vu, la troisième dynastie annamite, celle des TRIEU (TCHAO) qui régna sur le Nan Yue dont la capitale était Canton; à l'ouest s'étendait le vaste royaume de Tien, au Yun Nan, fondé au IVe siècle par un général de Tch'ou, TCHOUANG KIAO. Profitant des luttes contre le Toung Hai et le Min Yue, Wou Ti envoya au Nan Yue l'ambassadeur T'ANG MOUNG qui découvrit que les marchandises de Chou (Se Tch'ouan) arrivaient à Canton par le Kouei Tcheou (royaume de Ye Lang), le Tsang ko, partie supérieure du Si Kiang, et le Si Kiang lui-même; des pourparlers furent même engagés avec le prince de Ye Lang pour obtenir le droit de passage sur son territoire. En revanche les missions envoyées au Yun Nan échouèrent; ou elles furent massacrées par les sauvages, ou elles furent mal accueillies par le roi de Tien TCH'ANG KIANG. Mais le Nan Yue (Nam viet) attirait l'attention des Chinois. En 113, MINH VU'O'NG (YING TS'I), roi de Nan Yue étant mort, ne laissait qu'un fils en bas âge, HU'NG; ce fut sa veuve, CU THI, chinoise d'origine, qui exerça la régence; avant son mariage elle avait eu dans son pays des relations

avec NGAN-KOUO CHAO-KI (THIEU QUI) que Wou Ti s'empressa d'envoyer au Nan Yue dès qu'il apprit la mort de Minh vu'o'ng, afin que le nouveau roi Hu'ng, sous le nom de AI VU'O'NG fût invité à venir à sa Cour lui faire une visite de vassal, mais surtout pour étudier la situation du pays. Les anciennes relations reprirent entre Ngan kouo Chao-ki et la Reine, à la grande indignation du peuple qui se souleva à la voix du maréchal LU GIA (LU KIA), massacra le roi, la reine et les agents chinois, puis marcha contre les troupes envoyées contre lui par Wou Ti, les battit et plaça sur le trône (III av. J.-C.) KIEN DUC, fils de Minh vu'o'ng et d'une mère annamite qui prit le titre de THUAT DU'O'NG VU'O'NG ou VÊ DU'O'NG VU'O'NG. L'empereur furieux, envoya des armées contre le Nan Yue, l'une par le Si Kiang; elles arrivèrent devant Canton et s'en emparèrent ainsi que de Lu gia (Lu Kia) et du roi Kien duc (Kien té). Le Nan Yue fut réduit en province chinoise (III av. J.-C.) et ne recouvra son indépendance qu'en 39 ap. J.-C. Les Han divisèrent le pays en neuf quân : 1. Nam Hài (Canton); 2º Thu'o'ng ngô (Ych chau ; 3º Uât lâm (Que lâm); 4º Hiêp phô (Liêm chau); 5º Giao chi, 6º Cu'u cho'n; 7º Nhu't nam; 8º Châu nhai : 9º Thiên nhi, ces deux derniers sur le fleuve Rouge. L'empereur Wou décida que le gouvernement de ces neuf *quân* ou *kiun* « résiderait dans le kiun dè Kiao Tche. C'est ainsi que le nom de Kiao Tche prévalut. Ce nom de Kiao Tche, les Han orientaux le changèrent en Kiao Tcheou, dénomination qui fut conservée par les Tsin, les Soung et les premiers Ts'i [1] ».

Wou Ti put également obtenir la soumission de tribus, en particulier celle du prince de Ye Lang dans le sud-ouest, mais la résistance des tribus sauvages aux environs de Ta Li empêcha les Chinois de se frayer une route vers l'Inde ainsi qu'ils l'avaient espéré. Maître du sud, Wou Ti se trouva libre de se retourner contre les Hioung Nou.

Le *Ts'ien Han chou* cite un certain nombre de royaumes maritimes qui offraient le tribut dès l'époque de Wou. M. Pel-

1. MA TOUAN-LIN, trad. d'HERVEY ST. DENYS, *Peuples méridionaux*, p. 308.

liot écrit : « Il me paraît non moins certain que, dès les premières années du Ier siècle avant Jésus-Christ, des produits de l'Asie antérieure empruntaient la voie maritime pour arriver de proche en proche jusqu'en Chine, et que tout au début de notre ère, sur l'ordre de la Cour, une mission chinoise parcourut tout l'Océan Indien [1] ».

Les Occidentaux ont singulièrement retréci le champ de l'histoire du monde lorsqu'ils ont groupé autour du peuple d'Israël, de la Grèce, de Rome, le peu qu'ils connaissaient de l'expansion de la race humaine, ignorant tout de ces voyageurs qui ont sillonné la mer de Chine et l'Océan Indien, de ces chevauchées à travers les immensités de l'Asie Centrale jusqu'au golfe Persique. La plus grande partie de l'univers, en même temps qu'une civilisation différente mais certainement aussi développée que celle des anciens Grecs et des anciens Romains, restaient inconnues à ceux qui écrivaient l'histoire de leur petit monde en croyant rédiger l'histoire du monde entier. Qu'est l'étendue des pays où se déroulent les scènes de la Bible par rapport à celle où l'humanité continue et développe sa vie propre dans de vastes régions dont l'Ecriture Sainte ne laisse pas soupçonner l'existence. Certes l'histoire du peuple juif, celle de l'antiquité classique, offrent pour nous un intérêt plus considérable, mais c'est l'intérêt que prennent leurs descendants à la vie de leurs ancêtres, et il n'en résulte pas qu'elle soit la plus importante dans l'histoire du développement de l'homme sur la terre.

Dans le but sans doute d'encercler ses redoutables ennemis, Wou Ti qui avait à se plaindre de YEOU KIU, roi de Corée (Tch'ao Sien), qui n'avait pas voulu reconnaître sa suzeraineté et accueillait dans ses États tous les mécontents de Han, assiégea la capitale P'ing Yang qui se rendit au bout d'un an, et le pays fut réduit en province chinoise (108).

Les Han ayant jugé que le Tchao Sien (Corée) « était une région trop éloignée et trop difficile à garder, rétablirent les anciennes frontières [2] de Leao Toung avec le fleuve

1. *T'oung Pao*, juillet 1912, p. 461.
2. MA TOUAN-LIN, *Peuples orientaux*, p. 5.

Pai chouei pour limites. » Sous le règne de Hiao Wei Ti (197-187 av. J.-C.) un certain Woui Man fut chargé par le gouverneur de Leao Toung de la protection de la frontière du Tchao Sien septentrional; il se tailla de la sorte le royaume de Tjyo syen dont la capitale était Hpyeng yang (P'ing Yang ou Wang Kien) qui passa à son petit-fils Yeou Kiu (Ou ke) Après la conquête chinoise (108 av. J.-C.) la Corée septentrionale avec la partie de la Mandchourie qui en était la plus rapprochée fut divisée en quatre gouvernements ou *kiun, sâ koum* : Ak rang et Hyen hto (Hpyeng Yang et Ham heung) [Lo lang et Hiouen tou], au nord, Rim toun (Kan reung) [Ling toun], au sud-est, Tjin pen (Leao Toung, [Tchin fan], au nord-ouest. Ce n'est que vers le premier siècle avant J.-C. qu'apparaissent les trois royaumes (*Sam kouk*) coréens : Sin ra [Sin la], ancien territoire des Sin-han, au sud-est, en lutte avec le Japon, le Ko kou rye [Kao li], ancien territoire de Tsyo syen, au nord et nord-est, qui est le royaume si souvent en conflit avec la Chine; le Paik tjyei [Pe Ts'i], ancien territoire des Ma Han, à l'ouest de la péninsule coréenne.

Administration des Han.

Nous avons vu que les Ts'in pour détruire la puissance des états féodaux et centraliser le pouvoir avaient divisé l'Empire en *kiun* comprenant des préfectures, *hien*, dont le principal fonctionnaire était le *kiun tcheou* devenu le *t'ai tcheou* à partir de 148 av. J.-C.; chaque *hien* avait en outre un gouverneur militaire ou *kiun wei;* au dessus du *hien*, il y avait le *hiang* comprenant 10 *t'ing;* le *t'ing* était formé de 10 *li* ou hameaux. Les Han rétablirent la division en provinces ou *tcheou* au nombre de treize.

Les Han, en particulier Wou Ti, tout en modifiant les divisions territoriales, continuèrent la tradition des Ts'in, en fortifiant le pouvoir central et en luttant contre la tendance particulariste toujours vivace des provinces; non seulement seuls des membres de leur famille furent nommés rois, mais encore près de ces rois on plaça des conseillers chargés de faire des rapports sur leur conduite, remplissant des fonctions analogues à celles des résidents anglais près des princes hindous; sur le conseil de TCHOU FOU-YEN (127 av.

J.-C.) les fiefs furent morcelés; les grands seigneurs furent éloignés de la Cour où l'on ne rencontra plus que des gens de basse extraction.

A la tête de l'organisation administrative des Han dérivée de celle des Ts'in étaient placés les Grands Conseillers, *Siang Kouo,* l'un de gauche, l'autre de droite, sauf pendant le règne de Kao Tsou (206-194) et une partie de celui de Wen Ti; c'est encore aujourd'hui un des titres donnés aux *Tchoung T'ang* ou Grands Secrétaires. En 118, l'empereur institua le *Se tche* qui aidait le Grand Conseiller de gauche; puis venaient : 2° le *t'ai wei,* chef des affaires militaires, supprimé en 139 par Wou Ti; 3° le *yu che ta fou* ou *tchoung tch'eng,* chargé des rapports et des pièces officielles; 4° le *t'ai fou,* institué en 187; 5° les *t'ai che* et les *t'ai pao,* créés en l'an 1 après J.-C.; 6° les généraux *tsiang kiun;* 7° le *foung tch'ang* changé en 144 en *t'ai tch'ang,* chargé des rites, etc. [1].

Les Han avaient continué comme les Ts'in à faire commencer l'année avec le 12e mois, mais en 104, Wou Ti rétablit l'usage de Houang Ti et la fit débuter au 3e mois, usage qui, sauf trois exceptions, fut suivi par les autres dynasties.

Wou Ti créa en 120 le Bureau de la Musique; il creusa des canaux, construisit des ports; malheureusement les guerres trop nombreuses épuisèrent le trésor malgré le développement des ressources économiques du pays; pour parer à la détresse de ses finances, en 119, il créa des monnaies d'étain et d'argent mélangés d'une valeur nominale bien supérieure à leur valeur intrinsèque. Il y en avait de trois espèces, de forme et de dimensions différentes : 1° ronde, avec un trou rond central et portant la figure d'un dragon *(loung),* appelée *Tchouan,* pesant 8 *leang* (onces) et valant 3000 sapèques; 2° plus petite, carrée, portant la figure d'un cheval, pesant 6 *leang* et valant 500 sapèques; 3° encore plus petite, oblongue, portant une tortue, pesant 4 *leang* et valant 300 sapèques; les faux monnayeurs firent rapidement tomber la valeur de ces monnaies, qui cessèrent d'être acceptées un an après leur mise en circulation, et

1. CHAVANNES, *Se-ma Ts'ien,* II, pp. 513 seq.

Wou Ti abandonna leur émission. L'empereur, la même année, mettait en circulation de petites pièces d'un pied carré de la peau des cerfs blancs élevés dans les parcs impériaux, pour lesquelles les rois, les princes féodaux et les nobles devaient payer 400.000 sapèques chacune; ces morceaux de peau leur étant indispensables pour être reçus à la Cour [1].

Wou Ti mourut en 87 av. J.-C., ayant régné 54 ans.

Le règne de Wou Ti avait été assombri par un drame domestique. En 91, les Tao Che qui avaient pris une grande influence sur l'esprit de l'empereur, compromirent par leurs intrigues le prince héritier LIEOU WEI, chez lequel ils cachèrent des figures de bois qui lui servaient, disaient-ils, à des opérations magiques; ils annonçaient aussi faussement d'ailleurs que le prince s'était révolté. Wou Ti irrité envoya des troupes contre son fils qui se mit en état de défense; l'impératrice mère de Lieou Wei ayant été dégradée, se pendit de désespoir; Lieou Wei sur le point d'être arrêté se suicide et l'empereur apprend trop tard l'innocence de son fils. Celui-çi fut remplacé par un autre fils, FO LING, né dans la 46e année de son règne d'une concubine qu'il fit mettre à mort pour l'empêcher d'exercer la régence qu'il laissa à HO KOUANG.

Tchao Ti.

TCHAO TI monta donc sur le trône. LIEOU TAN, prince de Yen, fils de Wou Ti, refusa de reconnaître Tchao Ti comme fils de ce souverain et prit lui-même le titre d'empereur; grâce à un stratagème du ministre des Châtiments, TSIUN POU-YI, la révolte fut réprimée et Lieou Tan dégradé (86); plus tard, s'étant révolté à nouveau il fut mis à mort; ce même Tsiun Pou-yi débarrassa également Tchao Ti d'un aventurier qui essayait, non sans succès, de se faire passer pour LIEOU WEI, le prince héritier défunt.

Wou Houan et Sien Pi.

Parmi les Barbares orientaux ou *Toung Hou* que les Chinois eurent à combattre se trouvaient les WOU HOUAN du Leao Toung qui, à la suite de leur défaite par Me Te, chen yu des Hioung Nou (206-173 av. J.-C.) furent obligés de se disperser; les uns se retirèrent vers la montagne WOU HOUAN

1. TERRIEN DE LACOUPERIE, *Chinese Coins*, pp. 358-9.

dont ils prirent le nom, les autres vers la montagne SIEN PI, qui servit à les distinguer de leurs frères, et les deux groupes formèrent deux peuples avec ces noms différents. Les Wou Houan se soumirent à Wou Ti, vainqueur des Hioung Nou, et l'empereur les transporta à la frontière du Leao Toung pour surveiller les Hioung Nou et leur donna pour les gouverner des officiers chinois contre lesquels ils se révoltèrent. Précisément, 20.000 Hioung Nou venant de faire leur soumission, l'empereur résolut de les employer contre les Wou Houan, mais il renonça à ce projet sur le sage conseil de FAN MING-YEOU qui battit les rebelles abandonnés par les Hioung Nou venus à leur secours et les obligea à se soumettre (77) ; une nouvelle révolte deux ans plus tard fut aussitôt réprimée par le même Fan Ming-yeou.

Les Sien Pi devinrent assez puissants pour lutter victorieusement contre les Hioung Nou septentrionaux dont le chen yu NGAO KIEN JE TCHOU WANG FOUNG HEOU fut tué en 122 ap. J.-C. par K'I TCHETI, roi des Sien Pi. Ceux-ci s'établirent sur le territoire de leurs ennemis, le livrèrent au pillage depuis le Leao Toung jusqu'au pays des Ordos, sous des chefs dont l'un, TAN CHE HOUAI, réussit à s'emparer du pouvoir et à rétablir un peu d'ordre ; il mourut en 181 ap. J.-C. ; ses deux successeurs HO LIEN et KOUEI TEOU furent tués en 182 ; avec le frère de ce dernier, POU TOU KEN, la puissance des Sien Pi décline ; en 224, ils sont obligés de payer le tribut à la Chine ; après Pou tou ken, tué en 233 par PI NEM, ces hordes retournent à l'anarchie d'où elles étaient sorties.

Leou Lan.

Autre affaire dans le Si Yu, région de l'ouest : le roi de Leou Lan, au sud du Lob Nor, voisin des Hioung Nou, leur avait donné en otage son fils NGAN KOUO ; celui-ci, à la mort de son père, fut reconnu roi par les Hioung Nou, refusa de recevoir l'investiture impériale et fit assassiner l'envoyé chinois chargé de la lui donner. Tchao Ti fit marcher immédiatement son général FOU KIA-TSEU qui tua Ngan Kouo et le remplaça par son frère TCHOU KI, favorable aux Chinois ; le nom du royaume de Leou Lan fut changé en celui de Chen Chen (77).

Tchao Ti mourut sans enfant dans sa vingt et unième année à la 4e lune de 74. « Ce prince, digne du trône, avait annoncé, dès sa tendre jeunesse, les qualités d'un grand prince. Son esprit et son jugement parurent toujours au-dessus de son âge. Il emporta les regrets de tout le monde [1] ».

On choisit pour le remplacer LIEOU HO, prince de Tchang Yi, fils de LIEOU POU, prince de Ngai, le plus proche héritier, mais que son inconduite, son amour immodéré des plaisirs obligèrent bientôt d'abdiquer en faveur de HOUANG TSENG-SUN, petit-fils de Lieou Wei, le fils aîné de Wou Ti, dont il avait été le premier héritier, et de la princesse SE LEANG-TI, et fils de LIEOU TSIN (Se Houang-sun) et de la princesse WANG CHE. Houang Tseng-sun avait été sauvé par PING KI du massacre de la famille de Lieou Wei.

Siouen Ti. HAN SIOUEN TI « était un prince consommé dans la science du gouvernement : dès sa jeunesse il s'était appliqué à l'étude des lois, et il marquait beaucoup d'estime aux habiles gens de ce genre. On lui dut la rédaction du code dépouillé de tout ce qui pouvait en retarder l'étude ou servir de subterfuge pour éluder de rendre une justice prompte. Il aimait à récompenser la vertu, mais en même temps, il n'épargnait point le vice. Comme il était naturellement bon et pacifique, on a vu peu de règnes aussi exempts de troubles que le sien. Ce prince encouragea les arts utiles, qu'il cultivait lui-même, et cette émulation forma d'habiles ouvriers en tous genres. Respecté et chéri de ses sujets, ses ordres étaient exécutés avec la plus grande exactitude, et personne n'eût hésité de prodiguer sa vie pour son service. Les événemens mémorables de son règne et le bien qu'il fit, le mettent au rang des plus grands princes qui aient occupé le trône de la Chine [2] ».

En 72, un envoyé de KOUEN MI, roi des Wou Souen, arriva à Tch'ang Ngan pour se plaindre des incursions des Hioung Nou sur son territoire et demander à l'empereur de joindre ses forces aux 50.000 hommes qu'il pouvait opposer à l'envahisseur. Siouen Ti accéda à cette demande, or-

1. MAILLA, III, pp. 112-3.
2. *id.* pp. 155-6.

donna de préparer une force de 160.000 chevaux qu'il plaça sous les ordres de TIEN KOUANG-MING et de cinq autres généraux, mais les Hioung Nou se retirèrent avant d'être attaqués. Les généraux chinois, désappointés d'être frustrés des fruits de la victoire sur laquelle ils comptaient, simulèrent une campagne, mais leur stratagème fut découvert, et ils furent sévèrement châtiés. Kouen Mi poursuivit néanmoins la campagne contre les Hioung Nou, leur tuant 40.000 hommes et capturant 700.000 chevaux, bœufs, moutons, etc.; attaqué également par les Wou Houan, le chen yu HOU YI TI fut obligé de demander la paix.

Le règne de Siouen Ti fut troublé par les intrigues et les méfaits de HO HIEN, femme du gouverneur d'empire HO KOUANG; elle empoisonna l'impératrice HIU CHE pour lui substituer sur le trône sa propre fille; après une longue série de crimes, Ho Hien, son fils Ho Yu et leur famille furent mis à mort; l'impératrice, fille de la coupable, fut dégradée et condamnée à la prison perpétuelle.

Des difficultés surgissaient dans les régions de l'ouest, Si Yu : WAN NIEN, roi de So KIU (Yarkand), est assassiné par son frère qui usurpe le trône, s'allie aux Hioung Nou, et attaque les autres rois de Si Yu pour les forcer à marcher avec lui contre les Chinois, mais l'usurpateur battu par FOUNG FOUNG est obligé de se tuer (65). Les Hioung Nou, n'osant plus attaquer la Chine, se tournent contre les petits princes vassaux de l'empire, en particulier contre le royaume de Tche Se défendu par le général TCHENG Ki qui est battu mais dégagé à temps par une force de cavalerie amenée à son secours par le général TCHANG HOUEI (64). Nous avons vu que l'empereur Wou Ti, après la conquête de la partie occidentale du Kan Sou par le général Ho K'iu-p'ing avait divisé ce territoire en quatre circonscriptions: Tsieou Ts'iouen (Sou Tcheon), Wou Wei (Leang Tcheou), Tchang Ye (Kan Tcheou) et Touen Houang; les tribus tibétaines connues sous le nom de K'iang avaient été refoulées du côté de Houang Tchoung (Si Ning); il leur était dès lors impossible de rejoindre les Hioung Nou, les

communications étant coupées entre les deux peuples. L'une des tribus K'iang, les Sien Lien, demanda à l'empereur l'autorisation de changer de lieu de résidence à cause de l'hostilité des autres hordes et pour trouver des terres plus favorables à la culture. Siouen Ti envoya le Tartare YI KIU-NGAN-KOUO pour étudier la situation de tout le pays K'iang, mais déjà les Sien Lien sans attendre l'autorisation, ayant fait la paix avec les autres tribus, s'établirent au nord de Houang Chouei. Le général TCHAO TCHOUNG-KOUO attribua cette migration à l'influence des Hioung Nou qui désiraient avec l'aide des K'iang, s'emparer de TSIEOU TS'IOUEN et de TCHANG YE : Yi kiu-ngan-kouo attira les Sien Lien dans un guet-apens et les fit massacrer, mais les autres tribus K'iang se jettèrent sur les Chinois qui, vaincus, furent mis en fuite; les Mongou, de la tribu Han Kien, se soulevèrent, mais grâce à la sagesse du vieux TCHAO TCHOUNG-KOUO envoyé à Kiu Tching (Lan Tcheou) le pays fut pacifié (61). L'année suivante (60) le chef tartare SIEN HIEN TCHEN, s'étant soumis à la Chine, l'empereur nomma le général TCHENG KI qui résidait à Kiu Li, colonie militaire pour surveiller les rois vassaux de l'Ouest, Protecteur général du Si Yu, avec résidence dans le district de Mou Fou ; la charge de Commissaire militaire étant supprimée (60 av. J.-C.).

En 58 des troubles éclatent chez les Hioung Nou qui se révoltent contre leur chen yu WO YI KIU TI dont la férocité était sans bornes ; le chen yu se tue, mais l'empereur n'intervient pas dans les luttes intestines des Hioung Nou, préférant les laisser se déchirer entre eux ; cinq chen yu se disputent le pouvoir ; en 53, le chen yu HOU HAN YE, fils de WO YI kiu ti, afin d'obtenir contre son principal adversaire TCHI TCHI les secours de la Chine, propose à l'empereur de lui faire hommage de ses États ; il est bien accueilli à Tch'ang Ngan et sa visite produit un grand effet sur les rois de Si Yu, depuis les Wou Souen jusqu'au Ngan Si, et modifie complètement leur attitude vis-à-vis de la Chine. Pour commémorer ces heureux événements, en particulier la soumission de ces peuples, Siouen Ti fait construire le pavillon du Ki

Lin (51); l'année suivante, Tchi tchi battait le roi des Wou Souen qui l'avait attaqué et s'établit à Kien Kouen.

En 55, Siouen Ti perdit son fidèle conseiller Ping Ki. L'empereur s'entourait de gens capables, d'esprit pratique, connaissant à fond les mœurs et les coutumes du pays; contrairement au prince héritier, il les préférait aux lettrés livrés à l'étude des classiques dans le silence de leur cabinet et n'ayant pas de contact avec le peuple; cependant en 51, «l'empereur ordonna aux savants de revoir les *King* ou Livres canoniques, et de déterminer les exemplaires qu'on préférerait comme plus authentiques. Siao Wang-tche fut chargé de faire exécuter cet ordre. Il y eut plusieurs conférences tenues à ce sujet, où chacun donna son sentiment par écrit. L'empereur, après les avoir examinés, vit que la plupart de ces docteurs s'arrêtaient à des discussions minutieuses, et décida qu'on s'en tiendrait à l'avenir au jugement de Leang Kieou-ho sur l'*Y King*, à celui de Hia Heou-chang sur le *Chou King*, et au sentiment de Kou-Leang tche sur le *Tch'ouen Ts'ieou* [1] ».

Siouen Ti mourut à la 12e lune de 49 av. J.-C., âgé de quarante-deux ans et ayant régné 25 ans.

Le nouvel empereur, fils du précédent, qui avait toujours témoigné le plus vif penchant pour les lettrés, s'empressa de faire venir à Tch'ang Ngan le lettré Koung Yu; le nouveau venu fit réduire, par ses conseils, les dépenses de la Cour qui, sous le règne de Wou Ti avaient atteint un chiffre tel que les finances de l'État en étaient désorganisées. Youen Ti.

Les peuples des frontières continuèrent à s'agiter: au sud, les Yue qui s'étaient soumis à Wou Ti secouèrent le joug de la Chine; sur de sages avis, Youen Ti renonça à une campagne difficile et coûteuse pour les faire rentrer dans le devoir. D'autre part, les K'iang de Loung Si, à la frontière occidentale du Chen Si, qui s'étaient révoltés, furent battus par le général Foung Foung-che, réparant l'échec qu'il avait subi tout d'abord. Enfin de nouvelles difficultés surgissent avec les Hioung Nou; le Hioung Nou, Tchi Tchi, qui avait fait assassiner l'envoyé chinois Kou Ki, avait

1. Mailla, III, p. 154.

été obligé de se retirer devant le chen yu Hou han ye; il s'empressa de semer le trouble dans le Si Yu. En 48, l'empereur avait établi à Kao Tch'ang (Karakhodjo, à l'est de Tourfan) deux fonctionnaires *wou hiao wei* et *ki hiao wei* pour surveiller la colonie agricole établie à la Cour de Kiu Che dont le roi résidait à Kiao ho tch'eng (Yarkhoto, à l'ouest de Tourfan; Tchi Tchi, allié au roi de K'ang Kiu (Sogdiane) marche contre le roi des Wou Souen qui ruinent le pays devant eux; il reçoit mal (36 av. J.-C.) les envoyés de l'empereur venant demander des explications sur le meurtre de Kou Ki. La patience de la Chine est à bout. Attaqué par les généraux Tchin Tang et Kan Yen-cheou, Tchi Tchi, malgré l'infériorité numérique de ses troupes, oppose à ses ennemis une résistance héroïque, mais il est défait et tué.

A l'intérieur, l'eunuque Che Hien prend un grand ascendant dans le gouvernement et commet des crimes nombreux; malgré ses intrigues, les généraux vainqueurs de Tchi Tchi sont élevés au rang de *Heou* (Marquis).

Tch'eng Ti. Youen Ti, esprit libéral, mais craintif, timide, faible, meurt (5e lune, 33 av. J.-C.) à 42 ans dans la seizième année de son règne, laissant le trône à son fils Tch'eng Ti.

Le pouvoir fut exercé par les oncles du nouveau souverain, frères de l'impératrice, et en particulier par Wang Foung qui ne tarda pas à assumer toute l'autorité.

A peine les affaires du Si Yu étaient-elles réglées, que de nouvelles difficultés surgissaient dans le sud : les rois de Ye Lang, de Keou Ting et de Leou Wou étaient entrés en lutte; deux ambassadeurs chinois ayant été envoyés à Hing, roi de Ye Lang, furent mal reçus; le général Tchen Li, pour venger cette insulte, marcha contre Ye Lang, la capitale fut prise, et Hing fut décapité.

C'est sous le règne de Tch'eng Ti que commencent vraiment avec le Ki pin les relations de la Chine qui devaient plus tard sous les T'ang prendre une assez grande importance. Le Ki pin était alors habité par des tribus Sai (Sakas, Çakas) refoulées par les Ta Yue Tche; ceux-ci étaient au nord-ouest du Ki pin tandis que le Wou ye chan li (Aria,

Khoraçan) se trouvait au sud-ouest [1]. A l'époque des Han, le Ki pin désignait le Cachemire; plus tard, au milieu du VIIe siècle, le nom s'appliqua au Kapiça. Il ne faut pas le confondre avec le Cachemire; en effet, le pèlerin bouddhiste Wou K'OUNG, au VIIIe siècle, passe du Cachemire au Ki pin. Suivant M. Sylvain Lévi, le Ki pin, placé à l'ouest du Gandhara dont la capitale Purusapura (Peschavar) était située sur les bords du Kabul (vallée inférieure de ce cours d'eau), répondrait à la vallée moyenne de cette rivière. L'empereur Wou Ti, lorsqu'il entama des relations avec le Si Yu eut connaissance de ce royaume, mais son éloignement ne lui permit pas tout d'abord d'y pénétrer; plus tard, ses envoyés avaient été mis à mort par le roi WOU T'EOU LEOU. Des relations avaient été entamées sous Youen Ti avec le roi YIN MU FOU, mais elles n'avaient pas tardé à être rompues. La huitième année de Tch'eng Ti, le Ki pin envoya un agent à la cour chinoise qui fut reçu avec honneur, mais sur le conseil de TOU KIN qui avait l'expérience du Si Yu, le généralissime WANG FOUNG renonça à reprendre les relations avec le Ki pin. « Le royaume de Ki pin est effectivement un pays très riche, très commerçant et où les négociants font de grands profits. Par la suite ils vinrent une fois chaque année, durant une certaine période, au bout de laquelle on n'entendit plus parler d'eux jusqu'au temps de la seconde dynastie des Wei (5e siècle de J.-C.). Leur capitale passait pour une très belle ville [2] ».

Entre temps Wang Foung, oncle de l'empereur, préparait d'ambitieux projets et écartait de la Cour ceux qui, comme le prince de Ting Tao, propre frère de Tch'eng Ti, auraient pu les contrarier; peu à peu les créatures de Wang Foung occupaient les places les plus importantes dans le gouvernement, et sans aucun doute préparaient la voie à son ascension vers le trône lorsque soudain une mort prématurée, la 8e lune de l'an 22, débarrassait l'empire d'un audacieux rebelle.

Cependant Tch'eng Ti reprenait le pouvoir et le parti de

1. WYLIE, *Western Regions, Tsien Han Shoo*, p. 15.
2. MA TOUAN-LIN, dans RÉMUSAT, *Nouv. Mél. As.*, I, p. 210.

l'impératrice était rabaissé. Vains espoirs ! l'empereur se plongeait dans la plus basse débauche ; il élevait au rang d'impératrice une comédienne à laquelle il ne tardait pas à substituer une autre favorite. De funestes présages n'ouvraient pas les yeux de Tch'eng Ti ; de nombreuses remontrances restaient sans effet sur son esprit médiocre. Il mourut subitement en l'an 7, 2e lune, à l'âge de 45 ans, après vingt-six ans de règne, ayant désigné pour son successeur, son neveu, le prince de Ting Tao qui porta le nom de NGAI TI.

Tch'eng Ti « avait la figure noble et agréable, cependant un peu grêlée : d'une taille haute et bien prise, le port majestueux, il représentait avec dignité, et on le distinguait facilement au milieu de toute sa Cour. Ses sentiments répondaient peu à ces avantages de la nature. Adonné au vin et aux femmes, il se livra aux excès de la débauche, sans respecter même les dehors les plus ordinaires de la bienséance. D'un naturel timide et d'un esprit borné, il se laissa maîtriser par les parents de l'impératrice sa mère, qui tentèrent d'enlever la couronne à sa dynastie [1] ».

Ngai Ti. L'impératrice-mère, suivant l'intention de Tch'eng Ti, prit KOUNG KOUANG comme premier ministre ; WANG MANG, qui avait joué un rôle important sous le dernier règne, se retira pour éviter une disgrâce (7 av. J.-C.). Toutefois, à la suite des intrigues de la princesse FOU CHE, Koung Kouang fut destitué et l'empereur prit comme favori un jeune homme nommé TOUNG HIEN qu'il fit prince de Kao Ngan (3 av. J.-C.) et plus tard grand général des troupes. Des représentations furent faites à l'empereur afin qu'il modifie les impôts.

En l'an 2 av. J.-C., un savant nommé KING HIEN [2] reçut d'un envoyé des Ta Yue Tche, appelé YI-SOUN-K'EOU des livres bouddhiques. C'est la première connaissance qu'ait eue la Chine de cette religion originaire de l'Inde. « La Chine alors, suivant l'expression de l'historien des Wei, connut cette doctrine, mais elle n'y crut pas [3] ».

1. MAILLA, III, p. 209.
2. CHAVANNES, *T'oung Pao*, 1905, p. 546*n*.
3. RÉMUSAT, *Fo-Kou`-ki*, p. 41.

Les Ta Yue Tche formaient alors un puissant empire : « Le royaume des Ta Yue Tche a pour capitale la ville de Lan Che. Du côté de l'ouest, il est limitrophe du Ngan Si (Parthie) qui est à 49 jours de marche; du côté de l'est, il est distant de 6.537 li de la résidence du *tchang-che* (Louk Tchoun) et de 16.370 li de Lo Yang (Ho nan fou) ; il compte 100.000 foyers, 400.000 individus, plus de 100.000 soldats d'élite [1] ».

1. *Heou Han Chou*, tr. par CHAVANNES, *T'oung Pao*, mai 1907, pp. 41-42.

CHAPITRE X

Cinquième Dynastie : Han Les (suite)

L'ANNÉE suivante (1 av. J.-C.) le Chen yu venait rendre hommage à la Cour et fut reçu avec magnificence. Ngai Ti mourut dans la trente-cinquième année de son âge et la sixième de son règne. L'impératrice mère rappela alors WANG MANG; le favori TOUNG HIEN qui s'était montré de la plus grande incapacité se tua. Sans consulter les Grands, l'Impératrice-mère et Wang Mang choisirent pour empereur le fils du prince de Tchoung Chan, âgé de neuf ans, petit-fils de Youen Ti : ce fut P'ING TI.

« Han Ngai Ti avait de grandes qualités, qu'il ternit par son excessive sévérité à l'égard des Grands, que les abus de l'autorité entre les mains de la famille Wang Foung lui avaient rendus suspects. Il prêta trop facilement l'oreille aux flatteurs, et manqua de docilité aux sages conseils qu'on lui donnait et qu'il redoutait. Ce prince fit beaucoup de tort au gouvernement de la dynastie des Han [1] ».

P'ing Ti. On donna KOUNG KOUANG comme gouverneur à P'ing Ti, tandis que Wang Mang et l'Impératrice-mère s'assuraient le pouvoir en attribuant à leurs créatures les charges les plus importantes de l'empire.

Nous avons déjà parlé du Yue Tchang (Viêt thuong) sous le règne de TCH'ENG WANG; ce royaume situé au sud du Kiao Tche comprenait sans doute le sud du Tong King et le nord de la Cochinchine, probablement la province de Nghe An.

En l'an 1, « les députés du royaume de Yue Tchang, situé au sud de Kiao Tche (Tong King), apportèrent à la Cour

1. MAILLA, III, p. 223.

leurs tributs. Parmi les présents qu'ils offrirent, il y avait des faisans blancs, qu'on regarda comme une chose rare et de bon augure. Wang Mang, qui cherchait à étouffer les soupçons qu'on prenait de sa fidélité, proposa d'en orner la salle des ancêtres de la famille impériale. Les Grands, qui lui étaient entièrement dévoués, présentèrent une supplique à l'impératrice, par laquelle, après avoir fait un éloge magnifique de Wang Mang, ils demandaient à cette princesse que, pour le récompenser de son zèle, on augmentât ses appointements et qu'on lui décernât le titre glorieux de *Ngan Han Koung*, ou prince qui tranquillise la famille des Han. L'impératrice acquiesça à leur requête [1] ».

Cependant Wang Mang, dissimulant ses projets ambitieux, feignant la plus grande humilité, gagnait des partisans en distribuant des titres à ceux qu'il lui paraissait utile de faire entrer dans ses intérêts. Tous les moyens lui étaient bons pour augmenter sa clientèle. Il existait un lointain pays, à 30.000 lis au sud de la Chine, au delà du tropique, le royaume de Houang Tche, en aucune manière, vassal de l'Empire : Wang Mang, pour s'y faire connaître, envoya secrètement des présents au souverain de ce pays qui, en retour, lui dépêcha un de ses principaux officiers accompagnant un rhinocéros qu'il offrait à l'astucieux ministre en le traitant d'empereur. Wang Mang naturellement fit passer ce présent pour un tribut et un hommage rendu par le roi de Houang Tche à sa grande réputation de vertu (2 ap. J.-C.) [2].

Continuant son œuvre, Wang Mang disgraciait ceux qui lui étaient hostiles, et pour se rendre populaire, supprimait le faste de sa maison et faisait des distributions de terres et d'argent aux malheureux éprouvés par la sécheresse. En l'an 3, il donnait sa fille en mariage à P'ing Ti.

Deux rois du Si Yu, celui de Tche Tseu et celui du Ku Hou Lay, ayant voulu se soumettre au Chen Yu, celui-çi, désapprouvé par le gouverneur chinois, les envoya à Tch'ang Ngan d'où ils furent expédiés à nouveau aux

1. Mailla, III, p. 225-6.
2. *id.* p. 227.

Hioung Nou avec ordre de les mettre à mort devant les autres rois du Si Yu pour servir d'exemple. Lâchement le Chen yu obéit.

Wang Mang poursuivant ses projets, afin de se concilier les K'iang, leur envoie des présents; il élève leur pays au rang de province sous le nom de Si Hai Kiun et il y établit des gouverneurs; il leur donne des lois rédigées en 50 articles, mais maladroit dans sa politique, il mécontente les K'iang qu'il voulait s'attacher en envoyant chez eux un grand nombre d'exilés.

Tous les obstacles semblaient disparaître devant le peu scrupuleux ministre : Koung Kouang étant mort fut remplacé dans ses fonctions de gouverneur du prince par MA KOUNG qui, pénétrant les desseins de Wang Mang, se fit mettre en congé. Pour mieux connaître les adversaires qu'il peut rencontrer, Wang Mang fait faire le dénombrement des descendants mâles de Han Kao Ti : il y en avait plus de cent mille; sans scrupule, malgré l'opposition de l'impératrice, il viole les tombeaux des princes et s'empare des richesses qu'ils contiennent; enfin, il couronne ses crimes en empoisonnant le malheureux P'ing Ti (5 ap. J.-C.), âgé de 14 ans. avec qui s'éteignait la branche de Han Youen Ti; cinquante-trois princes aptes à régner restaient à la seconde génération de la branche de Han Siouen Ti, mais Wang Mang les redoutant les fit écarter du trône et fit choix, de concert avec l'impératrice, d'un prince de la troisième génération, âgé de deux ans, JOU TSEU YING, fils de Lieou Hien, descendant de Lieou Hao, prince de Tchou, fils de Siouen Ti (6 ap. J.-C.).

Jou-tseu Ying

Naturellement Wang Mang gardait en mains les rênes du gouvernement : des révoltes éclatèrent; successivement LIEOU TCHOUNG, prince de Ngan Tchoung, et TCHE YI, gouverneur de Toung Kiun (Toung Tchang fou, dans le Chan Toung) échouèrent dans leurs entreprises contre le ministre qui osait se comparer à Tcheou Koung. Enfin le scélérat croit le moment venu de s'emparer du trône, tous ses ennemis étant écrasés; en l'an 8, il jette le masque, réunit un conseil composé de ses créatures qui décide :

« Qu'à la première lune de l'année où l'on allait entrer, on enlèverait le sceau de l'empire qui était dans l'appartement du jeune prince héritier; que le sceau serait remis à Wang Mang, qui dès lors prendrait possession du trône. Il fut encore déterminé dans ce conseil que l'empire ne s'appellerait plus *Han Tchao*, ou l'empire des Han, mais qu'il s'appellerait *Sin Tchao*, ou l'empire des Sin. On convint que l'impératrice régente prendrait le nom de SIN CHE, *Wen Mou, T'ai-Houang T'ai Heou*, c'est-à-dire, *grande et auguste souveraine impératrice* de la dynastie des Sin. Tout cela fut exécuté le premier jour de l'année suivante, première du règne de Wang Mang [1] ».

Quant à Jou tseu Ying, il fut déposé et créé prince de Ting Ngan.

Wang Mang.

L'usurpateur débuta en abaissant d'un degré 212 princes de l'empire dont il craignait l'influence (9 ap. J.-C.), puis il réduisit au rang de gens du peuple tous les princes de la famille des Han (10 ap. J.-C.). Il avait pu opérer sans protestations ces modifications dans la noblesse, mais il commit une faute grave en offensant le chef des Hioung Nou; en notifiant à celui-ci son avènement (9 ap. J.-C.), il modifia son sceau de Chen yu des Hioung Nou en celui de Chen yu des Hioung Nou dépendant de Sin, Sin étant le nom que Wang Mang avait donné à la dynastie nouvelle qu'il prétendait fonder. Le Chen yu protesta, Wang Mang essaya de s'emparer de sa personne et échoua. Les Hioung Nou rompirent avec l'empire; ils furent suivis dans leur révolte par les princes de Si Yu, sauf par YEN, roi de So Kiu (Yarkand) qui refusa de se soumettre au Chen yu, et les frontières de Chine furent dévastées.

Le Si Yu.

Il est utile de jeter un coup d'œil sur ces régions d'Occident *(Si Yu)*, pomme de discorde entre la Chine et les Hioung Nou pendant des siècles; c'est au début de la dynastie des Han que les empereurs commencèrent à faire tracer les routes qui devaient conduire dans ces lointains pays dont le nombre était alors de 36; plus tard ces royaumes se multiplièrent et il y en eut 55, mais à partir

1. MAILLA, III, p. 237.

de l'an 25 ap. J.-C., les luttes intestines en réduisirent le chiffre à 20. Le territoire de ces royaumes sur lesquels l'empire chinois établit sa suzeraineté s'étendait depuis la porte Yu men à l'est jusqu'aux Ts'oung Ling (Pamirs) à l'ouest; au nord il était limitrophe des Hioung Nou et des Wou Souen de la vallée de l'Ili.

Voici quels étaient les principaux de ces royaumes[1] : Kiu Mi ou Han Mi, capitale Ning Mi, près d'Ouzoun Tati; en lutte constante avec le roi de Yu T'ien (Khotan); Yu T'ien (Khotan), appelé aussi Kiu-sa-tan-na (Koustana) et Houan-na (K'iu Tan), capitale Si, dont le sol produit beaucoup de pierre de jade, et dont es habitants étaient mazdéens et bouddhistes, conquis un instant par So Kiu (Yarkand), le subjugua à son tour, et fut alors avec Chan Chan au sud du Lob Nor, un des deux royaumes importants du Si Yu; Si Ye ou Lou Cha, au sud de Yarkand; Te Jo, à Karghalig; T'iao Tche; Ngan Si (les Parthes), capitale Ho Tou; Ta Ts'in appelé aussi Li Kien, et, à cause de sa situation à l'ouest de la mer, Hai Si; Ta Yue Tche; Kao Fou (Caboul), au sud-ouest des Ta Yue Tche, passa tour à tour sous la domination du T'ien Tchou (Inde), Ki pin (Cachemire) et Ngan Si (Parthie); quand les Ta Yue Tche eurent triomphé du Ngan Si, ils s'emparèrent de Kao Fou pour la première fois; T'ien Tchou ou Chen Tou (Inde); Toung Li; Li Yi; Yen; Yen Ts'ai ou A-Lan, pays des Alains, ces trois derniers dans la dépendance de K'ang Kiu (Samarkande); So Kiu (Yarkand); Sou Le (Kachgar), appelé aussi K'iu Cha, dont le roi résidant dans la ville de Kia che, pratiquait le mazdéisme; Yen K'i (Karachahr); P'ou Lei (Barkoul); Tsiu Mi oriental; Kiu Che ou Kou Che dont le roi antérieur résidait dans la ville de Kiao Ho (Yar Khoto, à 20 li à l'ouest de Tourfan) et le roi postérieur (Dsimsa, près de Gou Tchen) demeurait dans la vallée de Wou T'ou; le royaume de Kiu Che fut détruit en 60 av. J.-C. par le général chinois TCHENG KI et forma huit petites principautés.

1. Cf. *Heou Han chou*, trad. CHAVANNES, *T'oung Pao*, mai 1907, p. 168 seq.— *Wei lio*, trad. par CHAVANNES, *T'oung Pao*, déc. 1907, p. 528.

A l'époque des premiers Han, quatre routes conduisaient vers l'ouest : 1° Touen Houang, le sud du Lob Nor, Tchertchen et Khotan; 2° Touen Houang, le nord du Lob Nor, Korla sud de Karachahr, Koutcha, Aksou; 3° Hami et Tourfan, qui étaient les clefs de l'Occident, Koutcha où elle rencontrait la seconde route; 4° Hami, vers le lac Barkoul et le versant nord du T'ien Chan.

Cependant, pour assurer l'avenir de sa dynastie, Wang Mang fait reconnaître son propre fils comme prince héritier (11 ap. J.-C.); deux ans après mourait à l'âge de 84 ans l'impératrice Wang Che qui, en facilitant les vues ambitieuses de son parent Wang Mang, était la cause des malheurs qui frappaient la Chine. D'ailleurs le mécontentement était général, aussi bien dans l'empire qu'à ses frontières; des complots s'ourdissaient en faveur des Han : l'usurpateur crut anéantir le souvenir de la famille de Kao Ti en détruisant la salle de ses ancêtres (21), profanation qui mit le comble à l'horreur qu'inspirait le tyran. Des révoltes éclatèrent : LIEOU YEN, LIEOU TCHOUNG et LIEOU SIEOU, trois frères, fils de LIEOU KIN qui descendait à la quatrième génération de LIEOU FA, prince de Tchang Cha, douzième fils de l'empereur Han King Ti, se mirent à la tête des rebelles. On avait pensé à choisir Lieou Yen, homme brave comme empereur, mais devant l'opposition de certains chefs, on lui préféra le faible LIEOU HIOUEN qui fut placé à la tête des troupes et marcha sur Tch'ang Ngan : Wang Mang, cerné dans une tour, montra la plus grande lâcheté; il fut massacré par ses soldats et son corps, mis en pièces, fut jeté à la mer (23).

Sous Wang Mang, les monnaies *tao* et *pou* retirées de la circulation en 135 av. J.-C., firent leur réapparition; « émission nombreuse de ces sortes de monnaies; mais à partir des seconds Han (25 ap. J.-C.) jusqu'à nos jours, la forme ronde redevient le type général de toute la monnaie chinoise avec le *fang hao* ou trou carré connu depuis l'an 523 av. J.-C. [1] ».

Le nouvel empereur s'établit à Lo Yang; il descendait Houei-Yang Wang.

1. DROUIN, *Revue Numismatique*, 1893, p. 429.

de King Ti à la septième génération ; devant son incapacité, on choisit comme empereur LIEOU SIEOU, descendant par Tchang Ting Wang également de King Ti qui fut proclamé par ses officiers sous le nom de KOUANG WOU TI (25). Lieou Hiouen, déposé, fut créé prince de Houai Yang, mais il fut tué peu de temps après par les Tche Mouei ou *Sourcils rouges* qui s'étaient révoltés contre Wang Mang mais sans embrasser le parti de Kouang Wou Ti.

Kouang Wou Ti.

KOUANG WOU TI ayant définitivement transféré la capitale à Lo Yang, la dynastie est désignée dorénavant comme celle des Han Orientaux. C'est à l'appui des Lettrés que le nouvel empereur devait le trône, aussi leur en témoigna-t-il sa reconnaissance en donnant un grand développement à l'enseignement. Reprenant la tradition inaugurée par les premiers Han, à Tch'ang Ngan, il construisit à Lo Yang et aux environs des établissements d'enseignement supérieur et dans tout l'empire des écoles d'enseignement secondaire. En 124 av. J.-C., à la suite d'une requête de TOUNG TCHOUNG-CHO, l'empereur Wou avait créé à Tch'ang Ngan le grand Collège T'aï Hio pour l'enseignement des livres de Confucius; Kouang Wou Ti fonda en 29 ap. J.-C. à Lo Yang, un nouveau Collège T'aï Hio, où il installa quatorze professeurs ou commentateurs des cinq *King*, dirigés par le Ministère des Rites.

Il paraît que sur une proposition de Toung Tchoung-cho également, l'empereur Wou, en 134 av. J.-C., avait créé quatre séries de mérite pour le choix des officiers supérieurs *(Kouan);* d'après une ordonnance de l'année 83 ap. J.-C. ces séries étaient établies de la manière suivante : « la première comprenait les hommes qui excellaient dans la pratique de la vertu, qui étaient purs et sans tache dans leur moralité. La deuxième comprenait les hommes qui avaient acquis par leurs études de vastes connaissances et étaient réguliers dans leur conduite. Par l'intelligence des King, ils obtenaient la charge de *Po-sse*. La troisième série renfermait ceux qui s'étaient exercés à la connaissance des règlements administratifs, qui étaient capables d'éclaircir les doutes et pouvaient recevoir et examiner les placets

offerts à l'empereur. Par leur talent littéraire, ils obtenaient la charge d'annalistes ou écrivains impériaux *Yu-sse*. Dans la quatrième série étaient ceux qui étaient fermes et résolus, qui avaient des idées politiques, qui ne se trompaient pas dans les affaires difficiles, et étaient assez éclairés pour prendre une prompte décision. Par leurs talents, ils étaient chargés des fonctions de préposés des arrondissements *(Hien ling)* des trois districts du royaume impérial [1] ».

Malgré les efforts des empereurs Han, la doctrine des Lettrés ne tarda pas à être corrompue par des éléments étrangers; en vain, en 131, Choun Ti faisait-il réparer le T'ai Hio qui tombait en ruines; en vain réorganisa-t-on l'enseignement à diverses reprises, la décadence ne fit que de s'accentuer sous le gouvernement des seconds Han, non par leur faute, mais par suite des circonstances qui rendirent inefficaces leurs efforts.

La cinquième année (29 ap. J.-C.) *kien wou*, le général en chef du Ho Si, TEOU YOUNG, en conformité avec les instructions impériales, conféra à K'ANG, fils de Yen, qui avait refusé de se soumettre aux Hioung Nou, les titres de « roi du So Kiu (Yarkand), dépendant des Han, qui a accompli des exploits et qui chérit la vertu, commandant en chef des pays d'Occident ». Les cinquante-cinq royaumes [du Si Yu] furent tous placés sous son autorité. La neuvième année (33 ap. J.-C.), K'ang mourut; on lui décerna le nom posthume de « roi qui étend son influence et qui est parfait. *(Siuan tch'eng wang)* » [2]. D'autre part l'empereur, grandement satisfait des services du général Teou Young, lui donnait pleins pouvoirs pour gouverner le Si Yu, approuvant d'avance tous ses actes [3]. Le frère cadet de K'ang, HIEN, lui succéda à So Kiu; en 32, il envoya, de concert avec NGAN, roi de Chan Chan (sud du Lob Nor), des ambassadeurs à la Cour de Chine pour porter des présents et réclamer la présence d'un fonctionnaire chinois pour les protéger contre les exactions des Hioung Nou;

1. E. BIOT, *Instruction Publique en Chine*, p. 149.
2. *Heou Han Chou*, CHAVANNES, p. 196-7.
3. MAILLA, III, p. 307.

par amour de la paix l'empereur se contenta de répondre simplement qu'il veillerait sur eux. Hien avait la suprématie sur tous les États du Si Yu, et en 41, Kouang Wou Ti le nomma « Protecteur général des Pays d'Occident », mais sur le conseil du gouverneur de Touen Houang, ce titre fut changé en celui moins imposant de « Général en chef dépendant des Han, » ce qui excita le ressentiment du roi de So Kiu qui, désireux de se rendre indépendant et d'annexer tous les royaumes d'Occident, donna l'ordre (46) à Ngan, roi de Chan Chan, de couper toutes communications avec la Chine. Ngan refuse, est battu, appelle à son secours les Han et l'empereur, fidèle à sa politique pacifique, se déclare dans l'impossibilité de venir à son aide à ce moment. Abandonnés par les Chinois, Chan Chan et Kiu Che se soumettent aux Hioung Nou. Cependant Hien, par son orgueil et ses cruautés, soulève un mécontentement universel; il est fait prisonnier et mis à mort par son gendre, le roi de Yu T'ien, Kouan Te (61 ap. J.-C.) qui est obligé de reconnaître la suzeraineté des Hioung Nou. Mais en 86, grâce à Pan Tch'ao, So Kiu retombait sous la domination chinoise.

Les princes de Si Yu, lassés par les Hioung Nou qui les accablaient d'impôts, s'adressèrent à la Chine pour obtenir la nomination d'un Protecteur général, mais l'empereur à peine installé sur le trône, redoutant des complications extérieures, refusa leur demande, heureusement pour le Si Yu balloté entre les Chinois et les Hioung Nou dont la puissance décroissait de jour en jour. A la mort de Hien, roi de So Kiu (Yarkand), Chan Chan, Yu T'ien (Khotan) et Kiu Che (Tourfan) se partagèrent les autres royaumes qui réussirent d'ailleurs à se reconstituer ensuite. Les Hioung Nou ravagent les quatre circonscriptions de Ho Si : Leang Tcheou, Sou Tcheou, Kan Tcheou et Touen Houang, mais en 73, ils sont écrasés par l'empereur Ming qui s'empare de Yi wou lou (Hami); à la suite de cette victoire, les princes du Si Yu, celui de Yu T'ien en tête, reprennent avec la Chine les relations abandonnées depuis l'an 9. L'année suivante, 74 ap. J.-C., l'empereur établissait pour

le Si Yu un Protecteur général et deux commissaires *wou* et *ki*, mais peu de temps avant la mort de Ming Ti en 75, Yen K'i (Karachahr) et Kieou Tseu (Kou Tcha) attaquèrent et firent périr le Protecteur général TCH'EN MOU.

Depuis 111 av. J.-C., sous le règne de Han Wou Ti, l'Annam était sous le joug de la Chine et la tyrannie des gouverneurs imposés par le conquérant se faisait durement sentir sur la population indigène. Aux repris de justice de la première colonisation chinoise s'étaient ajoutés un grand nombre de fonctionnaires refusant de reconnaître l'usurpateur Wang Mang. Le Gouverneur du Kiao Tche entre l'an 1 et l'an 25, SI KOUANG, comptait parmi les indépendants; il signala son administration par le développement qu'il donna en Annam à la civilisation chinoise. Son successeur, vers 36, le gouverneur chinois TO DINH (SOU TING) mit le comble à l'exaspération du peuple en faisant mettre à mort THI SACH ou THI T'Ô (CHE SO) mari de TRU'NG TRAC (TCHENG TSEU); conduits par cette dernière, secondée par sa sœur TRU'NG NHI (TCHENG NI), les Annamites se révoltèrent contre leurs oppresseurs, marchèrent sur Lien Cheou, alors résidence du gouverneur qui se réfugia en grande hâte avec ses fonctionnaires à Haï Nan, et les chassèrent d'une grande partie de leur territoire (40). Pendant trois ans Tru'ng trac régna paisiblement dans le fief de son père à Mei Ling (Mi Linh) sous les noms de NU VU'O'NG et de TRU'NG VU'O'NG. Au bout de deux ans, les Chinois se décidèrent à agir; MA YOUEN (MA VIEN) alors âgé de plus de soixante-dix ans fut placé à la tête de leurs troupes avec LIEOU LOUNG et TOUAN TCHE comme adjoints; après une lutte acharnée, les deux sœurs furent vaincues (mai 43) à Lang po puis capturées et mises à mort et l'Annam retomba sous la domination chinoise (janvier 44).

« Pour perpétuer la mémoire de ces deux héroïnes et conserver le souvenir de leur bravoure, on leur consacra un temple dont tous les ornements étaient noirs; la couleur rouge (couleur du sang) était interdite. Ma-vien, vainqueur, fit dresser en souvenir de son triomphe, et pour

servir à la délimitation de la frontière, une colonne de bronze à Cô-lâu, dans le pays appelé Khâm Chau, avec cette inscription : Dong-trû-chiêt Giao-chi diêt, la colonne de bronze démolie (tombée), la race de Kiao Tche abolie. C'est pour ce motif que les habitants d'Annam, craignant que la colonne ne tombât et qu'il en fût fait de la nation annamite, y jetaient, chacun en passant, des morceaux de pierres, de pots cassés, etc., pour consolider la colonne. A la suite du temps, la colonne disparut, probablement ensevelie par les débris divers qu'on y avait jetés [1]. »

Ma Youen ne paraît pas dans son expédition avoir dépassé Kiu Foung, c'est-à-dire le Thanh Hoà actuel, mais plus tard, au IVe siècle, on raconta qu'il serait descendu jusqu'au milieu de l'Annam actuel, aux confins du royaume de Tchampa et qu'il y aurait élevé deux colonnes de cuivre pour marquer la frontière méridionale de l'empire des Han, et y aurait laissé une dizaine de familles de soldats qui s'étant multipliées dépassaient à l'époque des Souei (518-617) 300; toutes portant le nom de MA en souvenir de Ma Youen; les indigènes les surnommaient *Ma-lieou-jen*. Si cette nouvelle version soulève des doutes [2], il n'en est pas moins certain que l'expédition de Ma Youen donna à l'Annam une administration régulière et introduisit dans ce pays des idées et des coutumes chinoises qui firent sa force.

Le Tong King forma les trois commanderies de Kiao Tche (région de Hanoi), de Kieou Tchen (environs de Thanh Hoa) et du Je Nan (environs de Quang Binh). C'est par le Tong King que passait la route commerciale du sud de la Chine; son principal port était connu des Anciens sous le nom de Kattigara; mais, peu à peu, Canton fit concurrence au Tong King et finit par l'emporter. Le Tong King même lorsqu'il fut devenu indépendant en 968 cessa complètement de servir de voie de transit pour la Chine.

Kouang Wou Ti ayant dégradé de son rang, KOUO CHE,

1. TRU'O'NG-VINH-KY, *Cours d'hist. annamite*, I, pp. 24-5.
2. H. MASPERO, *Études sur l'hist. d'Annam*, *Bul. E. F. E. O.*, XVIII, n° 3, pp. 11 seq. — G. FERRAND, *J. As.*, juillet-août 1918, pp. 115-117.

l'une de ses femmes, le prince héritier, fils de cette princesse, sensible à l'affront fait à sa mère, par amour filial demanda à abdiquer son titre; après quelque résistance, l'empereur y consentit, le créa prince de Toung Haï, et nomma à sa place LIEOU YANG, prince héritier (43).

De retour de sa victorieuse expédition du Kiao Tche, Ma Youen reçut les félicitations de MOUNG KI, envoyé spécialement par l'empereur, et, sur sa demande, fut chargé de conduire la campagne contre les Hioung Nou qui avaient envahi le Chan Si, mais à la nouvelle de l'arrivée du général, les Barbares se retirèrent sans combattre (44). Ma Youen tourna alors ses armes contre les Wou Houan, venus du pied des Pe Chan, qui avaient pénétré dans le Ho Si, mais il fut défait alors qu'ils se retiraient chargés de leur butin. En revanche, les Chinois commandés par TSAI YOUNG furent plus heureux contre les Sien Pi qui pillaient le Leao Toung et furent dispersés par les troupes des Han (45); quatre années plus tard Tsai Young amenait les Sien Pi et les Wou Houan à se soumettre à la Chine et à tourner leur activité contre les Hioung Nou.

Japon.

Le Japon, pays de Wo, a eu des relations avec la Chine depuis cette époque, et il a envoyé des ambassadeurs avec le tribut sous les Wei, les Soung, les Souei et les T'ang[1].

En 57, sous SUININ Tennô, une ambassade japonaise, envoyée par le gouverneur de Ito dans Chikuzen (Kiu Shiu) se rendit à la Cour de Kouang Wou Ti; un sceau portant « le Prince du Pays Ito de Han » fut remis au gouverneur.

A la mort de Yu, chen yu des Hioung Nou (46), il fut remplacé par son fils POU NOU au lieu de l'être par son frère TCHI YA CHI qu'il fit mettre à mort; PI, frère aîné de Pou Nou, se prétendant le légitime héritier se proclama chen yu sous le nom de HOU HAN-YE et se plaça sous la dépendance des Chinois qui le reconnurent comme chef des Hioung Nou du Midi, tandis que Pou Nou restait chen yu des Hioung Nou du Nord (48); celui-ci proposa même son alliance à la Chine (51) mais elle fut déclinée. Lorsque

1. CHAO JU-KUA, p. 171.

Hou Han-yé mourut (51), les Chinois reconnurent comme son successeur son frère Mou.

Lors d'une révolte dans le Hou Kouang, Ma Youen fut emporté, avec une grande partie de ses troupes, par la chaleur et la maladie (49); le calme fut rétabli dans le pays par une ruse de Tsoung Kioun qui feignit d'avoir reçu de l'empereur un ordre d'amnistie des rebelles; ceux-ci s'empressèrent de l'accepter et de se soumettre.

« Doux, affable, aimant la paix, évitant ce qui pouvait la troubler, [Kouang Wou] cherchait tous les moyens de soulager le peuple et de le rendre heureux. Mais afin d'empêcher les mandarins de le rouler, il augmenta leurs appointements. Le seul soupçon que quelqu'un d'entre eux eût commis la moindre concussion, suffisait pour lui faire perdre son emploi. Il prononça toujours à regret une sentence de mort. Ses sujets ressentirent vivement sa perte. Han Ming Ti, son quatrième fils, lui succéda [1] ».

Kouang Wou Ti, âgé de 63 ans, mourut la trente-troisième année de son règne, à la 3e lune de l'an 57.

Ming Ti. L'empereur remit en vigueur les anciennes coutumes. On arrêta « que le tertre pour les sacrifices au Ciel serait placé au midi de la ville, et celui de la Terre au nord. Il fut expliqué que ces sacrifices se feraient suivant les anciennes cérémonies, pour honorer le Chang Ti seulement, comme on l'avait de tout temps pratiqué. On régla ensuite les habits que l'empereur et les mandarins devaient porter dans les différentes occasions, les chars dont le prince se servirait, et son cortège pour les jours de grandes ou de petites cérémonies [2] ». On rétablit également les académies dans lesquelles était enseignée la doctrine des King. L'empereur proclama impératrice la fille du général Ma Youen qu'il avait épousée.

Introduction du bouddhisme en Chine. D'après le *T'oung Kien Kang mou* (Mailla, III, pp. 357 seq.) : « C'est à cette époque (65 ap. J.-C.) que la secte de Foé vint infecter la Chine de ses dogmes pernicieux. Le prince de Tch'ou, sixième fils de Kouang Wou Ti, séduit

1. Mailla, III, p. 347.
2. *Ibid.* p. 348.

par les Tao Che, qui lui avaient promis de lui faire avoir communication avec les esprits, apprenant qu'il y avait dans le pays de Tien Cho un esprit appelé Foé, pressa l'empereur de le faire venir. L'officier chargé de la commission de l'aller chercher, ne ramena qu'un de ses ministres, que les gens du pays appellent *Cha-men*, en chinois *Ho-chang* et en tartare *lama*. Il en rapporta encore un livre contenant leur doctrine, qui n'admet pour principe de toutes choses que le néant et le vide... Ce fut à la 10e lune de la 8e année du règne de Han Ming Ti, qu'on éleva la première statue à Foé, et que sa doctrine commença à se répandre. Les princes, les grands et les lettrés la rejetèrent. Le seul prince de Tch'ou s'en déclara le partisan et embrassa cette secte comme il avait déjà fait pour celle des Tao-Che ».

« C'est une tradition courante que l'empereur Ming (58 -75 ap. J.-C.) vit en rêve un homme de haute taille qui avait une lueur brillante au sommet du crâne; il interrogea ses ministres et quelqu'un d'entre eux lui dit : « Dans la région d'Occident il y a un dieu appelé Fo (Buddha); sa taille est haute de seize pieds et il a la couleur de l'or jaune». L'empereur envoya donc une ambassade avec Ts'in King dans le T'ien Tchou pour s'y informer de la doctrine du Buddha. C'est alors que dans le Royaume du Milieu on se mit à figurer des images. Ying, roi de Tch'ou, fut le premier à ajouter foi à cette doctrine et c'est ainsi que dans le Royaume du Milieu il se trouve quelques personnes pour pratiquer cette religion. Plus tard, l'empereur Houan (147-167 ap. J.-C.) fut adonné aux choses divines et sacrifia plusieurs fois à Buddha et à Lao Tseu; le peuple se mit graduellement à pratiquer cette religion qui, par la suite, devint très florissante [1] ».

La légende de l'introduction du bouddhisme en Chine, sous l'empereur Ming, a été combattue, victorieusement il me semble, par M. Henri Maspero [2]. Le songe de Ming Ti

1. *Heou Han chou*, Chavannes, *T'oung pao*, mai 1907, p. 194.
2. *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming*. (*Bul. Ecole franç. Ext. Orient*, janv.-mars 1910, pp. 95-130.)

est raconté pour la première fois dans la préface du *Sutra en 42 articles*, postérieure à cet ouvrage; elle remonterait aux dernières années du IIe siècle, par conséquent longtemps après le règne de Ming Ti; le *Meou tseu li kan*, traité d'apologétique en forme de dialogue, de la fin aussi du IIe siècle, ajoute au récit de la préface du *Sutra en 42 articles* des traditions inconnues à celui-ci, relatives à des statues du Buddha rapportées de l'Inde et à la fondation par l'empereur du Po-ma se, le premier monastère bouddhique de Lo Yang. « Enfin, dit M. Maspero, au IVe ou au Ve siècle, la légende se précise encore : on découvre que les ambassadeurs de Ming Ti avaient ramené deux moines hindous, dont on connaît les noms; on sait qu'ils ont transporté leurs livres sur le dos d'un cheval blanc; enfin on a appris que les portraits exécutés par ordre de Ming Ti étaient la copie de celui qu'avait fait jadis le roi Udayana et que les deux moines hindous avaient apporté. Le *Ming siang ki*, le premier, nous donne la légende dans tous ses détails, sur la fin du Ve siècle. » M. Maspero conclut : « En somme, l'histoire traditionnelle de l'introduction du bouddhisme en Chine repose toute entière sur quelques légendes pieuses de la fin du IIe siècle. L'autorité des histoires dynastiques qui l'ont acceptée, le *Heou Han chou*, le *Wei chou*, le *Souei chou*, ne doit pas faire oublier la faiblesse des sources. Il est important de constater que, juste à l'époque où Meou-tseu écrivait, le *Wei lio* racontait l'introduction du boudhisme en Chine de façon toute différente et sans la moindre allusion à l'empereur Ming. Il est malheureux que la source du *Wei lio* soit inconnue : peut-être son récit n'est-il pas plus authentique. Du moins rend-il mieux compte des faits connus ».

L'ambassadeur de Ming Ti serait revenu à Lo Yang le 22 janvier 68, or nous savons que dès 65, il y avait des bouddhistes au Kiang Sou.

On avait déjà placé l'introduction du bouddhisme en Chine à diverses dates du IIIe siècle avant notre ère. Le passage suivant du traité sur les Sacrifices Foung et Chan dans le *Che ki* de Se-ma Ts'ien avait suggéré à l'ingénieux

TERRIEN de LACOUPERIE[1] l'idée que des missionnaires bouddhistes se trouvaient en Chine en 219 av. J.-C. sous l'empereur CHE HOUANG TI : « Ensuite Che Houang se rendit à l'Est sur le bord du Po Hai [golfe de Pe Tche-Li] et y accomplit les rites. Il sacrifia aux montagnes célèbres, aux grands fleuves et aux huit dieux. Il envoya chercher les hommes saints qui sont Sien men et ses compagnons[2] ». Terrien avait vu dans *sien men* une transcription chinoise de *çramana, cha man,* un bonze bouddhiste; ce qui le confirmait dans cette opinion c'est une légende bouddhiste rapportée par le *Fan youen tchou lin* et autres ouvrages très postérieurs à l'ère chrétienne, d'où il ressortait qu'en 217 des bonzes bouddhistes sous la conduite du cha man Li fang arrivèrent à Lo Yang, la capitale, et que d'abord persécutés, ils furent ensuite remis en liberté par ordre de l'Empereur.

Déjà LANDRESSE, dans son introduction à la traduction du *Fo kouo ki* de RÉMUSAT (p. XXXVIII), avait raconté la légende de l'introduction du bouddhisme en Chine :

« Un Samanéen, nommé CHE LI FANG, paraît être le premier missionnaire bouddhiste qui soit venu des contrées occidentales à la Chine pour y répandre sa religion. Il arriva dans le Chen Si l'an 217 avant notre ère; ainsi, cette province qui passe pour avoir été le siège du gouvernement des premiers souverains de la Chine, et où l'on a des raisons de croire que la civilisation chinoise a pris naissance, fut aussi celle qui, la première, connut le Bouddhisme. Che li fang était accompagné de dix-huit religieux et avait avec lui des livres sacrés. Sous Ngaï Ti, de la dynastie des Han, la première année *youan cheou* (2 av. J.-C.), d'autres livres furent apportés par I Tsun keou, envoyé des Gètes; et vers le même temps, le roi de ce pays ordonna à un savant disciple de la secte de Buddha, nommé King lou, de se rendre dans l'Inde pour y étudier les préceptes. A cette époque, disent les historiens chinois, les sectateurs de Bouddha étaient répandus partout sur nos frontières; leur doctrine était connue dans l'empire, mais on n'y croyait pas ». Ainsi

1. *Bab. & Orient. Record,* vol. V, pp. 97 seq.
2. Éd. CHAVANNES, *Traité sur les Sacrifices Fong et Chan,* p. 23.

que le fait remarquer W. F. MAYERS [1], cette légende ne paraît pas avoir une base historique. En résumé nous pouvons nous en tenir, pour la date de l'introduction du bouddhisme en Chine, à celle que nous avons déjà donnée : l'an 2 avant notre ère sous l'empereur Ngai.

1. *Chinese Reader's Manual*, p. 114.

CHAPITRE XI

Cinquième Dynastie : Les Han (fin).

C'est à la fin du règne de Ming Ti qu'apparaît dans l'histoire le nom du célèbre général Pan Tch'ao qui, s'il ne porta pas ses armées comme certains l'ont dit jusqu'aux bords de la mer Caspienne, établit au loin dans la région d'Occident, la puissance de la Chine. Fils cadet de Pan Piao, préfet de Siu (Ngan Houei), il était originaire de la préfecture de P'ing Ling (Chen Si), dans la circonscription de Fou Foung où il était né en 32 ap. J.-C.; il avait pour appellation Tchoung Cheng. Ming Ti.

Dès 73, en vue d'une vigoureuse campagne contre les Hioung Nou, le général Teou Kou emmena Pan Tch'ao avec lui. Pan Tch'ao attaque l'ennemi près de Yi Wou (Ha mi), lui livre bataille et l'écrase près du lac P'ou Lei (Barkoul).

Kouang Te, roi de Yu T'ien (Khotan) venait de vaincre le roi de So Kiu (Yarkand) et par crainte des Hioung Nou reçut d'abord mal Pan Tch'ao, puis se ravisant, il fit massacrer les envoyés du chen yu, remit un de ses fils en otage et fit sa soumission au général chinois qui est nommé *Kiun se ma* et chargé d'une mission en Occident. D'autre part le roi de K'ieou Tseu (Kou Tcha), Kien, protégé des Hioung Nou, défait le roi de Sou Le (Kachgar) et installe à sa place Teou T'i, une de ses créatures (73); il est utile de noter que les relations de K'ieou Tseu avec la Chine datent de 65, époque à laquelle le roi vint à la Cour des Han; l'année suivante (74), Pan Tch'ao chassait l'intrus et mettait sur le trône de Kachgar, Tchoung, neveu de l'ancien roi. Pour la première fois en 74 on établit un Protecteur général des pays d'Occident *(Si Yu Tou hou)* ainsi que des *hiao-wei wou* et *ki*[1].

1. *Heou Han Chou*, Chavannes, *l. c.*, p. 225.

Sur ces entrefaites, « à la huitième lune, en automne, l'empereur Han Ming mourut la quarante-huitième année de son âge et la dix-huitième de son règne. Ce prince ne changea rien à ce qu'avait fait Kouang Wou Ti, son père (75) [1] ». Il fut remplacé par son fils qui fut TCHANG Ti.

Tchang Ti. La mort de Ming Ti fut le signal du soulèvement de certains princes du Si Yu : le roi de Yen K'i (Karachahr) profitant du deuil de la Cour attaqua TCH'EN MOU, le Protecteur général installé par le général Teou Kou, et le tua, tandis que les rois de K'ieou Tseu (Kou Tcha) et de Kou Mo (Ak Sou) marchaient contre Sou Le (Kachgar). Dans la crainte que Pan Tch'ao ne perdit la vie dans ces circonstances défavorables, le nouvel empereur le rappela. Pan Tch'ao passa par Yu T'ien pour obéir aux ordres du souverain, mais arrêté par les larmes des habitants qui craignaient leurs voisins soulevés contre la Chine, il retourna à Kachgar qui, abandonné par lui, venait de se soumettre à Kou Tcha. Immédiatement Pan Tch'ao rétablissait l'ordre et en 78, à la tête de 10.000 soldats de Sou Le (Kachgar), de Kang K'iu (Sogdiane), de Yu T'ien (Khotan) et de Kiu Mi (Ouzoun Tati), il attaquait Kou Mo (Ak Sou) et Che Tch'eng (Ouch Tourfan) qui étaient vaincus. La lutte continua d'ailleurs entre les divers états du Si Yu.

Sous le règne de Tchang Ti, les A-si (Ases), dont le pays appuyé sur l'Oxus (Wei), était situé entre la Sogdiane et le Tiao Tche, avec Ho Te comme capitale, envoyèrent le tribut consistant en lions et en *fou pa*, animal ressemblant à la licorne, mais sans cornes. Wou Ti avait été le premier empereur qui avait envoyé des ambassadeurs chez les A-si [2].

Jadis les Yue Tche avaient aidé les Chinois dans leur lutte contre Kiu Che (Tourfan); en 88, Kadphises II, fils de Kadphises Ier envoyait une ambassade portant un tribut et chargée de demander en mariage une princesse de Han. Pan Tch'ao barra la route à l'ambassade qui fut obligée de rentrer dans son pays sans avoir pu accomplir

1. MAILLA, III, p. 374.
2. RÉMUSAT, *Nouv. Mél. As.*, I, p. 218.

sa mission, à la grande colère des Yue Tche qui, en 90, envoyèrent par le Pamir contre Pan Tch'ao leur vice-roi Sie à la tête de 70.000 hommes. Mais le général chinois avait coupé les approvisionnements des Yue Tche qui cherchèrent à se ravitailler à Kou Tcha, en furent empêchés par Pan Tch'ao auquel Sie, sans ressources, fut obligé de faire sa soumission. « A partir de ce moment, les Yue Tche furent grandement effrayés et offrirent chaque année un tribut et des présents [1] ». Kadphises II se retourna vers le nord-ouest de l'Inde dont la conquête ouvrit le commerce avec l'empire romain.

L'empereur Tchang désireux d'éviter des luttes inutiles ne répondit pas aux attaques des Hioung Nou aidés de Kiu Che (Tourfan) contre les frontières occidentales; il rappela même les commandants militaires, cessa de nommer un Protecteur général et supprima en 77 les colonies militaires à Yi Wou (Ha mi) dont les Hioung Nou occupèrent immédiatement le territoire.

A la première lune de l'année 88, Tchang Ti mourait dans la 31e année de son âge et la 13e de son règne; il fut remplacé par son fils Ho Ti qui n'avait que dix ans; l'impératrice-douairière Teou exerça la régence. Ho Ti.

Tandis que Pan Tch'ao écrasait les Ta Yue Tche, en 89, Teou Hien battait les Hioung Nou et l'année suivante son second, Yen P'an, attaquait victorieusement Ha mi. En 91, K'ieou Tseu (Kou Tcha), Kou Mo (Ak Sou), Wen Sou (Ouch Tourfan) faisaient leur soumission et Pan Tch'ao reçut alors le titre de Protecteur général *(tou hou)*; il eut sa résidence à K'ieou Tseu (Kou Tcha); on rétablit le *wou ki hiao wei* qui, à la tête de 500 soldats, résida dans le camp de Kao Tch'ang (Tourfan) sur le territoire de la tribu antérieure de Kiu Che; en outre on institua le surveillant de la tribu *wou* qui résida (sur le territoire de) la tribu postérieure de Kiu Che (Dsimsa); le surveillant et la ville se trouvaient à 500 li de distance l'un de l'autre [2].

A la suite de la destruction de Yen K'i (Karachahr)

1. *T'oung Pao*, mai 1906, p. 230.
2. *T'oung Pao*, mai 1907, p. 158.

par Pan Tch'ao (94) « plus de cinquante royaumes livrèrent tous des otages et se soumirent à l'empire. Quant aux royaumes tels que T'iao Tche, Ngan-Si (Parthie) et jusqu'à ceux qui atteignent aux rivages de la mer, de plus de 40.000 *li* de distance, tous apportèrent leurs tributs et leurs offrandes en se servant de plusieurs interprètes successifs [1] ».

Mission de Kan Ying.

Pan Tch'ao ayant résolu d'envoyer une mission dans le pays de Ta Ts'in fit choix pour accomplir cette mission de KAN YING qui traversa le Ngan Si (Pays des Parthes), se rendit chez les T'iao Tche (Mésène) pour s'embarquer au Golfe Persique; là ses matelots qui étaient de la frontière occidentale du Ngan Si l'effrayèrent à un tel point sur la longueur et les dangers du voyage que le prudent fonctionnaire renonça à l'entreprendre [2].

Les T'iao Tche, nous dit Rémusat, (*Nouv. Mél. As.*, I, pp. 215-216) d'après Ma Touan-lin, « habitent à 22.100 li de Yang Kouan, à l'ouest des montagnes Bleues. Leur ville est au sommet d'une montagne. Elle a environ 40 li (quatre lieues de tour). Elle est voisine de la mer du côté de l'Occident. Une rivière l'enveloppe des trois autres côtés, depuis le sud jusqu'à l'orient et au nord, et intercepte la route, de sorte qu'il n'y a que le côté du nord-ouest par où on puisse y arriver par terre... Les envoyés des Han y sont rarement parvenus. On sort par Yu Men ou Yang Kouan, et l'on suit la route du midi en traversant le pays des Chen-Chen. On va ensuite au midi, et on passe au sud des monts Wou-yi, jusqu'à l'extrémité de la route méridionale. On retourne alors au nord et à l'est ».

Ta Ts'in.

Il est nécessaire de faire ici une digression pour rechercher quelles pouvaient avoir été les relations de la Chine avec ce royaume de Ta Ts'in, Rome. Le géographe PTOLÉMÉE, au second siècle de notre ère, nous dit que la partie inhabitée de notre terre est limitée à l'est par la Terre Inconnue qui s'étend le long de la région occupée par les nations les plus orientales de l'Asie majeure, les *Sinae* à l'est de l'Inde transgangétique et les nations de la *Séri-*

1. *T'oung Pao*, mai 1907, p. 159.
2. CHAVANNES, *T'oung Pao*, 1907, p. 178.

que. Outre Ptolémée l'auteur du Périple de la mer Erythrée et MARCIEN d'Héraclée mentionnent les *Sinae* ou *Thinae*; au-dessus des Sinae, au nord et au nord-ouest habitaient les *Seres* dont le pays était la *Sérique*, qui commence à l'ouest à la Scythie au delà du mont Imaos, et la capitale *Sera;* au delà de ces deux peuples s'étendait une région inconnue de marais impénétrables remplis de roseaux. Les auteurs latins citent fréquemment les Seres. VIRGILE dans les *Géorgiques*[1] nous apprend que les Seres détachent de fines toisons des feuilles de leurs arbres :

> Quid nemora Æthiopum, molli canentia lana?
> Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?

HORACE parle des Seres à maintes reprises :

> Puer quis ex aula capillis
> Ad cyathum statuetur unctis,
> Doctus sagittas tendere Sericas
> Arcu paterno?...[2]

Le géographe grec STRABON raconte qu'on « prétend que les Seres vivent vieux et dépassent l'âge de 200 ans. » POMPONIUS MELA, sous CLAUDE, nous indique que « les premiers peuples qu'on rencontre en Asie en venant de l'Orient sont les Indiens, les Seres et les Scythes; les Seres tiennent à peu près le milieu de la côte orientale, les Indiens et les Scythes en occupent les extrémités ». PLINE l'Ancien parle des Seres « célèbres par la laine de leurs forêts; ils détachent le duvet blanc des feuilles en l'arrosant avec de l'eau; puis nos femmes exécutent le double travail de dévider et de tisser : c'est grâce à des opérations si compliquées accomplies dans des contrées si lointaines que la matrone pourra paraître en public sous une étoffe transparente. Les Seres sont polis; mais, semblables en cela aux sauvages mêmes, ils fuient la société des autres hommes et ils attendent que le commerce vienne les trouver ». Au IVe siècle, AMMIEN MARCELLIN nous apprend que « les Seres vivent dans la

1. Liv. II, v. 120-1.
2. Liv. I, CARMEN XXIX : Ad Iccium.

plus grande tranquillité et sont complètement étrangers à la guerre et à l'usage des armes; comme le repos est ce qu'aiment par dessus tout les hommes calmes et tranquilles, ils n'inquiètent aucun de leurs voisins. Chez eux le climat est agréable et sain, l'air pur, l'haleine des vents d'une douceur exquise; les forêts obscures sont fort nombreuses; en arrosant fréquemment ces arbres ils en détachent, en l'amollissant, un produit tendre et ténu, sorte de duvet imprégné de liquide; ils tissent ces fils pour en faire le Sericum (tissu) réservé jadis aux classes nobles, mais porté aujourd'hui indifféremment par les plus humbles. Ils sont si modérés dans leurs besoins et aiment à ce point la vie paisible qu'ils évitent toute relation avec les autres hommes. S'il arrive que des étrangers passent le fleuve pour acheter des fils ou quelque autre article de commerce, ils estiment à vue le prix des marchandises, sans échanger une parole; et les (Seres) sont si simples dans leurs goûts, qu'en livrant leurs propres produits, ils n'appellent en retour aucune espèce d'importation ». Nous pourrions multiplier ces citations.

REINAUD [1] prétend que « les relations politiques et commerciales de Rome avec l'Inde, la Bactriane et la Chine eurent lieu, en général, par mer et par l'intermédiaire de l'Égypte et commencèrent l'an 36 avant J.-C., à l'époque où le triumvir MARC-ANTOINE gouvernait l'Égypte et les autres provinces orientales de l'Empire, de concert avec CLÉOPATRE. Elles furent reprises par AUGUSTE vers l'an 20 avant notre ère, et elles se maintinrent pendant plusieurs siècles ». Ce serait par l'intermédiaire d'un certain LYCOTAS qui visita deux fois Bactra, la capitale de la Bactriane, qu'Antoine aurait commencé ses relations avec ce pays, route de la soie, produit de Chine. Reinaud fait grand état du passage suivant de FLORUS, qui vivait à la fin du premier siècle après J.-C., cet historien nous raconte en effet que sous Auguste : « l'on vit les Scythes et les Sarmates envoyer des ambassadeurs pour demander notre amitié;

1. *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, p. 23.

et les Seres et les Indiens, qui habitent sous le soleil même, apporter avec des gemmes et des perles, des éléphants qu'ils traînaient au milieu de leurs autres présents; ils faisaient surtout valoir la longueur de leur voyage, qu'ils avaient mis quatre ans à achever; la couleur seule de ces hommes indiquait qu'ils venaient de sous un autre ciel ».

Il n'y a rien d'impossible à ce que des Seres aient visité Rome individuellement, probablement comme marchands, venant de l'Inde ou de la Bactriane; à mon avis Rome a entendu parler de la Chine par la Bactriane; les Annales chinoises citent une ambassade sous Wou Ti (140-86 av. J.-C.) envoyée au Ngan Si (royaume des Parthes) et une ambassade en réciprocité par ceux-ci qui apporta de gros œufs d'oiseaux et des jongleurs de Likan, mais ne disent rien d'ambassade au Ta Ts'in; elles déclarent positivement que Kan Ying en 98 ap. J.-C. a été le premier Chinois qui soit allé aussi loin que le T'iao Tche vers l'ouest [1]. La seule mission officielle qui aurait pu se rendre en Chine du Ta Ts'in directement est celle de Ts'in Louen, un marchand syrien, qui était arrivé à un port de Cochinchine (226) et avait été envoyé à Ti, empereur de Wou (222-252 ap. J.-C.), l'un des Trois Royaumes, auquel il donna des renseignements sur son pays. « L'empereur chargea un de ses fonctionnaires, Lieou Hien, originaire de Tche Kiang, d'accompagner Ts'in Louen à son voyage de retour avec vingt nains mâles et femelles du Kiang Nan; Lieou Hien mourut en cours de route et Ts'in Louen retourna chez lui [2] ».

La soie était la cause du grand intérêt que Rome prenait au pays des Seres. Ptolémée, grâce aux renseignements donnés à Marin de Tyr par le marchand macédonien Maës Titianos, nous indique la route que suivait la soie : elle conduisait de Hierapolis, sur l'Euphrate, par Hekatompylos, Aria et Margiana (Merv), à Bactres, puis au nord au district montagneux de Komedi qui sépare l'Oxus de la rivière de Wakhshab et de Karategin, aux pâturages du plateau de l'Alai, et quittait le bassin de

1. Hirth, *China and the Roman Orient*, pp. 138, 149, 164.
2. *id.* p. 307.

l'Oxus pour celui du Tarim; par la passe de Taun-murum, on gagnait la grande route qui met Kachgar en communication avec le Ferghana par le Terek Davan, après avoir passé la Tour de Pierre, Tach Kourghan — et non Tachkend comme le croit Reinaud, — dont la position n'est pas encore fixée, et qui n'est sans doute pas celle que l'on rencontre en remontant du Tagh Doumbach Pamir vers le nord.

On se rendait aussi au Ta Ts'in par mer du T'iao Tche qui en était distant de 10.000 li; le T'iao Tche qui est la Mésène située entre le Tigre et l'Euphrate est mentionné pour la première fois dans le *Che ki* et le *Ts'ien Han Chou;* on descendait tout le golfe Persique, contournait la péninsule arabique, remontait la mer Rouge jusqu'au fond du golfe d'Akaba ou d'Ælana, d'où l'on se rendait par terre à Petra dont Hirth fait Li kien tandis que Pelliot voit dans ce nom Alexandrie d'Égypte [1]. La plus ancienne description du Ta Ts'in nous est donnée au milieu du IIIe siècle de notre ère par le *Wei lio*, et les histoires dynastiques, *Heou Han Chou*, etc., nous en parlent également. Il est appelé aussi *Li kan* et *Li kien* et *Hai Si Kouo*, royaume de la Mer occidentale; sa capitale était An tou (Antioche). Il est probable que les Chinois ont entendu parler de ce pays pour la première fois par Tchang K'ien lors de son voyage dans les contrées de l'Ouest, et sous le nom de Li Kien, le nom de Ta Ts'in remontant seulement au premier siècle de notre ère. Dans tous les cas, il ne nous paraît pas douteux que ce pays désignait d'une façon générale la partie orientale de l'Empire romain (Syrie, Égypte, Asie mineure) et en particulier la Syrie. Sous les T'ang, Ta Ts'in fut transformé en Fou Lin ainsi que nous le verrons plus loin [2].

Mort de Pan Tch'ao.

Cependant Pan Tch'ao avait continué ses exploits, mais en l'an 100, se sentant fatigué, ayant passé 31 ans dans les Pays d'Occident, il demanda à revoir son pays; l'empereur ayant désigné JEN CHANG pour le poste de Protecteur

1. *T'oung Pao*, déc. 1915, pp. 690-1.
2. Voir HIRTH, *l. c.*, et le vol. I de *Cathay and the Way thither*.

général, lui octroya la permission qu'il demandait. Jen Chang ne sut pas suivre l'exemple de son prédécesseur et mécontenta grandement les chefs du Si Yu par sa rigueur. Pan Tch'aö arriva à Lo Yang, le 8e mois de 102, mais le vieux guerrier, malade, ne jouit pas d'un repos bien gagné, car le mois suivant il succombait à l'âge de 71 ans laissant des regrets universels. Son fils PAN HIOUNG lui succéda; il avait un camp de 300 soldats à Touen Houang; cette station, à l'ouest du Tang Ho, qui joue un grand rôle dans les relations de la Chine avec l'Asie centrale, fut établie par l'empereur Wou, de la dynastie des Han, en 111 avant Jésus-Christ; c'était une des quatre commanderies qui coupaient la route entre les Hioung Nou au nord et les Tibétains au sud; cette ligne de défense avait pour prolongement naturel Hami et le lac Barkoul. Cha Tcheou, à l'est du Tang Ho, est d'origine plus récente; elle a été fondée en 622 ap. J.-C. par le premier empereur de la dynastie des T'ang; au XIe siècle, entre 1034 et 1037, Cha Tcheou fut annexée au royaume Si Hia, qui à son tour fut conquis par les Mongols de Tchinguiz Khan (1227). Le petit-fils de Pan Tch'ao, PAN CHE fut mis à mort avec sa famille en 130 parce qu'il avait tué sa femme, la princesse de Yin Tch'eng, tante de l'empereur CHOUEN, qui le trompait indignement. Nous retrouverons le fils cadet de Pan Tch'ao, PAN YOUNG appelé YI-LEAO, qui poursuivit l'œuvre de son père dans l'Asie centrale [1].

En 93, les Hioung Nou du nord, fort diminués en nombre par leurs défaites, furent assaillis par les Sien Pi qui les soumirent. Les Hioung Nou « pour obtenir des conditions plus favorables, renoncèrent à leur origine et se firent naturaliser Sien Pi. Cette époque est le commencement de la grandeur des Sien Pi qui se rendirent redoutables [2]. »

Ho Ti, prince plein de qualités, mourut prématurément à 27 ans, en 105, dans la dix-septième année de son règne. Chang Ti.

1. Ed. CHAVANNES, *Trois généraux chinois de la dynastie des Han Orientaux*. (Chap. LXXVII du *Heou Han Chou*). (*T'oung pao*, mai 1906, pp. 210-69).
2. MAILLA, III, p. 397.

Son deuxième fils et successeur, — l'aîné avait été écarté à cause de sa mauvaise santé, — CHANG TI, n'avait que cent jours et l'impératrice, mère de ce prince, exerça la régence pendant le peu de temps qu'il vécut, c'est-à-dire jusqu'à la 8e lune de 106. On proclama empereur un jeune prince de quatorze ans, fils de LIEOU KING ou HIAO WANG, Prince de Tsing et fils de Tchang Ti. Ce fut l'empereur NGAN TI.

Ngan Ti. A la mort de Ho Ti, les régions d'Occident se soulèvent; en 107, le poste de Protecteur général est de nouveau supprimé, et les Hioung Nou reprennent leur suprématie sur le Si Yu abandonné, quoiqu'ils eussent été défaits en 110, ainsi que les Wou Houan, par le général LEANG K'IN (Po Wei) déjà vainqueur des K'iang (Tibétains) en 108. En 123, Pan Young est nommé Commissaire du Si Yu et dès son arrivée à Leou Lan, le roi de Chan Chan lui fait sa soumission; il pacifia tout le pays sauf le roi de Yen K'i (Karachahr) qui fut à son tour obligé de reconnaître la puissance chinoise (127); à la suite de cette victoire dix-sept royaumes dont K'ieou Tseu (Kou Tcha), Sou Le (Kachgar), Yu T'ien (Khotan), So Kiu (Yarkand) firent leur soumission; la Chine recouvrait son influence sur le Turkestan oriental qui était passé en 107 aux Hioung Nou septentrionaux; une stèle découverte par M. Bonin et publiée par M. Chavannes montre que le succès de Pan Young ne fut pas éphémère, et qu'en 158, l'influence chinoise continuait à s'exercer à Kou Tcha et que les Hioung Nou n'avaient pas réussi à la détruire [1]. Pan Young qu'on accusa de retards fut rappelé, mais plus tard il rentra en grâce. A différentes reprises l'empire chinois essaie de reprendre de l'influence dans les régions ouest; en 131 on établit à nouveau une colonie militaire à Ha Mi, mais son prestige est tombé, son influence décline et les royaumes laissés à eux-mêmes se livrent entre eux à des luttes.

Les quatre frères de l'impératrice-régente, veuve de Ho Ti, TENG TCHE, TENG KOUEI, TENG HOUNG et TENG TCHANG furent élevés à la dignité de prince et le premier

1. *Mém. par divers Savants à l'Acad. des Insc.*, XI, 2e partie, 1904, p. 197.

fut nommé ministre; il eut d'abord à déjouer une conspiration ourdie par LIEOU TCHANG qui désirait mettre sur le trône le prince de Ping Youen, fils d'une concubine de Wou Ti. De grands tremblements de terre causèrent de grands malheurs dans l'empire. Plus tard, à la mort de l'impératrice-régente, un nouveau complot fut ourdi par ses parents qui voulaient substituer à l'empereur le prince de Ho kien; découverts, les conjurés se suicidèrent, y compris Teng Tche, pour échapper à la dégradation (121).

Quatre ans plus tard (125) Ngan Ti mourait âgé de 31 ans à Tcheng Hing au cours d'une tournée d'inspection dans l'empire, et l'on n'apprit sa mort que lorsque son corps eut été transporté à la capitale; sa veuve YEN CHE voulut exclure du trône le fils de Ngan Ti âgé de douze ans et fit proclamer empereur un petit-fils de Tchang Ti qui mourut peu de temps après; l'héritier légitime PO, fils d'une femme du harem qui avait été mise à mort par l'impératrice épouse de Ngan Ti, monta alors sur le trône; l'impératrice douairière fut emprisonnée et ses parents traités en rebelles, par ordre du nouveau souverain.

Les K'iang du Leang Tcheou profitent du changement de règne pour se révolter, mais ils sont écrasés à Lin Tao, par MA HIEN. Chouen Ti.

« Les royaumes du Si Yu, à l'exception de celui de Yen K'i, étaient alors soumis à la Chine comme ils l'avaient été autrefois. Pan Young demanda la permission d'aller attaquer le roi de Yen K'i; mais la Cour en fit expédier l'ordre à TCHANG LANG, en lui donnant le commandement des troupes du Ho Si, qu'il joignit à celles des autres royaumes. Cet officier, à la tête de ces troupes réunies, entra par deux chemins dans le royaume de Yen K'i. Tchang Lang avait commis une faute, dont il cherchait à effacer la tache par quelque service signalé. Il se comporta dans cette expédition avec tant de sagesse et de prudence, qu'à son approche le roi de Yen-K'i vint se soumettre, sans attendre qu'on l'y contraignît par la force. Après avoir rempli sa mission, Tchang Lang revint à son poste, et en conséquence d'un ordre secret de la Cour, dont il se disait porteur, il fit arrêter

Pan Young, auquel il ôta ses emplois et qu'il constitua prisonnier [1] (126) ».

Au début de 132, le roi de *Ye Tiao* (Java) PIEN, d'au delà des frontières du Je-Nan, et le royaume de Chan envoyèrent une ambassade pour offrir le tribut [2].

Ce règne fut marqué par des troubles locaux d'abord dans le Hou Nan et le Kouei Tcheou (138), plus tard dans le pays de Yang Tcheou et dans celui des Kiao Tche.

L'empereur effrayé de 180 tremblements de terre dans la région de Leang Tcheou (143) tomba gravement malade et mourut en 144; il fut remplacé par son fils âgé de deux ans, TCH'OUNG TI.

Tch'oung Ti. Ce jeune prince chétif auquel sa mauvaise santé ne permettait pas d'espérer une longue existence, mourut en effet dès le premier mois de son règne (145). On choisit pour le remplacer LIEOU TSUAN, descendant de Tchang Ti, qui monta sur le trône sous le nom de TCHE TI; il n'avait que neuf ans, mais montrait de brillantes dispositions; il avait déjà, malgré son jeune âge, fait rétablir dans tout son éclat le Collège impérial, malheureusement il fut empoisonné à la 6e lune (146) par LEANG KI, frère de l'impératrice, qui fit monter sur le trône LIEOU TCHE, prince de Ping YOUEN, descendant de Tchang Ti, par LIEOU KAI, prince de Ho Kien.

Tche Ti.

Houan Ti. LIEOU TCHE ou mieux HOUAN TI eut pour premier ministre TOU KIAO, choisi par l'impératrice qui remit le gouvernement en 150 à l'empereur âgé alors de 18 ans; Leang Ki, frère de l'impératrice, était nommé premier ministre. Des tremblements de terre, la disette, la famine désolèrent l'empire. Les Hioung Nou du midi s'allièrent aux K'iang pour profiter de ces circonstances malheureuses (155), mais le général TCHANG HOUAN réussit à couper les communications de ces derniers qui firent la paix et se joignirent aux Chinois pour soumettre les Hioung Nou. A l'est la puissance des Sien Pi augmentait sous leur roi TAN CHE HOUAI (156), qui « venait sans cesse faire des

1. MAILLA, III, pp. 423-4.

2. *Heou Han Chou*, cité par PELLIOT, *Bul. Ecole franç. Ext. Orient.*, IV, 1904, p. 266. — Cf. FERRAND, *J. As.*, nov-déc. 1916, pp. 521 seq.

courses au sud de la Chine. Au nord, il faisait trembler le royaume de Ting Ling : à l'est, il conquit le royaume de Fou Yu, et vainquit à l'ouest les Wou Souen. Il ajouta à ces conquêtes tout le pays des Hioung Nou, et se vit, par là, le maître de près de 14.000 ly d'étendue est-ouest. Sa résidence ordinaire était à la montagne Tan han chan [1] » [à 500 li N. de Peking]. Mais les Sien Pi s'étant avancés en 156 dans le Leao Toung furent taillés en pièces par TOUEN KENG qui commandait dans la région. Impuissants contre les Chinois, les Sien Pi s'unirent avec les Wou Houan contre les Hioung Nou du Sud au secours desquels l'empereur envoya des troupes. Les Sien Pi firent alors la paix avec les Hioung Nou, les décidèrent à se retourner avec eux contre la Chine et ils pénétrèrent dans les régions de Ping Tcheou et de Leang Tcheou qu'ils dévastèrent, mais se retirèrent devant le général TCHIN KOUE (158).

La mort de l'impératrice Leang Che, sœur de Leang Ki (159), permit à l'empereur de secouer le joug pesant de ce dernier qui, se voyant sur le point d'être arrêté, se suicida avec sa femme. Sa famille partagea sa disgrâce ainsi que ses créatures, à la grande satisfaction du peuple qui obtint la remise des impôts pendant un an, la confiscation de l'immense fortune de l'ancien ministre suffisant à alimenter le Trésor impérial. Après avoir vainement essayé de faire venir à sa Cour des Sages qui réprouvaient les abus du gouvernement, Houan tomba entre les mains des eunuques qui l'avaient débarrassé de Leang Ki, excitant par sa conduite le mécontentement des gens sensés de son entourage qui essayèrent vainement de le faire revenir à une meilleure conduite.

En 160, les K'iang sont écrasés par les troupes impériales commandées par TOUAN YING et leur général CHAO HO est tué. Néanmoins, quelque temps après, ils recommençaient leurs incursions, mais furent de nouveau battus par HOUANG FOU-KOUE auquel ils se soumirent (161). Les mauvais traitements dont Houang Fou-koue fut l'objet à l'instigation des eunuques les fit se révolter encore (163)

1. MAILLA, III, p. 447.

et les régions de Tchang Cha et de Kouei Yang suivirent leur exemple. Il en résulta une guerre de plusieurs années.

Profitant des intrigues qui déchiraient la Cour, les Hioung Nou du midi, les Wou Houan et les Sien Pi ravagèrent les provinces; TCHANG HOUAN tiré de la prison où on l'avait jeté fut envoyé contre eux et, sans attendre sa venue, Hioung Nou et Wou Houan firent leur soumission, mais TAN CHE HOUAI, roi des Sien Pi, refusa de les imiter, déclina même l'alliance que lui offrait l'empereur avec une princesse en mariage et congédia l'ambassadeur que lui avait envoyé Houan Ti (166).

Le roi des Sien Pi « divisa tout son pays en trois grandes hordes, qu'il appela l'une, depuis le Leao Toung jusqu'à Yeou Pe Ping [Young P'ing fou, Tche Li], *horde de l'est;* la seconde, depuis Yeou Pe Ping jusqu'à Chang Kou, la *horde du milieu;* et la troisième, depuis Chang Kou jusqu'au royaume de Wou Souen, la *horde de l'ouest.* Il mit partout de bonnes garnisons qui inquiétèrent par leurs courses continuelles, les provinces de la Chine, limitrophes de ses Etats [1] ».

L'empereur mourut (12e lune) au moment même où son général Touan Keng venait de remporter une grande victoire sur la tribu Sien Lien des K'iang (167); les K'iang, comme le Si Yu, tantôt alliés, tantôt ennemis des Hioung Nou, étaient, suivant leur alliance ou leur inimitié, un sujet constant d'anxiété pour l'empire : nous verrons plus tard que cette anxiété était largement justifiée lorsque les K'iang, devenus les Tibétains, établirent leur suprématie dans l'Asie centrale.

Nous avons vu que le bouddhisme avait pénétré en Chine en l'an 2 av. J.-C. par l'intermédiaire des Yue Tche; nous savons également que YING, roi de Tch'ou [2], entretenait au milieu du premier siècle des moines et des religieux bouddhistes, mais son suicide en 71 avait causé le plus grand tort au développement de la nouvelle doctrine; nous avons rejeté comme apocryphe le songe de Ming Ti,

1. MAILLA, III, p. 478.
2. CHAVANNES, *T'oung Pao*, 1905, p. 546*n*; 550, n. 1.

mais nous notons que dès l'avènement de Houan Ti, en 147, on apporta de chez les Ta Yue Tche, l'*Amitâbha sutra*, et que l'empereur témoigna pour le bouddhisme, ainsi d'ailleurs que pour le taoïsme, une grande prédilection; il fit même construire un temple au Loung Hou Chan, dans la province actuelle du Kiang Si, en l'honneur de Lao Tseu.

« Sous le règne de l'empereur Houan, la neuvième année (166 ap. J.-C.) *yen hi*, NGAN TOUEN envoya un ambassadeur qui vint d'au delà du Je nan (Tong King) pour offrir des dents d'éléphants, des cornes de rhinocéros, de l'écaille de tortue; c'est alors que pour la première fois une communication (entre les deux pays) fut établie. Ce que cet homme apporta en tribut n'avait rien de précieux ni de rare; aussi soupçonna-t-on que ceux qui avaient écrit des notices (sur le Ta Ts'in) avaient exagéré [1] ».

Cette ambassade n'était certainement pas envoyée par Ngan Touen (Antonin), c'est-à-dire Marc-Aurèle; elle devait avoir à sa tête quelque marchand de Syrie.

Le *Ming Che* (Histoire des Ming) nous dit que les premiers rapports avec le Ta Ts'in remontent à l'empereur Houan.

Le *Heou Han Chou* [2] nous apprend que des envoyés hindous, venant de T'ien Tchou ou Chen Tou, avaient suivi la même route, sous le règne de l'empereur Houan, en 159 et en 161 pour apporter des présents. Déjà sous l'empereur Ho (89-105 av. J-.C.) les gens du Chen Tou avaient « envoyé à plusieurs reprises des ambassadeurs apporter le tribut et des offrandes. Plus tard, les pays d'Occident s'étant révoltés, ces relations s'interrompirent ». Dès 120, des musiciens et des jongleurs de Ta Ts'in furent envoyés par la Birmanie en Chine par Young Yau-tiao qui régnait sur le pays Chan et qui avait reçu l'investiture impériale en 97. Vers 164, un traité d'astronomie apporté de Ta Ts'in fut communiqué aux savants chinois.

Houan Ti ne laissait pas d'enfants, quoiqu'il se fût marié deux fois; ayant divorcé, il avait épousé en secondes noces

1. *Heou Han chou*, trad. par CHAVANNES, *T'oung Pao*, mai 1907, p. 185.
2. *Ibid.*, p. 194.

la fille de TEOU WOU qui devint premier ministre; on lui donna pour successeur LIEOU HOUNG, fils du prince de Hiaï tou ting et descendant également de Tchang Ti.

Ling Ti. L'avènement de ce prince de douze ans fut signalé par une seconde victoire de Touen Keng sur les Sien Pi. L'impératrice Teou Che qui exerçait la régence confia le gouvernement à TCHIN FAN qui fut nommé gouverneur de l'empire avec TEOU WOU et HOU KOUANG. Mais les eunuques étaient devenus tout puissants et ils réussirent par leur conspiration à causer la mort des deux premiers qui leur étaient hostiles. Enhardis par leur succès, ils firent disgracier ou périr les principaux lettrés qui leur paraissaient défavorables. L'impératrice étant morte (172), on accusa les eunuques de l'avoir empoisonnée; ceux-ci rejetèrent l'accusation sur les lettrés dont un millier furent mis à mort. Ils causèrent également la mort du prince LIEOU KOUE. Pendant ce temps, les Sien Pi continuaient leurs déprédations et ruinèrent complètement le Ping Tcheou; ils furent écrasés (177) par le nouveau gouverneur de Leao Si, TCHAO PAO, qui vengeait en même temps sa mère capturée et assassinée par les Sien Pi.

Cependant le mécontentement grandissait devant la tyrannie toujours croissante des eunuques et leurs crimes innombrables. TCHANG KIO, particulièrement versé dans la magie par sa connaissance des ouvrages de Lao Tseu, se rendit extrêmement populaire; il leva l'étendard de la révolte après avoir formé une armée formidable connue sous le nom de *bonnets jaunes*, à cause de la coiffure des soldats, composée de trois corps représentant le Ciel, la Terre et l'Homme, commandés par ses frères TCHANG LEANG et TCHANG PAO. Mais Tchang Kio mourut de maladie et Tchang Leang et Tchang Pao furent tués par les troupes impériales; la guerre fut continuée par TCHAO HOUNG, disciple de Tchang Kio qui s'empara de Wang Tcheng (Nan Yang, Ho Nan); mais cette place, commandée par HAN TCHOUNG, fut capturée par TCHOU KIUN qui avait auparavant vaincu et tué TCHAO HOUNG (184). L'empereur attribua le succès de cette campagne victorieuse aux treize

eunuques qui l'avaient préparée et il les éleva au rang de princes de second ordre.

A la mort de Ling Ti, âgé de 34 ans, en 189, les eunuques recommencèrent leurs intrigues pour placer sur le trône un prince qui leur fût favorable. Ling Ti laissait deux fils Lieou Pien et Lieou Hiei. Le premier, âgé de quatorze ans, était le fils de la reine Ho Che qui avait été déclarée impératrice à la place de Toung Che; ce jeune prince avait été éloigné de la Cour par sa mère, qui redoutait pour lui la vengeance de celle qu'elle avait supplantée, et élevé par un bonze taoïste. Le second, Lieou Hiei, avait neuf ans; il était le fils préféré de Ling Ti qui l'avait eu de la reine Wang Mei et l'impératrice Toung Che l'avait adopté; son gouverneur, l'eunuque Kien Chou essaya de lui faire remplacer son père. Mais le général Ho Tsin, frère de l'impératrice Ho Che, fit massacrer Kien Chou qui avait d'ailleurs tenté de le faire assassiner et Lieou Pien fut reconnu empereur (Chao Ti) mais il ne compte pas dans la série dynastique des Han (189).

Ho Tsin, désireux de supprimer les eunuques, cause de la décadence de l'empire, appela à son aide les meilleures troupes de province et parmi elles, celles de Toung Tcho qui exerçait un commandement dans le Chan Si. Mais Ho Tsin est attiré au palais dans un guet-apens par les eunuques et assassiné (189). Cependant Youen Chao, d'une grande famille de l'empire, qui attendait Ho Tsin à la porte du palais, réclamait sa présence; on lui répondit en lui jetant la tête de Ho Tsin par une fenêtre. Youen Chao fait immédiatement brûler le palais et massacrer 2.000 eunuques. Les assassins de Ho Tsin, Tchang Yang et Touen koue réussirent néanmoins à s'échapper entraînant avec eux l'empereur et l'impératrice au Pe mang chan, au nord de Lo Yang. Mais Toung Tcho arrivait avec ses troupes, désireux de placer Lieou Hiei sur le trône. Il s'empare du pouvoir; un de ses officiers, Li Ju, jette l'impératrice par la fenêtre et force l'empereur à boire du poison. Chao Ti avait régné 180 jours. Toung Tcho prend le titre de gouverneur de l'Empire (189). Chao Ti.

Hien Ti. Toung Tcho essaya de gagner Youen Chao en le nommant gouverneur de Pou hai et son frère YOUEN CHO, Lieutenant général des troupes de l'empire et T'SAO TS'AO, gouverneur de la cavalerie, qui réussirent à grouper une armée considérable contre le tyran qui transféra la capitale de Lo Yang à Tch'ang Ngan, entraînant par force les habitants de la première de ces villes avec lui. La désunion se met parmi les confédérés. Mais Toung Tcho est assassiné par LIU POU alors qu'il se rendait au palais pour voir l'empereur malade (192). « Le corps de Toung Tcho fut jeté dans les rues, où le peuple lui fit toute sorte d'outrages [1]».

« A l'époque où Toung Tcho fut tué, l'air était tranquille et le soleil et la lune brillaient d'un pur éclat. Le cadavre de Toung Tcho fut jeté, par ordre, sur la grande route. Comme Toung Tcho était chargé d'embonpoint, les soldats qui le gardaient mirent du feu sur son ventre, et en firent une lampe hideuse qui les éclaira toute la nuit, et la terre fut baignée de la graisse liquide qui découla de tout son corps. Le peuple, en passant devant le cadavre, se plaisait à frapper la tête de Toung Tcho, jusqu'à ce qu'elle fût fracassée et moulue comme de la farine pétrie... Au dedans et au dehors de la ville, les enfants et les vieillards couraient en dansant, et faisaient éclater les transports de leur joie. Les jeunes gens et les jeunes filles qui étaient pauvres vendirent leurs habits pour acheter de la viande et du vin. « Cette nuit, disaient-ils en se félicitant, nous pourrons dormir tranquillement dans nos lits [2] ».

Pour ajouter aux troubles de l'empire, les Bonnets jaunes renaissaient de leurs cendres dans les régions de Tsing Tcheou et de Yen Tcheou. Au milieu des luttes intestines et de la confusion émerge Ts'ao Ts'ao qui est nommé par l'empereur grand général de l'empire et premier ministre (194).

L'empire est entré dans une période d'agitation qui durera longtemps; de toutes parts surgissent les prétendants

1. MAILLA, III, p. 556.
2. Stan. JULIEN, *Les Avadânas*, III, pp. 58-60; ext. du roman historique *San-koué-tche*.

dants au trône. Néanmoins grâce à l'habileté dans la guerre et à l'intelligence supérieure de Ts'ao Ts'ao, qui tient le souverain en tutelle, le calme règne à la Cour de Hien Ti; il devra lutter contre SUN TSEU, à l'est du Kiang, YOUEN CHAO, YOUEN CHU, le frère de celui-ci, LIU POU, HIOUEN TE. Youen Chu se déclare empereur (197); il est battu par Liu Pou qui avait délivré l'empire de Toung Tcho; Liu Pou, nous dit T. PAVIE [1], « guerrier redouté de tous, violent et cruel, soumet des villes, enlève des provinces, écoute les propositions de tous ceux qui feignent de le traiter en ami, donne dans tous les pièges et se tire de tous les embarras la lance à la main ». Ts'ao Ts'ao fait la paix avec Sun Tseu et Hiouen Te, les lance sur Youen Chu contre lequel il marche également; l'usurpateur est anéanti; d'autre part Liu Pou tombe entre les mains de Ts'ao Ts'ao qui le fait étrangler (198).

Youen Chao que les mécontents jadis ligués contre Toung Tcho avaient choisi comme chef, occupait les provinces orientales de la Chine; c'était un homme indécis et faible. Hiouen Te s'était réfugié près de lui, après avoir conspiré à l'instigation de l'empereur contre Ts'ao Ts'ao envers qui il avait des obligations et qui le battit. Hiouen Te, nous dit encore Pavie [2], « le seul homme de bien de son époque, ne rêvant qu'une chose, le salut de l'empereur et la restauration de la dynastie des Han; tantôt maître de quelques districts, tantôt vaincu et errant, toujours noble et dévoué, sans ambition personnelle, promène d'un bout à l'autre de l'empire son héroïque personne et sa mauvaise fortune ». Youen Chao se proclame empereur, mais il est prévenu dans ses attaques par Ts'ao Ts'ao; il meurt en 202 laissant trois fils : YOUEN TAN, YOUEN HI et YOUEN CHANG, le plus jeune, auquel il lègue le trône. Youen Hi et Youen Chang gagnèrent à leur cause les Tartares Wou Houan qui profitant des troubles de l'empire avaient augmenté leur puissance. On comptait plus de 100.000 familles chinoises [3] qui

1. *Hist. des Trois Royaumes*, roman historique, II, p. IV.
2. *L. c.*, II, p. IV.
3. MAILLA, IV, *l. c.*, p. 43.

s'étaient réfugiées chez eux (206). Mais Ts'ao Ts'ao défait et tue TA TOU, roi des Wou Houan; les deux Youen s'enfuient au Leao Toung (207) dont le gouverneur KOUNG SOUNG -KANG leur fait couper la tête.

Hiouen Te réfugié d'abord chez Youen Chao, puis chez son parent LIEOU PIAO, dans le King Tcheou, fut obligé de quitter cet asile, son hôte songeant à le trahir. D'autre part, LIEOU PEI qui cherchait à rendre aux Han leur ancienne puissance s'adressa au général TCHOU-KOUO LEANG qui lui donna le conseil de s'emparer du King Tcheou (partie du Se Tch'ouan) et du Yi Tcheou (Hou Kouang et Kouang Si). Mais ce coup fut paré par le possesseur du King Tcheou, LIEOU TSOUNG, fils et successeur de Lieou Piao, qui se hâta de remettre ce pays sous l'obéissance de Ts'ao Ts'ao c'est-à-dire de l'empereur. En 214, Lieou Pei s'emparait de Tch'eng Tou, tandis que l'année suivante, Ts'ao Ts'ao prenait Han Tchoung.

En 220, Ts'ao Ts'ao, nommé en 213 duc de Wei et en 216, roi de Wei, est en passe d'occuper le trône, lui seul étant capable de faire cesser l'anarchie qui ruinait l'Empire, mais le ministre ayant quitté Tch'ang Ngan pour Lo Yang, meurt, âgé de 66 ans, en arrivant dans cette ville à la première lune; il était né à Siu Tcheou, dans le nord du Tche Kiang, de Ts'ao Soung, fils adoptif de l'eunuque Ts'ao T'ing. Le fils de Ts'ao Ts'ao, TS'AO P'EI lui succède dans le ministère et dans la principauté de Wei. L'empereur Hien Ti craignant pour sa vie abdique à la 10e lune en faveur de Ts'ao Pei, lui donne ses deux filles en mariage et reçoit le titre de prince de Chau Yang; il mourut en 234. Mais tandis que Ts'ao P'ei inaugure la dynastie des Wei à Lo Yang, les partisans de Lieou Pei, sur les conseils du ministre K'OUNG MING, le proclament empereur des Han, sous le nom de TCHAO LIE-TI, au Wou Tan Chan, au nord de Tch'ang Ngan; il règne dans l'ancien royaume de Chou (Se Tch'ouan) d'où le nom de *Chou Han* donné à sa dynastie qui ne compte que deux souverains (220).

Littérature. La dynastie des Han est caractérisée à l'extérieur par la conquête de l'Asie centrale; à l'intérieur elle représente une

des grandes périodes de la littérature de la Chine, période que domine la figure du célèbre historien SE-MA TS'IEN dont nous avons parlé en décrivant son *Che Ki* ou Mémoires historiques. Parmi les écrivains de cette époque nous citerons : le poète SOU WOU, ami de Li Ling, fait prisonnier par les Huns et rendu à la liberté après dix-neuf ans de captivité en 81 av. J.-C.; le moraliste LOU WEN-CHOU, au premier siècle avant J.-C.; LIOU HIANG (80-9 av. J.-C), un des plus célèbres philosophes des Han, il fut employé comme éditeur et commentateur des Classiques, mais son imagination l'entraîna vers les merveilles du taoïsme; il écrivit un traité *Wou Hing* des cinq éléments : eau, feu, bois, métal, terre, ainsi qu'une histoire de la dynastie; son fils LIOU HIN, historien, classa la Littérature en sept classes : 1° Classiques; 2° ouvrages sur les six arts (les rites, la musique, l'art des archers, la conduite des chars, l'écriture et les mathématiques); 3° philosophie et métaphysique; 4° poésie; 5° la guerre; 6° la science des devins et les nombres; 7° la médecine et la chirurgie; le philosophe YANG HIOUNG (53 av. J.-C.-18 ap. J.-C.) auteur du *T'ai Hiouen King* et du *Fa Yen*, commentaires du *Yi King* et du *Louen Yu*, fonctionnaire des empereurs Han, il accepta le poste de ministre sous l'usurpateur Wang Mang; le métaphysicien original WANG TCH'OUNG (environ 27-97 de notre ère), auteur du *Louen Hang*, recueil de 84 chapitres d'essais critiques; « c'est l'honneur de Wang Tch'oung, dit Chavannes [1], que d'avoir osé montrer ouvertement les énigmes et les contradictions de textes qui, de son temps déjà, passaient pour sacrés; il est le fondateur de la critique des livres saints; l'orthodoxie étroite créée par le lourd dogmatisme de TCHOU HI et de son école n'eût jamais pu se constituer si les opinions larges et indépendantes de Wang Tch'oung avaient trouvé des continuateurs ». Il « apparaît comme le premier des libres penseurs chinois [2] ». Citons encore les commentateurs de Confucius, MA YOUNG (79-166 ap. J.-C.) et surtout son disciple

1. *T'oung Pao*, 1906, p. 715.
2. *Ibid.*

TCHENG HIOUEN (127-200 ap. J.-C.); l'ivrogne TS'AI YOUNG (133-192 ap. J.-C.), autre commentateur de Confucius, en particulier du *Chou King* et du *Che King*, également excellent musicien; en 175 il fut chargé de diriger la gravure sur pierre du texte autorisé des Cinq Classiques qu'il avait écrit à l'encre rouge sur 46 tablettes qui furent placées dans le collège Houng Tou [1].

1. Cf. H. A. GILES, *Chinese Literature*, pp. 81-96.

Cinquième Dynastie: HAN *ou* SI HAN (HAN OCCIDENTAUX)
Cap. TCH'ANG NGAN

		av. J.-C.	
1.	Kao Ti ou Kao Tsou † 195, à 53 ans, *Lieou Pang*.	206 (Han Wang); 202 Empereur.	
2.	Houei Ti, † 188, à 24 ans, *Lieou Ying*	194	
3.	Kao Heou (Lu Che), † 180	187	*Nien hao*
4.	Wen Ti, † 157, à 46 ans. *Lieou Houan*	179	
		163	Heou Youen.
5.	King Ti, † 141, à 48 ans, *Lieou Ki*	156	
		149	Tchoung Youen.
		143	Heou Youen.
6.	Wou Ti, † 87 à 71 ans, *Lieou Tche*	140	Kien Youen.
		134	Youen Kouang.
		128	Youen Cho.
		122	Youen Cheou.
		116	Youen Ting.
		110	Youen Foung.
		104	T'ai Tch'ou.
		100	T'ien Han.
		96	T'ai Che.
		92	Tcheng Houo.
		88	Heou Youen.
7.	Tchao Ti, † 74, à 22 ans, *Lieou Foling*.	86	Che Youen.
		80	Youen Foung.
		74	Youen P'ing.
8.	Siouen Ti, † 49, à 43 ans, *Lieou Siun*.		
		73	Pen Che.
		69	Ti Tsié.
		65	Youen K'ang.
		61	Chen Tsio.
		57	Wou Foung.
		53	Kan Lou.
		49	Houang Loung.
9.	Youen Ti, † 33, à 43 ans, *Lieou Che*	48	Tch'ou Youen.
		43	Young Kouang.
		38	Kien Tchao.
		33	King Ning.
10.	Tch'eng Ti, † 7, à 45 ans, *Lieou Ngao*	32	Kien Che.
		28	Ho P'ing.
		24	Yang Cho.
		20	Houng Kia.
		16	Young Che.
		12	Youen Yen.
		8	Souei Houo.

11.	Ngai Ti, † 1, à 26 ans, *Lieou Hin*	6 Kien P'ing. 2 Youen Cheou. ap. J.-C.
12.	P'ing Ti, † 5, à 14 ans, *Lieou Yen*	1 Youen Che.
13.	Jou-Tseu Ying, *Lieou Ying.*	6 Kiu Che. 8 Tch'ou Che.
	Wang Mang (usurpateur)	9 Che Kien Kouo. 14. T'ien Foung. 20 Ti Houang.
14.	Houai Yang Wang, *Lieou Hiouen*	23 King Che.

Dynastie des HAN POSTÉRIEURS *ou des* TOUNG HAN (HAN ORIENTAUX). *Capitale:* LO YANG.

1.	Kouang Wou Ti, † 57, à 62 ans, *Lieou Sieou.*	25 Kien Wou. 56 Tchoung Youen.
2.	Ming Ti, † 75, à 48 ans, *Lieou Tchouang.*	58 Young P'ing.
3.	Tchang Ti, † 88, à 33 ans, *Lieou Houe.*	76 Kien Tch'ou. 84 Youen Houo. 87 Tchang Houo.
4.	Ho Ti, † 105, à 27 ans, *Lieou Tchao*	89 Young Youen. 105 Youen Hing.
5.	Chang Ti, † 106, à 2 ans, *Lieou Loung.*	106 Yen P'ing.
6.	Ngan Ti, † 125, à 32 ans, *Lieou Hou*	107 Young Tch'ou. 114 Youen Tch'ou. 120 Young King. 121 Kien Kouang. 122 Yen Kouang.
7.	Chao Ti, † 125, *Liou Yi*	
8.	Chouen Ti, † 144, à 30 ans, *Lieou Pao*	126 Young Kien. 132 Yang Kia 136 Young Houo 142 Han Ngan 144 Kien K'ang
9.	Tch'oung Ti † 145, à 3 ans, *Lieou Ping.*	145 Young Kia.
10.	Tche Ti, tué en 146, à 9 ans, *Lieou Tsiouen.*	146 Pen Tch'ou.

11. Houan Ti, † 167, à 36 ans, *Lieou Tche*
147 Kien Houo.
150 Houo P'ing.
151 Youen Kia.
153 Young Hing.
155 Young Cheou.
158 Yen Hi.
167 Young K'ang.

12. Ling Ti, † 189, à 34 ans, *Lieou Houng*
168 Kien Ning.
172 Hi P'ing.
178 Kouang Houo.
184 Tchoung P'ing.

13. Chao Ti, † 190, à 18 ans, *Lieou Pien* détrôné par : Toung Tcho en 189
189 Kouang Hi.
Tchao Ning.
Young Han.
Tch'oung Ping.

14. Hien Ti ou Min Ti, *Lieou Hiei*, détrôné 10e lune 220, † 3e lune 234.
190 Tch'ou P'ing.
194 Hing P'ing.
196 Kien Ngan.
220 Yen K'ang.

Remplacé par les Wei en 220.

Hioung Nou.

	Mort
Teou Man Chen-yu	209
Me Te Chen-yu, fils de Teou Man	178
Lao Chang Chen yu, fils de Me Te	161
Kiun Tch'en Chen yu, fils de Lao Chang	126 ou 128
Yi Tche sié Chen yu, fils de Lao Chang	114
Wou Wei Chen yu, fils de Yi Tche sié	105
Wou che lou eul Chen yu, fils de Wou Wei	103
Kiu li hou Chen yu, oncle de Wou che lou eul	101
Tchou tsi heou Chen yu, frère de Kiu li hou	96
Hou lou kou Chen yu, fils de Tchou tsi heou	85
Hou yi ti Chen yu, fils de Hou lou kou	68
Hiu liu k'iuen k'iu Chen yu, fils de Hou lou kou	60
Wo yi kiu ti Chen yu	58
Hou han ye Chen yu (cinq Chen yu se partagent l'empire) fils de Wo yi kiu ti	31
Fou tchou lei jo ti Chen yu, fils de Hou han ye	21
Cheou hiai jo ti Chen Yu, fils de Hou han ye	12
Kiu ya jo ti Chen yu, fils de Hou han ye	8
Wou tchou lieou jo ti Chen yu	12
Wou lei jo ti Chen yu. frère de Wou tcheou lieou	18

	Mort
Fou tou eul che tao kao jo ti Chen yu, frère de Wou lei	45
P'ou Nou Chen yu, fils de Fou tou eul che tao kao jo ti	83

L'empire des Huns est divisé, en 48, en deux; Pe Hioung-Nou et Nan Hioung-Nou.

PE HIOUNG NOU *(Hioung Nou septentrionaux)*.

	Mort
P'ou nou Chen yu	83
San mou leou tche Chen yu	84
Yeou lieou Chen yu	87

Ngao kien je tchou wang foung heou Chen yu, tué par K'i tche ti, roi des Sien Pi (122).

On perd en 132 la trace de ces Pe Hioung Nou. Ce serait ces Hioung Nou qui, passant en Europe sous le règne de l'empereur VALENS, auraient formé l'Empire des Huns avec BALAMIR (376) qui fut détruit en 468, son plus célèbre chef ayant été ATTILA. SAINT MARTIN nous dit : « Les Huns qui ne semblent paraître pour la première fois dans l'histoire du Bas-Empire qu'en l'an 376, d'une manière un peu importante, sont connus depuis une époque plus ancienne par les auteurs arméniens... leurs historiens font mention des guerres que leur roi TIRIDATE, qui régna depuis l'an 259 jusqu'en 312, soutint contre ces peuples qui avaient fait irruption en Arménie... il est bien probable que la nation alliée des Perses qui est appelée *Chionitae* par AMMIEN MARCELLIN (liv. 16, c. 9, l. 17, c. 5 et l. 19, c. 1 et 2) était la même que celle des Huns qui s'était mise à la solde du roi de Perse comme nous les voyons maintenant au service du roi d'Arménie [1] ». D'après MICHEL LE SYRIEN, II, p. 2 : « Les Huns passèrent le fleuve Ister; ils pillèrent et dévastèrent les villes de Thrace. Par la prière de l'empereur ARCADIUS, une grêle tomba sur eux et tua la plupart d'entre eux : le reste prit la fuite.

NAN HIOUNG NOU *(Hioung Nou méridionaux)*.

48, Hou han ye Chen yu, fils de Fou tou eul che tao, mort en 56

Cette lignée comprend 21 princes; en 139, le prince Wou-se met sur le trône Tch'e neou; en 141, Teou Tch'ou leou, prince de Cheou yi Wang, est nommé roi par les Han; le 18e Chen yu Te tche che tchou heou, surnommé Yu fou louo (187); son frère le Chen yu Hou tchou ts'iouen s'établit dans le Chan Si à P'ing Yang et s'attribua le prénom de Lieou parce que ses ancêtres étaient neveux de la famille Lieou des Han; il fut déposé en 216 par K'iu pei. Lieou Pao, fils de Yu Fou louo, s'établit à Tsin Yang (T'ai Youen fou, Chan Si); son fils Lieou Youen fonda en 304 le royaume de Ts'ien Tchao ou des Pe Han, avec le titre de Han Wang, dernier rameau des Huns en Chine.

1. Note dans LEBEAU, III, p. 277.

CHAPITRE XII

San Kouo. — Septième dynastie : Les Tsin.

SAN KOUO (LES TROIS ROYAUMES.)

NOUS sommes arrivés à cette époque célèbre dans les Annales et dans la Littérature chinoises pendant laquelle l'Empire est divisé en trois royaumes : *(San Kouo)*, HAN, WEI et WOU, détruits par les TSIN qui refirent l'unité de la Chine en 265 en fondant la dynastie qui porte leur nom. Les Chinois ont dépeint cette période si troublée, fertile en événements dramatiques, productrice de héros, créatrice de légendes, dans le célèbre roman *San Kouo tche* qui, mieux peut-être qu'une véritable histoire, donne un tableau plus fidèle et surtout plus vivant de la Chine pendant cette période d'anarchie.

Les Han, *Heou Han* (Han Postérieurs) ou *Chou Han* (Han de Chou, Se Tch'ouan) « ne possédaient que les seules provinces de Pa et de Chou, appelées aussi Yi Tcheou et Leang Tcheou. La capitale de Yi Tcheou était Tch'eng Tou dans le Se Tch'ouan où ils avaient leur Cour; la capitale de Leang Tcheou était Han Tchoung fou dans le Chen Si. Cette branche des Han ne subsista que 43 ans, ayant commencé l'an 221 et fini l'an 265 ». Elle compte deux empereurs (221-265) et constitue la sixième dynastie.

Les Wei (*Wei tch'ao)* régnèrent pendant quarante-six ans dans le Nord de la Chine qu'ils partagèrent en douze provinces; leur Cour était à Lo Yang dans le Ho Nan. Ils comptent quatre empereurs (221-265).

Les Wou possédèrent pendant 59 ans le sud de la Chine qu'ils divisèrent en cinq provinces; leur Cour fut d'abord à Wou Tch'ang (Hou Kouang), puis à Kien K'ang (Nan King [1]). Ils comptent quatre empereurs (222-280).

1. MAILLA, IV, pp. 81-2*n*.

Tchao-Lié Ti.

Lieou Pei, surnommé HIOUEN TÉ, devenu empereur des Han, descendait de LIEOU CHENG, prince de Tchoung Chan, arrière-petit-fils de l'empereur Han King Ti. « Fort peu épris de l'étude des livres, mais passionné pour la chasse et les exercices du cheval; plein de goût pour la musique; aimant les beaux vêtements, parlant peu, poli envers tout le monde, ne manifestant jamais ni folle joie ni noir chagrin, recherchant l'affection des gens de bien, doué d'une haute portée d'esprit, Lieou Pei joignait à ces qualités morales une stature gigantesque, des proportions athlétiques, un extérieur singulièrement remarquable. Ayant perdu fort jeune son père qui occupait une petite magistrature, sa mère lui restait, à laquelle il témoignait le respect filial prescrit par la loi ancienne. Désormais pauvre, Hiouen Té gagnait sa vie à vendre des souliers, à confectionner des nattes [1] ».

A la tête des Wei était placé TS'AO P'EI, (WEN TI), fils de Ts'ao Ts'ao, considéré toutefois comme un usurpateur; l'empereur Wou était TA TI (SOUEN K'IOUEN), frère cadet de SOUEN TCH'É, assassiné en 220 par Hiu Koung; leur père était SOUEN KIEN, mort en 192.

Il est intéressant de noter que sous le fils et successeur de ce prince, SOUEN LEANG, des monnaies portèrent dans les années 256-7 le nien-hao *t'ai p'ing* ; ce fut seulement beaucoup plus tard que ce mode de comput fut employé régulièrement sur la monnaie [2].

« Sous le règne de Ts'ao P'ei, KOU PI-noung avait soumis tout le pays, depuis Yun Tchoung (Ta T'oung du Chan Si), à l'est, jusqu'au delà de la rivière Leao Chouei, telle était l'étendue du royaume des Sien Pi; mais comme il était le refuge des Chinois mécontens, le nombre des Sien Pi, accru par ces transfuges, les rendait encore plus puissans, en sorte qu'ils paraissaient vouloir remuer, ce qui engagea Ts'ao P'ei à se fortifier de ce côté-là, et à envoyer deux officiers de tête, l'un dans le royaume des Sien Pi, et l'autre

1. *Hist. des Trois Royaumes*, roman historique, trad. par T. PAVIE, I, p. 9.
2. Cf. TERRIEN DE LACOUPERIE, *Chinese Coins*, p. 405.

dans celui des Wou Houan, pour y établir leur demeure, sous prétexte de les défendre contre ceux qui voudraient les insulter, mais dans le fond, pour avoir l'œil sur leur conduite, et les empêcher de rien entreprendre [1] ».

Ts'ao P'ei reçut les ambassadeurs des royaumes de Chen Chen, de Kiu Tseu et de Yu T'ien, qui lui apportaient le tribut ordinaire avec beaucoup d'honneurs et, pour répondre à leurs intentions, il envoya dans leur pays des fonctionnaires qui devaient y résider, afin de faciliter leur commerce avec la Chine [2].

Tchao Lié Ti fut défait par les troupes de Wou, commandées par LOU SUN, mais néanmoins il put conclure une alliance avec le prince de Wou qui redoutait la puissance croissante de Ts'ao P'ei. Tchao Lié Ti tomba malade et mourut, âgé de 63 ans, peu de temps après (à la 4e lune de 223) ; il avait eu le temps de déclarer régent de l'empire TCHOU-KOUO LEANG ou K'OUNG MING, originaire de Yang Tou, au Chan Toung, appelé aussi TCHOU SIEN-CHENG (181-234) avec LI YEN comme adjoint.

Tchao-Lié Ti eut pour successeur son fils âgé de dix-sept ans qui, en montant sur le trône, eut la sagesse de confirmer Tchou-KOUO Leang comme régent et administrateur du royaume, le nommant en outre prince de Wou Hiang et gouverneur de Yi Tcheou (YUN NAN fou). YOUNG KAI qui administrait Yi Tcheou se soumit au prince de Wou et souleva les populations voisines. L'empereur envoya TENG TSI pour conclure une alliance avec Souen K'iouen (224), créé Wang (Wou Wang) en 222 après avoir été l'année précédente (221) fait Wou Heou (Marquis de Wou) par le souverain Wei. Souen K'iouen prit le titre d'empereur sous le nom de Ta Ti en 229, donnant le même titre à son père Souen Kien avec le nom posthume de WOU-LI HOUANG TI, et le titre de roi de Tch'ang Cha et le nom posthume de HOUAN à son frère aîné (Souen Tch'é) massacré par un serviteur de la famille Hiu Koung. Souen K'iouen s'était

Heou Tchou.

1. MAILLA, IV, p. 87.
2. *id.* p. 88.

transporté de Wou Tch'ang à Ying T'ien fou (Nan King) et il choisit le nom de Wou pour sa dynastie.

Après la période du deuil officiel, Tchouo-Kouo Leang marcha contre Young Kai qui, battu, se réfugie à Youei Souei, à la frontière du Se Tch'ouan, y est poursuivi, capturé et mis à mort (225).

L'année suivante (226) mourait Ts'ao P'ei, prince de Wei, âgé de 40 ans, qui fut remplacé par son frère Ts'ao Jouei (Ming Ti) ; immédiatement le prince de Wou attaqua Wei, fit inutilement le siège de Kang Kia, puis celui de Siang Yang, et fut battu finalement (227). Tchou-Kouo Leang ne fut pas plus heureux : ayant attaqué Wei, il s'empara d'une partie du Chen Si, mais son second, Ma Sou, s'étant fait battre par Tchang Ho, général des Wei, fut condamné à mort. Tchou-Kouo Leang lui-même est obligé de lever le siège de Tchin Tsoung (territoire de Han Tchoung) (228) ; il tombe malade et meurt au moment où il allait livrer bataille à Se-ma Yi, général des Wei (234). La mort de Tchou-Kouo Leang fut une perte irréparable pour les Han auxquels il voulait rendre tout leur éclat.

« Figure singulière et importante que celle de Tchou-kouo Leang, nous dit Théo. Pavie [1], personnage étrange, moitié sorcier et moitié saint, à qui la tradition attribue la découverte de la plupart des machines de guerre usitées en Chine. Sa mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; un livre prophétique de la *Dynastie des Empereurs*, intitulé *Pey-Touy-Tchy*, dans lequel est marquée d'avance l'époque où les Tartares chassés du trône feront place à la famille impériale chinoise aujourd'hui déchue (livre prohibé par la police du Céleste-Empire, mais lu avidement par les Chinois fidèles à leurs anciens princes), a pour auteur, dans l'esprit des peuples, ce même Tchou-Kouo Leang. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les prophéties de ce Tao Che se sont vérifiées en ce qui regarde les dynasties précédentes ; de là l'importance qu'on y ajoute pour tout ce qui se rapporte à l'avenir. Telle est, du moins, la ferme croyance des populations du Céleste Empire ».

1. Préf. du vol. II du *San Koue Tchi*, p. XI.

Aux nombreux faits d'armes de Tchou-KOUO Leang, il faut ajouter son intervention au Yun Nan où il défit Moung Houo (225); il fut secondé par TSI HO, un lolo de Ta Ting (Kouei Tcheou) qui fut créé par l'empereur Tchao Lié, prince de Lo tien kouo (221). On prétend qu'au cours de sa campagne contre les tribus de la frontière, Tchou-kouo Leang descendit jusqu'en Birmanie. Né en 181, (au Hou Pe) Tchou-kouo Leang avait le désir d'être enterré à Wou Tch'ang youen au Se Tch'ouan; il fut enterré à Ting kiun chan, dans le Chen Si; il est canonisé sous le titre de *Wou Heou,* le « Marquis belliqueux »; on conserve au musée de Yun Nan fou un des tambours de bronze, sans inscriptions, mais à la face supérieure décorée d'animaux et de caractères cycliques, qu'il avait fait construire pour effrayer les barbares [1].

Se-ma Yi bat KOUNG-SOUN YOUEN et s'empare de tout le Leao Toung (238).

L'année suivante (239) Ts'ao Jouei meurt à 36 ans, laissant le trône à son petit-neveu âgé de huit ans, TS'AO FANG *(Ts'i wang)*; on associe TS'AO CHOUANG à Se-ma Yi dans le gouvernement de l'Empire. Ts'ao Chouang, n'ayant plus rien à craindre de Tchou-KOUO Leang, attaque Han Heou-Tchou, mais sans succès (244). En 258, SE-MA TCHAO, frère de Se-ma Chi, premier ministre de Ts'ao Fang, défait Tchou-KOUO Tan. Ts'ao Fang fut déposé à la 9e lune de 254, après 14 ans de règne; il mourut en 274, à 43 ans; il fut remplacé par TS'AO-MAO déposé à son tour par ce même Se-ma Tchao : « Ce Ts'ao Mao mourut avec quelque gloire, aux portes de son palais, luttant contre l'usurpation, à la tête d'une poignée de soldats à cheveux blancs [2] » (260); il n'avait que 21 ans. On lui donna pour successeur TS'AO TIEN, âgé de 15 ans, qui fut à son tour déposé après six ans de règne, dernier des Wei.

Heou Tchou vivait dans la débauche, sous l'influence des eunuques; il fut une proie facile aux Wei : En 263, TING NGAI, général des Wei, envoyé par Se-ma Tchao, l'attaqua

1. G. CORDIER, *Bul. Ecole Ext. Orient,* XV, n° 3, p. 37.
2. PAVIE, I, p. XXXIX.

inopinément et défit ses troupes. « Le roi Heou Tchou, trop faible pour se défendre dans sa capitale, trop lâche pour se joindre aux généraux dévoués qui tenaient encore pour lui dans la montagne, abdiqua honteusement. Son fils, digne rejeton de l'héroïque Lieou Pei, refusa de capituler; il égorgea de sa main ses propres enfants, et se donna la mort, tandis que sa femme se brisait le crâne contre les colonnes du palais. Ainsi périt le dernier des Han de la seconde branche [1] ». Heou Tchou mourut en 271, à l'âge de 55 ans.

C'est pendant cette période des Trois Royaumes que florissait le héros devenu légendaire, KOUAN YU, avec Tchoukouo Leang, un des grands guerriers de l'époque. Kouan Yu dont le surnom primitif était TCH'ANG CHENG et le surnom YUN TCH'ANG, avait été obligé de fuir sa patrie Kie Tcheou (Chan Si) à cause d'un meurtre et de se retirer à Tchouo Tcheou dans le Tche Li, où il devint avec le géant TCHANG FEI, qui devait être assassiné quelques années plus tard, l'un des principaux lieutenants de Lieou Pei, remplissant l'empire de la terreur de ses armes. La légende raconte que les trois hommes s'étaient liés en 189 par un serment solennel dans le Jardin des Pêchers situé à l'arrière de la ferme de Tchang Fei de se considérer comme trois frères et d'unir leurs forces pour servir le pays. Ce serment est connu sous le nom de *T'ao youen san kié yi*. Le dévouement de Kouan Yu à Lieou Pei était absolu : Ts'ao Ts'ao qui avait fait prisonnières les deux femmes de Lieou Pei renommées pour leur beauté enferma Kouan Yu avec elles; celui-ci respecta la vertu des deux prisonnières. Il était le type du *Chevalier sans peur et sans reproche.* « L'honneur au point de vue de l'Occident, la fidélité au souverain, à sa parole, à ses devoirs, l'ensemble des vertus qui recommandent à la fois le citoyen et le guerrier, et qu'on peut réduire à deux, l'abnégation et le désintéressement: tels sont les traits distinctifs du caractère de ce héros [2] ».

Après avoir occupé des postes importants, Kouan Yu défait à Lin Tsiu (Hou Pe, 219) fut décapité à 42 ans avec

1. PAVIE, I, p. XXXIX.
2. *id.* *l. c.*, préface, II, p. VII.

son fils P'ING par Souen K'iouen. Lieou Pei devenu empereur sous le nom de Tchao-Lie Ti essaya de le venger, mais mourut avant d'avoir accompli son projet ; son successeur, Heou Tchou, donna au fidèle serviteur de son père le titre posthume de Marquis *(Tchouang mieou heou)* ; la renommée de Kouang Yu grandissant avec les siècles, l'empereur Soung, HOUEI TSOUNG, à deux reprises, en 1102 et en 1109, lui conféra le titre de duc et de prince ; les Mongols imitèrent les Chinois et enfin en 1590 l'empereur Ming, CHEN TSOUNG, faisait de l'ancien officier de fortune adopté par la légende un dieu *(Ti)* de la guerre dont les temples sont répandus dans tout l'Empire. Nous assistons ainsi à la genèse, au développement et au couronnement d'un culte rendu à un personnage historique. Le cas de Kouang Yu transformé en dieu Mars n'est d'ailleurs pas un cas isolé dans le Panthéon chinois [1]. Nous verrons le fait se renouveler pour Yo Fei au XII[e] siècle. Le jésuite Etienne LE FÈVRE, mort à Han tchoung en mai 1659 est adoré dans cette ville sous le nom de *Fang Tou Ti*.

EPOQUE DES TROIS ROYAUMES.

I. — *Sixième Dynastie :* CHOU HAN, *les* PETITS HAN *établis à* CHOU *(Se Tch'ouan)*

		Miao Hao		*Nien Hao*
1.	221	Tchao Lie Ti, † 223 à 63 ans *Lieou Pei.*	221	Tchang Wou
2.	223	Heou Tchou, *Lieou Tan*	223	Kien Hing
		Détrôné en 263 ; † 271, à 55 ans	238	Yen Hi
			258	King Yao
			263	Yeng Hing
		Détruit par les Wei, en 264.		

II. — *Dynastie* WEI, *capitale :* LO YANG *(Ho Nan)*

1.	220	Wen Ti, † 5[e] lune, 226, à 40 ans, *Ts'ao P'ei.*	220	Houang Tch'ou

1. Voir sur la légende de Kouan Ti, C. IMBAULT-HUART, *Revue de l'Histoire des Religions*, XIII, 1886, pp. 129-168.

2.	227	Ming Ti, † 1e lune 239, à 36 ans, *Ts'ao Jouei.*	227	T'ai Ho
			233	Ts'ing Loung
			237	King Tch'ou
3.	240	Fei Ti *Ts'ao Fang*	240	Tcheng Che
		Déposé en 254 9e lune; † 274, à 43 ans	249	Kia P'ing
4.	254	Chao Ti, tué en 260, 5e lune, 21 ans *Ts'ao Maou*	254	Tcheng Youen
			256	Kan Lou
5.	260	Youen Ti, abdique en 265, 12e lune; † 302, à 58 ans	260	King Youen
		Ts'ao Houan	264	Hien Hi
		Détruit par les Tsin en 265.		

III. — *Dynastie de* Wou, *capitales : à* Wou Tch'ang, *transférée en* 229 *à* Mo Ling (Kiang Ning = Nan King).

		Miao Hao		*Nien Hao*
1.	229	Ta Ti, règne depuis 222; † 4e lune 252, 71 ans	222	Houang Wou
		Souen K'iouen	229	Houang Loung
			232	Kia Ho
			238	Tch'e Wou
			251	T'ai Youen
			252	Chen Foung
2.	252	Fei Ti, détrôné en 258, 9e lune par son ministre Souen Lin; on lui laisse le titre de Kouei Ki Wang † 260, 18 ans; *Souen Leang*	252	Kien Hing
			254	Wou Foung
			256	T'ai P'ing
3.	258	King Ti, † 264, 7e lune, 30 ans; *Souen Hieou*	258	Young Ngan
	264	Mo Ti, déposé en 280, 4e lune; † 283, 12e lune, 42 ans; *Souen Hao*	264	Youen Hing
			265	Kan Lou
			266	Pao Ting
			269	Kien Heng
			272	Foung Houang
			275	T'ien Tch'e
			276	T'ien Sié
			277	T'ien Ki
		Détruit par les Tsin en 280.		

SEPTIÈME DYNASTIE : LES TSIN (Tsin occidentaux)

Les SI TSIN régnèrent 52 ans, d'abord à Lo Yang, ensuite à Tch'ang Ngan (Si Ngan). Ils prétendaient descendre de Houang Ti : « Leurs ancêtres sous les familles de Hia, de Chang et de Tcheou, nous dit Deguignes, I, p. 37, avaient possédé la dignité de Se-ma et Siouen Wang avait voulu que celui qui occupait alors cette charge prît le nom de Se-ma pour nom de famille ». Tsin.

TENG NGAI, au service de Wei, maître des états de Chou, écrivit de Tch'eng Tou à SE-MA TCHAO pour l'exhorter à soumettre aussi le prince de Wou, KING-TI HIEOU, fils de Ta Ti, successeur de son frère Leang (264). KIANG WEI désire restaurer les Han mais il est tué; un officier de la Cour, WEI KOUAN, qui avait faussement accusé TENG NGAI de vouloir se révolter, obtint de Se-ma Tchao l'ordre de l'arrêter; il tua Teng Ngai et son fils (264). A la fin de cette année meurt Souen HIEOU, prince de Wou; on nomma à sa place son neveu Souen Hao (MO TI) qui, après avoir bien débuté, se plongea dans la débauche et se signala par ses cruautés.

Se-ma Tchao, prince de Tsin, meurt au commencement de 265 et il est remplacé par son fils Se-ma YEN; celui-ci obligea l'empereur Youen Ti des Wei à lui céder l'empire et à se retirer à Kin Young qui s'élevait au N. O. du Ho Nan actuel. Se-ma Yen prend le titre d'empereur (WOU TI) et donne à sa dynastie le nom de TSIN. « De l'an 265 à l'an 419 de notre ère, écrit Chavannes [1], des membres de la famille SE-MA occupèrent le trône de Chine sous le nom de dynastie TSIN... dès le temps de la dynastie Tcheou, les Se-ma s'étaient divisés en trois ramifications qui s'établirent, l'une dans le pays de WEI, la seconde dans le pays de TCHAO, la troisième dans le pays de TS'IN; c'est de cette dernière que descend Se-ma Ts'ien, tandis que les empereurs Tsin se rattachent à celle du pays de Tchao ». Son premier soin est Tsin Wou Ti.

1. SE-MA TS'IEN, I, pp. XLV-XLVI.

d'établir solidement son trône; il écarte les familles de Han et de Wei et les remplace dans leurs emplois par ses parents.

» Il employa les premières années à renouveler le gouvernement, et à faire revivre les anciennes règles des premiers sages que le malheur des temps avaient fort affaiblies.

» Les sacrifices surtout se faisaient rarement, ou se faisaient avec des cérémonies bien différentes de celles qui étaient pratiquées par les anciens; dans le temple même où l'on offrait les sacrifices au Chang Ti, était un lieu particulier consacré aux Wou-ti, c'est-à-dire aux 5 Empereurs, ce que les sages, imbus de l'ancienne doctrine, ne voyaient qu'avec une peine extrême. Aussi, dès qu'ils connurent les bonnes intentions de l'empereur, ils ne manquèrent pas de lui présenter un placet, dans lequel ils disaient que si ces Wou-ti étaient quelque chose de réel, ce ne pouvait être que le *T'ien Ti* ou *Seigneur du Ciel*, dont la dénomination de *cinq* était empruntée aux cinq éléments qui servent à la production des êtres; mais que pour ôter tout sujet d'erreur, il était nécessaire que Sa Majesté supprimât ce lieu particulier dédié aux Wou-ti. L'empereur reçut favorablement ce placet, leur accorda ce qu'ils demandaient, et défendit sous de grièves peines de faire dorénavant aucun sacrifice aux Wou-ti [1] (266) ».

Wou Ti accueille bien un envoyé de Souen Hao, prince de Wou, qui transfère sa capitale de Wou Tch'ang à Kien Ye (Nan King) où ses prédécesseurs se tenaient autrefois. L'accueil fait à l'envoyé de Souen Hao fait désirer à celui-ci de s'emparer de tout l'empire, l'attribuant à la crainte; de son côté Wou Ti convoitait les états de Souen Hao.

La renommée de Wou Ti s'étend au loin ; en 270, les peuples de Karachahr et de Ferghana lui dépêchent des ambassadeurs; en 284, les Romains ou Ta Ts'in lui font des présents; en 285 Karachahr, Aksou et Ferghana lui envoient également des ambassadeurs; en 286 les peuples du Kiptchaq lui offrent des présents.

Toutefois les Sien Pi recommencent leurs incursions. En 279, meurt Lieou Pao, chef des Hioung Nou. La même

1. MAILLA, IV, pp. 139-140.

année a lieu l'attaque des états de Wou; les troupes de Tsin arrivèrent rapidement sur les bords du Kiang; tandis qu'une flotte de WANG SIUN le remontait. Les Tsin sous les ordres de TOU YU après une double victoire, s'emparent de Kiang ling; les vassaux de Wou se soumettent à l'empereur (280). Les troupes de Wou qui avaient traversé le Kiang sont de nouveau écrasées à Pan piao par TCHEOU SIUN, gouverneur de Yang Tcheou, puis la flotte de Wang Siun descend vers Kien Ye et capture MO TI (SOUEN HAO) (280) qui fut abaissé au rang de prince avec le titre de Kouei Ming Heou; sa capitale fut pillée et Kien Yé devint Mo Ling; il meurt trois ans plus tard, à 42 ans (283). Ce fut la véritable fin de la période des Trois Royaumes (San Kouo). Notons que c'est sous ce règne (284) qu'eut lieu la première ambassade officielle envoyée par les rois de Tchampa ou Lin Yi, à la cour de Chine; elle fut organisée par le roi FAN YI (PHAM DAT), fils et successeur de FAN HIOUNG (PHAN HUNG) [1]. Les Tchams hindouisés apparaissent dans l'histoire au IIe siècle de notre ère avec leur roi Çri Māra.

L'arrivée de 5.000 femmes et comédiennes de Souen Hao corrompt la cour de Tsin et l'autorité passe entre les mains de YANG SIUN, père de l'impératrice. L'empereur mourut âgé de 55 ans en 290; il avait eu 15 fils dont 3 furent empereurs.

Ce prince « était doué de beaucoup d'esprit et de pénétration; c'était un prince affable, doux et libéral qui n'entreprenait rien sans prendre conseil, et qui aimait qu'on lui parlât sans flatterie et sans déguisement. Ces qualités lui valurent l'empire de toute la Chine, et elles l'auraient fait placer au rang des plus grands empereurs qu'elle ait possédé, s'il ne les avait ternies et comme étouffées pendant les dix dernières années de sa vie. Son fils Se-ma Tchoung, prince héritier, lui succéda [2] ».

Le règne de ce prince est marqué par des troubles intérieurs et des révoltes aux frontières. Homme faible et Houei Ti.

1. G. MASPERO, *Champa*, p. 74.
2. MAILLA, IV, p. 191.

craintif, il laisse le pouvoir à sa femme, la cruelle impératrice KIA CHE, qui fait périr Yang Siun et trois de ses frères, et met à sa place SE-MA LEANG et WEI KOUAN (291) ; ceux-ci nommèrent général des troupes du Nord, le prince de Chou, SE-MA WEI, qui se tourne contre eux, les fait disgrâcier et tuer ; lui-même est assassiné par ordre de Kia Che, et cette femme féroce, en 292, fit mourir de faim l'impératrice douairière, ce qui ne l'empêcha pas de rendre ensuite des honneurs à la mémoire de sa victime. Continuant la série de ses crimes, Kia Che fait dégrader (300) le prince héritier, LOU, qu'elle accuse de complots imaginaires et le fait empoisonner ensuite. Toutefois, un juste châtiment l'attend. SE-MA LOUEN prince de Tchao, entre avec des soldats au palais, fait dégrader puis emprisonner l'impératrice qu'on laisse mourir de faim, après avoir fait mettre à mort ses ministres TCHANG HOUA, PEI WEI et HIAI KIEI. Se-ma Louen convoitait la couronne et il fait assassiner SE-MA YUN qui commandait une partie des troupes et offrait une barrière à son ambition. Libre dans ses projets, Se-ma Louen, impatient de s'emparer du pouvoir « ayant enlevé le sceau de l'empire, se fit conduire au palais dans un char impérial, et fut droit à la salle du trône, sur lequel il s'assied, en déclarant qu'il en prenait possession, et où il reçut les respects de tous les mandarins, le premier jour de la première lune de cette année. Il déclara que l'empereur Tsin Houei Ti conserverait le titre d'empereur auquel il ajouta le nom de grand ; mais il le fit sortir du palais et l'envoya à Kin Young tch'eng, où il le fit garder. Il dégrada aussi SE-MA TSANG, qu'il avait lui-même fait reconnaître prince héritier ; il le créa prince de Pou Yang, mais il le sacrifia peu de temps après à la politique [1] ». (301).

Immédiatement se forma contre l'usurpateur une coalition des princes de la famille impériale : SE-MA KIOUNG, prince de Ts'i, SE-MA YING, prince de Tch'eng Tou, SE-MA YOUNG, prince de Ho Kien, SE-MA YI, prince de Tcheng Cha, et SE-MA HIN, prince de Sin Ye. Le prince de Tch'ang Tou écrasa l'armée de SOUN HOUEI, fils de SOUN SIOU, complice

1. MAILLA, IV, p. 218.

de SE-MA Louen, envoyé contre lui; d'autre part, les fonctionnaires de la Cour, avec WANG YU à leur tête, se soulevèrent, massacrèrent Soun Siou, chassèrent Se-ma Louen et replacèrent l'empereur sur le trône. Effrayés, les partisans de Se-ma Louen firent leur soumission après avoir tué leur chef. Cette guerre civile dura deux mois et coûta la vie à 100.000 hommes ! Se-ma Kioung fut chargé du ministère et la paix rétablie. Le nouveau ministre ne tarda pas à tourner tout le monde contre lui par son ambition et son orgueil; il fit déclarer son petit fils SE-MA TAN, comme prince héritier, mais ses frères, les princes de Ho Kien et de Tchang Cha, pénétrèrent à Lo Yang et tuèrent Se-ma Kioung. L'autorité passa alors entre les mains de Se-ma Yi, prince de Tchang Cha, qui gagna tout le monde par ses manières affables, mais il succomba devant les intrigues de Se-ma Young et de Se-ma Ying qui, poussés par SE-MA YOUEI, prince de Toung Hai, jetèrent Se-ma Yi dans une prison où il périt. Se-ma Ying usurpa le pouvoir à son tour, mais Se-ma Youei se souleva contre lui; Se-ma Ying s'empara alors de l'empereur.

A l'extérieur, les choses n'allaient guère mieux : Déjà en 296, le chef Hioung Nou, HAO TOU YEN, allié aux K'iang avec Tsi Wan-nien à leur tête, s'était révolté contre la Chine, mais le chef tibétain fut battu et fait prisonnier par MOUNG KOUAN. D'autres rébellions éclatèrent dans l'ouest. Lors de l'usurpation de Se-ma Louen, dans le Se Tch'ouan, Tchao Hin se révolta et sa défaite amena un petit démembrement de l'empire. En effet, en 302, LI TE, vainqueur de Tchao, Hin, s'empara de Tch'eng Tou, capitale du Se Tch'ouan, et se proclama gouverneur de Yi Tcheou, prenant le *nien hao* de KIEN TCH'OU, fondant dans ce pays la petite dynastie de TCH'ENG ou de Heou Chou; après plusieurs victoires, il finit par être vaincu et tué par LO CHANG à la 2e lune de 303; son frère LI LIEOU lui succéda et mourut la même année et fut remplacé par le fils de Li Te, LI HIOUNG qui se proclama empereur en 306 et régna trente ans; le huitième prince de cette dynastie LI CHE, trop faible, fut obligé de se rendre aux troupes impériales;

(347) conduit à Nan King, il reçut le titre de Heou et mourut en 361.

Mais un coup plus grave fut porté aux Tsin par la résurrection de la puissance dans une branche des Hioung Nou.

Nous avons vu qu'en 48 après J.-C., les Hioung Nou s'étaient divisés en deux groupes : les Hioung Nou septentrionaux et les Hioung Nou méridionaux; les derniers chefs ou *tan yu* ou *chen yu* de ces derniers furent YU FOU LOUO (187) et son frère HOU CHOU-TS'IOUEN (195) qui s'établit à P'ing yang dans le Chan Si, mais l'empereur Wen des Wei, le garda à Tchang Te fou, et envoya YEOU-HIEN WANG (K'IU PEI) pour gouverner les Hioung Nou; ce K'iu Pei est l'ancêtre de HO-LIEN PO-PO qui, en 407, fonda le royaume de Hia. Hou Chou-ts'iouen, sous prétexte qu'il descendait de Lieou Pang (KAO TI, des Han) qui avait donné une princesse chinoise en mariage au chen yu, prit le nom de LIEOU; il fut déposé en 216. Plus tard LIEOU-MOUNG se révolta, mais il fut massacré par les Hioung Nou qui se soumirent aux Tsin en 272. Après Lieou Moung, Lieou HOU qui prit le titre de Tie fo che, gouverna les Hioung Nou. En 304, LIEOU YOUEN, prince de Tso Hien, fils de LIEOU PAO, prince de Tso hien, fils de Yu Fou-louo et général en chef de l'aile gauche, établi à Tsin Yang (T'ai Youen, Chan si), fut nommé par l'empereur Houei Ti, sur le conseil de Se-ma Ying, commandant des cinq hordes tartares, avec le titre de Chen yu. Lieou Youen, accompagné de son frère Lieou Tsoung, se rendit au Leao Toung où les Hioung Nou le reconnurent comme roi; ayant levé une armée de 50.000 hommes, il s'établit près de T'ai Youen et prit tout d'abord (304) le titre de prince des Han (HAN WANG), puis il se proclama empereur en 308. Sa dynastie dite de TS'IEN TCHAO ou de PE HAN est la dernière branche des Hioung Nou en Chine.

Quand l'empereur mourut à la 11e lune de 306, âgé de 47 ans, on soupçonna fortement Se-ma Youei de l'avoir empoisonné avec des gâteaux. Houei Ti, qui n'avait pas eu moins de 25 frères, fut remplacé sur le trône, non par

Se-ma Tan, mais par Se-ma Tche, son frère, également fils de Wou Ti, sous le nom de Houai Ti.

A la grande surprise de Se-ma Youei qui comptait exercer le pouvoir sous un prince régnant nominalement, le nouvel empereur se décida à gouverner lui-même. Le prince de Han, Lieou Youen (308), toujours actif, recommence la guerre; quoique défait, il transporte sa cour à Pou Tseu (Wen Tcheou de P'ing Yang) et à la dixième lune se proclame empereur (Young Foung); la victoire lui redevient fidèle et il transfère sa capitale à P'ing Yang (309); quand il meurt l'année suivante à l'âge de 60 ans, il désigne pour son successeur son fils aîné, Lieou Ho, au lieu de Lieou Ts'oung, le troisième, considéré comme le plus brave et le plus intelligent. Lieou Ts'oung n'accepte pas la situation qui lui est faite, se révolte contre son frère, le défait, le tue et se proclame lui-même successeur de Lieou Youen. Houai Ti.

Les To pa ou To ba commencent à jouer un rôle; ces Tartares orientaux qui prétendaient descendre de l'empereur Houang Ti par son fils Tchang Yi, outre le nom de *To pa*, dans leur langue *prince de la Terre*, portaient aussi celui de So Teou, et résidaient au IIIe siècle de notre ère aux environs de Ta T'oung fou dans le Chan Si. En 275, les To-pa vinrent payer le tribut à la Chine en compagnie des Sien Pi; ils se disaient issus de la famille chinoise des Wei du San Kouo, par les femmes, et en prirent le nom. En 295, ils se divisèrent en trois hordes ou royaumes ayant à leur tête les frères Lou Kouan, O ta et O Liu. Quand Lou Kouan mourut en 307, son frère You Liu gouverna les trois hordes et s'allia à Mou Young-houei, chef des Sien Pi. Nous avons vu que les Sien Pi, divisés en un grand nombre de tribus sous autant de chefs différents, s'étaient établis dans le pays des Hioung Nou, lors de leur débâcle. On les désigne parfois sous le nom de Sien Pi du Leao Toung; vers 54 ap. J.-C., leur chef Yu Kieou-fen se reconnut vassal de la Chine, reçut le titre de *Wang*, et aida les Chinois auxquels ces Sien Pi servirent de barrière le long du Leao Toung, du Tche Li, du Chan Si et du Chen Si, à écraser les Wou Houan.

Un des chefs Sien Pi, sage et brave, nommé Tan che houai,

mort en 181, avait réussi à grouper tous les autres autour de lui et à créer une dynastie d'ailleurs éphémère qui finit en 233 avec son neveu et troisième successeur POU TOU KEN. Plus tard, un autre chef Sien Pi, MO HOU PO s'établit dans le Liao Si et son petit-fils Pou KOUEI, tué en 283, se soumit aux Chinois; ce dernier fut l'aïeul de Mou young houei, mort en 333, qui prit le titre de grand chen yu des Sien Pi du Leao Toung, connus ensuite comme les TS'IEN YEN ou Premiers Yen. En 310, You LIU vint au secours des troupes impériales commandées dans sa région par LIEOU KOUEN contre les rebelles LIEOU HOU ou TIE FO-TI, fils de LIEOU MOUNG, chen yu des Hioung Nou du midi, et PE TOU, fut créé prince de Tai et prit le titre de grand chen yu des Tartares avec le commandement général dans le pays de Tai Kiun, dans le Chan Si, auquel il ajouta quelque temps après la région au nord de Hing Tcheou, dans la même province.

En 311, le nouveau roi de Han, Lieou Ts'oung, fils et successeur de Lieou Youen, mort l'année précédente, fondateur de la dynastie de TS'IEN TCHAO ou de PE HAN, menaça Lo Yang avec le général CHE LÉ. Se-ma Youei dégarnit aussitôt la place, emmena l'armée avec lui, et prit le titre de gouverneur-général de Yu Tcheou. L'empereur envoie contre lui le déserteur KEOU HI qui venait justement de battre un général de Lieou Ts'oung. Keou Hi défait et tue LIEOU TSENG et TCHENG YEN, deux généraux de Se-ma Youei; celui-ci tombe malade et meurt, et son second WANG YEN est écrasé et fait prisonnier à Kou Hien par Che Le qui fait mettre à mort SE-MA PE et quarante-huit autres princes de la famile impériale.

La même année Lieou Ts'oung fait attaquer Lo Yang par HOU YEN-YEN qui s'empare de l'empereur; celui-ci est expédié à P'ing Yang au roi de Han; Lo Yang est livré au pillage, plus de 30.000 habitants y compris l'héritier SE-MA TCHOUEN sont massacrés, les temples et les palais sont brûlés. L'infortuné Houai Ti fait prisonnier par son vainqueur, son grand échanson reçoit le titre de prince de troisième ordre (311); Lieou Ts'oung lui donne même plus tard en mariage une princesse de sa famille. Les troupes de Han

poursuivant leur victoire s'emparent de Tch'ang Ngan qui est toutefois reprise peu de temps après par les fidèles de Tsin. D'autre part Topa LOU SIOU, fils de Topa YOU LIU, inflige une défaite sanglante aux troupes de Han à Lan Kou (312). Pour se venger, Lieou Ts'oung furieux fait exécuter (313) le malheureux Houai Ti qui n'avait que 30 ans sous le prétexte qu'il conspirait pour remettre P'ing Yang aux mains de LIEOU KOUEN, général de Tsin. A Tch'ang Ngan, SE-MA YÉ qui, quelques mois auparavant avait été reconnu comme prince héritier est déclaré empereur.

Ce prince (MIN TI) petit-fils de Wou Ti, n'eut qu'une brève carrière marquée par des troubles dans toute la Chine; il ne vécut que dix-huit ans et ne régna que quatre années; avec lui finit la dynastie des Tsin occidentaux *(Si Tsin)*. Min Ti.

WANG TSOUN, à PE King, profitant de la faiblesse de son souverain, songeait à s'emparer du trône, secrètement encouragé dans son ambition par le général des Han, Che lé qui voulait le perdre; lorsque le moment parut favorable à ce dernier, il marcha sur Ki Tcheou, fit prisonnier Wang Tsoun surpris, le fit décapiter à Siang Kouo et envoya sa tête à P'ing Yang à son souverain Lieou Ts'oung qui autorisa LIEOU YAO et TCHAO JEN à marcher sur Tch'ang Ngan. Mais SOU TCH'EN commandant de cette ville battit et tua Tchao Jen; cet échec n'arrêta pas Lieou Yao qui reprit (316) la marche contre Tch'ang Ngan; l'empereur se rendit et fut envoyé à P'ing Yang où il fut créé prince de second rang (11e lune de 316); Sou Tch'en qui avait essayé de trahir son maître fut exécuté. Les chefs Tsin demandèrent à SE-MA JOUEI de prendre le titre d'empereur, mais celui-ci se contenta de diriger les affaires sous le titre de Prince de Tsin et de déclarer son fils SE-MA CHAO comme son successeur. Certains partisans des Tsin ayant envahi le territoire de Han dans l'espérance de sauver leur souverain de la condition misérable dans laquelle il était tenu, Lieou Ts'oung fit alors périr le jeune Min Ti (317). Alors seulement SE-MA JOUEI consentit à prendre le titre d'empereur (318) à Kien K'ang (Nan King) inaugurant la dynastie des Tsin Orientaux.

SE-MA JOUEI, dont le *nien hao* est YOUEN TI, est le fonda- Youen Ti.

teur de la nouvelle dynastie des Tsin (les Toung Tsin ou Tsin Orientaux) qui, pendant cent trois ans, régna à Nan King dont il changea le nom de Kien Yé en celui de Kien K'ang. « C'était un prince humain, affable, cultivant les lettres dans lesquelles il avait fait de grands progrès, faisant beaucoup d'accueil à ceux qui s'y étaient rendus habiles, et foulant aux pieds le faste et l'orgueil, était trop timide et trop peu entreprenant pour gouverner dans ces temps critiques et orageux [1] ».

D'abord satisfait du titre de *Tsin Wang* (317), il devint empereur à la 3e lune de 318.

En montant sur le trône, il témoigna sa reconnaissance à Mou-young Houei qui était le principal instrument de son avènement au trône, en le nommant grand chen yu des Tartares orientaux; Mou-young Houei soumit toutes les petites tribus qui l'environnaient et poussa ses conquêtes vers l'ouest. D'autre part les To pa écrasaient leurs adversaires et les hordes dirigées par Lieou Hou conquéraient tout le pays jadis occupé par les Wou Souen. Sur ces entrefaites, mourait Lieou Ts'oung, roi des Pe Han, la 7e lune de 318.

« Lieou Ts'oung était doué d'un grand génie qu'il avait nourri des sciences auxquelles il s'était adonné dans sa jeunesse; outre cela, il était brave et intrépide dans les dangers. Il aurait mérité un rang distingué parmi les plus grands princes, s'il ne s'était pas laissé entraîner à son naturel trop colère et trop porté aux plaisirs. Depuis qu'il était monté sur le trône, il s'était laissé gouverner par les femmes, et sans égard ni aux lois, ni à la bienséance, il avait accordé à plusieurs le titre d'impératrices, et avait donné à toutes le même sceau et la même autorité dans le palais, ce qui ne pouvait manquer d'y semer le désordre et la mésintelligence [2] ». Lieou Ts'oung fut remplacé par le prince héritier, son fils Lieou Ts'an, dont le règne devait être d'un mois. Son intendant des travaux publics, Kin Tchoun, qui cachait sa haine des Han, lui persuada que les chefs voulaient le déposer pour le remplacer par un de ses frères; le nou-

1. Mailla, IV, p. 294.
2. id. pp. 295-296.

veau roi effrayé s'empressa de faire mettre à mort ses frères LIEOU KING et LIEOU KI, donna toute sa confiance à Kin Tchoun qui, en la trahissant, fit tuer son malheureux souverain avec tous les princes de Han, viola les sépultures de Lieou Youen et de Lieou Ts'oung, se proclama général en chef, prit le titre de *Han tien* et avertit les Tsin de ce qui venait de se passer. Mais LIEOU YAO qui avait échappé au massacre des Han et se trouvait à Tch'ang Ngan se déclara empereur et marcha sur P'ing Yang. Che Le, général jadis au service de Lieou Youen, à la tête de 50 000 cavaliers occupa les régions septentrionales où vinrent le rejoindre ceux qui voulaient échapper à la tyrannie de Kin Tchoun; mais celui-ci est tué par un de ses officiers POU TAI et est remplacé par KIN MING qui rejoint Lieou Yao. Pendant ce temps Che Lé s'emparait de P'ing Yang, incendiait les palais et les ministères et restaurait les sépultures de Lieou Youen et de Lieou Ts'oung. Lieou Yao pour le récompenser le nomme premier ministre et prince de Tchao (319), mais malheureusement mal conseillé il rappelle WANG SIEOU, le porteur de ces bonnes nouvelles, et le fait mettre à mort. Che Lé, profondément irrité du changement d'attitude de son souverain, songe à se rendre indépendant. Lieou Yao, redoutant son mécontentement, n'osant se rendre à P'ing Yang, fixe sa résidence à Tch'ang Ngan, et en 319, change en celui de TCHAO le nom de HAN donné par Lieou Youen à ses états. Immédiatement Che Lé se révolte et se déclare lui-même souverain de Tchao; sa dynastie est celle des HEOU TCHAO distincte de celle de Lieou Yao, les TS'IEN TCHAO.

Une révolte de WANG TOUN, frère de l'ancien ministre Wang Tao, et ses conséquences, abrégèrent la vie de l'empereur Youen Ti qui mourut en 322 âgé de 47 ans. Il laissait cinq fils: « SE-MA TCHAO, déjà déclaré prince héritier, qui lui succéda sous le titre de SO TSOUNG MING HOUANG TI; SE-MA PEOU et SE-MA HOUON, princes de Lang Yé; SE-MA TCHOUNG, prince de TOUNG Hai, et SE-MA HI, prince de WOU LING[1] ».

1. MAILLA, IV, p. 319.

CHAPITRE XIII

Septième Dynastie : Les Tsin (suite)

Ming Ti. L'AMBITIEUX WANG TOUN essaya de s'emparer de la couronne, marcha de Wou Tch'ang sur Kien K'ang, mais ses partisans furent défaits et lui-même mourut de chagrin de son échec (324). D'autre part Che Lé, prince de Tchao, profitant des circonstances, arrondissait ses territoires et s'emparait de Tsing Tcheou. Ce fut une chance inespérée pour les Tsin si affaiblis que la lutte et la rivalité des Ts'ien Tchao et des Heou Tchao, de Lieou Yao et de Che Lé. Pendant ce temps, LI HIOUNG, prince de Tch'eng (Heou Chou), frère de LI TE, et successeur de LI LIEOU, gouvernait son royaume du Se Tch'ouan dans une paix profonde depuis 304; en 306, il prit le titre d'empereur et régna heureusement jusqu'en 334. Son fils adoptif, LI PAN, qui lui succéda, fut tué la même année (334), et remplacé par LI K'I, détrôné en 337, qui se suicida peu après. LI CHEOU, oncle de Li K'i monta alors sur le trône de Tch'eng (338).

L'empereur Ming, après trois années de règne, mourut en 325, à la 8e lune, âgé de 27 ans seulement : « Les belles qualités de ce jeune prince avaient fait espérer que l'empire, sous son gouvernement, pourrait se relever du triste état où il était tombé; il était sage, modéré, plein d'esprit, avide de s'instruire, prévoyant, attentif et prompt à se décider lorsqu'il était question de prendre un parti; il ne le cédait à aucun de sa Cour du côté du courage, de la bravoure et de l'adresse dans tous les exercices de la guerre. Son malheur fut d'avoir à combattre un perfide sujet, dont il calma la turbulence par sa sagesse, et qu'il ne voulut pas pousser à une extrémité qui aurait pu devenir préjudiciable à la dynastie des Tsin [1] ».

1. MAILLA, IV, pp. 327-8.

Ming laissait un fils qui n'était âgé que de cinq ans; aussi l'impératrice-mère prit-elle le gouvernement avec un ministère composé de WANG TAO, de PIEN KOUEN et de YU LEANG, frère de l'impératrice, qui ne tarda pas à s'emparer de presque tout le pouvoir.

En effet Yu Leang fait périr Se-ma Tsoung, prince de Ngan Toung, parent de l'empereur, qui songeait à le supplanter, et il fait dégrader SE-MA YANG, prince de Si Yang, dont il craignait la vengeance; il essaie aussi de perdre SOU TSOUN, ami de Se-ma TSOUNG, qui commandait à Li Yang, et malgré l'opposition de Wang Tao, lui donne l'ordre de revenir à la Cour. Sou Tsoun, prévenu à temps de ce qui se tramait contre lui, se soulève avec le général TSO YO, traverse le Kiang à la tête de 20.000 hommes (328) et bat Pien Kouen envoyé contre lui; Yu Leang, effrayé, s'enfuit près de WEN KIAO à Soun Yang (Kieou Kiang) tandis que le victorieux Sou Tsoun, arrivé à Tai Tcheng, proclame une amnistie générale sauf pour le fugitif et son frère et remplace dans le ministère Pien Kouen par Tso Yo, fils de Tso TI; le triomphe de Sou Tsoun est de courte durée : attaqué par Wen Kiao et T'ao K'en, il abandonne Kien K'ang, emmène l'empereur avec lui à Che T'eou, mais il est défait et tué (328). Tso Yo se réfugie chez le prince de Tchao, mais un peu plus tard (330) celui-ci le condamnait à mort avec toute sa famille, son fils TSO TAO-TCHOUNG échappa seul, sauvé par le dévouement de l'affranchi WANG NGAN, compatriote de Che Lé et ancien esclave de Tso Ti qui lui avait rendu la liberté à cause de ses brillantes qualités. Tch'eng Ti.

Cependant la lutte continuait entre les deux principautés Tchao : Lieou Yao met devant Kin young le siège que Che Lé lui fait lever; Lieou Yao poursuivi, est fait prisonnier à la fin de 328 et exécuté (329) par son vainqueur auquel se soumet Tch'ang Ngan. Les deux fils de Lieou Yao, LIEOU HI et LIEOU YIN, à la nouvelle de la mort de leur père, marchent sur Tch'ang Ngan, mais ils sont défaits et mis à mort; avec eux finit le royaume de Ts'ien Tchao ou de Pe Han désormais annexé par Che Lé qui l'année suivante

(330) à la 9e lune s'octroya le titre d'empereur; il mourut en 333, et fut remplacé par son fils CHE HOUNG, désigné comme prince héritier, mais ce fut son frère ou cousin CHE HOU qui exerça le pouvoir; celui-ci après avoir fait périr les deux ministres de Che Lé, TCH'ENG HIA et SIU KOUANG, s'être proclamé premier ministre et gouverneur-général des Etats de Tchao, ne tarda d'ailleurs pas, après avoir écrasé les rebelles, à détroner CHE Houng qui fut assassiné en 334. Le nouveau souverain désigna comme prince héritier son fils CHE SOUEI qui chercha à supplanter son père; Che Hou prévenu fit mettre à mort ce fils ingrat et nomma CHE SIOUEN à sa place. D'autre part MOU-YOUNG HOUEI, prince de Leao Toung, qui s'était établi en 294, à Ki Tching, dans le Tche Li, étant mort en 333 après quarante-neuf ans de règne, avait été remplacé par Mou-young Houang dont le frère aîné MOU-YOUNG HAN se retira chez Touan Leao, chef des Sien Pi qui obligea MOU-YOUNG HOUANG à fuir en Chine; toutefois, deux ans plus tard, celui-ci fut rétabli par l'empereur dans ses Etats. Néanmoins Mou-young Houang qui avait pris le titre de prince de Yen, se déclara le vassal de Che Hou auquel il demanda de marcher contre TOUAN LEAO qui fut battu; Che Hou se tourna ensuite contre Mou-young Houang et à son tour il fut défait; Touan Leao voulut profiter de cette lutte entre les deux princes, mais capturé par le prince de Yen, il fut mis à mort. Une paix profonde régnait dans les Etats de Tsin pendant que se livrait cette guerre acharnée.

En 340, FAN WEN, roi du Tchampa (336-349), envoya à l'empereur un cadeau d'éléphants domestiques et lui fit remettre une lettre « écrite toute entière en caractères barbares », c'est-à-dire en cet alphabet indien que le fils de Cri Māra employait déjà quelque soixante-dix ans auparavant [1] ».

« L'empereur Tsin Tch'eng Ti mourut à la sixième lune, la vingt-deuxième année de son âge et la dix-septième de son règne (342). Les qualités de ce jeune prince avaient fait espérer un règne glorieux. Il aimait ses peuples et met-

1. G. MASPERO, p. 77.

tait tous ses soins à les rendre heureux. D'une sagesse et d'une prudence fort au-dessus de son âge, dès qu'il fut en état de gouverner par lui-même, il eut pour principe de ne jamais rien déterminer qu'après avoir consulté son conseil et examiné mûrement les sentiments de ceux qui le composaient. Si ce monarque ne travailla pas à rétablir sa famille dans la possession de tout l'empire, c'est, disait-il lui-même, parce qu'il voulait auparavant, par la douceur d'un gouvernement réglé par la vertu, faire désirer aux peuples de rentrer sous l'obéissance dont ils s'étaient écartés. SE-MA YAO, son frère, alors prince de Lang Ye, lui succéda [1] ».

Les fils de Tch'eng Ti, SE-MA P'EI et SE-MA YI, avaient été écartés du trône comme trop jeunes; le nouveau souverain ne devait régner que peu de temps. Nous avons vu que Mou-young Han, frère aîné du prince de Yen, s'était retiré près du chef des Sien-Pi, Touan Leao; lorsque celui-ci eut été attaqué par les Tchao, Mou-young Han se retira dans la tribu SIEN PI des Yu Wen, établis au delà du Leao Toung, qui remontait au chef MO HOUAI, tué en 292 par ses sujets, rival de Mou-young Houei, de Yen; il y fut d'abord bien accueilli à cause de sa grande réputation. Plus tard le chef des Yu Wen, YI TEOU KOUE, jaloux de son hôte, songea à le faire périr, mais Mou-young Han échappa au triste sort qui le menaçait en simulant la folie; il étudia le pays, puis s'étant réconcilié avec son frère, il lui conseilla d'en faire la conquête ainsi que celle du Kao Kiu li. Mou-young Houang suivit ces conseils et après avoir défait KAO TCHAO, roi de Kao Kiu li, s'empara de ses Etats (342); l'année suivante, il reprenait la guerre contre les Yu Wen, mettait en fuite Yi teou kouei après la défaite de son général Che Ye-kan, et annexait le territoire du vaincu à ses Etats (344); de ces Yu Wen descend la famille impériale de HEOU TCHEOU.

K'ang Ti.

K'ang Ti, âgé de 23 ans, mourut à la 9e lune de 344, ayant régné deux ans seulement; sur le conseil de Ho TCHOUNG, on lui donna comme successeur son fils SE-MA TAN qui n'avait que deux ans, de préférence à SE-MA YU,

1. MAILLA, IV, p. 365.

prince de Houei Ki, en âge de gouverner; l'impératrice-mère fut déclarée régente.

Mou Ti. Le nouveau gouvernement semblait revenir à Ho Tchoung, mais celui-ci, qui devait malheureusement pour l'empire, mourir prématurément au début de l'année 346, aussi désintéressé que sage, refusa le pouvoir que lui offrait l'impératrice régente et fit donner la direction des affaires à SE-MA YU, prince de Houei Ki, qui fut nommé également grand général de l'empire.

Le prince de Tch'eng, LI CHEOU, étant mort en 343, fut remplacé par son fils LI CHE qui se livra à la débauche; profitant de ses désordres, LI YI commandant de Tsin Tcheou attaqua Tch'eng Tou mais fut tué; en revanche, HOUAN WEN, gouverneur de King Tcheou et de Lan Tcheou, désireux de reprendre aux Tch'eng leur territoire qu'il désirait rendre aux Tsin, fut plus heureux. Li Che battu par lui fut conduit après la prise de Tch'eng Tou à Kien K'ang où on lui donna le titre de *Heou* (Marquis) (347). Avec lui finit la dynastie de Tch'eng ou de Heou Chou ou encore de Pe Han créée au SE Tch'ouan par LI TE en 302. A la suite de cette grande victoire, Houan Wen fut fait prince de Lin Ho et placé à la tête de toutes les troupes de la frontière occidentale.

CHE HOU, prince de Heou Tchao, fit exécuter (348) son fils CHE SIOUEN qui avait assassiné son frère CHE T'AO et désigna comme héritier un autre de ses fils CHE CHE qui le remplaça sur le trône dès l'année suivante (349); le royaume de Tchao entre dans une période de désordre; tous les princes de la famille de Che Hou convoitent le pouvoir et tour à tour occupent le trône : après trente-trois jours de règne Che Che est détrôné et tué par son frère aîné CHE TSOUEN qui succombe lui-même la même année après avoir régné 183 jours; son frère CHE KIEN qui le remplace est assassiné également cette même année 349 après avoir régné 103 jours, un autre frère CHE K'I est tué dans l'été de 351 par son général LIEOU HIEN qui est massacré à son tour par CHE MIN ou JAN MIN, petit-fils adoptif de Che Hou; celui-ci (350) change le nom du royaume de TCHAO en

celui de WEI qui disparaît avec lui; il est tué par ordre de MOU-YOUNG TSIOUEN, roi des Ts'ien Yen (352); c'est la fin de la dynastie des Heou Tchao fondée en 319 par Che Lé aux dépens des Ts'ien Tchao; elle avait duré trente-trois ans.

Le prince de Yen, MOU-YOUNG HOUANG, étant mort en 348, peu après son frère MOU-YOUNG HAN, fut remplacé par son fils MOU-YOUNG TSIOUEN considéré comme le véritable fondateur des Ts'ien Yen (349) qui ne comptent d'ailleurs que deux princes. Profitant des troubles des Tchao, le nouveau prince de Yen augmente ses possessions; il avait réuni une armée de 1.500.000 hommes; en 352, il prit le titre d'empereur; quand il mourut en 360, il fut remplacé par son fils MOU-YOUNG HOUEI.

En 367, la régence finissait chez les Ts'in et Mou Ti prenait lui-même le gouvernement, mais pour peu de temps, car il mourait à 19 ans, à la cinquième lune de 361, remplacé sur le trône par SE-MA P'EI, prince de Lang Ye, fils aîné de l'empereur Tch'eng Ti.

Ce fut sous le règne de cet empereur que Mou-young Tsiouen, prince des Ts'ien Yen, qui désirait réunir sous son sceptre toutes les parties de la Chine, vit s'accroître considérablement ses possessions, grâce à l'habileté de son frère et premier ministre, MOU-YOUNG KIO; celui-ci envoya le général LIU HOU faire le siège de Lo Yang, appartenant aux Tsin, mais l'entreprise échoua (362); Houan Wen qui se rendait compte du danger d'abandonner Lo Yang, conseilla vainement à Ngai Ti d'y transférer sa Cour, aussi deux ans plus tard Mou-young Kio réparant l'échec de Liu Hou s'empara de Lo Yang et de toute la province de Ho Nan (364). Ngai Ti.

Ngai Ti s'était mis entre les mains des Tao Che; épuisé par les drogues soi-disant merveilleuses que lui administraient les bonzes, il ne tarda pas à décliner et mourut à la deuxième lune de 365, âgé de 25 ans; il fut remplacé par son frère SE-MA YI, prince de Lang Ye.

To-pa CHE-I KIEN, prince de Tai, dont la capitale était à Yun Tchoung (aujourd'hui Houei-Jen hien, dans le Ta Yi Ti. Hai-si Koung.

T'oung fou, Chan Si), prépara la grandeur de sa dynastie, celle des Wei, en s'établissant fortement en Tartarie; il fut tué avec tous ses frères en 376 par CHE KIUN, son fils d'une concubine; son petit-fils Topa KOUEI échappa au massacre et s'établit plus tard à Tcheng Lo auquel il donna le nom de Wei; ce fut TAO-WOU TI le premier empereur Wei (386).

L'ambitieux SE-MA YUN désireux de s'emparer du pays de Chou pour s'y tailler une principauté, met le siège devant Tch'eng Tou, mais il est battu (366). L'année suivante mourait le fameux général des Yen, Mou-young Kio (367) et le prince de Ts'in, FOU KIEN, saisit cette occasion pour faire la guerre à Yen, mais il est attaqué par quatre princes de sa propre famille qui sont d'ailleurs battus.

Ces Ts'in ou Ts'ien Tsin sont rangés parmi les nations tibétaines, quoiqu'ils fussent des Mongols en réalité; ils ont pour ancêtre P'OU HOUNG, ou FOU HOUNG, chef des Barbares de Ti, au service de LIEOU YAO, roi de Tchao, puis de CHE HOU, roi des seconds Tchao, enfin de MOU TI, empereur des Tsin; en 349, il prit le titre de chen yu, donna à ses états le nom de Ts'in (Ts'ien Ts'in) et quand il fut tué en 350, son fils FOU KIEN le remplaça, établit sa capitale à Tch'ang Ngan dont il s'était emparé, et l'année suivante s'attribua un *nien hao*; il mourut, âgé de 49 ans, en 355; il eut pour successeurs FOU CHENG, son fils, détrôné et tué en 357 et FOU KIEN, fils de FOU HOUNG, qui est précisément le prince dont il est maintenant question.

Houan Wen, profitant des troubles qui déchirent Ts'in, marche contre Yen (369) mais le général MOU-YOUNG TCH'OUEI le défait. Mou-young Houei qui avait remplacé Mou-young Tsiouen en 360, jaloux des succès de Mou-young Tch'ouei chercha à le perdre, mais son général prévenu à temps s'enfuit chez son adversaire, Fou Kien, qui appréciait ses talents et l'accueillit à bras ouverts, puis déclara la guerre à Yen : Mou-young Houei fait prisonnier et détrôné (370) fut déporté à Tch'ang Ngan avec 40.000 familles de Sien Pi; la dynastie des Ts'ien Yen disparaissait avec lui.

D'autre part Houan Wen, irrité de ce qu'on ne lui permettait pas de prendre sa revanche de sa défaite par Mou-

young Tch'ouei, déposa l'empereur Yi Ti à la 11e lune de 371 (celui-ci devait mourir cinq ans plus tard, en 376, âgé de 45 ans) et le remplaça par un fils de Youen Ti, SE-MA YU.

Kien Wen Ti

Ce prince qui n'avait accepté la couronne qu'avec la plus grande répugnance, tomba bientôt malade et mourut âgé de 53 ans à la 7e lune de 372. Il eut pour successeur son fils SE-MA TCH'ANG-MING, âgé de dix ans, qu'il recommanda à deux de ses officiers SIEI NGAN et WANG TAN-TCHE.

Hiao Wou Ti.

Houan Wen qui était arrivé à la Cour juste après la mort de Se-ma Yu, tomba malade et mourut la 7e lune de cette même année 373, au moment même de l'avènement du nouvel empereur qui ne prit en mains que trois ans plus tard les rênes du gouvernement. Fou Kien, prince de Ts'in, continuant ses conquêtes, s'empare de Han Tchoung et des circonscriptions de Leang Tcheou et de Yi Tcheou (373) et en 377, il se rendait maître de la principauté de Tai contre Che Kiun; enhardi par ces succès, il veut se mesurer avec l'empereur lui-même (378) et ses officiers prennent Siang Yang (379), toutefois son général PAN TCHAO se fait battre par SIEI HIOUEN; divers vassaux de Fou Kien profitent de cette défaite pour se soulever mais ils sont écrasés; des révoltes éclatent, le prince de Ts'in pour occuper ses turbulents sujets envoie une armée formidable pour conquérir le sud-est de la Chine, elle est complètement battue par les généraux impériaux, SIEI HIOUEN, SIEI CHI et SIEI YEN, les trois fils du ministre Siei Ngan; Fou Kien est sur le point d'être fait prisonnier et n'échappe au désastre que grâce aux 30.000 soldats de Mou-young Tch'ouei (383). De nouvelles révoltes éclatent contre Fou Kien et en particulier Mou-young Tch'ouei, que ses services rendaient suspect, étant menacé de mort, se rend indépendant et ressuscite (384) le titre de Prince de Yen (Heou Yen); Fou Kien détrôné en 385 est tué peu de temps après; il est remplacé par son fils FOU P'EI qui périt à la bataille de Chen l'année suivante et par FOU TENG, neveu de celui-ci. On peut juger combien grand avait été le prestige de Fou Kien par ce fait qu'en 381 les royaumes du Si Yu, Tche Seu et Chan Chan (au sud du Lob Nor) l'avaient reconnu comme em-

pereur de la Chine; Fou Kien avait envoyé des troupes dans le Si Yu et, aidé par Tche Seu et Chan Chan, avait soumis Yen K'i (Karachahr) et K'ieou Tseu (Koutcha) ainsi que les autres royaumes de cette région; son général LIEOU KOUANG qui avait fait cette campagne s'arrogea le titre de Commandant général de toutes les forces de Leang Tcheou. Mou-young Tch'ouei s'étant emparé de la capitale des Ts'in, Yé (aujourd'hui Tchang Te fou, au Ho Nan), établit sa capitale à Tchoung Chan (aujourd'hui Ting Tcheou, au Tche Li), et se proclama empereur. Des querelles éclatèrent dans la famille des Mou-young qui résultèrent par la fondation en 384 de la dynastie rivale de SI YEN par MOU-YOUNG HOUNG qui régna à Tch'ang Tseu (Chan Si); cette dynastie n'eut qu'une brève durée de 13 ans quoiqu'elle ait compris sept souverains qui n'eurent qu'un règne éphémère : MOU-YOUNG HOUNG (384), MOU -YOUNG TCH'OUNG (385), qui se proclama empereur et s'empara de Tch'ang Ngan, TOUAN SOUEI, MOU-YOUNG YEN, MOU-YOUNG YAO, MOU-YOUNG TCHOUNG et MOU YOUNG YOUNG, le dernier, qui se remplacèrent successivement sur le trône en 386; avec Mou-young Young, tué en 394 par Mou-young Tch'ouei, roi de Heou Yen, s'éteignit cette dynastie Sien Pi.

Cependant des chevaux envoyés à Mou-young Tch'ouei par des Tartares Jeou Jen ayant été enlevés par LIEOU HIEN le roi de Heou Yen s'allia à To-pa KOUEI pour châtier le voleur qui fut battu et dont le frère fut établi par les vainqueurs comme roi des Wou Houan. Et pendant toutes ces luttes sanglantes, Tsin demeurait impassible, incapable de profiter des circonstances favorables pour assurer sa domination sur tout l'empire. Dans le pays de Ts'in, Fou TENG et YAO TCH'ANG se livrent à une guerre stérile, prétendant tous les deux au titre d'empereur : Fou Teng meurt en 394 et son successeur FOU TCH'OUNG fut tué à la 10e lune par le chef des Ts'in occidentaux (Si-Ts'in). Les Si Ts'in qui étaient Sien Pi, dont la capitale était à Pao Han (aujourd'hui Ho Tcheou, Kan Sou) avaient pour ancêtre K'I-FOU SE-FAN qui fut nommé roi des Mongols méridionaux par Fou Kien;

quand il mourut à Tch'ang Ngan, son fils K'I-FOU KOUO-JEN lui succéda et après la mort de Fou Kien prit un *nien hao*; il fut remplacé en 388 par son frère K'I-FOU K'IEN-HOUEI qui détruisit les Ts'ien Ts'in. D'autre part To-pa Kouei, qui avait repris sa liberté vis-à-vis de Mou-young Tch'ouei, écrasa le fils de celui-ci, MOU-YOUNG PAO, à San ho Pi, lui tuant 10.000 hommes (395). Le vieux Mou-young Tch'ouei se mit en marche contre le vainqueur, mais il tomba malade en route et mourut à l'âge de 71 ans; son fils MOU-YOUNG PAO lui succéda. YAO TCH'ANG, fonda la dynastie des HEOU TS'IN (384) qui régna à Tch'ang Ngan où il mourut en 393, il eut pour successeur son fils YAO HING, mort en 416, remplacé par YAO HOUNG ; les généraux de l'empereur Ngan, WANG WOU et LIEOU YU s'emparèrent de Tch'ang Ngan, Yao Houng fut tué (417) et avec lui s'éteignit la dynastie des Heou Ts'in.

L'empereur Hiao Wou périt lui-même, étouffé par une de ses femmes, à la 9e lune de 396; il avait trente-cinq ans; son fils Se-ma Tchoung (NGAN TI) le remplaça.

Ngan Ti.

L'empereur ignorait tout de ce qui se passait dans ses états : témoin des luttes sanglantes qui se livraient dans les pays voisins de l'empire, jouet des ambitieux qui exerçaient le pouvoir en son nom. C'est sous le règne de Ngan Ti qu'apparaît l'homme qui jettera à bas le trône toujours chancelant des Tsin : LIEOU YU.

Il est nécessaire de nous arrêter un instant sur les débuts de Lieou Yu qui fut le fondateur de la dynastie des SOUNG : « Il était originaire de P'oung Tch'eng, et d'une famille si pauvre que sa mère étant morte peu de temps après l'avoir mis au monde, son père qui manquait de moyens pour lui procurer une nourrice, était sur le point de l'abandonner, lorsque la mère de Lieou Houaï-king, se chargea de le nourrir avec son fils. Il montra dès sa plus tendre jeunesse un esprit vif et pénétrant; il apprit, sans le secours d'aucun maître, à connaître suffisamment les caractères pour lire les livres ordinaires; mais ces connaissances ne lui donnant pas de quoi vivre, il se mit à vendre des souliers. Comme il était plein de feu et que ce commerce n'était guère de

son goût, il perdait tout son temps à jouer avec les jeunes gens de son âge, ce qui lui attirait des réprimandes de ses voisins, qui le regardaient comme un fainéant incapable de rien faire [1] ».

Ce fut ce propre à rien, qu'en 399, LIEOU LAO-TCHE eut l'idée d'emmener avec lui quand il commença la lutte contre le pirate SOUN NGHEN qui, après avoir écumé les mers, ravagé les côtes du Tche Kiang, poursuivait ses déprédations sur terre. Lieou Lao-tche semble avoir deviné sous l'enveloppe du paresseux adolescent les qualités du vaillant soldat qui se distingua immédiatement contre l'ennemi. Lorsque Soun Nghen eut été battu par Lieou Lao-tche, celui-ci s'établit à Chang Yin et place Lieou Yu à Kiu Tchang. Quand Soun Nghen reprend le cours de ses exploits, et fait une nouvelle descente sur la côte, Lieou Yu chasse le pirate qui, toutefois, au lieu de reprendre la mer, remonte le Kiang jusqu'aux environs de Kien K'ang, sans résultat d'ailleurs.

En 401, une autre révolte plus grave met l'empire à deux doigts de sa perte : HIOUAN HIOUEN, un des gouverneurs provinciaux, se rend maître de Kien K'ang, se fait céder le trône par Ngan Ti qu'il nomme prince de premier ordre Ping Kou, avec résidence à Siang Yang (403) ; Lieou Yu, nommé Protecteur de l'empire, bat l'usurpateur qui est tué en 404 par Foung Ts'ien envoyé par le gouverneur de Ning Tcheou. L'empereur veut récompenser magnifiquement Lieou Yu de ses services en lui conférant les titres de Grand Maréchal de l'Empire et de Commandant de toutes les troupes ainsi que la présidence de tous les ministères : Lieou Yu refusa ces honneurs, mais plus tard il accepte la principauté de Yu Tchang (406) et enfin celle de Soung (418).

Un nouveau rebelle, TSIAO TSOUNG, s'empare du pays de Chou (405) et se proclame prince de Tch'eng Tou, mais un bien plus dangereux ennemi surgit dans la personne de HO-LIEN PO-PO ; peut-être est-il nécessaire de parler auparavant des royaumes de Yen et de Leang et de leur existence agitée.

1. MAILLA, IV, pp. 513-4.

Le royaume de Heou Yen dura peu après l'avènement de Mou-young Pao. To-pa Kouei marcha contre ce prince et assiégea Tchoung Chan (397) mais il fut obligé de renoncer à son entreprise lorsque Mou-young Pao, ayant quitté la ville, eut rejoint l'armée de Mou-young Houei; ce dernier fut d'ailleurs tué quelque temps après, alors qu'il complotait la mort de son souverain. To-pa Kouei, plus heureux dans une nouvelle attaque, ayant battu MOU-YOUNG LIN s'empara non seulement de Tchoung Chan mais aussi de Ye. Mou-young Pao fut tué en 397 et remplacé successivement par son fils MOU-YOUNG CHENG, mort en 401, et par MOU-YOUNG HI, fils de Mou-young Tch'ouei, qui fut assassiné à la 7e lune de 407 par KAO YUN, fils adoptif de Mou-young Pao tué en 409 par ses sujets; avec lui finit la dynastie des Heou Yen dont les États furent occupés par HOUNG PA, qui s'établit à Tchang li hien, dans le territoire de Young P'ing fou, dans le Tche Li; sa famille qui compte deux souverains seulement est désignée sous le nom de YEN DU NORD (PE YEN); quand il mourut en 430, il fut remplacé par son frère, FOUNG HOUNG, assassin de son neveu, qui fut détrôné par les Wei (436) et obligé de fuir en Corée dont le roi le fit mettre à mort (438).

Une autre branche des Yen est celle des NAN YEN ou YEN MÉRIDIONAUX qui n'eut qu'une bien courte durée et ne compte que deux princes; elle fut fondée par MOU-YOUNG TE, fils de Mou-young Houang et frère de Mou-young Pao, qui s'établit à Kouang Kou, à l'ouest de Ts'ing Tcheou fou, dans le Chan Toung; son neveu MOU-YOUNG TCH'AO qui le remplaça en 405, fut pris en 410 par Lieou Yu (Wou Ti), le premier empereur des Soung, alors général de Ngan Ti, et décapité à Nan King.

En 301, l'empereur Houei ayant donné, pour assurer la sécurité du pays, le gouvernement de Leang Tcheou, à TCHANG KOUEI, descendant de TCHANG EUL des Han, celui-ci créa le petit état feudataire de TS'IEN LEANG, à Ho Si (préf. de P'ing Yang, Chan Si); à sa mort (314) son fils TCHANG CHE se rendit indépendant; le dernier prince de cette dynastie TCHANG T'IEN-SI, fut détrôné en 376 par

Fou Kien, prince de Ts'ien Ts'in. LIU KOUANG, général de Fou Kien, commandant de Leang Tcheou, né à Lo Yang, descendant des tribus occidentales Ti, à la mort de son chef tué par Yao Tch'ang, prit le titre de duc de Tsieou Ts'iouen (385) puis en 395 celui de T'ien Wang (Roi Céleste); sa dynastie connue sous le nom de HEOU LEANG fut détruite en 403 par les Tsin, son dernier représentant LIU LOUNG ayant été tué. La dynastie des NAN LEANG (Leang méridionaux) eut pour chef un Sien Pi de Ho Si, T'OU-FA WOU-KOU, créé par Liu Kouang, comte de Kouang-Wou, puis prince de Si Ping, qui se révolta contre son bienfaiteur, lui enleva une partie de ses États et commença son règne en 397; le troisième et dernier prince de cette dynastie, NOUO-T'AN fut détrôné en 414 par K'I-FOU TS'EU P'AN, roi de Si Ts'in, et tué l'année suivante. La dynastie des PE LEANG (Leang septentrional) a pour origine MOUNG SOUEN, de la famille Tsiu K'iu, d'origine Hioung Nou, qui se révolta en 397 contre TOUAN YE, roi de Leang, prit en 401 le titre de roi, établit sa capitale à Kou Tsang (Kan Tcheou, Kan Sou); son fils et second successeur MOU KIEN fut détrôné en 439 par Wou, empereur des Wei. Enfin on désigne sous le nom de SI LEANG (Leang occidentaux) la dynastie créée à Touen Houang (Kan Sou) par LI KAO, qui se rendit indépendant des Pe Leang, (401) dont le roi Moung Souen détruisit le nouvel État en 421, le dernier prince LI SIUN (421) se suicidant; il est intéressant de noter que le septième descendant de LI HIN, tué en 420, fils et successeur de Li Kao, fut le premier empereur de la dynastie des T'ang (618).

Ho-lien Po-po, descendant du chef Hioung Nou K'iu Pei que nous avons mentionné sous Houei Ti, fonda en 407 la dynastie des HIA qui dura jusqu'à 431. Son père LIEOU WEI-CHIN avait été créé grand chen yu d'Occident par Fou Kien, roi des Ts'ien Ts'in; en 407, Ho-lien Po-po se révolta contre les Heou Ts'in, prit le titre de grand chen yu et donna à sa dynastie le nom de HIA, prétendant descendre de la célèbre dynastie créée par Yu le Grand. Il battit les Sien Pi, s'empara de Tch'ang Ngan et de tout le pays de Kouan Tchoung, établit sa Cour à Hia Tcheou dans le pays

des Ordos et prit le titre d'empereur; il mourut en 425; son successeur, HO-LIEN TCH'ANG fut tué en 428; le troisième et dernier prince de Hia, HO-LIEN TING attaqua le roi de Si Ts'in, K'I FOU MOU-MO; celui-ci déjà vaincu par Moung Souen, roi des Pe Leang, qui mit fin à sa dynastie, s'était refugié chez les Wei, à Ping Leang, dans le Chen Si; c'est là qu'il fut tué en 431 par le roi de Hia; le triomphe de ce dernier fut de courte durée : Les T'ou Yu Houen, d'origine Sien Pi du Leao Toung, qui avaient occupé les Etats de Ts'in, le défirent la même année et le remirent à l'empereur des Wei qui le fit mourir.

L'occupation de Tch'ang Ngan et du pays de Kouan Tchoung, jadis conquis par LIEOU YU, par Ho-lien Po-po, décida le prince chinois à se débarrasser d'un empereur incapable; Ngan Ti fut étranglé et on fit reconnaître pour son successeur SE-MA TE-WEN son frère.

Il était le dernier prince survivant de la famille des Tsin, tous les autres ayant été mis à mort sous prétexte de divers crimes. KOUNG TI craignant pour sa vie renonça au trône en faveur de Lieou Yu (420). **Koung Ti.**

« Lieou Yu fit élever un théâtre au milieu de la campagne sur lequel on dressa un trône, et le jour marqué dans la sixième lune, tous les mandarins de Kien K'ang s'assemblèrent. Tsin Koung Ti monta sur ce trône, où s'étant assis, Lieou Yu, debout à ses côtés, lut lui-même à haute voix l'acte de sa renonciation. Il en descendit ensuite, et ayant invité Lieou Yu à y monter, il se prosterna au pied du trône, et le reconnut pour son prince et pour le légitime empereur de la Chine; tous les mandarins rangés plus bas en habits des plus grandes cérémonies suivirent son exemple. Le nouvel empereur déclara Tsin Koung Ti prince du premier ordre, sous le titre de *Ling-ling*. Il lui assigna pour demeure le château de Mou ling hien à 50 lis au sud-est de Kien K'ang avec des gardes qui avaient son ordre secret de veiller sur sa conduite. La dynastie des Tsin occupa le trône 150 ans, et fut durant cet espace de temps dans des guerres et une agitation presque continuelles [1] ».

1. MAILLA, IV, pp. 593-4.

Koung Ti survécut peu à sa déchéance et il fut tué à la 9e lune de 421 ; il n'avait que trente-six ans.

La dynastie des Tsin, faible pendant presque toute sa durée (265-420) de 155 ans, aurait dû succomber de bonne heure sous les coups de ses ennemis, les Tchao, les Yen les Ts'in, les Leang, les Hia, mais, heureusement pour elle, ceux-ci se combattirent, s'entre-dévorèrent, et sa destruction finale fut retardée pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce qu'un adversaire assez puissant ayant écrasé toutes les principautés rivales, put enfin se trouver seul en présence des Tsin et les absorber à leur tour. Ce fut l'œuvre des Soung. En réalité l'histoire des Tsin est moins celle de leur dynastie que celle des dix-sept principautés ou royaumes qui naquirent et vécurent pendant la période de leur souveraineté presque nominale.

Septième Dynastie : TSIN *Occidentaux :* SI TSIN
Capitale : LO YANG

		Miao Hao		*Nien Hao*
1.	265	Wou Ti, † 290, à 55 ans, *Sema Yen*	265	T'ai Che
			275	Hien Ning
			280	T'ai K'ang
			290	T'ai Hi
2.	290	Houei Ti, empoisonné en 306, 11e lune, 47 ans, *Se-ma Tchoung*	290	Young Hi
			291	Young P'ing
			291	Youen K'ang
			300	Young K'ang
			301	Young Ning
		En 304, on prit temporairement les titres de Young Ngan de Kien Wou, de Young Ngan. (2e fois)	302	T'ai Ngan
			304	Young Hing
			306	Kouang Hi
3.	307	Houai Ti, détrôné en 311, 6e lune, tué en 313, 30 ans *Se-ma, Tche*	307	Young Kia
4.	313	Min Ti, détrôné en 316, 11e lune; tué en 317, 12e lune, 18 ans *Se-ma Ye*	313	Kien Hing

Dynastie des TSIN ORIENTAUX (TOUNG SIN) 317-420 *(Famille Se-ma). Capitale :* KIEN K'ANG (NAN KING).

		Miao Hao		*Nien Hao*
1.	317	Youen Ti, avec le titre de Tsin Wang; empereur en 318; transfère la capitale à Kien K'ang; † 322, 11e lune, à 47 ans, *Se-ma Jouei*	315	Kien Wou
			318	T'ai Hing
			322	Young Tch'ang
2.	323	Ming Ti, † 325, 8e lune, à 27 ans *Se-ma Chao*	323	T'ai Ning
3.	326	Tch'eng Ti, † 342, à 23 ans *Se-ma Yen*	326	Hien Ho
			335	Hien K'ang
4.	343	K'ang Ti, † 344, 9e lune, à 23 ans *Se-ma Yo*	344	Kien Youen
5.	345	Mou Ti, † 361, 5e lune, à 19 ans *Se-ma Tei*	345	Young Ho
			357	Cheng P'ing
6.	362	Ngai Ti, † 365, 2e lune, à 25 ans *Se-ma P'ei*	362	Loung Ho
			363	Hing Ning

7.	366	Ti Yi (Hai si Koung), détrôné en 371, 11[e] lune; † 376, 10[e] lune à 45 ans. *Se-ma Yi*	366	T'ai Ho
8.	371	Kien Wen Ti, † 372, 7[e] lune, à 53 ans. *Se-ma Yu*	371	Hien Ngan
9.	373	Hiao Wou Ti, tué en 396, 19[e] lune, à 35 ans *Se-ma Yao*	373	Ning K'ang
			376	T'ai Youen
10.	397	Ngan Ti, tué en 418, 12[e] lune, à 37 ans *Se-ma Yi-tê*	397	Loung Ngan
			402	Youen Hing
			402	Loung Ngan
			402	Ta Hiang
			403	Youen Hing
			405	Yi Hi
11.	419	Koung Ti abdique en 420, 6[e] lune; tué en 421, 9[e] lune, à 36 ans. *Se-ma Tchin-tê*	418	Youen Hi

CHAPITRE XIV

Nord-Sud (Nan Pe Tch'ao). — VIIIe Dynastie : Les Soung.

La chute des Tsin et l'avènement de Lieou Yu (420) marquent le commencement de la période connue dans l'histoire de Chine comme celle de Nord-Sud, *Nan Pe Tch'ao*. Tandis que les Soung règnent à Kien K'ang (Nan King), la Chine septentrionale est divisée entre les six royaumes ou principautés dont j'ai déjà rappelé l'histoire; énumérons-les : 1° Pe Yen, près de Young P'ing, Tche Li, détruit en 436 par les Wei, Foung Houng régnait en 420; 2° Si Ts'in, district de Ping leang Chen Si, roi K'i-fou Ts'eu-pan, détruit en 431 par les Hia; 3° Pe Leang, à Kan Tcheou, aujourd'hui dans le Kan Sou, roi Moung Souen, détruit en 439 par les Wei; 4° Wei ou Youen Wei, roi Ming Youen Ti (To-pa Se); 5° Si Leang, Cour à Tsieou Ts'iouen, Touen Houang, Kan Sou, roi Li Siun, détrôné en 421 par Moung Souen; enfin 6° Hia, Cour à Hia Tcheou (Ordos), roi Ho-lien Po-po, détruit en 431.

Lieou Yu connu dans l'histoire comme Kao Tsou Wou Ti donne à sa dynastie le nom de sa principauté de Soung; il s'empresse d'assurer la fortune de sa famille en disposant des postes les plus importants en faveur de ses fils et de ses frères, et il témoigne sa gratitude envers sa mère-nourricière qui l'avait accueilli alors que son père veuf était dénué de ressources en l'élevant au rang d'impératrice. Pour ses débuts, Wou eut le plaisir d'apprendre que son général Tou Houei-tou (Do Huê-dô) avait vaincu le Lin-yi. Le Lin-yi ou Tchampa était alors déchiré par des luttes intestines qui ne l'empêchaient pas toutefois de continuer ses relations avec la Chine; même il y avait envoyé encore des ambassadeurs en 414 et en 417. Les Wou Ti.

Tchams faisaient des incursions en territoire chinois, pillant et massacrant les habitants; à l'automne de 420, Tou Houei-tou marcha contre eux et leur infligea « une sanglante défaite : la moitié de leur armée resta sur le terrain. Ils offrirent comme gage de leur soumission, de grands éléphants domestiques, de l'or, de l'argent et du coton [1] ».

En 421, Wou désigna son fils Lieou Yi-Fou comme prince héritier et pour supprimer un rival possible, il fit étouffer à la 9e lune, le malheureux Koung Ti qui n'avait que 36 ans et n'échappa pas au sort qu'il avait cherché à éviter en abdiquant. Son meurtrier lui survécut peu : Wou mourut en effet, à la cinquième lune de l'année suivante (422), à 60 ans; malgré ses crimes, on a fait de ce prince un éloge pompeux qui me paraît singulièrement exagéré.

« C'était un prince né avec les plus grandes qualités et avec des inclinations supérieures à sa naissance. Brave sans ostentation, sévère sans dureté, il fut également habile dans la guerre et dans le conseil sans tenir à son sentiment d'une manière trop opiniâtre. Modeste sans affectation, il fut doux, honnête et même bon à l'égard de tout le monde. Simple dans ses habits, frugal à sa table, il n'ambitionna pas de somptueux édifices. Le trône sur lequel il monta ne corrompit point ses mœurs et ne lui fit point changer sa façon de vivre. On le vit rarement sortir du palais uniquement pour son plaisir. Modéré dans ses passions, il eut peu de femmes et elles n'eurent jamais assez d'empire sur lui pour le faire manquer aux devoirs du trône... Il ne marqua aucun attachement pour les richesses et évita soigneusement tout ce qui ressentait trop le faste et la magnificence. Il préférait de distribuer aux pauvres l'argent qu'il aurait consommé pour de pompeuses superfluités. Kao Tsou, constant dans la doctrine des anciens sages, rejetait avec mépris les autres sectes introduites dans l'empire. Il n'était nullement crédule à l'égard des phénomènes qui paraissaient dans le Ciel ou sur la Terre, persuadé que ces sortes de pronostics ne pouvaient nuire à ceux qui s'attachaient à pratiquer la vertu. En un mot, Kao Tsou fut un grand

1. G. Maspero, *Le Royaume de Champa*, p. 90.

prince, dont la réputation aurait été sans égale, si une barbare politique ne l'avait obligé d'en ternir l'éclat pendant les dernières années de sa vie [1] ».

Le prince de Wei, To-pa SE, qui avait vécu en paix avec Wou Ti qu'il redoutait, dès qu'il eut appris la mort de cet empereur, se prépara à envahir le territoire des Soung, et malgré les conseils de son ministre T'SOUEI HAO, ses armées, sous les ordres du général HI KIN franchirent le Houang Ho : SE-MA TCHOU-TCHE et YEN LENG, gouverneur de Tchen Lieou, se rendirent avec leurs troupes aux Wei qui s'emparèrent de la ville de HOUA TAÏ (Ho Nan) appartenant aux Soung. La prise de Kin young tch'eng par les Wei leur donna Lo Yang et ils assiégèrent Hou Lao défendu par le valeureux MAO TE-TSOU, qui après une défense héroïque est fait prisonnier, mais son vainqueur ne survit pas à son succès, To-pa Se (Ming Youen Ti) meurt à la onzième lune de 423; il n'avait que 32 ans; il est remplacé par son fils aîné To-pa TAO (T'ai Wou Ti). Si les Wei luttaient victorieusement contre les Soung, ils avaient, de leur côté à souffrir des attaques des Jeou Jen ou Jouan Jouan qui faisaient des incursions continuelles sur leurs territoires, pillant et ravageant; suivant l'exemple de Ts'in Che Houang Ti, en 423, To-pa Se avait, pour arrêter les incursions de ces brigands, fait élever une muraille de plus de 2000 li de long, depuis Tche Ting jusqu'à Wou Youen. Chao Ti.

Un nouveau danger menaçait la Chine à sa frontière septentrionale; nous connaissons le rôle joué dans la chute des Hia par une tribu Sien Pi du Leao Toung, les T'ou Yu Houen; son premier chef fut le chen yu POU KOUEI, fils de MO YEN, qui eut lui-même deux fils : T'OU YU HOUEN, l'aîné, par une concubine, et MOU-YOUNG HOUEI, prince de Ts'ien Yen, mort en 333; T'OU YU-HOUEN eut pour sa part 700 familles; les deux frères s'étant brouillés, T'ou Yu Houen se dirigea vers l'ouest avec les familles qui relevaient de lui, s'établit entre Ho Tcheou et le Kou-kou nor et mourut en 317, âgé de 72 ans, laissant 60 fils, dont l'aîné

1. MAILLA, V, pp. 5-6.

T'OU YEN, le remplaça et fut tué en 329 par les K'iang; le fils et successeur de ce dernier, CHE YEN, mort en 351, donna à son peuple le nom de son ancêtre T'ou Yu Houen; après lui régnèrent PIE KI, fils de Che Yen, mort en 371, CHE LIEN, fils de Pie Ki, mort en 390, CHE PI, mort en 400, et WOU KIE TI, mort en 405, tous les deux fils de Che Lien, puis TCHOU LO HAN (Wou Wang) qui prit le titre de grand Chen yu, mort en 417, et OTÇAI, fils tous les deux de Che Pi; en 423, ce dernier envoya pour la première fois une ambassade à la Cour des Soung à Kien K'ang pour reconnaître comme suzerain l'empereur et lui payer le tribut. Otçai mourut l'année suivante (424) laissant vingt enfants dont MOU KOUEI, mort en 436, et MOU-LI YEN, mort en 452, qui le remplacèrent successivement sur le trône. Nous aurons à revenir plus tard sur ce dernier prince.

Pendant ce temps l'empereur Chao Ti négligeant les affaires s'adonnait à la chasse et aux plaisirs; à la 5e lune de 424 il fut déposé et mis à mort le mois suivant; il avait dix-neuf ans; on le remplaça par son frère LIEOU YI-LOUNG (Wen Ti) qui n'avait que dix-huit ans.

Wen Ti. Malgré son jeune âge, le nouvel empereur assuma la charge des affaires : d'ailleurs la lutte entre les Wei et les Hia écartait, temporairement du moins, le principal danger que pouvait courir la dynastie des Soung. En 430, le général TAO YEN-TCHE envoyé par Wen Ti, réussit même à reprendre aux Wei les villes de Houa Taï, de Hou Lao, etc. dans le Ho Nan, jadis conquises par les Wei. D'autre part, le prince de Hia envoyait une ambassade à Kien K'ang, non seulement pour conclure la paix mais pour former une alliance contre l'ennemi commun: les Wei; les alliés devaient se partager le Hou Pe; le pays à l'est des Heng Chan appartiendrait aux Soung, à l'ouest, aux Hia.

Mais To-pa TAO ne restait pas inactif; tandis que son général NGAN KIAI prenait K'in young tch'eng et Lo Yang, lui-même s'emparait de P'ing Leang, puis de Tch'ang Ngan, faisait rentrer le Ho Nan sous la domination Wei, et concluait la paix avec l'empereur (431) sans

doute pour conserver sa liberté vis-à-vis des Jeou Jen qu'il avait défaits deux années auparavant.

L'empereur lui-même avait besoin de cette paix pour faire tête aux rébellions qui éclataient dans ses territoires : tour à tour il avait à lutter contre un prétendant se disant un prince survivant des Tsin aidé par TCHAO KOUANG qui mit le siège devant Tch'eng Tou; la révolte du tartare YANG NAN-TANG fut étouffée au pays de Han Tchoung.

Ce qui montre l'importance prise par les Wei et la renommée qu'ils avaient acquise au dehors, fut l'ambassade arrivée à la 5e lune de 435 à leur Cour, envoyée par neuf des royaumes du Si Yu : Kiu Che, Sou Le, Wou Souen, Yuei Pou, Kiei Pou Tou, Chan Chan, Yen K'i, Tche Che et Sou té, jadis nommé Yen Ts'ai. To-pa Tao extrêmement flatté de cette démarche, voulut y répondre par l'envoi d'une somptueuse ambassade dirigée par WANG NGHEN-CHENG accompagné de vingt mandarins. Les Jeou Jen s'opposèrent au passage de cette mission, mais une deuxième fut plus heureuse et se rendit en 437 chez les Wou Souen; immédiatement seize royaumes du Si Yu se placèrent sous la protection des Wei.

En 445, MOU-LI-YEN, chef des T'ou Yu Houen, défait par les Wei, s'enfuit à Khotan dont il s'empara après en avoir tué le roi; l'année suivante, il retourna dans son pays où il mourut en 452, après 17 ans de règne; il fut remplacé par CHE YIN, fils de TCHU-LO-HAN, qui reçut de l'empereur de la Chine les titres de roi de Ho Nan et de Si Ping; quand il mourut en 481, son fils T'OU-YE HEOU lui succéda.

Une nouvelle dynastie, la troisième, avait été créée au Lin Yi (Tchampa) vers 420, par FAN YANG-MAI qui continua avec la Chine les relations de ses prédécesseurs; lorsqu'il mourut à la fin de l'année 421, il fut remplacé par son fils TOU qui prit également le nom de YANG MAI; tout en envoyant le tribut à la Chine (430) il convoitait le tcheou de Giao ; YOUEN MI-TCHE venait d'être nommé gouverneur de Giao Chi (Kiao Tche), et l'attaqua à diverses reprises; l'empereur dès 443 décida d'entreprendre une expédition contre le Lin Yi qui n'eut lieu que deux ans plus

tard sous la direction de T'AN HO-TCHE, gouverneur du tcheou de Giao, auquel était adjoint TSOUNG K'IO. Après avoir infligé une sanglante défaite à Fan Yang-mai, T'an Ho-tche entra à Campâpura et y fit un riche butin. « Tout le pays fut occupé, les temples mis à sac et les statues fondues et transformées en lingots : on en tira 100.000 livres d'or pur[1] ». Après le départ des Chinois, Fan Yang-mai rentra dans Campâpura et mourut de chagrin peu de temps après (443); il fut remplacé par le pacifique FAN CHEN-TCH'ENG.

Cependant, l'empereur, dont l'exemple fut suivi par To-pa Tao, encourageait les lettres et les sciences, et faisait construire des collèges (438); étant tombé malade, les affaires de l'État furent administrées par le premier ministre LIEOU YI-KANG mais qui fut remplacé, dès que Wen Ti fut rétabli, par LIEOU YI-KOUNG en même temps que LIEOU SIUN était nommé gouverneur de Hang Tcheou. Wen Ti était un prince doux, bienfaisant, débonnaire et la paix régnait dans ses Etats tandis que To-pa Tao (Wou Ti) était en lutte continuelle contre les Jeou jen et pas toujours avec succès (443) et à l'instigation de Ts'ouei Hao, fervent taoïste, organisa la première persécution contre les bouddhistes, considérés comme dangereux, dont les bonzes furent poursuivis et les temples détruits (446). Sous prétexte d'occuper ses troupes, To-pa Tao attaqua les Soung (449), passa le Houai Ho, arriva jusqu'aux bords du Kiang, mais frappé des armements des Soung, il conclut la paix et demande pour son fils la main d'une princesse impériale qui lui est refusée; profondément blessé il recommence la guerre en 451; obligé de lever le siège de Hin Yi défendu par TSANG TCHE, il se venge en ravageant les régions de Yen Tcheou, Siu Tcheou, Yu Tcheou, Tsing Tcheou et Ki Tcheou. A la suite d'intrigues de Tsang Ngai, le fils aîné de To-pa Tao et son héritier, TO-PA HOUANG meurt en 451; craignant des représailles, Tsang Ngai fait étrangler To-pa Tao lui-même à la 3e lune de 452, mettre à mort son fils TO-PA HAN et donne le trône à un frère de ce dernier

1. G. MASPERO, p. 98.

To-pa Yu : les Soung profitant des dissensions des Wei attaquent ceux-ci mais sans succès. To-pa Yu (Nan-ngan Wang) est à son tour étranglé (10e lune de 432) par ordre de Tsang Ngai qui est enfin condamné à mort par Lieou Ni qui fait proclamer empereur des Wei, To-pa Siun (Wen-Tch'eng Ti) petit-fils de To-pa Tao (T'ai Wou Ti).

Pas plus que les Wei, les Soung n'échappent aux troubles intérieurs : le prince héritier Lieou Chao est déclaré inhabile à régner et son frère Lieou Siouen est condamné à mort à cause de leurs intrigues avec un Tao Che qui prend la fuite : profitant d'un sursis, Lieou Chao fait assassiner l'empereur, son père, à la deuxième lune de 453, par une de ses créatures Tchang Tch'ao-tche, puis fait mettre à mort la princesse P'ou Chou-fei, mère de Lieou Siouen, et d'autres favoris de Wen Ti, et enfin se proclame empereur.

Un autre de ses frères Lieou Tsiun, prince de Wou Ling, étant en province, échappa au massacre de sa famille, mais Lieou Chao donna à Chen K'ing-tche, l'ordre de le faire périr; celui-ci, au lieu d'obéir, organisa la résistance contre Lieou Chao avec trois autres princes de la dynastie des Soung survivants : Lieou Youen-king, Lieou Yen-soun et Lieou Yi-Siouen, et des généraux tels que Tsang Tche et Lou Chouang. Lieou Youen-king défit Lieou Chao devant Kien K'ang et Lieou Tsiun fut proclamé empereur (Hiao-Wou Ti, 454).

Hiao Wou Ti.

Lorsque Tsang Tche entra à Kien K'ang, Lieou Chao abandonné des siens, voyant sa situation désespérée, voulut se jeter dans un puits; il en fut empêché, mais peu de temps après il fut mis à mort avec ses quatre fils ainsi que Lieou Siouen et ses trois fils; l'assassin de l'empereur Wen, Tchang Tch'ao-tche, fut mis en pièces; enfin Lieou Chou, prince de Nan Ping, frère du nouvel empereur qui nourrissait des projets ambitieux fut empoisonné. Tsang Tche qui avait été blessé de certains procédés à son égard, songeant à la révolte, fit des offres de service à Lieou Yi-siouen, prince de Nan Kiun, dont la fille avait été séduite par l'empereur. Lieou Yi-siouen poussé par ses conseillers, en particulier par Lou Chouang, leva l'étendard de la

révolte. Lou Chouang, soldat habile mais ivrogne fieffé, et Tsang Tche commandèrent ses troupes, le premier au nord du Kiang, le second au sud. Lou Chouang attaqué et battu par Chen K'ing-tche et SIEI NGAN-TO, fut tué; peu après Tsang Tche poursuivi à son tour par ce dernier fut arrêté et on lui coupa la tête; enfin Lieou Yi-siouen surpris par TCHOU SIOU-TCHE fut mis à mort avec seize de ses enfants et un grand nombre de ses partisans à Kiang Ling (454). Hiao Wou Ti devenu, après ces exécutions, paisible possesseur du trône, mais redoutant, il venait d'en faire l'expérience, l'influence grandissante des princes feudataires, promulgua une loi pour affaiblir leur puissance. Néanmoins, quelques années plus tard (455), un prince de la famille impériale, LIEOU TAN, mécontent, se révolta, mais il fut tué, sa résidence, Kouang Ling, prise par Chen K'ing-tche, et la mère et la femme du rebelle n'échappèrent que par le suicide à la vengeance du vainqueur.

L'empereur, désormais tranquille, se livre à sa passion pour la chasse et les plaisirs; épuisé par la débauche, il meurt, âgé de 35 ans, à la 5e lune de 465; et il est remplacé par son fils LIEOU TSIÉ-NIÉ (Ts'ien Fei Ti) qui n'avait que seize ans.

Ts'ien Fei Ti. Ce prince sanguinaire, après la mort de l'impératrice sa mère, se livra à toutes ses passions et se signala par ses cruautés; à la onzième lune, l'eunuque CHEOU TSI-TCHE débarrassa l'empire de cette bête sauvage, délivra de leur captivité les trois oncles de Fei Ti, LIEOU HIOU-JEN, LIEOU HIOU-YOU et LIEOU YU, et fit proclamer empereur ce dernier (Ming Ti).

Ming Ti. Les débuts de ce prince furent heureux : il confia l'administration de l'empire à des gens habiles et fit châtier les misérables qui avaient participé aux crimes de Fei Ti. Cependant le trône lui était disputé. TENG WAN mit en avant la candidature d'un jeune prince de douze ans, LIEOU TSEU-HIUN, qu'il prétendit être fils de l'empereur Hiao Wou Ti, et réunit autour de lui des forces nombreuses, mais les troupes impériales mirent le siège devant Kiang Tcheou où étaient assemblées les troupes rebelles et où

résidait le prétendant; Teng Wan est assassiné et Lieou Tseu-hiun, livré par TCHANG YUE à Lieou Hiou-jen qui dirigeait le siège, est décapité et sa tête ainsi que celle de son général sont transportées à Kien K'ang (466). MING TI donna alors libre cours à ses instincts sanguinaires; pour se débarrasser de rivaux éventuels, il fit massacrer quatorze de ses frères, fils survivants sur dix-huit laissés par Hiao Wou Ti.

Le prince de Wei, WEN-TCH'ENG TI (TO-PA SIUN) étant mort à la 5e lune de 465, fut remplacé par son fils HIEN-WEN TI, qui fut empoisonné par sa femme en 476; il avait abdiqué en 471 et avait eu pour successeur son fils HIAO WEN TI (TO-PA HOUNG); les Wei marchèrent contre les Soung et leur général MOU-YOUNG PE-YAO s'empara de plusieurs villes (467) et en particulier de Toung Yang après un long siège et soumit les régions de Tsing Tcheou et de Ki Tcheou (469); d'ailleurs Ming Ti avait facilité la tâche du chef victorieux, car un grand nombre d'officiers au service des Soung, écœurés de la cruauté de leur souverain, étaient passés aux Wei.

Ming Ti était sans enfant : il adopta et reconnut pour son fils aîné et prince héritier LIEOU YU, né de son favori LI TAO-EUL et d'une concubine impériale, TCH'EN.

La crainte de voir échapper le trône à cet enfant amena Ming Ti à commettre un grand nombre de crimes : il fait assassiner au cours d'une chasse Lieou Hiou-you par Cheou Tsi-tche : à son tour celui-ci est massacré; Lieou Hiou-jen, prince de Kien Ngan, et Lieou Hiou-ju, prince de Pa-Ling, subissent le même sort; il ne reste plus de la famille impériale comme prince en ligne directe que le seul Lieou Hiou-fan que sa faiblesse d'esprit ne semble pas rendre redoutable (471).

Le tyran proscrit les gens de mérite; il fait empoisonner WOU HI, gouverneur de Yu Tcheou, qui avait grandement contribué à l'écrasement du rebelle Lieou Tseu-hiun; il épargne SIAO TAO-TCH'ENG qui lui portait ombrage à cause de son mérite, mais dans lequel il voit un futur protecteur pour son fils adoptif, et sans raison, il fait périr WANG

KING-WEN, gouverneur de Yang Tcheou et prince de Kiang Ngan, ainsi que LIEOU SI, gouverneur de Yu Tchang. Ming Ti tombe malade; sentant la gravité de son état, il nomme Siao Tao-tch'eng général de ses troupes, et il meurt à la 4e lune de 472, âgé de 34 ans; Lieou Yu (HEOU FEI TI, FEI TI II ou TS'ANG WOU WANG lui succède.

Ts'ang Wou Wang.

Le commencement de ce règne fut troublé par Lieou Hiou-fan, épargné par Ming Ti, qui sous le prétexte de venger le meurtre de ses deux frères, marcha de Siun Yang sur Kien K'ang, mais il fut assassiné par deux transfuges et sa tête fut portée à la capitale par ordre de Siao Tao-tch'eng qui étouffa la rébellion.

Lieou Yu ne tarda pas à montrer les plus mauvais instincts; déclaré majeur à douze ans (471), il courait les rues, se mêlant à la populace; il ne prenait pas le titre d'empereur, mais celui de LI *Tsiang-kiun*, général LI, reconnaissant qu'il était le fils de Li Tao-eul et non de Ming Ti. Un prince de la famille Soung, LIEOU KING-FOU, à son tour leva l'étendard de la révolte, mais il fut décapité (476). Enfin Lieou Yu lui-même fut mis à mort par ordre de Siao Tao tch'eng, un jour qu'on l'avait rapporté au palais ivre-mort (7e lune 477); il n'avait que 15 ans. On voulait proclamer empereur Siao Tao-tch'eng, mais celui-ci fit monter sur le trône LIEOU TCHOUEN, troisième fils adoptif de Ming Ti, âgé de onze ans.

Chouen Ti.

Le Commandant général de King Tcheou et de Siang Tcheou, CHEN YU-TCHE, ennemi de Siao Tao-tch'eng, marcha contre lui, mais après une courte guerre, fut réduit à se pendre (478). HOUANG HOUEI, autre ennemi du général tout puissant fut mis à mort et Siao Tao-tch'eng maître de la situation, plaça son fils, ses frères et ses autres parents dans les postes les plus importants, se créa Duc *(Koung)* puis Prince *(Wang)* de Ts'i (479). CHOUEN TI, moitié par menaces, moitié par promesses, abdiqua en sa faveur à la 4e lune, fut transféré au palais de Tan Yang, créé prince du premier rang, du titre de Jou Yin, mais quelques jours plus tard était massacré avec toute sa famille dont il ne restait qu'un enfant LIEOU TSUN-KAO. Avec Chouen Ti,

âgé de 13 ans, finit la dynastie peu glorieuse des Soung qui fait place à celle des Ts'i.

Époque Nord et Sud. — Nan Pe Tch'ao.

Huitième Dynastie : Soung (420-479) (*Maison de* Lieou).
Capitale : Kien K'ang (Nan King).

1.	420	Wou Ti, † 422, à 60 ans, *Lieou Yu*	420	Young Tch'ou.
2.	423	Chao Ti (Ying Yang Wang), détrôné en 424, 5e lune; tué en 424, 6e lune, à 19 ans *Lieou Yi fou.*	423	King P'ing.
3.	424	Wen Ti, tué en 453, 2e lune, à 47 ans, *Lieou Yi-loung.*	424	Youen Kia.
4.	454	Hiao Wou Ti, † en 465, 5e lune, à 35 ans, *Lieou Tsing.*	453	Hiao Kien.
			457	Ta Ming.
5.	465	Ts'ien Fei Ti, tué en 465, 11e lune, à 17 ans, *Lieou Tseu-ye.*	464	Young Kouang.
6.	465	Ming Ti, † en 472, 4e lune, à 34 ans, *Lieou Yu.*	465	King Ho.
			465	T'ai che.
			472	T'ai Yu.
7.	473	Ts'ang Wou Wang, ou Heou Fei Ti, tué en 477, 7e lune, à 15 ans, *Lieou Yu.*	472	Youen Houei.
8.	477	Chouen Ti, abdique, 4e lune et est tué, 5e lune, en 479, à 13 ans, *Lieou Tchouen.*	477	Cheng Ming.

CHAPITRE XV.

Les Ts'i. — Les Leang. — Les Wei.

NEUVIÈME DYNASTIE : LES TS'I.

Kao Ti. SIAO TAO-TCH'ENG se vantait d'être le quarante-huitième descendant en droite ligne de Siao Ho, l'un des principaux partisans de LIEOU PANG, le fondateur de la dynastie des Han. Siao Ho avait empêché la destruction des archives officielles lors de la prise de Hien Yang, capitale des Ts'in, et c'est sur son conseil que Tch'ang Ngan avait été choisi comme le siège du gouvernement de la nouvelle dynastie; plus tard il devint premier ministre.

Lieou Tchang, mécontent de l'avènement de Siao Tao-tch'eng, demande l'appui du prince de Wei et lui offre le titre d'empereur, se contentant d'être son vassal pour le Kiang Nan. Le Prince de Wei accepte sa proposition et lui envoie pour le seconder TO-PA KIA, prince de Leang Kiun (480); les deux chefs mettent le siège devant Cheou Yang, capitale de la province de Leang Tcheou au commandement de laquelle venait d'être nommé WAN TCHOUNG-FOU qui les obligea d'abandonner leur attaque; ils ne furent pas plus heureux devant K'iu Chan, clef du Houai Ho, défendu par HOUEN YOUEN et YOUNG TCHING (481).

C'est sous le règne de Kao Ti qu'apparaît, croyons-nous, pour la première fois dans l'histoire chinoise le nom d'un prince K'i TAN. Les K'i Tan, tribu toungouse du nord du Leao Toung, battus jadis par les Hioung Nou sous les Han, s'étaient réfugiés dans les montagnes Sien Pi; en 479, leur prince MOU HO FO WO KAN vint à la tête de plus de 10.000 hommes se soumettre au Prince de Wei qui les établit à l'est de la rivière Pe Lang.

Kao Ti, âgé de 56 ans, mourut à la 3e lune de 482, lais-

sant quatorze fils; le prince héritier SIAO TSEU (WOU TI) le remplaça. Kao Ti « était un prince grand, bien fait, d'un port majestueux, ennemi de la frivolité; il était profond dans les sciences, et il écrivait surtout avec beaucoup d'éloquence, d'esprit et de netteté. Modeste dans ses habits et dans ses équipages, il détestait ce faste inutile qui ne sert qu'à nourrir l'orgueil [1] ».

Wou Ti.

Le premier soin du nouvel empereur fut de régler d'une manière uniforme les appointements et l'avancement des fonctionnaires à un degré supérieur. En 485, le prince de Wei fit une nouvelle division de ses possessions qu'il partagea en 38 *tcheou*, dont 25 dans le Ho Nan, au sud du Houang Ho et 13 dans le Hou Pe. Quatre années plus tard la princesse FOUNG CHE gouvernait avec habileté les Etats de Wei depuis la mort de son mari qu'elle avait empoisonné en 476; elle avait été extrêmement sévère à l'égard du prince héritier TO-PA HOUNG qui avait succédé à son père. Wou Ti envoya à ce prince une ambassade pour lui porter ses condoléances à laquelle To-PA Houng répondit par une mission semblable dirigée par LI PIAO.

L'empereur passionné pour la chasse avait abandonné les rênes du gouvernement au prince héritier SIAO TCHANG-MAO, perdu dans la débauche, qui mourut heureusement au commencement de 493; il fut remplacé par SIAO TCHAO-YE, petit-fils de Wou Ti.

Yu Lin Wang.

L'empereur ayant désigné Siao Louen et Siao Tseu-leang pour aider son successeur dans le gouvernement, mourut âgé de 54 ans après onze ans de règne, à la 7e lune de 493.

Ce règne fut de courte durée : des troubles furent fomentés à Kien K'ang par Siao Louen, *Chang chou ling* (Président des Ministères) et à la 7e lune, l'empereur âgé de 21 ans fut assassiné par SIAO TCHEN, l'un des conspirateurs; il laissa peu de regrets à cause de ses vices.

Hai Ling Wang.

Siao Louen désigne le propre frère de Siao Tchao, SIAO TCHAO-WEN pour le remplacer, mais il fait massacrer les principaux fonctionnaires ainsi que la plupart des princes, prend le titre de général de l'empire et maintenant, sûr de

1. MAILLA, V, pp. 159-160.

la situation, il détrône Siao Tchao-wen, le fait empoisonner à la 10e lune et s'empare du trône (MING TI).

Ming Ti. Le prince de Wei n'avait pu voir sans indignation la conduite de Siao Louen et marcha contre lui à la tête d'une formidable armée de 300.000 hommes, mais sa campagne ne fut pas couronnée de succès. En 496, To-pa Houng changea en YOUEN le nom de sa dynastie TO-PA; il expliqua dans l'ordre suivant les raisons de ce changement :

« Les Tartares du Nord appellent la terre en leur langue *To*, et le maître ou le seigneur *Pa*. Ma famille descend originairement de l'empereur Houang Ti; et comme cet ancien empereur régnait par la vertu de la Terre, c'est ce qui fit prendre à mes ancêtres le nom de *To-pa* pour nom de famille. La couleur jaune est probablement la couleur de la Terre et cette couleur tient le milieu entre les cinq couleurs; la terre jaune est la première de toutes les productions de la nature. Ainsi TO-PA et YOUEN dans ce sens signifie la même chose. A l'avenir on appellera ma famille du nom de YOUEN et non de celui de TO-PA [1] ».

Il est bon de rappeler que suivant leur tradition, les To-pa venaient de P'ing Tch'eng, près du Baïkal; descendus de la Sibérie, vers les sources de la Lena et de l'Ienesei, ces toungouses sien pi avaient été d'abord connus sous le nom de So T'eou ou So To, à cause de leurs cheveux tressés avec des cordelettes (têtes ficelées).

Ming Ti était un prince cruel et avare : sans aucune raison il fait mettre à mort WANG YEN et SIAO YI qui l'avaient pourtant bien servi. Étant tombé malade il fit arrêter tous les descendants de Kao Ti, son oncle, et de Wou Ti, son frère, qui se trouvaient à Kien K'ang et les fit périr ainsi que leur postérité dans la crainte qu'ils ne fussent rivaux des princes de la propre branche de sa famille (498). La guerre avec les Wei, qui s'étaient emparés de Sin Ye dès 497, sauva la vie à SIAO YEN, qui devait être le chef de la dynastie suivante. Ming Ti qui n'avait que 47 ans mourut à la 7e lune de 498; son fils SIAO PAO-KUEN ou HOUEN HEOU, lui succéda.

1. MAILLA, V, p. 185.

La guerre continuant contre les Wei, le nouvel empereur nomma TCHEN H'IEN-TA, commandant en chef de ses troupes; les débuts de ce général furent heureux : il s'empara de la ville de Ma Kiouen et du pays de Nan Yang, mais ensuite il fut battu et mis en déroute par Youen Hia, général des Wei; ce désastre ne fit pas perdre à Tchen H'ien-ta, la confiance de l'empereur, qui le nomma commandant général des troupes impériales dans le département de Kiang Tcheou. En 499 mourait le Prince de Wei, HIAO WEN TI, son règne de 29 ans fut marqué par les nombreuses ambassades qu'il reçut des pays étrangers : en 474, de Yen Ts'ai, de Corée, des K'i Tan; en 476, des Persans, des Coréens, des K'i Tan, des Kou mou ki; en 477, des Indiens voisins de l'Indus [1]. Son fils YOUEN KIO (SIOUEN WOU TI) lui succéda. Toung Houen Heou.

L'empereur adonné au plaisir laissait l'administration entre les mains de ministres qui se renversaient les uns les autres. Enfin SIAO YEN le remplaça par son frère SIAO PAO-YOUNG (HOUO TI), et marcha sur Kien K'ang, où HOUEN HEOU ne considérant pas la révolution comme sérieuse, restait en sécurité; il fut cruellement détrompé par l'arrivée des troupes de son rival et il fut massacré par WANG KOUO-TCHEN, à la 12e lune de 501, n'ayant que 19 ans. Siao Yen était maître de l'Empire; l'impératrice mère SIOUEN TÉ HOUANG HEOU le nomma *Kien Ngan Kiun Koung*, puis *Leang Koung* et *Leang Wang* : Houo Ti, jeune homme de 15 ans, comprit sa triste situation; à la 3e lune, il abdiquait et était nommé Prince de Pa Ling du premier ordre, mais quelques jours après il était étranglé, faisant place à Siao Yen qui commençait une nouvelle dynastie : les LEANG. Houo Ti.

1. DE GUIGNES, I, p. 184.

Neuvième Dynastie : Les Ts'i *(famille* Siao*). Capitale :* Kien K'ang (Nan King).

1 479 Kao Ti, † 3[e] lune, à 56 ans, *Siao Tao-Tch'eng,* 479 Kien Youen.

2 483 Wou Ti, † 493, 7[e] lune, à 54 ans, *Siao Tche,* 482, Young Ming.

3 494 Yu lin Wang, tué en 494, 7[e] lune, à 21 ans, *Siao Tchao ya,* 493 Loung Tch'ang.

4 494 Hai Ling Wang, tué en 494, 10[e] lune, à 15 ans, *Siao Tchao-wen,* 494 Yen Hing.

5 494 Ming Ti, † 498, 1[e] lune à 47 ans, *Siao Loun,* 494 Kien Wou.
498 Young T'ai.

6 499 Toung Houen Heou, tué en 501, 12[e] lune, à 19 ans, *Siao Pao Kiuen,* 501 Young Youen.

7 501 Houo Ti, abdique en 502, 3[e] lune; tué à 15 ans, quelques jours après. *Siao Pao-young,* 501 Tchoung Hing.

Dixième Dynastie : Les Leang.

Wou Ti. Siao Yen s'empressa d'anoblir ses parents ; son père Siao Chouen-tche devint T'ai Tsou Wen Houang Ti ; sa mère Siao Tchang che, sa femme Siao Tch'e che devinrent Hen Houang Heou et Te Houang Heou, tandis que son frère aîné Siao Yi, mort comme les précédents, fut Tch'ang Cha Kiun Wang ; ses frères cadets encore vivants furent faits princes [1].

L'avènement de Siao Yen (Wou Ti) au trône (30 avril 502) lui suscita immédiatement des ennemis. D'une part, le Commandant de la province de Kiang Tcheou, Tchen Pe-tche, devenait menaçant avec ses 20.000 hommes de troupes ; Wang-mao l'obligea de fuir chez les Wei. D'autre part, Lieou Ki-lien, qui se prétendait descendant de Lieou Pei, des Heou Han, Commandant de Yu Tcheou et résidant à Tch'eng Tou, voulut se créer un royaume indépendant ; mais il fut prévenu par Teng Youen-ki qui mit le siège devant Tch'eng Tou ; Lieou Ki-lien, obligé de

1. Le berceau des Siao, qui prétendaient descendre de l'empereur K'ou (2436-2366 av. J.-C.), était à Siao (Siao Hien), sous-préfecture dépendant de Siu Tcheou fou (Kiang Sou).

se rendre fut grâcié par l'empereur. Et pendant ce temps-là les Wei renouvellent leurs attaques (503); ils sont d'abord heureux : l'empereur essaie vainement de reprendre Cheou Yang, vaillamment défendu par MOUNG CHE, femme du gouverneur JEN TCH'ENG alors absent, et YOUEN YING, général des Wei, s'empare de Yi Yang (504); toutefois, en 506, ils sont vaincus mais ils battent les gouverneurs de leurs provinces de Tsin et de King qui s'étaient révoltés. L'année suivante, Youen Ying est écrasé à Tchoung Li, sur le Houai Ho (507), mais l'empereur ne sait pas profiter de sa situation.

L'empereur Wou, homme de mœurs simples, témoigna le plus vif intérêt aux lettres singulièrement négligées sous les dynasties précédentes de Tsin, de Soung et de Ts'i; non seulement, il fit réparer les établissements scolaires qui tombaient en ruines, mais rechercha les savants habiles à commenter les *King* et se les attacha en les plaçant dans des postes avantageux. Suivant le *T'oung kien kang mou*, il est le premier qui ait fait élever des salles publiques à Confucius où l'on faisait tous les ans des sacrifices à la mémoire du célèbre philosophe.

« Déjà cependant Leang Wou Ti se laissait emporter par une folle superstition de sa dynastie. Les Wei du Nord avaient mis le bouddhisme en grand honneur; ils construisaient des pagodes qui égalaient en beauté les résidences impériales. Leang Wou Ti voulut rivaliser avec eux. Ouvrant tout grand son esprit aux chimères de la métempsycose, il porta, en 517, défense générale de tisser des étoffes portant figures d'hommes ou d'animaux; au lieu de victimes sanglantes, il prescrivit d'offrir des fruits et des légumes. Emporté de plus en plus sur la même pente, il finit par se consacrer lui-même, en 529, au culte de Bouddha, dans la pagode T'oung-T'ai Se, aujourd'hui Ki-Ming Se, à l'est de Pe ki ko. Les prières réitérées des officiers ne purent le ramener dans son palais qu'après que promesse eût été faite de verser aux pagodes 10 milliards de sapèques. Ce qui ne l'empêcha pas encore de revenir souvent à la même pagode, où lui-même se faisait un plaisir

de commenter les livres bouddhiques. A une rigoureuse abstinence de viande, poisson et œufs, il ajoutait le jeûne quotidien. Il perdit dans ses égarements le sens du pouvoir; les gouverneurs de province, mal surveillés, tyrannisèrent le peuple, semant le mécontentement et la désaffection [1] ».

Jouan Jouan.

Les JOUAN JOUAN ou JEOU JEN, autre peuple tartare oriental, interviennent dans la lutte.« Ces Tartares, nous dit Deguignes [2], habitaient dans le Désert de sable. Sous le règne de LIE-VI, Prince des Tartares Topa, un cavalier avait un esclave qu'il appela MO-KO-LU [YEOU KIEOU LIU], c'est-à-dire *Chauve.* En considération de sa bravoure, Mo-ko-lu fut remis en liberté, et fait cavalier. Dans la suite, pour ne pas s'être rendu à l'assemblée générale, il devait avoir la tête tranchée; mais s'étant échappé à ce supplice, il alla se cacher dans le désert, où il fut joint par une centaine d'hommes qui le reconnurent pour leur chef. Son fils TCHE-LOU-HOUEI qui avait beaucoup de courage, étant devenu le souverain de plusieurs hordes de Tartares, donna à sa nation le nom de Geou jen ». D'autre part, il semblerait que le nom de JOUAN JOUAN aurait été donné à ce peuple par l'empereur T'AI WOU (Che Tsou) (424-451) des Wei du Nord « pour les comparer à des insectes désagréables sans cesse en mouvement [3] ».

Un descendant de Tche-lou-houei à la sixième génération, TOU LOUEN ou CHE LOUEN, battit les Kao Tch'e, ancêtres des Ouighours, et créa un empire qui s'étendait à l'ouest jusqu'à l'Irtich, et à l'est jusqu'à la Corée, c'est-à-dire l'ancien territoire des Hioung Nou, avec sa résidence soit à Touen Houang, soit à Tchang Ye (près de Kan Tcheou); en 402, il fit la paix avec YAO HING, des Heou Ts'in et en 403, il prit le titre de *Teou tai Khan,* « grand conquérant et fondateur »; suivant De Guignes [4], qui lui donne le titre de *Kieou Teou Fa Khan,* c'est pour la première fois que

1. M. TCHANG, *Tombeau des Liang,* pp. 23-4.
2. I, p. 187.
3. CHAVANNES, *Tou Kiue,* p. 221.
4. *L. c.,* p. 188.

nous voyons le titre de *Khan* employé chez les Tartares en échange de celui de *Tan Jou* ou de *Tan yu* qu'avaient porté leurs devanciers Hioung Nou. Che Louen mourut en 410 et fut remplacé par son frère NGAI Teou Tai Khan qui, envoyé en 414 à la capitale des Yen (Pe king), fut tué par WAN LING près de la Montagne Noire *(He Chan)*. En 506, l'un de ses successeurs, K'OU TCHE, Khan ou Kohan des Jouan Jouan, fut remplacé à sa mort par FOU TOU qui prit le titre de *T'ouo Han Khan* et fut tué deux ans plus tard (508) par le roi des Kao Tché MI NGO T'OU; il eut pour successeur son fils TCHEOU NOU *(Teou louo fou pa teou khan)* qui, en 516, vengea la mort de son père en tuant Mi ngo t'ou, et se rapprocha des Wei.

Au Ve siècle, les Jouan Jouan ou Jeou Jen, les véritables Avares des historiens occidentaux qui, au VIIe siècle, sous l'empereur HÉRACLIUS, firent le siège de Constantinople, étendaient leur puissance sur la plus grande partie de la Mongolie, le Han Hai suivant les Annales chinoises étant leur frontière nord [1]. DE GUIGNES écrit qu'on « prétend... qu'ils ont la même origine que les Tartares Sien Pi qui habitaient au nord du Leao Toung et de la Corée... On leur a donné le nom de *To pa*, c'est-à-dire Maître de la Terre [2] ». Suivant LEBEAU, les Jouan Jouan descendraient d'un mélange de Sien Pi et de débris des Hioung Nou [3].

D'après une théorie de MARQUART (*Historische Glossen*, pp. 196-7, *Eransahr*, p. 50) ces Jouan Jouan sembleraient être également les Kermichions des Persans. Marquart « a expliqué le mot Kermichions comme étant composé du mot iranien *kerm* qui signifie « ver » et de l'ethnique *Hyaonas* qui apparaît dans l'*Avesta;* on sait que ces Hyaonas sont généralement identifiés avec les *Chionitae* qui, au rapport d'AMMIEN MARCELLIN, troublèrent fort la frontière persane vers le milieu du IVe siècle de notre ère; les Kermichions seraient les Hyaonas (= Jouan) comparables à des vers, et dès lors cette appellation ressemble singulière-

1. BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Travellers*, I, p. 15*n*.
2. *Hist. des Huns*, I, 2e partie, p. 334.
3. *Bas Empire*, X, p. 359.

ment à celle des Jouan Jouan, ainsi nommés à cause de leurs mouvements insupportables comme ceux des insectes ou des vers [1] ».

D'après M. Blochet, en 402 de notre ère, Tou Louen, souverain des Jeou jen = Ibir, « ayant soumis tous les peuples, à l'ouest, jusqu'au royaume de Yen K'i (Karachahr), à l'est jusqu'à la Mer de Corée, abandonna le titre de *tchabghou*, et prit le titre tounghouse de *khaghan* pour montrer au monde altaïque qu'il substituait la puissance des tounghouses à celle des peuples de race turke [2] ». C'est la première fois que le titre de *khaghan* était pris par des Tartares, confirmation de ce que dit Deguignes.

En 510, « les Etats de l'empereur étaient alors composés de 23 *tcheou* ou villes du premier ordre, 350 *kiun* ou villes du second ordre, et 1022 *hien* ou villes du troisième ordre; dans la suite on fit de grands changements, tant dans les Etats de Leang que dans ceux de Wei [3] ». C'est une époque de paix dans tout l'empire; elle ne devait pas durer longtemps.

Impératrice Hou.

En 515 mourait le prince de Wei, Siouen Wou Ti (Youen Kio); il fut remplacé par son fils Hiao Ming Ti (Youen Hiu); toutefois le pouvoir fut exercé par l'impératrice douairière Hou Che, femme impérieuse, qui s'empara bientôt de toute l'administration et, sous le prétexte que Hiao Ming Ti était trop jeune, et contrairement à l'usage existant, alla même, elle femme, jusqu'à sacrifier personnellement au T'ien. Hou qui avait été « introduite dans le harem de l'empereur grâce à l'influence de sa tante, à qui son éloquence religieuse ouvrait les portes du palais, fut la seule de toutes les concubines impériales qui désirât avoir un fils; les autres redoutaient de donner le jour à l'héritier présomptif du trône, car elles savaient que, suivant une règle de la dynastie, la mère du prince héritier devait être mise à mort; cette coutume cruelle était destinée à empêcher qu'une impératrice-douairière put jamais

1. Chavannes, *l. c.*, p. 232.
2. *Journ. Roy. Asiat. Soc.*, april 1915, pp. 305-6.
3. Mailla, V, p. 231.

usurper le pouvoir. Quand donc la concubine Hou fut enceinte, ses compagnes l'engagèrent à se faire avorter; mais elle s'y refusa, disant qu'elle ne tenait pas à la vie pourvu que son enfant fût un fils et dût monter sur le trône; elle eut en effet un fils, et, quant à elle, on ne la fit point périr; l'avenir devait montrer qu'on avait eu grand tort de violer en cette occasion l'impitoyable raison d'État [1] ». En 516, Hou déclara la guerre à l'empire et s'empara de Hiu Che. C'est surtout comme ardente propagandiste du bouddhisme, dont elle voulait faire la principale religion de la Chine, que Hou Che est connue; son zèle ne fut pas d'ailleurs sans causer des malheurs. En 518, « les 46 tables de marbre, sur lesquelles l'empereur LING TI, de la dynastie des Han, avait fait graver les *King* en trois sortes de caractères, existaient encore dans leur entier à Lo Yang : elles avaient été gravées avec tant de soin, qu'elles s'étaient conservées sans aucune altération. Mais deux mandarins de Lo Yang, FOUNG HI et TCHANG PE, que la princesse Hou Che avait chargés de l'inspection du temple de Foe qu'elle faisait élever, les mirent en pièces pour s'en servir dans la construction de ce temple. TOUI KOUANG, administrateur du Collège impérial, y envoya un des ses officiers, et sur son rapport, il présenta un placet à la princesse pour lui demander d'ordonner à Li Yu d'en prendre les pièces et de les rétablir. La princesse y donna son consentement. Cependant il n'y eut rien d'exécuté à cet égard [2] ».

Ce fut l'impératrice Hou qui dans son zèle religieux envoya en mission dans les régions de l'ouest *(Si Yu)* en 518 pour y recueillir des livres et étudier la discipline, le çramana HOUEI CHENG, accompagné de SOUNG YUN, originaire de Touen houang, et d'autres bonzes qui rentrèrent à Lo Yang dans l'hiver de 522 rapportant 170 volumes de Sutras et çastras traitant tous de l'enseignement du Grand Véhicule *(Mahayana)*. Soung Yun, parti de Lo Yang, se rendit à Si Ning, franchit le désert *(Lieou* Soung Yun.

1. CHAVANNES, *Soung Yun*, p. 6.
2. MAILLA, V, pp. 242-3.

Cha) visita les royaumes des T'ouyu Houen, de Chan Chan, Tso Mo, Han Mo, Yu T'ien (Khotan) dont le roi ne croyait pas à la loi bouddhique, Tchou kiu po (Karghaliq), Han p'an t'o (Tach Kourgane), franchit les monts des Oignons (Ts'oung Ling), traversa les royaumes de Po Ho (Wakhan), connu sous les Han sous le nom de Hiou Mi et sous les T'ang de Hou Mi, dont il donna la première description, des Ye Ta (Hepthalites), Po Se (Po Tche), au S-O du Wakhan), et par Zebak et la passe Mandal, Che Mi (Kafiristan) arriva aux royaumes de Wou Tch'ang (Udyâna), où il résida deux ans et de Kan t'o lo(Gandhara) en 520, dont le roi reçut le voyageur assez mal. Soung Yun reprit le chemin du retour en 521. Déjà sous le règne de T'ai Wou, des Wei du Nord (424-451), le çramana TAO-YO s'était rendu aux Indes par la voie de Kachgar et était revenu par la même route, laissant une relation de son voyage [1].

Quand Hou T'ai Heou avait pris en mains les rênes du gouvernement, elle avait trouvé un trésor immense qu'elle ne tarda pas à épuiser dans ses constructions de temples bouddhistes ; pour faire face à ses difficultés financières, elle n'hésita pas à réduire les appointements des fonctionnaires excitant naturellement parmi ceux-ci le plus vif mécontentement. Elle commit encore la faute de s'amouracher du jeune prince YOUEN YE, beau et savant, qui s'attira la haine de son frère YOUEN YI et de LIEOU TING, capitaine des gardes du prince de Wei, qui réussirent à le faire mettre à mort et à s'emparer du pouvoir. YOUEN Hi, prince de Tchoung Chan, commandant les troupes de Siang Tcheou, marcha avec ses frères YOUEN LIO et YOUEN TSIOUEN contre YOUEN YI et Lieou T'eng, mais il fut décapité et son entreprise avorta.

En 520, TEOU LOUO FOU PA TEOU KHAN, chef des Jouan Jouan, fut tué par les Kao Tch'e laissant six fils dont FOU PA et A-NA-KOUEI. Fou pa est mis à mort comme incapable

1. Voir CHAVANNES, *Bul. Ecole franc. Ext. Orient*, 1903, pp. 379 seq. M. Chavannes a donné en appendice une note sur divers ouvrages relatifs à l'Inde qui furent publiés en Chine avant l'époque des T'ang.

de régner et A-na-Kouei, battu par le prince Chi fa qui se proclame khan des Jouan Jouan, se réfugie à Lo Yang chez les Wei qui essaient de le rétablir dans ses Etats. Entre-temps Chi fa est défait par le prince P'ou louo men qui se fait déclarer khan mais est vaincu par les Kao Tch'e alors qu'il s'avançait vers Leang Tcheou pour se soumettre aux Wei. Ceux-ci partagèrent le pays des Jouan Jouan entre P'ou louo men qui eut la région à l'ouest du Si Hai, au nord de Tsiou Tsiouen, et A-na-kouei qui eut le territoire de Tou jo hi tsouen (521). Mais P'ou louo men ayant essayé de se rendre indépendant fut obligé de fuir au royaume de Je Ta, partie du royaume de Kao Tch'e; poursuivi et fait prisonnier, il fut envoyé à Lo Yang où il mourut en 524. A-na-kouei restant seul chef des Jouan Jouan prend le titre de Tch'e lien t'eou ping teou fa Khan. A-na-kouei était allié aux Hephthalites dont le roi avait épousé les trois sœurs de P'ouo-lo-men [1]. Comme on le verra plus loin A-na-kouei écrasé en 552 par les Turks se tua. Telle fut l'importance de cette défaite qu'« en 555, lorsque les derniers survivants des Jouan Jouan vinrent se réfugier à Tch'ang Ngan, le prestige des Turks était tel que, sur leur simple demande, l'empereur des Wei occidentaux leur livra les fugitifs; ceux-ci furent décapités, au nombre de 3000 en dehors des portes de la capitale [2] ».

A la cour de Wei, les choses allaient de mal en pis grâce à Youen Yi; tous les Etats étaient en pleine révolte; le désordre régnait partout. Lieou T'eng étant mort, l'impératrice Hou réussit à ressaisir le pouvoir : elle fit jeter le corps de Lieou T'eng à la voirie, dégrader et mettre à mort Youen Yi (525). Malgré le secours des T'ie Le, les Wei toujours en guerre avec les Leang, perdent Cheou Yang (526): Siao Pao-yin, réfugié chez les Wei, se rend maître du Kouan Tchoung et se proclame empereur de Ts'i (527). Le gâchis augmente, quand l'impératrice ayant empoisonné à la seconde lune de 528, son fils Hiao Ming Ti, met à sa place Tchao, un enfant de trois ans. Le général Er Tchou-

1. Chavannes, *Tou Kiue*, p. 221.
2. *Ibid.*, p. 222.

TOUNG fait proclamer empereur des Wei, YOUEN TSEU-YEOU, prince de Tchang Ho, fils de YOUEN HIEI, prince de Wou Ts'iouen, auquel Lo Yang ouvre ses portes, et l'impératrice Hou est précipitée dans le Houang Ho avec son jeune protégé.

La brève période qui suit laisse prévoir la décadence et la chute rapide des Wei pendant si longtemps florissants. ER TCHOU-TOUNG fait massacrer plus de 2000 des principaux seigneurs et empoisonner deux frères du prince de Wei; YOUEN TSEU-YEOU (HIAO TCHOUANG TI) lui reproche ces crimes et Er Tchou-toung exprime son repentir; celui-ci bat et fait exécuter le rebelle KOU JOUNG qui venait d'investir la ville de Ye, pardonne à ses complices et le calme renaît dans les régions de Ki Tcheou, Ting Tcheou, Tsang Tcheou, Ying Tcheou et Yin Tcheou. Lors des exécutions à Lo Yang, YOUEN HAO, arrière petit-fils de Tao Wou Ti, réussit à se réfugier auprès de l'empereur Wou qui, trouvant en lui un rival à opposer au prince régnant, après l'avoir créé prince de Wei du premier ordre, lui fournit des troupes commandées par TCHEN KING-TCHE pour reconquérir les Etats de Wei (529). Après la prise de Joung Tcheng et de Soui Yang, Youen Hao se proclame empereur (TOUNG HAI WANG), titre usurpé d'ailleurs depuis longtemps par les Wei, et fait à Lo Yang une entrée triomphale, accueilli par YOUEN YU et YOUEN YEN-MING, tandis que Youen Tseu-yeou s'enfuit, traverse le Houang Ho et rejoint Er Tchou toung. Malheureusement Youen Hao grisé par le succès, s'abandonne à ses vices; son rival retraverse le Houang Ho avec des troupes nombreuses, le bat et le tue à Lin ying; la pacification est continuée par la prise de Kao Ping où, après sa révolte, s'était réfugié Siao Pao-yin qui est envoyé prisonnier à Lo Yang où il meurt (529).

Er Tchou-toung devenant dangereux par ses prétentions est mis à mort ainsi que YOUEN TIEN-MOU par ordre du prince de Wei (530).

Pour venger leur patron, les partisans de Er Tchou toung proclament empereur des Wei, YOUEN YE, prince de Tchang Kouang et gouverneur de T'ai Youen, s'em-

parent de Lo Yang qu'ils pillent, font prisonnier le prince de Wei, massacrent son fils, ainsi que YOUEN YU prince de Ling Houai et, peu après, YOUEN HOUEI, le principal auteur de la mort de Er Tchou-toung.

ER TCHOU-TAO, frère de Er Tchou-toung, fait étrangler HIAO TCHOUANG TI, prince de Wei (530), mais il est battu par HE TEOU LING POU FOU, chef des Tartares de Ho-Si qui succombe à son tour, grâce au secours apporté par KAO HOUAN, commandant des troupes de Tsin Tcheou, récompensé de sa victoire par le titre de prince du premier ordre, le titre de *Pai Hai* et le commandement des forces de la province de Ki Tcheou. Cependant ER TCHOU CHE-LOUNG, autre frère de Er Tchou-toung, mécontent de YOUEN YE (King Ti) le dépose à Lo Yang et le remplace par YOUEN KANG (TSI MING TI) fils de Youen Yu jadis massacré par ses partisans et neveu de Youen Tseu-yeou (Hiao Tchouang Ti).

Kao Houan qui au fond n'aimait pas Er Tchou-tao marche contre lui et l'écrase (531), rejoint le nouveau prince de Wei qu'il conduit à Ye où la Cour devra désormais se tenir; une seconde fois il défait Er Tchou-tao (532) et Er Tchou Che loung est tué peu après à Han Ming. Kao Houan entre à Lo Yang et fait proclamer YOUEN SIEOU, prince de Wei (532); YOUEN LANG (NGAN TIN WANG) et YOUEN KANG (TSI MING TI) sont mis à mort et Er Tchou-tao se pend (533).

Le prince de Wei, Youen Sieou, effrayé de l'énorme puissance de Kao Houan, quitte Lo Yang et se réfugie à Tch'ang Ngan. Kao Houan oblige YOUEN TAN, prince de Tsing Ho, à prendre le gouvernement de l'Etat à Lo Yang, proclame son petit-fils YOUEN CHAN, prince de Wei (534) et l'installe à Ye. A partir de cette époque, les Wei orientaux, avec Youen Chan (HIAO TSING TI) considérés comme des usurpateurs, et les Wei occidentaux avec Youen Sieou (Hiao Wou Ti) sont désunis.

En 539 eut lieu la dernière ambassade [1] envoyée par le roi de Fou Nan en Chine; elle offrait « en présent un rhino-

1. PELLIOT, *Bul. Ecole franç. Extr. Orient*, II,I 1903, p. 671.

céros vivant et annonçait que dans son pays, il y avait un cheveu de Buddha long d'un tchang et deux pieds. Un ordre impérial envoya le bonze CHE YUN-PAO pour suivre l'ambassade et aller le chercher ».

Youen Sieou (Hiao Wou Ti) ne s'entendait pas avec son ministre YU-WEN T'AÏ, non moins ambitieux que Kao Houan, qui l'empoisonna à la douzième lune de 534, et il fut remplacé par YOUEN PAO-KIU, prince de Nan Yang (WEN TI), petit-fils de Hiao Wen Ti; l'histoire de cette dynastie est lamentable : Wen Ti est également empoisonné par Yu-wen T'ai qui lui donna pour successeur FEI TI, fils de Wen Ti, également détrôné et tué par le puissant ministre à la première lune de 554; son frère YOUEN KIO (KOUNG TI) le remplace mais il abdique à la 12e lune de 556 en faveur du fils de Yu-wen T'aï, YU-WEN KIO, qui se contente du titre de *T'ien Wang* de Pe Tcheou; ce dernier est le fondateur de la dynastie des HEOU TCHEOU; le malheureux Koung Ti, dernier prince des Wei occidentaux, ne devait pas échapper à son funeste sort, car il fut mis à mort à la deuxième lune de 557.

Annam. On se rappellera que depuis la victoire du général chinois MA YOUEN (42), l'Annam avait été soumis à la Chine; cette sujétion cessa en 183, mais pour quarante ans seulement à l'époque des Trois Royaumes, et dès 226 il retombait sous le joug chinois. En 541 les Kiao Tche, profitant de la faiblesse de l'administration de l'empereur Wou, sous la conduite de LI BÔN ou LI BI (LI PEN), annamite d'origine chinoise dont l'ancêtre était venu s'installer dans la préfecture de Thai Binh, sous les Han Orientaux, se révoltèrent contre SIAO TSEU (Tiêu Tu), gouverneur chinois du Tcheou de Giao, qui est battu et s'enfuit à Kouang Tcheou. Li Bôn s'empare de Long Biên, capitale du Tcheou de Giao, non loin de Bac Ninh, se proclame roi sous le nom de LY NAM-DÊ, mais en 545 les généraux chinois YANG P'IAO et TCH'EN PA-SIEN l'attaquent et en 546 il est obligé de se réfugier au Laos où il meurt de la fièvre des bois ou fut massacré par les indigènes (548) dans le dông des Khuât-liêu [1]

1. H. MASPERO, *B. E. F. E. O.*, XVI, 1, p. 6.

« Le royaume de Li Bi paraît avoir compris non seulement le delta tonkinois, mais encore tout le Nord de l'Annam jusqu'à Tô Tcheou (D'u'c-châu), c'est-à-dire Nghê-an et Ha Tinh; il atteignait vers le midi la frontière du royaume du Tchampa contre lequel il eut à lutter en 543; au Nord, les Tai blancs du Tong King septentrional, Lao (Liêu) des bords du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire, et Wou-hiu (O hu'a) de la région de Lang So'n reconnaissaient sa suzeraineté. C'était tout l'ancien département de Kiao (Giao châu) du IIIe siècle, après que celui de Kouang Tcheou en eut été détaché; c'était le même ensemble de territoires que celui qui devait se séparer définitivement de la Chine cinq siècles plus tard, et former le noyau de l'empire d'Annam moderne [1] ».

Son général TRIÊU QUANG-PHUC, originaire de Chu-Dien lui succède sous le titre de TRIÊU-VIÊT; en 570, LY PHAT-TU (Hâu Ly Nam-dê) s'empara à son tour de la couronne qu'il garda jusqu'en 603, époque à laquelle, grâce au général chinois LIEOU FANG, il fit sa soumission aux empereurs SOUEI : pour la quatrième fois, l'Annam subissait le joug chinois; cette nouvelle servitude devait durer 336 ans; la dynastie de Ly (TIÊN LY) avait régné 62 ans, de 541 à 603 et compté trois rois [2].

« L'histoire de la dynastie des Tiên Li, telle que les Annamites l'ont écrite, se compose essentiellement de l'histoire de Triêu Quang-phuc. Cette légende est d'origine religieuse, comme tant d'autres qui encombrent l'histoire d'Annam; c'est celle du dieu-patron d'une quinzaine de villages de l'embouchure du Dáy. Recueillie au début du XIVe siècle, et ayant gagné assez vite une renommée étendue, elle fut admise dans l'histoire officielle à la fin du XVe siècle. Mais elle n'est qu'une réplique d'un vieux conte populaire annamite, déjà mis assez anciennement au compte d'un autre roi légendaire, An-du'o'ng, et elle n'a absolument aucun fondement historique [3] ».

1. H. MASPERO, *l. c.*, p. 20.
2. TRU'O'NG-VINH-KY, I, pp. 30-32.
3. H. MASPERO, *l. c.*, p. 19.

Kao Houan, malgré son amour de la guerre — en effet fatigué de la paix, il avait recommencé la lutte contre Yuwen Tai qui fut tour à tour vaincu et vainqueur (542) — dans le but de se rendre favorables les lettrés qu'il désirait se concilier pour l'accomplissement de ses projets ambitieux, fit « faire une recherche exacte des tables de marbre que l'empereur HAN LING TI avait fait élever à Lo Yang, et sur lesquelles étaient gravés les *King* en quatre sortes de caractères; il fit suppléer à celles qui manquaient et rétablit ce que la longueur des années en avait effacé; il les fit transporter à ville de Yé au nombre de 52 et elles furent placées par son ordre devant la porte du Collège impérial[1] ». On se rappellera que les efforts faits en 518 par l'impératrice Hou pour faire restaurer ces tables n'avaient pas été couronnés de succès.

Kao Houan mourut en 547 à Tsin Yang. Il « avait l'esprit fin, pénétrant et même rusé; il communiquait peu ses desseins; il était sévère sur la discipline militaire et savait prendre son parti dans l'occasion; modeste dans ses habits, dans ses meubles et dans ses équipages, il était libéral envers ses soldats lorsqu'ils méritaient une récompense. On peut dire de lui que la Chine compte peu de généraux qui aient réuni tant de belles qualités, mais son ambition démesurée ne contribua pas peu à les ternir[2] ». Sachant que sa fin était proche il envoya son fils KAO YANG garder la ville de Ye, et à son fils KAO TCHENG il recommanda de veiller sur le gouverneur de Ho Nan, HEOU KING, dont il redoutait l'ambition. Heou King se méfiant de Kao Tcheng offrit le Ho Nan et ses services aux Wei occidentaux (à Tch'ang Ngan), dont le prince le fait gouverneur titulaire de la province qu'il administrait; mais en même temps, soit duplicité, soit crainte d'échouer avec les Wei, Heou King avait également fait des offres de services à l'empereur qui les accepte et le fait prince de Ho Nan (547). Entre temps Kao Tcheng marche contre Heou King qui appelle à son secours les Wei occidentaux qui

1. MAILLA, V, p. 348.
2. *id.*, p. 351.

accourent avec Yu-wen Tai, et devant eux les Wei orientaux se retirent. Cette aide opportune n'empêcha pas Heou King de passer au camp impérial (547).

Youen Chan (Hiao Tsing Ti), prince des Wei orientaux, en avançant en âge et voyant augmenter son autorité, cherche à échapper à la tutelle de Kao Tcheng, mais celui-ci le prévient et le fait enfermer (547). Heou King offre de soumettre les Etats de Wei; l'empereur accepte sa proposition et nomme Youen Tchen, prince de Hien Yang. Heou King, accompagné de ce dernier, bat les troupes de Wei et licencie les troupes impériales qui gênaient sans doute ses desseins personnels, mais l'empereur Wou accepte la paix que demandaient les Wei orientaux. Heou King mettant à exécution ses projets ambitieux, d'accord avec Siao Tcheng-te, prince de Lin Ho, arrive devant Kien K'ang; après un long investissement de cette ville, il demande et obtient une suspension d'armes (549), puis reprend les hostilités avec vigueur et pénètre dans Kien K'ang après six mois de siège. Wou Ti tombe malade et meurt à la 5e lune (549), âgé de 86 ans, dans la forteresse T'ai Tch'eng. Heou King fait proclamer empereur le prince héritier Siao Kang (K'ien Wen Ti).

Wou Ti « possédait d'excellentes qualités. Il était habile dans les lettres et écrivait poliment. Il était très capable de bien gouverner ses Etats, et fort versé dans les affaires de la guerre; modéré dans ses plaisirs, ennemi du luxe et de toute superfluité. Depuis qu'il s'était si fort adonné à la doctrine des bonzes Ho-chang, il ne faisait qu'un repas par jour, composé simplement d'herbes et de fruits de la terre. Il ne mangea depuis ce temps-là, ni viande, ni poisson, ni œufs, ni laitage, et ne but jamais de vin. Ses habits n'étaient que de simple toile, et il n'en changeait que lorsqu'ils ne pouvaient plus servir. Le même bonnet lui durait ordinairement trois ans. Toujours dans une posture modeste, même devant ses eunuques et ses domestiques, jamais il ne leur parlait qu'avec bonté et avec gravité, sans user de flatterie. On peut dire de ce monarque, que s'il ne s'était pas laissé infatuer de la secte de Foe et qu'il se fût appliqué

au gouvernement de ses Etats, il n'en eût pas si facilement abandonné la conduite à ses Grands; il aurait pu rétablir l'empire dans son ancien éclat et aurait été mis au nombre des plus grands empereurs de la Chine [1] ».

Wen Ti. Heou King avait d'abord songé à mettre sur le trône SIAO TCHENG, prince de Lin Ho, mais il le fit mettre à mort lorsqu'il apprit que celui-ci avait l'intention de s'allier à Siao Fan pour rétablir l'ancien état de choses. En même temps, Heou King fit périr un grand nombre de princes de la famille impériale et n'épargna que SIAO KANG, troisième fils de Wou Ti, qu'il avait placé sur le trône, et SIAO KIOU dont il estimait la bravoure. Siao Fan demande l'aide de Kao Tcheng, premier ministre des Wei orientaux, mais celui-ci est assassiné par LAN KING, fils du commandant des troupes de Heng Tcheou pour les Wei occidentaux, qui avait été fait prisonnier et réduit à l'esclavage (549). KAO YANG, frère de Kao Tcheng, prend le titre de Prince de Ts'i (550), et Hiao Tsing Ti, prince des Wei orientaux, abdique en 550 et périt empoisonné à la 12e lune de 551; il fut l'unique prince des Wei orientaux, qui disparaissent avec lui; on se rappellera que les Wei, comme leurs remplaçants, les Pe Ts'i, étaient d'origine Sien Pi.

On lutte partout en Chine : Heou King, s'était proclamé roi de Han avec juridiction sur vingt *kiun*. L'empereur Wen (Siao Kang), détrôné et tué à la 10e lune de 550 par ordre de Heou King par WANG WEI et P'OUNG TSOUEN, laissait dix-sept fils. Heou King se proclame lui-même empereur à Nan King à la 10e lune de 552 et change le nom de LEANG en celui de HAN. Heou King est battu et Kien K'ang est pris par WANG SENG-PIEN (552); quelque temps après Heou King est tué et sa tête est portée à SIAO YI, septième fils de Wou Ti, qui prend le titre d'empereur, tandis que son frère SIAO KI se fait proclamer dans le pays de Chou. Un petit-fils de Wou Ti, SIAO TOUNG, prince de Yu-Tchang, ne fait qu'une apparition sur le trône; il est tué à la 3e lune de 552, et SIAO YI (YOUEN TI) reste seul empereur.

Youen Ti. Le nouvel empereur transfère sa Cour à Kiang Ling, dans

1. MAILLA, V, pp. 371-2.

le Hou Kouang, et marche contre Kien K'ang; d'autre part le prince de Wei dirige une expédition contre Tch'eng Tou dont il s'empara malgré la défense de cette place par Siao Houei. Fan Meng, général de Youen Ti, pris par Siao Ki, est mis à mort avec sa famille (553). D'autre part les K'i Tan viennent menacer les frontières du prince de Ts'i qui en massacre un bon nombre.

Rien de plus puéril que les motifs de querelle entre ces princes dont le trône chancelant n'est maintenu que par des guerres successives qui font la fortune de généraux ambitieux et désireux de supplanter leurs souverains comme ceux-ci ont remplacé leurs devanciers. En 554, l'ambassadeur de Ts'i est, paraît-il, mieux reçu à la Cour de Kiang Ling, que ne l'avait été l'ambassadeur de Wei qui porte ses plaintes à Tch'ang Ngan. Immédiatement les Wei envoient leur général Yu Kin contre Kiang Ling, dont il s'empare, ainsi que de l'empereur lui-même qui dans sa rage brûle une bibliothèque de 140.000 volumes et est étouffé sous un sac de terre comme son prédécesseur à la dixième lune de 554, ayant 47 ans; la ville est livrée au pillage et les Wei y proclament empereur Siao Tch'a, de la famille Leang, réfugié chez eux à cause de sa brouille avec Youen Ti (552-555), en même temps que Siao Fang-tche, prince de Tsin Ngan, huitième fils de Hiao Youen Ti, âgé de treize ans seulement, est acclamé à Kien K'ang, mais à cause de sa jeunesse il n'est reconnu que comme prince-héritier et Siao Yen-ming, fils de K'ien Wen Ti et prince de K'ien Ngan, monte sur le trône (Tchen-yang Heou); celui-ci, déposé à la 9e lune de 555 par Tch'en Pa-sien, meurt en 556 et Siao Fang-tche lui succède (King Ti). Siao Tch'a, fils de Siao T'oung, et petit-fils de Leang Wou Ti, d'abord prince de Yo Yang et gouverneur de Young Tcheou, régna à Kiang Ling sous le nom de Siouen Ti et mourut en 562; il eut pour successeur son fils Ming Ti, mort en 585, puis Kiu Koung, détrôné en 587; soumise à la chute des Wei occidentaux aux Pe Tcheou, cette principauté fut définitivement annexée par les Souei; cette petite dynastie est connue sous le nom de Heou Leang.

King Ti. Vers la même époque le premier ministre des Wei occidentaux Yu-wen T'ai mourait (556) et son fils YU-WEN KIO (Hiao Ming Ti) est créé prince de Tcheou; celui-ci était « d'un naturel dur, opiniâtre, et avait le cœur mauvais [1] ». A la douzième lune de 556, le prince des Wei Occidentaux, Koung Ti, successeur de Fei Ti, et fils de Wen Ti († 551), abdiqua en faveur de Yu-wen Kio, et fut tué à la deuxième lune de l'année suivante. « La famille des tartares To pa, princes de Wei, qui dura 149 ans, et posséda une grande partie de la Chine sous treize princes, qui prirent tous le titre d'empereur, finit ainsi sans guerre, sans troubles, et sans qu'aucun de cette famille se mît en devoir de s'opposer à l'usurpateur [2] » qui fonda la dynastie des TCHEOU du Nord (PE TCHEOU) et eut sa capitale à Tch'ang Ngan.

TCH'EN PA-SIEN, qui avait fait King Ti empereur, après avoir défait et tué le prince rebelle SIAO POU, de la famille impériale, commandant les troupes de Kouang Tcheou, se fit créer prince de Tch'en (557) et ayant fait abdiquer son souverain nominal, à la dixième lune de la même année, se proclame lui-même empereur; il est le fondateur de la onzième dynastie, celle des TCH'EN; le malheureux King Ti ne fut d'ailleurs pas épargné et il fut mis à mort à la quatrième lune de 588, quoiqu'il n'eût que seize ans.

1. MAILLA, V, p. 402.
id., *id.*

Dixième dynastie : LEANG *(famille* SIAO*).*

1.	502	Wou Ti, † 549, 5e lune, à 86 ans, *Siao Yen.*	502 T'ien Kien. 520 P'ou T'oung. 527 Ta T'oung. 529 Tchoung Ta T'oung 535 Ta T'oung. 546 Tchoung Ta T'oug 547 T'ai Ts'ing.
2.	550	K'ien Wen Ti, détrôné en 551, 8e lune, tué en 551, 10e lune, à 49 ans *Siao Kang.*	550 Ta Pao.
3.	551	Yu Tchang Wang, tué en 552, 3e lune, *Siao Kien.* (usurpateur).	551 T'ien Tcheng.
4.	552	Youen Ti, tué en 554, 10e lune, à 47 ans, *Siao Yi.*	552 Tch'êng Chêng.
5.	555	Tchen Yang Heou, détrôné en 555, 9e lune, usurpateur.	555 T'ien Ch'êng.
6.	556	King Ti, abdique en 557, 10e lune, tué en 558, 4e lune, à 16 ans, *Siao Fang-tche.*	555 Chao T'ai. 556 T'ai P'ing.

Dynastie des WEI *du Nord ou* YOUEN WEI (TO-PA *ou* TOBA) : *Cour à* P'ING TCH'ENG *Si), puis à* LO YANG.

1.	386	Tao-Wou Ti, tué en 409, 10e lune, à 39 ans. *Topa Kouei.*	386 Teng Kouo. 396 Houang Che. 398 T'ien Hing. 404 T'ien Ts'eu.
2.	409	Ming Youen Ti (T'ai Tsoung), † 423, 11e lune, à 32 ans, *Topa Se*	409 Young Hing. 414 Chen Jouei 416 T'ai Tch'ang.
3.	424	T'ai Wou Ti, tué en 452, 3e lune, à 45 ans, *Topa Tao.*	424 Che Kouang. 428 Chen Kia. 432 Yen Ho. 435 T'ai Yen. 440 { T'ai P'ing. / Tchen Kiun. 452 Tcheng P'ing.

4.	452 Nan-ngan Wang, tué 10e lune	452 Tch'eng P'ing.
5.	452 Wen Tch'eng Ti, † 465, 5e lune, à 26 ans, *Topa Siun.*	452 Hing Ngan.
		454 Hing Kouang.
		455 T'ai Ngan.
		460 Ho P'ing.
6.	466 Hien Wen Ti, abdique en 471, 8e lune; empoisonné en 476, 6e lune, à 23 ans, *Topa Houng.*	466 T'ien Ngan.
		467 Houang Hing.
7.	471 Hiao Wen Ti, † 499, 4e lune, à 33 ans, *To-pa Houng.*	471 Yen Hing.
		476 Tch'eng Ming.
		477 T'ai Ho.
8.	500 Siouen Wou Ti, † 515, 1re lune, à 33 ans, *Youen Ko.*	500 King Ming.
		504 Tcheng Che.
		508 Young P'ing.
		512 Yen Tch'ang.
9.	516 Hiao Ming Ti, empoisonné en 528, 2e lune, à 19 ans, *Youen Hiu.*	516 Hi P'ing.
		517 Chen Kouei.
		519 Tcheng Kouang.
		525 Hiao Tch'ang.
10.	528 Lin T'ao Wang, noyé à la 4e lune,	528 Wou T'ai.
11.	528 Hiao Tchouang Ti, † 530, 12e lune, à 24 ans, *Youen Tseu-yeou.*	528 Kien Yi.
		528 Young Ngan.
		529 Keng Hing.
12.	530 Toung Hai Wang (King Ti), *Youen Houa.*	530 Kien Ming.
13.	531 Tsi Ming Ti, *Youen Koung.*	531 Tsin Tai.
14.	531 Ngan Ting Wang (Tch'ou Ti), *Youen Leang.*	531 Tchoung Hing.
15.	532 Hiao Wou Ti, empoisonné en 534, 12e lune, *Youen Sieou.*	532 T'ai Tchang.
		532 Young Hing.
		532 Young Hi.

Dynastie des WEI *occidentaux ou* SI WEI.
Cour à TCH'ANG NGAN

1.	535 Wen Ti, † 551, 3e lune, à 45 ans *Topa Pao-kio.*	535 Ta T'oung.
2.	552 Ti K'in, *Topa K'in.*	

3. 554 Koung Ti, abdique en 556, 12e lune; tué en 557, 2e lune, *Topa Kouo*.

557 Fin de la dynastie.

Dynastie des WEI *orientaux ou* TOUNG WEI, *Cour à* PO *ou* TCHANG TE FOU

534 Hiao Tsing Ti, abdique en 550, empoisonné en 551, 12e lune, à 28 ans, *Topa Chen-kien*.

534 T'ien P'ing.
538 Youen Siang.
539 Hing Ho.
543 Wou Ting.

550 Fin de la dynastie.

CHAPITRE XVI

La Sculpture sous les Wei.

PENDANT fort longtemps, on n'a eu, en Europe, que des notions bien vagues sur l'art chinois, rejeté complètement dans l'ombre, sans que l'on sût au juste ce qu'il était, par l'art éblouissant mais plus superficiel du Japon. En ce qui concerne la sculpture, on peut dire qu'on n'en connaissait à peu près rien; si, un vaste panthéon de poussahs, de divinités biscornues, de géants roulant des yeux terribles ou de buddhas à l'air placide, peuplant les temples innombrables qui couvrent la Chine. On connaissait aussi ces personnages et ces animaux colossaux de pierre qui bordent les tombeaux des premiers empereurs Ming, du XV[e] siècle, à Nan King, et du XVI[e] siècle, aux environs de Pe King. Ceux qui avaient fait des excursions aux environs de la capitale chinoise avaient contemplé aussi les grandes scènes sculptées du *Pi yun seu*, mais c'est à peu près à cela que se bornait ce que nous savions d'un art qui mérite cependant d'attirer d'une manière sérieuse l'attention de l'archéologue et de l'artiste. Il faut le dire, ce sont les Français qui ont donné à l'archéologie de la Chine toute son ampleur; on peut ajouter qu'elle était totalement inconnue, il y a une dizaine d'années.

Jadis, on faisait remonter au second siècle de notre ère les plus anciens monuments de la sculpture chinoise : la mission récente dans le nord et l'occident de la Chine, du D[r] SEGALEN, a retrouvé devant la tombe du général HO K'IU-PING, mort 117 ans av. J.-C [1]., l'un des chevaux de pierre qui l'ornaient et qui, d'ailleurs, était signalé dans l'histoire de la localité de la province du Chen Si, où il a

1. *Journ. Asiat.*, mai-juin 1915, pp. 470-473.

été exhumé, ce qui nous recule de deux siècles et demi en arrière des plus anciens monuments connus de la sculpture chinoise. Cette date de 117, qui est celle de la plus ancienne œuvre que nous connaissions, nous permet de supposer des œuvres de mérite antérieures; et, en dehors de la pierre, quand on aura étudié les bronzes anciens de la Chine, on trouvera encore des motifs intéressants pour l'artiste et pour l'archéologue remontant à une antiquité beaucoup plus reculée.

En dehors de ce cheval, les monuments les plus anciens que nous possédons de la sculpture sur pierre à l'époque de la dynastie des Han, remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne : ce sont des piliers qui précédaient les chambres funéraires dont l'usage paraît avoir été institué à cette époque; on les trouve dans les provinces de Chan Toung, de Ho Nan et de Se Tch'ouan. Parmi ces piliers, ceux qui appartiennent à une époque plus reculée, sont les trois paires de Teng Foung hien, petite ville du Ho Nan, portant les dates de 128 et de 123. Elles devaient servir d'entrée au temple consacré à la divinité de T'ai che, qui n'est autre que le Pic du Centre, c'est-à-dire au culte de la Montagne. La gravure en ronde-bosse représente tantôt de simples décors comme des losanges striés ou des anneaux entrelacés, tantôt des personnages ou des animaux indépendants les uns des autres, tels que bélier, léopard, hydre, oiseau. On rencontre encore de ces piliers à la sépulture de la famille Wou, dont nous parlerons tout à l'heure, aussi à Ya Tcheou, dans le Se Tch'ouan, ces derniers datés de 209.

Au Congrès international des Orientalistes qui se tint à Berlin en 1881, le Dr S. W. Bushell, médecin de la Légation britannique à Pe King, présenta des estampages de sculpture provenant des chambres funéraires d'une famille Wou dans la province de Chan Toung. Ils ne parurent pas exciter à l'époque l'attention qu'ils méritaient, mais cinq ans plus tard, M. R.-K. Douglas, conservateur au Musée Britannique, consacra dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* quelques pages à ces sculptures, et

donna des reproductions, non pas d'après les originaux, mais d'après les figures d'un recueil chinois, le *Kin che souo*. Les Chinois, autant, sinon plus, que les savants d'Occident, s'intéressent à l'histoire de leur passé; ils possèdent un grand nombre d'ouvrages d'archéologie et le *Kin che souo*, qui a pour auteur un certain FOUNG YUN-P'OUNG, en est un. La première édition semble être de 1821; elle renferme des descriptions de vases anciens, de monnaies, de cachets, de miroirs, etc., enfin d'inscriptions. Douglas trouvait que, dans beaucoup de scènes représentées par ces sculptures, il y avait une ressemblance curieuse avec les représentations mythologiques d'Égypte, de Babylone et de Grèce. Ces monuments du Chan Toung furent visités pour la première fois en 1886 par un Européen, le colonel Dudley A. MILLS, qui rapporta une série d'estampages dont il fit don au Musée Britannique; à son tour, le 27 janvier 1891, M. Édouard CHAVANNES visitait ces monuments qui lui servirent, en 1893, à publier son ouvrage sur *la Sculpture sur pierre en Chine*. Il y retourna en 1907 avec un savant russe, M. Alexeiev, et put ainsi compléter ses premières recherches. L'ensemble des monuments formant le groupe de Wou Leang ts'eu est le plus considérable des sculptures de l'époque des empereurs Han, qui florissait aux premiers siècles de notre ère. Ils sont situés dans l'ouest de la province de Chan Toung, patrie des illustres philosophes Confucius et Mencius, au pied d'une colline au sud de Kia Siang hien. Le temps et les hommes, les hommes surtout, ont détruit les chambrettes funéraires dont l'emplacement est signalé par des piliers existant encore aujourd'hui, érigés en 147 de notre ère par quatre frères WOU en l'honneur de leur père et de WOU PAN, mort prématurément, fils de WOU K'AI-MING, le dernier d'entre eux. Cinq inscriptions appartiennent à ces tombes et sont datées 11 et 21 avril 147, 14 décembre 148, 4 juillet 151 et 167; elles étaient d'ailleurs connues des archéologues chinois et, depuis le XI[e] siècle, l'objet de leurs études. Cette famille Wou remontait à une très haute antiquité, et prétendait compter parmi ses ancêtres un souverain ayant

régné plus de 2000 ans avant notre ère. Les tombes avaient été dégagées en 1786 par un nommé HOUANG YI, et avec le résultat de ces fouilles, il créa une sorte de Musée dans une maison au pied de la colline Ts'eu Yun, qui s'augmenta des dalles découvertes depuis. Des fouilles nouvelles ont été faites depuis la visite de M. Chavannes par le missionnaire allemand VOLPERT, qui découvrit deux lions au nord des piliers, puis par l'archéologue japonais SEKINO, qui publia le résultat de ses recherches dans la revue japonaise bien connue la *Kokka*. Les achats d'antiquités faits par ce dernier et par ses compatriotes secouèrent l'apathie des Chinois qui, en 1908, fondèrent une Association pour la conservation de leurs antiquités nationales; par suite, on a réuni six bas-reliefs dans les bâtiments de la Bibliothèque publique de Ts'i nan fou, capitale de la province de Chan Toung.

Les scènes représentées dans les sculptures rappellent des événements ou des hommes bien connus dans l'histoire légendaire de la Chine : les empereurs mythiques Fou Hi et Niu Koua, dont le corps se termine en queue de serpent, la tentative d'assassinat de King K'o contre le grand souverain Ts'in Che Houang Ti, la visite de Confucius à Lao Tseu, Toung Wang Koung, Si Wang Mou. Comme on le voit, si les chambrettes funéraires de la famille Wou sont en ruines, il est tout de même possible de les reconstituer; en revanche, il existe une chambrette funéraire de l'époque des Han qui se trouve dans un état parfait de conservation : c'est celle du Hiao T'ang chan, située à environ 25 kilomètres au nord-ouest de la sous-préfecture de Fei Tch'eng. Nous en avons eu une reproduction à l'exposition d'estampages d'anciennes sculptures chinoises ouverte au Musée des Arts Décoratifs du 11 janvier au 12 février 1912. Sans qu'on puisse donner la date exacte de cette chambrette, qui est enclose dans une petite maison faisant partie d'un temple taoïste, on sait par une inscription qu'elle est antérieure à l'année 129 ap. J.-C. Elle est consacrée à la mémoire d'un certain KOUO KIU qui vivait à l'époque des Han et fut un modèle

de piété filiale. Toutefois les scènes représentées sur la paroi ont l'air beaucoup plus d'être consacrées à un haut personnage qu'à un homme réputé pour sa vertu; par exemple, sur la paroi du fond, on voit un cortège royal; sur la paroi occidentale, le dieu du tonnerre; il est vrai qu'au-dessous, on aperçoit des scènes de cuisine, des musiciens, des acrobates. Sur la paroi orientale, deux hommes appartenant au peuple fabuleux des « Poitrines perforées », qui se font porter au moyen d'un bâton qui leur traverse le corps, avec le cortège de l'inévitable Si Wang Mou.

Assurément, ces découvertes présentaient un vif intérêt, soit au point de vue de l'histoire, soit au point de vue de la religion, et nous initiaient aux légendes d'une mystérieuse antiquité; mais, il faut bien le reconnaître, comme manifestation d'art, la sculpture qui était offerte à notre curiosité ne pouvait donner aucune satisfaction au goût affiné des Occidentaux. Il fallut la découverte, ou si l'on aime mieux la reconnaissance, en Chine, de l'art connu déjà à la frontière nord-ouest de l'Inde sous le nom d'art gréco-bouddhique du Gandhara qui forme le district actuel de Peshawar. Cet art, qui allie de la façon la plus heureuse la technique de l'art grec à la légende complexe du bouddhisme indien, florissait aux premiers siècles de notre ère et s'étendait non seulement dans le Gandhara, mais sans doute aussi dans l'ancienne Bactriane, partie de l'Afghanistan d'aujourd'hui, et dans le Cachemire. Pendant longtemps, l'étude de cet art fut négligée et il semble bien que ce soit l'orientaliste Dr W. G. LEITNER, qui, le premier, sut marquer l'intérêt qu'il offrait par les traces d'influence grecque qu'il représente. Les vues de Leitner furent adoptées par l'archéologue anglais, général CUNNINGHAM, et par le savant allemand CURTIUS qui déclarait que : « C'est bien une page nouvelle de l'art grec qui s'ouvre »; mais le sens de cette page ne peut être déchiffré qu'en sanskrit, ajoute M. Alfred FOUCHER, l'un de nos compatriotes, auquel on doit l'étude la plus complète de cet art, branche de l'art antique indien, qui intéresse par l'aspect extérieur l'archéologue grec et par le sujet qu'il traite l'indianiste

exclusivement. Cet art ne remonte pas, comme on a pu le croire, à l'époque d'Alexandre le Grand ou de ses successeurs immédiats; il lui est postérieur et d'une période de décadence; la période de floraison est antérieure à la seconde moitié du IIe siècle et cette école d'art se clôt vers l'an 600 de J.-C. Dans la décoration des édifices du Gandhara, des élements non pas purs, mais mélangés à des éléments iraniens, puisés dans des ateliers méditerranéens, se confondent à d'autres tirés des bords du Gange. « L'originalité et l'intérêt de ces œuvres singulières, nous dit M. Foucher, consistent justement dans cette intime union du génie antique et de l'âme orientale, dans cette sorte de fusion de la légende bouddhique coulée à même les moules importés d'Occident ».

La religion bouddhique à laquelle l'art du Nord-Ouest emprunte ses sujets, née aux Indes, a eu pour véritable berceau le pays de Magadha, province actuelle de Bihar ; elle a été probablement connue des Chinois vers notre ère par l'intermédiaire des Ta Yue Tche, peuple chassé par les Hiong-Nou ou Huns du Nord de la Chine dans l'Asie centrale.

De la Chine, le bouddhisme s'étendit en Corée (372 après J.-C.), puis au Japon, où il ne pénétra qu'en 552. La Mongolie et la Mandchourie reçurent leur religion du Tibet. C'est avec cette religion, qui a pris une expansion formidable, que l'art du Gandhara s'est répandu à travers l'Asie Centrale, jusqu'au Japon et jusqu'à Java. Mais on est naturellement conduit à se demander quels étaient les chaînons qui reliaient l'Inde à l'Extrême-Orient, et particulièrement celui qui rattachait en Chine l'Asie Centrale au Japon?

Ce chaînon, nous le retrouvons dans les sculptures bouddhiques qui ornent les grottes de Yun Kang, à une quinzaine de kilomètres de la ville de Ta T'oung, dans la partie septentrionale de la province du Chan Si. D'un texte historique, signalé par M. Chavannes dès 1902, il appert que ces monuments ont été exécutés au ve siècle de notre ère, sous la dynastie des Wei du Nord, de race toba, c'est-

à-dire non chinoise, qui emprunta très probablement ses modèles à Tourfan. Yun Kang est situé au pied d'une paroi de pierre très friable, percée, sans aucun doute de la main de l'homme, d'une multitude de grottes dont les parois sont recouvertes de sculptures et l'intérieur meublé d'une foule de divinités. Ces grottes furent visitées par notre compatriote M. de LESDAIN, qui toutefois ne paraît pas en avoir compris toute l'importance. M. Chavannes, dans son voyage de 1907, a, au contraire, relevé avec le plus grand soin ces sculptures dans tous leurs détails et dans leur ensemble. Tantôt l'on trouve, sur les parois de ces grottes, des milliers de petits Buddhas, d'autres fois, des statues, soit colossales, soit de grandeur naturelle : « Si l'on veut apprécier toute l'élégance de l'art des *Wei* du Nord, dit Chavannes, il faut considérer de préférence les statues de grandeur naturelle qui occupent les niches pratiquées dans les parois des grottes secondaires : grâce de la pose, douceur de la physionomie, harmonie des plis des vêtements, tout y concourt à produire une réelle impression de beauté; ces premiers spécimens de l'art bouddhique en Chine me paraissent en être les plus parfaits. L'inspiration des artistes qui sculptèrent ces œuvres souples et nerveuses paraît être Mahâyaniste et Gandharienne. Les statues qui représentent vraisemblablement pour la plupart Çakyamouni, le Buddha récent, Maitreya, le Buddha prochain, et Amitâbha, le Buddha qui préside au Paradis d'Occident, sont souvent assises sur un siège avec les jambes qui se croisent à la hauteur du pied, tandis que la robe forme des plis réguliers qui dessinent les lignes des membres inférieurs. Cette attitude, qu'on ne retrouve plus en Chine à l'époque des *T'ang* et qui est caractéristique de l'art des *Wei* du Nord, est étroitement apparentée à la pose de certaines statues originaires du Gandhâra ».

On voit aussi des scènes diverses : le tir à l'arc des jeunes Çakyas, la vie de plaisir dans le gynécée, mais ce qui me paraît le plus caractéristique, c'est peut-être, placée dans l'embrasure de la porte d'une grotte, une sorte d'Hermès, coiffé d'un bonnet flanqué d'ailes, tenant dans la main

gauche un trident : impossible de nier l'influence étrangère dans l'exécution de cette statue.

En 494, l'empereur Wei, Kao Tsou, transféra sa capitale plus au Sud, à Lo Yang, dans la province de Ho Nan. Avec ce déplacement de capitale, il y eut un déplacement de l'art, et le défilé de Loung Men (Porte du Dragon) remplaça les grottes de Yun Kang, comme dépositaire de l'art des Wei, qui avait atteint son apogée et devait désormais décliner. Loung Men est formé par deux montagnes à l'entrée de la plaine de Lo yang entre lesquelles se jette la rivière Yi, affluent du Lo, qui se déverse lui-même dans le Fleuve Jaune. RICHTHOFEN avait parlé de Loung Men brièvement, mais les premières photographies en furent prises en 1899 par l'ingénieur français LEPRINCE-RINGUET, et elles servirent de prétexte pour la publication dans le *Journal asiatique* (1902), par M. Édouard Chavannes, de textes historiques se rapportant aux monuments; depuis lors, Chavannes a visité Loung Men et nous en a rapporté la description détaillée qui comptait, à l'époque des Wei, huit temples dont les deux premiers furent construits en 500 par l'empereur Che Tsoung en l'honneur de son père Kao Tsou et de sa mère. La falaise de Loung Men est criblée de trous formant autant de grottes qui rappellent les creutes de certaines régions de la France; dans la grotte centrale de Pin Yang, il y a dans le fond un Buddha colossal; contre les parois se dressent des figures qui rappellent singulièrement les images peintes recueillies par von LE COQ à Idiqut Chahri dans l'Asie Centrale. L'entrée de deux grottes jumelles semble défendue par des personnages gigantesques se dressant de chaque côté de la porte; nous avons bien ici le même art qu'à Ta T'oung, mais en une décadence qui s'accentue lorsque la dynastie des T'ang remplace les Wei à Lo yang en 618. En passant, je puis remarquer qu'on aurait pu avoir une idée de l'art des Wei à Paris, car un marchand d'antiquités y avait transporté à grands frais, il y a peu de temps, une des grandes statues de Loung Men dont il a, je crois, tiré un fort bon prix. Tout en admirant cet esprit d'entreprise, je ne puis

que regretter qu'on ne respecte pas davantage les vestiges d'un art disparu.

Peut-être pensera-t-on que les plus beaux spécimens de cet art chinois sont les grandes dalles sur lesquelles sont sculptés en relief de dix centimètres d'épaisseur, à plus de demi-grandeur naturelle, les six coursiers favoris de T'ai Tsoung, le célèbre empereur des Tang (627-649), dont ils ornent la tombe à Li Ts'iuan hien, province de Chen Si. Ces monuments n'étaient connus que par une stèle publiée en 1904 par le Dr Bushell, mais M. Chavannes nous en a rapporté de fidèles reproductions photographiques. Elles ont été élevées par l'empereur lui-même en l'honneur des six chevaux qu'il montait avant de gravir le trône ; à chaque cheval est inscrit son nom, sa couleur, la victoire à laquelle il avait pris sa part, le nombre de flèches dont il avait été blessé. L'un de ces chevaux, lancé au galop, la crinière et la queue tressées, sellé, bridé, les étriers flottants, est d'une allure superbe : c'est du grand art, et comme nous sommes loin du cheval ailé mastoc de la sépulture de Wou san seu, au siècle suivant ! La décadence de l'art s'accentue pour aboutir aux monuments colossaux, mais sans grâce, des tombeaux des Ming à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle.

Une mission subventionnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a apporté, entre autres résultats, de nombreux et nouveaux renseignements sur la sculpture sur pierre en Chine : cette mission, composée du Dr Victor SEGALEN, du comte Gilbert DE VOISINS et de l'enseigne de vaisseau LARTIGUE, poursuivait un double but : relever les monuments historiques dans cette partie de la Chine où se sont déroulées les pages les plus anciennes de son histoire, c'est-à-dire de la capitale, Pe King, jusqu'à la lointaine province de Se Tch'ouan, en passant par l'antique cité de Si Ngan, et de faire l'hydrographie de la partie supérieure du Yang-Tseu, exécutée pour le reste de son cours par des Français, le lieutenant de vaisseau AUDEMARD, le vicomte de VAULSERRE, le lieutenant de vaisseau HOURST, et le R. P. CHEVALIER, de l'Observatoire de

Zo-cé. La dernière partie du programme n'a pu être exécutée à cause de la guerre, mais la première est un des plus fructueux voyages archéologiques que l'on ait faits dans l'Empire du Milieu. Je n'en signalerai que deux résultats : à K'ien Tcheou, à trois jours au N.-O. de Si Ngan fou, grâce au concours des autorités locales, nos compatriotes ont pu dégager une statue de cheval ailé, dont la tête seule émergeait ; signalé par M. Chavannes en 1908, il a pu être étudié maintenant à loisir, et c'est un des plus beaux morceaux de la sculpture des T'ang au VII[e] siècle, appartenant au tombeau de T'ang Kao-tsoung, remontant à 683 ap. J.-C. « Elle est d'un grand enseignement. L'archaïsme libre et créateur des Han a disparu, pour faire place à une science parfaite du modelé. Les cannelures du chanfrein, le port de la tête, l'attache de l'aile à la jointure des membres antérieurs et le développement des larges volutes sont autant d'exemples d'un art désormais accompli » [1].

D'autre part, cette mission jette un jour tout nouveau sur la question du bouddhisme au Se Tch'ouan, et le D[r] Segalen a pu conclure : « que, si la plupart des monuments bouddhiques se-tch'ouanais datent de l'époque des T'ang (avec quelques grossières imitations des Soung et de nombreuses répliques modernes), il n'en existe pas moins, en trois points du Se Tch'ouan, à Mien Tcheou (Si Chan Kouan), Mien Tcheou (pilier Han surdécoré) et à Kia Ting fou, des gisements bouddhiques nettement antérieurs aux T'ang, que des inscriptions formelles datent des Leang, des Tcheou du Nord et des Souei.

« Les monuments des Leang et des Souei portent les années exactes de 529 (date bouddhique la plus ancienne relevée sur un monument au Se Tch'ouan) et 610. Chacun de ces trois groupements présente, dans l'exécution, le groupement des personnages, la forme des niches, etc., des différences si caractérisées qu'on peut désormais poser l'existence de trois styles bouddhiques antérieurs aux T'ang : les styles des Leang, des Tcheou du Nord et des Souei. Dans chacun d'eux se relèvent de très curieuses

1. *Journ. Asiat.*, mai-juin 1915, pp. 485-6.

influences, qu'il serait trop long et d'ailleurs précoce de développer ici, mais qui permettront sans doute plus tard de tracer avec exactitude la marche historique de l'iconographie bouddhique au Se Tch'ouan. »

Toutefois, ce n'est pas dans ces sculptures que j'irai chercher la plus grande manifestation d'art des Han et des T'ang, mais bien dans ces poteries funéraires que depuis plusieurs années on exhume en Chine; on a pu en examiner de beaux spécimens à l'Exposition d'art chinois, ouverte au Musée Cernuschi en mai 1911. Il y en a au Louvre, et surtout au Musée Britannique : on y voit entre autres objets donnés par M. EUMORFOPOULOS un cheval campé ferme sur ses pieds de devant comme le coursier du général Prim dans le célèbre tableau d'Henri Regnault. En 1910, Mme POTTER-PALMER, et quelques autres collectionneurs en avaient également exposé de curieux spécimens au Musée des Arts décoratifs. Des chevaux sellés, bridés, des chameaux, des vases à deux anses d'une élégance qui rappelle celle de la Renaissance italienne, font un singulier contraste avec la multitude des figurines mortuaires qui font songer à celles trouvées dans les tombeaux de l'antique Égypte.

Au sujet de ces objets d'art, je me permettrai de citer les paroles suivantes d'un homme compétent : « Les vases de bronze de l'époque des Han sont beaucoup plus rares que les vases de poterie, et cela pour une raison facile à comprendre. Cette période correspond, en effet, à une modification profonde des rites funéraires et, surtout, du culte ancestral. Les vases rituels n'y jouent plus le même rôle qu'à l'époque des Chang et des Tcheou. Leur usage se multiplie dans les tombeaux. Les familles de fonctionnaires, de bourgeois, de marchands, en font usage au même titre que les grandes familles. On vit dans un État centralisé, et non plus dans la société féodale de l'antiquité où le culte ancestral était régi pour des règles hiérarchiques inflexibles, suivant qu'il était célébré par un seigneur feudataire, un grand préfet ou simplement une famille patricienne. Il s'ensuit que la vulgarisation du vase rituel

et funéraire a comporté aussi, pour des motifs économiques, la vulgarisation des matériaux qui servaient à sa fabrication. Ceux, — et ils étaient le grand nombre — pour lesquels le métal était trop coûteux se contentaient de vases de poterie copiant les vases de bronze. De telle sorte que si, dans la haute antiquité, à mesure qu'on s'élevait au-dessus de la culture primitive, le bronze remplaçait la poterie et gardait parfois des traces de cette origine, à l'époque des Han on voit se produire le phénomène inverse, et les vases de poterie reproduisent et répètent le type des vases de bronze [1] ».

Ne nous laissons pas toutefois entraîner par un enthousiasme irréfléchi ; en dehors de sa valeur comme document d'histoire, il faut avouer que la sculpture sur pierre en Chine sauf quelques exemples, n'offre vraiment qu'un intérêt de curiosité et fort peu de satisfaction artistique. La Chine a eu de bons ouvriers, mais jamais un PRAXITÈLE ou un LYSIPPE. Certes, la peinture de la Chine et de l'Asie Centrale a infiniment plus de valeur au point de vue de l'art, et tel motif d'ornementation trouvé à Tourfan soutient avantageusement la comparaison avec les meilleures enluminures du moyen âge postérieur de l'Europe Il n'en est pas de même de la sculpture.

1. Raphaël PETRUCCI, dans la *Gaz. des Beaux-Arts*, août 1916, pp. 319-320.

CHAPITRE XVII.

Les Tch'en. — Les Ts'i du Nord. — Les Tcheou du Nord.

Onzième Dynastie : Les Tch'en.

Wou Ti. TCH'EN PA-SIEN en montant sur le trône eut encore à lutter contre ses adversaires et en particulier contre le général Wang Lin; dans l'espérance de rétablir l'ordre, il fit périr le malheureux King Ti, le dernier empereur Leang, mais cette mort ne fit qu'aviver les luttes intestines. D'ailleurs Wou Ti jouit fort peu de temps du pouvoir; le fondateur de la dynastie des Tch'en mourut âgé de 57 ans à la sixième lune de 559. « C'était un des plus braves et des meilleurs capitaines de son temps, qui eut le bonheur de réussir dans presque toutes ses entreprises Par rapport à sa manière de gouverner il était plus doux que sévère; exact observateur des lois de l'État, il était attentif à les maintenir dans leur intégrité. Ennemi du faste et du luxe, il fut de la plus grande simplicité dans ses habits comme dans ses meubles; sa table était extrêmement frugale et sa vaisselle des plus communes. Il ne souffrait jamais chez lui ni comédie, ni musique : on ne peut lui reprocher que cette ambition démesurée qui le porta à enlever le trône et la vie à son souverain [1] ».

Wen Ti. Wou Ti touchant à sa fin et ne laissant point d'enfant, choisit pour son successeur un de ses neveux, âgé de trente-huit ans, TCH'EN TSIEN, qui n'accepta l'empire que sous la pression des Grands après la mort de son oncle. Le cruel KAO YANG, de Ts'i, mourut la même année que Wou Ti; sa « santé était ruinée à cause de ses débauches excessives de vin; il ne fut point regretté, parce qu'il déshonorait le trône par ses mœurs dépravées et par sa cruauté, qui le

1. MAILLA, V, pp. 410-411.

rendaient le mépris et l'exécration de ses sujets, et le faisaient placer au rang des brutes [1] ». Il avait détruit entièrement les Wei dans ses États; 721 membres de cette famille furent tués par ses ordres et leurs cadavres jetés dans la rivière Tchang.

A la mort de Wou Ti, Wang Lin crut l'occasion favorable de travailler en faveur des Leang. Les Tcheou profitèrent de son expédition dans laquelle il avait engagé toutes ses troupes pour tenter de s'emparer de Ying Tcheou; Wang Lin, négligeant leur attaque, marcha sur Kien K'ang, mais sa flotte ayant été détruite, il fut obligé de fuir dans les États de Ts'i (560). Les généraux impériaux vainqueurs chassent les Tcheou qui assiégeaient Ying Tcheou et s'emparent de cette ville. Loin de profiter de cette victoire, l'empereur envoie une ambassade pour offrir son amitié au prince de Tcheou: HIAO MING TI venait d'être empoisonné à la 4e lune (560) par son oncle Yu-wen Hou, et remplacé par son frère aîné, YU-WEN YOUNG, prince de Lou, qui devint WOU TI. L'ambassade de l'empereur Wen Ti eut d'autant moins de succès dans ces circonstances que le général impérial, HEOU TIEN, attaquait dans le même moment la ville de Siang Tcheou que les Tcheou prétendaient leur appartenir. Cette même année (560), grâce aux intrigues de la princesse LIEOU CHE, le prince de Ts'i, KAO YIN (FEI TI) fut déposé à la 8e lune et tué à la 9e lune de 561, âgé de 17 ans, et fut remplacé par KAO YEN (HIAO TCHAO TI), frère de KAO HOUAN, qui ne régna que fort peu de temps car, âgé de 27 ans, il mourait d'une chute de cheval à la chasse, à la 11e lune de 561, choisissant pour son successeur son fils Kao PE-NIEN, auquel on préféra son frère puîné, KAO TCHEN (WOU TCH'ENG TI), qui se montra aussi féroce que Kao Yang et fit assassiner son neveu peu de temps après son usurpation.

Pendant ce temps, Heou Tien s'emparait de Pa ling et de Siang Tcheou, mais la paix est rétablie avec les Tcheou et les Ts'i. Les Tch'en ont encore à maîtriser la révolte du gouverneur de P'ou Tch'eng, TCHEOU TI, tué en 565, allié à LIEOU YI.

1. MAILLA, V, pp. 411-412.

A la 4e lune de 566, mourait l'empereur Wen Ti, âgé de 47 ans, qui fut remplacé par son fils PE TSOUNG (Fei Ti).

Fei Ti. Wen Ti avait chargé LIEOU SEU-CHE et TAO TCHOUNG-KIU d'aider dans le gouvernement son frère TCH'EN HIU pendant la minorité de Pe Tsoung. Tch'en Hiu pour écarter les obstacles de sa route, fit périr les deux ministres, ainsi que HAN TSEU-KAO, ami de Tao Tchoung-KIU ; un ami de ces deux derniers, commandant les troupes de Siang Tcheou, HOUA KIAO, voulut faire remonter sur le trône un prince de la famille Leang vivant à Kiang Ling, et dans ce but s'allia aux Tcheou qui désignèrent leur général YU-WEN TCHE pour prendre part à la guerre. Tch'en Hiu confia le commandement de ses troupes à WOU MING-TCHE, qui battit Houa Kiao et Yu-wen Tche à Tun Keou, s'empara de Mien Tcheou appartenant aux Tcheou, mais échoua dans une attaque contre Kiang Ling.

Tch'en Hiu sous prétexte de la faiblesse de l'empereur fit déposer le jeune Fei Ti à la 11e lune de 568, auquel il donna le titre de prince de Lin Haï, mais qu'il fit périr à la 4e lune de 570 ; le malheureux prince n'avait que 19 ans. Tch'en Hiu s'empara alors de la couronne (SIOUEN Ti).

A la 12e lune de 568, mourut âgé de 32 ans, Kao Tchen, prince de Ts'i, « prince d'un orgueil et d'un luxe insupportables. Il était naturellement cruel et brutal, livré aux plaisirs et à la débauche. Il fit paraître la plus grande sévérité à l'égard des gens qui le servaient, et il en fit mourir un très grand nombre, dont plusieurs même appartenaient à sa famille. Il rendit son joug odieux, et ne fut regretté de personne [1] ». Il fut remplacé par son fils, HEOU TCHOU.

Siouen Ti. A Houa Kao qui ne s'était pas soumis, s'était joint le commandant de la province de Kouang Tcheou, NGHEOU YANG-HE, qui se fit battre et faire prisonnier par TCHANG TAO-TA ; envoyé à Kien K'ang, le malheureux fut mis en pièces dans les rues.

Chez les Heou Tcheou, Yu-wen Hou, frère de Yu-wen T'ai, qui avait administré le pays avec une grande énergie au nom de Wou Ti (Yu-wen Young), fut massacré par ordre

1. MAILLA, V, pp. 433-4.

de ce dernier, par Yu-wen Tche et trois complices qui héritèrent de ses charges (572).

D'autre part, Heou Tchou, prince de Ts'i, fait également tuer son premier ministre, Hou Liu, prince de Hien Yang, dont il avait épousé la sœur Hou Che, par le général Tso Ping; Hou Che, elle-même, entraînée dans la disgrâce de son frère, est déchue du rang d'impératrice (572).

L'empereur fait la guerre aux Ts'i, et ses troupes commandées par Wou Ming-tche battent leurs adversaires et s'emparent de Cheou Yang défendu par le brave Wang Lin, qui fut mis à mort alors qu'on le conduisait prisonnier à Kien K'ang; cette mort fut regrettée, même de ses ennemis, car Wang Lin était considéré comme un des hommes les plus remarquables de son temps. Wou Ming-tche, poursuivant le cours de ses succès, prend aussi les villes de Ts'i Tchang et de Siu Tcheou (573). Cependant le prince de Ts'i, peu soucieux des dangers qu'il courait, abandonnait aux Grands les affaires de son royaume, pour se livrer à sa passion pour les jardins de plaisance. Le prince de Tcheou, qui avait des visées sur Ts'i, sous le masque d'une ambassade, envoie à Ye, Yi Liou-kien qui est arrêté comme espion. Les Tcheou, après s'être emparés de P'ing Yang et de Tsin Tcheou, livrent sous les murs de la première de ces villes une bataille aux Ts'i qui essayaient de la reprendre et mettent leur prince en fuite (576). Ce fut grâce à l'appui des Turks que les Tcheou triomphèrent des Ts'i; Wou Ti, des Tcheou, avait en effet épousé en 568 une fille de Mou han Kagan. Heou Tchou abdique (577) et prisonnier chez les Pe Tcheou, il est mis à mort à la 10e lune de la même année. On lui donne comme successeur Ngan-té Wang (Kao Yen-tsoung) fils de Wen Siouen Ti, proclamé empereur à T'ai Youen, qui n'est pas compté dans la série des princes de Ts'i et qui d'ailleurs est fait également prisonnier. Kao Heng (Yeou Tchou), fils de Heou Tchou, qui monte sur le trône à huit ans, est déposé par les Tcheou qui prennent Tchang Te fou (577). Avec ces trois princes Heou Tchou, Ngan-té Wang et Yeou Tchou, s'éteint la dynastie des Pe Ts'i.

Rien ne résiste aux Tcheou : les troupes impériales marchent contre eux, mais leur général Wou Ming-tche, fait prisonnier, se pend de désespoir. Le prince de Tcheou, Wou Ti (Yu- wen Young), marchait contre les Tou Kiue, qui faisaient des incursions sur son territoire, lorsqu'il tomba malade et mourut à la 6e lune de 578, âgé de 36 ans. Le règne de ce prince marque l'apogée de la dynastie des Pe Tcheou dont la chute suit presque immédiatement la décadence commencée avec YU-WEN PING (SIOUEN TI), fils de Wou Ti, qui abdiqua en 579 et mourut l'année suivante à l'âge de 27 ans; « Rapportant le décret de proscription du Bouddhisme et du Taoïsme porté par son père en 574, en 579 le Principe Céleste [nom qu'il avait pris] fit faire des statues de Buddha et de Lao Tseu; il les fit mettre sur le même rang, s'assit entre les deux, et se fit vénérer publiquement [1] ». Yu-wen Ping fut remplacé par son fils TSING TI (YU-WEN KAN,) que le futur fondateur de la dynastie des Souei, YANG KIEN, obligea d'abdiquer à la 2e lune de 581; et le malheureux prince qui n avait que neuf ans, fut tué peu après avec tous les princes de Tcheou, par ordre de Yang Kien, proclamé empereur, et craignant pour sa vie. Les Tcheou, qui avaient compté cinq princes, avaient régné 26 ans; leur chute ne précéda que de peu de temps celle des Tch'en.

L'empereur Siouen, âgé de 53 ans, mourut à la première lune de 582; il fut remplacé par le prince héritier qui, sous le nom de HEOU TCHOU, devait être le dernier empereur des Tch'en; près du lit de mort de son père, il avait échappé, malgré une grave blessure, à une tentative d'assassinat de son frère CHOU LING qui le frappa par derrière d'un coup de couteau.

Heou Tchou.

Le nouveau souverain montra peu de sagesse. « A peine les funérailles de son père furent-elles finies, que (Heou Tchou) fit élever trois grandes tours de plus de cent pieds de haut chacune; on avait pratiqué dans l'intérieur plusieurs salles, ornées de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans les trésors de l'empire; jamais on n'avait rien fait de p us

1. WIEGER, pp. 1469-70.

magnifique. Ces trois tours communiquaient ensemble par des galeries d'une richesse surprenante. On voyait un ruisseau couler au milieu d'un grand bassin renfermé entre ces tours, et y répandre ses eaux d'une manière agréable. Les bords et les chemins étaient ornés des fleurs les plus rares des quatre saisons. Une de ces tours [*Lin Tch'ouen ko*] était destinée pour loger l'empereur, et il y était fort au large; l'impératrice, et plusieurs reines avaient chacune leur appartement particulier dans la seconde [*Kie.Ki Ko*], et la troisième [*Wang sien ko*] était pour les princes et les Grands de la cour. Eloigné des embarras, l'empereur ne s'occupait que de plaisirs dans ce lieu de délices; il passait les jours et souvent les nuits à faire la débauche avec ses Grands ou avec ses favorites, et à composer des vers licencieux sur toutes sortes de sujets. Les eunuques et les ministres à qui ce prince voluptueux avait remis le soin du gouvernement, jugeaient toutes les affaires en dernier ressort; appeler de leur décision à l'empereur, c'était troubler ses plaisirs et se rendre coupable de mort. Quelques Grands en firent la funeste expérience; il leur en coûta la vie [1] ».

Cependant Heou Tchou paraît avoir compris le danger que courait son empire du côté des Souei et il rechercha leur amitié. Yang Kien était fort occupé au transfert de sa capitale.

« A la sixième lune [de 582], le prince de Souei ordonna de bâtir une nouvelle ville, où il se proposait de transporter sa Cour, parce que le séjour de Tch'ang Ngan lui déplaisait. Il y était souvent incommodé, et il en attribuait la cause aux eaux, qui en effet n'étaient pas fort saines. Depuis plus de huit cents ans que cette ville était bâtie, les empereurs n'avaient point eu d'autre Cour dans les provinces occidentales, et cette raison l'avait retenu jusques-là; mais voyant que les Grands entraient dans ses vues, il n'hésita plus : après une visite exacte, on se détermina à la bâtir à la montagne Loung cheou chan, à dix li au nord de Si Ngan fou. On y employa un si grand nombre d'ouvriers, qu'à la troi-

1. MAILLA, V, pp. 466-7.

sième lune de l'année suivante elle fut en état de recevoir le prince avec toute sa Cour, et une affluence de peuple qui s'y transporta [1] ».

Le pays de Souei fut envahi tour à tour par les Tou You Houen, puis par les Tou Kiue qui ne se rendaient pas compte de la force de leur adversaire. Yang Kien s'était fait un point d'honneur de ne pas attaquer les Tch'en durant leur deuil de trois ans, se réservant, à la fin de cette période, de compléter l'unité de son empire en annexant les seuls territoires qui ne reconnussent pas encore son autorité. Il commença d'abord par s'emparer de Kiang Ling où résidaient les derniers Leang : SIAO YEN et SIAO WEN s'enfuirent chez l'empereur. Les Souei envahirent alors le domaine impérial : devant la marche triomphante de l'ennemi, Heou Tchou se cache dans un puits où il est découvert ; sa capitale Kien K'ang est prise (589). L'empereur amené en captivité à Tch'ang Ngan, ne mourra que longtemps après âgé de 52 ans (604). Le vainqueur soumet tout le pays des Tch'en, dont la dynastie disparaît . C'est la fin de la période connue sous le nom de *Nan Pe Tchao* qui a duré de 420 à 589 ; le sud a été gouverné successivement par les Soung, les Ts'i, les Leang et les Tch'en ; le nord par les Wei, les Pe Ts'i et les Heou Tcheou ; l'unité de la Chine est une fois de plus reconstituée sous le sceptre des Souei.

1. MAILLA, V, p. 462.

Onzième Dynastie : TCH'EN (557-589) *famille* TCH'EN.

1.	557	Wou Ti. † 559, 6e lune, à 57 ans *Tch'en Pa-sien.*	557	Young Ting
2.	560	Wen Ti, † 566, 4e lune, *Tch'en Ts'ien.*	560	T'ien Kia
			566	T'ien K'ang
3.	566	Lin Hai Wang (Fei Ti), détrôné en 568, 11e lune, tué en 570, 4e lune, à 19 ans. *Tch'en Pe-ts'oung.*	567	Kouang Ta
4.	569	Siouen Ti, † 582, 1e lune, à 53 ans *Tch'en Hiu.*	568	T'ai Kien
5.	582	Heou Tchou, détrôné en 589, 1e lune; † en 604, 11e lune, à 52 ans. *Tch'en Chou-pao*	582	Tche Té
			587	Tcheng Ming
		Remplacé par les Souei.		

Dynastie des TS'I *du Nord* (PE TS'I)
(Capitale YE, *à 40 li au S. O. de la sous-préfecture actuelle de* LIN TCHANG *(Ho Nan).*

1.	550	Wen Siouen Ti, † 559, 10e lune à 31 ans. *Kao Yang.*	550	T'ien Pao
2.	560	Fei Ti, détrôné en 560, 8e lune, tué en 561, 9e lune, à 17 ans. *Kao Yin.*	560	K'ien Ming
3.	560	Hiao Tchao Ti, † 561, 11e lune, à 27 ans *Kao Yen.*	560	Houang Kien
4.	561	Wou Tch'eng Ti abdique en 565, 4e lune, *Kao Tsan.*	561	T'ai Ning
		† 568, 12e lune, à 32 ans	562	Ho Ts'ing.
5.	565	Wen Koung ou Heou Tchou, abdique en 577; tué 577, 10e lune. *Kao Wei*	565	T'ien Toung
			570	Wou P'ing
			576	Loung Houa
	576	Ngan Te Wang *Kao Yen-tsoung*	576	Te Tch'ang
	577	Yeou Tchou *Kao Heng*	577	Tch'eng Kouang
		Eteint par les Tcheou du Nord, 1e lune.		

Dynastie des TCHEOU *du Nord* (PE TCHEOU) *ou* HEOU TCHEOU

	556	Hiao Min Ti, *Yu-wen Kio.*		
1.	557	Ming Ti, empoisonné en 560, 4e lune, à 27 ans *Yu-wen Yu.*	558	Wou Tch'eng.

2.	561	Wou Ti, † 578, 6e lune, à 36 ans *Yu-wen Young.*	561	Pao Ting
			566	T'ien Ho
			572	Kien Te
3.	578	Siouen Ti, abdique en 579, 2e lune † 580, 5e lune, à 27 ans	578	Siouen Tcheng
		Yu-wen Ping	579	Ta Tch'eng
4.	580	Tsing Ti, abdique en 581, 2e lune;	580	Ta Siang
		tué peu après, 9 ans *Yu-wen Kan.*	581	Ta Ting

Les Pe Tcheou conquis par les Souei en 581.

CHAPITRE XVIII

Douzième Dynastie : Les Souei.

Yang Kien, nous dit-on, « était naturellement colère, défiant, et comme il n'aimait point les livres, il ne se conduisait guère que par finesse[1] ». On ajoute : « Wen Ti était d'un port majestueux; il avait le talent de se faire craindre, et ses ordres étaient exécutés avec une promptitude et une exactitude surprenantes; il donnait une attention extraordinaire aux affaires de l'Etat qui l'occupaient du matin jusqu'au soir, sans qu'il parût en être fatigué[2] ». Wen Ti.

Il fit d'ailleurs d'utiles simplifications au code pénal; il organisa le peuple par groupes de cent feux; chaque groupe ayant à sa tête un centenier. Sa famille était originaire de Houa Yin, dans le district de Tch'ang Ngan, et prétendait descendre d'un officier des Han nommé Tch'en. Il transféra la capitale de Kien K'ang à Tch'ang Ngan.

En 591, K'oua Liu, quatrième successeur de Mou li yen, fut le premier khan des T'ou Yu Houen; il régnait depuis 541, dans la région du Kou-kou Nor; effrayé de la chute des Tch'en et du triomphe des Souei, il se retira dans des régions montagneuses d'où il envoya une ambassade porter sa soumission à Wen Ti, mais il mourut avant le retour de ses envoyés et fut remplacé par son fils Che fou; celui-ci tué par ses sujets cinq ans plus tard (596) eut pour successeur son frère Fou Yun; ce dernier fit hommage à l'empereur en 597, mais plus tard, pris de panique, il s'enfuit, et Wen Ti le remplaça par Chouen; toutefois celui-ci ne se sentant pas en sécurité retourna chez les Souei. Il est bon de noter qu'en 540 les T'ou Yu Houen avaient envoyé

1. Mailla, V, p. 483.
2. *Ibid.*, p. 501.

une mission, que les Jouan Jouan laissèrent passer, au prince des Wei orientaux pour reconnaître sa suzeraineté.

En 597, le roi de la Corée septentrionale (*Ko kou rye Kao kiu li)*, KAO TANG (Yang Youen), négligea de rendre hommages à Wen Ti; sa mort lui évita des difficultés avec la Chine; l'empereur nomma prince de Leao Toung, son fils et successeur KAO YOUEN (Yeng Yang ou Hpyen Yang), qui refusa néanmoins de reconnaître la suzeraineté de la Chine; immédiatement des troupes furent envoyées contre lui par mer, mais elles furent dispersées par la tempête. La Corée n'en fut pas moins effrayée de cette expédition, qu'elle craignait de voir renouveler, et elle se hâta d'envoyer une ambassade à Tch'ang Ngan et de faire la paix.

En 599, une guerre eut lieu contre les Tou Kiue. « Dès l'année de son avènement (581), Wen Ti sut écouter les conseils de ceux qui l'engageaient à semer la division parmi les Turks; attisant la discorde qui venait d'éclater chez les Turks septentrionaux, il excita contre eux TA T'EOU, chef des Occidentaux, et provoqua ainsi la rupture définitive qui sépara les Turks en deux nations, l'une occidentale, l'autre septentrionale, toujours prêtes à s'entre-dévorer; il faillit même dépasser son but, puisque, à la faveur des dissensions qui armaient les uns contre les autres les Septentrionaux, Ta-t'eou tenta, en 599, de refaire pour son compte l'unité de la domination turke. Mais Ta-t'eou, le TARDOU des historiens byzantins, malgré la morgue avec laquelle il avait accueilli en 575 l'ambassadeur romain Valentin (voir plus loin), et malgré la lettre orgueilleuse qu'il avait écrite en 598 à l'empereur MAURICE, ne put résister à une révolte des tribus Tölös et dut se réfugier en 603 dans la région du Kou-kou Nor, où il disparut pour toujours. Son héritage fut disputé. Tandis que dans la partie la plus occidentale de ses États, son petit-fils, CHE-KOUEI KAGAN, devait être investi d'une certaine autorité, puisqu'il pouvait nommer avant l'année 609, un gouverneur de la ville de Tachkend [royaume de Che], un autre chef nommé TCH'OU-LO KAGAN paraît avoir occupé la vallée de l'I-li. Mais Tch'ou-lo s'aliéna par ses violences les Tölös et les

Syr Tardouch, cependant que le commissaire chinois P'EI KIU soutenait sous main son rival Che-kouei Kagan; il n'eut plus d'autres ressources, en 611, que de se réfugier lui-même à la Cour des Souei; Che-kouei Kagan resta ainsi seul maître des Turks occidentaux [1] ».

En 601, Wen Ti, qui était profondément ignorant, prit une mesure qui amena une protestation, d'ailleurs parfaitement inutile, des lettrés : il supprima tous les collèges de l'empire, ne laissant subsister que le seul Collège impérial, encore cet établissement voyait limiter à soixante-dix le nombre de ses élèves, qui devaient être recrutés parmi les Grands; si ce régime nouveau avait été durable, il est certain que le système de gouvernement, ayant pour base le recrutement par examen des fonctionnaires, eut été singulièrement modifié.

Wen Ti mourut subitement, peut-être assassiné, à la 7e lune de 604, et son fils, le prince héritier, YANG KOUANG, préféré à YANG YOUNG, dégradé, le remplaça au moment même où il allait sans doute être disgrâcié à cause de sa conduite.

Yang Kouang, après avoir obligé son frère Yang Young à se suicider, voulut transférer sa Cour, qui se tenait à Tch'ang Ngan, à Lo Yang qu'il désirait transformer de telle sorte qu'elle devint la ville la plus belle et la plus grande de l'Empire. Dans ce but, il employa de grands moyens : tous les habitants de Lo Tcheou en masse, et plus de 50.000 riches négociants tirés de toutes les provinces de l'Empire, furent transportés à Lo Yang où l'empereur fit construire un grand palais par YANG SOU et installer une ménagerie renfermant les oiseaux et les animaux les plus rares et les plus curieux. Toutefois, malgré ses préférences pour Lo Yang, Yang Ti ne voulant pas abandonner Tch'ang Ngan, fit construire une série de quarante palais entre ces deux villes; en outre, à l'ouest de la première, il fit établir un jardin de plaisance et creuser un grand lac environné de collines surmontées de pavillons communiquant les uns aux autres par des galeries. A sa nouvelle capitale, ne se

Yang Ti.

1. CHAVANNES, *Tou Kiue*, pp. 260-261.

borna pas la manie bâtisseuse de Yang Ti : il donna l'ordre de construire des canaux pour faciliter les communications entre les diverses provinces et le transport des marchandises; de la sorte les rivières Kou Chouei et Lo Chouei qui se jetaient dans le Houang Ho, le Pien Chouei et le Houang Ho et le Houai Ho, furent mis en communication; au nord de Yang Tcheou, un canal fut creusé entre le lac de Che Yang et le Ta Kiang. Il fut donc possible d'aller en barque de Lo Yang à Kiang Tou (Yang Tcheou), « haut fait, remarque le P. WIEGER, que nous avons vu exécuter par Ts'ao P'ei dès l'an 224 ». Mais tous ces travaux, dont l'utilité de quelques-uns était d'ailleurs indéniable, épuisèrent les richesses immenses accumulées par Wen Ti en même temps qu'ils coûtaient la vie à un nombre considérable d'ouvriers, dont plus d'un million furent employés pour exécuter les projets grandioses de l'empereur.

Tchampa. Le Lin Yi (Tcham pa) qui avait profité de la décadence des Tch'en pour rompre les liens de vassalité qui le retenaient à la Chine, voyant croître la puissance des Souei, voulut renouer les relations brisées, mais les Chinois venaient de soumettre à nouveau l'An Nam (603, voir page 355) et se souvenant des dépouilles jadis rapportées du Tcham pa par TAN HO CHE, envoyèrent contre ce pays leur général victorieux LIEOU FANG. Le roi du Tchampa, FAN TCHE (Çambhuvarman) fut défait, obligé de fuir par mer et Lieou Fang, entré dans la capitale Vinh? (printemps de 605) « la mit à sac et fit prisonnier tout ce qui restait d'habitants parmi lesquels des artistes du Fou Nan avec leurs instruments. Il prit les tablettes en or des dix-huit rois qui avaient régné sur le Tchampa avant Çambhuvarman, et 1350 ouvrages bouddhiques, réunis en 564 liasses et écrits en écriture tchame. Une inscription y célébra la victoire des armées chinoises [1] ». Mais l'armée du conquérant fut décimée par une épidémie et Lieou Fang lui-même y succomba dans son voyage de retour. Le pays conquis fut divisé en trois *tcheou* : Tang, Noung et Tch'oung, subdivisés en sous-préfectures. « Comme c'était une région difficile à

1. G. MASPERO, *Champa*, p. 113-140.

surveiller, en raison même de l'absence de routes, on ne les occupa jamais effectivement et elles restèrent soumises, de fait, à la domination tchame [1] ». Aussi, dès que les Chinois se furent retirés, Çambhuvarman rentra-t-il dans son royaume.

En 607, Yang Ti envoya Tchang Tsoun et Wang Kiun, en mission au Siam (Tch'i t'ou); ils s'embarquèrent à Canton au mois de novembre et revinrent avec des envoyés siamois à Hanoï.

Nous avons déjà parlé des Tou Kiue (Turks); quelques mots sur leur origine seront utiles. Nous passerons sur l'origine fantaisiste que leur donne MICHEL LE SYRIEN dans le Livre XIV de sa Chronique : « Le peuple des Tourgayê, ou Tourkayê, se trouve être de la race de JAPHET; car ils descendent de MAGOG, et, comme l'a écrit le grand Moyse, Magog est fils de Japhet, fils de Noé. De lui descend et s'est propagé sur cette terre le peuple grand et puissant qui habite la région du nord-est. » Tou Kiue.

Les Tou Kiue (Turks) occidentaux furent la grande puissance de l'Asie centrale, de la première moitié du VIe siècle jusqu'au milieu du VIIe siècle. Pendant la première moitié du sixième siècle de notre ère, les Turks ou Tou Kiue, descendant des anciens Hioung Nou dont les débris, après leur ruine, s'étaient fixés sur les bords de l'Irtich, étaient sous la dépendance des Jouan Jouan auxquels ils servaient de forgerons. Ces Hioung Nou n'avaient fait que changer leur nom en celui de Tou Kiue. Dès 545, le prince des Wei occidentaux envoya une ambassade aux Tou Kiue, « qui commençaient à se rendre formidables à leurs voisins à l'ouest des États de Wei. Ce n'était d'abord qu'une petite horde appelée *O-ssé-na-chi* ou *A-ssé-na-chi* [descendant d'une louve], qui vint se poster au midi de la montagne Kin Chan [2] ». « Un des monts Kin Chan (Altaï) a la forme d'un casque; et comme dans leur langue un casque se dit *tou-kioue*, ils ont tiré de là le nom de leur nation [3] ». En 546, les Tô lôs ou T'ie le,

1. G. MASPERO, *l. c.*, p. 115.
2. MAILLA, V, pp. 343-4.
3. *Pien-i-tien*, trad. S. JULIEN. (*Journ. Asiat.*, 1864, I, p. 325).

dont les Ouighours furent une branche, attaquèrent les Jouan Jouan, mais furent défaits par les Turks; les Jouan Jouan refusèrent avec mépris de récompenser les services de ceux-ci et d'accorder à leur chef la main d'une princesse.

A-NA-KOUEI, chef des Jouan Jouan, disait en parlant de T'ou Men : « Son aïeul ne sachant où donner de la tête, s'était réfugié dans le royaume des Jouan Jouan, où on lui avait accordé des habitations auprès de la montagne de Kin Chan, pour y travailler au métier de forgeron, dont il faisait profession [1] ». En effet les Tou Kiue ne servaient aux Jouan Jouan qu à forger leurs armes. En conséquence le chef des Tou Kiue, T'OU MEN (BOUMIN KAGAN), fils du grand djabgou T'OU WOU, bien accueilli par la Chine, épousa en 551 la princesse TCHANG LO, fille de la famille des Wei occidentaux, grâce à Yu-wen T'ai, et se tourna contre son suzerain : les Jouan Jouan furent écrasés en 552, A-na-kouei se tua de désespoir, après avoir mis à mort son fils An-lo-chin, et le vainqueur qui occupa en 557 tout leur territoire, prit le titre de Khaghan et donna à sa femme celui de Khatoun. « La Cour, ou le principal campement du Khan des Turcs, était situé à la montagne de Tou kin, un des rameaux de l'Altaï vers les sources de l'Irtich [2] ». Les Turks se divisèrent alors en deux branches : la branche septentrionale, orientale ou de l'Orkhon qui eut pour ancêtre T'ou Men, et la branche occidentale; elles restèrent distinctes depuis le milieu du VIe siècle, mais leur séparation politique, causée par les intrigues des Chinois qui opposaient continuellement les deux tribus turkes l'une à l'autre, ne date que de 582 à la suite d'une querelle entre TA-LO-PIEN, fils de Mou-han Kagan, et son cousin germain CHA-PO-LIO, kagan des Tou Kiue septentrionaux; ce dernier frère de père avec TIEN KIUE (TA T'EOU KHAN). Le chef des Turks septentrionaux portait le titre toungouse de Khaghan (jadis *tan yu*), tandis que le chef des Turks occidentaux ou Turks des Dix Tribus portait le titre turc de *djabgou*. T'ou Men, désigné comme I-LI-KHAN, mourut en

1. MAILLA, V, p. 385.
2. DE GUIGNES, I, pp. 225-6.

552 et fut remplacé par ses trois fils successivement, d'abord KHOLO, puis SE KIN, qui reçut le nom de MOU HAN KHAN, ensuite T'A PO KHAN. MOU HAN, en 556, prit part avec les Wei occidentaux à une expédition contre la tribu toungouse des T'ou Yu Houen, établis sur les bords du Kou kou Nor. En 568, l'empereur Wou, des Tcheou, épousa sa fille A-SE-NA. Le frère cadet de T'ou Men, CHE TIE MI (Istämi) est l'ancêtre des Turks occidentaux; il eut pour fils TIEN KIUE ou TA T'EOU KAGAN, chef suprême des hordes de Tou Kiue occidentaux, auprès duquel se réfugia Ta-lo-pien qui est le véritable ancêtre des Turks occidentaux. Ta-lo-pien fut fait prisonnier par Cha-po-lio en 587; les Turks occidentaux le remplacèrent par Ni-li Kagan, mort en 603, dont le fils et successeur Tch'ou lo Kagan se réfugia en 611 à la Cour de Chine. Les Tou Kiue, sous Mou han, s'étendaient : « A l'est, depuis l'ouest de la mer de Leao; à l'ouest, jusqu'à dix mille li de la mer Occidentale (la mer Caspienne); au sud, depuis le nord du grand Désert de sables (Cha-mo ou Gobi); au nord, jusqu'à cinq ou six mille li de la mer du Nord... Les Tou Kiue laissent flotter leurs cheveux, jettent à gauche le pan de leurs vêtements, et habitent sous des tentes de feutre. Ils se transportent d'un lieu à un autre, suivant qu'ils y trouvent de l'eau et des herbes. Leur principale occupation est l'élève des troupeaux et la chasse. Ils font peu de cas des vieillards, et montrent une grande estime pour les hommes qui sont dans la force de l'âge. Ils ont peu d'intégrité et de honte du mal, et ne connaissent ni les rites, ni la justice; ils ressemblent en cela aux anciens Hioung Nou [1] ».

Après la chute des Jouan Jouan, les Turks devinrent voisins des Hephthalites (Talikan à l'ouest de Balkh était la frontière) ennemis des Persans, dont le roi KHOSROU ANOUCHIRWAN, petit-fils de PIROUZ, s'empressa de conclure une alliance avec le vainqueur et épousa la fille de Che tie mi (DIZABOUL, SILZIBOUL).

Hephthalites (Huns blancs)

Lorsque le Tokharestan eut été soumis par les Jouan Jouan, il resta dans le pays, suivant les historiens chinois,

1. *Pien-i-tien*, trad. S. JULIEN, *J. Asiat.*, 1864. I, pp: 331-2.

un rameau des Ta Yue Tche connu sous le nom de HOUA. Je doute d'ailleurs que ces Houa fussent des Yue Tche; je les crois plutôt une branche des Hioung Nou. Du nom du roi YE-TA viennent l'appellation du royaume Ye-ta et celui de son peuple Ephthalites ou Hephthalites. « Les Ye-ta, dit le *Pei Che*, sont sortis des pays situés au nord de la barrière (c'est-à-dire au nord de la frontière chinoise); partis du Kin Chan (Altaï), ils se dirigèrent vers le sud et s'établirent à l'ouest de Yu T'ien (Khotan); leur capitale est à plus de deux cents li au sud de la rivière Wou Hou (Oxus); elle est distante de Tch'ang Ngan de dix mille cent li. Leur roi réside dans la ville de Pa-ti-yen[1].» La partie essentielle de l'empire des Hephthalites était sans doute le Badakhchan dont Pa-ti-yen serait la transcription[2]; il est possible toutefois que le nom de cette capitale représente Bamyin (Badhaghis) près de Herat; cet empire comprenait aussi la Kachgarie, les Quatre Garnisons, le Kachmir et le Gandhâra. En 484, le roi de Perse, PIROUZ, fut tué par le chef AKHSCHOUNWAR appelé EPHTALANOS par THÉOPHANE de Byzance qui en dérive le nom des Ephthalites, et son pays fut subjugué. Auparavant les Hephthalites avaient attaqué le royaume kouchan de Caboul; ils envahirent l'Inde et furent repoussés en 455 par SKANDAGUPTA, mais dix ans plus tard, ayant soumis le Gandhâra, ils s'en servirent de base pour détruire l'empire gupta. En 516 YE-TA I-LI-T'O envoya une ambassade en Chine.

Quand les Hephthalites à leur tour furent conquis entre 563 et 567, l'Oxus devint la frontière entre les Turks et les Persans; plus tard les premiers profitant de la faiblesse croissante des Sassanides, annexèrent entièrement les possessions des Hephthalites. L'union ne pouvait durer longtemps entre Turks et Persans. Les Sogdiens, qui étaient les principaux intermédiaires du commerce de la soie, ayant passé de la domination des Hephthalites sous celle des Turks, cherchèrent avec l'appui de leurs nouveaux maîtres, à développer leur commerce en Perse, mais à deux reprises

1. CHAVANNES, *Song Yun*, p. 24*n*.
2. *id.* *Heou Han Chou*, p. 41*n*.

échouèrent, devant le désir des Persans de s'emparer du monopole de ce même commerce; non découragés, les Sogdiens et leur chef MANIACH, toujours soutenus par les Turks et leur chef Dizaboul, envoyèrent en 568 une ambassade à JUSTIN II, qui régnait à Byzance, dans l'espérance de trouver dans l'empire romain le marché qui leur était fermé en Perse. Le rôle des Sogdiens dans l'Asie centrale est considérable; ce peuple iranien dont on retrouve encore aujourd'hui des traces dans la vallée du Yagnob, à l'est de Samarkand, et dans le Ro chan dans l'Hindou Kouch, se répandit au loin jusque dans la région de Tourfan; il y en eut une colonie qui s'établit au sud du Lob Nor, après les troubles des Souei; d'autres réussirent à se maintenir longtemps dans l'Altaï[1]. On se rappellera que la fameuse inscription de Kara Balgasoun était rédigée en chinois, turk et sogdien.

PROCOPE, au VIe siècle, dans son *De Bello Gothico*, nous parle de l'arrivée à Byzance de moines du pays des Indiens qui proposèrent à l'empereur, pour lui éviter d'acheter aux Persans la soie nécessaire à ses besoins, de lui enseigner les moyens de produire cette soie sur son propre territoire, ajoutant qu'elle était fournie par des chenilles spéciales ne pouvant être transportées vivantes, mais dont les œufs seraient apportés; on les ferait éclore sur place. L'empereur autorisa l'expérience : des œufs sortirent des chenilles qui furent nourries de feuilles de mûrier; ainsi, continue Procope, commença l'établissement de la culture de la soie dans le territoire romain. THEOPHANES, de Byzance, à la fin du VIe siècle, ajoute que les œufs furent apportés dans une canne et que plus tard grande fut la stupéfaction des Turks lorsque l'empereur leur montra la soie qu'il en avait obtenue.

A la même époque, MÉNANDRE nous apprend l'arrivée à Byzance en 568 de l'ambassade turke avec Maniach; à son tour Justin répondit par une ambassade dirigée par le Cilicien ZÉMARQUE accompagné de Maniach; l'envoyé de Byzance fut reçu avec honneur au nord de Kou Tcha, à

1. Cf. PELLIOT, *Journ. Asiat.*, janv.-fév. 1916.

Ek Tag, la Montagne Blanche, par Dizaboul au moment où celui-ci se préparait à attaquer les Persans. A son voyage de retour, Zémarque échappa à ces derniers, visita le chef des Alains, et rentra à Byzance par le Phase et Trébizonde. Cette ambassade fut suivie de plusieurs autres, dirigées par EUTYCHIUS, HÉRODIEN et PAUL de Cilicie [1]. Enfin en 580, Tibère II, désireux d'armer les Turks contre les Persans, envoya une nouvelle mission, sous la conduite de VALENTIN, qui fut assez mal accueillie par Ta T'eou (Tardou), fils de Dizaboul [2].

Les intrigues des Turks amenèrent une longue guerre entre les Romains et les Sassanides (571-590), qui affaiblit ces pays à un tel point qu'ils furent impuissants à résister à la marche des Arabes auxquels leur victoire du Yarmouk (20 août 636) donna la Syrie.

« En l'an 5 de Omar, les Romains [de l'Arabie] engagèrent le combat [avec le peuple des] Arabes dans la région de la ville de Bostra, qu'ils appellent Gabita, sur le fleuve nommé Yarmouka. Les Romains furent cruellement mis en pièces et abandonnèrent cette région [3] ».

« Le premier motif pour lequel la paix fut rompue et la guerre eut lieu entre les Romains et les Perses, fut le peuple des Arméniens. Le second fut que Justin avait envoyé, en la septième année de son règne, comme ambassadeur au roi des Turks, un homme appelé ZEMARKUS, pour les engager dans la guerre avec les Perses. — Il y avait à cette époque neuf rois des Turks. Le premier ayant rencontré l'ambassadeur des Romains et ayant appris le motif de sa venue, se mit à pleurer un moment. Quand il cessa de pleurer, l'envoyé et les soldats lui demandèrent le motif de ses pleurs. Il répondit : « Nos pères disaient : Quand vous verrez l'envoyé du roi des Romains, qui sont en Occident, venir vers les Turks, il y aura une grande dévastation par toute la terre, et les hommes se détruiront les uns les autres. Et moi, en vous voyant, je me suis rappelé cette parole

1. LEBEAU, *Bas Empire*, X, p. 169.
2. YULE-CORDIER, *Cathay*, 2e éd., I, pp. 203 seq.
3. MICHEL LE SYRIEN, II, p. 420.

néfaste des anciens. La douleur et l'affliction se sont emparées de moi, et j'ai pleuré à cause de la ruine qui va arriver [1] ».

Mais revenons aux Turks : en 600, T'ou Li kagan (Jen kan) qui régnait dans le nord, prit le titre de K'i-min Kagan ou K'i jen, et en 607 il rendit hommage à l'empereur; quand il mourut en 609, il fut remplacé par son fils To Ki (Che pi Khan) qui, comme son père, épousa une princesse chinoise.

Cependant Yang Ti reprenait l'exécution de ses grands travaux publics; après avoir creusé des canaux, il construisit des murailles. En 607, il fait élever une muraille depuis Yu Lin, à l'ouest, jusqu'à Tseu Ho, à 180 li au N.-O. de Ta T'oung dans le Chan Si; l'année suivante, 200.000 soldats étaient employés à la construction d'une nouvelle muraille du côté du Yu Ko, au nord de Lin Tao fou et de la Grande Muraille; d'autre part, l'empereur faisait creuser au nord du Houang Ho, le Young tsi kiu (Yu Ho), qui commence au N.-E. de Kiun Hien (ressort de Wei Kiun fou) et va rejoindre le Houang Ho à Lin Ts'ing. En 610, « l'empereur fit ouvrir un canal large de plus de cent pieds, depuis King K'eou sur le bord du grand Kiang jusqu'à Yu Hang de Hang Tcheou fou du Tche Kiang : il avait plus de 800 li de longueur. Le dessein de Yang Ti était d'aller visiter le pays de Koueï Ki et de faire commodément ce voyage par ce canal [2] ».

D'ailleurs Yang Ti continuait l'œuvre commencée par Wen Ti, qui en 595 fit creuser par cent mille ouvriers le canal de Chan Yang Ho, long de 300 li, qui était à peu près parallèle au Yun Ho, [depuis le lac Che Yang] auquel il aboutissait par ses extrémités. Yang Ti « remit en très bon état le Yun Ho, de sorte que les bateaux communiquaient facilement du Kiang à la Houai. C'est le but que s'étaient jusque là proposé les économistes. Relier par une voie navigable les provinces centrales de l'empire à celles

1. Michel le Syrien, II, pp. 314-5.
2. Mailla, V, p. 515.

du nord, c'était déjà un résultat admirable. Mais ce n'était pas assez pour l'empereur Yang Ti. Une inspiration de génie lui révéla la possibilité de faire communiquer le fleuve Bleu à la mer par le sud-est, et son intrépide activité lui fit réaliser son projet. L'exécution de cette partie du Canal impérial ne présenta pas grandes difficultés, car le terrain est presque uni, la pente douce et l'eau ordinairement assez abondante ; son entretien demande aussi moins de travaux et de dépenses que la partie centrale où les inondations souvent détruisent tous les ouvrages précédents. La navigation y est aussi plus commode, car si parfois la barque est retardée par les ponts, elle n'a à passer ni écluses, ni rapides. Ce canal fut réparé par plusieurs empereurs de la dynastie des Soung (960-1280) et particulièrement par Hiao Tsoung qui, en 1181, l'élargit et le creusa plus profondément. A cette époque Hang Tcheou était devenue la capitale de l'empire. On y voyait affluer du fleuve Jaune et du fleuve Bleu les jonques mandarinales amenant les gouverneurs des provinces rendre leurs hommages au Fils du Ciel [1] ».

En 606, commencent les véritables relations du Japon et de la Chine : L'impératrice SUI KÔ envoya en Chine, comme ambassadeur, OMO-NO IMOKO avec des étudiants ; quatre années auparavant (602), le calendrier chinois avec des ouvrages d'astronomie avaient été introduits au Japon. Omo-no Imoko devait rapporter de Chine des ouvrages bouddhistes importés jusqu'alors de Corée ; le Bouddhisme fut d'ailleurs reconnu en 624 comme une religion d'Etat au Japon.

Si Yu. Les peuples du Si Yu venant en grand nombre à Tch'ang Ye (arrondissement de Kan Tcheou) pour faire du commerce, l'empereur y envoya P'ei KIU pour les gouverner. Grâce aux renseignements qu'il obtint d'eux, P'ei Kiu, originaire du district de Kiang Tcheou, dans le Chan Si, put dresser une carte des quarante-quatre royaumes du Si Yu, en trois k'iuen ou parties qu'il offrit à l'empereur à son retour [2]. L'ouvrage est malheureusement perdu aujourd'hui. [3] Grâce

1. D. GANDAR, *Le Canal Impérial*, p. 12.
2. MAILLA, V, p. 510.
3. GAUBIL, *T'ang*, p. 385.

aux efforts de P'ei Kiu et surtout aux grosses sommes d'argent qu'il dépensa, Yang Ti obtint de gens du Si Yu qu'ils rendissent hommage à l'empire.

« A la dixième lune de 608, le roi de Tch'i T'ou, royaume fort éloigné dans la mer du Midi, envoya des ambassadeurs qui vinrent faire hommage à l'empereur et lui payer tribut. Yang Ti, à leur retour, les fit accompagner par un de ses officiers qu'il envoyait à ce prince. Cet officier rapporta qu'il avait navigué par mer plus de cent jours pour arriver à ce royaume, et qu'après être débarqué, il avait mis encore plus d'un mois de chemin pour se rendre dans la ville capitale : il ajouta que le roi de Tch'i T'ou était très magnifique en tout, qu'il ne se servait dans son palais que de meubles les plus précieux, et qu'on ne pouvait rien voir de plus beau et de plus riche [1] ».

Les deux officiers envoyés au Tch'i T'ou, par Yang Ti étaient TCHANG TSOUN et WANG KIUN qui s'embarquèrent à Canton en novembre 607 [2]; ce royaume n'est autre que le Siam qui fut appelé Sien Lo dans la première année de Young Lo (1403).

A la 3e lune de 609, l'empereur se rendit dans l'ouest, non seulement pour visiter les provinces occidentales, mais aussi pour châtier le chef des T'ou Yu Houen qui avait refusé de venir lui rendre hommage : celui-ci, FOU YUN KHAN vainquit et tua le général TCHANG TING-HO, mais il fut poursuivi jusqu'à Fou Se tch'eng par le général LIEOU KIUEN, qui avait débouché par Y-wou et pénétré jusqu'au Ts'ing Hai. L'empereur se dirigea vers Y-wou en donnant à TOU TAN-CHE, roi de cette région, et à K'IU PE-YA, roi de Kao Tch'ang, ordre de venir le saluer; lorsque Yang Ti arriva à la montagne Yen tche han, à la frontière de Y-wou, il y trouva les deux princes, accompagnés de vingt-sept autres chefs du Si Yu, qui venaient lui rendre hommage; il « détermina que les pays de Si Haï, de Ho Youen, de Chen Chen, de Tsie Moũ et autres, seraient dorénavant au nombre des départements de l'empire, et qu'on y enverrait en exil

1. MAILLA, V, p. 512.
2. CHAU JU-KUA, p. 8.

les malfaiteurs pour servir dans les garnisons. Il nomma Lieou Kiuen gouverneur de ces pays, avec ordre d'en faire défricher les terres, et de pousser les T'ou Yu Houen de ce côté pour s'ouvrir un chemin libre dans le royaume de Si Yu[1] ». K'iu Pe-ya accompagna Yang Ti dans son expédition de Corée dont nous allons parler; à son retour il reçut en mariage la princesse HOUA JOUNG, du clan impérial, et en 612, il retourna dans son pays.

Parmi les chefs du Si Yu qui rendirent hommage à la Chine en 609 était celui des A-si. « Le nom de famille du roi était Chao-wou; il était de la même race que le roi de la Sogdiane. Sa cour était sur la rivière Nami, au sud de cette rivière. Cette ville était entourée d'un quintuple cercle d'eau courante. Le palais et les maisons étaient tous terminés en esplanades ou terrasses. Le roi avait un dais représentant un chameau d'or haut de sept pieds; les mœurs de ce pays ressemblent à celles de la Sogdiane; seulement les habitants épousent leurs sœurs aînées et cadettes, et même leurs mères, de la même manière que les animaux[2] ».

Il faut bien avouer que Yang Ti, qui devait finir d'une façon si misérable, reprenait la politique des Han, ce qui prouve son intelligence politique; si l'on songe également aux grands travaux qu'il entreprit pour l'amélioration du Grand Canal, dont il comprenait l'importance au point de vue commercial, ce prince occupe dans l'histoire de la Chine une place à laquelle n'approchent pas ses prédécesseurs. « L'empire de la Chine contenait alors 190 *kiun* ou départements, et 1255 *hien* ou villes du second ordre, Il comptait 8.900.000 familles. Est et Ouest, il avait 9.300 li d'étendue, et 14.815 Nord et Sud[3]. »

Lieou K'ieou.

C'est sous le régime de Yang Ti qu'eut lieu la première expédition des Chinois contre un groupe d'îles qu'ils appellent Lieou K'ieou.

« L'an 610, l'empereur ayant appris qu'il y avait dans la mer orientale un royaume appellé Lieou K'ieou, qui jusque-

1. MAILLA, V, p. 514.
2. RÉMUSAT, *Nouv. Mél. As.*, I, p. 219.
3. MAILLA, V, p. 514.

là n'avait eu aucune communication avec la Chine, envoya un de ses officiers dire à HO-LAN-TEOU, roi de ces îles, qu'il eût à venir lui rendre hommage. Ho-lan-teou n'obéit pas. L'empereur irrité de ce refus, résolut de faire la conquête des îles Lieou K'ieou ; il équipa une flotte qu'il fit partir sous les ordres de TCHEN LENG. Ho-lan-teou ne s'attendait point qu'on vînt l'attaquer de si loin et ne s'était point préparé à se défendre ; ainsi Tchen Leng fit une descente sans peine : il battit et tua Ho-lan-teou ; il enleva jusqu'à cinq mille personnes, hommes et femmes, et s'en revint.

» Cependant ce royaume ne se soumit point à la Chine, et ne vint payer aucun tribut ni sous la dynastie des T'ang, ni sous celle des Soung ; mais vers le milieu du règne de HOUNG WOU, fondateur de la dynastie des Ming, sur l'ordre que ce prince envoya à ces insulaires, ils vinrent lui rendre hommage. A cette époque, les îles Lieou K'ieou obéissaient à trois souverains, distingués par le nom de roi du milieu des montagnes, de roi du sud et de roi du nord. Ces trois princes envoyèrent payer tribut à Houng Wou, et depuis ils ne discontinuèrent pas. La couronne y est héréditaire de père en fils, mais comme tributaires de la Chine, ils reçoivent de l'empereur des lettres patentes pour confirmer leur élévation au trône. Dans la suite, le roi du milieu des montagnes fut le seul qui vînt payer tribut pour se maintenir contre la puissance des deux autres, dont les pays sont aujourd'hui sous la domination d'un seul roi [1]. »

Ma Touan-lin raconte ainsi cette expédition :

« Sous la dynastie des Soueï, la première des années *ta-nie* (605), un capitaine de marine nommé HO MAN et quelques autres Chinois de la même profession disaient : Quand le ciel est pur et la mer calme, en regardant au loin vers l'Orient, il semble qu'on aperçoive des vapeurs et des fumées d'habitations. A cette époque, l'empereur Yang Ti avait ordonné au mandarin militaire, TCHU-KOUAN, de prendre la mer et d'aller à la recherche des pays inconnus. Tchu Kouan, ayant recueilli le propos de Ho-man, emmena ce marin avec lui et ils arrivèrent ensemble au royaume de

1. MAILLA, V, p. 5.

Lieou K'ieou. On ne put rien comprendre au langage des habitants ; on se saisit d'un indigène, et l'on reprit la route de la Chine.

» L'année suivante, Tchu Kouan eut pour mission de retourner à Lieou K'ieou et d'engager le souverain de ce pays à venir faire une visite d'hommage, ce à quoi le roi Ko-la-teou ne voulut pas consentir. Tchu-Kouan rapporta, pour la montrer à l'empereur, une de ces cuirasses d'étoffe dont il a été parlé précédemment. Un envoyé du Japon qui se trouvait alors à la Cour vit cette cuirasse et dit : « Ceci est à l'usage des habitants du royaume de Y-ye-kieou ».

» L'empereur ordonna à Tchen Leng de réunir des troupes et de conduire une expédition contre le prince qui avait refusé de lui obéir. Tchen-Leng étant parti de Y Ngan, vogua sur mer et s'arrêta à la petite île Kao-hoa ; ensuite continuant sa route vers l'orient, il mouilla deux jours après à la petite île Youen pei et enfin, le jour suivant, il arriva au royaume de Lieou K'ieou.

» Les troupes chinoises attaquèrent vivement les soldats de ce royaume, les battirent, pénétrèrent jusqu'à la ville où résidait le roi, incendièrent le palais et les maisons, emmenèrent en captivité des hommes et des femmes au nombre de plusieurs mille et regagnèrent leurs vaisseaux. Depuis cette époque toutes communications cessèrent avec le pays de Lieou K'ieou [1]. »

Le marquis d'HERVEY DE SAINT-DENYS semble avoir démontré que les géographes chinois comprenaient également l'île de Formose sous le nom de Lieou K'ieou qu'elle porta jusqu'à la dynastie des Ming [2]. L'expédition de Yang Ti aurait donc eu lieu contre Taï Wan (Formose) et non contre les îles connues actuellement par les Chinois sous le nom de Lieou K'ieou et par les Japonais de Ryu Kyu. Cependant l'histoire manuscrite des Lieou K'ieou, citée par M. C. S. LEAVENWORTH, place bien le commencement des relations de ces îles avec la Chine à la troisième

1. MA TOUAN-LIN. — *Ethnographie des Peuples étrangers. — Orientaux.* — Trad. par le marquis d'HERVEY DE SAINT-DENYS, pp. 422-4.
2. *Journ. Asiat.*, mai-juin 1875.

année Ta Ye (607) des Souei, sous l'empereur Yang (Yo) [1].

Lors d'une visite à K'I MIN, khan des Tou Kiue, l'empereur rencontra un envoyé de KAO YOUEN, roi de Corée. P'ei Kiu, commissaire chinois, rappela alors que sous les Han et les Tsin, ce pays n'était qu'une province de la Chine, que ses princes devenus rois avaient refusé de reconnaître la suzeraineté de l'empire et que Wen Ti, le propre père de Yang Ti avait formé le projet de réduire les Coréens. En conséquence, Yang Ti ordonna à l'envoyé coréen d'annoncer à son maître qu'il attendait l'hommage, mais Kao Youen se montrant rebelle à cette injonction, l'empereur se prépara à le châtier [2], avec une flotte considérable et une armée de 1.130.000 hommes qui, lorsqu'elle arriva sur les bords de la rivière Leao Chouei, trouva les Coréens campés de l'autre coté, força le passage de la rivière mais échoua dans le siège de la ville de Leao Toung (612). L'empereur avec une nouvelle armée traverse le Ya Lou kiang, mais il se fait surprendre par les Coréens et est obligé de s'enfuir. Nullement découragé, Yang Ti lève une troisième armée, passe le Leao Chouei, mais il apprend que le prince de Chou, YANG HOUEN-KAN, profitant de son absence, s'était révolté et avait mis le siège devant Lo Yang; l'empereur quitte immédiatement la Corée et Yang Houen-kan abandonne le siège de Lo Yang, mais il est poursuivi, et pour ne pas tomber vivant entre les mains des troupes impériales, le rebelle se fait tuer par son fidèle YANG TSI-HIEN (614). Libre de ce côté, l'empereur se retourne contre les Coréens qui sont battus; Kao Youen fait sa soumission mais refuse de venir présenter ses hommages en personne; une quatrième expédition est organisée contre lui, mais elle n'a pas lieu, la rébellion grondant de toutes parts.

Corée.

A la gloire du conquérant et du grand entrepreneur de travaux publics, Yang Ti voulut ajouter celle de Protecteur des Lettres. Au commencement de 615, il fit venir à la Cour de toutes les parties de l'empire, les hommes les plus versés dans toutes les branches de la littérature et leur enjoignit

1. *Journ. China Branch R. Asiat. Soc.*, XXXVI, 1905.
2. MAILLA, V, p. 516.

d'écrire de nouveaux ouvrages sur les sujets de leur spécialité, les *king* ou la médecine, le taoïsme ou la chasse, la poésie, etc. Quelle fut la valeur de ces ouvrages écrits sur commande? L'entreprise néanmoins ne fut pas stérile, et les travaux des savants et des lettrés convoqués par Yang Ti, enrichirent la bibliothèque de l'empereur qui comprenait déjà plus de 37.000 volumes, d'au moins 17.000 ouvrages nouveaux [1].

A cette époque (8e lune de 615) Yang Ti visitant les provinces septentrionales de l'empire, le kagan des Turks septentrionaux, CHE PI, informé de ce voyage, voulut le surprendre à la tête d'une armée de 100.000 hommes; prévenu par une princesse chinoise, femme du khan, l'empereur s'enferma à Yen men kouan (Cho-p'ing fou, Chan Si), forteresse de la Grande Muraille, et resta bloqué jusqu'à ce que le stratagème d'un jeune homme de seize ans, LI CHE-MIN, fils de Li Youen, futur fondateur de la dynastie des T'ang, eut décidé le kagan à abandonner le siège; il était d'ailleurs rappelé également dans ses États par la fausse nouvelle lancée par la princesse chinoise que des troubles venaient d'y éclater.

Au lieu de rentrer à Tch'ang Ngan, comme le lui suggéraient ses conseillers, Yang Ti effrayé des Turks, entreprit un coûteux voyage au Kiang Nan, et se rendit à Kiang Tou (Yang Tcheou). Les dépenses de toutes sortes de l'empereur avaient épuisé le trésor, le peuple était accablé de charges, le mécontentement était général, des révoltes éclatèrent dans toutes les parties de l'empire (616).

D'abord un ancien ami de Yang Houen-kan, LI MI, s'empare de Joung Yang et bat les troupes envoyées contre lui commandées par TCHANG SIU-TOU qui se tue. Un chef de brigands de la région du P'o Yang, TS'AO CHE-K'IE, prend le titre de prince de Youen Houng, s'empare de Yu Tchang, se proclame Houang Ti et donne le nom de TCHOU à la dynastie qu'il prétend fonder dans le pays qu'il envahit entre Kieou Kiang et Pou Yu. Au nord du Houang Ho, deux troupes de bandits commandées par KAO CHE-TA et

1. MAILLA, V, p. 531.

TEOU KIEN-TE sont battues; le premier est tué, mais le second s'empare du pays au nord-est entre le Houang Ho et la Grande Muraille et se déclare prince de Tchang Lo (616). Quatrième révolte : LIEOU WOU-TCHEOU, capitaine des gardes de WANG JEN-KOUNG, gouverneur de Ma-yi, suscite une révolte, fait couper la tête à son chef et demande l'appui des Turks; il s'empare de Ting Siang et CHE PI lui donne le titre de khan de Ting Yang; pour assurer ses communications avec les Turks, Lieou met le siège devant Yen mou kouan, défendu par le brave TCHEN HIAO-YI; après un siège de cent jours, ce dernier est tué par un de ses officiers, Tchang LOUEN, qui livre la place à Lieou (617).

Une cinquième révolte est celle de LEANG SEU-TOU, officier de la garnison de Sou Fang, qui s'empare de cette ville, en tue le gouverneur et s'adresse aux Turks pour en obtenir des secours. Il prend les villes de Siao-Yin, Houng Houa, Yen Ngan, etc., se proclame Houang Ti et donne à sa dynastie le nom de LEANG. De leur côté, les Turks conquièrent le pays de Yen Tchouen, dans la région de Koung Tchang fou, où Che Pi fixe sa résidence. Enfin sixième et dernière révolte : celle de SIEI KIU, officier de la garnison de Kin Tcheng, qui se saisit de cette ville et de tout le pays de Loung Si, prend le titre de roi et donne à sa dynastie le nom de TCHIN. L'empire est donc divisé en six royaumes (617) : 1° SOUEI; 2° TCHANG LO; 3° TING YANG; 4° LEANG; 5° TCHIN; 6° WEI, nom que donne LI MI à ses conquêtes après qu'il s'est emparé des magasins impériaux de grains, près de Lo Yang; il s'y ajoutera bientôt de nouveaux royaumes particuliers. Et pendant que son empire est ainsi démembré, on cache tout à Yang Ti qui passait son temps plongé dans les plaisirs sur les bords du Kiang et du Houai Ho.

Cependant l'empereur sort un instant de sa torpeur pour envoyer contre Li Mi, LI YOUEN, duc de T'ang, qui résidait alors à Tsin Yang, dans la vallée de la Fen, et s'appuyait sur quatre fils dont le second était un homme fort remarquable : LI KIEN-TCH'ENG, LI CHE-MIN, LI HIOUEN-PA et LI YOUEN-KI. Sur ces entrefaites, LIEOU WOU-TCHEOU s'étant emparé de Fen Leou, sans que Li Youen s'y fut opposé,

Yang Ti ordonne d'arrêter celui-ci. Li Youen s'entend avec les Turks, s'empare de Ho Yi, où est tué le général impérial SOUNG LAO-SENG, et de diverses autres villes, tandis que son fils Li Che-min prend Toung Kouan; ils sont rejoints par dix à douze mille hommes de troupes, commandés par LI CHE, fille de Li Youen; ce dernier à la tête de 90.000 hommes pénètre dans Tch'ang Ngan et fait reconnaître comme empereur le prince de Tai, YANG YEOU, âgé de treize ans; il donne le titre de *T'ai chang Houang* à Yang Ti, gardant pour lui celui de prince de T'ang, et les fonctions de premier ministre et de régent de l'empire; une amnistie générale est publiée au nom du nouvel empereur (617).

Koung Ti. Le premier soin de Li Youen fut d'étouffer les révoltes qui avaient éclaté dans les diverses parties de l'empire · Li Che-min écrase Sieï Kiu, prince de Tsin, malgré sa puissante armée. TCHOU TCH'AN est vaincu par LI HIAO-KOUNG, neveu de Li Youen. Dans le pays de Pa-Ling, des mécontents, prévoyant la chute prochaine des Souei, prennent comme chef SIAO SIEN, gouverneur de Lo Tchouen, petit-fils de Siao Yen des Leang, qui s'empare de toute la région et prend le titre de prince de LEANG. L'anarchie continue.

L'empereur Yang Ti, retiré à Kiang Tou, continue à partager son temps entre le vin et les femmes; ses seigneurs écœurés ayant à leur tête YU-WEN HOUA-KI forcent sa demeure et le font étrangler à la 3e lune de 618; il avait 50 ans. Yu-wen Houa-ki se proclame empereur et marche sur Lo Yang dont les fonctionnaires choisissent à la 5e lune YANG T'OUNG, frère de Yang Yeou, comme empereur également; il y a donc deux Souei Koung Ti. Li Mi, prince de Wei, écrase Yu-wen Houa-ki et se dirige vers Lo Yang, mais il rebrousse chemin lorsqu'il apprend que le traître YU-WEN TOU qui conspirait en sa faveur a été mis à mort par le gouverneur WANG CHE-TCH'OUNG.

D'autre part, le prince de Leang, Siao Sien, qui s'est aussi proclamé empereur, s'établit à Kiang Ling, maître de la région s'étendant à l'est jusqu'à Kieou Kiang, à l'ouest jusqu'à San Chen, au sud jusqu'au Kiao Tche; au nord jusqu'à Han Tchouen.

A la 5e lune de 618, Yang Yeou abdiqua en faveur du prince de T'ang qui prit le titre d'empereur, nommant ses fils, Li Kien-tch'eng, l'aîné prince héritier, Li Che-min, prince de Tsin, et Li Youen-ki, prince de Ts'i.

Li Mi, battu par Wang Che-tch'oung, se soumet au prince de T'ang, mais comme il préparait une nouvelle révolte, il est pris et décapité par CHING YEN-CHE, envoyé par Li Youen.

SIEI JEN-KEOU, qui a remplacé son père Sieï Kiu, dans la principauté de Tsin, est défait par Li Che-min (618). Wang Che- tch'oung qui s'était arrogé le titre de prince de Tcheng, fait emprisonner Yang T'oung qu'il nomme prince de Lou Koue, puis il le fait tuer peu de temps après. Le meurtrier se proclame empereur et il nomme ses fils WANG HOUEN-YING, prince héritier, et WANG HOUEN-CHOU, prince de Han. Triste fin de cette dynastie des Souei qui ne compte que quatre princes et dura trente-huit ans, mais a cependant laissé une trace assez importante dans les Annales de la Chine.

Imprimerie.

C'est à la dynastie des Souei qu'on fait remonter l'invention des planches xylographiques destinées à l'impression des livres [1]. D'après les Encyclopédies *Ke-tchi-king-youen* et *Po t'oung pien lân* : « Le huitième jour du douzième mois de la treizième année du règne de WEN TI, fondateur de la dynastie des Soueï (l'an 593 de J.-C.), il fut ordonné, par un décret, de recueillir tous les dessins usés et les textes inédits, et de les graver sur bois, pour les publier. Ce fut là, ajoute l'ouvrage que nous citons, le commencement de l'imprimerie sur planches de bois [2] ».

D'après un autre recueil, *Pi tsoung*, « l'imprimerie sur bois prit naissance dès le commencement du règne des Soueï (581 de J.-C.) ; elle se répandit sensiblement sous les T'ang (618-904), prit une grande extension sous les cinq petites dynasties (907 à 960) ; enfin, elle arriva à sa per-

1. *Documents sur l'art d'imprimer, inventé en Chine...*, extraits des livres chinois, par Stanislas JULIEN. (*Journ. Asiat.*, juin 1847, pp. 505-534.)
2. S. JULIEN, *l. c.*, p. 507.

fection et à son plus grand développement, sous la dynastie des Soung (960 à 1278) [1] ».

Sir Aurel Stein a retrouvé à Touen Houang, outre des peintures, des xylographes. « Ils sont, dit R. Petrucci, *Conf. du Musée Guimet*, 1914, p. 138, les plus vieux du monde, puisque, sur deux d'entre eux, on relève la date de 947 et sur un autre la date de 980. Aucun, en tous cas, n'est sensiblement postérieur à l'an mille. D'autre part, ils nous livrent aussi deux noms de graveurs : ce sont Lei Yen-mei, sur la planche gravée en 947, et Wang Wen-tchao, sur la planche gravée en 980. Ce sont les premiers noms de graveurs sur bois que nous livre l'histoire; et ce sont des Chinois ».

A la fin de la dynastie des T'ang (904), on commença à graver des textes sur pierre, *en sens inverse*, pour les imprimer en blanc sur fond noir [2].

Les caractères mobiles furent inventés entre 1041 et 1049 de J.-C. Un forgeron nommé Pi ching, « inventa une autre manière d'imprimer avec des planches appelées *ho-pan* ou *planches* (formées de types) *mobiles* [3] ». Ces types mobiles étaient en terre cuite. Ce ne fut que sous K'ang Hi, grâce aux missionnaires européens, que l'on fit graver des types mobiles en cuivre.

Douzième Dynastie : Souei.
Capitale : Tch'ang Ngan.

1.	590	Kao Tsou, ou Wen Ti, réclame l'empire dès 581; tué en 604, 7e lune, à 64 ans. *Yang Kien*	581 601	K'ai Houang Jen Cheou
2.	605	Yang Ti, tué en 618, 3e lune, à 50 ans *Yang Kouang.*	605	Ta Ye
3.	617	Koung Ti Yeou, abdique en 618, 5e lune; † 619, 5e lune, à 15 ans. *Yang Yeou.*	617	Yi Ning
4.	618	Koung Ti T'oung, tué en 619 *Yang T'oung.*	618	Houang T'ai

1. S. Julien, *l. c.*, p. 507.
2. *Ibid.*, p. 509.
3. *Ibid.*, p. 513.

CHAPITRE XIX

Treizième Dynastie : Les T'ang.

Kao Tsou.

Li Youen était originaire de Tch'eng Ki dans le territoire de Ts'in Tcheou, au Chen Si; ses ancêtres étaient les princes de Leang Tcheou, dans cette même province, et il descendait de la famille des Leang occidentaux. Le nom de la nouvelle dynastie T'ang est celui d'un district de T'ai Youen fou, capitale du Chan Si. Dès le début de son règne, — il prit possession du trône le 18 juin 618 — Li Youen s'occupa d'écraser les rebelles qui avaient surgi de toutes parts dans l'empire et de détruire les principautés qu'avaient créées les chefs; il accomplit cette besogne en six ans et dès la première année les princes de Leang, de Tsin et de Wei avaient disparu.

Le meûrtrier de l'empereur Yang Ti, Yu-wen Houa-ki, battu par Li Mi, prince de Wei, s'était néanmoins emparé de Lieou Tch'eng, dépendance de Ts'ing Tcheou fou. Assiégé par le prince de Hia, Teou Kien-te, il s'enfuit, mais rejoint par ses ennemis, il est mis à mort. Le vainqueur déclare la guerre aux T'ang et, à la tête d'une armée de 100.000 hommes, s'empare de Hing Tcheou, Tsang Tcheou, Ming Tcheou, Tchao Tcheou et Li Yang. Dans le Chan Si, Lieou Wou-tcheou qui avait reçu des Tou Kiue du nord le titre de Ting Yang Ko-han, s'était constitué une grande principauté; Kao Tsou envoya Li Che-min contre lui; Lieou, battu, se réfugia avec son général Soung Kin-kang chez les Tou Kiue qui les tuèrent, dans la crainte d'une attaque de Li; à la suite de ces événements, tout le territoire de Lieou se soumit aux T'ang (620).

Li Che-min se dirigea alors contre Wang Che- tch'oung campé à Ts'ing Tch'eng Koung, au nord de Lo Yang; Wang défait appelle Teou Kien-té à son aide; après une nouvelle

victoire de Li, Wang est assiégé dans Lo Yang et Teou Kien-te, accouru à son secours avec 100.000 hommes, est écrasé et fait prisonnier par les Chinois. Wang est obligé de se rendre et Li entre à Lo Yang (621), tandis que deux fonctionnaires de Hia, P'ei Kiu et Tsao Tan, font leur soumission à l'empereur auquel ils remettent le sceau de leur gouvernement. Li Che-min rentre en triomphe à Tch'ang Ngan, traînant enchaînés derrière lui Teou Kien-té et Wang Che-tch'oung; ce dernier réduit à la condition de peuple est envoyé dans le pays de Chou, mais en route pour l'exil, il est assassiné par l'officier qui l'accompagnait; quant à Teou, il est exécuté.

Li Che-min se reposait de ses guerres au milieu des lettrés célèbres qu'il avait fait venir à la Cour et dont il composa « une académie qui subsiste de nos jours dans le tribunal des ministres de l'empire [1] ». Lorsque les gens de Hia, avec Lieou Hei-ta comme chef, recommencèrent la guerre contre les T'ang et s'emparèrent sans coup férir de tout l'ancien territoire de Teou Kien-te, Li Che-min marcha contre eux, mit en fuite Lieou qui se réfugia chez les Tou Kiue, pacifia le Chan Toung et reconquit le Houai Nan.

Profitant de l'absence de Li Che-min, ses frères jaloux de lui, Li kien-tch'eng qu'il avait fait reconnaître prince héritier par leur père, et Li Youen-ki cherchèrent à le desservir près de l'empereur. Sur ces entrefaites, Lieou Hie-ta étant rentré au Chan Toung avec un corps de troupes turkes, Li Kien-tch'eng et Li Youen-ki obtinrent d'être envoyés contre lui et par un expédient habile réussirent à détacher du chef Hia ses partisans qui le livrèrent aux deux frères, lesquels le firent décapiter (622).

En 623, mourait la célèbre Li Che, fille de Kao Tsou; peu de temps après, son mari, Tchaï Hao, battait les T'ou Yu Houen. En 624, l'empire était entièrement pacifié sous le sceptre des T'ang, à l'exception d'une légère bande de territoire dans le Kiang Nan où résistait Fou Koung-che, dont le général Foung Houei-lang fut battu et mis à mort; le pays rebelle se soumit alors. Les T'ang n'avaient plus

1. Mailla, VI, p. 19.

comme ennemis que les Tou Kiue. D'après le *Tseu tche t'oung-kien* : « En 620, HIE-LI devint Kagan chez les Turks du Nord; craignant que les T'ang ne prissent trop de puissance, il se mit à les attaquer sans relâche; tel était l'effroi qu'il inspirait que, en 624, pendant le mois intercalaire qui était placé après le septième mois, Kao Tsou songea à incendier Tch'ang Ngan et à transporter sa capitale plus au sud. Li Che-min détourna son père de mettre à exécution ce projet, et, lorsque, le mois suivant, le Kagan arriva avec son armée en vue même de Tch'ang Ngan, ce fut lui qui se porta en personne à sa rencontre et qui par son attitude résolue, l'obligea à la retraite [1] ».

A la cour les intrigues continuaient contre Li Che-min que son frère jaloux, Li Youen-ki, tente d'empoisonner (626); l'empereur après avoir offert la ville de Lo Yang à Li Che-min pour le soustraire aux dangers qui le menaçaient à Tch'ang Ngan, révoque cette donation à la suite de nouvelles calomnies. Les ennemis du prince voyant échouer leurs manœuvres veulent employer la force ouverte et décident d'assassiner Li Che-min lorsqu'il se rendra au palais; mais Li-chemin se tient sur ses gardes et est bien accompagné; arrivé au palais, à une flèche de Li Kien-tch'eng qui le manque, il riposte par une autre flèche qui tue son adversaire, tandis que Li Youen-ki, prince de Ts'i, est massacré par un autre officier de la même maison, YU-TCHE KING-TE (2 juillet 626). Kao Tsou pardonna à Li Che-min et le proclama prince héritier le 5 juillet et, reconnaissant que ses frères étaient les vrais coupables, il fit périr tous leurs enfants.

Cependant Kao Tsou, âgé et fatigué, plus heureux peut-être que sage, se décida à abdiquer à la 6e lune de 626 (4 septembre) en faveur de Li Che-min qui fut le célèbre empereur T'ai Tsoung; le premier empereur T'ang ne mourut qu'à la 5e lune de 635 (25 juin), âgé de 71 ans.

T'aï Tsoung.

Le nouvel empereur commença par épurer la Cour, renvoyant à leurs parents 3000 femmes qui encombraient le palais, tandis qu'il proclamait impératrice la princesse TCHANG SUN-CHE, sa femme, qui mourut dix ans plus tard

1. CHAVANNES, *Tou-kiue*, p. 262.

(6e lune de 636). « C'était une princesse d'une grande probité ;... elle a laissé des ouvrages estimés [1] ». Mais de graves soucis allaient bientôt occuper toute son attention. Le Khagan des Tou Kiue, Hie li, pénétra, dès le 23 septembre, en Chine, ravagea Kao Ling, et s'avança jusqu'au Wei Chouei, au nord de Tch'ang Ngan ; T'ai Tsoung marcha contre lui et établit son front de bataille ; les Tou Kiue, démontés par son sang-froid, sans combattre, lui proposèrent la paix et se retirèrent. « Le traité fut signé près du pont Pien sur la rivière Wei ; ce pont, construit par l'empereur Wou, de la dynastie Han, faisait face à la porte Pien qui s'ouvrait dans le mur nord de Tch'ang Ngan ; on voit par ce simple détail dans quel péril se trouvait la capitale de la Chine au moment où T'ai Tsoung en assura la défense [2] ». De retour chez eux les Tou Kiue envoyèrent à l'empereur 3000 chevaux et 10.000 moutons en présent, ainsi que tous les prisonniers chinois qu'ils détenaient.

T'ai Tsoung, que nous avons vu épris de science alors qu'il n'était que prince, fit construire un collège avec une bibliothèque de 200.000 volumes ; tout autour on éleva des bâtiments pour loger les travailleurs ; des lettrés furent appelés de toutes les parties de l'empire pour instruire la multitude des écoliers qui bientôt se pressèrent dans le nouvel asile qui leur était offert. « Dans ce collège, on voyait les enfants des rois de Sin Lo, Pe Tsi, Kao Li [les trois royaumes de Corée], Tou Fan, Kao Tch'ang, et ceux des Princes et des Grands de ces pays et autres [3] ». Lettré lui-même, l'empereur écrivit un ouvrage intitulé *le Précieux Miroir*, traitant du bon et du mauvais Gouvernement. En 648, il écrivit pour son fils : *La Règle des Souverains sur les vertus et les défauts qu'un Prince doit avoir et éviter* [4]. Le calme le plus complet régnait dans tout l'empire et T'ai Tsoung proclama prince héritier son fils Li Tch'eng-k'ien, alors âgé de huit ans. La paix devait être de courte durée grâce aux troubles qui éclatèrent chez les Tou Kiue.

1. Gaubil, *T'ang*, p. 435.
2. Chavannes, *Tou-Kiue*, p. 263.
3. Gaubil *T'ang*, p. 453.
4. *Ibid.*, p. 460.

« Lorsque les Tou Kiue étaient dans leur plus grande puissance, les Tartares Tch'e Lé [devenus par corruption T'ie le] se divisèrent en quinze hordes, qui prirent chacune leur parti, sans cependant sortir du pays de Tsi Pe; ces quinze hordes s'appelaient Sié-yen-t'o, Houei he, [ou Youen Ho, Wou Hou, Wou Ho, Ouighours], Tou-po, Kou-li-kan [Kourikan], To-lan-ko [Telangout], Tou-lo, Pou Kou, Pa-yé-kou (Bayir kou), Seu-kié, Hou, Hou-siueï, Hi-kieï, A-tieï, K'i-pi et Pe-si. Tou Kiue.

» Les Sié-yen-t'o étaient des restes des Hioung Nou, qui sous eux ne faisaient point une horde particulière; elle se composa peu à peu de plusieurs mécontents de différentes hordes qui se joignirent ensemble, et se choisirent pour chef un certain Sie-yen-t'o, qui en forma une horde et lui donna son nom [1] ».

Suivant le *T'ang chou*, les Sie-yen-t'o, identifiés par Hirth avec les Syr-Tardouch, dont le nom de famille était Yi-li-tie « étaient les plus vaillants et les plus prospères parmi les diverses tribus T'ie-le (Tölös); leurs mœurs étaient en gros les mêmes que celles des Tou Kiue [2] ».

« Celle des Houei Hé fut aussi composée des restes des Hioung Nou, dont le chef s'appelait Yo-ko-lo-tche; ils demeuraient au nord des Sié-yen-to, sur la rivière Solin. Du temps des princes de Wei, on les appelait Kao-tche-kien, et au commencement de cette dynastie des T'ang on les appela Tch'e-lé; ils étaient soumis aux Tou Kiue, mais ils se révoltèrent ensuite contre eux, et donnèrent le nom de Ko-han à leur chef.

» Les Tou-Po, [au nord des Ouighours] étaient originairement une horde des Hioung-Nou. Les Kou-li-kan demeuraient au nord de Han Haï, dans un pays où les jours sont fort longs et les nuits fort courtes; les To-lan-ko [ou To lan] étaient à l'est de Sié-yen-t'o [sur les bords de la rivière T'ong lo] qui demeuraient au pays de Tsi-pe; les Tou-lo à l'est des To-lan Ko; les Pou-kou au nord-est des To-lan-ko; les Pa-yé-kou à l'est des Pou Kou au pays de Tsi pe.

1. Mailla, VI, pp. 59-60.
2. Chavannes, *Tou-kiue*, p. 94.

» Les Hou, de la race des T'ou- Yu Houen, étaient au sud des autres hordes; les Hou-si uei au nord-est des To-lan-ke, et confinaient avec les Pou Kou; les Hi Kiei au nord des Tou-lo et à l'est des Pou-Kou. Les A tiei, autrement Ko-tché et Kia-tié, venaient originairement de la horde ou pays de Ho-kio. Les K'i-pi étaient au nord-ouest du royaume de Yen-K'i; et les Pe-si étaient au nord des K'i-tan, voisins du pays de Ki-lien [1] ».

Mécontents du gouvernement de Hie li, la plupart des tribus qui lui étaient soumises se révoltèrent et élurent pour chef Yi-nan, de la horde Sie-yen-t'o, qui commandait à 70.000 tentes; celui-ci déclina d'abord cet honneur, mais T'ai Tsoung qui préparait une campagne contre Hie li, lui envoya le général Kiao Che-wang, lui porter un décret impérial, un tambour et un guidon, pour lui conférer le titre de *Tchen-tchou pi-kia* (bilgä) *kagan* [2] (628). L'empereur refuse de recevoir une ambassade de Hie li et envoie Li Tsing contre lui; le kagan prend la fuite, ses troupes se rendent et « parmi les prisonniers se trouvaient la veuve de l'empereur Yang de la dynastie Souei et son petit-fils que les Turks avaient accueilli auprès d'eux pour soutenir leurs revendications contre les T'ang (630) [3] ». Tous les chefs turks arrivent dans la capitale pour rendre hommage à l'empereur; Hie-li lui-même est livré par Sou Ni-che, chef de la horde Cha-pou-lo, près duquel il s'était réfugié, et amené à Tch'ang Ngan où il est bien traité par T'ai Tsoung. C'était néanmoins le commencement de la ruine des Tou Kiue septentrionaux. Sur le conseil de Wen Yen-pou, T'ai Tsoung donna pour demeure aux Tou Kiue le pays qui est à l'est de Yu Tcheou jusqu'à l'ouest de Ling Tcheou; il divisa en quatre départements celui que possédait T'ou-li Khan, frère cadet de Hie li, et en six celui de ce dernier, en établissant deux grands corps de garde, l'un à la droite de Ting Siang, l'autre à la gauche de Yun Tchoung; Hie li et T'ou li furent nommés généraux de ces

1. Mailla, VI, pp. 59-60.
2. Chavannes. *Tou-kiue*, p. 95.
3. *id.* *l. c.*, p. 265.

troupes [1]. Sur le côté est du premier monument près du lac de Ko cho Tsaïdam à l'est de la rivière Orkhon, à environ 60 kilomètres au nord du monastère d'Erdenitso, on lit : « Des kagans sans sagesse, des kagans lâches montèrent sur le trône; leurs officiers étaient tous sans sagesse, étaient lâches. Et comme leurs nobles et leur peuple étaient iniques, et à cause de (l'aménité et du charme?) du peuple chinois, et de (son insinuation?),et comme les (partisans des?) frères cadets et les (partisans des?) frères aînés tramaient des complots les uns contre les autres, et que ceux qui tenaient pour les nobles et ceux qui tenaient pour le peuple, suscitaient des querelles les uns contre les autres, le peuple turk amena la dissolution de son empire, qui était devenu son empire, et amena la ruine de son kagan, qui était devenu son kagan. Les fils des nobles devinrent esclaves du peuple chinois, leurs pures filles devinrent ses serves. Les nobles des Turks abandonnèrent leurs titres turks et, portant les titres chinois des dignitaires de Chine, ils se soumirent au kagan chinois et lui vouèrent pendant cinquante ans leur travail et leur force [2] ».

Chez les Turks occidentaux, CHE KOUEI KAGAN, petit-fils de TA T'EOU, qui résidait au nord de Kou Tcha, avait reçu la soumission des Sie-yen-t'o; son frère, le jagbou T'OUNG (T'OUNG CHE-HOU), lui succéda en 618 ou 619; il occupait « l'ancien territoire des Wou Souen, c'est-à-dire les vallées des rivières Kounges, Tekes et Ili, mais il séjournait volontiers aussi dans la localité appelée les Mille sources (*Ts'ien ts'iouen*) [au nord de Tachkend], à 150 à l'est d'Aoulie-ata [3] ». Au nord il vainquit les Tie-le (Tolös) qu'il annexa, combattit à l'ouest la Perse (Po se), et s'avança au sud jusqu'au Kipin. Il fut assassiné en 628 par son oncle K'IU-LI-SE-P'I ou MOU HO TOU qui s'empara du trône.

Dès l'année qui suivit son avènement au trône (627), T'ai Tsoung reçut pour la première fois une ambassade lui apportant des présents du pays de K'ang (Sa-mo-kien, Sa-

1. MAILLA, VI, pp. 67-68.
2. Vilh. THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 99.
3. CHAVANNES, *Tou-kiue*, p. 24.

markand) situé au sud de la rivière de Na mi (Zerafchan); à l'époque des Souei, par suite du mariage du roi K'IU MOU TCHE, avec la fille du Kagan des Tou Kiue occidentaux, le K'ang avait été soumis à ces derniers; en 631, ils demandèrent à devenir sujets de l'empereur; en 635, il envoya offrir des lions à l'empereur; sous Kao Tsoung, les T'ang en firent le gouvernement du K'ang kiu. Le roi de K'ang combattit les Arabes mais fut vaincu; pendant la dynastie des T'ang on compte de nombreuses ambassades de K'ang à la Cour impériale; 717, 724, 726, 727, 740, 744, 750, 751, 754, 755, et 772 [1].

T'ou Fan
Tibet.

Une première ambassade, envoyée en 634 pour rendre hommage et payer un tribut à T'ai Tsoung par le royaume de T'OU FAN (Tibet ou T'OU PO) va nous permettre de parler de ce pays que les indigènes appellent BOD YUL. L'histoire ancienne du Tibet est singulièrement obscure : on attribue au prince indien RUPATI la fondation de la première dynastie qui, lorsqu'elle disparut, laissa le pays morcelé en petites principautés; l'unité du Tibet ne fut reconstituée que vers 430 avant J.-C. par NAK-KHRI-TSAN P'O. Nous avons vu plus haut que, lorsque les tribus Yue Tche, fuyant devant les Hioung Nou, quittèrent leur pays d'origine, le Kan Sou, et émigrèrent vers l'ouest, elles se divisèrent en deux branches dont l'une, les petits Yue Tche, se mélangea aux K'iang ou Tibétains, c'est-à-dire à cent cinquante tribus environ de nomades et de pasteurs du Kou Kou Nor et du nord-est du Tibet actuel. En réalité on peut considérer que le début de l'empire tibétain date de la fin du sixième siècle de notre ère, avec son premier roi LOUNG TSAN SO LOUNG TSAN, qui fit de nombreuses incursions dans le centre de l'Inde et dont le fils et successeur fut le célèbre SRONG-TSANG GAM-PO, un des plus fermes champions du bouddhisme : ce souverain, qui passe pour une incarnation du bodhisattva PADMAPANI, étendit ses conquêtes non seulement sur le Tibet proprement dit mais aussi sur la région du Kou Kou Nor, en Chine jusqu'à Soung p'an t'ing, dans la province de Se Tch'ouan, dans l'Annam et le Népâl.

1. CHAVANNES, *Tou-kiue*, pp. 132 seq.

L'empereur reçut l'ambassade des T'ou fan avec de grands honneurs; il avait été extrêmement flatté qu'un prince puissant et si éloigné eût songé à lui faire présenter ses hommages et il combla de présents les ambassadeurs tibétains. Quatre ans plus tard (638) T'ai Tsoung envoyait une ambassade au Tibet pour répondre à la politesse qui lui avait été faite; ses envoyés furent somptueusement reçus par Srong Tsang Gam po (YE TSOUNG LOUNG TSAN), qui les fit accompagner à leur retour par un de ses principaux fonctionnaires, chargé de demander pour son maître la main d'une des princesses impériales. T'ai Tsoung accueillit fort mal la demande et Loung Tsan, blessé, à la tête de 200.000 hommes envahit le pays des T'ou Yu Houen, vint camper sur les frontières de l'empire, près de Soun Tcheou, et expédia à Tch'ang Ngan un officier chargé de demander de l'or et des pierreries et de réclamer la princesse qu'il était venu chercher en personne. Pour toute réponse l'empereur envoya une armée puissante sous le commandement de HEOU KIUN-TSI qui battit le monarque tibétain et l'obligea à implorer la clémence de l'empereur qui, après cette humiliation, consentit à lui donner une de ses filles.

En 639, Srong-tsang Gam-po avait épousé la princesse BRIBTSUN, fille d'ANÇUVARMAN, souverain du Népâl; et ce n'est qu'en 641 qu'il reçut également comme femme la princesse de WEN TCH'ENG, fille de T'ai Tsoung; sous l'influence de ses deux épouses, le souverain tibétain donna un grand développement au bouddhisme dans ses Etats : tous les trois dérivent, suivant la légende, des rayons lumineux émanés de CHUTUKTU NIDULER USEKSCHI. En 632, Srong-tsang avait envoyé aux Indes T'ON MI ou T'OU-MI (surnommé SAMBHOTA) pour étudier la littérature sanskrite et bouddhique et réunir les éléments d'un alphabet tibétain; à son retour, après un séjour de plusieurs années à Magadha, il forma deux alphabets tibétains, l'un «avec têtes» *(bdučan)* d'après l'écriture Lānca̅, l'autre «sans têtes» *(dbu med)* d'après les caractères Wartula [1]. On a récemment voulu faire dériver l'écriture tibétaine du Turkestan, en

1. B. LAUFER, *Journ. Am. Or. Soc.*, V. 38, p. 35.

particulier de Khotan, sans raison valable Srong-tsang Gam-po, qui mourut en 650, avait fondé en 639 Lhasa, auparavant Lha-ldan, où, pendant des siècles, ses descendants avec le titre tibétain de *gialbo*, en chinois *tsan p'o*, gouvernèrent le pays.

A la mort de T'oung Che-hou (628), les Turks occidentaux étaient fort affaiblis par les divisions de leurs dix tribus, qui recevaient de leur kagan une flèche comme marque distinctive, en deux groupes rivaux. Le *T'oung kien kang mou* dit que les « dix tribus furent divisées en deux chambres ou tribunaux *de la droite* et *de la gauche*, on nomma ce dernier *Wou Tou-lou*, à la tête duquel on mit cinq *Tcho* ou officiers généraux; on appela celui de la droite *Wou Nou-che-pi*, et on le confia à cinq grands *Se kin*, et tous sous dix noms différents [1] ». Les cinq tribus NOU CHE PI, à l'ouest de l'Issyk koul, eurent pour Kagans : SE CHE-HOU, mort au siège de Balkh, TIE-LI-CHE, mort dans le Ferghânah vers 639, CHE HOU, CHE-KOUEI, TCHEN-TCHOU CHE-HOU, tandis que les cinq tribus TOU LOU, à l'est de l'Issyk koul [2], furent gouvernées par Mo-ho-tou, assassin de T'oung Che-hou, qui fut obligé de fuir dans l'Altaï et remplacé par le fils de sa victime, TOU LOU, qui mourut en 634 et eut pour successeur son frère CHA-POU LIO TE-LI CHE.

Le kagan des T'ou Yu Houen, FOU YUN, trop âgé pour s'occuper d'une manière sérieuse de l'administration de ses territoires, avait laissé un certain TIEN TCHOU WANG s'emparer du pouvoir dont il abusa pour faire des incursions dans le domaine de l'empire. Immédiatement T'ai Tsoung envoyait Li TSING contre les T'ou Yu Houen; Fou Yun se retira devant cet ennemi redoutable, faisant le vide en brûlant les fourrages derrière lui et gagna avec ses troupes la contrée de Tsi, pays d'origine des Jouan Jouan; les Chinois, sans se laisser arrêter par les difficultés, poursuivirent leur adversaire; Fou Yun atteint près de Wou Haï est défait, tué et remplacé par son fils CHOUEN (TA NING WANG) qui fait périr TIEN TCHOU WANG; l'empereur ap-

1. MAILLA, VI, p. 87.
2. CHAVANNES, *Tou-kiue*, p. 266.

prouve l'élection de Chouen auquel il décerne le titre de prince de Si Peng, mais le nouveau kagan est tué presque aussitôt par ses troupes et grâce à l'appui des Chinois, No ho po (Wou Ti ye pa le teou Khan) avec le titre chinois de Ho youen Kiun Wang, fils de Chouen, est élu kagan (Yen Wang, 635).

L'année suivante (636) l'empereur accueille A-che-na Che-eul, un des fils de Tch'ou lo kagan, des Tou Kiue septentrionaux, mort en 620; après la mort de T'oung Che-hou, alors que ses deux héritiers se disputaient sa succession, A-che-na Che-eul s'empara de la moitié du territoire renfermant 100.000 hommes et prit le titre de Tou pou Kagan, mais ayant attaqué les Si Yen t'o, il fut battu et obligé de fuir à Kao Tch'ang (Tourfan); il vint ensuite rendre hommage à T'ai Tsoung qui établit les 10.000 hommes restés fidèles au nord de Ling Tcheou, lui fit épouser la princesse aînée de Hen Yang et le nomma général en chef [1].

Le *T'oung kien kang mou* rapporte qu'à la 12e lune de 636, « on vit arriver à la Cour des ambassadeurs des rois de Tchou-kiu po ou Tchou kiu pan [au sud de Yarkand] : et de Kan T'ang, dans le Si Yu, qui venaient rendre hommage et apporter des tributs. Sous la dynastie des Han, le premier de ces royaumes, situé au nord des montagnes de Tsoung Ling, portait le nom de Tseu ho. Celui de Kan T'ang est au nord de la grande mer [2] ». Kan T'ang n'appartient pas au Si Yu; le *T'ang Chou* dit : » (Le pays de) Kan T'ang est au sud des mers, il est habité par les Kouen louen [3] ». Au sujet du Tchou kiu po, on lit dans le *T'ang chou* [4] : « Il s'est annexé et possède le territoire des quatre peuples appelés Si-ye, P'ou li, I nai et To jo. Il est à mille li droit à l'ouest de Yu T'ien (Khotan) et à trois cents li au nord des Ts'oung Ling. A l'ouest, il touche au Ho p'an t'o (Tach Kourgane); à neuf cents li vers le nord, il se rattache à Sou Le (Kachgar); à trois mille li au sud se trouve le royaume des femmes. Il a deux mille soldats d'élite; il honore la loi de Buddha;

Si Yu.

1. Chavannes, *Tou-kiue*, pp. 173-4.
2. Mailla, VI, p. 78.
3. Chavannes, *Tou-kiue*, p. 124.
4. *Ibid.*, *l. c.*, pp. 123-4.

l'écriture y est la même que celle des P'o-lo- men (Brahmanes = Hindous ». On place Tchou k'iu po à Karghaliq [1].

Après la division des dix tribus turkes en deux groupes, Tie-li-che, kagan des Turks occidentaux, frère de Tou lou, fut obligé de fuir à Yen K'i (Karachahr), mais rentré ensuite dans ses Etats, il reçut la soumission des Nou-che-pi et autres tribus, tandis que d'autres reconnaissaient comme kagan Yu KOU CHAD sous le titre de YI-P'I TOU-LOU KAGAN; c'est alors que se produisit le partage dont nous avons déjà parlé : Tou lou eut le pays à l'est de la rivière I-li et Tie-li-che à l'ouest (638). Ce dernier mourut à la douzième lune de l'année suivante et fut remplacé par son fils YI PI CHA POU LO CHE HOU, qui divisa son pays en deux parties : l'une nord garda son nom de To lo, l'autre sud ne fut désignée, que comme la province du sud.

Un frère de To li kagan (KI MIN), KIEI CHE CHOUAI, un des Turks réfugiés en Chine, ayant essayé d'assassiner T'ai Tsoung, fut massacré dans les rues de Tch'ang Ngan; l'empereur renvoya aussitôt en Tartarie un autre réfugié A-CHE-NA CHE-MO, mais comme il n'avait pas à se plaindre de celui-ci, il l'autorisa à prendre le nom personnel de LI et le proclama kaghan sous le titre de YI-MI NI-CHOU-SE LI PI KHAN (639), lui donnant le territoire au nord du Houang Ho, tandis que les Sie-yen-t'o étaient obligés de repasser au nord du Cha-mo [2]. Les Turks orientaux reprennent ainsi une existence précaire.

Des difficultés surgirent alors du côté de Kao Tch'ang (Tourfan) gouverné par la famille K'IU d'origine chinoise, venue des environs de Kin Tch'eng (Lan Tcheou), dont le premier roi K'IU KIA, monté sur le trône en 507, avait remplacé les anciens princes d'origine Jouan Jouan qui avaient régné sur ce pays au v[e] siècle; il eut pour successeurs K'IU KIEN, K'IU PE-YA († 619) dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, enfin le fils de celui-ci, K'IU WEN-T'AI, que visita le célèbre pèlerin bouddhiste HIOUEN TSANG, qu'il aurait bien voulu garder à sa Cour. K'iu Wen-t'ai se

1. CHAVANNES. *l. c.*, p. 311.
2. MAILLA, VI, p. 89.

montra tout d'abord fidèle ami des T'ang; en 624 il offrit à l'empereur deux chiens, l'un mâle, l'autre femelle, « hauts de six pouces et long d'un pied, qui savaient tirer un cheval (par la bride) et porter dans leur gueule une chandelle allumée; on disait qu'ils venaient du Fou Lin (Syrie); c'est alors que, pour la première fois, on eut en Chine des chiens du Fou lin [1] ». En 630, K'iu Wen-t'ai vint même rendre hommage à T'ai Tsoung; tout d'un coup, il changea complètement d'attitude, s'allia aux Turks occidentaux, attaqua Yi-wou (Hami), garda de force les Chinois qui s'étaient réfugiés à Kao Tch'ang après le désastre de Hie li (630), s'empara et pilla cinq villes du Yen K'i (Karachahr) dont le roi implore l'appui de l'empereur qui envoie à son secours son général HEOU KIUN-TSI, dont l'approche terrifie le prince de Tourfan qui tombe malade et meurt (640) ; son fils et successeur K'IU TCHE-CHENG fait sa soumission au général chinois qui répartit ses troupes dans « les 22 villes dont ce royaume était composé, qui pouvaient faire en tout 8.046 familles [2] ». Pour faire un exemple, T'ai Tsoung fait du Kao Tch'ang un simple arrondissement, Si T'chang, dont on change le nom en celui « d'arrondissement de Si. On établit en outre le Protectorat de Ngan Si. Chaque année on y envoya mille soldats; on punit des coupables en les mettant en garnison là [3] ». Quant au prince déchu K'iu Tche-cheng, il fut nommé général des gardes militaires de gauche et duc régional de Kin tch'eng [4]. L'importance de Kao Tch'ang, qui avait été administré par les neuf princes K'iu, Chinois d'origine, qui y régnèrent sur le modèle chinois, était grande pour les Chinois, car cette oasis commandait les routes des T'ien Chan, et son annexion fut un premier pas vers la conquête du Si Yu qui devait aboutir une quinzaine d'années plus tard par la conquête des Turks occidentaux.

« L'empire était alors composé de 358 départements du premier et du second ordre, en y comprenant 1869 villes du premier, du second et du troisième ordre, et la conquête de

1. CHAVANNES, *Tou-kiue*, p. 103.
2. MAILLA, VI, p. 91.
3. CHAVANNES, *l. c.*, p. 107.
4. *Ibid.*, p. 109.

Kao Tch'ang; il s'étendait depuis la mer Orientale jusqu'à l'ouest du royaume de Yen K'i, et depuis le royaume de Lin Yi au sud jusqu'au pays de Ta mo au nord : ainsi il avait 9.510 li d'étendue est-ouest, et 10.918 li nord et sud [1] ».

Profitant de la paix qui régnait aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'empire, T'ai Tsoung fit construire hors de la capitale le collège impérial *Kouo Tseu kien* et compiler une grande collection renfermant la véritable explication des livres canoniques *Wou King Tcheng yi.*

La tranquillité ne devait pas régner longtemps : L'empereur ayant décidé de visiter le T'ai Chan, le kaghan des Sie yen t'o, YI NAN (TCHEN TCHOU PI KIA KHAN), pensant que les frontières de l'empire seraient dégarnies du côté de Tchang Ngan, crut l'occasion favorable pour faire attaquer par son fils TA TOU-CHE à la tête de 200.000 hommes LI PI KAGHAN, qui se sauva en Chine. Toutefois le général chinois LI CHE-TSI, envoyé par T'aï Tsoung, écrasa les Sie yen t'o; Tchen tchou ayant été tué en 646, ses deux fils YE MANG et PA CHO devaient porter le titre de Kaghan, mais ce dernier, le plus jeune, tua son frère et prit le titre de I LI KIU LI SIE CHA TO MI. Il ne régna pas longtemps : ses cruautés causèrent une révolte chez les Houei He, soutenus par l'empereur. TO MI s'enfuit, mais fut tué par les Houei He (646); sa mort marqua la fin de la puissance des Sie yen t'o. Toutefois une fraction de ce peuple, restée fidèle à ses kaghan, prit pour chef TO MI TCHI, neveu de Tchen tchou, et obtint de T'ai Tsoung de confirmer cette élection et de s'établir au nord du Yu tou kiun chan [2].

Cependant de nouvelles difficultés causées par l'ambition de TOU LOU KAGAN surgissaient chez les Turks occidentaux; il avait besoin pour donner la main aux Tibétains de s'assurer de Tourfan et Ha mi pour empêcher les Chinois de leur couper les routes du Si Yu, c'est-à-dire celles de Karachahr au nord et du Lob Nor (P'ou Tch'ang hai) au sud. A la 5e lune de 641, Tou lou faisait tuer Cha-pou-lo Che-hou

1. MAILLA, VI, pp. 91-2.
2. *id.* p. 114.

Kagan, pour régner seul; il attaqua Yi-wou (Ha mi), mais fut battu par KOUO HIAO-K'O, Protecteur du Ngan Si; gonflé d'orgueil, Tou-lou, traversant le royaume de Mi (au sud de Samarkand) attaqua le K'ang kiu (Sogdiane) ; mais une partie des Turks, en particulier les Nou che pi, n'acceptèrent pas le gouvernement de Tou lou et s'adressèrent à l'empereur qui leur donna comme kagan, YI-P'I CHE-KOUEI, fils de YI K'IU LI CHE YI P'I KAGAN. Tou lou se voyant abandonné de ses sujets se réfugia au T'ou ho lo (Tokharestan) où il meurt en 653. A la 6e lune de 646, Che-kouei envoya le tribut et demanda en mariage une princesse chinoise qui lui fut accordée, toutefois le mariage n'eut pas lieu; les royaumes de K'ieou Tseu (Kou Tcha), Yu T'ien (Khotan), Sou Le (Kachgar), Tchou Kiu Po (sud de Yarkand) et Ts'oung Ling (Sarikol) devaient servir de présent de noces[1]. Après la fuite de Tou lou, HO LOU, de la famille Ache-na, qui avait le titre de *Che lou*, réunit sous son gouvernement les tribus tou lous; plus tard il s'empara des hordes Nou-che-pi de Che-kouei; en 648, il demanda l'appui de l'empereur.

Les chagrins domestiques n'allaient pas être épargnés à l'empereur : son fils LI TCHENG-PIEN, prince héritier, qui sous les apparences de la plus grande vertu avait caché ses vices et ses instincts criminels, jaloux de son frère LI TAÏ, prince de Wei, résolut de le tuer; il réussit à gagner à ses projets le glorieux général Heou Kiun-tsi, mais le complot fut découvert; ce dernier fut mis à mort; Li Tcheng-pien fut dégradé, mais comme T'aï Tsoung se méfiait de l'ambition de Li Taï, il le fit descendre du premier au deuxième rang de prince, et il désigna comme prince héritier un autre de ses fils, LI TCHE, prince de Tsin.

D'autres déboires attendaient T'ai Tsoung en Corée : ce pays était divisé en trois royaumes : Paik tjyei (Pe Tsi) où régnait depuis 641, EUI TJA, fils de MOU; Ko kou rye (Kao Kiu li, d'où le nom Corée) gouverné depuis 642 par PO TJANG, neveu du roi YENG RYOU; enfin Sin ra (Sin la ou Sin lo) à la tête duquel était depuis 632 la reine SYEN TEK, fille de TJIN HPYENG, qui eut pour successeur en 647 La Corée.

1. CHAVANNES, *l. c.*, p. 59.

TJIN TEK, sœur de Tjin hpyeng. Le *T'oung kien kang mou* rapporte qu'en 643, « les députés du royaume de Sin lo, autrement dit T'ou lo leang, qui sous les Han s'appelait Tchao Sien, situé au sud-est du royaume de Kao Kiu li, arrivèrent à la Cour, où ils présentèrent un placet à l'empereur, pour lui donner avis que les royaumes de Pe Tsi et de Corée s'étaient unis ensemble, afin de leur ôter la communication avec l'empire, et ils demandaient du secours contre leurs violences [1] » (643). T'ai Tsoung s'empressa d'accéder à cette demande, donna au sou wen de Corée, TSIOUEN KOU, l'ordre de laisser le passage libre aux gens de Sin ra; Tsiouen kou reçut cet ordre avec dédain, et l'empereur furieux prépara la guerre que la Corée, s'apercevant du danger qu'elle courait, essaya d'éviter en envoyant en Chine une ambassade qui ne fut pas reçue. Cependant les officiers qui avaient pris part à l'expédition malheureuse conduite en Corée par SOUEI YANG TI, essayèrent de détourner l'empereur de ses projets belliqueux, mais T'ai Tsoung ne voulut rien entendre et, en 645, il quittait Lo Yang pour la Corée. LI TCHE-TSI, qui commandait les troupes chinoises, traversa le Leao chouei, près de Toung T'ing, arriva devant Hiouen Tou qu'il dépassa, s'empara de Kai MEOU, battit l'armée coréenne, forte de 40.000 hommes, devant Leao Toung qui tomba entre les mains de l'empereur après une résistance désespérée ; le nom de cette ville fut changé en celui de Leang Tcheou. Les succès des Chinois continuent : après s'être emparés, non sans peine, de Pe Yen Tch'eng, ils écrasent près de Ngan Tche tch'eng (645) 150.000 Coréens dont les généraux KAO YEN-TCHEOU et KAO HOUEI-TCHEN se rendent avec 30.000 hommes. Mais l'empereur échoue dans le siège de Ngan Tche tch'eng, les munitions viennent à manquer, son armée est décimée, et pour échapper à un désastre complet, il est forcé de rentrer en Chine, profondément humilié de son insuccès qu'il ne pardonna pas aux Coréens; ceux-ci, en effet, qui redoutaient un retour offensif des Chinois, leur envoyèrent à la 5e lune de 646, deux envoyés pour exprimer leur regret de ce qui s'était passé l'année

1. MAILLA, VI, p. 102.

précédente, mais ils ne furent pas reçus. En 647, à la 5e lune, l'empereur toujours obstiné, malgré des avis contraires, envoya contre les Coréens les généraux NIEOU TSIN-TA et LI TCHE-TSI; celui-ci ayant surpris les Coréens, franchit sans difficultés le Leao chouei, brûla les faubourgs de la capitale et revint après ce raid.

Nous avons parlé à différentes reprises des Houei He, descendants des Hioung Nou, sans doute mélangés d'éléments iraniens et turks, et ancêtres des Ouighours, appelés Kao Kiu sous les Youen Wei, T ié le (Tolös) sous les Wei postérieurs; ils étaient sujets des Tou Kiue occidentaux, contre lesquels ils se révoltèrent en 605, à l'époque du kagan TCH'OU LO; ils formaient un peuple nomade, vivant de rapines, campé sur les bords de la Selenga (So Ling). A la suite de la défaite de Yu kou chad, fils de Hie li kagan, par P'OU SA, fils de T'E K'IEN, se-kin des Houei He, ceux-ci, devenus puissants, s'allièrent aux Sie-yen t'o; plus tard, un de leurs chefs, T'OU-MI-TOU, écrasa, comme nous l'avons vu, To Mi, kagan des Sie-yen-t'o. Houei He.

En 647, les Houei He et les tribus Pou kou, T'oung Lo, Se Kie, A Tie et autres qui les avaient aidés à vaincre les Sie-yen-t'o, demandèrent à la Chine d'être gouvernés suivant ses lois. L'empereur divisa alors leur pays en six *fou* ou départements du premier ordre et en sept *tcheou* ou départements du second ordre. La tribu des Houei He devint la préfecture de Han Haï, et T'ou-mi-tou en fut nommé commandant [1]. « Les Tartares demandaient encore qu'on fît faire un grand chemin entre les terres des Houei He et celles des Tou Kiue, qui serait au nord de ceux-ci et au sud des Houei He, qu'on appellerait le chemin du *Kagan, du Ciel,* divisé en 68 postes de 60 li chacune. L'empereur donna des ordres en conséquence, et rendit, par ce moyen, praticable ce pays qui n'était auparavant qu'un désert aride et stérile [2] ».

Mais les Houei He ne pouvaient s'habituer à une telle régularité dans l'administration; dès 648, T'ou-mi-tou

1. CHAVANNES, *l. c.*, p. 91.
2. MAILLA, VI, pp. 114-115.

avait pris le titre de kagan et rétabli les anciennes divisions turkes, mais il fut assassiné par son neveu, WOU HO, lui-même décapité par YOUEN LI-TCH'EN ; l'empereur désireux de ménager l'alliance des Houei He, nomme commandant du Han Hai, PO JOUEN, fils de T'ou-mi-tou.

Lors du désastre de Hie-li Kagan (630), les Turks avaient songé à mettre à leur tête TCHE PI qui refusa cet honneur, craignant les Sie yen t o, et qui se contenta de se placer sous la protection chinoise et d'envoyer une ambassade à la Cour impériale (647) ; il alla s'établir au nord du Kin Chan et prit le titre de Kagan ; mais sa soumission à la Chine n'était qu'une feinte, et sous Kao Tsoung, successeur de T'ai Tsoung, le général KAO K'AN le fit prisonnier, lorsqu'ayant profité de la défaite des Sie-yen t'o, il s'était montré hostile aux T ang ; le nouvel empereur, plein d'indulgence, se contenta de priver Tche pi de son titre de Kagan, le fit reconduire au Yu tou kiun chan et lui donna le grade de général[1] (650).

Le roi de K'ieou Tseu (Kou Tcha) HO-LI POU-CHE-PI, frère et successeur de SOU-FA TIÉ, avait aidé dans une rébellion Yen K i (Karachahr) et cherché à se rendre indépendant. L'empereur envoya contre lui (647) A-che-na Che-eul, nommé grand administrateur général de l'armée dans le district de Kouen K'ieou, accompagné de K'I-PI HO-LI, de KOUO HIAO K O et d autres généraux, ayant mobilisé les 13 tribus T'ie le et 100.000 Turks ; ils passèrent à l'ouest par le Yen K'i ; le roi de K'ieou Tseu fut battu par A-che-na Che-eul qui prit sa capitale où il laissa Kouo Hiao k'o, le poursuivit jusqu à Po Houan (Yaka aryk) dont il s'empara également après un siège de quarante jours, fit prisonnier Pou-che-pi et nomma à sa place son frère CHE HOU (648). Conduit à la Cour, Pou-che-pi fut nommé commandant des gardes militaires de gauche ; quant au ministre de Pou che pi, NA LI, qui s'était enfui, avec l'aide des Tou Kiue occidentaux, il tua Kouo Hiao-k'o et son fils, mais vaincu à son tour par TS'AO KI-CHOU, il fut fait prisonnier. Plus tard, Kao Tsoung rendit à Pou-che-pi le trône de

1. MAILLA, VI, p. 125.

K'ieou Tseu. A-che-na Che eul avait fait graver sur une stèle de marbre le récit des événements qui venaient de s'accomplir. La paix ne régna pas longtemps à K'ieou Tseu : Na-li avait séduit A-che-na, femme de Pou-che-pi; le roi de K'ieou Tseu et son ministre furent convoqués à la Cour chinoise; Na-li reconnu coupable fut jeté en prison et Pou che-pi fut reconduit dans ses Etats par un officier des gardes, LI WEN-TCHENG, mais la route était barrée par Kie-lie-tien, général des troupes de K'ieou Tseu. Les Chinois envoyèrent contre ce dernier le général Yang Tcheou qui le fit prisonnier et le tua. Pou-che-pi, qui était mort sur ces entrefaites, fut remplacé par son fils SOU KI dont le territoire fut transformé en gouvernement [1]; pour la première fois on transféra de Tourfan dans la capitale de K'ieou Tseu, le Protectorat du Ngan Si qui avec Yu T'ien (Khotan), Souei Che (Tokmak) et Sou Le (Kachgar) constituèrent les Quatre Garnisons (658). Le Protectorat du Ngan Si avait été successivement à Si Tcheou (Yar Khoto) (627-649), à Kao Tch'ang (Karakhodjo) (657); à Kou Tcha (658) où il resta jusqu à la conquête tibétaine en 787.

A la fin de l'année 647, on vit arriver à la Cour des envoyés du royaume de Kou-li-kan « qui est au nord-ouest de la Chine et au nord de la mer Caspienne, beaucoup plus loin que le royaume de T'ie-le. Les jours y sont fort longs et les nuits fort courtes : quoique le soleil soit couché, il y a toujours à l'horizon une clarté qui les rend beaucoup moins sombres qu'ailleurs. Ces envoyés venaient apporter des présents [2] ». Suivant le *T'ang chou*, le Kou-li-kan (Kourikan) était au nord du Han Haï; il y avait un lac au nord de leur territoire qui est le plus éloigné de la capitale; à l'époque de T'ou mi tou (des Houei He) leur territoire forma l'arrondissement de Hiouen K'iue [3]. Sur le côté est du premier monument de l'Orkhon, les Trois Kourikans sont cités parmi « les puissants peuples du désert », qui viennent se lamenter de la mort des premiers kagans turks [4].

Koulikan.

1. CHAVANNES, p. 118. — MAILLA, VI, pp 134-5.
2. MAILLA, VI, p. 116.
3. CHAVANNES, *Tou-kiue*, pp. 88*n*, 91.
4. V. THOMSEN, *Insc. de l'Orkhon*, p. 98.

Kirghiz.

D'ailleurs les peuples étrangers semblent se donner rendez-vous à la Cour de T'ai Tsoung. A la première lune de 648 on voit apparaître les KIE KOU (Kirghiz) qui n'étaient jamais venus en Chine; ils habitaient principalement sur les rives du haut Ienisei (Kem et Kemtchik)[1]; ils furent sujets de Tou lou, kagan des Turks occidentaux à la Cour du Nord, et sous T'ou mi tou ils formèrent la préfecture de Kien Kouen[2]. « Ces peuples ont les cheveux roux, les yeux bleus, la taille haute et un air martial. CHE-POU-KIU-ATCHEN, *Che-li-fa* ou premier officier de ce royaume, était à la tête de cette ambassade; il demanda à l'empereur un titre de grand mandarin qui lui fut accordé sans difficulté sous le titre de grand général d'armée[3] ».

Wang Hiouen-ts'eu.

En 641, le roi de Magadha, HARSHA ÇILADITYA, un des plus grandes princes de l'Inde, envoya un ambassadeur avec une lettre à la Cour chinoise; en 643, T'aï Tsoung répondait à cette politesse en lui envoyant le commandant des gardes des corps impériaux, LI YI-PIAO, accompagné de WANG HIOUEN-TS'EU, avec une escorte de 22 hommes pour conduire un brahmane qui retournait dans son pays et lui porter une lettre; les Chinois arrivèrent le 12e mois au royaume de Magadha et parcoururent les pays du Buddha; au retour, ils visitèrent le Nepâl où le roi NARENDRAVA reçut Li Yi-piao avec honneur. En 646, Wang Hiouen-ts'eu, accompagné de TSIANG CHE-JEN et de 30 cavaliers, fut de nouveau envoyé en mission au Magadha près de Çiladitya, mais celui-ci étant mort, le trône fut usurpé par son ministre NA-FOU-TI O-LO-NA-CHOUEN qui rompit avec les Chinois, fit massacrer l'escorte de Wang dont il pilla le trésor; Wang et son compagnon réussirent à s'échapper la nuit et se réfugièrent au Nepâl; il revint au Magadha avec 1.200 Tibétains et 7.000 cavaliers népalais, défit les troupes d'O-lo-na chouen, prit en trois jours sa capitale Tch'a pouo ho lo, entre Pataliputra (confluent de la Gandaki et du Gange) et le Nepâl, 3.000 têtes furent coupées et 10.000 personnes

1. V. THOMSEN, *l. c.*, p. 140.
2. CHAVANNES, pp. 56, 91.
3. MAILLA, VI, p. 117.

noyées. O-lo-na-chouen, fait prisonnier, fut conduit par Wang à Tch'ang Ngan où il arriva le 5e mois de 648. D'autres missions furent confiées à Wang en 657, 659, 660 et 661 [1].

T'aï Tsoung ne s'était jamais remis des déboires que lui avait causés son expédition malheureuse de Corée ; persuadé « qu'il n'avait pas beaucoup à vivre, dans cette idée il composa un ouvrage intitulé *Ti fan,* divisé en douze chapitres, pour instruire son fils qui devait lui succéder, et tous ceux qui occuperaient le trône après lui [2] ».

A la cinquième lune de 649 (10 juillet), ce grand empereur mourait âgé de 53 ans. « Il fut regretté de ses sujets et des étrangers. Tous ceux qui se trouvèrent à la Cour le pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur père ou leur mère ; ils prirent le deuil et s'abstinrent de toutes sortes de divertissements [3] ». « L'Histoire qui en fait les plus grands éloges, ne laisse pas de lui reprocher : 1° un trop grand amour pour les femmes ; 2° trop d'attachement à la secte de Fo ; 3° une trop grande passion pour la gloire et pour la réputation dans les pays étrangers. On lui reproche aussi les guerres contre la Corée et contre les princes de Turphan et de Ku tse [4] ».

1. Sylvain Lévi, *Journ. Asiat,.* I, 1900, *Wang Hiuen-ts'e.*
2. Mailla, VI, p. 120.
3. *Ibid.,* p. 123.
4. Gaubil, p. 462.

CHAPITRE XX

Les T'ang (suite).

Kao Tsoung.

LE premier soin du nouveau souverain en prenant possession du trône, le 15 juillet 649, fut de déclarer impératrice sa femme la princesse WANG CHE.

A-CHE-NA HO LOU, après la mort de CHE KOUEI KAGAN, avait pris le titre de CHA-PO-LO KAGAN, des Turks occidentaux; l'empereur l'avait autorisé à réunir sous son gouvernement les cinq tribus *(tch'ouo)* Tou-lou et les cinq tribus *(se-kin)* des Nou-che-pi; il résidait au sud de l'Irtych Noir (rivière To-lo-se) [1]. Ayant réuni une armée formidable, il se révolta contre la Chine et détruisit (651) Pei T'ing, situé sur la route de Tourfan près de Gou Tchen, à l'endroit appelé Hou pao tseu, sur l'emplacement de l'ancienne sous-préfecture de Kin Man, à environ 20 li au nord de Pao Houei tien actuel; Kin man comprenait cinq villes d'où les noms de Wou tch'eng tche ti et de Bichbaliq; c'est une erreur de confondre Pei T'ing ou Bichbaliq avec Ouroumtsi ou Goutchen. L'empereur envoya contre lui LEANG KIEN-FANG, général en chef des gardes militaires de gauche et K'I-PI HO-LI, grand administrateur général du district de Koung yue, avec 20.000 soldats et 50.000 cavaliers ouighours; Ho-lou qui s'était allié à YI-P'I TOU-LOU (YU-KOU CHAD), autre chef turk ayant soumis les royaumes du Si Yu, Tch'ou yue sur le lac Barkoul, et Tch'ou mi sur la rivière de Manas, pénétra en Chine par Ting Tcheou et s'empara de la ville de Kin ling tch'eng, mais il fut écrasé par les deux généraux chinois qui reprirent Pe T'ing et l'on fit de son territoire le protectorat de Yao Tch'e, établi dans la ville de Mo Ho, arrondissement de Ting, qui fut supprimé dès 653.

1. CHAVANNES, *Tou-kiue*, p. 33.

Pendant ce temps, TCHOU YE KOU TCHOU, chef de la tribu des Tch'ou yue qui résidait à l'est du lac Barkoul (P'ou leï hai) et au sud de la montagne Kin po chan, tua TAN TAO-HOUEI, chargé par T'ai Tsoung de veiller sur cette région, et fit alliance avec Ho lou. Avant d'attaquer ce dernier, Leang Kien-fang marcha contre Kou Tchou, fortifié dans le Lao Chan, et le tua après avoir fait un grand massacre de ses troupes.

Cette même année 653, mourait YI-P'I TOU LOU, kagan des Turks occidentaux; son fils HIE-PI TA LOU prit le titre de TCHEN TCHOU CHE-HOU et marcha contre Cha po lo (Ho lou) avec lequel il était depuis longtemps en mauvais termes; d'abord victorieux, il fut ensuite complètement battu par Ho lou et obligé de faire sa soumission.

En 656, le général SOU TING-FANG dégagea TCH'ENG TCHE-TSIE et son second SOU HAI-TCHENG attaqués par les Tou Kiue et 20.000 cavaliers de la horde Chou-ni-che. l'une des cinq tribus Tou-lou; nommé administrateur général du district d'I-li, il battit Holou près de la rivière Ye-tie et l'obligea de fuir vers le royaume de Che kouo, anciennement Kang k'iu; poursuivi par SIAO SE-YE qui le captura. Sou Ting-fang plaça alors les cinq hordes Tou-lou sous le commandement de A-CHE-NA MI-CHE avec le titre de HING SI WANG, et les cinq hordes Nou-che-pi, sous le commandement de A-CHE-NA POU TCHEN avec le titre de KI-WANG-TSIUE; ils étaient grand général des colonies militaires, le premier de la droite, le second de la gauche. Sou Ting-fang ayant pacifié le pays des Turks occidentaux, rentra en Chine (657).[1] La destruction par les Chinois (658-9) de l'empire des Turks occidentaux grâce à l'alliance des Ouighours, avait étendu la puissance du Fils du Ciel au delà de l'Oxus jusqu'à l'Indus; c'est l'époque de sa plus grande extension vers l'ouest, mais les difficultés intérieures pendant le règne de l'impératrice Wou, les conquêtes des Arabes, et l'occupation de Kachgar par les Tibétains, fermèrent la route des Pamirs à l'envahisseur de l'est et rendirent illusoire la domination de la Chine dans ces pays

1. CHAVANNES, pp. 65-66; MAILLA, VI, p. 133.

éloignés, malgré la victorieuse campagne de Kao Sien-tche en 747.

« Le territoire *propre* des Tou Kiue occidentaux s'étendait au nord des T'ien Chan ou Monts Célestes, depuis le lac Barkoul à l'est, jusqu'aux monts d'Alexandre à l'ouest. A l'est se trouvaient les cinq tribus Tou-lou (Dzoungarie); à l'ouest les cinq tribus Nou-che-pi (Tokmak, Talas?). Quant aux pays d'occident qui dépendaient des Turks, ils se divisaient en deux groupes : le premier, qui fut placé sous l'administration chinoise en 659, correspondait à la Transoxiane; le second, qui fut organisé en 661, était situé au sud du défilé des Portes de fer et allait de la vallée de l'Oxus à celle de l'Indus.

«Le territoire *propre* des Tou Kiue occidentaux forma, dès le douzième mois de l'année 657, deux Protectorats : l'un, celui de Moung tch'e, était à l'ouest de la vallée de Souei che (rivière Tchou) et comprenait les tribus Nou-che-pi; l'autre, celui de Kouen ling, était à l'est de cette même vallée et comprenait les tribus Tou-lou. Tous deux relevaient d'ailleurs du Protectorat de Pei T'ing (Bich-baliq) qui se trouvait près de la localité actuelle de Tsi mou sa, à 90 li au sud-ouest de Goutchen. Tous les autres pays d'occident dépendaient du Protectorat de Ngan Si, dont le siège avait été transféré de Kiao ho tch'eng (à l'ouest de Tourfan) à Kou Tcha, le cinquième mois de l'année 658 [1] ».

Wou Heou. L'empereur Kao Tsoung, alors qu'il était prince-héritier, était tombé amoureux d'une princesse Wei Che que son père T'ai Tsoung, frappé de sa beauté, fit entrer dans son sérail en 637; lorsque ce grand prince mourut, Wei Che avec ses compagnes furent envoyées dans un couvent, où la tête rasée, elles devaient finir leurs jours comme nonnes; les intrigues du palais en firent décider autrement. Par un hasard heureux pour la recluse, l'empereur et l'impératrice visitèrent (650), après leur deuil, le couvent dans lequel elle était enfermée; à la vue de Wei Che, Kao Tsoung sentit se réveiller son ancienne passion; l'impératrice était sans

1. Chavannes, *Tou-kiue occident*, pp. 268-9.

enfants; elle redoutait l'influence d'une des concubines, la princesse CHOU FEI qui avait une fille; pour la combattre, elle fit venir Wei Che, et Kao Tsoung, facilement persuadé, admit la nouvelle venue parmi ses femmes et lui donna le nom de TCHAO-YI (654). Mais si la favorite causait la chute de Chou Fei, elle diminuait aussi le crédit de l'impératrice qui ne devait pas tarder à s'apercevoir qu'elle avait elle-même introduit dans le palais l'artisan de sa ruine. Wei Che eut une fille que l'impératrice vint voir; l'artificieuse concubine supprima l'enfant (654) dans des conditions telles que l'empereur crut sa femme coupable et voulut la dégrader pour mettre Tchao-yi à sa place. Kao Tsoung consulta sur ses projets TCHANG-SOUN WOU-KI, LI CHE-TSI, YU TCHE-NING et TCHOU SOUEI-LEANG; ce dernier n'approuva pas l'empereur qui ayant déjà pris une résolution le renvoya de la Cour (654). Au contraire, LI CHE-TSI, hostile à l'empereur, désireux de le perdre en lui faisant commettre des fautes, approuva la conduite de Kao Tsoung qui proclama Tchao-yi impératrice (22 nov. 655), disgracia l'impératrice Wang Che et la première reine SIAO CHE qu'il fit enfermer dans des appartements particuliers où il continuait d'ailleurs à leur rendre visite à la grande irritation de Tchao-yi qui fit couper les pieds et les mains de ses rivales, les fit jeter dans une cuve remplie de vin, et enfin les fit décapiter, sans que Kao Tsoung subjugué par elle osât protester. Ainsi débutait, dans une longue carrière de crimes qui l'ont rendue célèbre, Tchao-yi connue depuis lors sous le nom de WOU HEOU et de WOU TCHE-T'IEN (655). L'année suivante, à LI TCHOUNG, prince-héritier, elle substituait son propre fils LI HOUNG, qu'elle fit sans doute empoisonner et remplaça par un autre de ses fils, LI HIEN (675); cinq ans plus tard, ce dernier était destitué à son tour et remplacé par LI TCHE que l'ambitieuse impératrice ne destinait sans doute au trône pas plus que ses frères; d'ailleurs quelques années plus tard (660), Li Tchoung fut exilé à Kien Tcheou à cause de sa mauvaise conduite. Wou Heou se vengeait de ceux qui s'étaient montrés hostiles à ses projets ambitieux, et malgré le cha-

grin de l'empereur, elle fit périr Tchang-soun Wou-ki, son frère TCHANG-SOUN TSIUEN ainsi que Tchou Souei-leang et Han Youen (659). En 660, elle conduisait Kao Tsoung à P ing Tcheou, son pays, où elle faisait décerner des titres d'honneur à toutes les femmes âgées de plus de 80 ans; à la fin de cette année, le faible empereur, sujet à des vertiges, d'ailleurs d'une mauvaise santé, abandonna complètement les affaires du gouvernement entre les mains de Wou Heou qui s'empara peu à peu de toute l'autorité.

Cependant quelques années plus tard, l'empereur conseillé par l'eunuque WANG FOU-TCHENG et le prêtre taoïste KOUO HING-TCHEN, fit un effort pour reprendre l'autorité, mais son impérieuse compagne réprima immédiatement ces vélléités d'indépendance chez son faible époux, auquel elle arracha les noms de ceux qui avaient été ses inspirateurs, CHANG KOUAN-YI, fonctionnaire de l'ancien prince-héritier, Li Tchoung, et Wang Fou Tcheng, que Wou Heou s'empressa de faire mettre à mort; Li Tchoung lui-même fut obligé de se suicider, quoique innocent (664). Pour échapper à ses préoccupations domestiques, Kao Tsoung entreprit un voyage aux sanctuaires vénérés du Chan Toung; après un pèlerinage au T'ai Chan, il visita le tombeau de Confucius à K'iu Feou hien, et donna au philosophe le titre de *T'ai Che* ou de Grand Maître de la Doctrine. Suivant le *T'oung kien kang mou*, Kao Tsoung passa ensuite à Po Tcheou, du Kiang Nan, lieu de naissance (?) de Lao Tseu que l'empereur Kao Tsou avait mis au nombre de ses ancêtres; nous ferons remarquer, à ce sujet, que Lao Tseu était né non dans le Kiang Nan, mais à K'iojin, dans la province de Hou Kouang. Quoi qu'il en soit, Kao Tsoung donna au vieux Sage le titre d'empereur sous le nom de *Hiouen youen Houang Ti;* l'empereur était de retour à Lo Yang à la 8e lune de 667.

Corée. De nouvelles difficultés surgissent en Corée : le roi de Sin ra (Sin lo) HTAI TJONG mou ryel (T'AI TSOUNG WOU-LIÉ), petit-fils de TJIN TJI (TCHEN TCHE), menacé par EUI-TJA, fils de MOU, roi de Paik tjyei (Pe Tsi), réclame le secours de la Chine qui voit une occasion de réparer ses

anciens échecs; Sou Ting-fang avec 100.000 hommes s'embarque à Tcheng Chan pour le Pe Tsi dont il fait facilement la conquête; on y établit avec une garnison Lieou Jen-youen comme vice-roi; Sou Ting-fang marche ensuite contre la Corée, franchit avec difficulté le Pei Kiang et investit P'ing Yang, défendu vigoureusement; Sou est obligé d'en lever le siège et de rentrer en Chine avec ses troupes par ordre de l'empereur (660). Ce n'était que partie remise: huit ans plus tard, la Corée (Ko Kou rye) devait comme le Pe Tsi se soumettre aux T'ang et à l'État ennemi de Sin lo. En effet, deux armées impériales commandées par Li Tseu, instigateur de la guerre, et Sie Jen-kouei, avaient pénétré en Corée; la première s'empara de dix-sept villes dont Sin Tcheng; la seconde conquit pour la seconde fois le Pe Tsi qu'on avait évacué après la première expédition, attaqua le Ko Kou rye, battit les Coréens près du Kin Chan et prit la ville de Fou Yu Tch'eng; les deux armées chinoises réunies s'emparent de Ta Hing tch'eng et de P'ing Yang où s'était réfugié le roi Po tjang, (Pao Ts'ang) qui est obligé de se rendre (668). Le brave Li Tseu ne survécut qu'un an à son triomphe. Plus tard, les Chinois renvoyèrent le roi de Corée, Po tjang, dans le Leao Toung, avec le titre de prince de Tchao Sien; quant au roi de Pe Tsi, il fut également renvoyé dans ses États avec le titre de prince de Tai Fang; il renonça bientôt à son trône; le prince de Tchao Sien ne profita pas de l'expérience passée et aussitôt arrivé au Leao Toung tenta de se révolter; il fut envoyé incontinent en exil à K ioung Tcheou où il mourut de chagrin; ainsi finirent les familles royales de Ko Kou rye et de Pe Tsi (677).

Ouighours.

Le chef Houei He (Ouighour) P'o jouen, fils de T'ou-mi-tou étant mort, sa sœur Pi-sou-tou, à la tête des Houei He, des T'oung Lo et des Pou Kou fit des incursions sur les frontières de la Chine et commit de telles déprédations que l'empereur envoya contre elle le général Tcheng Jen-t'ai qui, avec Sie Jen-kouei, l'écrasa et transforma le territoire des T'ie Le en sous-préfecture de T'ien Chan[1] (662).

1. Chavannes, p. 9 .

Les autres tribus ouighoures résidant dans les T'ien Chan, et en particulier les Sie-kié To-lan-ko (Telangout), à l'est des Sie-yen-t'o, envoyèrent des agents pour faire leur soumission au vainqueur qui, se rappelant leur conduite passée, les attaqua et les mit en déroute. Le chef ouighour K'I-PI HO-LI, fils du Kagan des Tié le, MOU-HO, général des gardes à cheval de droite, fut envoyé par l'empereur pour grouper toutes ces tribus éparses et s'en faire élire chef; arrivé avec 500 cavaliers, il parcourut le pays des T'ie Le auxquels il persuada que la Chine n'en voulait qu'à leurs Che hou qui furent immédiatement livrés par le peuple et mis à mort (662) [1].

Le retour de POU CHE PI dans le K'ieou Tseu n'avait pas rendu la paix à ce royaume et l'empereur se décida à y envoyer le général SOU HAI-TCHENG qui devait traverser les États de MI CHE (HING SI WANG) et de POU TCHEN (KI WANG TSIUE); depuis quelque temps, ce dernier convoitait les possessions de son rival contre lequel il sut indisposer le général chinois; aussi quand Mi-che se présenta pour offrir des présents, Sou Hai-tcheng le fit-il décapiter avec les siens; les Chou ni che et les Pa sai kan, tribus de Mi che, se révoltèrent mais furent soumises par Sou dont l'armée, à son retour, rencontra au sud de Kachgar les Tibétains (T'ou po) poussés par la tribu des Koung yue ; l'armée chinoise, épuisée par sa campagne, était hors d'état de lutter et Sou Hai-tcheng conclut la paix (662). Pou Tchen étant mort vers 666 ou 667, les tribus turkes prirent pour chefs A-CHE-NA TOU-TCHE et LI TCHE-FOU qui se soumirent aux Tibétains [2].

Les Tibétains et les T'ou Yu Houen, en lutte les uns contre les autres, s'adressèrent à l'empereur pour obtenir des secours qui leur furent refusés. Le kagan des T'ou Yu Houen, NO HO PE (YEN WANG) qui régnait depuis 636 est battu et obligé de fuir avec sa femme, princesse chinoise, à Leang Tcheou; Sou Ting-fang fut envoyé à son secours, mais les Tibétains ayant cédé, No ho pe put rentrer dans

1. MAILLA, VI, p. 141.
2. CHAVANNES, p. 122.

ses États (663). Cependant les Tibétains ne restaient pas inactifs ; ils se portèrent vers le Si Yu, s'allièrent au roi de Yu T'ien, s'emparèrent d'un grand nombre de villes, battirent le roi de K'ieou Tseu. La Chine, inquiète des progrès des Tibétains, envoya contre eux Sie Jen-kouei avec le titre de gouverneur général des Quatre Garnisons, les royaumes de K'ieou Tseu, de Yu T'ien, de Yen-K'i et de Sou Le, qui était accompagné d'Ache-na Tao-Tchen et de Kouo-T'ai-foung ; à deux reprises ce dernier fut battu par les Tibétains, en particulier dans la vallée de Ta Fei, à l'ouest du Kou-kou-nor, et Sie Jen-kouei fut obligé de retourner en Chine. Les Quatre Garnisons : Kou Tcha, Khotan, Karachahr et Kachgar, étaient perdues pour les Chinois (670). Le chef des Tou Yu Houen, No ho pe, effrayé, s'enfuit dans le Chen Si à Ling Tcheou, au sud de Ning Hia, et il fut nommé par l'empereur gouverneur de Ngan-lo Tcheou ; son royaume passa entre les mains des Tibétains (672) dont la puissance grandissant chaque jour augmentait la terreur de leurs voisins. On remarque cependant que, malgré la guerre, cette même année, ils envoyaient un fonctionnaire, TCHOUNG TSOUNG, pour rendre hommage à l'empereur [1].

La guerre contre les Tibétains recommença en 678 : une armée de 180.000 hommes s'avança contre eux sous les ordres de LI KING-HIOUEN ; celui-ci divisa ses troupes en deux corps, gardant le commandement de l'un d'eux, mettant à la tête de l'autre LIEOU CHEN-LI qui se fit battre près du Kou kou nor par LOUEN K'IN-LING, général des Tibétains ; au lieu de venir au secours de son second, Li King-hiouen s'enfuit honteusement. L'année suivante (679) le btsan po du Tibet étant mort, fut remplacé par son fils K'I-NOU-SI-NOUNG, âgé de huit ans, Louen K'in-ling étant premier ministre. Les Chinois songèrent à profiter de cette minorité pour attaquer le Tibet, mais ils furent détournés de ce projet par P'EI HING-KIEN commandant du Ngan-Si qui fit ressortir le danger d'attaquer un empire puissant dont les affaires étaient dirigées par un homme aussi habile

1 MAILLA, VI, p. 149.

que l'était Louen K'in-ling. « Le territoire tibétain était alors limitrophe de l'Inde au sud et des Tou Kiue au nord ; à l'ouest, il occupait le territoire des Quatre Garnisons ; à l'est il touchait aux arrondissements de Leang (Tcheou), de Soung (P'an), de Mao et de Souei (Ning Youen, Se Tch'ouan) [1] ». A-che-na Tou-tche, kagan des Tou Kiue occidentaux, prenant l'inaction des Chinois pour une marque de faiblesse, s'allia aux Tibétains et vint ravager le territoire de Ngan-Si.

La Perse. Un nouvel élément s'était introduit dans la politique chinoise : la Perse (Po se) ; ce royaume est mentionné pour la première fois dans les Annales chinoises en 519, époque à laquelle le roi de Perse envoya une ambassade à la Cour des Wei du Nord (386-558) [2]. Toutefois DE GUIGNES cite deux ambassades envoyées aux Wei en 461 et en 466 [3]. Une autre ambassade fut envoyée par le roi KOBAD à la Cour des Souei (518-519). Les Chinois à leur tour visitèrent la cour persane sous le règne de NAOCHIRWAN, fils de Kobad, porteurs de présents. En 567, une ambassade persane visite Wei Ti, des Tcheou, peut-être pour réclamer son aide contre les Turks qui inquiétaient les frontières de Bactriane. En 638, YEZDEGERD III (YI-SE-SE), le dernier roi de la dynastie des Sassanides, résidant à Persepolis, pressé par les Arabes qui, profitant de l'affaiblissement de la puissance persane par l'empereur d'Orient, HÉRACLIUS († 641) s'étaient emparés de la Syrie (633-638) et préparaient la conquête de l'Égypte (639-641), réclamait l'assistance de T'ai Tsoung, en même temps qu'il expédiait ses trésors et ses richesses en Chine, où, en cas de défaite, il avait résolu de se rendre.

« IBN-EL-MOQAFFA mentionne qu'il y avait dans ces trésors, en tant qu'or travaillé sur l'ordre de QOBÂDH [Kobad] sept mille vases, dont chacun était de douze mille mithqâls, sans compter ce qui provenait de l'argent monnayé des autres rois et de leurs héritages ; il y avait égale-

1. CHAVANNES, *l. c.*, p. 179*n*.
2. BRETSCHNEIDER, *Notes and Queries on China and Japan*, IV, p. 54.
3. *Hist. des Huns*, I, p. 184.

ment mille charges [de bêtes de somme] composées de lingots, sans compter les espèces monnayées [1] ».

Yezdegerd envoya (638) « l'ambassadeur MO-SE-PAN rendre hommage à la Cour et apporter tribut ; il offrit encore un *houo-jou-tch'e ;* (cet animal) avait la forme d'un rat ; il était de couleur franchement verte ; il était long de neuf pouces ; il savait prendre les rats dans leurs trous [2] ». Ses troupes, avec DHOÛL-HÂDJIB MERDÂN CHÂH à leur tête, ayant été battues à Nehâvend (642), par les armées d'Omar, venues de Kerbelah, qui passèrent par la route Baghdad-Hamadan, arrivèrent au plateau persan ; elles étaient commandées par EN NO'MÂN BEN MOQARRIN EL-MOZANÎ qui périt dans la bataille. Yezdegerd se retira dans le Tokharestan (T'ou ho lo) où il fut rejoint par l'envoyé de T'aï Tsoung qui refusait le secours demandé. Peu de temps après, le malheureux monarque persan fut tué à Merv par les Arabes (651). Certains prétendent qu'il se jeta lui-même dans le Mourghab et s'y noya. Il laissait deux fils, FIROÛZ et BEHRÂM, et trois filles.

« Yezdegerd, dernier roi des Perses, voyant que son pays était dévasté et ses armées anéanties, que le peuple des Perses avait fui et était dispersé, et comprenant qu'il ne pouvait plus les amener contre l'impétuosité des Taiyayê, prit lui-même la fuite et s'éloigna devant ceux-ci ; il s'en alla sur les confins des Turks, dans la région de Marâgâni, qu'on appelle Sagistân. Il se tint caché pendant cinq ans, et fut ensuite mis à mort.

« Quand Yezdegerd, roi des Perses, fut mis à mort, soit par les Taiyayê, soit par les Turks, l'empire et la dynastie de ce royaume des Perses, qu'on appelait de Beit Sâsan, disparut tout à fait. Il avait tenu pendant 418 ans. Il commença en l'an 538 des Grecs, avec Ardeschir, fils de Sabâq, et il finit en l'an 956 du même comput, avec ce Yezdegerd, le dernier roi, du temps d'Heraclius, empereur des Romains, et de Omar, fils de K'hattab, roi des Taiyayê.[3] »

1. HUART, *Livre. de la Création,* V, p. 203.
2. CHAVANNES, p. 172.
3. MICHEL LE SYRIEN, II, p. 424.

Avec ce prince, âgé de 35 ans, s'écroula la puissance des Sassanides qui avaient remplacé en 228 les Arsacides sur le trône de Perse. Dynastie essentiellement nationale, les Sassanides avaient rendu leur pureté aux traditions iraniennes, trop influencées par des éléments étrangers sous les Arsacides. La conquête de la Perse par les Arabes (651) était un coup terrible porté à l'Iran et à son influence civilisatrice.

Le fils de Yezdegerd, Firoûz ou PIROUZ (PI LOU SE) fut rétabli sur le trône par le prince de Tokharestan, mais de nouveau attaqué par les Arabes, il se réfugia en Chine où on lui donna le titre de général des gardes militaires de droite; pendant son séjour à Tch'ang Ngan, où sans doute il mourut, il fit construire en 677 un temple mazdéen appelé Temple de la Perse. Il laissait un fils NARSÈS (NI NIE-SE) dont nous allons avoir à parler.

P'ei Hing-kien songea à utiliser Ni-nie-se pour faire entrer la Perse dans une alliance contre les Tou Kiue, et il fit venir ce prince à Ngan Si. P'ei Hing-kien convoqua alors les chefs des Quatre Garnisons sous prétexte d'organiser une grande partie de chasse comme dans l'ancien temps; quand 10.000 hommes eurent été réunis, il marcha vers l'ouest et invita A-che-na Tou-tche à venir le rejoindre; ce dernier, surpris, n'osa pas refuser l'invitation, se rendit près de P'ei Hing-kien qui le fit arrêter immédiatement et se dirigea aussitôt contre Li Tche-fou qui fut obligé de se rendre. Rentré à Ngan Si avec ses deux captifs, P'ei Hing-kien envoya Ni nie-che dans ses États (679)[1]. Ce dernier se rendit au Tokharestan où il resta vingt ans. « Ses tribus se détachèrent et se dispersèrent de plus en plus. Au début de la période *King-loung* (707-709), Ni-nie-che vint de nouveau rendre hommage à la Cour; on lui conféra le titre de général des gardes vaillants de gauche. Il mourut de maladie. Il n'était resté (au roi de Perse) que la partie occidentale (de ses États); pendant les périodes *k'ai youen* (713-741) et *t'ien pao* (742-755), (la Perse) envoya dix ambassades; elle offrit un lit en agathe, des

1. MAILLA, VI, p. 154. — CHAVANNES, p. 75*n*.

broderies en laine couleur de feu, des troupes de danseurs [1]».

Il n'est peut-être pas inutile, à propos de la Perse, de rappeler que les relations de la Chine avec les Arméniens, qui l'appelaient *Djenastan, Djenasdan, Tchinistan,* les habitants étant nommés *Djenk,* remontent, suivant MOÏSE de Khorêne, au IIe siècle de notre ère, à l'époque de TIGRANE VI (142 -178 ap. J.-C.), époque à laquelle des colons étrangers, et parmi eux des Chinois, furent établis dans la Gordyène (Arménie kurde). SAINT-MARTIN nous dit que les relations entre les deux pays datent du commencement du IIIe siècle de notre ère : « Une colonie chinoise vint alors s'établir en Arménie. Le chef de cette colonie appartenait probablement à la dynastie impériale des Han ; chassé de sa patrie par des troubles civils, il se réfugia d'abord à la Cour d'ARDESCHIR, premier roi des Sassanides, en Perse; de là en Arménie où il fut accueilli vers l'an 260 par le roi TIRIDATE, qui lui concéda la province de Daron. Ce personnage, nommé MAMKON [fils d'Arpog, roi de Chine], devint le chef de la famille des Mamigoniens, très célèbre dans l'histoire d'Arménie. Les auteurs arméniens ne manquent pas de dire que le *Djénastan,* ou la Chine, abonde en soie, et ils disent que les robes superbes, dont peu de personnes pouvaient faire usage en Arménie, y étaient communes à toutes les classes du peuple. Les Arméniens donnent à la soie le nom de *metaks,* expression qui se retrouve en grec sous la forme μέταξα [2]. « On attribue aussi une origine chinoise à la famille des Orpelians, qui étaient connus en Géorgie sous le nom de *Jenpakuriani* à cause de leur descendance supposée du Jen-pakur (Faghfur) ou empereur de Chine. On prétend que l'empereur de Chine offrit sa médiation à Ardeschir de Perse et à Khosrou Ier, d'Arménie, et que le frère de saint GRÉGOIRE, SUREN, se réfugia en Chine [3].

Arméniens.

Après le départ de P'ei Hing-kien, A-CHE-NA FOU-NIEN se fit élire Kagan des Tou Kiue et aidé de A-CHE-TÉ WEN-

1. *T'ang Chou,* dans CHAVANNES, p. 173.
2. Dans LEBEAU, IX, p. 227*n*.
3. *Cathay,* I, p. 94.

FOU, marcha contre les Chinois pour venger A-che-na Tou-tche; ils battirent TS'AO HOUEI-CHOUN envoyé pour les arrêter près de la rivière Heng Chouei, au delà de la Grande Muraille (681). Ce désastre est réparé par P'ei Hing-kien qui rallie les fuyards, s'empare de Kin ya chan et fait prisonnière la famille d'A-che-na Fou-nien; ce dernier en fuite est poursuivi par TCHENG WOU-TING et se rend avec A-che-té Wen-fou à condition d'avoir la vie sauve. Malgré la parole donnée, ils sont mis à mort et P'ei Hing-kien, indigné, quitte l'armée et meurt peu après de chagrin (682). « Il était sans contredit un des plus grands capitaines de son temps; droit, généreux, libéral à l'égard de ses soldats, il n'avait de richesses que pour les distribuer; aussi en était-il tendrement aimé, et ils ne reculaient jamais dans les entreprises qu'il faisait, quelque périlleuses qu'elles fussent [1] ». A-CHE-NA KOU-TO-LO et A-CHE-TÉ YOUEN-TCHEN rallièrent les tribus de A-che-na Fou-nien et de A-che-té Wen-fou, s'emparèrent de He-cha-tch'eng puis pénétrèrent sur le territoire de Ping Tcheou d'où ils furent chassés par le général Sie Jen-kouei (682). Mais l'année suivante A-che-na Kou-to-lo [Koutlouk], ayant rassemblé ses troupes dispersées, marche sur Wei Tcheou, défait LI SE-KIEN qui s'opposait à son passage et le tue, et TS'OUEI TCHE-PIEN, gouverneur de Foung Tcheou, qu'il fait prisonnier, puis se retire avec un riche butin [2]. A-che-na Kou-to-lo mourut en 691 et fut remplacé par son frère ME TCH'OUO qui fit des incursions sur les frontières de l'Empire et se retira avec ses prises avant que le bonze HOUAI YI, envoyé contre lui, put l'atteindre.

Les Tibétains qui avaient continué leurs incursions du côté de Tche Tche, furent repoussés par HE TCHE TCHANG TCHE; ce général fit cultiver les terres : « Il avait auparavant fait bâtir la ville de Ngan Young tch'eng par les troupes qui étaient en garnison depuis le pays de Kien Nan jusqu'à Meou Tcheou, afin de couper le chemin à l'armée de T'ou fan; mais les T'ou fan la lui avaient enle-

1. MAILLA, VI, p. 157.
2. *Ibid.*, p. 158.

vée, et y tenaient une forte garnison, qui leur soumit tous les peuples de Si-eul qui sont à l'est de Ta-li fou... Le royaume de T'ou fan avait alors pour limites : à l'est, les départements de Leang-Tcheou, de Soung Tcheou, de Meou Tcheou, de Souei Tcheou, et autres de la Chine ; au midi, il confinait au royaume de T'ien Tcho ; à l'ouest, à ceux de K'ieou Tseu, de Sou Le, et deux autres du Si Yu ; et au nord, avec les Tou Kiue, de sorte qu'il avait plus de 10.000 li de circuit ; et de tous ces royaumes occidentaux aucun ne pouvait se comparer à lui pour la force (680) [1] ».

En 682, A-CHE-NA TCHE-POU ou A-CHE-NA KIU-POU TCHOUR vint assiéger la capitale du royaume de Koung Yue, située au pied du versant sud des monts Iren Chabirgan [2] ; le Koung Yue, qui s'était jadis allié avec les Tibétains et avec la tribu T'ie Le des Yen Mien, avait fait sa soumission à la Chine en même temps que Kachgar ; le général WANG FANG-YI qui commandait à Ngan Si défit A-che-na Tche-pou près de l'Ili, et écrasa ensuite les Yen Mien, qui s'étaient alliés à lui, sur les bords de l'Issik-koul (Jo hai) [3].

Kao Tsoung, toujours malade, presque aveugle, mourait à la douzième lune de 683 (26 décembre), âgé de cinquante-six ans ; il fut enterré dans la campagne de Leang Chan hiang, à cinq li de Feung tien hien, dépendant de la préfecture de Kien Tcheou, à 80 lieues N.-O. de Si-Ngan fou [4].

« Ce prince est entièrement décrié dans l'Histoire pour avoir épousé la concubine de l'empereur son père, pour l'avoir déclarée impératrice et lui avoir remis le gouvernement de l'État [5] ». Il eut pour successeur, le 2 janvier (12e lune de 683) TCHOUNG TSOUNG.

Tchoung Tsong.

Le prince-héritier, LI HIEN (TCHOUNG TSOUNG) avait succédé à Kao Tsoung sans opposition ; son premier soin fut de proclamer, à la première lune de 684, impératrice

1. MAILLA, VI, p. 155.
2. CHAVANNES, p. 123*n*.
3. *Ibid.*, p. 74*n*, 281.
4. DEVÉRIA, *Rev. de l'Extr. Orient*, I, p. 175*n*.
5. GAUBIL, p. 485.

sa femme, WEI CHE, et de donner un haut rang à WEI HIOUEN-TCHEN, le père de cette princesse; cet acte de favoritisme fut pris contre l'avis de l'exécuteur des volontés du défunt empereur, PEI YEN, qui en référa à Wou Heou qui, trouvant une excellente occasion de ressaisir le pouvoir, déclara son fils Li HIEN déchu du trône, le réduisit au rang de prince de Liu Ling, et le remplaça par le prince de Li Tan, dont la femme LIEOU CHE fut proclamée impératrice et le fils LI TCHENG-KI, prince-héritier. Toutefois Wou Heou exerçait le pouvoir et se préparait à substituer sa propre famille à celle des T'ang en destituant les uns et en envoyant les autres en exil. Pei Yen qui excitait la méfiance de l'ambitieuse princesse fut impliqué, à tort paraît-il, dans un complot pour rétablir Tchoung Tsoung sur le trône et décapité. Toujours sous prétexte de ce complot elle faisait attaquer les princes LI KING-YE et LI KING-YEOU, petits-fils du général Li Tsi, par le général LI HIAO-YI qui, d'abord vaincu, défait les deux princes qui sont assassinés par le traître WANG NA-SIANG (684). Le vainqueur, Li Hiao-yi, ne devait pas survivre longtemps à son triomphe : l'impératrice, inquiète de sa popularité, l'envoya en exil à Tan Tcheou, frontières du Se Tch'ouan et du Hou kouang, où il mourut de chagrin (686).

Joignant à ses cruautés le scandale de sa vie privée, Wou Heou s'amouracha du bonze HOUAI YI qu'elle plaça à la tête du principal couvent (le *Cheval blanc)* de Lo Yang et le fit même entrer dans le gouvernement (685). Un nouveau complot des princes de la famille impériale échoua piteusement (688). Rien ne faisait obstacle désormais aux projets ambitieux de Wou Heou.

Au commencement de 689, Wou Heou revêtit les « habits de cérémonie des empereurs et fit elle-même un grand sacrifice, où tous les Grands assistèrent en habits de cérémonie : elle se fit aider par le simulacre d'empereur qu'elle avait élevé et par le prince héritier, l'un et l'autre vêtus seulement comme le sont les princes qui ont coutume d'accompagner l'empereur dans ces sortes de cérémonies. Le sacrifice fini, debout sur le seuil de la porte, elle accorda

une amnistie générale; de là elle se rendit aux salles de *ses ancêtres* avec tout l'appareil de l'ancienne dynastie des Tcheou, qu'elle prit pour modèle : après quoi, elle déclara son *ho chang* [bonze] grand général de l'empire et prince du troisième ordre. Sur la fin de l'année (689), cette impératrice changea le nom de la dynastie des T'ANG; elle en apporta pour raison, que puisque dans les cérémonies de ses ancêtres, on y observait les rites de l'ancienne dynastie des TCHEOU, il fallait aussi qu'on en prît le nom, et que comme c'était aux ancêtres de sa propre famille qu'elle faisait ces cérémonies, celui qu'elle avait fait empereur ne s'appellerait plus à l'avenir du nom de LI, nom de la famille T'ang, mais de celui de WOU, qui était le nom de sa famille. [1] » « Par suite l'année civile commença à la 11e lune (*Tseu yué*) sous le nom de *Tcheng yué (lune initiale))* ; la 12e lune *(Tch'eou-yué)* fut appelée *La-yué (lune hivernale)*, la 1re, *I-yué (lune unième* ou *première)*. Toutes les autres lunes conservaient leurs anciens noms [2] ». Le 19 octobre 690, elle prenait le titre de saint et divin empereur *Cheng Chou Houang Ti*. « Elle n'en resta pas là : ayant fait examiner les registres où l'on inscrivait tous les enfants mâles de la dynastie impériale, elle les fit effacer, et ordonna qu'à l'avenir on ne donnerait aux descendants de la famille impériale dans ces registres que le nom de Wou et non celui de Li [3]. » Il en résulta un mécontentement général dans l'empire : sentant le danger qui la menaçait, Wou Heou s'entoura d'espions, encouragea la délation, et fit mettre à mort tous ceux qui lui paraissaient suspects. La servilité des fonctionnaires ne connut plus de bornes. Au commencement de 693, les *ho chang* (bonzes), ayant à leur tête un de leurs chefs appelé FA-MING, présentèrent à l'impératrice un ouvrage de leur secte, dans lequel ils prétendaient lui prouver qu'elle était fille du Foe appelé MILÉ, et qu'elle devait succéder à la dynastie des T'ang, comme maîtresse souveraine et unique de l'empire; elle

1. Mathias TCHANG, *Synchronismes chinois* p. 274.
2. MAILLA, VI, p. 165.
3. *Ibid.*,

reçut avec des transports de joie ce livre qu'elle fit répandre dans les provinces, et elle ordonna que dans toutes les villes de l'empire on bâtit des temples pour honorer Foé [1]. Dans le courant du neuvième mois de 693, Wou prit le titre « d'empereur saint et divin de la roue d'or ».

En 692, le gouverneur de Si Tcheou ou Kao Tch'ang, T'ANG HIEOU-KING ayant demandé la permission de reprendre les Quatre Garnisons: K'ieou Tseu (Kou tcha), Yu T'ien (Khotan), Sou Le (Kachgar) et Souei Che (Tokmak), dont s'étaient emparés les Tibétains, Wou Heou lui envoya les généraux WANG HIAO-KIE et A-che-NA TCHOUNG-TSIE qui vainquirent à Ling Ts'iouen les Tibétains commandés par POU-LOUEN-TSAN et A-CHE-NA T'OUEI-TSEU et reprirent les Quatre Garnisons; l'établissement principal des Chinois fut alors transféré de Kao Tch'ang trop éloigné à K'ieou Tseu.

K'itan. Les K'ITAN qui devaient plus tard jouer un rôle considérable en Chine et en Asie Centrale sous le nom de LEAO étaient des Tartares orientaux, TOUNG HOU, habitant au nord du Leao Toung, que quelques auteurs font descendre de Chen Tsoung et dont le premier grand chef aurait été KOU HOTEN. Chassés par MÉ TÉ, Chen yu des Huns, Hioung Nou ou Si Hou, sous la dynastie des Han, ils se réfugièrent dans les montagnes Sien Pi et se firent connaître des Chinois par leurs incursions dans le territoire de l'Empire. Vers la fin de la dynastie des Han, le gouverneur de Yeou Tcheou, WANG HIOUNG, les défit, tua leur chef PI NENG, et les poursuivit jusqu'à Houang Chouei où ils demeurèrent jusqu'à ce que leur chef MONON les transféra dans le LEAO SI. Défaits par MOU-YOUNG HOUAN, ces Toung Hou se divisèrent en trois hordes : Yuouen, Koumohi et K'itan; cette dernière, s'étant séparée des autres, vint s'établir sur les bords du Houang Ho [2]. Les Wei et les Ts'i les obligèrent à payer le tribut. A la 5e lune de 696, sous Wou Heou, un de leurs chefs, LI TSIN-TCHOUNG, s'avança vers YING TCHEOU, dépendance de Young P'ing fou, et battit les

1. MAILLA, VI, p. 168.
2. *Ibid*,. VII, p. 118.

généraux TS'OUEI JEN-CHE et MA JEN-TSIÉ, envoyés contre lui par les Chinois ; ce dernier fut fait prisonnier dans une embuscade, ses troupes furent massacrées, et Ts'ouei Jen-che échappa à grand peine au désastre. Un autre général, HIU KIN-MING, battu également et fait prisonnier, est remis par les K'itan à leurs alliés les Tou Kiue. Le frère de Hiu Kin-ming, HIU KIN-TSEU, est amené devant Ngan Toung qu'assiègent les K'itans pour exhorter les défenseurs à rendre cette ville ; loin d'obéir aux ordres de ses ennemis, Hiu enflamme le courage de la garnison mais il paye son héroïsme de sa vie. D'autre part, ME-TCH'OUO (KAPAGAN), Kagan des Turks septentrionaux, prédécesseur de ME-KI-LIEN (BILGA KAGAN) conduit son prisonnier Hiu Kin-ming vers Ling Tcheou ; imitant son frère, celui-ci encourage les défenseurs de la place à faire une sortie. LI TSIN-TCHOUNG qui avait pris le titre de Khan, mourait peu de temps après ; SOUN WAN-TCHOUNG s'empare du pouvoir au détriment du fils de son chef qui se réfugie auprès de Me tch'ouo ; celui-ci prend le parti de l'héritier de son ami Li Tsin tchoung, traverse le Cha-mo, écrase Soun Wan-tchoung, s'empare de la femme et des enfants de ce dernier, mais ne peut rétablir son protégé dont ne veulent pas les K'itan. Soun Wan-tchoung, impuissant à lutter contre les Tou Kiue, passe avec ce qui lui reste de troupes sur le territoire chinois, pille Ki Tcheou, traverse Ying Tcheou, ravage le Ho Pe et s'en retourne avec un immense butin. L'année suivante (697), on envoya contre lui le général WOU YI-TSOUNG auquel Me tch'ouo prêta son concours à la condition qu'on lui donnerait du grain, de la soie, des armes et du fer, qu'on lui rendrait les prisonniers de sa nation détenus en Chine et qu'on rappellerait l'officier et les troupes qu'on entretenait sur la frontière. Ces conditions furent acceptées ; il reçut, en outre d'une princesse en mariage, 40.000 mesures de grains, 50.000 pièces de soie, 3.000 cuirasses, plusieurs dizaines de mille livres de fer [1]. Les K'itan préparèrent leur défense : ils détruisirent Tchao Tcheou, et fortifièrent Lieou Tch'eng,

1. MAILLA, VI, p. 173.

où Soun Wan-tchoung laissa les inutiles pour marcher sur Yeou-Tcheou. Mais Me tch'ouo s'empare de Lieou Tch'eng, qu'il prend d'assaut, tandis que les Chinois s'avancent contre Soun Wan-tchoung qui est massacré par ses troupes dont une partie fait sa soumission à Wou Yi-tsoung, tandis qu'une autre se rend au kagan des Tou Kiue septentrionaux.

A la neuvième lune de 696, les Tibétains envoyèrent une ambassade en Chine pour conclure un accord et demander une princesse en mariage. Avant de donner une réponse, Wou Heou, désireuse de faire une enquête sur la véritable situation du Tibet, y envoya le k'ai tsao des gardes militaires de droite Kouo Youen-tchen, originaire de Kouei Hiang, dans l'arrondissement de Wei; Kouo s'enquit auprès du premier ministre, Louen K'in-ling des conditions de cet accord. K'in-ling demanda l'évacuation des Quatre Garnisons (K'ieou Tseu, Yu T'ien, Sou Le et Souei Che (Tokmak) et que l'on répartît les dix tribus des Turks occidentaux entre le Tibet, les cinq tribus *Nou che pi* et la Chine, les cinq tribus *Tou lou*, les plus orientales. Kouo Youen-tchen objecta que cet arrangement donnerait aux Tibétains la facilité d'envahir la Chine, à quoi K'in-ling répondit que si tel était son désir, il n'avait qu'à se jeter sur le territoire de Kan Tcheou et de Leang Tcheou « parce que 10.000 li de ces pays étrangers ne pouvaient en aucune manière se comparer à ces deux provinces de l'empire [1] ». Kouo revenu à la Cour « conseilla d'abandonner les Quatre Royaumes et de demander Ts'ing Hai (Kou kou nor) et le pays des T'ou Yu Houen. L'impératrice l'approuve et le charge de cette négociation [2].

Le zèle et le talent de Louen K'in-ling furent mal récompensés; lorsque le roi des Tibétains K'i nou Si moung atteignit sa majorité, il prit ombrage de la puissance de

1. Mailla, VI, p. 171.
2. *Ibid.*, p. 172.— Chavannes, p. 180 *n*, dit que Kouo répondit par les propositions suivantes : la Chine refusait d'abandonner le territoire des Quatre Garnisons, mais elle offrait de laisser les cinq tribus Nou-che-pi au Tibet, à la condition que celui-ci rendrait la région du Kou Kou Nor qui avait été enlevée aux T'ou Yu Houen. Ces contre-propositions ne pouvaient pas être agréées, mais elles permirent aux Chinois de gagner du temps et de semer la division parmi les Tibétains ».

son premier ministre, dont les frères se trouvaient à la tête des troupes des frontières et il fit mettre à mort un grand nombre de leurs parents; K'in-ling se tua de désespoir, son frère cadet LOUEN TSAN P'O avec 10 à 12.000 hommes et son neveu, fils de son frère aîné, MANG-POU-TCHE, avec 7.000 hommes, passèrent aux Chinois dont les intrigues n'avaient pas été étrangères aux événements. Les Tibétains commandés par K'iu Mang-pou-tche traversèrent la frontière et s'avancèrent dans le Leang Tcheou dont le gouverneur T'ANG HIEOU-KING les écrasa à Houng Youen, leur tuant plus de la moitié de leurs troupes (700). Trois années plus tard (703) les pays au sud du Tibet, le Nepâl et les P'o-lo-men (Inde centrale) se révoltèrent contre K'i nou Si noung qui mourut au cours de la campagne; ses fils se disputèrent sa succession qui passa à K'I LI CHOU TSAN, alors âgé de sept ans. Le Tibet conserva sa suzeraineté sur les pays rebelles [1].

Cependant Wou Heou sentait le besoin de fortifier sa situation en préparant sa succession; elle hésitait entre ses deux neveux WOU TCHENG-SEU et WOU FAN-TSEU; elle renonça à son projet sur le conseil de TI JEN-KIEI, et avisée par Wou Fan-tseu, elle se décida à faire revenir à la Cour Tchoung Tsoung et sa famille; Wou Tcheng-seu, frustré dans son ambition, en mourut de chagrin. D'autre part, Me tch'ouo causait de sérieuses inquiétudes à l'impératrice; le kagan avait refusé d'accorder une de ses filles en mariage à WOU YEN-SIEOU, fils de Wou Tcheng-seu, l'avait même fait arrêter et avait déclaré que toutes ses sympathies étaient pour les T'ang qu'il aiderait à remonter sur le trône; ses actes suivirent promptement ses paroles et son armée menaçante s'avança vers les frontières de Chine. L'impératrice crut conjurer le danger en déclarant TCHOUNG TSOUNG prince héritier, lui imposant le nom de sa famille Wou, et en le nommant généralissime des troupes chargées d'opérer contre les Turks, avec Ti Jen-kiei comme lieutenant. Cinquante mille hommes se rangèrent immédiatement sous la bannière de Tchoung Tsoung; effrayée de

1. MAILLA, VI, p. 181. — CHAVANNES, pp. 182-183.

cette force imposante, Wou Heou, prétextant que Tchoung Tsoung était trop faible pour entreprendre une rude campagne, le remplaça à la tête des troupes par Ti Jen-kiei qui arriva lorsque Me tch'ouo était rentré dans ses possessions ayant pillé Tchao Tcheou et Ting Tcheou et massacré dix-mille prisonniers. Telle était la terreur de Wou Heou qu'elle fit promettre à Tchoung Tsoung et à Li Tan qu'ils laisseraient sa famille en paix après sa mort.

Me tch'ouo de retour dans ses États donna un commandement de 20.000 hommes à son frère cadet, TOU-SI-FOU, nommé *Siang-tcha (chad)* de la droite, ainsi qu'à son neveu ME KIU, fils de Kou-tou-lou-han (Koutlouk), nommé *Siang tcha* de la gauche, mais il les plaça sous le contrôle de son propre fils FOU KIU, nommé petit kagan, sous le titre de TO-SI KAGAN, avec le commandement de 40.000 hommes pris parmi les dix tribus occidentales turkes, Tch'ou-mou-kouen et autres (699) [1]. Quatre ans plus tard (703) Me tch'ouo ayant appris que Wou Heou avait proclamé pour son successeur, Tchoung Tsoung, le prince légitime, fit offrir à ce dernier en mariage sa fille qu'il avait refusée à Wou Yen-sieou; l'impératrice dévora l'affront qui lui était fait et agréa l'offre du kagan qui, en témoignage de sa satisfaction, renvoya WOU YEN-SIEOU qu il retenait prisonnier.

Un chef de l'une des cinq tribus Tou-lou des Turks, WOU-TCHE-LE, de la horde des Tou-k'i-tche (Turgach) se révolta contre la tyrannie de son khan, HOU-CHE-LO, fils de POU TCHEN, qui fut obligé de fuir en Chine; le vainqueur interrompit la communication de Ngan Si avec la Cour, mais étant mort peu après (706) il fut remplacé par son fils SOUO KO qui fut reconnu par la Chine comme roi du Kin ho (703) [2].

L'année suivante, Wou Heou tombait malade, veillée par ses créatures les frères TCHANG YI-TCHE et TCHANG TCHANG SOUNG; l'occasion parut favorable pour secouer un joug détesté. Le Président du Ministère de la Justice, TCHANG

1. MAILLA, VI, p. 177. — CHAVANNES, p. 282*n*.
2. *id.* p. 180. — CHAVANNES, p. 43.

KIEN-TCHE, et le grand général LI TO-TSO font tuer les deux frères et obligent Wou Heou à restituer le pouvoir à Tchoung Tsoung avec le sceau impérial et le palais dont elle s'était emparée (705). Tchoung Tsoung s'empressa de rendre à sa dynastie son nom de T'ANG, changé par l'usurpatrice en TCHEOU, rétablit les anciennes coutumes et accorda une amnistie générale. Mais, à défaut d'autres qualités, Wou Heou avait une main énergique que n'avait pas le faible Tchoung Tsoung qui laissa prendre une part prépondérante dans les affaires de l'État à sa femme Wei Che, sa consolatrice dans les jours de disgrâce. Une fille de CHANG KOUAN, WAN-EUL, introduite au palais, devient la maîtresse de WOU FAN-TSEU, neveu de Wou Heou, qui réussit aussi à séduire l'impératrice; il est chassé du palais mais le scandale n'en éclate pas moins. Sur ces entrefaites, à la fin de 705, mourut Wou Heou, âgée de quatre-vingts ans, avec la douleur d'avoir vu avorter son grand projet de substituer sa famille à celle des T'ang. « C'était une princesse dont l'esprit et la beauté faillirent perdre la famille des T'ang. Il y a eu peu d'impératrices qui aient eu de plus grandes et de plus mauvaises qualités, et comme celles ci l'emportaient sur les bonnes, sa mémoire a été et sera toujours en exécration dans l'empire [1] ».

Le gouvernement tombait en quenouille : Tchoung Tsoung laissa les affaires passer entre les mains de sa maîtresse, la princesse de Ngan-lo qui trafiqua publiquement des emplois. Au milieu de cette fange, Wou Fan-tseu poursuivait ses intrigues et réussissait à faire tuer le vieux Tchang Kien-tche ainsi que tous les fonctionnaires, Li To-tso excepté, qui avaient aidé à la restauration de l'empereur (706). Le prince-héritier, LI TCHOUNG-TSIUN leva 300 hommes et d'accord avec Li To-tso, indigné de la conduite de Wou Fan-tseu, tua celui-ci ainsi que Wou Tchoung-seu, et leurs complices; l'empereur, accouru au bruit, reprocha leur conduite aux soldats qui se tournèrent contre leurs chefs et massacrèrent le fils de Tchoung Tsoung et Li To-tso (707).

A l'extérieur, la situation n'était guère meilleure : le

1. MAILLA, VI, p. 186.

kagan des Turks septentrionaux, Me tch'ouo, s'avança à la 12e lune (706) à 150 li au sud de Ning Hia Wei et écrasa près de Ming Cha Chan ou Montagne des Sables qui chantent, près de Touen Houang, le général chinois CHA-TCH'A TCHOUNG-YI, lui tuant plus de 6.000 hommes. Dans l'inscription de KUL TEGIN, neveu de Me tch'ouo, il est question de ce général : « Dans sa trente et unième année, nous luttâmes contre Tchatcha-sengun (Cha-tch'a Tsiang-kiun).. Son attaque est dans le souvenir de beaucoup d'entre vous, ô nobles turks. Mais cette année nous l'anéantîmes là [1] ». Me tch'ouo, après sa victoire, pénétra dans les régions de Youen Tcheou et de Houei Tcheou, poussa jusqu'à Loung Yeou, où il enleva 10.000 chevaux des haras impériaux et regagna son pays chargé d'un immense butin [2].

D'autre part Souo ko avait de grandes difficultés avec le chef A-CHE-NA K'IUE-TCH'OUO T'CHOUNG-TSIE; KOUO YOUEN -TCHEN, Grand Protecteur inspecteur du Ngan-Si à Kou Tcha, Grand Administrateur général dirigeant l'armée dans les districts de Kin Chan, n'ayant pas réussi à réconcilier les deux ennemis, conseilla à K'iue tch'ouo de se rendre à la Cour; ce dernier suivait ce conseil, lorsqu'en route il rencontra à Pou Sien tch'eng son ami TCHEOU YI-TI qui lui dit : « Les deux ministres TS'OUNG TCH'OU-K'O et KI TCH'OU-NAO qui dirigent les affaires sont guidés exclusivement par leur intérêt personnel et ne songent qu'à s'enrichir; gagnez-les par des présents; vous réussirez mieux qu'en continuant un voyage qui ne peut vous rapporter que des ennuis; mettez-vous à la tête des troupes du Ngan-Si et alliez-vous aux Tibétains, reconnaissez A-CHE-NA HIEN pour kagan, gagnez les dix Hordes, chargez KOUO K'IEN-KOUAN de lever des troupes du Pa-han-na (Ferghana) et alors vous attaquerez Souo ko avec succès (708) [3] ».

Tchoung-tsie s'empressa de suivre cet avis et, grâce au pillage de K'an dans le Yu T'ien (Khotan) il put gagner

1. V. THOMSEN, *Insc. de l'Orkhon*, p. 109.
2. MAILLA, VI, p. 189. — CHAVANNES, p. 181*n*.
3. *Ibid.*, p. 190. — *Ibid.*, p. 185.

les deux ministres qui, négligeant complètement le rapport de Kouo Youen-tchen décidèrent d'envoyer FOUNG KIA-PIN à Tchoung-tsie et LU CHEOU-SOU pour défendre les Quatre Garnisons; d'un autre côté NIEOU CHE-TSIANG, nommé Protecteur en second du Ngan-Si, devait lever des troupes dans le Kan Tcheou et le Leang Tcheou et se joindre aux Tibétains contre Souo ko; ce dernier, averti de la venue de Foung Kia-pin, profita de ce que Tchoung tsie était allé au-devant du général chinois pour lancer en avant vingt mille hommes de Ngan-Si (Kou Tcha), Po Houan (Ya-ka-aryk), Yen K'i (Karachahr) et Sou Le (Kachgar) que Kouo-Youen tchen ne pouvait songer à arrêter, qui réussirent à capturer Tchoung tsie et à massacrer Foung Kia-pin et son escorte ; Lu Cheou-sou fut défait d'autre part et Nieou Che-tsiang fut tué à Ho-jao, tandis que le vainqueur, s'emparant de Kou Tcha, coupait les communications de la Chine avec les Quatre Garnisons et réclamait la tête de Tsoung Tch'ou-k'o. Kouo Youen-tchen fut mis à la place de Tcheou Yi-ti envoyé en exil, et Souo ko ,pardonné, fut reconnu comme kagan des quatorze tribus [1]. Il fut tué en 711 par Me tch'ouo.

Les scandales continuent à la Cour de Chine, l'infidèle impératrice Wei Che, d'accord avec le vénal TSOUNG TCH'OU-K'O, reprenant les projets de Wou Heou, cherche à détrôner son incapable mari et fait assassiner LANG KI qui a découvert le complot; un autre fidèle serviteur, YEN KIN-YOUNG, qui a dénoncé Wei Che et son complice, est étranglé par ordre de Tsoung Tch'ou-k'o, mais la mesure est comble et les conjurés, tremblant de la crainte que les yeux de l'empereur soient dessillés, décident d'accomplir un abominable forfait : Wei Che, d'accord avec sa rivale, la princesse de Ngan lo, empoisonne le malheureux prince, cache sa mort, et par un ordre supposé de Tchoung Tsoung fait déclarer pour son sucesseur LI TCH'OUNG-MEOU, âgé de seize ans et elle-même pour régente avec le prince LI TAN, comme assistant. Wei Che, se croyant sûre de l'impunité, s'empare du gouvernement, mais LI LOUNG-KI,

1. CHAVANNES, p. 190. — MAILLA, p. 193, dit quatre tribus.

prince de Lin Tseu, fils de Li Tan, prince de Siang et frère de Tchoung Tsoung, à la tête de ses troupes, les meilleures de l'empire, habillées de vêtements couleur peau de tig re et nommées *Pe Ki*, comme si l'un de ses soldats pouvait tenir contre cent, envahit le palais; l'impératrice et la princesse de Ngan lo sont décapitées et les conspirateurs arrêtés [1]. Li Tch'oung-meou s'empresse d'abandonner le trône à Li Tan (Jouei Tsoung), fils de Kao Tsoung (710).

Jouei Tsoung.

JOUEI TSOUNG ne monta sur le trône qu'avec la plus vive répugnance et se chercha immédiatement un successeur ; son choix tomba, malgré ses préférences pour Li Loung-ki, sur l'aîné des princes, LI TCHENG-KI qui renonce au trône en faveur de son frère. La princesse T'AI P'ING, tante de ce dernier, désirant l'écarter du trône, demande vainement l'appui de WEI NGAN-CHE, mais l'empereur coupe court à toutes les intrigues en abdiquant à la 8e lune de 712 et en ordonnant à son fils Li Loung-ki (né le 8 sept. 685), d'accepter sa succession. Jouei Tsoung survécut quatre ans à son abdication et mourut à la sixième lune (13 juillet) de 716, âgé de cinquante-cinq ans.

1. MAILLA, VI, p. 196.

CHAPITRE XXI

Les T'ang (suite).

L'AVÈNEMENT de LI LOUNG-KI, « savant, bon capitaine, estimé et aimé des officiers, des troupes et des mandarins attachés à sa famille [1]», sous le titre de HIOUEN TSOUNG, ne désarma pas la haine de la princesse T'AI P'ING, sœur de Jouei Tsoung, qui après avoir vainement essayé de l'empoisonner, ainsi que l'impératrice Wang Che, ourdit contre eux un complot que dénonce WEI TCHE-KOU; les complices SIAO TCHE-TCHOUNG et TCHEN HI sont mis à mort et la princesse elle-même est obligée de se suicider. L'empereur se montra simple dans ses habitudes et attaché à sa famille; il réunit autour de lui dans le palais ses deux frères aînés, LI TCHENG-KI et LI TCHENG-YI, ses deux frères cadets, LI FAN et LI YÉ, et un de ses cousins, fils de Tchoung Tsoung. Hiouen Tsoung.

Avec l'impératrice Wou Heou, le bouddhisme s'était développé dans l'empire d'une manière extraordinaire; les bonzes, profitant de la faveur dont jouissait à la Cour l'un des leurs, s'étaient multipliés et devenaient encombrants: on en comptait plus de 12.000; à la suite d'une requête de YAO TCHOUNG, ils reçurent l'ordre de se disperser et de rentrer dans leurs familles, sauf les vieillards et les malades; il fut défendu d'honorer les statues du Buddha et d'avoir des relations avec les bonzes que l'âge ou les infirmités obligeaient de rester dans leurs temples (714) [2].

A la troisième lune, Me tch'ouo Kagan recommençait les hostilités et envoyait son fils T'OUNG NGO assiéger Pei

1. GAUBIL, *Abrégé de l'Hist. chinoise de la grande dynastie Tang, Mém. conc. les Chinois*, XVI, p. 2.
2. MAILLA, VI, p. 201.

T'ing, mais KOUO KIEN-KOUAN vint au secours de la place, les Turks furent défaits et leur chef tué [1].

Le *T'oung kien kang mou* rapporte qu'à la septième lune, « des marchands venus par la mer du Midi, abordèrent sur les côtes de la Chine, et dirent que dans leur pays, il y avait des perles et des oiseaux d'une beauté admirable, et une infinité d'autres choses précieuses : ils ajoutèrent qu'ils allaient au royaume de Cheu Tseu ou des Lions, chercher des remèdes et des simples. Les commandants des côtes en ayant donné avis à l'empereur, ce prince anxieux de savoir plus en détail ce qui regardait ces marchands et leur pays, nomma YANG FAN-TCHEN, censeur de l'empire, pour les interroger... Sur un placet de Yang, l'empereur donna contre-ordre et il ne fut plus question de ces marchands étrangers (714) [2] ». Ces marchands qui se rendaient à Ceylan (Royaume des Lions) venaient probablement de Sumatra, probablement de Kien pi, Kampar, où l'on trouve des perles [3].

En 715, les Tibétains d'accord avec les Arabes (TA CHE) ayant résolu de placer un certain A-LEAO-TA sur le trône de Ferghana (Pa han na), ancien pays des Wou Souen, attaquèrent ce royaume dont le roi s'empressa d'aller demander à Ngan Si (Kou Tcha) du secours aux Chinois; le commandant de ceux-ci, TCHANG HIAO-SOUNG, à la tête de 10.000 Chinois et de troupes tartares, marcha contre A-leao-ta, qu'il mit en fuite, après avoir remporté une grande victoire, à la suite de laquelle huit royaumes de l'ouest dont ceux des Ta Che, de K'ang Kiu (Samarkande), de Ta Youen (Tachkend), de Ki Pin, firent leur soumission [4]. « Le général chinois revint glorieux à Kou Tcha, après avoir rétabli sur son trône le roi de Pa-han-na et fait ériger dans le pays occidental une colonne où il fit graver le détail de son expédition ». A la onzième lune de 718 les Tibétains conclurent un traité de paix avec la Chine à Tch'ang-Ngan où s'était rendu l'empereur.

1. MAILLA, VI, p. 201. — *Insc. de l'Orkhon*, II, p. 70-1.
2. *Ibid.*, pp. 203-204.
3. Cf. CHAU JU-KUA, p. 230.
4. MAILLA, VI, p. 204. — CHAVANNES, pp. 148-149*n*.

Le moment est venu de parler de cette nouvelle puissance, celle des Arabes, qui allait jouer un rôle si considérable non seulement en Asie Occidentale mais aussi en Asie Centrale et par contre-coup en Extrême-Orient. Les Arabes désignaient la Chine sous les noms de *Sin*, *Chin*, *Mahachin* (Grande Chine). Les Arabes.

Maçoudi nous donne ainsi l'origine des Chinois (I, pp. 286-8) : « On n'est pas d'accord sur la généalogie et l'origine des habitants de la Chine. Plusieurs disent qu'à l'époque où Phaleg, fils d'Abir, fils d'Arfakhchad, fils de Sam, fils de Noé, partagea la terre entre les descendants de Noé, les enfants d'Amour, fils de Soubil, fils de Jafet, fils de Noé, prirent la direction du nord-est. De là une partie d'entre eux, les descendants d'Arou, s'avancèrent vers le nord... D'autres descendants d'Amour traversèrent le fleuve de Balkh (Djeïhoun), et se dirigèrent pour la plupart vers la Chine. Là ils se répartirent entre plusieurs états, et s'établirent dans ces diverses contrées, comme les Khottals, qui habitent Khottolan, Rouçan, el-Ochrousneh et le Sogd, entre Bokhara et Samarkand; les Ferganides, les habitants de Chach, d'Istidjab et du territoire d'Alfarab. Ceux-ci fondèrent des villes et des bourgs; d'autres se séparèrent d'eux pour habiter les plaines, comme les Turks, les Kozlodjs, les Tagazgaz, qui occupent la ville de Kouchan (Kao Tch'ang), située entre le Khoraçan et la Chine, et qui sont aujourd'hui, en 332, de toutes les races et tribus turkes, la plus valeureuse, la plus puissante et la mieux gouvernée. La majorité des descendants d'Amour suivit le littoral de la mer et arriva ainsi jusqu'aux extrémités de la Chine. Là ils se répandirent dans ces contrées, y fondèrent des habitations, cultivèrent la terre, et y prirent pour capitale une grande ville qu'ils nommèrent Anmou. De cette capitale à la mer d'Abyssinie ou mer de Chine, sur un parcours de trois mois de distance, on rencontre une suite non interrompue de villes et de pays cultivés. Le premier roi de ce pays qui ait résidé à Anmou fut Nostartas, fils de Baour, fils de Modtedj, fils d'Amour, fils de Jafet, fils de Noé ».

« MAHOMET, nous dit Charles SCHEFER (*Relations des Musulmans avec les Chinois*, p. 2), n'a point ignoré le nom de la Chine, car il recommanda à ses disciples d'acquérir la science, dussent-ils aller la chercher en Chine. Il avait eu quelques notions de ce vaste empire, soit par SELMAN FARSY ou par les membres des colonies persanes établies sur les côtes de l'Arabie, soit par les gens des ports du Yemen qui étaient en rapports fréquents avec les villes du littoral du golfe Persique où abordaient les navires naviguant dans les mers des Indes, de la Malaisie et du sud de la Chine ».

Dans la première moitié du v[e] siècle de notre ère, nous savons par HAMZA AL ISFAHANI, que Hira, ville riveraine de l'Euphrate, siège d'une dynastie de rois chrétiens qui dura plusieurs siècles, au sud-ouest de l'ancienne Babylone, près de Koufa, était le grand entrepôt de la région qui, suivant REINAUD (*Relation*, I, p. XXXV) « voyait constamment amarrés devant ses maisons des navires venus de l'Inde et de la Chine ». RICHTHOFEN renchérissant sur Reinaud dit à son tour (*China*, I, 520) : « Suivant le témoignage de Maçoudi et de Hamza d'Ispahan, les navires chinois venaient chaque année *(in jedem Jahr)* jeter l'ancre à côté des navires hindous devant les maisons de Hira ». Hamza n'aurait pas dû être cité à propos des navires de Chine. Maçoudi au x[e] siècle nous dit (I, p. 308), que Killah qui est à peu près à moitié chemin de la Chine est « aujourd'hui le rendez-vous général des vaisseaux musulmans de Siraf et d'Oman, qui s'y rencontraient avec les bâtiments de la Chine; mais il n'en était pas ainsi autrefois. Les navires de la Chine se rendaient alors dans le pays d'Oman, à Siraf, sur la côte de Perse et du Bahrein, à Obolla et à Basra, et ceux de ces pays naviguaient à leur tour directement vers la Chine. Ce n'est que depuis qu'on ne peut plus compter sur la justice des gouvernants et sur la droiture de leurs intentions, et que l'état de la Chine est devenu tel que nous l'avons décrit, qu'on se rencontre sur ce point intermédiaire ».

HIRTH et ROCKHILL (*Chau Ju-kua*, p. 15) font remar-

quer que les noms d'Aden et de Siraf étaient inconnus des Chinois avant la fin du XIIe siècle et qu'il est possible que les « navires chinois » dont parle Maçoudi aient été construits en Chine mais qu'il est très improbable qu'ils aient été la propriété de Chinois ou que ceux-ci aient navigué avec eux.

Maçoudi nous raconte (III, pp. 213 seq.) que la ruine de Hira coïncida avec la fondation de Koufa. Koufa fut créé immédiatement après la conquête de la Mésopotamie par les Musulmans en même temps que fut construit Basra, c'est-à-dire vers 638, sous le khalifat d'OMAR; ALI vint y résider en 657 et fut assassiné dans la mosquée quatre ans plus tard (661). De Hira, le commerce étranger passa à Obolla, l'ancienne Apologos, d'où il fut transféré à Basra, puis à Siraf, du Farsistan, dont on a découvert les restes non loin de la ville de Bender Konkoun, tout près du village de Tharié, près du golfe Persique, au nord-ouest de Naband, ensuite à l'île de Kich et enfin au vieil Hormouz, dont les ruines se voient sur le continent à l'endroit appelé Minab ou Minao.

YA'KUBI, à la fin du IXe siècle, nous donne l'itinéraire de Chine : « Si on veut arriver à la Chine par mer, il faut traverser sept mers. Chacune de ces mers a sa couleur, son vent, ses poissons, ses brises particulières qui ne se trouvent pas dans la mer suivante. La première est la mer de *Fars* [Golfe Persique] sur laquelle on s'embarque de Siraf et qui finit à Ras al-djumdjuma [cap appelé Ras al-hadd, au sud-est de l'Oman] ; elle est étroite, on y trouve des pêcheries de perles. La seconde mer qui commence à Ras al-djumdjuma, est appelée mer *Larwi* ; c'est une grande mer; elle contient les îles des Wakwak et autres peuples des Zandjs. Dans ces îles, il y a des rois. On ne peut naviguer dans cette mer qu'en se guidant sur les étoiles. Elle contient de grands poissons et de nombreuses merveilles, avec des choses indescriptibles. [La mer de *Larevy* baignait la côte devant le Goudjerate et Bombay.] Vient ensuite la troisième mer qu'on appelle mer de *Harkand* [golfe du Bengale] où est l'île de Sirandib qui contient des pierres

précieuses, des corindons et d'autres choses encore. Dans cette mer se trouvent des îles, et dans ces îles des rois ; l'un d'entre eux est au-dessus des autres. Dans ces îles, poussent le bambou et le roseau. La quatrième mer est appelée *Kalah bar* [ou de *Schelaheth*, le long de la presqu'île malaise] ; il y a peu d'eau ; elle contient de grands serpents. Souvent, le vent souffle si fort que les navires en sont brisés. Elle contient des îles où pousse l'arbre à camphre. La cinquième mer est appelée *Salahat*. C'est une grande mer avec beaucoup de choses merveilleuses. La sixième mer est appelée *Kundrang* [*Kedrendj*, golfe de Siam] ; il y pleut beaucoup. La septième mer est appelée mer du Çankhay ou encore mer Kang li [*Bahr Assyn*]. C'est la mer de Chine, sur laquelle on ne voyage qu'avec vent du sud, jusqu'à ce qu'on atteigne l'estuaire d'un grand fleuve. De là jusqu'à la ville de Khanfou, [le fleuve] est bordé de postes militaires et [traverse] un pays habité [1] ».

A ces mers, il faut ajouter la mer de *Senf*, le long du Tchampa ; la mer Verte *(Bahr al-Alakhdar)* au sud de Ceylan et de l'Inde ; la mer Rouge, *(Bahr al-Qolzoum)*; l'Océan était la mer environnante, *(Bahr al-Mohyth)*.

Nous avons la relation écrite en 851 du voyage fait par le marchand Sulayman qui s'étant embarqué sur les côtes du golfe Persique, fit plusieurs voyages dans l'Inde et à la Chine, et le récit par lequel le témoignage de Sulayman est complété, au commencement du xe siècle, par Abou Zeyd, de Siraf, d'après ses lectures et les renseignements de personnes qui avaient visité l'Extrême-Orient ; ces deux documents sont donnés dans le *Salsalat-at-tewarikh*, « Chaîne des Chroniques », traduit par Reinaud et publié en 1845.

La première mention des Arabes dans les ouvrages chinois se trouve dans les Annales des T'ang (618-907) dans lesquelles ils sont désignés sous le nom de *Ta Che* ou *Tazi*, transcription du persan *Tazi* ou *Tadjik ;* comme le fait remarquer M. FERRAND (*Textes*, pp. 2-3) « ce sont donc les

1. G. FERRAND, *Relat. de Voyages*, I, pp. 49-50.

Persans qui ont fait connaître en Chine les Arabes sous le nom par lequel ils les désignaient autrefois eux-mêmes. Cette constatation me paraît décisive en faveur de l'antériorité des voyages des Persans. » Le nom de *Tazi* fut abandonné sous les Soung, et les Mahométans reçurent les noms de *Houei Ho* ou *Houei Hou*, jadis employés pour désigner les Ouighours; de Houei Hou on a fait *Houei Houei*, nom donné encore actuellement en Chine aux Musulmans.

A quelle époque l'Islam a-t-il pénétré en Chine? La mosquée de Si Ngan fou possède une stèle de 742 qui nous fournit une date certainement erronée; l'inscription de cette stèle dit en substance que la doctrine de Mahomet ne pénétra en Chine que dans la période K'ai Houang (581-600) de la dynastie des Souei. Il suffit de faire remarquer que la date de l'hégire étant 622, il est difficile que l'Islam ait pénétré en Chine en 581; d'autre part pour désigner l'Arabie, au lieu de *Ta Che*, on y a employé l'expression de *T'ien fang* ou *Ka'aba*. qui, ainsi que le signale DEVÉRIA, n'apparaît dans les historiens chinois qu'à partir de 1288. L'inscription de Si Ngan est donc apocryphe.

Jusqu'à présent le plus ancien document arabe provevant de Chine est une inscription sino-arabe trouvée au Japon où elle avait été envoyée en 1217 de Ts'iouen Tcheou, province de Fou Kien, par un bonze japonais [1]. Une autre inscription qui se trouve dans la mosquée de cette même ville, signalée jadis par le consul anglais Geo. PHILLIPS (*T'oung Pao*, VII, 1896), a été depuis minutieusement étudiée dans le même recueil (XII, 1911, pp. 677-727) par le P. Greg. ARNAIZ, O. P., et M. Max VAN BERCHEM. Cette inscription marque que la mosquée a été construite en l'année 400 de l'hégire du Prophète (1009-1010) et qu'elle fut remise en état, à la date de l'année 710 de l'hégire (1310-1311) par « Ahmad, fils de Muhammad, originaire de Jérusalem, surnommé le pèlerin Ruku (al-dîn) de Chi-

1. PELLIOT, *Journ. Asiat.*, juillet-août 1913, pp. 177 seq.

raz ». Auparavant l'inscription (1er jour, 8e lune, 10e année Tche Tcheng = 2 nov. 1350) de la grande mosquée du Saint Souvenir, *Houei Cheng Seu,* bâtie sous la dynastie des T'ang, détruite par le feu en 1343 et reconstruite en 1349-1351, était considérée comme la plus ancienne de la Chine; seules les ruines d'une tour marquent l'emplacement du premier Houei Cheng Seu.

En 651, les Chinois reçurent une ambassade de l'émir al Moumenin OTHMAN, chef des Tazi; d'autres ambassades sont signalées en 713, sous Houen Tsoung, son chef refuse d'effectuer le *ko t'eou*; en 726, dirigée par Sulayman qui fit les prosternations d'usage; en 756, envoyée par ABOU DJA' FAR EL MANÇOUR; l'année suivante, l'empereur Sou Tsoung recouvre, avec le concours des Tazi, ses deux capitales Tch'ang Ngan et Lo Yang. En 758, Canton est pillée par les Musulmans, qui s'enfuient avec leurs navires après avoir brûlé la ville et massacré 5000 négociants étrangers; à la fin du IXe siècle, le principal établissement des Arabes fut transféré de Canton à Kalah, dans la presqu'île de Malacca, lorsque la révolte des troupes, sous le règne de Hi Tsoung, interrompit les relations commerciales et obligea les troupes de Canton et de Ts'iouen Tcheou de quitter la Chine.

A l'époque du khalife WALIF, QOTAÏBA envahit (705-715) Bokhara, Samarkand, le Ferghanah et le Khwarezm; le vice-roi de l'Irak, Hajaj, le pressait, ainsi que Mahomed Ibn Kassim, au Sind, de faire la conquête de la Chine dont il promettait le gouvernement à celui qui réussirait le premier. Qotaïba étendit alors ses conquêtes à travers le Bolor, jusqu'à Kachgar, ce qui constituait une menace pour les Chinois, et Mahomed s'avança vers Kanauj; la mort du khalife et de Qotaïba arrêta leurs projets. Une ambassade composée de douze personnes, envoyée par Qotaïba, avait d'ailleurs été traitée somptueusement par l'empereur

Les Tibétains appuyaient les Arabes sur le Yaxartes, tandis que ceux-ci les secouraient en Kachgarie; nous les voyons en 717 attaquer les Quatre Garnisons. La situation changea.

En 787, les Chinois réclamèrent l'aide des Arabes contre les Tibétains; en 798, le célèbre khalife abbasside HAROUN AR-RACHID envoya trois ambassadeurs en Chine qui paraissent avoir accompli le *ko t'eou* sans difficulté. Il tendait la main d'une part à l'Occident de Charlemagne, de l'autre à l'Orient des T'ang. Nous retrouverons les Arabes sous les dynasties suivantes.

Revenons aux Turks.

Après la mort de Souo ko (Cheou Tchoung), kagan des Tou K'i tche (Turgach), tué en 711 par Me tch'ouo, un de de ses officiers Sou lou s'empara du pouvoir, et enrôlant un grand nombre de Tartares des Dix Hordes, il forma une armée de 200.000 hommes; il demanda la protection de la Chine et l'empereur lui donna le titre de grand général des *yu lin* de gauche et de commissaire ordonnateur du district de Kin Fang (715) [1].

La horde des PA-YE-KOU (Bayirkou) s'étant révoltée contre l'autorité de Me tch'ouo, celui-ci marcha contre elle et écrasa son armée près de la To-la, mais en passant à son retour à travers une forêt, il fut assailli par surprise par quelques-uns de ses ennemis et mis à mort (22 juillet 716); sa tête fut donnée à l'ambassadeur chinois HO LING-TS'IOUEN. Le neveu de Me tch'ouo, le prince KÜL (Kül TEGIN, KIOU-TE-KIN) [2], fils de Koutchlouk (Kou tou lou), tua les fils de Me tch'ouo et mit sur le trône son frère aîné ME-KI-LIEN [3] (PI-KIA-KAGAN, en turc BILGA QAGAN) qui « était d'un caractère humain et plein d'amitié fraternelle; et s'il avait lui-même obtenu le royaume, c'était par le mérite de Kiou-te-kin, auquel il voulut à tout prix céder son royaume, que celui-çi ne voulut cependant point accepter. Le khan lui conféra alors le titre de « Prince sage de la gauche » *(Tso hien wang)*, et lui donna le commandement exclusif sur l'armée [4] ». Après la mort de Me tch'ouo, les

1. MAILLA, VI, p. 205. — CHAVANNES, p. 284.
2. Kül tegin mourut en 731.
3. GAUBIL nous dit, *l. c.*, p. 11, que « Me-ki-lien fit bâtir, près de la rivière Orgoun, la ville qui fut depuis appelée Ho-lin (Karakorum) c'est aujourd'hui Erdeni Tchao ».
4. V. THOMSEN, *Insc. de l'Orkhon*, II, p. 74.

Pa ye kou, les Houei He, les T'oung-lo, les Pou kou et les Pe si se soumirent à l'empire; d'autres tribus de l'ouest s'étaient rendues à Sou lou qui prit le titre de Kagan et fut confirmé dans ce titre par l'empereur.

Cependant Me-ki-lien, qui avait songé à attaquer la Chine, renonça à son projet sur le conseil du vieux TAN-YO-KOU, dont il avait épousé la fille PO-FOU, et envoya une ambassade à la Cour de Chine pour faire la paix, mais sa demande fut rejetée et l'empereur commença la guerre. Une bataille livrée aux troupes de Pi-kia kagan par le gouverneur de Sou fang, SIUEI-NOU, resta indécise (716). Les Turks (Pa ye kou, etc.) qui s'étaient soumis à l'empire à Cheou Kiang, au nord-ouest de Foung Tcheou, avaient été répartis dans les environs, mais ils avaient conservé des relations avec les autres tribus tartares qu'ils cherchaient à attirer vers eux dans le dessein de s'emparer de tout le territoire qu'elles occupaient. WANG TSIUN, gouverneur de Sou fang, informé de leurs projets, donna l'ordre au commandant de Po kou, TCHU MO, de les massacrer; les Turks, saisis de terreur, furent rassurés par TCHANG YUE qui fut dépêché vers eux dans ce but [1] (720). Cependant Wang Tsiun, pour arrêter les projets d'invasion du kagan, convoqua les Pa-si-mi, de Pei T'ing (de race turke et de la famille A-che-na) et les K'i tan pour attaquer sur la rivière Hi-lo-chouei les troupes de Pie Kia, mais les K'itan ne se rendirent pas au rendez-vous et les Pa-si-mi, abandonnés, retournaient chez eux lorsque, près de leur capitale, ils furent défaits. Pi kia kagan, débarrassé de ses adversaires, retourne sur ses pas, envahit le Kan Tcheou et le Leang Tcheou où il bat YANG KING-CHOU; devant ces victoires, tous les Turks de Me tch'ouo se soumettent à son neveu qui, prudent dans le triomphe, envoie aux Chinois une lettre qui arriva à la Cour le 11 mars 721 pour proposer encore une paix qui, cette fois, est acceptée (721).

En 722, le roi du Siao Pou-lu (le Petit Pou-lu, Gilghit),

1. MAILLA, VI, p. 207.

Mou-kin-mang, étant assiégé dans sa capitale Sie-to par les Tibétains, envoya demander du secours aux Chinois; le commissaire impérial de Pei T'ing, Tchang Hiao-soung, envoya à son secours 4 à 5.000 hommes, commandés par son délégué, à Sou Le (Kachgar), Tchang Se-li, qui écrasa les agresseurs et les obligea de s'enfuir (722). L'empereur conféra le titre de roi du Petit Pou-lu à Mou-kin-mang qui envoya une ambassade de remerciements [1].

En 720, Tchen-t'o-lo-pi li (Tchandrâpîda), de Cachemire *(Kia che mi lo* ou *Kou che mi)* reçut de la Chine le titre de roi; c'est dans la période K'ai youen (713-741) que vint en Chine la première ambassade de Cachemire; Tchandrâpîda mourut, après un règne de huit ans et huit mois, assassiné sans doute par son frère Târâpida qui s'empara du trône; après quatre ans de règne, il fut remplacé par son frère cadet Mouktâpîda (Mou-to-pi); celui-ci, qui devait régner trente-sept ans, après la première expédition chinoise du Pou-lu, envoya une ambassade dirigée par Wou-li-to pour rendre hommage à l'empereur et lui proposer une alliance contre les Tibétains. L'ambassade fut bien reçue et Mouktâpîda reconnu comme roi (733), mais Hiouen Tsoung ne donna pas suite au projet d'alliance. Mouktâpîda, connu sous le titre de Lalitâditya dans l'histoire de l'Inde, avait sa capitale à Bâramûla pura [2].

En 723, Hiouen Tsoung profitant de la paix visita les provinces septentrionales de son empire; d'abord Lou Tcheou, berceau, dans le Chan Si, de sa famille originaire du Chen Si, puis Ping Tcheou à qui il rendit son ancien nom de T'ai Youen et lui donna, à cause de son antiquité, le titre de *Pe Tou* ou *Pe King (Cour septentrionale)*. Alors qu'il était à Lou Tcheou, l'empereur envoya Tou Sien faire une enquête sur les plaintes réciproques de Kouo K'ien-kouan, Protecteur en second du Ngan Si, A-che-na Hien, kagan des Turks

1. Mailla, VI, p. 211. — Chavannes, pp. 150-151.
2. S. Lévi et Chavannes, *Journ. Asiat.*, sept.-oct. 1895, pp. 350 seq. *n.* — Chavannes, *Tou-kiue*, pp. 166-8.

occidentaux, et l'envoyé LIEOU HIA-K'ING; Tou Sien se rendit chez les Tou k'i che qui lui offrirent des présents qu'il n'accepta pas; en récompense de son désintéressement, il fut nommé Protecteur en second du Ngan Si (724)[1]. Cette même année, l'impératrice Wang Che fut déclarée déchue de son rang et mourut de chagrin; restée stérile, elle s'était adressée au bonze MING WOU par l'intermédiaire de son frère WANG CHEOU pour avoir des enfants; Wang Cheou fut dégradé et le prêtre de Fo, mis à mort (724)[2]. L'empereur entreprit un nouveau voyage et se rendit dans les provinces orientales et au T'ai Chan sur le conseil du ministre Tchang Yue.

En 725, YOUEN TCHEN fut envoyé chez les Turks pour répondre à leur ambassade; il fut bien reçu, mais on lui fit toutefois remarquer que si des princesses avaient été accordées en mariage à des chefs tibétains et K'itans, aucune n'avait été accordée aux Turks jadis leurs maîtres. Youen Tchen promit de transmettre ce grief à la Cour et, accompagné d'A-CHE-TÉ HIE-LI-FA, il rentra en Chine; l'envoyé turk fut comblé de présents mais de l'octroi d'une princesse il ne fut pas question, pas plus que d'un traité d'alliance que Hie-li-fa devait conclure[3].

En 726, «l'empereur fit faire le dénombrement des familles de l'empire qui n'étaient point employées à son service ou à celui de l'État, et on trouva qu'il y avait 7.069.565 familles chinoises qui faisaient en tout 41.419.712 personnes[4] ». Seize ans plus tard (740) la population de l'empire était estimée à près de 144.431.070 personnes[5]. A la dixième lune de cette même année, des envoyés du royaume de He Chouei ho, ou de la Rivière Noire, arrivèrent à la Cour pour payer le tribut. Ce royaume est ainsi appelé du nom d'une rivière qui coule dans des sables noirs, et qui conserve fort loin cette couleur. Il était autrefois assez

1. MAILLA, VI, p. 212. — CHAVANNES, pp. 81-82.
2. *Ibid.*, p. 213.
3. *Ibid.*, p. 214.
4. *Ibid.*, p. 214.
5. GAUBIL, *T'ang*.

grand et dépendait de la Corée, au nord de laquelle il est situé. Dans la suite il fut divisé en deux parties, l'une fut appelée He Chouei Mo Ho, ou simplement He Chouei, et l'autre Pou Hai. Nous avons parlé de Pou Hai. Le royaume de He Chouei Ho était en Mandchourie, dans la province actuelle de Cheng King. Les Mo Ho, l'un des noms de la horde des Niu Tchen, étaient appelés Wou Ki avant l'époque des Souei; pendant cette période, ils furent connus sous le nom de He Chouei Mo ho ; ils étaient divisés en sept tribus, dont les Niu Tchen et les Pou Hai [1]. Wou Yi, roi de Pou Hai, apprenant que celui de He Chouei avait payé tribut à la Chine, crut qu'on voulait lui enlever ses États; il envoya son fils Men-yi contre le He Chouei, mais ce prince se sauva en Chine et l'empereur le fit interner à Ngan Si, puis à Lin Ngan [2].

De nouvelles difficultés surgissaient avec les Tibétains; l'empereur envoie contre eux le commandant de Leang Tcheou, Wang Kiun-tch'o qui les poursuit, alors qu'après avoir pillé Kan Tcheou, ils se retiraient, les atteint à l'ouest du Ts'ing Haï, les défait et leur enlève 10.000 moutons et chevaux; cependant les Tibétains prennent Koua Tcheou, mais Wang gardant la passe de Yu Men, les Tibétains battent en retraite. Alors que Wang revenait de Yu Men, il fut assailli et tué par Tcheng Tsoung, à la tête des Houei He, qu'il avait fait exiler à Lin Ngan. Les Houei He coupèrent alors la route de Ngan Si à Tch'ang Ngan, mais défaits par Kouo Tche-yun, ils furent obligés de se réfugier dans les montagnes (727) [3].

Les Tibétains, après avoir pris Koua Tcheou, s'étaient adressés à Pi kia kagan pour l'inviter à se joindre à eux; le kagan envoya leur lettre à l'empereur qui, enchanté de sa conduite, lui donna l'autorisation de faire le commerce dans la ville de Cheou Kiang tch'eng, sur le bord du Houang Ho, au nord du pays des Ordos; en outre la Chine s'engageait à lui faire annuellement un présent de dix

1. Cf. F. Porter Smith, *Vocabulary of Chinese Proper Names.*
2. Mailla, VI, pp. 214-215.
3. *Ibid.*, p. 216. — Chavannes, p. 93.

mille pièces de soie [1]; de son côté, par ce commerce, elle se procurait la cavalerie qui lui était nécessaire [2] (727): Sept ans plus tard (734) Pi kia fut empoisonné par un de ses officiers qui avait à se venger de lui et fut remplacé comme kagan par son fils TENG LI.

En 728, TOU PIN-KE s'emparait d'une des villes tibétaines et l'année suivante LI WEI leur reprit Che pou tch'eng et pénétra fort avant dans leur pays; cette même année (728), l'empereur envoyait pour la première fois un agent pour conférer le titre de roi de Sou Le (Kachgar) à NGAN TING, prince de ce pays. En 730, les Tibétains dépêchaient une ambassade à la Chine pour obtenir la paix et la main d'une princesse; l'empereur délégua HOUANG FOU, WEI MING et TCHANG YOUEN pour conclure cette paix. Nouvelle ambassade du roi du Tibet l'année suivante (731) pour chercher la princesse promise et demander des exemplaires des trois livres classiques *Che King, Tch'ouen Ts'ieou* et *Li Ki,* qui lui sont naturellement accordés (731).

De grands troubles éclatèrent à cette époque chez les K'i Tan ; LI CHAO-KOU qui était devenu leur chef avait envoyé KO TOU KAN porter le tribut à la Chine (732) [3]; celui-ci fut reçu sans grands honneurs et à son retour s'en plaignit à son chef qui ne prêta aucune attention à ses doléances; Ko tou kan irrité tua Li Chao-kou et se sauva chez les Turks, mais rappelé par les K'i Tan, il s'apprêta à la lutte contre la Chine qui envoya contre lui Li Wei; un des généraux chinois TCHAO HAN-TCHANG est battu par Ko tou kan qui est défait à son tour par WOU TCHENG-SE et mis en fuite par Li Wei lui-même. Ko tou kan, sous prétexte de conclure la paix, attire dans un guet-apens l'envoyé chinois WANG HOUEI qui, s'apercevant de la trahison, gagne le général K'i tan KI KO TCHE qui tue Ko tou kan et fait sa soumission aux Chinois (734); à son tour il est assassiné par NIE LI que les Chinois reconnaissent

1. MAILLA, VI, p. 217, dit plusieurs dizaines de mille pièces de soie et que Cheou Kiang tch'eng fut *cédé.*

2. Voir *Inscriptions de l'Orkhon,* p. 77.

3. On compta cette année dans l'empire 7.861.236 familles, qui faisaient le nombre de 45.431.265 personnes. GAUBIL, p. 25.

comme chef des K'i Tan ; Nie li les récompense en venant ravager leurs frontières et bat leur général NGAN LO-CHAN (735)[1].

Rockhill fait remonter à l'année 732 la plus ancienne mention du nom de *Tartare* qu'il ait pu trouver ; elle se rencontre dans une inscription turke de l'Orkhon et nomme les *Tokouz Tatar,* ou « Neuf » (tribus de Tatares) et les *Otouz Tatar* ou « trente » (tribus de Tatares), tribus qui étaient probablement placées entre les Turks Ouighours à l'ouest et les K'itan à l'est. Watters dit que les Tartares sont mentionnés pour la première fois par les Chinois dans la période s'étendant de 860 à 874 ; Rockhill n'a trouvé cette mention qu'en 880[2].

La paix qui régnait entre la Chine et le Tibet ne devait pas durer longtemps ; la frontière était commandée du côté chinois par TS'OUEI HI-YI, du côté tibétain par KI-LI-SIOU, qui d'un commun accord décidèrent de retirer leurs troupes et, comme gage de leur engagement, de ne point s'attaquer, ils immolèrent un chien blanc. Malheureusement, peu de temps après, le roi du Tibet attaqua le Pou lu qui demanda du secours à la Chine. Malgré l'ordre de l'empereur, les Tibétains ayant continué la guerre, sur le conseil d'un officier de Ts'ouei Hi-yi, alors à la Cour, SOUN HOUEI, on donna le commandement des troupes de Ts'ouei Hi-yi à TCHAO HOUEI-TSOUNG pour marcher contre les envahisseurs du Pou lu. Ts'ouei Hi-yi, lié par son pacte avec Ki-li-siou, voulait obtenir un délai pour écrire à l'empereur, mais on passa outre. Tchao Houei-tsoung surprit les Tibétains à l'ouest du Ts'ing Haï et mit en fuite Ki-li-siou ; Ts'ouei Hi-yi « qui était droit et équitable »[3] en mourut de chagrin (737). Les Tibétains, furieux de cette agression imprévue, s'emparèrent de la ville de Ngan Young tch'eng et repoussèrent la contre-attaque des Chinois qui voulaient la reprendre[4] (738). Ceux-ci, grâce à la trahison de quelques Tibétains qu'ils avaient gagnés, furent plus heu-

1. MAILLA, VI, p. 223.
2. *Rubruck,* p. 113*n*.
3. GAUBIL, p. 29.
4. MAILLA, VI, p. 224.

reux deux ans plus tard (740). Neuf ans après (749), le général KO-CHOU HAN, ainsi nommé d'après la tribu Ko-chou, des Tou k'i che, à la tête de 60.000 hommes, infligea une terrible défaite aux Tibétains à Che Pou tch'eng dont il s'empara, mais il perdit la moitié de ses troupes.

L'attaque du pays des grands Pou lu (Baltistan), limitrophe de l'Udyâna, à l'est, par les Tibétains (736), qui ne furent expulsés que plus tard par les Chinois comme nous venons de le voir, avait causé une grande inquiétude au Kipin qui envoya, en 750, une ambassade à l'empereur dans le double but de lui rendre hommage et de réclamer son appui, le roi Lalitâditya ne se considérant pas comme suffisamment fort pour protéger ses vassaux bouddhistes, les Turks Çahi, menacés à l'ouest par les Arabes et au nord-est par les Tibétains [1].

Chez les Turks une grande jalousie existait entre les tribus (tribus noires) de Sou lou, chef des Tou k'i che, et celles (tribus jaunes) des chefs MO HO TARKAN et TOU-MO-TCHE qui prétendaient descendre de Souo ko. Sou lou, vieux et paralytique, fut tué (738) par ses deux ennemis qui ne s'entendirent pas, car Tou-mo-tche se tourna contre le tarkan et fit nommer kagan à la place de son père Sou lou, T'OU-HO-SIEN KOU TCH'OUO et l'établit à Tokmak (Souei Che). Mo-ho tarkan appela à son secours les Chinois qui lui envoyèrent KAI KIA-YUN pour rétablir l'ordre dans le Si Yu. T'ou ho sien fut défait dans sa capitale et fait prisonnier dans sa fuite, et ses troupes dispersées furent placées sous la domination du roi de Pa han na (Ferghanah), à la grande consternation des Turks occidentaux. Tout le Si Yu était pacifié (739) [2].

En 739, Confucius, honoré jusqu'alors du titre de Sage et de Maître, reçut celui de Prince, et les cérémonies durent être modifiées en conformité avec ce nouveau titre [3]; sa tablette qui était placée au côté est du Temple fut désormais placée au nord [4].

1. Sylvain LÉVI et CHAVANNES, *Journ. Asiat.*, sept-oct., 1895, p. 382.
2. MAILLA, VI, p. 226. — CHAVANNES, p. 83.
3. *Ibid.*, pp. 226-7.
4. T. WATTERS, *Tablets in a Temple of Confucius*, p. IX.

De nouvelles dissensions éclatèrent parmi les Turks; le kagan Teng li, fils de Pi-kia kagan, fut tué par PAN-KIUE-TÉ-LÉ, général des troupes de gauche, et KOU TOU CHEOU, profitant des troubles, se fit élire kagan par ses troupes (741); mais à son tour il fut massacré par les hordes alliées des Pa-si-mi (Basmal), Houei He (Ouighours) et Ko lo ho (les Karlouk)[1]; KIEI TIÉ, chef Pa-si-mi, fut élu kagan et l'on choisit un *che hou (jabgou)* de la droite chez les Houei He et un *che hou* de la gauche chez les Karlouk; toutefois les autres tribus refusèrent de reconnaître Kiei Tié comme kagan et nommèrent WOU SOU-MI-CHE, fils de Pan-kiue-té-lé, mais n'ayant pas, comme leurs adversaires, su mettre les Chinois dans leurs intérêts, leur prétendant fut obligé de prendre la fuite (742) et fut tué par les Pa-si-mi (743). Les partisans de Wou sou kagan firent choix pour le remplacer de son frère PE MEÏ, tandis que le général chinois, WANG TCHOUNG, profitait de ces troubles pour détruire en grande partie les onze tribus de gauche. Cependant la zizanie s'était mise entre les trois tribus alliées : Kiei Tié (A-che-na Che) fut tué par les Houei He et les Karlouk; et les vainqueurs choisirent comme kagan, KOU-LI P'EÏ, qui prit le titre de KOU-TOUO-LOU PEI-KIA-K'IU, dont l'élection fut confirmée par l'empereur, et qui reçut le nom de HOUAI-JEN KAGAN; il se rendit promptement maître des onze hordes (744), réussit à tuer son rival Pe Mei et envoya sa tête à l'empereur; HOUAI-JEN mourut peu de temps après (745), maître du territoire des Turks, ses possessions s'étendaient à l'est depuis le lac Baïkal, à l'ouest l'Altaï *(Kin Chan)*, au sud au grand désert *(Ta Mo)*. Les Ouighours étaient alors divisés en neuf tribus : Yo-lo-ko, Hou-tou ko, Tou-lo-wou, Me-ko-si-ki, A-wou-tso, Ko-sa, Hou-wen-sou, Yo-wou-ko, Ki-ye-wou. Il fut remplacé par son fils MO YEN TOUO (KO LE KAGAN)[1] qui reçut, en 758, de la Chine, le titre de YING-WOU WEI-YOUEN PI-KIA-K'IUÉ KHAN.

Karlouk.

A l'origine, simple clan des Tou Kiue, demeurant au N.-O. de Pei T'ing à travers l'Irtich noir (Pou kou tchen),

1. MAILLA, VI, p. 229. — CHAVANNES p. 86*n*.

les Karlouk *(Ko lo hou)* paraissent avoir succédé aux Turks occidentaux, comme importance politique, au milieu du VIIIe siècle. Ils semblent avoir été les ancêtres de la dynastie des BOGHRA KHAN, établis à Balasaghoun dans l'Asie centrale; on ignore l'emplacement exact de cette ville en ruines dès le XIVe siècle, qui était probablement située dans le territoire russe de Semirietche, sur le Tchou. Les Boghra Khans (Ilek Khans) étaient au VIIIe siècle la puissance dominante au Semirietche et à Kachgar, quoique ces deux pays fussent alors aux mains des Tou Kiue. On leur donne Afrâciab comme ancêtre. Au milieu du Xe siècle, SATOK Boghra Chan, qui régnait dans la contrée s'étendant de l'Issik koul à Kachgar (Ourdoukand), embrassa l'Islam et s'empara de Bokhara; sa capitale était Kachgar, mais après sa mort, en 993, elle fut transférée à Balasaghoun et ses descendants prirent le titre d'Ilek khan; le dernier d'entre eux fut tué par Mohamed Khwarezm Chah, qui fut lui-même défait par Tchinguiz Khan.

Les Boghra Khans étaient alliés aux Tibétains, mais quand ceux-ci perdirent leur puissance, les Khans se trouvèrent à la merci des Ouighours, leurs ennemis. Aux causes de la décadence de l'influence chinoise dans l'Asie centrale doit être ajouté le développement de la puissance tibétaine.

Ngan Lou-chan.

Un aventurier de basse extraction allait mettre la dynastie des T'ang à deux doigts de sa perte. Un certain YA LOU-CHAN, sans doute quelque esclave [1], originaire de Ying-Tcheou, sur les frontières du Leao Toung, prit le nom de sa mère NGAN (746); sa tribu ayant été dispersée, NGAN LOU-CHAN et son frère NGAN SE-CHAN, se réfugièrent en Chine, et l'aîné adopté par TCHANG CHEOU-KOUO, obtint un emploi dans l'armée, monta rapidement en grade, se fit battre par les K'i Tan, mais obtint sa grâce, s'insinua dans la faveur de l'empereur, contre lequel il conspira avec le ministre LI LIN-FOU, et réussit à faire nommer grand général et ministre leur complice KAO LI-SE, commandant des frontières (746) [2]. De faveur en faveur, Ngan

1. GAUBIL, p. 27.
2. MAILLA, VI, p. 230.

Lou-chan devient prince de premier ordre et gouverneur et commandant de toutes les troupes du Ho Pe (750).

Expédition de Kao Sien-tche

Nous arrivons à l'époque de la mémorable expédition du général KAO SIEN-TCHE, qui conduisit à travers les Pamirs les armées chinoises jusqu'au nord-ouest de l'Inde, c'est-à-dire au point le plus éloigné de l'empire auquel elles soient jamais parvenues (747). Kao Sien-tche, d'origine coréenne, passé au service chinois, nommé en 741 Protecteur en second du Ngan Si (Kou Tcha) commandait les troupes des Quatre Garnisons (Karachahr, Kou Tcha, Kachgar, Khotan), Les Tibétains avaient gagné le roi du petit Pou lu et un grand nombre des royaumes du Si Yu s'étaient soumis à leur influence et cessèrent de payer le tribut à la Chine; les généraux chinois essayèrent vainement de les faire rentrer dans le devoir par la force. La question était importante pour les Chinois : c'était non seulement leur prestige qui était en jeu mais aussi leur puissance matérielle; la succession des Turks était ouverte, et Arabes (Ta Che) et Tibétains complètement d'accord cherchaient à se la partager: il fallait réserver à l'Empire ce riche héritage et Hiouen Tsoung se décida à frapper un grand coup. A la tête de 10.000 cavaliers et fantassins, Kao Sien-tche, quittant Kou Tcha, marcha sur Po-Houan (Yaka aryk), Sou Le (Kachgar), fit l'ascension des Pamirs (Ts'oung Ling) passa à Tach Kourgan, arriva à Po-mi (Pamir) puis dans la vallée de Chignan (T'o le man) ; là il divisa son armée en trois corps : l'un dut se diriger, par Pei Kou (gorge du nord) sur la forteresse tibétaine de Lien Yun; un autre devait passer par le chemin de Tch'e Fo T'ang (salle du Buddha Rouge); Kao Sien-tche lui-même, accompagné du commissaire impérial PIEN LING-TCH'ENG traversait le Wakhan (Hou mi); la jonction des armées devait s'opérer à Lien Yun, en face l'actuel Sarhad, qui fut occupé. Kao Sien-tche continuant sa route, traversa l'Hindou Kouch par les cols de Baroghil et de Darkot, fit prisonnier le roi et la reine du petit Pou lu, fit exécuter les partisans des Tibétains et entra à Lien Yun où il retrouva Pien Ling-tch'eng qu'il y avait laissé. Le retentissement

de cette victoire fut énorme; par décret impérial le nom du petit Pou lu fut changé en celui de Kouei jen, où on établit une garnison de 1.000 hommes. Le *T'ang chou* nous apprend que : « Alors le Fou lin (Syrie), les Ta Che (Arabes) et soixante-douze royaumes des divers peuples Hou furent tous saisis de crainte et firent leur soumission [1] ». Sir Aurel STEIN passa en mai 1906 les cols de Darkot et de Baroghil, où l'Hindou Kouch qui forme la ligne de partage des eaux de l'Indus et de l'Oxus s'abaisse à 12.400 pieds. Quoique Darkot ne fut pas sur sa route, Stein désirait visiter cette passe qui traverse la grande chaîne au sud de la partie la plus haute de la vallée du Yarkhun (partie supérieure de la rivière de Tchitral) 15.400 pieds, à cause de l'exploit de Kao Sien-tche qui franchit cette route avec ses troupes pour envahir Yasin et Gilghit (747).

En 749, le jabgou de T'ou-ho-lo (Tokharestan), CHE HOU ou CHE-LI-TCH'ANG-KIA-LO, envoya une ambassade aux Chinois pour se plaindre de ce que son voisin, le roi barbare *(Hou)* de Kie Che ou de Kie Chouai, allié des Tibétains, avait résolu d'envahir le Pou lu.

Kao Sien-tche, Protecteur du Ngan Si, de retour de sa grande expédition à travers l'Hindou Kouch, fit prisonnier POU-T'O-MO, roi de Kie Che et le remplaça par son frère aîné SOU KIA (750) [2]. Tout le Si Yu se révolta, le fils du roi de Tachkend *(Che)* s'était sauvé chez les Arabes (Ta Che); Kao Sien-tche, à la tête de trente mille hommes, marcha contre eux et rencontra les armées ennemies à Athlach, près de Ta las; les Karlouk se tournèrent vers les Arabes; les Chinois attaqués par devant et par derrière, furent massacrés et ce ne fut que grâce au dévouement de LI SE-YE que Kao put se frayer une route et prendre la fuite (juillet 751) [3]. On dit que c'est par des prisonniers chinois faits dans cette bataille et amenés à Samarkande par ZIYAD BEN CALIH que fut introduite dans l'Asie centrale la fabrication du papier. Après s'être servis pour écrire de minces

1. Cité par CHAVANNES, p. 154.
2. CHAVANNES, p. 214*n*.
3. *Ibid.*, p. 142*n*.

tablettes de bambou, les Chinois firent « usage de pièces de soie d'une espèce particulière, appelée *soie-papier;* enfin un inventeur célèbre nommé Ts'AÏ LOUN remplaça les tablettes de bambou, lourdes, incommodes à manier, et la soie d'un prix élevé, par différentes espèces de papier. Il se servait d'écorces d'arbre, de fils de chanvre, de vieille toile, de filets de pêche, qu'il soumettait à une longue ébullition dans l'eau; il broyait ensuite ces matières jusqu'à ce que, désagrégées par l'action du pilon, elles fussent réduites en une bouillie épaisse, qui formait la pâte à papier. Les résultats de cette mémorable invention furent présentés à l'empereur régnant en Chine vers l'an 753 de notre ère; le souverain comprit toute l'importance du produit nouveau, et grâce à l'accueil qu'il fit à l'inventeur, grâce à la protection qu'il lui donna, l'usage du papier se répandit rapidement dans tout le Céleste Empire [1] ».

De plus grandes difficultés encore allaient surgir dans le sud de l'Empire. Depuis le commencement du VII[e] siècle régnait au Yun Nan et sur une partie du Se Tch'ouan, la dynastie de TA MOUNG, dont le premier prince fut SI NOU LO, né à Young Tch'ang en 616, qui résidait à Moung Houa, au sud de Ta Li et le royaume portait le nom de *Moung cho Tchao* ou *Nan Tchao*, au nord duquel se trouvaient les cinq autres *tchao* : Che -Lang, Tang Chan, Lang K'ioung, Yue-Si, dont la capitale était sur l'emplacement de Li Kiang actuel et plus au nord, Moung Hi. Nan Tchao.

En 728, P'I LO KO, âgé de trente et un ans, de race taïe (Ai lao) prit la direction des six principautés ou *Tchao* du Yun-Nan et s'empara de tout le pays après avoir fait massacrer traîtreusement tous les autres princes, à l'exception de celui de Li Kiang, YU TSENG (731). Devenu roi de Nan Tchao, il envoyait en Chine, en 738, une ambassade dirigée par son petit-fils qui lui donna le titre de HOUNG-LOU K'ING; lui-même se rendit à la Cour de HIOUEN TSOUNG, l'année suivante, où il conduisit quelques chefs Man Tseu qu'il avait fait prisonniers. P'i lo ko mourut en 748 à T'aï Ho qu'il avait fait construire à 15 lis au sud

1. S. JULIEN et P. CHAMPION, *Industries de l'Empire chinois*, p. 141.

de Ta Li, et où il avait transféré sa capitale; il fut remplacé comme roi de Nan Tchao par son fils Ko lo foung qui reçut l'investiture impériale. Mécontent de l'attitude du commissaire chinois de Yun Nan fou, Tchang K'ien-t'o, Ko lo foung se plaignit vainement auprès de Hiouen Tsoung, se révolta, cerna les troupes impériales envoyées contre lui, tua Wang T'ien-yun, l'un de leurs généraux, et fit alliance avec les Tibétains. Un autre général chinois, Sien-yu Tchoung t'oung, à la tête de 80.000 hommes, qui avait refusé la paix que demandait Ko lo foung fut écrasé près du lac Si Eul, le 29 mai 751, perdit 60.000 hommes et échappa avec peine au carnage. Ko lo foung fit graver en chinois, en 766, sur une stèle qui existe encore à T'ai Ho tch'eng, une inscription composée par le Chinois Tcheng Houei rappelant sa campagne et ses motifs. L'empereur essaya vainement de le soumettre. Une nouvelle armée chinoise envoyée au Yun Nan en 754 sous les ordres de Li Mi et de Ho Loung-kouang fut décimée par la faim et la peste et battue à Taï Ho par Foung Kia-yi, fils de Ko lo foung, aidé des Tibétains. Ko lo foung mourut en 779; il fut remplacé par son petit-fils Yi meou-sin, son fils Foung Kia -yi étant mort avant lui [1].

La rébellion au Yun Nan avait été précédée par celle d'un chef taï de la frontière du Nghê-an, Mei Hiuan-tch'eng ou Mei Chou-louan, qui, avec l'aide des autres chefs, des Tchams et des Cambodgiens, vainquit les Chinois, leur enleva trente-deux départements et se proclama *Hei Ti* (Empereur Noir); défait ensuite sur la côte, il fut tué et le Tong King fut repris (722) [2].

En 751, Ngan Lou-Chan, lui-même de race K'i Tan, marcha contre les K'i Tan avec les troupes des trois provinces dont il avait le commandement, c'est-à-dire plus de 60.000 hommes non compris une avant-garde de 2.000 cavaliers K'i Tan ; c'était une grave imprudence; arrivée dans le pays des K'i Tan, au delà de la rivière de Ping Lou,

1. E. Rocher, *Hist. des Princes du Yunnan, T'oung Pao,* X, 1899, p. 32, pp. 115-8.

2. Henri Maspero, *Etudes d'Hist. d'Annam, B. E. F. E. O.,* XVIII, n° 3, pp. 29-30.

sa cavalerie passa à l'ennemi; Ngan Lou Chan vaincu, s'enfuit avec peine avec une vingtaine de cavaliers, demanda des renforts qui lui furent envoyés sous la conduite de son ennemi, le Turk A-POU-CHE qui avait conquis la faveur impériale, reçu le titre de prince, le surnom de LI et le nom de HIEN TCHOUNG; celui-ci au lieu de marcher au secours de Ngan Lou-chan rentra dans son pays. Pour comble de disgrâce, le complice de Ngan, le premier ministre LI LIN-FOU mourait l'année suivante (752) et était remplacé par YAN KOUO-TCHOUNG (27 décembre) qui essaya vainement d'éclairer l'empereur sur la conduite des deux coupables [1].

Hiouen Tsoung établit en 754 l'Académie des *Han-lin* [2]. Cette Académie, *Han lin Youen*, est chargée « avec l'aide d'académiciens et de docteurs, nous dit le P. HOANG, de composer : *a)* des ouvrages littéraires et historiques; *b)* des prières pour les sacrifices *Tchou wen ; c)* les décrets pour les décorations de l'Impératrice et des princes *Ts'é wen ; d)* les Panégyriques impériaux des hommes illustres décédés, etc. *Yu-tsi-wen* [3] ». Cette même année on constata qu'il y avait dans l'empire 321 villes du premier ordre et 1.538 du second, sans compter les bourgs et les villages, et 9.619.254 familles qui faisaient 52.880.488 personnes [4].

L'année suivante (755) Ngan Lou-chan leva le masque, et partant de Fan Yang ((Tche Li) à la tête de 120.000 hommes, prit la route du midi : l'empereur pare aux premiers coups en envoyant contre le rebelle le général FOUNG TCHANG-TSING avec 60.000 hommes et il met à la tête d'une armée de 110.000 hommes, LI YOUEN, prince de Young, avec Kao Sien-tche comme second; le fils du traître, NGAN KING-TSOUNG, qui se trouvait à la Cour est mis à mort. Cependant Ngan Lou-chan fait diligence, franchit le Houang Ho, s'empare de Ling Tchang, Tchen Lieou, dans deux batailles défait Foung Tchang-tsing qui rejoint Kao Sien-tche, prend Lo Yang, et maître de tout le nord du

1. MAILLA, VI, p. 236.
2. *Ibid.*, p. 239.
3. P. HOANG, *Mélanges sur l'Administration*, 1902. p. 22.
4. P. MAILLA, VI, pp. 239-240.

Houang Ho, se proclame empereur (CHENG WOU). Kao Sien -tche, qui fut mis à mort peu après, organise la défense de T'oung Kouan (755) et YEN TCHEN-KING celle du Ho Pe, mais Ngan Lou-chan s'empare de Tchang Chan où il fait mettre à mort YEN KEOU-KING, frère de Yen Tchen-king (756). Le général LI KOUANG-PI, fils d'un prince K'i Tan, qui commande les troupes impériales dans le Ho Toung contre CHE SE-MING, marche vers Tchang Chan et, aidé de KOUO TSEU-YI, l'un des plus grands généraux de la Chine, d'une ancienne famille de Houa Tcheou, dans le Chen Si, où il naquit en 697, écrase son adversaire près de la montagne Kia Chan, à 40 lis à l'ouest de Tcheng Tcheou, et une grande partie du Ho Pe se soulève contre Ngan Lou-chan (10 juillet 756). Malheureusement Hiouen Tsoung, sur le conseil de Yang KOUO-TCHOUNG, ordonne à KO CHOU-HAN, qui fait ressortir le danger de cette campagne, de marcher contre les rebelles dans de mauvaises conditions; celui-çi est mis en déroute près de Ling Pao, district de Tchen Tcheou et fait prisonnier par TSOUEI KIEN-YEOU qui s'empare du fort de T'oung kouan. Ko Chou-han, prince turk, conduit à Lo Yang, bien traité par Ngan Lou-chan, passe à son service. A la suite de la prise de la passe de T'oung à l'est de la capitale, Hiouen Tsoung ne se sentant plus en sécurité, abandonne Tch'ang Ngan le 13 juillet 756 pour se réfugier dans le pays de Chou (Se Tch'ouan); Yang Kouo-tchoung est assassiné par les soldats ainsi que sa fille YANG KOUO-FEI, femme de l'empereur. Ngan Lou-chan pénètre à Tch'ang Ngan (18 juillet) sans coup férir, tandis que l'héritier du trône réfugié à Ping Leang, puis à Ling Wou, au sud de Ning Hia, dans le Chen Si, organise la résistance. Sur le conseil de TOU HOUNG-TSIEN, qui commandait le pays de Chou Fang, il prend le titre d'empereur (12 août) et donne à son père, Hiouen Tsoung, qui a abdiqué à la 7e lune de 756, le titre de CHANG HOUANG TIEN TI, c'est-à-dire celui qui est au-dessus de l'empereur [1]. Hiouen Tsoung [2] « se réservait seulement l'examen des af-

1. MAILLA, VI, pp. 240-256.
2. *Ibid.*, p. 259.

faires après qu'elles avaient été communiquées à son fils ».

L'arrivée de SOU TSOUNG à Ling Wou et sa proclamation comme empereur excita l'allégresse dans les régions de Ho Si et de Ngan Si où des troupes furent immédiatement levées pour soutenir sa cause : LI SE-YE et TOUAN SIOU-CHE lui amenèrent 5.000 hommes de la première contrée et de la seconde LI SI-YUN qui y commandait lui en envoya 7.000. La fortune souriait à nouveau aux T'ang : à deux reprises TCHANG SIUN, originaire de Nan Yang (Ho Nan), assiégé dans Young Kieou repoussa le général de Ngan Lou-Chan, LING HOU-TCHAO, qui se retira à Tchen Lieou dans la province de Ho Nan; tandis que Li Kouang-pi gardait le Hou Pe contre l'usurpateur, Kouo Tseu-yi conduisait 50.000 hommes à Ling Wou. Les Turks de Tong lo, qui campaient au sud du Keroulen, voulurent profiter des troubles pour secouer le joug de l'empire, mais leur chef POU-KOU-PIN, fils de POU-KOU-HOUAI-NGAN, battu par Kouo Tseu-yi, se joint à Ngan Lou-chan, mais il est tué par son père, indigné de sa traîtrise, lorsqu'il rentre dans son pays. Malgré les forces qui se trouvaient déjà à sa disposition, Sou Tsoung fait appel aux troupes des Houei He et du Pa han na et, alléchées par ses promesses, toutes les hordes tartares lui offrent leurs services. Cependant FANG KOUAN qui menaçait Lo Yang et Tch'ang Ngan est écrasé dans la région de Hien Yang par NGAN CHEOU-TCHOUNG, tandis que Tchang Siun bat les ennemis qui voulaient couper ses communications avec le nord. D'autre part WEI-TCH'E CHENG, roi de Yu T'ien (Khotan), abandonnant le gouvernement à son frère cadet YAO, arrive à Ling Wou avec 5.000 cavaliers, pour offrir ses services à l'empereur contre Ngan Lou-chan (756). Ce dernier, presque aveugle, devenu fort irritable, se brouille par sa brutalité avec YEN TCHOUANG et l'eunuque LI FOU-EUL, deux des fonctionnaires importants de sa Cour; d'autre part, ayant eu un fils, NGAN K'ING-NGHEN, d'une de ses concubines, il songe à le prendre pour son successeur au détriment de son fils aîné NGAN K'ING-SIU ; celui-ci se joint aux mécontents; au commencement de 757 (30 janvier), pendant une nuit,

Sou Tsoung.

Li Fou-eul ou Li Tchou-eul poignarde Ngan Lou-chan et, au jour, Yen Tchouang fait reconnaître pour empereur Ngan K'ing-siu qui, adonné au vin et aux femmes, ne tarde pas à compromettre la situation laissée par son père [1].

Le général rebelle Che Se-ming, ayant appris que Kouo Tseu-yi avait été rejoindre l'empereur avec ses meilleures troupes, crut l'occasion favorable de reprendre le Ho Pe qu'il avait perdu. Il s'empara successivement de Kieou Men, Kao Tch'eng, Tchao Kiun et Tchang Chan, obligeant Li Kouang-pi, qui n'avait que 10.000 hommes à opposer à ses 100.000 hommes, à se contenter de couvrir T'ai Youen que Che Se-ming assiégea mais où il perdit plus de 70.000 hommes. Kouo Tseu-yi de son côté pénétrait dans le Ho Toung et chassait le général rebelle Tsouei Kien-yeou. D'autre part les troupes du Ngan Si, de Pei T'ing, de Pa han na (Ferghanah), des Ta Che (Arabes) et d'autres régions du Si Yu affluaient à Leang Tcheou et à Chen Tcheou ; l'empereur lui-même pour être plus près se rendait à Pao Ting, puis à Foung Siang où il rencontrait les soldats du Si Yu ; sur le conseil du savant Li Mi, son ami d'enfance, né à Si-Ngan, Sou Tsoung chargea ces troupes d'opérer contre Fan Yang, berceau de la révolte, où avait été accumulé le butin des villes de Lo Yang et de Tch'ang Ngan, que défendait Che Se-ming revenu de T'ai Youen. Puis une autre expédition dirigée contre Tch'ang Ngan fut confiée avec 150.000 hommes à Li Chou, fils de l'empereur et à Kouo Tseu-yi. Arrivé sur les bords de la rivière Li Chouei, Li Chou confie l'avant-garde de l'armée à un prince de la famille impériale, Li Se-ye, le centre à Kouo Tseu-yi, l'arrière-garde à Wang Se-li ; les rebelles, formant une armée de 100.000 hommes commandés par Ngan Cheou-tchoung, Li Kouo-jen et autres, sont écrasés et le vainqueur entre à Tch'ang Ngan ; le chef des Houei He, Pou kou houai nghen se lance sur la route de Lo Yang, bat à Sin Tien les généraux rebelles Tchang Toung-ju et Yen Tchouang, et pénètre dans Lo Yang où il ramasse un butin considérable (757). Che Han, commandant des Houei He

1. Mailla, VI, p. 264.

se rendit à Tch'ang Ngan où l'empereur le fit prince de premier ordre sous le titre de TCHOUNG-YI WANG et lui promit un présent annuel de 20.000 pièces de soie. D'autre part, Kouo Tseu-yi soumettait les autres villes restées entre les mains des rebelles dont les chefs, y compris Yen Tchouang faisaient leur soumission ; à ce dernier, non seulement on accorda la vie ,« mais il fut même élevé à un des premiers emplois de la guerre; exemple pernicieux qui prouve quelle était alors la faiblesse du gouvernement [1] ».

Sans perdre de temps, Sou Tsoung faisait revenir de Tch'eng Tou (Chou, Se Tchouan) son vieux père Hiouen Tsoung qui fut accueilli avec les plus grands honneurs. Toutefois Ngan K'ing-siu n'avait pas renoncé à la lutte; dans sa fuite dans le Ho Pe, il n'avait guère plus de 5.000 hommes, mais en quelques jours plus de 60.000 hommes de Chang Tang, Ying Tchouen et Nan Yang lui étaient amenés par TSAI HI-TE, TIEN TCHENG et WOU LING-SIOUEN, ce qui lui permit de reprendre la campagne (757) [2].

Ngan K'ing-siu tenant Che Se-ming en suspicion envoya Li Kouei-jen, A-che-na Tcheng King et Ngan Cheou-tchoung pour le surveiller, mais sur le conseil de KENG JEN-TCHE, CHE SE-ming fit arrêter ces envoyés, désarmer leur escorte et offrir à l'empereur par TEOU TSEU-NGAN ses services, la ville de Fan Yang, les treize départements dont il était maître et 80.000 soldats. En même temps Kao SIEOU-YEN faisait également sa soumission [3]. L'empereur accepta avec empressement l'offre de Che Se-ming qu'il créa prince sous le titre de KOUE YI WANG ou de *Prince qui revient à la justice* et gouverneur de Fan Yang et délégua LI SE-KING et WOU TCHENG-NGHEN pour prendre possession des territoires qui lui étaient offerts; l'arrivée de ces généraux dans le Ho Pe amena la soumission de toute la province, sauf Siang Tcheou. La paix régnait dans l'empire, mais le souverain continuellement malade désigna pour son héritier son fils aîné, Li Chou, dont la

1. MAILLA, VI, pp. 264-270.
2. *Ibid.*, p. 271.
3. *Ibid.*, p. 273.

mère était morte, au grand chagrin de l'impératrice TCHANG CHE qui aurait voulu assurer le trône à son propre fils LI CHAO, prince de Hing (758).

Malheureusement Sou Tsoung renouvela à l'égard de Che Se-ming la maladresse de Ngan K'ing-siu. Sur le conseil de Li Kouang-pi, qui se méfiait de Che Se-ming, il chargea Wou Tcheng-nghen et A-che-na Tcheng de surveiller ce dernier; le secret fut mal gardé : Che Se-ming furieux fit arrêter Wou Tcheng qu'il fit décapiter avec 200 personnes et ayant saisi la correspondance de Li Kouang-pi demanda à la Cour la tête de celui-ci, déclarant que si satisfaction ne lui était pas accordée « il irait lui-même à la tête de ses troupes à T'ai Youen en tirer vengeance [1] ».

L'empereur confia une double mission à LI YU, prince de Han Tchoung; accompagné de LI SIOUEN, il conduisit la princesse de Ning Koue, fille de Sou Tsoung à KO-LÉ KAGAN (MOU-YEN-TUO) des Houei He, auquel elle avait été promise en mariage; à cette occasion le kagan est qualifié de YING WOU WEI YOUEN PI KIA K'IUÉ ; il mourut l'année suivante et fut remplacé par TENG-LI (MEOU YU) qui reçut des Chinois en 763 le titre de YING YI KIEN KOUNG PI KIA KAGAN; la princesse de Ning Koue quitta le pays des Houei He; d'autre part, Li Yu amenait 3.000 hommes pour achever la ruine de Ngan K'ing-siu réfugié à Yé et contre lequel Kouo Tseu-yi et Li Kouang-pi étaient chargés de diriger les opérations. Kouo Tseu-yi franchit le Houang Ho, bat à Houa Kia le rebelle NGAN TAI-SING qu'il assiège dans Wei Tcheou où il s'était sauvé. Ngan K'ing-siu, à la tête de 70.000 hommes, marche au secours de Wei Tcheou, mais attiré dans une embuscade par Kouo Tseu-yi, auquel se sont ralliés les autres généraux chinois, il est obligé de se retirer de nouveau à Yé tandis que Wei Tcheou se rend au vainqueur (758). Ngan K'ing-siu assiégé dans Yé par Kouo Tseu-yi appelle Che Se-ming à son aide; quoique hostile, celui-ci désireux de se venger des Chinois, se met en marche immédiatement; en route, il massacre 30.000 habitants de Wei Tcheou, abandonnés par Tsouei Kouang-

1. MAILLA, VI, p. 275.

youen, arrive devant Ye dont Kouo Tseu-yi, arrêté dans ses opérations par un orage épouvantable, lève le siège pour se retirer à Lo Yang. Che Se-ming entré à Yé, fait mettre à mort Ngan K'ing-siou auquel il reproche l'assassinat de son père, installe comme gouverneur son propre fils CHE TCH'AO-YI et retourne à Fan Yang où il prend le titre d'empereur (CHOUEN T'IEN) (759)[1]. A la suite du désastre de Ye, l'empereur avait remplacé Kouo Tseu-yi par Li Kouang-pi qui bat Che Se-ming à Ho Yang, mais obligé, malgré son opinion, sur un ordre impératif de la Cour, de marcher sur Lo Yang, il est défait à son tour et perd Ho Yang et Houai Tcheou. Che TCH'AO-YI, envoyé par son père contre les Chinois, est obligé de se replier en arrière; menacé de mort à cause de son insuccès, il fait ses doléances au capitaine des gardes, le général TSAO, qui sans tarder tue Che Se-ming (761) et à Fan Yang proclame empereur Che Tch'ao-yi qui fait assassiner son frère CHE TCH'AO-TSING auquel son père destinait sa succession[2]. « Che Se-ming était un grand général : il était trop sévère pour la discipline militaire, et de légères fautes lui suffisaient pour maltraiter et même punir de mort ceux qui étaient tant soit peu négligents sur cette matière[3] ».

A la Cour le ministre LI FOU-KOUE, grâce à l'influence de l'impératrice Tchang Che, s'était emparé peu à peu de l'administration, mais, redoutant l'influence de Hiouen Tsoung, il relégua dans une partie isolée du palais le vieil empereur qui mourut de chagrin, âgé de 78 ans, le 3 mai 762. Sou Tsoung, toujours malade, accablé de la mort de son père, remit la direction des affaires au prince héritier et mourut peu de temps après Hiouen Tsoung, le 16 mai 762; il avait 52 ans.

1. MAILLA, VI, p. 280.
2. *Ibid.*, p. 285.
3. GAUBIL, p. 89.

CHAPITRE XXII

Les T'ang (suite).

Tai Tsoung.

LI FOU-KOUE s'était emparé du pouvoir, au grand déplaisir du nouvel empereur qui dissimula ses sentiments et créa même son ministre prince du premier ordre sous le titre de POU LOU WANG; quelque temps après LI FOU-Koue était assassiné (7 nov. 762).

Che Tch'ao-yi qui avait continué la lutte contre la Chine fut obligé de lever le siège de Soung Tcheou lorsque TIEN CHEN-KOUNG, envoyé de Siu Tcheou par Li Kouang-pi s'avança au secours de la place. Les Houei He, dont le chef Teng li avait épousé la fille de Pou Kou houai nghen, et les Chinois, commandés par Li Kou, prince de Young, réunis sur les bords du fleuve Jaune, mirent en fuite Che Tch'ao-yi; tandis que Lo Yang était pris par Pou kou houai nghen (20 nov. 762), son fils POU KOU TCHANG s'emparait de PIEN TCHEOU; les rebelles eurent plus de 60,000 hommes tués et 20,000 prisonniers. Pou Kou Tchang poursuivait Che Tch'ao-yi au delà du Fleuve Jaune et, après l'avoir battu, l'enfermait dans Mou Tcheou (Jen K'ieou hien, dépendance de Ho Kien fou, Tche Li) (762). Che Tch'ao-yi, dans l'impossibilité de tenir dans cette place, se fraie une route vers le nord pour se réfugier chez les K'i Tan, mais pourchassé par LI HOUAI-SIEN, abandonné de tous, il se suicide (763). Privés de leur chef, les rebelles font leur soumission et les Houei He retournent dans leur pays. Pou Kou houai nghen divisa tout le Ho Pe en deux gouvernements qu'il confia à ses créatures SIUEI JOUNG et LI PAO-TCHEN; SIN YUN-KING, gouverneur de la province de Ho Toung, qui lui était hostile, l'accusa, non sans raison, de vouloir se rendre indépendant. Fureur de Pou Kou houai

nghen que l'empereur eut quelque peine à calmer (763) [1].

Les T'ou fan avaient profité de la guerre contre Che Tch'ao-yi pour s'emparer avec une puissante armée des villes de Lan Tcheou, Kouo Tcheou, Ho Tcheou, Chen Tcheou, Tao Tcheou, Min Tcheou, Tsin Tcheou, Tcheng Keou et Wei Tcheou, devenant maîtres de toute la région de Ho Si et de Loung Yeou. Le ministre TCHENG YOUEN-TCHEN et les commandants chinois se gardèrent bien de prévenir la Cour de crainte d'être châtiés de leur incurie, aussi la nouvelle imprévue du désastre jeta-t-elle la Cour dans le plus profond désarroi ; immédiatement le prince Li Kou, nommé généralissime, était envoyé avec Kouo Tseu-yi contre les Tibétains ; ils apprirent en arrivant à Hien Yang que ces derniers, avec leurs alliés y compris les T'ou You Houen, avaient à la tête de 300,000 hommes franchi la rivière Wei Chouei. Les Chinois étaient trop peu nombreux pour s'opposer à un tel torrent ; les renforts promis par l'incapable Tcheng Youen-tchen n'arrivaient pas : les Tibétains atteignirent le Pien Kiao à une faible distance de Tch'ang Ngan que l'empereur abandonna en toute hâte pour se réfugier à T'oung Kouan ; à la suite de l'empereur ce fut une fuite éperdue de toute la population de la capitale ; Kouo Tseu-yi qui avait été forcé de quitter Hien Yang et s'était avancé vers Tch'ang Ngan fut obligé de battre en retraite (763). Ce fut dans une ville presque déserte que pénétrèrent les Tibétains, qui s'empressèrent de piller et d'incendier ce qu'ils ne pouvaient emporter de Tch'ang Ngan (18 nov. 763).

Kouo Tseu-yi toutefois ne s'abandonnait pas au désespoir ; il rallia les restes de la garnison de Tch'ang Ngan, reçut des renforts amenés par PE HIAO-TE de P'ou Tcheou, Chen Tcheou, Chang Tcheou et Houa Tcheou ; les Tibétains, effrayés, évacuèrent Tch'ang Ngan à l'annonce de l'avance de ces forces imposantes, toutefois n'étant pas poursuivis, ils mirent le siège devant Foung Siang mais furent obligés de le lever par MA LIN, gouverneur de Tchen Si. Le ministre Tcheng Youen-tchen, rendu non sans raison

1. MAILLA, VI, p. 291.

responsable des désastres, fut dégradé et envoyé en exil tandis que l'empereur était reçu à Tch'ang Ngan par le victorieux Kouo Tseu-yi [1]. Peu de temps après Tai Tsoung désignait pour son successeur son fils aîné Li Kou (février 764). De nouveaux troubles ne tardaient pas à éclater : Pou Kou houai nghen qui avait été comblé de bienfaits par les T'ang se révolte; son fils Pou Kou-tchang qui essaie de surprendre T'ai Youen, repoussé par Sin Yun-king, commandant de cette place, se rejette sur Yu T'seu et en fait le siège, mais il est tué par Tsiao hou pe yu. L'empereur nomme Kouo Tseu-yi, gouverneur du Ho Tchoung, tandis que Pou Kou houai nghen, chassé par sa mère qui lui reproche de trahir ses bienfaiteurs, prend la fuite, traverse le Houang Ho et se rend à Ling Wou; ses troupes se soumettent immédiatement à Kouo Tseu-yi [2]. Pou Kou houai nghen fait alliance avec les Houei He et les Tibétains et s'avance vers Foung Tien à la tête de 100,000 hommes, mais apprenant la marche de Kouo Tseu-yi, il se détourne vers Ping Tcheou où il se fait battre par Kouo Hi, troisième fils de son adversaire. On peut juger des terribles hécatombes de ces guerres continuelles par les chiffres du dénombrement de l'empire, opéré en 764; on ne trouva qu'environ 2,900,000 familles représentant à peu près 16,900,000 personnes, chiffres bien inférieurs à ceux du dénombrement fait la quarante-deuxième année du règne de Hiouen Tsoung, qui donnaient 9,619,264 familles et 52,880,488 personnes [3].

Cependant Pou Kou houai nghen ne renonçait pas à la lutte; à la fin de l'été de 765, il avait armé une coalition des Houei He, des Tibétains auxquels la Chine, sur le conseil de Kouo Tseu-yi venait de refuser la paix, de T'ou You Houen, de Tang Hiang et de Nou La, de la tribu des T'ou You Houen qui tiraient leur nom de leur chef appelé Hou Nou-la. Kouo Tseu-yi, sans se laisser intimider par les forces réunies par l'ennemi, concentra ses troupes, mais entre-temps Pou Kou houai nghen mourait de maladie à

1. Mailla, VI, p. 298.
2. *Ibid.*, p. 301.
3. *Ibid.*, p. 303.

Ming Chai. Cette mort imprévue n'arrêta pas la marche des Houei He et des Tibétains qui mirent le siège devant King Yang, mais Kouo Tseu-yi, aussi habile négociateur que bon général, profita de la mésintelligence qui éclata entre les alliés, pour détacher les Houei He et leur chef YA-KO-LO qui poursuit avec la cavalerie chinoise, commandée par PE YOUEN-KOUANG, les Tibétains obligés de déguerpir, les rattrappe à l'ouest de Ling Tai, leur tue un grand nombre d'hommes et leur enlève leurs bagages. Cependant, malgré cet échec, les Tibétains revinrent sur leurs pas, mais furent forcés de lever le siège de Ling Tcheou, leurs magasins de vivres à Tsing Tsin pao ayant été incendiés par LI CHING, envoyé avec 5,000 hommes par LI PAO-YU, commandant des troupes de Ho Si, Loung Yeou et Chan Nan (768). Cinq ans plus tard (773) les Tibétains reprenaient les armes victorieusement à Y Lou, à l'ouest de Pin Tcheou, dépendance de Si Ngan fou, mais ils étaient de nouveau battus à Pei T'ing par LI KOUEI-TCHEN et Ma Lin détachés par Kouo Tseu-yi; Ma Lin, nommé commandant général des troupes de la région de K'ing Youen, mourut universellement regretté en 776 et fut remplacé à la tête de son armée par TOUAN SIOU-CHE.

Tai Tsoung tomba gravement malade en 779 et mourut à la 5e lune (10 juin), âgé de 52 ans, dans la 17e année de son règne, laissant le trône à son fils TE TSOUNG, avec l'ordre de nommer Kouo Tseu-yi, gouverneur de l'Empire.

Te Tsoung.

Les débuts du règne de ce prince annonçaient un souverain sage et pas superstitieux : il commença par débarrasser le palais impérial de la foule d'animaux curieux, d'éléphants apprivoisés, de bêtes féroces, de chiens de chasse et de coqs de combat et de la tourbe de femmes qui l'encombraient; pour rendre la justice accessible à tous, il créa un tribunal spécial chargé de recevoir les placets de ceux qui croiraient avoir à se plaindre des mandarins; en outre si ce tribunal ne rendait pas justice aux opprimés, ceux-ci avaient le droit d'en appeler à l'empereur lui-même en venant battre le tambour à la porte même du palais [1].

1. MAILLA, VI, p. 315.

Il fit également un acte de bonne politique en remettant en liberté les députés tibétains retenus en Chine (780); les Tibétains se montrèrent reconnaissants de cet acte gracieux et envoyèrent à la Cour un des principaux parmi eux pour se rendre à Tch'ang Ngan et porter leur tribut [1]. La même année Teng li ou MEOU YU, fils de Ko le, Khan des Houei He, fut assassiné par TUN MOU HO (HO KOU TOU LOU PI KIA KAGAN), un de ses généraux qui prit sa place et se fit reconnaître de l'empereur sous le titre de WOU YI TCH'ENG KOUNG kagan. Le dénombrement fait dans l'empire donna 3,085,076 familles et 768,000 soldats (780). L'année suivante (9 juillet 781) mourait le célèbre général Kouo Tseu-yi, « un des plus grands hommes que la Chine ait eus [2] ».

« L'an 781, mourut le brave Kouo Tseu-yi à l'âge de 85 ans, après avoir passé par vingt-quatre grades différents, dans lesquels il se distingua toujours par sa capacité et par son exactitude. Pendant près de trente ans de troubles, maître des troupes et partout victorieux, on ne suspecta point sa fidélité : élevé au plus haut rang où un sujet puisse parvenir, jamais on ne regarda la récompense au-dessus de son mérite. Quelque riche et quelque puissant qu'il fût, il ne commit jamais la moindre injustice. Maître de la plupart des emplois militaires, il les distribua avec tant d'équité, qu'il ne fit aucun mécontent. Il avait 3,000 personnes à son service; sa famille était composée de huit garçons et de sept filles, tous mariés, et d'un si grand nombre de petits-enfants, que, ne les connaissant pas tous lorsqu'ils venaient lui rendre leurs devoirs, il ne les appelait jamais par leur nom, de peur de se tromper : il mourut regretté de tout le monde » [3].

Inscription chrétienne de Si Ngan.

C'est en cette année 781 que fut élevée une stèle commémorant l'entrée de la religion Chrétienne; elle avait été trouvée dans des ruines anciennes, auprès de Tcheou Tche, située à 150 li de Si Ngan [4]. M. PELLIOT prétend au con-

1. MAILLA, VI, p. 317.
2. GAUBIL, p. 117.
3. MAILLA, VI, p. 319.
4. HAVRET, *Stèle de Si-Ngan fou*, 2e partie, p. 71.

traire que l'inscription n'a pas dû être retrouvée à Tcheou Tche, mais dans le faubourg occidental de Si Ngan fou, là même où elle se dressait encore il y a quelques années, c'est-à-dire en fait sur l'emplacement qu'elle avait toujours occupé, dans l'enceinte même du monastère fondé au VII[e] siècle par A-LO-PEN [1]. Dans les dernières années, cette stèle, *King Kiao pei*, a été transférée dans le *Pei Lin*, Forêt des Stèles, Musée de Si-Ngan. Elle mesure 2 m. 36 de hauteur sur 0 m. 86 de largeur et 0 m. 25 d'épaisseur; elle porte sur sa face, en haut, une croix, puis neuf grands caractères sur trois colonnes donnant le titre; au-dessous une longue inscription chinoise de 1789 caractères, puis une inscription en caractères syriaques continuée sur l'épaisseur de la stèle; voici la traduction de ces inscriptions :

MONUMENT (rappelant) la propagation à travers l'EMPIRE DU MILIEU de l'ILLUSTRE RELIGION DE TA TS'IN.

Eloge et Dissertation (gravés sur la) stèle (rappelant la) propagation de l'Illustre Religion dans l'Empire du Milieu.

Composé par KING TSING, prêtre du monastère des grands Ts'in [2].

En vérité, immuable en son mode et souverainement paisible, devançant toute origine, lui-même sans principe, inaccessible et pur esprit, survivant à toute fin, dans son admirable essence. Détenant en ses mains une mystérieuse puissance, et auteur de la création; admirable dans ses saints, lui le premier digne d'hommages; il n'est autre que l'admirable substance de notre Trinité une, que le vrai Seigneur sans principe.

Séparant en forme de croix, pour les déterminer, les quatre points cardinaux, il mit en mouvement l'éther primitif, et ainsi produisit le double principe. Les ténèbres et le vide furent transformés, et dès lors le ciel et la terre apparurent; le soleil et la lune accomplirent leur révolution, et dès lors les jours et les nuits commencèrent.

Par son travail, ayant accompli toutes choses, il façonna et dressa le premier homme, puis lui donnant l'intégrité

1. *T'oung Pao*, déc. 1914, p. 105.
2. Plus bas, en syriaque: ADAM, prêtre, chorévêque et pape de Chien.

et l'harmonie (des facultés), il lui conféra la domination sur l'immensité des créatures. Dans sa pureté primitive, cette nature était humble et sans enflure; dans sa simplicité et sa grandeur, cette âme à l'origine n'avait point les appétits de la concupiscence.

Il arriva que Satan, disséminant ses fraudes, se para de l'ornement emprunté d'une pure essence, et qu'ouvrant une brèche dans cette grandeur morale, au milieu de cet heureux état, il y introduisit la ressemblance de la confusion.

De là, des sectes aussi nombreuses que les jours de l'année, qui se suivirent pressées, et tracèrent à leur suite leur sillon, tissant à l'envi les filets de leurs lois. Les unes, désignant les créatures, s'appuyaient sur elles comme sur leur principe; les autres, supprimant la réalité de l'Etre, se plongeaient dans la superstition; d'autres adressèrent des prières et des sacrifices pour attirer le bonheur; d'autres enfin firent parade de vertu pour en imposer aux hommes. Les pensées de la sagesse (humaine) étant en travail incessant, les passions du cœur (des partis) sans cesse en mouvement, dans cette activité fébrile qui restait sans effet, poussé à bout par ces soucis dévorants, et même consumé, on accumulait les ténèbres dans cette voie de la perdition, et l'on éternisait cet éloignement du retour vers le bien.

Cependant notre Trinité s'est comme multipliée, l'illustre et vénérable Messie, voilant et cachant son auguste Majesté, se rendant tout semblable aux hommes, est venu en ce monde. Les puissances angéliques publièrent la bonne nouvelle; une femme vierge enfanta le Saint dans la grande Ts'in. Une étoile lumineuse annonça... et la Perse, apercevant son éclat, vint lui faire hommage de ses présents.

Il accomplit les lois anciennes qu'avaient écrites les vingt-quatre Saints, direction des empires dans les conseils. Il fonda la nouvelle religion que la Trine unité, Esprit très pur, n'exprime pas au moyen de paroles, formant à la pratique des vertus par la vraie foi.

Il institua les règles des huit fins, pour purifier les facultés et perfectionner les Saints; il ouvrit la porte des trois

principes, la vie et supprimant la mort. Il suspendit le soleil lumineux pour triompher de l'empire des ténèbres et *dès lors* les ruses du démon furent toutes... Conduisant à la rame la barque de la miséricorde, il s'éleva aux demeures lumineuses ; dès lors quiconque possède une âme a trouvé son salut. L'œuvre de la toute-puissance étant ainsi consommée, il monta en plein midi, homme déifié. Il laissait les vingt-sept livres de l'Écriture, où est expliquée la grande réforme pour l'ouverture des...

Le baptême de la loi, par l'eau et par l'esprit, rend (l'âme) nette des vaines pompes (du monde) et lui donne la pureté d'une blancheur sans mélange. Le signe de la croix que l'on tient comme sceau, éclaire les quatre points cardinaux, qui sont ainsi unis sans exception. Le bois que l'on frappe rend un son de miséricorde et de bienséance ; les rites auxquels on se soumet font courir dans les voies de la vie et de la gloire. Ils laissent croître la barbe, parce qu'ils conservent les relations au dehors ; ils se rasent le sommet de la tête, parce qu'ils n'ont point les passions intérieures. Ils n'entretiennent pas d'esclaves ni de captifs, faisant le même cas de la noblesse et de ... parmi les hommes ; ils n'amassent ni trésors ni richesses, montrant en eux-mêmes l'exemple du dévouement et de la générosité. La purification s'obtient par la retraite et le recueillement ; la circonspection tire sa fermeté du silence et de la vigilance. Les sept heures de la louange canoniale viennent grandement au secours des vivants et des défunts ; le sacrifice du septième jour fait recouvrer aux cœurs purifiés leur candeur.

La Doctrine vraie et constante est admirable, et dès lors difficile à définir ; ses mérites resplendissant par sa pratique, nous sommes contraints de la nommer la Religion illustre. Mais la doctrine, sans un sage, ne se développera pas ; si la doctrine et le sage sont étroitement unis, l'empire (l'univers) sera dans l'éclat de la beauté.

T'ai Tsoung l'empereur... inaugurait avec gloire et... la fortune (impériale) ; plein de lumière et de sagesse, il gouvernait son peuple. Au royaume de la grande Ts'in, il se

trouva un *homme de grande vertu*, appelé O-lo-pen, qui, attiré par la nuée brillante, apporta les saints livres; et percevant l'harmonie des zéphirs, affronta les difficultés et les périls (du voyage).

La neuvième des années Tcheng Kouan (635), il arriva à Tch'ang Ngan. L'empereur envoya le grand ministre, le seigneur FANG HIUEN-LING, à la tête d'une escorte, au faubourg de l'ouest, pour accueillir le visiteur et l'introduire. On traduisit les livres dans les salles de la bibliothèque; on examina la doctrine dans l'enceinte réservée; on en comprit à fond la rectitude et la vérité, et un édit spécial donna la *faculté* de la prêcher et de la livrer [1].

A droite de la face principale :

I. ADAM, prêtre chorévêque et pape de Chine (Sinestan).

A gauche de la face principale :

II. Au temps du chef des évêques le seigneur Catholicos, le Patriarche HANANJESU.

En bas de la face principale :

III. En l'an 1092 des Grecs, le seigneur IAZEDBOUZID, prêtre et chorévêque de la capitale du royaume K'oumdan (Houmdan), le fils du défunt MILIS, prêtre originaire de Balkh, ville de Tahouristan, a élevé ce monument lapidaire où sont écrites la loi de notre Rédempteur et la prédication de nos Pères près des rois de Chine.

ADAM, diacre, fils de Iazedbouzid, chorévêque;

MAR SARGIS (Sergius), prêtre et chorévêque;

SABRANJESU (Savrani šou), prêtre;

GABRIEL, prêtre et archidiacre et chef de l'église de K'oumdan et de Sarg (Saragh) [2].

IV. Sur la face de gauche : quatre rangées de noms.

V. Sur la face de droite : trois rangées de noms.

Ainsi donc nous apprenons qu'un missionnaire A-LO-PEN ou O-LO-PEN est arrivé du royaume de Ta Ts'in, sous l'empereur T'aï Tsoung, en 635, apportant des livres sacrés

1. H. HAVRET, *Stèle chrétienne*, III, pp. 1 seq.
2. Trad. du P. L. CHEIKHO, dans la III[e] Partie de l'ouvrage du P. Havret.

et des images. Le Dr Hirth[1] voyait dans O-lo-pen une transcription du nom de Ruben; Yule, adopté par le P. Havret, croit qu'O-lo-pen n'est qu'une forme chinoise du syriaque *Rabban*[2]. Comme on le voit ce monument fut élevé par ordre de Iazedbouzid, prêtre et chorévêque de la capitale du royaume de K'oumdan. A ce sujet, M. Pelliot remarque que : « L'inscription n'est à aucun degré un monument funéraire; elle a été érigée à l'occasion d'une de ces réunions annuelles qui se faisaient aux frais d'un nestorien de haut rang, le prêtre Yi-sseu, dont l'éloge occupe toute la dernière partie du texte chinois avant le morceau versifié. Quant à Yi-sseu, c'est là, en transcription chinoise, le même nom que celui de ce Yazd (bōzēd), dont la partie syriaque nous dit expressément qu'il a fait élever l'inscription. Et si Yi-sseu est dit originaire de la « Ville de la Résidence royale » au lieu que l'inscription syriaque rapporte que la famille de Yazdbozed était de Balkh au Tokharestan, c'est que, nous le savons par d'autres textes, la « Ville de la Résidence royale » est précisément un des noms sous lesquels la ville de Balkh fut connue en Chine à l'époque des T'ang. Enfin le texte dit, en célébrant Yi-sseu : « Parmi les *tarsā* aux règles pures on n'a pas encore entendu parler d'une semblable excellence; parmi les maîtres Radieux aux vêtements blancs, à présent on voit cet homme-là ». C'est que les *tarsā*, au sens étroit, sont les moines, les « trembleurs », les *rahib*. Or Yazdbōzēd n'était pas un moine, il vivait dans le monde et remplissait des charges; il appartenait au clergé séculier, au « clergé blanc »[3].

Adam, en chinois nommé King Tsing, le prêtre persan du monastère Ta Ts'in, auteur de l'inscription, était en relation avec les bouddhistes, ainsi que l'a montré M. Takakusu[4]; il traduisit en 786 avec Prajña, bouddhiste de Kapiça, Inde septentrionale, d'après un texte Hou, le Çatpâramitâ sûtra, Traité des Six Perfections. D'après

1. *China and the Roman Orient*, p. 323.
2. *Cathay*, I, p. 109.
3. *Chrétiens d'Asie centrale*, *T'oung pao*, déc. 1914, pp. 625-626.
4. *T'oung Pao*, VII, 1896, p. 589.

M. Pelliot, cet Adam serait aussi le traducteur d'une *Hymne à la Sainte Trinité* dont il a retrouvé le texte parmi les monuments de Touen Houang; cette hymne « était suivie d'invocations aux trois personnes de la Sainte Trinité, puis aux évangélistes, aux prophètes, aux apôtres, à divers saints, et enfin d'une liste des ouvrages chrétiens qui, à la fin du VIIIe siècle, avaient passé en chinois. Le traducteur de la plupart de ces textes doit être King Tsing, c'est-à-dire l'Adam, « maître de la Loi » (*fapsi*, et non «*pape*»), qui est aussi l'auteur de l'inscription de Si Ngan fou [1] ».

La stèle ne fut découverte qu'en 1625 et étudiée immédiatement par les Jésuites. Dès 1641, le P. Emmanuel DIAZ en donnait une édition chinoise. L'authenticité de l'inscription, jadis mise en doute par VOLTAIRE, NEUMANN et même Stanislas JULIEN, défendue par Abel RÉMUSAT, KLAPROTH, PAUTHIER, est aujourd'hui acceptée par tout le monde.

Antérieurement à l'érection de cette stèle (781), en 745, à la 9e lune, un édit de l'empereur Hiouen Tsoung déclara : « Il y a longtemps que la religion des livres sacrés de la Perse, propagée de la Syrie, s'est répandue dans l'Empire du Milieu; quand pour la première fois (ses prédicateurs) bâtirent des temples, ils leur donnèrent en conséquence le nom de la Perse. Afin qu'on reconnaisse leur (véritable et première) origine, que les temples *Po-se-se* des deux capitales soient désormais nommés *Ta Ts'in Se*, et que l'on se conforme à la même mesure pour tous ceux établis dans les diverses Préfectures [2]. » Nous savons d'autre part que dès 638, l'empereur T'ai Tsoung autorisait par un décret la construction d'un monastère. Les Nestoriens semblent avoir vécu paisiblement en Chine sous les T'ang jusqu'à l'empereur Wou Tsoung qui, par un édit de 845, les engloba dans la sécularisation des bonzes qui pullulaient dans l'Empire : « Quant aux Bonzes étrangers venus ici, pour faire connaître la loi qui a cours en leurs Royaumes, ils sont

1. *T'oung Pao*, déc. 1914, p. 626.
2. HAVRET, 2e partie, p. 255.

environ trois mille, tant du Ta Ts'in que du Mou hou pa. Mon ordre est aussi qu'ils retournent au siècle, afin que dans les Coutumes de notre Empire, il n'y ait point de mélange [1] ». Vers 720, un métropolite fut établi Herat, à Samarkande et en Chine, et nous notons qu'à ce dernier poste fut nommé un certain DAVID, sous le patriarcat de TIMOTHÉE (778-820).

En 732, arriva le religieux nestorien KILIE envoyé par le roi de Perse en Chine avec le haut dignitaire P'AN-NA-MI. « On donna au dignitaire le titre de « vraiment brave » *(kouo-i)* et on fit présent au religieux d'un *Kia-Cha* (Kasaya) violet ainsi que de cinquante pièces de soie fine et on les renvoya dans leur pays [2] ».

Ainsi donc le Christianisme pénétra en Chine sous les T'ang sous forme nestorienne; nous ne tenons aucun compte de la légende de l'évangélisation de la Chine par SAINT-THOMAS, apôtre de l'Inde, pas plus que par SAINT-BARTHÉLEMY. On sait que NESTO IUS, Patriarche de Constantinople, enseignait, d'après THÉODCRE de Mopsueste, qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes distinctes : Dieu-Homme et Homme-Dieu et que la Vierge Marie était Mère de Jésus-Christ et non Mère de Dieu. « En ce temps-là, dit Michel le Syrien (II, p. 14), Nestorius devenait impie et blasphémait; et, comme on dit : « le vin ne manque pas à l'ivrogne », ainsi Nestorius qui menaçait de chasser les autres fut lui-même chassé. L'empereur Théodosius ordonna, en effet, qu'un concile oecuménique s'assemblât à Éphèse ». Après la condamnation des erreurs et la déposition du Patriarche de Constantinople, au troisième concile oecuménique tenu à Éphèse en 431, sur la demande de Saint CYRILLE, Patriarche d'Alexandrie, ses disciples se répandirent en Perse, et de là dans l'Asie entière, tandis que leur chef terminait ses jours dans la Thébaïde où il avait été exilé. Au troisième siècle, le chrétien ARNOBE, dans son écrit *Adversus Gentes*, cite les Seres, les Perses et les Mèdes parmi les nations soumises à une foi unique par

1. HAVRET, *l. c.*, pp. 251-2.
2. CHAVANNES, *T'oung pao*, 1904, p. 54.

cette nouvelle puissance sortie de l'œuvre du Seigneur et de ses apôtres [1]. Au IVe siècle le Christianisme était déjà répandu en Mésopotamie et en Perse ainsi qu'en témoignent les nombreux martyrs sous le règne de SAPOR; nous savons qu'en 334 il existait à Merv et à Tous, au Khorassan, un évêché transformé en 420 en archevêché. D'autres ne tardèrent pas à être créés. Nous verrons plus tard, sous les Mongols, le nestorianisme en pleine prospérité en Chine, malgré l'édit de 845.

La mort de LI-PAO-TCHEN (6 février 781), gouverneur de Tch'eng Te (Tche li) allait soulever une grave question : ce fonctionnaire ainsi que ses collègues LI TCHENG-KI et TIEN TCHENG-SE avaient obtenu de l'empereur Tai Tsoung que leurs charges fussent héréditaires; ce consentement impérial créait un grave danger pour l'empire; il permettait la constitution de petits États dans l'État et ramenait insensiblement à la période féodale des Tcheou. Te Tsoung comprit facilement le péril que faisait courir à sa dynastie l'établissement de dynasties locales sous le nom des gouverneurs de villes ou de provinces; il voulut y parer et refusa de reconnaître l'arrangement arraché à la faiblesse de Tai Tsoung. Immédiatement les confédérés, LI WEI-YO, fils de LI PAO-TCHEN, TIEN YUE, fils et successeur de TIEN TCHENG-SE, gouverneur de Ta Ming fou, LI TCHENG-KI, mort peu de temps après au siège de Chouen Te fou et remplacé par son fils LI NA, et LEANG TCHOUNG-YI, gouverneur de Nan Yang fou, se révoltèrent, montrant ainsi combien était justifiée la méfiance de l'empereur. Tien Yue est battu à deux reprises par MA SOUI tandis que Leang Tchoung-yi est défait et tué par LI HI-LIEI, qui envoie sa tête à la Cour. Li Wei-yo est étranglé par un de ses officiers, WANG WOU-SIUN (782). Mais l'empire, déchiré par les luttes intestines, est en proie aux intrigues; personne n'obéit plus et Te Tsoung est obligé de fuir de Tch'ang Ngan, à Hien Yang puis à Foung Tien (783) et espère acheter la paix par une amnistie générale, publiée par des courriers

1. *Cathay*, I, p. 102.

expédiés le 27 janvier 784; de son côté Li Hi-liei se proclame empereur, mais heureusement pour la tranquillité de l'empire, ce dernier rebelle est empoisonné par son médecin (786).

Les Tibétains, toujours aux aguets pour profiter des dissensions qui déchiraient la Chine, recommencèrent leurs incursions sur les frontières de l'empire, mais battus par Li Ching à Kien Ching (Chen Si), ils demandent la paix; malgré le conseil de Li Ching, Te Tsoung, toujours mal inspiré, la leur accorde et envoie à P'ing Leang, Hou Kien avec 20,000 hommes pour traiter des conditions; au jour fixé pour les négociations, les Tibétains tentent de s'emparer par trahison du délégué impérial (786).

Le Kagan des Houei He, Ho-Ko tou lou, obtint en mariage une princesse de la famille impériale (787) qu'il envoya chercher par sa sœur (788); en même temps on lui accorda de changer le nom de son peuple de Houei He en Houei Hou [1], ou Houei Ho qui répondait mieux à leur caractère guerrier, *hou* signifiant en chinois un *faucon;* il mourut l'année suivante et fut remplacé par son fils Tchoung Tchen qui, ayant été assassiné par son frère cadet, massacré après son crime, eut pour successeur son fils Foung Tch'eng qui fut reconnu par l'empereur (791). Foung Tch'eng lui-même mourut en 795, et n'ayant pas de fils, sa place fut prise par son ministre Kou tou lou, qui fut confirmé par la Chine comme Houaï Sin Kagan.

De plus en plus entreprenants, malgré leurs échecs, à la fin de 790, les Tibétains s'emparaient de Pei T'ing, coupant ainsi les communications des Chinois avec Tourfan, et l'année suivante, s'étant avancés jusqu'à Ling Tcheou, au sud de Ning Hia, sur les bords du Houang Ho, ils furent repoussés par les Houei Hou. Le 25 septembre 792, les Tibétains furent de nouveau sérieusement défaits par Wei Kao près de Wei Tcheou (Tch'eng Tou, dans le Se Tch'ouan) qui se rendit, les Chinois pénétrèrent dans leur pays et l'armée de leurs ennemis se réfugia au Yun Nan où ils rencontrèrent un ennemi inattendu. Yi-meou-sin, prince

1. Mailla, VI, p. 351.

du Yun Nan, successeur de Ko-lo-foung (779), allié des Tibétains, s'était emparé de Tch'eng Tou en 781 et, chargé des dépouilles du Se Tchouan, retourna dans son pays, prit le titre de Roi du Sud et transféra sa Cour à Ta li (783). Mais sous l'influence de son précepteur, le lettré TCHEN KOUEI, Yi-meou-sin rompit son alliance avec les Tibétains et lorsque ceux-ci, battus par les Chinois, cherchèrent à opérer leur jonction avec lui, ils furent défaits et quinze de leurs villes furent prises; les Tibétains restés à la Cour de Yun Nan furent massacrés, et Yi-meou-sin fit prévenir Wei Kao et l'empereur à Tch'ang Ngan des événements qui venaient de se passer (793). Te Tsoung, pour le récompenser, l'invita à reprendre son ancien titre de Roi de Nan Tchao et à expulser les Tibétains de son territoire (794); en 795, Yi-meou-sin reconnaissait la suzeraineté de la Chine dans un temple situé au pied de la montagne de Tien Ts'ang, préfecture de Toung Tchouan, en présence de l'ambassadeur TS'OUE TSO-CHE [1]. En 797, le btsan po KI LI TSAN mourait et était remplacé par son fils TSO TCHE TSIEN : « Les T'ou fan étaient les plus grands ennemis de l'empire. Au nord les Houei Hou les mettaient à couvert, et au sud le Roi de Nan Tchao; mais à l'ouest, la Chine confinait immédiatement avec eux : c'est ce qui détermina l'empereur à y faire bâtir les villes de Fang Kiu, Ho Tao et de Mou po [Chen Si] pour les tenir en respect de ce côté-là ». Une autre ville fut créée dans le Chen Si, également à Ma Ling; pendant quelque temps les Tibétains furent ainsi maintenus, mais dès 801, ils prenaient Lin Tcheou; ils sont battus par Wei Kao qui assiège Wei Tcheou et Kouen Ming tch'eng (Se Tch'ouan); LUN MAN GE envoyé contre lui par les Tibétains est fait prisonnier et son vainqueur est créé prince de Nan Kang (801). Trois ans plus tard, le btsan po Tso tche-sien mourait et était remplacé par son frère. Wei Kao qui avait gouverné le royaume de Chou (Se Tch'ouan) pendant vingt-et-un ans mourut en 805. « Il y avait peu d'officiers dans l'empire aussi vigilants que lui, et quoique

1. ROCHER, *l. c.*, p. 119.

cette province payât exactement le tribut auquel elle était taxée, jamais le peuple n'y fut dans la misère [1] ».

Les guerres civiles recommencent ; le gouverneur de Nan Yang, WOU CHAO-TCHENG, originaire de Pe King, qui s'est révolté, défait les troupes impériales, mais ne se sentant pas assez puissant, il demande grâce et on a la faiblesse de la lui accorder (août 800), en le laissant dans son gouvernement. L'année suivante meurt le gouverneur de Sou fang, YANG TCHAO-YING, auquel on donne comme successeur LI TCHAO-TSAÏ, qu'on remplace peu après par KAO KOU, à cause de l'hostilité des soldats.

L'empereur Te Tsoung mourait âgé de 64 ans à la première lune (25 février) de 805 et il fut remplacé sur le trône par son fils CHOUEN TSOUNG. Te Tsoung « était d'un naturel doux, aimant la paix ; il ne manquait ni d'esprit ni de prudence. Les premières années de son règne furent si heureuses, que le peuple content ne lui donnait point d'autre nom que celui d'*empereur incomparable* : mais trop facile à écouter ses ministres, et peu attentif à ce qui se passait au dehors, il mécontenta les officiers des provinces ; il accabla le peuple d'impôts, sans cependant pouvoir payer la solde de ses troupes, ce qui remplit son règne de guerres et de troubles [2] ».

Chouen Tsoung.

Ce prince, qui avait vivement souffert de l'ascendant que les eunuques avaient pris à la Cour de son père, était intelligent et possédait de belles qualités, mais malheureusement dès le début de son règne, une grave maladie le rendit complètement aphone, et il eut la faiblesse de placer à la tête des Han Lin, son favori, le lettré WANG PI et le joueur d'échecs WANG CHOU-WEN ; toutefois il eut le courage de désigner contre leur gré comme son successeur le prince héritier LI CHUN auquel il remit d'ailleurs le trône à la 8e lune de 805 ; la maladie l'empêchant d'exercer le pouvoir, il abdiqua en faveur de son fils, ayant eu soin, devant l'hostilité croissante du peuple, de disgrâcier ses favoris qui survécurent peu à leur chute. Chouen Tsoung

1. MAILLA, VI, pp. 370-371.
2. *Ibid.*, p. 365.

lui-même mourait peu après à la première lune (11 février) de 806, âgé de 46 ans.

Hien Tsoung.

Dès le début du règne de cet empereur de nouvelles difficultés surgirent par suite de l'ambition d'un haut fonctionnaire LIEOU PI qui, après la mort de l'illustre Wei Kao, gouverneur de Se Tch'ouan (13 sept. 805), convoitait le gouvernement du Si Tch'ouan (Tch'eng Tou, au Se Tch'ouan) qu'on lui refusa parce qu'on mettait en doute sa fidélité, et l'événement prouva qu'on avait raison, mais en compensation on lui offrit à la Cour un poste avantageux, qu'il n'accepta pas. Lieou Pi se préparait à la révolte lorsque l'empereur, par un excès de bonté qui fut pris pour de la faiblesse, lui accorda ce qu'il demandait ; le rebelle enhardi réclama le gouvernement des Trois Tch'ouan (San Tch'ouan), et ayant essuyé un refus s'empara de Tseu Tcheou. Sur le conseil de TOU HOUANG-CHANG, l'empereur envoya le général de cavalerie KAO TCHOUNG-WEN contre Lieou Pi qui fut destitué de tous ses emplois. Kao s'empara de Leou Tou Kouan et marcha sur Tch'eng Tou, d'où Lieou Pi s'enfuit pour se réfugier chez les Tibétains, mais arrêté par KAO HIA-YU, qui pénétra dans Tch'eng Tou, il fut expédié à Tch'ang Ngan où il fut mis à mort avec ses complices et leurs familles (806) [1]. Tou Houang-chang fut, en récompense de ses services, nommé gouverneur de Si Tch'ouan.

Manichéisme.

En 805, mourait HOUAÏ SIN, Kagan des Ouighours, et il fut remplacé, avec le consentement impérial, par son fils TENG-LI PI-KIA qui, à la fin de l'année 806, envoya en Chine un ambassadeur chargé de porter le tribut ; il amenait avec lui un *Mo ni* à qui l'empereur permit de demeurer en Chine et d'y élever un temple ; ce Mo ni que le *T'oung Kien Kang mou* qualifie de « prêtre de la secte de Foé [2] » était non un bouddhiste mais un manichéen. Aussi bien est-ce le moment de parler de l'introduction de cette religion en Chine. Mo NI est la transcription de MANI, appelé

1. MAILLA, VI, p. 375.
2. *Ibid.*

aussi MANÈS, le fondateur chaldéen de cette religion empruntée à celle des Chaldéens et des Perses, ou tout simplement au mazdéisme avec un bien faible apport, et encore est-il douteux, de christianisme. Mani fut mis à mort vers 274, mais sa doctrine se répandit rapidement non seulement en Perse mais aussi en Asie centrale. La découverte de documents à Idiqut Chahri par von LECOQ et à Touen houang par PELLIOT, a jeté un jour nouveau sur l'expansion du manichéisme de l'Asie Orientale et a permis de juger de la beauté d'un art qu'on croyait perdu. Le savant chinois TSIANG FOU pense que le Manichéisme a commencé de pénétrer en Chine sous les Tcheou du Nord (558-581) et sous les Souei, pendant la période k'ai houang (581-600), mais il semble que cette doctrine n'est mentionnée pour la première fois dans les livres chinois qu'au VIIe siècle par le célèbre pèlerin Hiouen Tsang. En 621, on cite un temple à Tch'ang Ngan ; « dans ce temple, dit DEVÉRIA [1], il y a un administrateur des *Sapao* qui dirige le culte de l'esprit T'ien »; Devéria identifie ce titre de *Sapao* avec le syriaque *Sâbâ* qui signifie vieillard, ancien, et répond à « prêtre ».

Il y avait donc « un bureau officiel chargé de régler les affaires de la religion céleste persane, sous quel nom les Chinois semblent confondre le mazdéisme et le manichéisme. Les fonctionnaires de ce bureau étaient assimilés aux fonctionnaires réguliers de l'administration chinoise, sans cependant être absolument comptés parmi eux. La raison de cette situation insolite se trouve peut-être dans le fait que parfois des étrangers remplissaient ces charges. Le bureau du *sa-pao* remonte probablement aux premières érections sous les T'ang de temples du dieu céleste du feu, c'est-à-dire aux alentours de 621 ; il est encore mentionné en 713-741, et dura vraisemblablement jusqu'aux mesures de proscription de 843 et 845 [2] ». En 631, un mage nommé HO LOU ou HA LOU arriva en Chine, et il est alors question des Mo ni, mais il paraîtrait que les allusions faites alors à une religion

1. *Musulmans et Manichéens chinois*, *Journ. Asiat.*, 1898, p. 24.
2. PELLIOT, *Bul. Ecole Ext. Orient*, III, 1903, pp. 670-671.

étrangère s'appliquent plutôt au mazdéisme, qui florissait au Chen Si dès le premier siècle de notre ère, qu'au manichéisme. En tous cas la première mention certaine du manichéisme se rapporte à l'arrivée d'un *fou-to-tan* persan qui, en 694, fait connaître à la capitale le *Eul Tsoung King* ou *Livre des deux Principes*[1]. Nous notons l'arrivée d'un astronome manichéen en Chine en 719 et sa science eut certainement une grande influence sur le développement de sa religion, qui ne paraît pas avoir souffert d'un édit de Hiouen Tsoung, en 732, qui déclarait perverse la doctrine de Mo-ni se dissimulant sous le nom de bouddhisme.

Nous avons vu que les Ouighours, commandés par Pou Kou houai nghen, étaient entrés à Lo Yang le 20 novembre 762; ils mirent au pillage la ville qu'ils ne quittèrent qu'en novembre 763; le Kagan s'y convertit au manichéisme, et lorsqu'il se retira il emmena quatre de ses prêtres avec lui, ainsi que le marque l'inscription de Kara Balgasoun. Il semble bien que c'est vers cette époque que l'écriture syriaque pénétra avec les Manichéens chez les Ouighours de l'Orkhon. En 768, les Houei Hou (Ouighours) convertis obtinrent pour la première fois un décret leur permettant d'élever un temple de la « Lumière resplendissante dans les Grands Nuages » (*Ta Yun Kouang Ming Se*). En 771, ils demandaient l'autorisation de construire des temples semblables sur les bords du Yang Tseu, à Yang Tcheou (Kiang Sou), King Tcheou (Hou Pe) et Nan Tch'ang (Kiang Si) ainsi que dans le Tche Kiang à Chao Hing. Même demande fut faite le 22 février 807 pour ériger des temples à T'ai Youen (Chan Si) et à Ho Nan Fou (Lo Yang). Les textes chinois constatent que « leur religion prescrit de ne manger que le soir, de boire de l'eau, de manger des légumes forts et de ne pas manger de lait ni de beurre[2] ». La fortune des manichéens allait suivre celle des Ouighours dont la puissance fut détruite par les Kirghiz en 840. En 843, les Manichéens furent proscrits en Chine et obligés de prendre le costume chinois; un décret

1. CHAVANNES et PELLIOT, 2e partie, p. 157.
2. *Ibid.*,

ordonna la destruction de tous les temples de Mo-ni, que leurs images fussent brûlées et leurs biens confisqués ; plus de soixante-dix religieuses mo-ni moururent dans la capitale ; les Mo-ni mêlés aux Ouighours furent exilés dans des districts différents et plus de la moitié périrent. Malgré ces persécutions, les Manichéens ne disparurent pas complètement. Un texte de 920, sous l'empereur Mo Ti, des Leang, nous apprend que les Mâ ni de la sous-préfecture de Tcheng Tcheou (Ho Nan) se révoltèrent et déclarèrent Fils du Ciel un certain Mou-yi qui fut décapité par les troupes envoyées contre lui. On parle encore des Manichéens au XIIIe siècle [1].

En 807, le gouverneur de Tchin Haï (Tcheng Kiang fou, Kiang Nan), Li Ki, prince de la famille impériale, se révolta, mais ses propres généraux Pei Hing-li et Tchang Tseu-leang l'arrêtèrent et le conduisirent à la Cour où il fut exécuté, ses biens étant confisqués. L'année suivante, il se passa un événement intéressant : Une tribu tartare, les Cha T'o, appartenant aux Tou Kiue occidentaux, établis dans l'ancien territoire des Wou Souen, faisaient partie de la horde Tch'ou Yue, campée au sud du Kin Po Chan, à l'est du Kou Kou Nor (Pou leï Haï), près du ruisseau Cha T'o dont ils prirent le nom. En 633, T'ai Tsoung conféra l'investiture à Hi li-pi tou-lou Kagan. Fort braves, les Cha T'o, qui, plus tard, donnèrent des empereurs à la Chine, s'étaient rendus tellement redoutables aux Tibétains au service desquels ils étaient placés, que ceux-ci, craignant leur entente avec les Ouighours, les transférèrent au sud du Houang Ho. Les chefs Cha T'o, Tch'ou-ye Tsin Tchoung, et son fils Tchi Yi, décidés à se soustraire au joug tibétain, à la tête de 30,000 hommes prirent la route de Chine ; poursuivis par leurs ennemis, ils se défendirent avec opiniâtreté, et malgré la perte des deux tiers de leurs effectifs, ils réussirent à échapper à leurs agresseurs et à

1. Consulter *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, trad. et annoté par Ed. Chavannes et P. Pelliot, dans le *Journ. Asiat.*, nov.-déc. 1911, janv.-fév., mars-avril 1913.

atteindre Ling Tcheou où, bien accueillis par le gouverneur, FAN HI-TCHAO, ils furent installés par celui-ci à Yen Tcheou avec d'abondantes provisions de bœufs et de moutons; la conduite de Fan Hi-tchao reçut l'approbation de l'empereur qui fit donner des armes aux réfugiés et nomma Tchi Yi général de cavalerie. Nous verrons par la suite que les Cha T'o combattirent vaillamment pour la Chine [1].

La question de l'hérédité des gouvernements provinciaux se posa encore à la mort (809) de WANG SE-TCHEN, fils du fameux WANG WOU-SIUN. WANG TCHENG-TSOUNG demanda à succéder à son père dans son gouvernement; à cause des services de sa famille rendus à l'Etat, on fit droit à sa requête tout en détachant de sa circonscription Te Tcheou (dans Tsi Nan fou, Chan Toung) et Ti Tcheou (Ning Yun hien, dans Ho Kien fou, Tche Li) dont on devait faire un gouvernement pour son gendre SIEÏ TCHANG-TSAO. Wang ayant fait arrêter son gendre est révoqué; il se révolte, bat l'eunuque TOU TOU TCHENG TSOUEI envoyé contre lui; il obtient néanmoins sa grâce de l'empereur et l'eunuque est cassé. Nouveaux désordres à la mort de TIEN KI-NGAN (812), un des gouverneurs qui avait aidé Wang dans sa rébellion parce que sa femme veut lui faire donner comme successeur son fils TIEN HOUAI-KIEN qui n'avait que onze ans ! Trois ans plus tard, le gouverneur de Tchang Yi, WOU CHAO-YANG, meurt à son tour; son fils WOU YOUEN-TSI s'empare de sa place (814).

En 813, le Kagan ouighour PI-KIA PAO-YI, qui avait remplacé son père Teng-li, mort en 808, appuyant sa demande par 3,000 hommes postés sur la frontière, envoya YI-NAN-TCHOU demander la main d'une princesse; la Chine prenant prétexte des troubles qui désolaient l'Empire, lui fit répondre par huit Manichéens ouighours qu'on ne pouvait faire droit à sa requête en ce moment à cause des frais élevés qu'entraînerait ce mariage; la demande renouvelée en 817 fut encore écartée, mais elle fut enfin accordée en 821, et 573 Ouighours vinrent chercher la fiancée chinoise après la mort, cette même année (821), de PAO-YI qui

1. MAILLA, VI, pp. 378-379. — CHAVANNES, *Tou-kiue*, pp. 96-99.

eut pour successeur son fils Pi-Kia Tch'oung-té. Ce fut sous le règne et à l'éloge de Pao-yi que fut érigée à Kara Balgasoun, capitale des Ouighours, sur la rive gauche de l'Orkhon, une inscription en chinois, turk et sogdien, ayant pour titre : « Eloge lapidaire avec préface au sujet des saintes [vertus] pacifiques et des divines [vertus] guerrières du qaghan des Ouighours des neufs tribus [qui a les noms] de Ngai teng-li-lo kou mo-mi-che ho p'i-k'ie. (Aï tängridä qut bulmyš alp bilgä) ». On remarque que « c'est par l'épithète chinoise de *pao-yi*, «qui protège la justice», que ce qaghan se distingue du qaghan qui régna de 825 à 832 et qui porte les mêmes titres turks, mais suivis de l'épithète chinoise de *tchao-li*, « qui manifeste les rites[1] ». Tch'oung Te mourut en 824 et fut remplacé par son frère Pi Kia Tchao-li (Ho-sa-te-lé); ce dernier assassiné en 832 eut pour successeur son fils Tchang Sin (Hou-té-lé) qui périt lui-même de façon tragique en 839; son héritier K'o-sié-lé-le ne régna qu'un an et fut tué en 840.

Une longue guerre intestine qui avait éclaté dans le Houai Si se termina par la mort de Li Se-tao et de ses deux enfants tués par son général Lieou Wou à Yun Tcheou (819); à la suite de cet événement plus de trente *tcheou* qui depuis soixante ans ne payaient plus le tribut furent de nouveau soumis à l'administration régulière de l'empire. Sur ces entrefaites la guerre éclata à nouveau avec les Tibétains, leur btsan po, frère de Tso-tche-tsien mourut en 816 et fut remplacé par Ko-li-ko-tso; celui-ci envahit la Chine à la tête de 150,000 guerriers et assiégea Yen Tcheou, mais il fut repoussé par le gouverneur Li Wen-youei.

Depuis longtemps l'empereur s'était abandonné aux bonzes Tao Che dont la pernicieuse influence avait déjà été si fatale aux siens; au commencement de 820, Hien Tsoung s'apercevait que le breuvage que lui avait donné le Tao Che Lieou Mi, pour lui assurer l'immortalité, le conduisait à une fin prématurée; il était trop tard; il mourut à la première lune (14 février 820) âgé de 43 ans, et fut remplacé

1. Chavannes et Pelliot, *Traité manichéen*, pp. 203-204.

sur le trône par son troisième fils LI HING (MOU TSOUNG).

Mou Tsoung. Le premier soin du nouvel empereur fut de faire périr Lieou Mi et de chasser les Tao Che, dont son père avait été la victime, mais à cela il borna l'accomplissement de ses devoirs filiaux ; un mois ne s'était pas écoulé depuis la mort de son père que Mou Tsoung quittait le deuil et sur son ordre la Cour suivait son exemple ; malgré les remontrances des seigneurs et des censeurs, il s'abandonnait à son amour immodéré pour la chasse et les plaisirs.

A la 10e lune de 820, WOU TCHENG-TSOUNG, gouverneur de Tch'eng Te (Tcheng Ting, Tche Li) étant mort, ses officiers en cachèrent la nouvelle pour assurer sa succession à son frère WOU TCHENG-YOUEN, âgé de vingt ans, qui demanda à l'empereur d'être confirmé dans le poste ; néanmoins Mou Tsoung l'envoya à Houa Tcheou (Hou hien, de T'ai Ming fou, Tche Li) et nomma TIEN HOUNG-TCH'ENG gouverneur de Tch'eng Te.[1] La situation de l'empire n'était rien moins que satisfaisante ; le malaise était général ; les soldats en réforme et les vagabonds grossissaient les rangs des mécontents, et de nombreuses rébellions locales éclataient.

Vers cette époque (9e lune 821), les Tibétains envoyèrent à la Cour chinoise un de leurs principaux fonctionnaires, LUN NO LO, pour négocier une paix solide qui, vu les circonstances difficiles que traversait l'empire, fut conclue sans difficultés ; LIEOU YOUEN-TING fut envoyé au Tibet pour la ratification du traité [2].

En 821, WANG TENG-TSEOU, qui commandait la cavalerie à Tch'eng Te, tua le gouverneur Tien Houng-tch'eng, prit sa place et assiégea Chin Tcheou (Tche Li) ; l'empereur envoya contre lui WOU TCHOUNG-YIN qui, sous le prétexte qu'il temporisait, fut remplacé par TOU CHOU-LEANG ; celui-ci se fit battre et on lui substitua LI KOUANG-YEN. Mais la pénurie du trésor ne permettait pas aux Chinois de poursuivre la lutte : HAN YU, assesseur au Ministère de la Guerre, fut envoyé à Wang Teng-tseou pour essayer

1. MAILLA, VI, p. 434.
2. *Ibid.*, p. 436.

de le ramener au devoir; le rebelle fit toutes les promesses qu'on lui demanda, n'en exécuta aucune et la guerre finit.

L'empereur qui avait montré tant d'énergie au début de son règne contre les Tao Che, non seulement leur permit de revenir à la Cour, mais encore il accepta ce fatal breuvage d'immortalité qui avait coûté la vie à son père. Le résultat ne s'en fit pas attendre : Mou Tsoung, malade, était obligé de remettre le gouvernement au prince héritier et mourait peu après dans la trentième année de son âge (25 fév. 824).

CHAPITRE XXIII

Les T'ang (suite).

King Tsoung.

Ce prince n'avait que seize ans quand il succéda à son père Mou Tsoung, dont il suivit malheureusement l'exemple funeste. « Il ne fut ni plus exact à porter son deuil, ni plus sensible à sa perte que Mou Tsoung l'avait été à celle de Hien Tsoung, son père. A peine fut-il monté sur le trône, que comme Mou Tsoung, il ne s'occupa que de la chasse et d'autres divertissements jusqu'à jouer au ballon et à courir de tous côtés (824) [1] ».

Un intendant des finances impériales, TCHANG CHAO, de concert avec le Tao Che, SOU HIOUEN-MING, s'empara du palais impérial, mais ils furent tués avec leurs complices par le général KANG YI-TS'IOUEN envoyé contre eux par King Tsoung qui ne s'amenda pas. Toutefois, il fit son premier ministre de PEI TOU (826); la situation de l'empire devenait de plus en plus précaire, mais un jour que King Tsoung, continuant à se plonger dans les plus basses orgies, s'était enivré, il fut étranglé, à la 12e lune (9 janvier 827) par LIEOU KE-MING et d'autres eunuques qui voulaient le remplacer par le prince LI WOU, sixième fils de Hien Tsoung. Le frère de King Tsoung, le prince LI HAN, deuxième fils de Wou Tsoung, accourut avec des soldats et d'autres eunuques, WANG CHEOU-TCHENG, etc., massacra les assassins et Li Wou (Kiang Wang) et, soutenu par l'impératrice, monta sur le trône.

Wen Tsoung.

Le nouvel empereur signala le début de son règne par des réformes devenues urgentes : il renvoya du palais plus de trois mille femmes et supprima toute une ménagerie, oiseaux de proie, meutes de chiens, qui l'encombrait; tous

1. MAILLA, VI, p. 442.

les deux jours, il se rendait de grand matin au Conseil, tandis que son prédécesseur n'y assistait qu'une ou deux fois par mois. Mais en poursuivant les abus, Wen Tsoung allait se heurter à de terribles difficultés : depuis la fin du règne de Hien Tsoung, les eunuques étaient devenus tout puissants et aucune place importante ne pouvait être obtenue sans passer par leur coûteux intermédiaire; personne n'avait eu le courage de battre en brèche leur puissance : le premier ministre Pei Tou († 839) et son collègue WEI TCHOU-HEOU, profitant des bonnes dispositions de l'empereur lui proposèrent comme gouverneur de Tchoung Wou, un officier de fortune, KAO YU, qui ne devait son avancement qu'à ses mérites; cette nomination causa la plus vive joie parmi les soldats qui y voyaient la fin d'un régime de corruption et de favoritisme. Un candidat au concours des mandarins, LIEOU FEN, de Tch'ang P'ing tcheou du Tche Li, osa composer contre les eunuques une pièce que les examinateurs, tout en l'admirant, écartèrent par crainte des puissants du jour; les autres candidats protestèrent contre cette injustice et adressèrent un placet à l'empereur qui n'osa sévir et se contenta d'interdire aux eunuques de porter des costumes de luxe (828) [1]. Deux ans plus tard, l'empereur aidé de SOUNG CHIN reprit la lutte contre les eunuques qui réussirent à parer le coup qui les menaçait et à faire envoyer leur ennemi en disgrâce à K'ai Tcheou.

Les eunuques, toutefois, en usant de leur influence pour faire nommer LIEOU KOUNG-TCHO au gouvernement du Ho Toung, limitrophe des Ouighours, semblent avoir été heureux dans leur choix, car leur protégé se fit bien voir de ses administrés. Il sut aussi se concilier les redoutables Cha T'o qui avaient soumis les neuf hordes tartares à leurs lois; avec l'autorisation de l'empereur, il les fit venir dans les districts de May Hien et de T'ai Toung fou pour veiller sur les Tartares de la frontière; Lieou fit nommer au commandement de Yin Chan, avec autorisation de résider sur les limites de Yun Tcheou et de Chou Tcheou (Taï Foung

1. MAILLA, VI, pp. 452-453.

hien, Ma Yi hien du Chan Si), leur chef TCHOU-YE-TCHE-YI qu'il traita avec tant d'honneurs que celui-ci devint un dévoué serviteur de l'empire dont il fit respecter les frontières par ses voisins (830) [1].

Un petit fait montre à cette époque que la puissance des Tibétains n'inspirait plus la même confiance : SI TA MOU, qui gouvernait Wei Tcheou pour eux, se rendit à LI TE-YEOU, commandant les troupes chinoises de la frontière. L'empereur prévenu le fit livrer aux Tibétains qui le mirent à mort (830) [2]. Quelques années plus tard (838) mourait le roi des Tibétains, YI TAI TO, qui fut remplacé par son frère TA MO dont le règne marque le commencement de la décadence de ce peuple si puissant au milieu du VIIIe siècle.

Une nouvelle tentative contre la puissance des eunuques fut essayée par LI TCHOUNG-YEN et TCHENG TCHEOU : ils firent empoisonner l'eunuque Wang Cheou-tcheng et préparèrent le massacre de ses compagnons, mais leur projet ayant été révélé par KOUO SE-LEANG, Li et ses complices furent tués et les eunuques, redevenus plus puissants que jamais, battaient en brèche l'autorité des ministres (835). Le dénombrement de l'empire fait à cette époque donna le chiffre de 4.996.752 familles.

L'empereur affaibli par la maladie depuis plusieurs années chargea YANG SE-FOU et LI KIO d'aider le prince-héritier dans l'administration de l'empire (840) ; fureur des eunuques en voyant le pouvoir échapper de leurs mains ; ils obtiennent du débile monarque un nouvel ordre, font nommer prince-héritier LI TCHEN, frère de Wen Tsoung, dont le fils est fait prince de Tchin. L'empereur, âgé de 38 ans, meurt à la première lune de 840, et les eunuques exigent de Li Tchen la mort des princes de Ngan et de Tchin et de YANG-HIEN FEI, mère de ce dernier.

Wou Tsoung.

Li Tchen montait donc sur le trône dans d'assez tristes conditions. Un événement considérable marqua le début de son règne : la destruction de la puissance des Ouighours

1. MAILLA, VI, p. 456. — GAUBIL, p. 198.
2. *Ibid.*, p. 459.

par les KIRGHIZ (KIE-KIA SE). Ces Kirghiz prétendaient descendre de LI LING, petit-fils de LI KOUANG, un des généraux de l'empereur Wou Ti, des Han, capturé en 99 av. J.-C. par les Hioung Nou, c'est-à-dire d'une même souche que les T'ang. Établis à l'ouest de Yi Wou (Ha mi) et au nord de Yen Tche, au commencement de la dynastie des T'ang, les Kirghiz formaient le royaume de Kie Kou. Sous le règne de Sou Tsoung, en 759, ils furent soumis par les Ouighours qui leur donnèrent le nom de KIEN K'OUEN qui signifierait les visages jaunes et rouges. « Les Kien K'ouen, considérés par les Chinois comme les ancêtres des Kirghiz, sont décrits par les auteurs chinois comme étant de race blonde; ils occupaient au VIII[e] siècle la vallée du fleuve Kien (Kem ou Ienisei) et s'étendaient au sud jusqu'à la chaîne des monts T'ang-nou. Les Kirghiz pourraient n'avoir été appelés *Kien k'ouen* que parce que c'était le nom de leur territoire lorsqu'il formait un état indépendant, territoire dont le nom pourrait avoir été emprunté à celui des deux principaux cours d'eau qui le limitaient, le *Kien*, dénomination du Kem ou Ienesei, et le *Kouen*, dénomination de l'Orkhon. Dépouillées de ce territoire, au VIII[e] siècle, par les Ouighours, les tribus qui y avaient dominé durent vraisemblablement, puisqu'elles avaient du même coup perdu leur autonomie et qu'elles étaient sans doute dispersées, reprendre leur nom de *Kiè kou* ou *Ki kou sse*, transcription chinoise de *Kirk*, et de *Hia ka sse*, transcription de *Hakkas* [1].

DE GUIGNES nous dit que « ces peuples demeuraient dans la Sibérie depuis le lac Paikal jusqu'à l'Irtich, et même au delà de cette rivière vers l'Occident ». Ces Kirghiz avaient des caractères qu'on dit être semblables à ceux des Ouighours. » [2] Les Kirghiz étaient fort braves et c'est parmi eux que les Ouighours et les Tibétains recrutaient leurs officiers; ils aspiraient d'ailleurs à recouvrer leur liberté, et profitant de la faiblesse des Ouighours, leur chef OU-JE ou A-JE prit les armes, se proclama kagan et écrasa dans

1. DEVÉRIA, *Insc. de l'Orkhon*, p. XXXVII.
2. GAUBIL, p. 215.

une dernière bataille les Ouighours qui perdirent leur kagan K'O-SIÉ-TÉ-LE, et se réfugièrent sur les frontières de Tenduc (dans le Chan Si)[1]. Les Ouighours se dispersèrent, allant au sud et au sud-ouest vers Karachahr et Tourfan, appelé sous les T'ang, Kiao Ho, Ho Tcheou, Si Tcheou [2], vers l'ouest vers Kou Tcha se soumettant aux Karlouq et aux Tibétains [3].

Pendant une centaine d'années (745-840), les Ouighours dont le centre était sur les bords de l'Orkhon, avaient exercé leur influence depuis l'Ili jusqu'au Fleuve Jaune, arrêtés seulement par les T'ien Chan et les Tibétains. Les Kirghiz se substituèrent à eux dans la région de l'Orkhon (840) [4].

Cependant, treize tribus restées unies, en Tartarie, sur les frontières du Chan Si, élirent alors kagan WOU KIAI; sur le conseil de LI TE-YU, qu'il avait nommé premier ministre, l'empereur traita les Ouighours avec douceur. Les Kirghiz, qui étaient désireux de conserver de bonnes relations avec la Chine, renvoyèrent la princesse T'AI HOUO, accordée en mariage en 821 au kagan ouighour, mais Wou kiai dispersa l'escorte de dix Takhan qui l'accompagnaient, s'empara de la princesse chinoise, et demanda à l'empereur qu'on lui attribuât T'ien Te, à la limite nord-ouest du Chan Si; on lui accorda des vivres mais lui refusa la ville et Wou kiai mena une vie errante, pillant les provinces limitrophes de Chine, imitant les Ouighours indépendants dont les chefs étaient TCH'E SIN et NA HIE-TCHO contre lesquels il était d'ailleurs en lutte. Le frère de Wou Kiai, WOU-MO-SE, s'était entendu avec le commissaire chinois T'IEN-TE-KIUN. Na-hie-tcho se soumit à Wou Kiai qui l'envoya faire des incursions au Chan Si, dans lesquelles il fut battu et blessé à Yeou Tcheou par les Chinois. Wou kiai le fit mettre à mort. Wou-mo-se, qui s'était rendu aux Chinois avec plusieurs milliers de Ouighours, fut fait prince

1. Voir YULE, *Cordier's Marco Polo*, I, pp. 286-7.
2. GAUBIL, *T'ang*, p. 386.
3. MAILLA, VI, p. 475.
4. CHAVANNES et PELLIOT, *Un traité manichéen*, p. 247.

du deuxième ordre avec le titre de HOUAI HOUA KIUN, reçut le nom de LI SE-TCHOUNG et s'installa dans un palais à Tch'ang Ngan, où il était arrivé le 14 juillet 842. En 843, le général LIEOU MIEN marcha contre Wou Kiai qui fut mis en fuite par CHE HIOUNG à la tête de trois hordes de Cha T'o, de Tchou Ye et de Tche Fin et reprit la princesse T'ai Houo. Wou Kiai mène désormais une existence misérable jusqu'au jour où il est tué dans l'Altaï en 847 [1]. MAILLA, p. 493, nous dit que Wou Kiai fut tué à l'automne de 846 par son ministre qui mit à sa place son frère WOU NIE ; en 848, les Kirghiz achevèrent la destruction des Ouighours en écrasant les troupes de Wou Nié.

De 840 à 843, les Ouighours restés indépendants de Wou Kiai formèrent deux groupes principaux, l'un à Kan Tcheou (Kan Sou), l'autre, plus important, à Kao Tch'ang, à l'est de Tourfan ; ces derniers sont les TOGHUZ-GHUZ ou TOQUZ OGHUZ, les Ouighours des neuf clans qui formaient le principal groupe des Ouighours de l'Orkhon. « Voici les noms que les Chinois donnaient à ces neuf familles ou Aimaks : Yo-lo-ko, Hou-tou-ko, Kiu-lo-wou, Me-ko-si-ki, A-wou-ti, Ko-sa, Hou-wou-so, Yo-wou-ko, Hi-siè-wou. Outre ces neuf tribus ou hordes, la nation des Ouighours comprenait encore la horde des Pa-si-mi et celle des Karlouks qu'ils avaient subjuguées [2] ». Ces Toquz Oghuz étaient manichéens. « A leur tour, ils reprennent aux Tibétains ce Turkestan chinois que les Tibétains avaient enlevé à l'empire des T'ang ; c'est en grande partie à leur influence qu'il faut sans doute attribuer la « turcisation » du Turkestan chinois qui cesse, dès lors, de parler iranien oriental ou « tokharien [3] ».

En 843, les Kirghiz envoyèrent deux beaux chevaux en présent à l'empereur ; celui-ci, qui avait des projets sur Ngan Si et Pei T'ing, désirait obtenir d'eux des renseignements sur ces régions, mais Li Te-yu le détourna de son

1. CHAVANNES et PELLIOT, *l. c.*, pp. 247-9. — MAILLA, VI, pp. 475, 477, 480.
2. DEVÉRIA, *Insc. de l'Orkhon*, p. XXXVI.
3. CHAVANNES et PELLIOT, *l. c.*, p. 269.

dessein et lui fit renoncer à tout projet nouveau de conquêtes. Deux ans plus tard, le chef des Kirghiz reçut le titre de YU WOU TCH'ENG MING, à cause de sa descendance de Li Ling par Li Kouang.

En 845, Wou Tsoung, poussé par les Tao Che, en particulier par TCHAO KOUEI-TCHEN, approuvé par Li Te-yu, lança un édit de proscription contre les bouddhistes qui comptaient 260.500 bonzes et bonzesses, édit dans lequel furent englobés les sectateurs des religions étrangères, nestoriens, manichéens, etc.; 4.600 temples furent détruits dans les villes et 40.000 dans les campagnes. On ne laissa que deux grandes Bonzeries à chaque Cour du Nord et du Midi, et trente bonzes pour chacune; et dans chaque gouvernement une Bonzerie avec un certain nombre de bonzes[1]. « On régla que les bonzes conservés dans l'empire seraient sous la direction des mandarins qui avaient soin des affaires des pays étrangers, parce que, disait l'ordre de l'empereur, *la religion de Fo est venue du pays des Indes*[2] ».

A la fin de 842, mourait sans enfant, le btsan p'o du Tibet, Ta Mo; la décadence de son pays s'accroît avec les divisions intestines; on nomme btsan p'o le neveu de TCHIN-LI ou TCHIN CHE, sa femme, KIE LI KOU, âgé de trois ans, mais le général LOUN KOUNG JE saccage Wei Tcheou (Koung Tch'ang fou, Chen Si) et défait l'armée royale; le chef victorieux songe à s'emparer de la couronne, mais il redoute la puissance du gouverneur de Chen Tcheou (Si Ning Wei, Chen Si), CHANG PI-PI, et marche contre lui; il se retire, trompé par une ruse habile de son adversaire (843); la lutte entre les deux ennemis continue pendant les années suivantes, cependant l'empereur débarrassé de la crainte des Ouighours songe à reprendre aux Tibétains affaiblis les quatre départements et les dix-huit *tcheou* dont ils s'étaient emparés. En 846, Wou Tsoung envoyait le prince YEN, qu'il nomma gouverneur général, contre le royaume de Tang Hiang dont les gens faisaient

1. HAVRET, *Stèle de Si-ngan-fou*, II, p. 252. — DE GROOT, *Sectarianism*, I, pp. 61 seq.
2. GAUBIL, p. 226.

des incursions continuelles sur les frontières de l'empire (846).

« Le pays de Tang Hiang, nous dit le P. GAUBIL, *T'ang*, p. 443, est entre le Tibet, la province de Se Tch'ouan de Chine, et le pays de Kokonor. Les hordes tartares de ce pays-là étaient indépendantes les unes des autres. C'est la meilleure partie du pays appelé aujourd'hui Si fan ». Une partie des Tang Hiang « pour se soustraire à la domination des Tibétains, s'étaient soumis à la Chine. On leur donna des lieux pour les pâturages dans le pays d'Ortos, et aux territoires de Ning Hia, Ling Tcheou et autres lieux du Chen Si ». La plus puissante des hordes Tang Hiang était celle des T'o pa (ne pas confondre avec les Wei du Nord, d'origine Sien Pi) qui occupa Ning Hia dans la seconde moitié du VIIIe siècle et prit le nom de P'ing Hia pou; leur chef To-pa SE-KOUNG se distingua en aidant le gouvernement impérial à vaincre les rebelles PAN HIUN et HOUANG TCH'AO; il prit le nom de LI et il est l'ancêtre des SI HIA dont nous aurons l'occasion de parler [1]. L'ambassadeur chinois KAO KIU-HOUEI, qui de 938 à 942 se rendit à Khotan, en revenant, trouva établie non loin de Leang Tcheou la tribu des Tang Hiang; Kan Tcheou plus à l'ouest était Ouighour. Tang Hiang.

Malheureusement Wou Tsoung était livré complètement aux Tao Che dont les drogues le rendirent malade et le conduisirent au tombeau à la 3e lune de 846 (22 avril) dans la 33e année de son âge. Les eunuques avaient réussi à lui faire désigner comme gouverneur général de l'empire, LI YI ou LI TCHEN, le treizième fils de l'empereur Hien Tsoung, qui paraissait dépourvu de toute intelligence. L'année précédente, le dénombrement des familles de l'empire qui payaient tribut avait donné le chiffre de 4.955.151, inférieur à celui du recensement opéré cinq années auparavant.

Ce prince qui était monté sur le trône à la faveur d'un ordre supposé de Wou Tsoung, désappointa les eunuques, ses protecteurs, qui ne retrouvèrent pas sous son règne l'influence qu'ils avaient possédée sous ses prédécesseurs, Siouen Tsoung.

1. GAUBIL, *l. c.*, pp. 366-7. — E. CHAVANNES, *Insc. Bonin*, p. 205 note.

tout en gardant assez de puissance pour faire avorter les desseins que l'empereur méditait contre eux.

Siouen Tsoung renvoya le ministre Li Te-yu (il mourut en exil à K'ioung Tcheou, dans l'île de Haï Nan, à la 11e lune de 849), auquel il donna pour successeur Tsou Youen-che, disgracié en 848, et remplacé par Tcheou Tche qui, cette même année, fut congédié et envoyé comme gouverneur à Toung Tch'ouan.

Au Tibet, Loun Koung-je, profitant de la mort de Wou Tsoung, marcha contre la Chine avec les Tang Hiang et les débris des Ouighours, mais il fut écrasé à Yen Tcheou par Wang Tsai envoyé par l'empereur (847). Cependant la lutte continue; Youen Tcheou, Ngan Lo Tcheou et le fort de Siao Kouan sont enlevés par les généraux chinois Kang Ki-joung, Tchou Chou-ming et Tchang Kiun-siou; les Tibétains perdent tout le pays de Ho Houang, c'est-à-dire la partie occidentale du Chen Si près du Houang Ho (849) qu'ils possédaient depuis 759. Cependant Loun Koung-je battait Chang Pi-pi, mais abandonné par ses troupes à cause de sa dureté, il se rend à la Cour et après avoir vainement tenté de se faire nommer gouverneur du Ho Wei, il se réfugie à Kouo Tcheou, au sud ouest de Si Ning, avec 300 hommes (851). A la onzième lune les Tartares de Cha Tcheou se déclarèrent sujets de l'empire.

Siouen Tsoung, après avoir fait périr Tchao Kouei-tchen et dix autres bonzes taoïstes, malheureusement, se laissa séduire comme son prédécesseur par les fallacieuses rêveries des Tao Che et la drogue de l'immortalité le conduisit au tombeau la 8e lune (10 septembre) de 859, à l'âge de 50 ans. Doué d'une grande mémoire, musicien, « Siouen Tsoung était un prince fort éclairé et décisif dans les affaires; d'une justice exacte dans les châtiments, il n'avait égard, ni au rang de la personne, ni aux prières, pour adoucir la rigueur des lois [1] ». Il a été surnommé le petit T'ai Tsoung; son fils aîné, Li Tsouei, le remplaça sur le trône; l'empereur lui préférait son troisième fils.

Yi Tsoung. Le début du nouveau règne fut signalé par la révolte

1. Mailla, VI, p. 508.

d'un certain KIEOU FOU dans le Tche Kiang qui battit les troupes impériales et s'empara de Siang Chan, près de Ning Po; on envoya contre lui WANG CHE qui venait de se signaler dans le Ngan Nan; ce général, grâce à d'habiles manœuvres, enferma les rebelles dans Yen Tcheou, et Kieou Fou et son lieutenant LIEOU WANG faits prisonniers le 13 juillet, furent mis à mort (860).

Des difficultés allaient surgir dans le Nan Tchao. Le prince Yi-meou-sin étant mort en 808 eut pour successeurs SIN-KO-K'IOUEN qui reçut de l'empereur un sceau en or en signe d'investiture et mourut l'année suivante, K'IOUEN LOUNG-CHING, assassiné en 816 par WANG TS'O-TIEN, K'IOUEN-LI-CHENG, FOUNG YEOU (829). Ce dernier, en 832, pour repousser les incursions venues du Se Tch'ouan, marcha contre Tch'eng Tou où il fut repoussé; il fit également campagne au Tong King; il fut remplacé en 860 par son fils CHE LOUNG qui prit comme ministre Wang Ts'o-tien, l'assassin de K'iouen-loung-ching, qui fut tué par le général TOUAN TSOUNG-PANG qui revenait victorieux de Birmanie.

« En 861, l'empereur Yi Tsoung refusa d'accorder l'investiture au jeune roi sous prétexte que dans l'appellatif de ce dernier se trouvait un caractère (signe idéographique) du nom de l'empereur. Pour se venger de ce refus, Che Loung se nomma HOUANG TI et, à l'exemple des monarques chinois, donna son nom aux années de son règne et celui de Ta Li à sa dynastie [1] ».

Che-Loung, irrité, envahit le Tong King en possession des Chinois depuis la chute de la dynastie de Ly qui avait régné de 541 à 603 et vint mettre le siège devant Kiao Tche (Ha noï) défendu pendant deux mois par le général TS'AI SI (Thai tâp); celui-ci après une sortie malheureuse se noya dans le fleuve; la ville prise par Che Loung (29 janvier 863) fut pillée; les Chinois avaient perdu plus de 40.000 hommes. Le vainqueur laissa une garnison de 20.000 hommes, confia l'administration à DU'O'NG-TU' TAN et DOAN-TÙ-THIEN (863) et rentra dans ses États. Sous les T'ang (Du'o'ng)

1. ROCHER, *T'oung Pao*, X, p. 123.

(679) le Tong King avait été érigé en « Do-hô-phu, capitale et chef-lieu, ayant sous son gouvernement 13 Châu (territoire d'Annam), plus de 40 Chau à l'étranger. » C'est alors qu'apparaît le nom de Ngan Nan (Annam) qui remplace la commanderie de Kiao Tche, des Han. « Les 13 Châu étaient contraints de payer à l'empereur de Chine les tributs suivants : de l'or, de l'argent, de petites bananes (Chuôi-cau), des écailles ou des peaux de chiens de mer, du fiel de serpents boas, des plumes de martins-pêcheurs, de l'écaille, de l'huile de Tô-hap (balsamum), du bois d'aigle (calamba), des parfums, des cardamomes, des rotins, des bambous à fleurs, de l'écaille de tortue (con-trâng-bông), de la gomme-gutte, de la cire blanche, des queues de paons, des défenses d'éléphants, des cornes de rhinocéros, de la soie transparente de différentes espèces en pièces, de l'étoffe de coton de Triêu hà et diverses substances minérales [1] ».

L'année suivante (864), Che Loung à la tête de 60.000 hommes marcha sur Young Tcheou (Nan Ning) dans le Kouang Si, toutefois, l'armée impériale commandée par KANG TCHENG-HIUN l'obligea à lever le siège de la place mais ne le poursuivit pas dans sa retraite. Kang fut remplacé à la tête des troupes par un homme plus énergique, KAO P'IEN, qui conduisit vigoureusement la campagne du Ngan-Nan, reprit à la dixième lune de 866, Kiao Tche dont il fut nommé gouverneur général et obligea Che Loung à rentrer dans ses États après avoir perdu 30.000 hommes. La route du Yun Nan au Tong King, impraticable pendant la puissance du Nan Tchao, fut rouverte et ne fut plus jamais fermée. L'Annam était pacifié et l'empereur changea son nom en celui de Tinh-hâi-quân. Précédemment (768) l'empereur avait rendu son nom à l'Annam qui avait été modifié en Trân-nam. Kao Pien fit construire dans la province de Kiao Tche la citadelle de Daï la, comprenant 400.000 palais, maisons et casernes. « Kao Pien était magicien. On dit qu'il fit venir la foudre pour démolir les écueils et les rochers dans les lits des fleuves, pour détruire les veines

1. TRU'O'NG-VINH-KY, I, p. 34.

du dragon; c'est pour ce motif qu'on dit du fleuve Trà-khuc, dont le courant est trouble, que c'est le sang du dragon qui a été foudroyé par magie de Kao P'ien [1] ».

En 869, Che Loung envoya à la Cour des T'ang un ambassadeur qui fut assassiné au Se Tch'ouan par Li Che-wang, gouverneur de Ting Pien; quoique celui-ci ait été remplacé immédiatement par Teou Poung, le roi de Nan Tchao furieux envahit le Se Tch'ouan, traversa le Ta Tou ho; repoussé par le commandant de la région de Houang King, il recommença l'attaque, fut victorieux à son tour, s'empara de Kia Tcheou (Kia T'ing), défit Teou Poung, prit Li Tcheou et Ya Tcheou et mit le siège devant Tch'eng Tou, mais Kao P'ien, gouverneur de Si Tch'ouan, arriva avec de nombreuses troupes, et l'obligea à rentrer dans ses États, après lui avoir tué beaucoup de monde (875). Che Loung mourut à la 2e lune de 878 « après avoir fatigué son peuple par ses prises d'armes continuelles et ruiné ses Etats pour faire la guerre à la Chine [2] ». Son fils Loung Chun ou Fa, âgé de 17 ans, lui succéda, et s'empressa de conclure la paix avec la Chine. En 880, il demanda la main d'une princesse chinoise et sa demande fut agréée; mais le mariage n'eut pas lieu par suite de l'assassinat des trois ministres envoyés de Nan Tchao en Chine pour chercher la princesse An Houa-tchang; la faiblesse de Fa laissa ce crime impuni; privé de ses principaux conseillers, il abandonna les affaires pour se livrer aux plaisirs; il fut assassiné en 897 par Yang Ting, un de ses ministres. Fa fut remplacé par son fils Chun Houa-tcheng qui fit massacrer tous les membres de la famille de Yang Ting (899); ce prince mourut en 903 laissant le trône à son fils, âgé de huit mois, Ye Che, qui fut étouffé par le ministre Tcheng Mai-se qui mit ainsi fin à la famille de Moung Che qui régnait au Yun Nan depuis environ huit siècles [3].

A la fin de la guerre avec le Nan Tchao, on eut à réprimer une révolte militaire; des troupes du Kiang Nan

1. Tru'o'ng-vĭnh-Ky, *Hist. annamite*, I, pp. 40-41.
2. Rocher, p. 124.
4. *Ibid.*, p. 126.

envoyées au Ngan Nan et retenues trop longtemps dans ce pays se révoltèrent, retournèrent chez elles et, malgré une amnistie, marchèrent avec POUNG HIUN à leur tête sur Sou Tcheou dont ils s'emparèrent, mettant en fuite le général TSOUEI YEN-TCHENG qui se réfugia à Siu Tcheou où il fut capturé. Kang Tchang-hiun, envoyé avec des contingents Cha T'o contre les rebelles, les met en déroute dans deux rencontres, Siu Tcheou se rend et Poung Hiun, malgré sa grande bravoure, est tué dans une nouvelle bataille (869).

Cependant Yi Tsoung se plongeait dans les plaisirs et dans les superstitions; il entretenait plus de cinq cents comédiens; un de ses musiciens, LI KO-KI fut nommé capitaine des gardes (867). L'empereur, âgé de 31 ans, mourut à la 7e lune (15 août) de 873, laissant le trône à son cinquième fils, Li YEN, qui n'avait que douze ans.

Hi Tsoung.

Yi Tsoung avait laissé l'empire dans le plus triste état; le trésor était épuisé par de folles dépenses, l'administration était complètement désorganisée; le nouvel empereur, un enfant, ne fut qu'un jouet entre les mains des Grands et des eunuques en lutte les uns contre les autres; LIEOU TCHEOU, homme intègre, originaire du Hou kouang, fut nommé premier ministre par l'influence des premiers malgré l'hostilité des eunuques, cause de sa première disgrâce; il fut supprimé : l'eunuque LIEOU YE l'empoisonna dans un dîner (15 sept. 874)). D'un eunuque, officier subalterne attaché aux écuries impériales, Hi Tsoung fit de TIEN LING-TSEU un chef du conseil privé.

Cependant, le mécontentement était universel, grâce à la disette et à la mauvaise administration; des révoltes éclatent de toutes parts; les troupes sont mal payées; des officiers mal récompensés pour les services qu'ils avaient rendus dans la campagne contre Poung hiun, pillent les armes des arsenaux, mettent à sac Sou Tcheou et Tchang Tcheou, dans le Kiang Nan, descendent en bateau la côte du Tche Kiang et dévastent le sud du Fou Kien.

WANG SIEN-TCHE se met à la tête des mécontents à Tch'ang wan, dans le fou de Tai Ming, Tche Li, et rejoint

par CHANG KIUN-TCHANG, il s'empare de Po Tcheou (dans le fou de Tang Tchang), de Tsao Tcheou (dans le fou de Yen Tcheou, Chan Toung) et bat SIUEÏ TSOUNG, gouverneur de T'ien Ping, qui marchait contre lui. Allié à un autre mécontent, HOUANG TCH'AO, originaire de Tso Tcheou, dans le Chan Toung, habile à tirer de l'arc, mais ayant échoué dans les examens du doctorat, Wang attaque Yi Tcheou, dans le Chan Toung, mais le gouverneur de P'ing Lou, SOUNG WEI, l'oblige à fuir dans le Ho Nan (876) où le rebelle s'empare de Ju Tcheou (Siang Tch'eng hien, dans le fou de K'ai Foung) et Yang Wou (Tang Hien dans le fou de Nan Yang, Ho Nan) (875). Wang attaque ensuite Teng Tcheou et Tang Tcheou; Soung Wei est remplacé par TCHANG TSEU-NIEN et LI TCHO. Wang, passé dans le Hou Kouang, se laisse séduire par l'appât d'un emploi considérable, après avoir été bien accueilli par le commandant de Ki Tcheou, PEI WOU ; poussé par Houang Tch'ao, il laisse ses troupes piller Ki Tcheou, marche vers le nord et, de concert avec Chang Kiun-tchang, s'empare de Ngo Tsieou (Wou Tch'ang fou du Hou Kouang) tandis que Houang Tch'ao capture Yun Tcheou (876).

Vainement Wang Sien-tche et Houang Tch'ao tentent d'assiéger Soung Tcheou où était enfermé Soung Wei; malgré leur défaite par Tchang Tseu-nien, ils prennent et pillent Ngan Tcheou (Te Ngan fou, Hou Kouang). Sur le conseil de YANG FOU-KOUANG (877), Wang envoie Chang Kiun-tchang à la Cour pour offrir sa soumission, mais ce dernier pris par Soung Wei est mis à mort. Wang Sien-tche se sépare de Houang Tch'ao, fuit du côté de Houang Mei ; battu dans deux actions, il est tué dans la seconde par TSENG YOUEN-YU qui le fait décapiter (878).

Un autre rebelle, WANG YING, vient du Fou Kien au Tche Kiang et s'empare de Ming Tcheou (Ning Po) et de Tai Tcheou, mais il est tué par LIEOU KIU-JOUNG, un de ses officiers, et sa mort met fin au mouvement (877).

La mauvaise administration causant une grande misère dans le peuple allait déterminer une nouvelle et plus importante rébellion à T'aï Toung dont la garnison,

s'étant révoltée, prit pour chef LI K'O-YOUNG, fils du tartare LI KOUEI-TCHANG, commandant la cavalerie des Cha T'o au sud de Kouei Houa tch'eng (878). Li K'o-young, qui était à Yu Tcheou, marcha sur Yun Tcheou (T'aï Toung, du Chan Si) avec 10.000 hommes, mit à mort l'inspecteur TOUAN WEN-TCHU et demanda à la Cour sa place qui lui fut d'abord refusée puis accordée sur les instances de Li Kouei-tchang resté fidèle (878).

Après la mort de Wang Sien-tche CHANG YANG réunit ses troupes et rejoignit Houang Tch'ao qui prit le titre de *Tchoung T'ien Ta Tsiang-kiun*, c'est-à-dire *grand général qui emporte le Ciel*. Houang Tch'ao s'empare de Yi Tcheou et de Po Tcheou, ravage Soung Tcheou et Pien Tcheou (K'ai Foung), puis, descendant vers le sud, capture Houang Tcheou, dans le Kiang Si, Kien Tcheou (Kan Tcheou), Ki Tcheou (Ki Ngan Fou), Jao Tcheou, Sin Tcheou (Kouang Sin fou, Kiang Si) et, pour s'ouvrir une route au Tche Kiang, assiège Siouen Tcheou, dont il est obligé par WANG MING de lever le siège; il passe alors au Tche Kiang où il reviendra après une incursion au Fou Kien où il prend Fou Tcheou (878); Kao P'ien, nommé Commandant général dans le Kiang Nan, arrivé du Se Tch'ouan le bat et l'oblige à fuir au Kouang Nan (Kouang Toung) dont il demande à être gouverneur général; on ne lui donne qu'un poste secondaire. Furieux, Houang Tch'ao s'empare de Kouang Tcheou, où il fait un grand butin, fait prisonnier le gouverneur LI TIAO mis à mort peu après pour avoir refusé d'écrire à l'empereur en sa faveur. Le marchand mahométan ABOU ZEYD AL HASSAN, de Siraf, dans sa relation raconte la prise de Canton par Houang Tch'ao que RENAUDOT (*Anciennes relations*, p. 51) appelle BAICHU (mauvaise prononciation de PA TCHOU, petit prince) et LANGLÈS (*Chaîne des Chroniques*, p. 63) BANSCHOUA; celui-ci « s'étant rendu maistre de la ville, fit passer au fil de l'épée tous les habitans. Des personnes bien informées des affaires de la Chine, assurent que sans compter les Chinois qu'il fit massacrer à cette occasion, il prit six vingt mille Mahométans, Juifs, Chrestiens, ou Parsis, qui demeuroient dans

la ville pour leur négoce. On a sçu exactement le nombre de ceux de ces quatre Religions, qui périrent alors, parce que les Chinois sont fort soigneux de les compter. Il fit aussi couper tous les meuriers et presque tous les autres arbres; nous parlons de meuriers en particulier : parce que les Chinois préparent leurs feuilles avec grand soin pour les vers à soye, afin qu'ils s'y attachent pour travailler. Ce ravage est cause que la soye a manqué, & le commerce qui s'en faisait dans les païs soumis aux Arabes, est entièrement cessé. » Renaudot avait placé la date de la prise de Canton à 877 de J.-C., et Langlès à 878; GAUBIL, *l. c.*, p. 271, la fixe à 879, 266 de l'hégire; il ajoute que « ce que dit la relation arabe de 120.000 Mahométans, Juifs, Chrétiens, Perses, massacrés dans la ville, lui paraît une exagération trop forte; l'histoire chinoise ne dit pas que les habitans furent passés au fil de l'épée, et il n'est pas croyable que les Chinois eussent permis qu'un si grand nombre d'étrangers se trouvassent dans la ville ». Mais les troupes de Houang Tch'ao sont décimées par la maladie : il abandonne le Kouang Nan, marche sur Kouei Tcheou (Kouei Lin) et s'empare de Tan Tcheou (Tch'ang Cha du Hou Kouang) à la barbe de LI HI, arrière petit-fils du général Li Ching, « beau parleur, mais sans talent pour la guerre »[1], à la tête de 50.000 hommes, qui n'intervient pas (879).

Houang Tcha'o envoie Chang Yang vers Kiang LING que WANG TO laisse à la garde de LIEOU-HAN-HOUNG, tandis que lui-même se dirige avec l'armée impériale vers Siang Yang; Lieou trahissant la confiance de son chef, pille la ville de Kiang Ling et rejoint les rebelles. Houang Tch'ao marche sur Siang Yang, mais le commandant des troupes de la région, LIEOU KIU-JOUNG, uni au gouverneur du Kiang Si, TSAO TSIOUEN-TCHENG, écrase à King Men le rebelle obligé de repasser le Kiang sans être poursuivi avec les débris de son armée, et qui, malgré sa défaite, dévaste les faubourgs de Wou Tch'ang, capitale du Hou Kouang, s'empare de Ngo Tcheou et de tout le Kiang Si ; bientôt

1. GAUBIL, p. 270 *n*.

une force de 200.000 hommes était reconstituée par Houang Tch'ao (879).

Une autre révolte allait donner encore de plus vives inquiétudes à la Cour des T'ang : celle du Turk Li-K'o-young et de Li Kouei-tchang, que rendait redoutables leur voisinage avec les Tartares dont ils descendaient et dont ils pouvaient facilement recevoir de puissants secours [1].

Craignant le fils plus que le père, on avait empêché le premier de s'emparer de Yun Tchoung et pour se concilier le second on lui avait confié le gouvernement de Taï Tsoung, mais Li Kouei-tchang, irrité du manque de confiance qu'on lui témoignait alors qu'il s'était engagé de maintenir son fils dans l'obéissance, tua l'agent qui lui apportait sa nomination qu'il refusa, rejoignit Li K'o-young, s'empara de la ville de Ning Wou (120 li S. de Sou Tcheou de Tai Toung) et chassa les troupes impériales de Ko lan tcheou; Li Kiun, gouverneur du Ho Toung, marcha contre les deux Li, mais il fut battu et perdit la vie dans l'action (880) [2]. Les Cha T'o, poursuivant leurs avantages, pillent les environs de Hin Tcheou et de Tai Tcheou et s'avancent vers T'ai Youen Fou, Chan Si (880). Li Tchou, petit-fils du général Li Tcheng, vient près de Tai Tcheou (Chen Si) se concerter avec Li Ko-kiu, gouverneur de Yen Tcheou, et He-lien-to, général des T'ou You Houen, au service de la Chine. Sur la demande de ce dernier, auquel il avait des obligations, Kao Wen-tsi auquel Li K'o-young avait confié la garde de Sou Tcheou livre cette place à Li Tchou [3]. D'autre part, Li Ko-kiu tue 17.000 hommes à Li K'o-young qui se réfugie dans le royaume des Ta Tche, constitué par une horde de Tartares appelée Mo ho, venue du nord de la Corée, et qui s'était établie, au VIIIe siècle, devant la poussée des K'itan, près de la montagne Yin Chan, au nord-ouest de Kouei Houa tch'eng. Li Tchou et He-lien-to assiègent Li Kouei-tchang dans Yu Tcheou; le rebelle livre

1. Mailla, VI, p. 544.
2. *Ibid.*, pp. 544-5.
3. *Ibid.*, p. 545.

bataille, est défait, et obligé de fuir avec sa famille près de Li K'o-young [1]. Les Ta Tche refusèrent de livrer aux Chinois les deux chefs turks. Les Ta Tche ou Mo ho du Yin Chan, tributaires des Chinois et des Houei Hou, sont les ancêtres des Mongols de Tchinguiz Khan. « Les hordes restées au nord du Leao Toung étaient connues sous le nom de Tartares Mo-ko-Pou-hai [2] ».

Pendant ce temps l'empereur se livrait aux plaisirs : « il était peu touché des maux de l'empire, et l'eunuque TIEN LING-TSEU gouvernait presque despotiquement, mais sans talent et en mécontentant tout le monde [3] ». « Hi Tsoung était un prince adroit à tirer de la flèche à pied et à cheval; il maniait fort bien la pique et le sabre, et savait tous les exercices militaires : personne ne l'égalait dans la musique. Il aimait les différents jeux, et surtout celui du ballon : les combats des coqs étaient son divertissement favori et il y passait une partie de la journée [4] ».

Cependant Houang Tch'ao passait le Kiang, près de T'ai P'ing fou (Kiang Nan), puis le Houai Ho , occupait sans résistance (22 déc. 880) Lo Yang, la Cour orientale, forçait la passe de Toung kouan (6 janvier) malgré la bravoure de TSI KE-YANG, et poussait jusqu'à la capitale Tch'ang Ngan dans laquelle il pénétrait, tandis que l'empereur avec la famille impériale, escorté de cinq cents cavaliers, fuyait dans la nuit du 9 au 10 janvier vers Foung Siang fou, où il arrivait le 15 janvier; laissant carte banche au gouverneur de cette ville TCHENG TIEN, il se sauva à Hing Youen, sous prétexte de réunir des troupes.

La capitale était livrée au pillage. « Après avoir fait mourir tous ceux de la famille impériale qui étaient à Tch'ang Ngan, Houang Tch'ao entra dans le palais, où il se fit proclamer (15 janvier) empereur de la Chine, du titre de T'SI, qu'il donna à sa dynastie, déclarant tous les mandarins, depuis le 3e ordre en haut, privés des emplois qu'ils

1. MAILLA, VI, p. 546.
2. Voir p. 465.
3. GAUBIL, p. 272.
4. MAILLA, VI, p. 544.

avaient eus sous les T'ang, et laissant en place tous ceux du 4e ordre en bas : il fit encore mourir plusieurs officiers et beaucoup d'autres personnes, qui aimèrent mieux perdre la vie que de le reconnaître (880) [1] ».

Les partisans des T'ang organisaient la résistance contre l'usurpateur. Tcheng Tien, à Foung Siang, WANG TCHOUNG-JOUNG dans le Ho Tchoung, réunissaient des troupes; Houang Tch'ao envoya contre ce dernier son général TCHOU WEN, originaire de Koue Te fou, Ho Nan, futur fondateur de la dynastie des Leang qui remplaça celle des T'ang : « c'était un bon officier, mais fourbe et ayant un mauvais cœur. Il était d'une famille fort pauvre, et il se poussa à la suite de Houang Tch'ao [2] ». Wang lui enleva quarante grandes barques chargées d'armes et de munitions; après ce brillant fait d'armes, Wang Tchoung-joung ayant rejoint WANG TCHOU-TSOUN alla camper au nord de la rivière Wei Chouei. Pendant ce temps, l'empereur sur les instances de TCHEN KING-SIOUEN, gouverneur du Si Tch'ouan, partit pour Hang Tchoung fou (21 janvier), s'installa à Tch'eng Tou (2 mars 881) et nomma TCHENG TIEN « très zélé, bon sujet, d'une grande prudence, et plein de courage [3] », comme généralissime, avec le gouverneur de K'ing Youen (P'ing Leang fou, Chen Si), TCHENG TSOUNG-CHOU comme lieutenant (881). Houang Tch'ao envoya Chang Yang, son principal général, avec 50.000 hommes pour occuper Foung Siang, mais les troupes rebelles surprises dans une embuscade près de Loung Wei par TANG HOUNG-FOU, dépêché par Tcheng Tien perdirent plus de 20.000 hommes.

Sur le conseil de l'inspecteur général des troupes de la frontière du Chan Si, l'eunuque TCHEN KING-SE, l'empereur envoya l'officier Cha T'o Li YEOU-KIEN avec 500 cavaliers au pays des Ta Che porter leur grâce à son frère aîné LI Kouei-tchang et à son neveu Li K'o-young; ce dernier reconnaissant leva 10.000 hommes chez les Ta Che et vola au secours de l'empire; « ce général turk ne savait ce que

1. MAILLA, VI, p. 550.
2. GAUBIL, p. 279.
3. *Ibid.*

c'était que flatter et dissimuler; il avait un grand fonds de probité et d'honneur ». Les généraux impériaux pressaient si fortement Tch'ang Ngan que Houang Tch'ao fut obligé de fuir de cette ville (mai 881); les troupes impériales pénétrèrent dans la capitale, mais pendant qu'elles se livraient au pillage, elles furent surprises par les officiers du rebelle, TCHENG TCHOUNG-TCHOU et TANG HOUNG-FOU furent tués et Houang Tch'ao, rentré à Tch'ang Ngan, fit massacrer les habitants.

Tcheng Tien remet le gouvernement de Foung Siang à LI TCHANG-YEN, qui avait succédé à Tang Houng-fou comme général de la cavalerie, et se rend à la Cour. Le ministre Wang To prend le commandement des troupes de Tcheng Tien et de Kao P'ien qui ne voulait pas se mettre en campagne; d'où fureur de Kao P'ien qui se laisse dépouiller de toute autorité par trois Tao Che qui lui inspiraient une aveugle confiance et le rendirent la risée de l'empire; il ne lui resta qu'un emploi à Yang Tcheou du Kiang Nan (janvier 882). Arrivé à Foung Siang, Wang To réunit les troupes qu'il envoie vers Tch'ang Ngan où Houang Tch'ao, investi dès la quatrième lune, ne peut envoyer des ordres au delà de Houa Tcheou et de Toung Tcheou; mais le commandant de Houa Tcheou, Tchou Wen, remet cette place à Wang To qui lui en laisse le gouvernement (882); Tchou Wen prit alors le nom de TCHOU TSOUEN-TCHOUNG, et à la 7e lune de 883, il fut fait gouverneur de K'ai Foung.

Appelé par Wang To, Li K'o-young, alors âgé de vingt-huit ans, fils de Li Kouei tchang, dont Abou Zeyd fait un roi de Tagazgaz dans le Turkestan, arrive de T'ai Toung fou avec des troupes fraîches, bat et tue HOUANG KOUE, frère de Houang Tch'ao, aux portes de Tch'ang Ngan, à la première lune de 883. L'eunuque Tien Ling-tseu attribue cette victoire à la bravoure des seuls Cha T'o et fait déposséder de son commandement Wang To, qui est nommé gouverneur de Yi Tcheng (Yang Tcheou, Kiang Nan). Li K'o-young poursuit ses succès, livrant trois combats en un jour à Wei Nan, à l'ouest de Tch'ang Ngan; Houang Tch'ao ayant incendié son palais, prend la fuite

vers le Ho Nan. Li K'o-young entre dans la capitale et est nommé ministre d'État (883).

Houang Tch'ao n'a pas renoncé à la lutte; il envoie MOUNG KAI s'emparer de TCHAO TCHEOU, gouverneur de Tch'en Tcheou, dans la région de K'ai foung; battu par le gouverneur de Tch'en Tcheou, il a la tête tranchée. Houang Tch'ao met alors le blocus devant Tch'en Tcheou; au bout d'un an, Li K'o-young à la tête de 50.000 hommes l'oblige à lever le siège, tue 10.000 hommes à Chang Yang qui se soumet à l'empire; Houang Tch'ao, réduit aux abois à Hia kieou, près de Tsi ning tcheou, dans le Chan Toung, se suicida le 13 juillet 884, et sa tête fut coupée; toute sa famille fut mise à mort.

La mort de ce grand rebelle, après dix ans de lutte (875-884) ne mettait malheureusement pas fin aux troubles intérieurs. « L'empire n'avait point encore été dans une si grande agitation depuis que la dynastie des T'ang subsistait. Les gouverneurs, affectant l'indépendance, vidaient leurs différends par la voie des armes, sans respecter les ordres de l'empereur; plusieurs même cherchèrent à profiter de ces troubles pour s'élever jusqu'au trône (885) [1] ».

TSIN TSOUNG-KIEN, à la 3e lune de 885, prend le titre d'empereur dans le Ho Nan dont il était originaire, étant né à Jou Ning fou, met tout à feu et à sang, et commande à WANG SIOU, gouverneur de Kouang Tcheou (Ho Nan) de lui payer les tributs dus à l'empire; Tsin marche contre lui à la tête de ses troupes, mais Wang Siou, imitant son exemple, à la tête de 5.000 hommes qu'il tire de Cheou Tcheou et de Kouang Tcheou, passe le Kiang et saccage tout sur son passage. Il s'empare, dans le Fou kien, de T'ing Tcheou et de Tch'ang Tcheou qu'il ne peut garder longtemps, car un de ses officiers, WANG TCH'AO, le prend dans une embuscade près de Ngan Nan (Fou Kien) et se fait nommer général par les troupes. Wang Tch'ao renonce au projet de retourner à Kouang Tcheou et met le siège devant Ts'iouen Tcheou dont le gouverneur, LEAO YEN-JO, pressurait le peuple; il s'empare de la ville, fait sa soumission

1. MAILLA, VI, p. 565.

à l'empereur, qui le récompense de sa fidélité en le nommant lui-même gouverneur de la place dont il s'est rendu maître; Wang Siou, rongé de jalousie et de chagrin, se suicide (885) [1].

Sauf Tch'en Tcheou et Jou Ning Tcheou défendus par Tchao Tcheou, gouverneur de cette dernière ville, Tsin Tsoung-kien dévaste le Ho Nan. Au fond, la mauvaise administration de Tien Ling-tseu était la cause du mécontentement général; l'empereur, saisi de plaintes nombreuses, s'en rendait compte, mais n'étant plus le maître de la situation, maintenait en place l'homme qui le compromettait. Parmi ceux qui avaient fait entendre leur voix se trouvait WANG TCHOUNG-JOUNG, d'une grande famille de T'ai Youen, le gouverneur du Ho Tchoung, à P'ou Tcheou, qui avait rendu des services signalés à l'empire : TIEN LING-TSEU, qui d'ailleurs convoitait l'administration des salines de cette région, n'hésita pas à le traiter en rebelle et à envoyer contre lui TCHOU MEI et LI TCHANG-FOU (885), qui devaient agir avec Tchou Wen. Wang réclama l'aide de Li K'o-young, ennemi de Tchou Wen, et demanda à l'empereur la mort de Tien Ling-tseu, de Tchou Mei et de Li Tchang-fou qui lui fut refusée; au contraire une armée de 30.000 hommes sous la conduite des deux derniers arrive à Cha Youen, au sud de Tchao Yi hien de Si Ngan fou, mais Li K'o-young chasse devant lui Tchou Mei jusqu'à Tch'ang Ngan d'où Tien Ling-tseu en hâte conduit l'empereur à Foung Siang. Li entre dans la capitale où ses soldats incendient le palais impérial.

L'empire était dans un triste état. « Le feu de la rébellion était dans les provinces de Kiang Si, Hou Kouang, Kiang Nan, Tche Kiang, Fou Kien, Ho Nan; les gouverneurs du Pe Tche-li et du Chan Toung étaient devenus presque indépendants; les revenus du Chan Si étaient employés par Wang Tchoung-joung et Li K'o-young à l'entretien des armées, ce qui restait fidèle dans l'empire était épuisé et ne pouvait que faiblement secourir l'empereur; d'ailleurs, on était dégoûté [2] ».

1. MAILLA, VI, p. 567.
2. GAUBIL, p. 292,

Li K'o-young se met en route pour reprendre le Ho Tchoung; il engage l'empereur à revenir dans sa capitale et à ordonner le procès de Tien Ling-tseu, mais celui-ci qui redoute la faiblesse de Hi Tsoung, l'enlève par surprise et le conduit à Pao Ki dans le Foung Siang fou; la conduite de l'eunuque irrite tout le monde : Tchou Mei et Li Tchang-fou cherchent à se réconcilier avec Wang Tchoung-joung et Li K'o-young, gouverneur général à T'ai youen; sur la demande du ministre Siao Keou, Tchou Mei à la tête de 5.000 hommes marche jusqu'à Foung Siang pour arrêter Tien Ling-tseu et faire revenir l'empereur (886). Apprenant l'approche de l'ennemi, Tien avec une escorte de 500 gardes commandée par Wang Kien, conduit l'empereur de Pao Ki, à travers le Ta San ling au sud de Pao Ki hien, jusqu'à Han Tchoung fou (24 avril 886); Tchou Mei qui le poursuit essaie de forcer la passe mais il est repoussé et retourne à Foung Siang accompagné du prince LI YUN, petit-fils à la troisième génération de l'empereur Sou Tsoung [1].

Tchou Mei voyant l'impossibilité d'arracher Hi Tsoung aux mains de Tien Ling-tseu fit proclamer le prince Li Yun, Protecteur ou Régent de l'Empire avec pouvoirs impériaux et le ramena à Tch'ang Ngan pour y exercer le pouvoir [2]. Arrivé dans la capitale, Tchou Mei assuma le titre de premier ministre, distribua les emplois à ses créatures et pressa Li Yun de prendre le titre d'empereur; le résultat des mesures prises par Tchou Mei fut d'amener les gouverneurs de provinces à payer leurs redevances à Tch'ang Ngan, ce qui causa bientôt une véritable disette à Hing Youen où résidait l'empereur; sur le conseil de TOU JAN-NENG, Hi Tsoung fit appel à Wang Tchoung-joung qui demanda la permission de lever des troupes contre Tchou Mei. Li Yun ayant prévenu Wang que Hi Tsoung était mort et qu'il avait été élu empereur à sa place, Wang et Li K'o-young avertirent la Cour de Hing Youen et YANG CHEOU-LEANG, du Kouang Tchoung, fut envoyé les rejoindre avec 20.000 hommes pour marcher contre Tchou Mei

1. MAILLA, VI, p. 571.
2. *Ibid.*, p. 573.

et son fantôme de souverain. Sur ces entrefaites, un lieutenant de Tchou Mei, Wang Hing-yu, voyant que les affaires prenaient une mauvaise tournure pour son chef, se rendit à Tch'ang Ngan avec plusieurs de ses camarades et massacra Tchou Mei et ses partisans en grand nombre (9 janvier 887). D'autre part, l'usurpateur Li Yun ayant fui de Tch'ang Ngan pour le Ho Tchoung, à P'ou tcheou, fut rejoint par Wang Tchoung-joung, qui le fit décapiter avec son escorte et envoya sa tête à l'empereur. A la 6e lune de cette même année, les troupes de Chan Si se révoltèrent à P'ou Tcheou contre le gouverneur Wang Tchoung-joung qui perdit la vie dans la bagarre. Hi Tsoung accorda le gouvernement de Tsing Nan à Wang Hing-yu et celui de Wou Ting à Li Meou-tcheng, tandis qu'il récompensait ceux qui avaient pris part à la répression de la rébellion de Tchou Mei. En outre, il nommait Yang Cheou-leang gouverneur général des Provinces occidentales et exilait à Touan Tcheou, l'eunuque Tien Ling-tseu qui réussit à échapper à cette peine. Il devait être mis à mort, avec son frère, le 26 avril 893, par Wang Kien, gouverneur de Tch'eng Tou, au moment où il menait de nouvelles intrigues. Li Tchang-nfou, qui avait eu l'habileté de se brouiller en temps opportun avec Tchou Mei, avait fait réparer le palais de Tch'ang Ngan dont l'empereur reprit possession (3e lune 887) [1].

Cependant Tsin Tsoung-kien continuait ses brigandages dans le Ho Nan et le Chan Toung et il fait le siège de Pien Tcheou, commandé par Tchou Wen qui fait revenir par Tchou Tcheou en dix jours, des provinces voisines, 10.000 hommes de Tseu Tcheou et de Ts'ing Tcheou, du Chan Toung, avec 1.000 chevaux; grâce à ces secours, Tchou Wen défait Tsin Tsoung-kien dont les troupes abandonnent la garde des différentes villes qui leur avait été confiée. Tchou Wen, toutefois, échoua en essayant de s'emparer de Yen Tcheou et de Yun Tcheou (887).

Pour essayer de réparer les désastres causés par Tsin Tsoung-kien, l'empereur envoya Li Han-tche et Tchang Tsiouen-yi au Ho Nan; la conduite de Tchang Tsiouen-

1. Mailla, VI, p. 575.

yi à Lo Yang fut remarquable : il commença par désigner dix-huit commissaires chargés de rétablir l'ordre; les campagnards furent exemptés des impôts et on les fit rentrer en possession de leurs biens; grâce à la bonne conduite, à la douceur et à la générosité de Tchang Tsiouen-yi, les villes ne tardèrent pas à se repeupler.

La situation n'était pas moins mauvaise dans le sud que dans le nord de l'empire; elle s'aggrava par la trahison d'un des lieutenants de Kao P'ien, LIU YOUNG-TCHE, qui, mécontent de son général, contrefit un ordre de lui adressé au gouverneur de Lu Tcheou, YANG HING-MI, pour lui demander de venir exercer la charge de général de sa cavalerie [1].

« YOUEN CHE de Lu Kiang, qui se trouvait avec Yang Hing-mi au moment qu'il reçut cet ordre, lui dit que Kao P'ien était un étourdi, sans esprit et sans mérite, et Liu Young-tche un traître et un fourbe, auquel on ne pouvait se fier; que PI SEU-TO était un méchant, incapable de rien faire de bien; il ajouta que ces trois personnes, rassemblées dans un même lieu, l'appelant pour commander les troupes, c'était le *T'ien* qui agissait et voulait lui livrer le Houai Nan. Il lui conseilla d'aller, sans différer, prendre le commandement qu'on lui offrait. Yang Hing-mi partit de Lu Tcheou, et s'avança jusqu'à T'ien Tch'ang, où Liu Youngtche et TCHANG KIN-KIEN vinrent le rejoindre avec les corps qu'ils commandaient, et se soumirent à lui [2] ».

Cependant TSIN YEN, s'arrogeant le titre de gouverneur, s'était jeté avec 30.000 hommes dans Kouang Ling (dans le fou de Yang Tcheou, Kiang Nan), en ferma les portes à l'approche de Yang Hing-mi contre lequel il envoie TSIN TCHEOU qui est tué et perd les trois-quarts de ses effectifs. Tsin Yen prépare une nouvelle attaque avec 12.000 hommes commandés par Pi SEU-TO et Tcheng Hantchang qui sont battus par LI TAO, lieutenant de Yang Hing-mi. Dans la crainte qu'il n'apprenne leurs insuccès, Tsin Yen et Pi Seu-to font massacrer (24 sept. 887) Kao

1. MAILLA, VI, p. 579.
2. *Ibid.*, p. 580.

P'ien abruti par le taoïsme et toute sa famille. Yang Hing-mi prend le deuil de Kao P'ien et, furieux de sa mort, presse Kouang Ling où sont enfermés les deux criminels; la famine se met dans la place; Yang, généreux, permet à Tsin Yen et à Pi Seu-to de quitter la ville dans laquelle il pénètre, s'en déclare gouverneur et rend les suprêmes honneurs à Kao P'ien et aux siens (887). Sur ces entrefaites, Tsing Tsoung-kiouen ayant réparé le désastre de sa défaite par Tchou Wen veut disputer Kouang Ling à Yang Hing-mi, mais ses troupes arrivent trop tard, la ville étant déjà prise; toutefois il est rejoint par les vaincus Tsin Yen et Pi Seu-to, mais son lieutenant SUN JOU, jugeant la partie perdue, coupe la tête à Tsing Tsoung-kiouen, l'envoie à Tchou Wen, et se jette sur Kao Yeou (du fou de Yang Tcheou, Kiang Nan) qu'il réduit en cendres. Pour amener la pacification, l'empereur nomme Tchou Wen gouverneur du Houai Nan avec Yang Hing-mi comme second, mais sous la haute direction de LI FAN [1]. Yang, qui venait de faire périr Liu Young-tche, assassin de Kao P'ien, reçut froidement la nouvelle de sa nomination sous la dépendance de Li Fan, apportée par TCHANG TING-FOU, aussi sur le conseil de ce dernier, homme avisé, nomma-t-on Yang généralissime des troupes du Houai Nan (888). Après la défaite de Tsing Tsoung-kiouen, l'empereur avait envoyé à la Cour orientale Li Han-tche et Tchang Tsiouen-yi qui ne tardèrent pas à se brouiller; le premier défait se réfugia près de Li K'o-young.

L'empereur Hi Tsoung laissant son empire grandement affaibli, mourut âgé de 27 ans à la 3e lune (20 avril) de 888; au lieu de désigner comme son successeur son fils aîné LI PAO, prince de valeur, contre l'opinion générale et à l'instigation de l'eunuque YANG FOU-KOUNG, peu de temps avant sa mort, il choisit son septième frère pour le remplacer.

1, MAILLA, VI, p. 583.

CHAPITRE XXIV

Les T'ang (fin).

Tchao Tsoung.

TCHAO TSOUNG « était bien fait de corps et d'une physionomie heureuse; il avait l'esprit mûr et solide, s'appliquant à la lecture des livres et aimant à s'instruire. Ce prince, voyant que le gouvernement avait beaucoup déchu, surtout sous le règne de Hi Tsoung, auquel il succédait, prit la résolution de le rétablir. Il témoigna à ses Grands bien plus d'estime que ses prédécesseurs, en choisissant parmi eux des gens éclairés, propres à le seconder; mais le mal était trop invétéré pour venir à bout de le détruire, et l'esprit d'indépendance dans la plupart des gouverneurs des provinces, joint à l'animosité qu'ils avaient les uns contre les autres, rendait presque impossible l'exécution de ce grand dessein [1] ».

Ainsi donc, malgré les bonnes intentions de Tchao Tsoung, son règne allait-il marquer une nouvelle et importante étape de la décadence de cette dynastie jadis fameuse des T'ang.

Li Han-tche, réfugié auprès de Li K'o-young, réussit à l'entraîner dans sa querelle, en obtint un escadron de 7,000 chevaux, commandé par KANG KIUN-LI et LI TSOUN-HIAO, avec lequel il essaya de reprendre Ho Yang dont il avait été chassé, mais il échoua par suite de l'intervention de TCHANG TSIOUEN-YI, secouru par Tchou Wen, ennemi personnel de Li K'o-young, qui défit Kang Kiun-li. D'ailleurs peu de temps après, Tsin Tsoung-Kiuen livré à Tchou Wen par Chen Tsoung, gouverneur de Tsai Tcheou, est conduit à la Cour et mis à mort (888).

Nous avons vu que Sun Jou, lieutenant de Tsing Tsoung-

1. MAILLA, VII, pp. 1-2.

Kiouen, ayant déserté la cause de son chef (887), s'était emparé de Kao Yeou; voulant s'affermir dans la possession de cette ville, il s'allia à Tsin Yen et à Pi Seu-to, désireux de se venger de Yang Hing-mi; poussé par ces derniers, Sun Jou réussit à surprendre Yang Hing-mi dans Kouang Ling; Yang, forcé de céder cette ville, se retira à Lin Tcheou où, ne se sentant pas en sécurité, il s'avança vers Siouen Tcheou (Ning Kouo, du Kiang Nan) dont il se rendit maître après un siège de sept mois malgré la vaillante défense de TCHAO HOUNG dont il fit couper la tête qu'il envoya à Tchou Wen (889) [1].

Li K'o-young, après avoir chassé He Lien-to de la Cour Orientale, mit le siège devant Yun Tcheou, mais il fut obligé de se retirer devant LI KOUANG-WEI, gouverneur de Lou Loung ou Young P'ing (Pe Tche Li), accouru avec 30,000 hommes. Ce dernier avec He Lien-to d'une part, Tchou Wen, désireux d'augmenter son gouvernement de K'ai Foung fou, d'une autre, demandèrent l'autorisation de faire la guerre à Li K'o-young. Tchang Siun, nommé ministre par l'influence de l'eunuque Yang Kou-foung conseilla, ainsi que son collègue KOUNG WEI, à l'empereur de diriger lui-même la guerre contre Li K'o-young; une armée de 100,000 hommes fut réunie à Tch-'ang Ngan, et malgré l'avis de la majorité , son Conseil, y compris Yang Kou-foung, poussé par les ministres Koung Wei et Tchang Siun, Tchao Tsoung à regret se décida à la guerre, désignant Tchang Siun comme général en chef avec SUN KOUEI comme lieutenant (890). Ce dernier s'avança avec 2,000 hommes contre Li K'o-young assiégeant Lou Tcheou qui s'était révolté et donné à Tchou Wen; les troupes impériales furent battues et Sun Kouei fait prisonnier fut mis à mort (890). Tchou Wen de son côté avait commencé les hostilités : il envoya KO TSOUNG-TCHEOU au secours de Lou Tcheou et une autre armée pour assiéger Tse Tcheou défendu par Li Han-tche pour Li K'o-young; LI HOUN-TSIAO vient au secours de ce dernier; les deux assaillants sont repoussés et Tchou Wen, campé à Ho Yang,

1. MAILLA, VII, p. 3.

se retire à la nouvelle de la défaite de ses troupes. D'autre part, Li K'o-young ayant vaincu l'armée commandée par l'incapable Tchang Siun, rappelle à l'empereur les nombreux services que son père et lui ont rendus à sa famille et la part qu'il avait prise à l'échec de l'usurpateur Li Yun et que l'âpreté que l'on mettait à le poursuivre était injustifiée; l'empereur, frappé de ces observations, envoya ses deux ministres Koung Wei et Tchang Siun en disgrâce comme gouverneurs dans des provinces éloignées (13 mars 891) et rétablit dans tous ses emplois Li K'o-young qui retourna dans son gouvernement de T'ai Youen.

Yang Kou-foung, mettant à profit la disgrâce des deux ministres, s'empare de l'administration, se fait déclarer général d'armée (891), place ses créatures dans les principaux postes, et pousse l'audace jusqu'à faire périr le propre oncle de l'empereur, Wang Kouei, qui le gênait dans ses projets ambitieux; néanmoins il avait trop présumé de la faiblesse de Tchao Tsoung; celui-ci toutefois se contenta de casser Yang de tous ses emplois et de le nommer inspecteur des troupes à Foung Siang. Yang résiste; il est assiégé dans sa maison par Li Choun-tsie, mais réussit à s'évader avec ses fils adoptifs Yang Cheou-tsin et Yang Cheou-leang, se rend à Han Tchoung fou et lève une armée pour faire la guerre à l'empereur.

Partout le désordre, la désobéissance, le mépris des ordres impériaux; aucune partie de l'empire n'échappait à l'anarchie; les gouverneurs de provinces s'emparaient du pouvoir, ne demandant que pour la forme l'approbation de l'empereur, s'en passant quand ils ne l'obtenaient pas. Le Midi suivait l'exemple du Nord et de l'Occident. Sun Jou régnait en maître depuis le sud du Houai Ho jusqu'au Kiang, mais son ambition ne connaissait pas de limite : il convoitait les possessions de Yang Hing-mi; son armée campait entre Kouang Te tcheou, du Kiang Nan, et Hou Tcheou fou, du Tche Kiang; il passa le Kiang, incendia la riche ville de Kouang Ling et attaqua Yang, mais il n'était pas de taille à lutter contre un semblable adversaire; battu et fait prisonnier par Tien Kiun, Sun Jou fut décapité et

sa tête fut envoyée à l'empereur (3 juillet 892). Yang Hing-mi fit reconstruire Kouang Ling (891), mais il eut bientôt devant lui un nouvel adversaire qui paya chèrement sa témérité. En 893, Tsai Tcheou, gouverneur de Liu Tcheou, patrie de Yang Hing-mi, fit détruire les tombeaux des ancêtres de ce chef et, redoutant la légitime colère de celui-ci, il demanda l'appui de Tchou Wen qui, indigné de ce crime, s'empressa de prévenir Yang qui fit écraser Tsai Tcheou par Li Chen-fou ; le gouverneur de Liu Tcheou paya de sa tête son acte sacrilège.

Une nouvelle et terrible guerre allait déchirer l'empire. A la mort du gouverneur de Foung Siang, Li Meou-tchen, né à Po ye, Pao Ting fou, Tche Li, demanda la place qui lui fut refusée (893) tout d'abord, puis accordée devant une menace de rébellion ; cette marque de faiblesse eut le résultat qu'on en pouvait attendre. Li, gonflé d'orgueil d'avoir fait céder l'empereur, lui adressa un placet insolent qui irrita à tel point Tchao Tsoung qu'il se détermina à faire la guerre au nouveau gouverneur: dans ce but, il mit Li Se-tcheou, prince de Tan, à la tête de 30,000 hommes, qui se dirigea vers Hing P'ing (30 oct. 893), mais prit la fuite devant l'armée double en nombre de Li Meou-tchen ; celui-ci s'empara de San Kiao, paraît devant Lin Kao yi et réclame la mort du ministre Tou Yang-neng qui lui était hostile ; ce dernier pour éviter des difficultés à son souverain s'empoisonne, et Li Meou-tchen se retire (893), obtenant d'être reconnu gouverneur à la fois de Foung Siang et de Han Tchoung.

Au commencement de l'année suivante, Li renouvelle sa soumission, puis rentré dans son gouvernement, il s'empare de Loung Tcheou et de l'eunuque Yang Fou-Koung qui s'y était réfugié et qui est envoyé sous bonne garde à l'empereur qui le fait mettre à mort (894).

Il eut été facile à l'empereur de faire appel aux services de Li K'o-young, le seul homme ne convoitant pas sa couronne, somme toute, un dévoué serviteur des T'ang, qui lui avaient témoigné beaucoup d'ingratitude. Li K'o-young avait d'ailleurs à ce moment de grosses

difficultés par suite de l'inimitié de ses deux fils adoptifs, Li Tsoun-hiao et Li Tsoun-tsin ; le premier, après avoir vainement essayé de faire assassiner le second, se mit en rapport avec les ennemis de son père, Wang Joung et Tchou Wen et envoya une requête à l'empereur, lui offrant ses services, demandant, ce qui lui est accordé : le gouvernement des trois *tcheou* qu'il administrait, et la permission de s'allier à Tchou Wen et à Wang-Joung. Cependant Li K'o-young ne restait pas inactif : il assiège le rebelle dans Hing Tcheou, bat Wang-Joung accouru au secours de la place et s'empare de Tsing King : Li Tsoun-hiao, réduit par la famine, est obligé de se rendre et mis à mort (21 mars 894). Li Kouang-heou, gouverneur de Yeou Tcheou (Pe King, Tche Li), profitant de ce que Li K'o-young était occupé devant Hing Tcheou, avait fait des incursions à la frontière du Ho Toung ; il paya cher sa témérité, car Li K'o-young, maître de Hing Tcheou, envoya contre lui le gouverneur de Tsang Tcheou, Lou Yen-wei, qui vainquit Li Kouang-heou qui perdit la vie avec ses possessions de Siouen Houa fou et de Pe King.

Les trois gouverneurs Wang Hing-yu, Li Meou-tchen et Han Kien de Houa Tcheou, profitant de la faiblesse de l'empereur vinrent avec quelques milliers de troupes lui imposer des réformes jusque dans la capitale Tch'ang Ngan ; sous prétexte de ces réformes, ils dissimulaient mal le projet de remplacer Tchao Tsoung par le prince de Ki, Li Pao, mais le complot avorta par suite de l'attitude de Li K'o-young qui, indigné de leur conduite, annonça son intention de franchir le Houang Ho avec ses Tartares pour châtier les conspirateurs ; ceux-ci s'empressèrent de regagner leurs gouvernements respectifs, Wang Hing-yu et Li Meou-tchen laissant chacun 2,000 hommes pour la garde de Tch'ang Ngan (894) [1].

A la grande terreur des trois gouverneurs, Li K'o-young mettait sa menace à exécution, passait le Houang Ho, faisait appel dans un manifeste aux sujets des T'ang restés fidèles, prenait en route Kiang Tcheou dont il faisait périr

1. Mailla, VII, p. 25.

le gouverneur WANG HIAO et arrivant dans le Ho Tchoung, il était rejoint par WANG KO, gendre de Li K'o-young et fils adoptif de WANG TCHOUNG-JOUNG, dont le fils et successeur à P'ou Tcheou, WANG TCHOUNG-YING mourut à cette époque (884). Le frère de Wang Hing-yu, WANG HING-YO fuyait de Toung Tcheou; leur cadet, WANG HING-TCHE, capitaine des gardes de l'empereur, essayait de lui persuader de quitter la Cour et de se retirer à Pin Tcheou à laquelle LO TSIOUEN-KOUAN préférait Foung-Siang; au milieu de ces discussions, Wang Hing-yo et les complices des trois gouverneurs obligeaient Tchao Tsoung à abandonner Tch'ang Ngan et à passer à Che men tchen. Après des querelles entre les rebelles et la mort de Wang Hing-yu, la guerre finit grâce à la bravoure de Li K'o-young que l'empereur reconnaissant créa prince de Tsin du premier ordre, titre renouvelé de la principauté de l'époque des Tcheou, Tsin, dont la capitale était T'ai Youen fou; LI TSOUN-SIN, LI HAN-TCHE, KO YU, principal conseiller de Li K'o-young, et quelques autres encore, qui avaient pris une part active à la répression de la rébellion, furent également récompensés. Li K'o-young était désireux d'écraser également Li Meou-tchen pour en finir avec les rebelles' mais les conseillers de l'empereur redoutant l'influence de ce chef et l'importance que prendraient les Cha T'o, s'opposèrent à ce dessein.

L'élévation de Li K'o-young, ce Turk plus fidèle aux T'ang que les Chinois, excita la jalousie de certains gouverneurs de province qui sollicitèrent mais en vain le titre de prince, que ne justifiaient en aucune manière des services éclatants. En particulier TOUNG TCHANG, originaire de Hang Tcheou, administrateur des six *tcheou* formant le gouvernement de Yue Tcheou, dans le Tche Kiang, au sud du Ts'ien Tang, demanda le titre, qui lui fut refusé, de prince de Yue ; malgré les avis de quelques conseillers sages qui furent mis à mort, cet ambitieux personnage prit le titre d'empereur à Chao Hing fou du Tche Kiang (première lune de 895); sa carrière fut courte; privé de tous ses emplois, il fut remplacé par Ts'ien Lieou, ancien chef de

bande, né en 852, à Lin Ngan, un de ses officiers restés fidèles à l'empereur, qui s'empressa d envoyer contre le rebelle Kou Ts'iouen-wou qui s'empara de Toung Tchang et le mit à mort (896).

Après la défaite de Sun Jou, Yang Hing-mi devenu tout puissant, songea à se rendre indépendant et il s'empara de Sou Tcheou, livré par Lou Ying, un des officiers du gouverneur Tcheng Ki; toutefois Toung Tchang auquel il avait promis son appui ayant été défait, Yang ne poursuivit pas sa campagne plus loin, étant menacé par les gouverneurs voisins, en particulier par Ma Yin, gouverneur de Tan Tcheou et commandant général des troupes du Hou Nan.

Le malheureux Tchao Tsoung ne resta pas longtemps en paix dans Tch'ang Ngan : dès que Li K'o-young fut rentré dans son gouvernement, Li Meou-tchen et Han Kien redevinrent insolents. Li Se-tcheou envoyé contre Li Meou-tchen est battu. Han Kien attire l'empereur à Houa Tcheou, tandis que son complice entre à Tch'ang Ngan qu'il réduit en cendres (896).

Li K'o-young désireux d'aller au secours de l'empereur à Houa Tcheou réclame le concours de Lieou Jen-koung qu'il avait fait nommer gouverneur de Yeou Tcheou (Pe King, d'aujourd'hui); sous prétexte qu'il craignait une invasion des K'i Tan, Lieou refuse de se rendre à la demande de Li et offre directement ses services à la Cour qui les décline; réduit à ses propres moyens Lieou Jen-Koung implore alors son pardon de Li K'o-young qui, indulgent le lui accorde (897). Le 4 septembre 897, un brevet de fer reconnaissait à Ts'ien Leou le titre de gouverneur militaire des régions de Hang Tcheou et de Chao Hing sur lesquelles devaient régner les princes de sa famille jusqu'à son quatrième successeur, Ts'ien Chou, qui fit le 9 juin 978 sa soumission aux Soung [1].

Les chefs se disputaient la personne du pauvre empereur; d'un côté Tchou Wen faisait réparer le palais impérial à Lo Yang pour y attirer Tchao Tsoung; d'un autre, Li Meou

1. Cf. Chavannes, *T'oung Pao*, 1916, pp. 131-2.

tchen et Han Kien, dans un but semblable, faisaient restaurer le palais de Tch'ang Ngan et sollicitaient l'appui de Li K'o-young. Tchou Wen occupait dans l'empire une situation prépondérante. Gouverneur du Ho Nan, maître du Chan Toung, il n'avait à redouter, au nord, que Li K'o-young qu'il n'osait attaquer, au sud, que Yang Hing-mi contre lequel il leva trois grandes armées : l'une, commandée par POUNG SE-KOU, fut défaite et son chef tué à Tsing Keou, la seconde avec KO TSOUNG-TCHEOU, à Ngan Foung, la troisième avec Tchou Wen lui-même à Sou Tcheou (Kiang Nan), furent obligées de battre en retraite (897).

Lieou Jen-Koung, dont le fils bat LOU YEN-WEI et l'oblige à fuir à P'ien Tcheou, près de Tchou Wen, s'empare de Tsang Tcheou, King Tcheou et Te Tcheou, composant le gouvernement de I Tchang dont le vaincu était titulaire, et le donne à son fils ; la Cour refusa de reconnaître le nouveau gouverneur, mais Lieou Jen-Koung n'a cure des ordres impériaux (898). A la tête de 100,000 hommes, il s'empare de Pei Tcheou et s'avance vers Wei Tcheou ; mais LI SE-NGAN, envoyé par Tchou Wen, défait LIEOU CHEOU-WEN, fils de Lieou Jen-Koung, et tue son général CHEN KO-KI. Par une autre route, Ko Tsoung-tcheou, général de Tchou Wen, pénètre à Wei Tcheou et, avec la garnison de cette ville, met en fuite Lieou Jen-koung et s'empare du Ho Toung. Tchou Wen, plus puissant que jamais, s'enhardit : il fait attaquer TCHEOU TE-WEI, général de Li K'o-young, par CHE CHOU-TSOUNG, mais ce dernier est battu et fait prisonnier et Ko Tsoung-tcheou est obligé d'évacuer le Ho Toung.

Tchou Wen se retourne alors contre Lieou Jen-Koung : celui-ci, qui venait au secours de T'ing Tcheou assiégé est chassé du Ho Pe (900), mais le vainqueur abandonne le siège à cause des nouvelles qu'il reçoit de la Cour : après que le palais de Tch'ang Ngan eut été remis en état par Li Meou-tchen et Han Kien, les deux chefs ennemis, Li K'o-young d'une part, Tchou Wen d'une autre, aidèrent l'empereur à sortir de sa captivité et après l'avoir rétabli dans sa capitale, retournèrent dans leurs gouvernements respectifs.

Malheureusement les intrigues recommencèrent aussitôt autour du malheureux Tchao Tsoung; les eunuques Soung Tao-pi et King Wou-siou étaient maîtres de l'autorité. Tsoueï yin, leur ennemi, appuyé par Tchou Wen, se fait nommer premier ministre à la place de Wang Touan, homme estimé, qu'il accusait d'être inféodé aux eunuques, et le fait envoyer à Ngai Tcheou comme fonctionnaire d'un grade inférieur, tandis que Soung Tao-pi et King Wou-siou sont exilés, le premier à Houan Tcheou, le second à Ngaï Tcheou; les eunuques irrités de la disgrâce de leurs camarades, comptant sur l'aide des troupes de Li Meou-tchen et de Han Kien, ourdirent une conspiration pour détrôner Tchao Tsoung et le remplacer par le prince héritier.

Il faut bien reconnaître que l'empereur, par sa conduite, justifiait dans une certaine mesure, la conduite de ses sujets rebelles; étant ivre, il tue un officier de garde et dans un accès de fureur alcoolique, il massacre plusieurs femmes de son entourage. Lieou Ki-chou envahit le palais, emprisonne l'empereur, réduit au titre de *Chang Houang* et proclame le prince héritier comme son successeur (29 nov. 900). Tsouei yin s'empresse de prévenir Tchou Wen et Han Kien de ce qui se passe, tandis que Lieou Ki-chou envoie son fils adoptif Lieou Hi-tou offrir la couronne au premier. Tchou Wen, que flatte cette proposition qui correspond à ses propres désirs, cache néanmoins ses projets ambitieux et fait arrêter Lieou Hi-tou tandis qu'il envoie secrètement un émissaire, Tsiang Hiouen-houei à Tch'ang Ngan pour étudier la situation avec le premier ministre et se concerter avec lui sur les moyens de délivrer l'empereur de sa captivité [1].

Le premier ministre, Tsoueï Yin, d'une grande famille de Tsi Nan, au Chan Toung, lettré habile mais d'une ambition démesurée, chargea le général des troupes de l'empire, à Tch'ang Ngan, Sun Te-tchao, de supprimer les eunuques Lieou Ki-chou et Wang Tchoung-sien comme auteurs principaux de l'attentat contre l'empereur; Wang fut décapité (24 janvier 901); Tchao Tsoung et l'impératrice

1. Mailla, VII, p. 50.

étaient remis en liberté tandis que les eunuques Lieou Ki-chou et WANG YEN-SAN étaient assommés à coups de bâton par la population et que SIE TSI-WOU se jetait dans un puits; les familles des quatre criminels furent exterminées et le prince héritier ne conservait que son titre; Sun Te-tchao était récompensé par le changement de son nom en celui de LI KI-TCHAO; ses lieutenants TCHEOU TCHENG-HOUEI et TOUNG YEN-PI virent également leurs noms transformés en LI KI-HOUEI et LI-YEN-PI, ce qui les affiliait en quelque sorte à la famille impériale; en outre, tous les trois étaient faits capitaines des gardes (901).

Pour compléter son œuvre de destruction des eunuques, Tsoueï Yin voulut profiter de l'arrivée à la Cour de Li Meou-tchen avec ses troupes, mais il se heurta à l'opposition de HAN WOU, un des principaux conseillers. Tsoueï Yin demande l'appui de Tchou Wen qui avertit l'empereur qu'il marche à son secours, tandis que Tchao Tsoung, pour prévenir toute rivalité entre les grands chefs, prévient de son côté Li Meou-tchen : Tchou Wen marche sur Tch'ang Ngan; l'eunuque HAN TSIOUEN-HOUEI fait réunir les troupes par Li Ki-houei et Li Yen-pi, qui se sont ralliés au parti des eunuques, fait incendier le palais et enlève l'empereur qui est conduit à Foung Siang où Li Meou-tchen marche à sa rencontre avec toutes les apparences du respect. Tsoueï Yin reste à Tch'ang Ngan où il est rejoint par Tchou Wen qui lui donne le conseil d'aller retrouver l'empereur à Foung Siang, mais le souverain refuse de le recevoir : Tchou Wen prend alors la route de Pin Tcheou dont le gouverneur Li Ki-houei se donne à lui. Sur ces entrefaites, Li Meou-tchen, ayant appris que Tchou Wen n'était pas rentré dans son gouvernement, obtient de l'empereur qu'il donne ordre à Li K'o-young de venir à son secours. Li K'o young s'empresse d'envoyer dans le Chan Si un corps de 5,000 chevaux sous le commandement de Li Se-tchao qui rencontre Tchou Wen et son armée au nord de P'ing Yang et l'écrase complètement [1]. D'autre part, l'eunuque Hang Ts'iouen-houei envoyait une vingtaine

1. MAILLA, VII, p. 65.

d'eunuques aux gouverneurs de provinces avec l'ordre de lever des troupes; la mission échoua par la maladresse des eunuques qui tombèrent entre les mains de Tchou Wen et furent mis à mort.

De son côté, Yang Hing-mi caressait le projet ambitieux de s'établir dans le Kiang Nan et d'étendre son action dans le Tche Kiang, mais son général Li Chen-fou, malgré la capture de Kou Ts'iouen-wou, général de Ts'ien Lieou, échoua dans le siège de Hang Tcheou.

Après la défaite de Tchou Wen, Li Se-tchao occupa Tse Tcheou et Che Tcheou, mais il se fit battre par Che Chou-tsoung et Tchou Yeou-ming, neveu de Tchou Wen, qui lui reprirent ses conquêtes, s'emparèrent de Fen Tcheou et allèrent mettre le siège devant Tsin Yang où se trouvait Li K'o-young; ce chef les oblige à décamper, tandis que Li Se-tchao et Tcheou Te-wei se mettent à leur poursuite et réussissent à capturer à nouveau Fen Tcheou, Tse Tcheou et Che Tcheou.

Li Meou-tchen, trop faible pour rien entreprendre avec ses seules forces, s'appuie sur Li K'o-young et Yang Hing-mi, nommé sur son conseil prince de Wou (Kiang Nan et Kiang Si avec Sou tcheou, comme capitale) pour qu'ils marchent contre Tchou Wen; en même temps pour gagner Ts'ien Lieou qui aurait pu se montrer jaloux de ses rivaux, il le fait nommer (902) prince de Yue (Chao Hing Fou) et deux ans plus tard (904) prince de Wou (Hang Tcheou fou).

Yang Hing-mi se mit en marche contre Tchou Wen et menaça Sou Tcheou dont il fut obligé de lever le siège, mais il conclut une alliance avec Ts'ien Lieou en donnant sa fille en mariage à Ts'ien Tchuan-leao; ailleurs, le gouverneur de Siouen Tcheou, Tien Kun, qui assiégeait Hang Tcheou, fait également la paix avec Ts'ien Leou à la condition que celui-ci lui remettrait en otage son second fils, Ts'ien Tchuan-kouan, auquel il promettait de donner sa fille en mariage (902).

Cependant l'empereur était toujours entre les mains de Li Meou-tchen et des eunuques. Tsoueï Yin quittait Tch'ang Ngan pour le Ho Tchoung afin de stimuler Tchou Wen;

mais celui-ci, délivré de toute crainte de Li K'o-young et de Yang Hing-mi, après avoir remporté une grande victoire sur le premier (902), prend en juillet la route de Toung Wei Kao à la tête d'une grande armée contre laquelle s'avance Li Meou-tchen qui se fait battre au nord de Koue Kien (60 li à l'est de Pao Ki hien, Foung Siang fou)) en perdant dix mille hommes; Tchou Wen détruit Foung Tcheou et établit immédiatement (20 juillet) le siège de Foung Siang (Chen Si), déclarant qu'il avait pour but d'arracher Tchao Tsoung aux mains de ses geôliers et de le reconduire à Tch'ang Ngan (902). Li Meou-tchen essuie une nouvelle défaite dans une sortie et son frère Li Meou-hin, gouverneur de Pao Ta, son unique espérance, fait sa soumission à Tchou Wen.

Li Meou-tchen, sentant sa situation désespérée, fait massacrer (16 février 905) Han Tsiouen-houei, Li Ki-yun, Li Ki-houei, Li Yen-pi et seize eunuques, leurs complices, et envoie leurs têtes à Tchou Wen auquel il propose de remettre l'empereur pour le conduire à Tch'ang Ngan; Tsoueï Yin, appelé par Tchao Tsoung, va se mettre d'accord à Foung Siang avec Tchou Wen, qui lève alors le siège de la ville, invite Tchao Tsoung à venir dans son camp (22 février 903) d'où il fait conduire ce prince à Tch'ang Ngan. Tsoueï Yin va au-devant de l'empereur (27 février), et redevenu premier ministre fait une hécatombe de tous les eunuques de la capitale (28 février) — on en comptait plus de 700 — tandis que Tchou Wen en ordonnait le massacre en province; plusieurs milliers de ces misérables périrent; avec eux disparaissait, trop tard malheureusement, la cause principale de la décadence de la glorieuse dynastie des T'ang; désormais des femmes remplacèrent les eunuques dans le service du palais impérial (903). « On conserva trente jeunes gens eunuques pour balayer les cours; on les fit habiller de jaune [1] ».

Tsoueï Yin écarte des affaires ceux qui pouvaient le gêner dans ses projets ambitieux : Lou Yi envoyé en exil et Sou Kien qui reçut l'ordre de se donner la mort, et grâce à

1. Gaubil, p. 347.

l'appui de Tchou Wen, il fait éloigner Han Wou, qui lui était hostile, comme simple commandant de la cavalerie à Po Tcheou, dans le Chan Toung. Cependant Tchao Tsoung voudrait mettre un terme à la puissance grandissante de Tchou Wen et il veut nommer son fils aîné, le prince de Pou, généralissime de toutes les troupes de l'empire, en lui adjoignant Tchou Wen comme lieutenant, mais celui-ci et Tsoueï Yin parent habilement le coup dirigé contre eux en faisant nommer, au lieu du prince de Pou, le frère du jeune prince de Houai, sous prétexte qu'il pourra mieux profiter des leçons militaires; Tchao Tsoung n'ose résister, et même pour calmer la colère qu'avait pu lui causer la méfiance qui lui avait été témoignée en désignant le prince de Pou comme chef des troupes, sur le conseil de Tsoueï Yin, il nomme Tchou Wen prince de Leang dont il était déjà gouverneur (903). Les deux compères étaient maîtres de l'empire et Tchou Wen retourne dans son gouvernement laissant derrière lui son fils TCHOU YEOU-LIN avec 10,000 hommes pour garder l'empereur.

Tchou Wen, libre de ses mouvements, se tourne vers Li K'o-young, et envoie son fils TCHOU YEOU-MING s'emparer de Po Tch'ang (Chan Toung), de Teng Tcheou et assiéger Ts'ing Tcheou, mais WANG MAO-TCHANG, envoyé par Yang Hing-mi, défait et tue le vainqueur. Pour venger son fils, Tchou Wen s'avance avec 200,000 hommes vers Ts'ing Tcheou, mais Wang Mao-tchang avec une armée inférieure en nombre, évite la bataille, harcèle sans relâche son adversaire et réussit à rejoindre son chef Yang Hing-mi; celui-ci qui s'aperçoit tardivement que la puissance de Tchou Wen était beaucoup plus grande qu'il ne l'avait supposée, propose à Ma Yin, du Hou Nan, de s'allier à lui pour barrer la route à Tchou Wen; Ma Yin, toutefois, décline cette offre, car Tchou Wen ayant tout l'air de s'entendre avec l'empereur, on paraîtrait faire la guerre à ce dernier en même temps qu'au premier.

Après que Tien Kien eut défait FOUNG HOUNG-TO, il se rendit à Kouang Ling près de Yang Hing-mi qui le reçut bien mais refusa, à son grand mécontentement, d'étendre

sa juridiction sur Tche Tcheou et Che Tcheou (Kiang Nan); un fonctionnaire de Jun Tcheou, NGAN JEN-YI, s'empara de cette ville pour Tien Kiun; immédiatement Yang Hing-mi envoya Li Chen-fou contre Tien Kiun et chargea Wang Mao-tchang de faire le siège de Jun Tcheou, opération conduite heureusement grâce au concours de SIU WEN, détaché par Yang. Le beau-frère de ce dernier, TCHOU YEN-TCHEOU, gouverneur de Che Tcheou, complotait de rejoindre les rebelles, mais attiré par Yang, à Kouang Ling, il y fut mis à mort; sa veuve, WANG CHE, sœur de Yang, invita Tien Kiun à venir venger son mari, mais elle fut obligée de se suicider à l'arrivée du nouveau gouverneur, envoyé à Che Tcheou, par son frère. Quelque temps après, Tien Kiun sortait de Siouen Tcheou pour attaquer les généraux de Yang, Li Chen-fou et TAÏ MOUNG, mais il fut défait et tué (903).

Pendant ce temps, Tchou Wen, poursuivant sa marche triomphale, continuait ses conquêtes; après Ts'ing Tcheou, il s'empara de Yen Tcheou; presque tout le Chan Toung reconnaissait sa puissance, tandis que la Cour subissait sa loi. Le premier ministre, Tsoueï Yin, commence à être inquiet et, sous le prétexte du danger que courait la Cour de la part de Li Meou-tchen, il demande à Tchou Wen d'éloigner ses troupes de Tch'ang Ngan et de les répartir dans les provinces. Mais Tchou Wen, désireux de transférer la Cour à Lo Yang, a pénétré les desseins du ministre qui devient un obstacle qu'il supprime en le faisant casser le 29 janvier 904, puis assassiner; il vient ensuite camper avec son armée dans le Ho Tchoung, arrache l'empereur de Tch'ang Ngan et le fait conduire à Lo Yang où le malheureux prince arrive le 27 mai; immédiatement après le départ de Tchao Tsoung, par ordre de Tchou Wen, le palais impérial, les ministères, les yamens des principaux fonctionnaires sont détruits (904) et tous les bois de ces bâtiments sont transportés à Lo Yang, par la rivière Wei. L'empereur prévient Wang Kien, gouverneur du Se Tch'ouan, Yang Hing-mi et Li K'o-young, de l'espèce de captivité dans laquelle il est tenu; Tchou Wen change ses

gardes et l'entoure de ses créatures, puis craignant que sa victime ne lui échappe, il jette le masque et fait assassiner l'infortuné Tchao Tsoung par TSIANG HIOUEN-HOUEI (8e lune 904); les meurtriers obéissant aux ordres reçus proclament empereur le neuvième des fils de Tchao Tsoung, âgé de treize ans, le prince de HOUEI, simple marionnette entre les mains d'un usurpateur qui la mettra en pièces lorsqu'elle deviendra nuisible ou simplement gênante. Tchao Tsoung n'avait que trente-huit ans.

Tchao Siouen ti

Tchou Wen pour écarter les derniers obstacles qui pouvaient encore gêner son ascension vers le trône, fait étrangler ou noyer par Tsiang Hiouen-houei tous les princes, fils de Tchao Tsoung, y compris l'aîné, le prince de TE; quelle terrible consommation de princes ! les familles étaient nombreuses heureusement; le neuvième prince était seul épargné, puis il affecte le plus profond désespoir; pour éloigner les soupçons il fait mettre à mort son propre fils TCHOU YEOU-KOUNG et CHE CHOU-TCHOUNG, qui avaient pris part au meurtre de Tchao Tsoung, mais il a grand soin d'épargner son sinistre complice Tsiang. Tchou Wen, après ces sanglantes hécatombes, repart pour Ta Leang et reprend le cours de ses conquêtes. Il s'empare de Siang Yang (905) dans le Hou Kouang, dont le gouverneur TCHAO KOUANG-NING se réfugie à Kouang Ling, près de Yang Hing-mi, prince de Wou; Tchou Wen marche sur le Houai Nan qui appartenait à Yang Hing-mi, mais il est battu; heureusement pour lui son adversaire déjà malade meurt dans le Kiang Nan et est remplacé dans son gouvernement par son fils YANG WOU (905). Tchou Wen se débarrasse de ses complices LIEOU TSAN (27 janvier 906), Tsiang Hiouen-houei (10 janvier 906) et TCHANG TING-FOU (27 janvier 906) ainsi que de l'impératrice. Tchou Wen n'a donc plus en face de lui comme adversaire sérieux que Li K'o-young, Li Meou-tchen n'étant pas assez puissant pour agir seul. Tchou Wen attaque Ts'ang Tcheou où se trouvait LIEOU CHEOU-WEN, fils de Lieou Jen-koung, qui fait appel à Li K'o-young; l'avance de ce dernier oblige Tchou Wen à lever le siège de Ts'ang Tcheou. Cette ville était avec Yeou Tcheou les seuls

points au nord du Houang Ho pouvant causer, avec le chef Li K'o-young, quelque inquiétude à Tchou Wen; d'ailleurs Li ne reste pas inactif; ses généraux TCHEOU TE-WEI et Li Se-tchao prennent la ville de Lou Tcheou et obligent Tchou Wen à retourner à Ta Leang.

Mais l'heure fatidique a sonné pour le Prétendant; l'empereur craignant pour sa vie cède le trône à Tchou Wen auquel il envoie à K'ai Foung le sceau de l'Empire. « Le nouvel empereur déclara TCHAO SIOUEN-TI, prince titulaire de TSI YIN (5 juin 907) et l'envoya demeurer à T'sao Tcheou (district de Yen Tcheou, Chan Toung) dans une misérable maison, où il le fit garder à vue. Après un an d'une triste prison, il le fit mourir (26 mars 907), et éteignit entièrement l'auguste famille des T'ang[1] ».

La situation de la Chine était triste : le nouvel empereur n'étant vraiment maître que du Ho Nan et du Chan Toung; quelques gouverneurs du Tche Li, du Chan Si et du Chen Si ne le reconnaissaient que lorsque leur intérêt le leur commandait. Si LIEOU YING, originaire de Jou Ning au Ho Nan, prince de HAN méridional, gouverneur de Canton, MA YIN, de Hing Tcheou, Ho Nan, prince de TCHOU, KAO KI-TCHANG, de Chen Tcheou, prince de KING NAN, tous les deux gouverneurs dans le Hou Kouang, TS'IEN LIEOU, de Hang tcheou, prince de YUÉ, gouverneur du Tche Kiang, WANG CHEN-TCHE, de Kouang Tcheou, dans le Ho Nan, gouverneur du Fou Kien, acceptaient la suzeraineté nominale de Tchou Wen, en réalité ils étaient indépendants. En revanche les quatre grands gouverneurs, princes ou rois, le prince de TSIN, fils de Li K'o-young dans le Chen Si, Li Meou-tchen, prince de KI, à Foung-Siang, dans le Chen Si, Wang Kien, prince de CHOU, dans le Se Tch'ouan, une partie du Chen Si et du Hou Kouang, Yang Wou, prince de WOU, dans le Kiang Nan, étaient des ennemis déclarés de Tchou Wen; le prince de Wou étendait même sa protection à quelques gouverneurs du Ho Nan, dans la partie voisine du Kiang Nan, qui refusaient de reconnaître l'usurpateur. Le Kouang Si, le Kouei Tcheou, le Kiang Si dépendaient des provinces

1. MAILLA, p. 116.

voisines. La plus grande partie du Yun Nan était soumise à un roi considéré comme étranger, allié d'ailleurs au gouverneur de Canton dont il épousa la fille. L'Annam était encore, mais pour peu de temps, sous la domination chinoise. Les Ouighours étaient maîtres de Kan Tcheou, de Sou Tcheou, de Cha Tcheou, de Koua Tcheou, de Ha Mi, de Tourfan, etc.; les Tang Hiang étaient établis à Ning Hia; à l'est du Houang Ho, hors de la muraille au Chan Si, les Tartares dépendaient du fils de Li K'o-young, prince de Tsin [1].

Combien peu nombreux sont les noms méritant d'être retenus dans cette longue liste d'empereurs qui se déroule depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. La plupart de ces princes, jouets de ministres ambitieux, ou proie d'eunuques avides, ont occupé le trône et n'ont pas gouverné; il semblerait qu'à certaines époques, l'empire n'ait poursuivi sa précaire existence que par la vitesse acquise. La Chine devait fatalement suivre la destinée de ses voisins : soumise à ceux-ci lorsqu'ils étaient puissants et elle dans une de ses périodes de faiblesse, elle reprenait l'ascendant lorsque ses vainqueurs tombaient eux-mêmes en décadence. Elle était à la merci de généraux hardis et les fondateurs de ses dynasties ne sont pour la plupart que des chefs de bandes plus audacieux, plus entreprenants, plus forts que les maîtres de l'empire qu'ils combattent et supplantent. Aucune aristocratie ne perpétue une tradition qui n'est maintenue que par les lettrés et par les vertus d'un peuple infiniment plus sage que ses gouvernants.

Poésie.

L'époque des T'ang est l'âge d'or de la poésie chinoise; ses poètes sont innombrables et quand nous aurons cité Wang Po, Pe Kiu-yi, Pe Lo Ye, Tch'en Tseu-ngan, du Se Tch'ouan, Moung Kao-jen, né à Siang Yang, le bouddhiste Wang Wei, Ts'ouei Hao, le taoïste Tchang K'ien, au-dessus desquels émergent Li T'ai-pe et T'ou Fou, nous serons loin d'avoir épuisé la liste de ceux dont les Chinois ont conservé les vers dans leur mémoire.

1. Cf. Gaubil, *l. c.*, pp. 365-371.

LI T'AI-PE ou LI PE, considéré comme le plus grand poète de la Chine, descendait, dit-on, de Wou Ti, de la dynastie des Leang Occidentaux; il naquit en 702, au Se Tch'ouan et se rendit à Tch'ang Ngan en 742, sous le règne de Hiouen Tsoung qui lui fit grand accueil, grâce à la protection du lettré HO TCHE-TCHANG (né en 659), qui le fit passer pour un immortel banni des cieux sur la terre; il encourut à cause d'une pièce de vers dirigée contre elle la colère de la favorite YANG FEI (TAÏ TSOUN) et, à la suite d'intrigues de l'eunuque KAO LI-CHE, il reprit sa vie vagabonde; il forma avec quelques autres ivrognes la société des *Tsieou Tchoung Pa Sien* ou des huit immortels buveurs dont faisait partie son ami Ho Tche-tchang, du Tche Kiang, qui étant ivre se noya dans un puits; il faillit être compromis dans une rébellion et il mourut en 763, âgé de 61 ans; on donne plusieurs versions de sa mort; nous reproduisons la suivante qui a inspiré nombre d'artistes :

« Or, cette nuit-là, la lune brillait, il faisait clair comme en plein jour; Li Pe soupait sur le fleuve, lorsque tout à coup, au sein des airs, retentit un concert de voix harmonieuses qui, peu à peu, s'approchèrent du bateau; nul homme à bord n'entendit ces voix qui ne résonnaient qu'aux oreilles du poète. Puis il s'éleva aussitôt un grand tourbillon au milieu des eaux : c'étaient des baleines qui se dressaient debout en agitant leurs nageoires; et deux jeunes immortels, portant à la main des étendards pour indiquer la route, arrivèrent en face de Li Pe. Ils venaient de la part du maître des Cieux le prier de retourner prendre sa place dans les régions supérieures. A cette vue, les gens de l'équipage tombèrent renversés par la frayeur; et à peine avaient-ils repris leurs sens, qu'ils virent le poète assis sur le dos d'une baleine, les voix harmonieuses guidaient le cortège... Bientôt tout disparut à la fois dans les nues ! [1] ».

T'OU FOU, surnommé TSEU MEI, né aux environs de Siang Yang, dans le Hou Kouang, en 714 ou 715; âgé de vingt-huit ans, il se rendit à Tch'ang Ngan; ami de Li T'ai pe, protégé par les empereurs Hiouen Tsoung et Sou

1. TH. PAVIE, *Contes et nouvelles*, pp. 138-9.

Tsoung, qui en fit un censeur impérial, il fut disgracié pour sa franchise et nommé gouverneur d'une ville du Chen Si; il se retira au Se Tch'ouan et mourut au Hou Kouang, âgé de 59 ans.

A ces deux noms illustres, il faut ajouter celui de HAN YU ou HAN WEN-KOUNG (768-824), non seulement poète, mais aussi philosophe éclectique influencé par Mencius, et homme d'Etat. Ardent confucianiste, ayant adressé une remontrance à l'empereur Hien Tsoung à cause des honneurs rendus à une relique de Buddha portée au palais impérial, il fut envoyé en disgrâce comme gouverneur à Tch'ao Tcheou (Kouang Toung).

Notons aussi que c'est à l'empereur Hiouen Tsoung « que les Chinois attribuent la gloire d'avoir élevé, l'an 720 de notre ère, le premier monument dramatique vraiment digne de ce nom. Toutefois, nous devons le dire, cette opinion est vivement controversée. Il y a des écrivains qui revendiquent pour Wen Ti, fondateur de la dynastie des Souei (l'an 581 de notre ère), l'honneur d'avoir inventé le drame ». Les pièces des T'ang sont appelées *Tch'ouen K'i*. « La naissance du drame fut marquée par une révolution dans le système musical des Chinois, due à l'heureux génie de Hiouen Tsoung, qui fonda une *Académie impériale de musique*, dont il devint lui-même le directeur [1] ».

1. BAZIN, *Théâtre chinois*, pp. II, III.

CHAPITRE XXV

Les Pèlerins Bouddhistes.

Je n'ai pas l'intention dans cette histoire de traiter du Bouddhisme ; cette religion, quoique d'origine étrangère, n'en est pas moins devenue une des trois Religions, *San Kiao*, de la Chine, sous le nom de *Fo Kiao*, religion de *Fo*, les deux autres religions étant le *Jou Kiao* et le *Tao Kiao* déjà mentionnées. Mais l'époque des T'ang étant celle, où quelques-uns des plus fameux religieux chinois, en particulier HIOUEN TSANG, le plus illustre de tous, accomplirent leur lointain pèlerinage à la recherche des livres sacrés renfermant la doctrine de ÇAKYA MUNI, j'ai cru devoir réunir, en un chapitre, la chaîne de ces Maîtres de la Loi qui rapportèrent des Lieux Saints de leur foi les éléments nécessaires à la confection d'un Canon bouddhique complet.

Nous avons déjà parlé de l'introduction probable du Bouddhisme en Chine sous l'empereur NGAI (2 av. J.-C.), de la vision de MING TI (61 ap. J.-C.), de la protection accordée aux sectateurs de la nouvelle religion par HOUAN TI, du zèle de SRONG BTSAN GAMPO, au Tibet ; nous n'y reviendrons pas, mais, toutefois, nous retracerons en quelques lignes les débuts de la vie du BUDDHA avant de donner le récit sommaire des voyages entrepris par les Chinois pour en mieux connaître la doctrine.

Le Buddha.

On sait que le Buddha ne fut pas le créateur d'une religion qui existait sans doute avant lui ; c'est essentiellement un réformateur ; a-t-il lui-même existé ou n'est-il qu'un personnage mythique ? On n'a aucune biographie de lui remontant à une époque ancienne, les circonstances de sa vie sont accompagnées de légendes qui ne permettent guère

de dégager ce qui est réel de ce qui est emprunt ou imagination. Aussi bien n'avons-nous pas à discuter ici ces problèmes pour lesquels nous renvoyons aux ouvrages classiques de BURNOUF, de SENART, D'OLDENBERG. Racontons seulement la légende populaire. Le dernier Buddha serait le fils de SOUDDHODANA, roi de Kapilavastu, dans lequel Oldenberg [1] voit plutôt « tout simplement un de ces grands et riches propriétaires fonciers que comptait la race des Sakyas ». Sa mère, MAYA, également de la famille des Sakyas, mourut sept jours après que son fils fut sorti de son sein par le côté droit sans la blesser; il y était entré dix mois auparavant sous la forme d'un éléphant blanc; la sœur de Maya, MAHÂPAJÂPATÎ, seconde femme de Souddhodana, servit de mère à l'enfant qui avait pour nom SIDDHÂRTA et pour surnoms ÇAKYA-MUNI, usité surtout dans le Nord, et GAUTAMA, employé principalement dans le Sud.

« Suivant la tradition, la première image qui ait été produite de Buddha est la statue en bois de santal que le roi de Kauçâmbi fit sculpter au moment où le Buddha était parti pour aller dans les cieux expliquer la loi en faveur de sa mère. Cette statue passe pour avoir servi de modèle à toutes celles qu'on fit par la suite, et c'est ce qui explique pourquoi le mot čandana « santal » est devenu synonyme de « une statue du Buddha » [2].

Après avoir d'abord vécu en ascète, il commença sa prédication; pendant quarante-quatre ans il remplit « sa fonction de Buddha ». Il mourut âgé de 80 ans. « L'année de sa mort, nous dit Oldenberg [3], est une des dates les plus sûrement établies de l'histoire de l'Inde ancienne; des calculs, qui ne peuvent beaucoup s'écarter de la vérité, le font mourir vers 480 avant J.-C. » Les Bouddhistes de Ceylan donnent la date de 543. Quand il sentit que la fin était proche il se rendit à Kousinârâ, dans le pays des Mallas, s'étendit dans un bosquet d'arbres *sâlas* sur le bord de la

1. *Le Bouddha*, trad. par A. FOUCHER, 1894, p. 102.
2. CHAVANNES, *Chancellerie mongole.*
3. *L. c.*, p. 200.

rivière Hiranyavati (le Chota Gandak), et en présence de son disciple ANANDA, après avoir prononcé ses dernières paroles, « son esprit s'éleva d'extases en extases, sans fin, par tous les degrés du ravissement : puis il entra dans le Nirvâna. Et la terre trembla et le tonnerre roula. Et au moment où le Buddha entra dans le Nirvâna, le dieu Brahmâ prononça cette stance :

« Dans les mondes tous les êtres dépouilleront un jour toute existence corporelle, tout de même qu'aujourd'hui le Buddha, le prince de la victoire, le Suprême maître du monde, le Puissant, le Parfait, est entré dans le Nirvâna ».

« Devant les portes de la ville, au soleil levant, les nobles de Kousinârâ brûlèrent le corps du Buddha avec tous les honneurs que l'on rend au cadavre d'un roi souverain du monde [1] ».

Au fond de la doctrine bouddhique on retrouve l'intuition de la douleur de toute existence sur cette terre. « Les quatre vérités sacrées des Bouddhistes traitent de la douleur, de l'origine de la douleur, de la suppression de la douleur, du chemin qui mène à la suppression de la douleur; c'est toujours ce mot « douleur » qui donne le ton à la pensée bouddhique [2] ». Suivant EITEL, dans le système du Buddha, socialement, on note le triomphe de la pauvreté et l'insignifiance complète de la caste; au point de vue du dogme, l'athéisme absolu et la déification de l'humanité; au point de vue moral, le dogme de la vanité des biens terrestres, la transmigration de l'âme, et l'absorption finale dans le Nirvâna. « L'acception propre du terme *Nirvâna* est celle d'*extinction*... Le sens d'*extinction* est si intimement propre à ce terme de *Nirvâna*, que c'est à un feu qui s'éteint que l'on compare le Nirvâna, auquel on dit que parvient un Buddha, quand la mort achève de l'affranchir des liens du monde [3] ».

Le Bouddhisme dut son grand et rapide développement à ASOKA, surnommé PIYADASI, petit-fils du célèbre TCHAN-

1. OLDENBERG, pp. 205-6.
2. *Ibid.*, p. 212.
3. Eug. BURNOUF, *Int. à l'Hist. du Buddhisme Indien*, pp. 589, 590.

DRAGUPTA (SANDRACOTTOS), créateur d'une société de Missions étrangères *(Dharma Mahamâtra)* qui envoya ses agents au loin; le fils même d'Asoka, MAHENDRA, évangélisa Ceylan. Après la mort d'Asoka, les Brahmanes reprirent leur influence, persécutèrent et chassèrent les Bouddhistes sans annihiler complètement leur religion qui resta en sommeil. Les disciples du Buddha se réfugièrent les uns au sud : à Ceylan, d'où ils se répandirent en Birmanie et au Siam; les autres au nord : au Cachemire d'où ils gagnèrent le Nepâl, le Tibet, la Mongolie, la Chine, la Corée (372 ap. J.-C.) et enfin le Japon (552 ap. J.-C.). Mais tandis que le Bouddhisme du Sud *(Hinayana*, Petit Véhicule) perdait du terrain, le Bouddhisme du Nord *(Mahayana*, Grand Véhicule) faisait de vastes progrès. Le but des pèlerins qui se rendaient aux Indes était de recueillir les ouvrages nécessaires pour constituer un Canon bouddhique complet, résultat qui, pour la Chine, ne fut obtenu qu'en 1410, et même, pour le recueil moderne, qu'entre 1573-1619. Les livres du bouddhisme, divisés en trois classes, forment le *Tripitaka* (Trois Corbeilles) qui comprend le *Sutra pitaka* ou Discours de Çakya, le *Vinaya pitaka* ou Discipline, et l'*Abhidarma pitaka* ou Métaphysique (Lois manifestées).

Ce fut dans le but de rechercher ces écritures saintes que les religieux chinois, dont le plus célèbre est Hiouen Tsang, entreprirent la longue route qui devait les conduire aux sanctuaires sacrés de l'Inde, particulièrement dans les pays de Gandhâra et d'Udhyana.

Le Gandhâra est la vallée de Peshawar, le Pou-lou-cha-pou-lo de Hiouen Tsang, Purousapura; la capitale était Peshawar, le Kandahar d'Al-biruni; Udhyana à l'ouest du Gandhâra était formé pour la plus grande partie par la vallée du Swat et ses environs et la capitale était Mungali, Mung Kie li, Mangalapura, à une certaine distance de la rive gauche du fleuve. Les Chinois nommèrent l'Udhyana, Ou tch'a et aussi Ou-fou-na ou Ou tch'ang; les Arabes (Ta Che), voisins à l'ouest de l'Udhyana cherchèrent vainement à le gagner ainsi que les rois de Khottal et de Yasin.

Les Annales chinoises signalent dès 150 ap. J.-C., un prêtre de Ngan Si (Pays des Parthes), nommé NGAN CHE KAU, comme excellent traducteur [1]. Vers 170, une traduction du Nirvâna Sutra est donnée par TCHE TSIN, prêtre Yue Tche [2]. TCHE MENG aurait obtenu à Houa Tche (Patna), le *Seng Ki liu* (Règles du Clergé) qu'il traduisit à Kao Tch'ang (Tourfan) vers 250 [3]. Dix ans plus tard arriva en Chine sous les Tsin Occidentaux, un chamen nommé FA HOU (DHARMARAKTCHA) qui voyagea dans les pays de l'Occident, acquit la connaissance des dialectes de trente-six royaumes et rapporta une importante collection d'ouvrages bouddhiques et brahmaniques qu'il offrit à la Cour Impériale. Il s'établit à Lo Yang, et entre 265 et 308, il traduisit, avec l'aide de nombreux confrères, cent soixante-cinq ouvrages dont la seconde version du *Lalita Vistara (Pou yao King)*, une édition corrigée du *Nirvâna Sutra*, et le *Suvarna Prabhâsa Sutra.* Vers 300, un prêtre étranger nommé TCHE KOUNG-MING traduisit le WEI MA *(Vimalakîrtte Sutra?)* et le *Fa Houa (Saddharma pundarika).* — Premiers religieux.

Il semble que le premier pèlerin chinois dont on ait conservé le nom soit le Samanéen CHE TAO-NGAN qui embrassa la vie religieuse en 316, prédécesseur de Fa Hian qui ne partit qu'en 399; on n'a pas retrouvé sa description des Contrées Occidentales, *Si Yu Tche.* Stanislas JULIEN qui signale cet ouvrage ajoute : « La perte la plus déplorable est, sans contredit, la *Description des Contrées Occidentales*, en soixante livres *(Si Yu Tche lou che kiouen)* avec quarante livres de dessins et de cartes, qui, rédigée en vertu d'un décret par plusieurs écrivains officiels, d'après les mémoires des voyageurs religieux et séculiers les plus célèbres, parut en l'an 666 aux frais de l'Etat, avec une introduction de l'empereur Kao Tsoung [4] ». — Che Tao Ngan.

En 335, le prince de Tchao (Pe Tche-li et Chan Si) fut — Fo T'ou Tch'eng.

1. BEAL, *Fah-hian and Sung yun*, p. XXII.
2. *Ibid.*,
3. *Ibid.*, p. XXIII.
4. *Vie de Hiouen Tsang*, trad. par Stan. JULIEN, p. III.

le premier qui permit à ses sujets de prononcer des vœux monastiques bouddhiques. Il avait agi sous l'influence d'un chamen indien qui était venu s'installer en 310 à Lo Yang et avait pris le nom chinois de FO T'OU-TCH'ENG ; il accomplit une foule de miracles, fut comblé d'honneurs et mourut en 349 dans le monastère de Ye-Koung [1]. Jusqu'alors, seuls les Hindous avaient eu le droit de bâtir des temples bouddhistes ; à partir de Fo T'ou-tch'eng, les indigènes eurent également le droit de devenir chamen, et la religion du Buddha prit alors une telle extension qu'il n'y avait à Lo Yang, en 350, pas moins de 42 pagodes [2]. Nous arrivons au célèbre pèlerin FA HIAN.

Fa Hian. Le nom en religion d'un pèlerin appartenant à la famille Koung, était CHE FA HIAN ou FA HIAN, dont les ancêtres étaient originaires de P'ing Yang au Chan Si. Fa Hian se mit en route de Tch'ang Ngan (Si Ngan) en 399 avec plusieurs compagnons ; par Touen Houang, Chen Chen (Leou lan), Kao Tch'ang, Yu T'ien (Khotan), les monts Ts'oung Ling, le Ladakh, il gagna l'Indus (Sin T'eou) qu'il traversa deux fois, arriva dans les royaumes de Udhyana et de Kian to wei (Gandhara) et suivit les bords du Gange jusqu'à son embouchure ; il avait mis six ans pour atteindre l'Inde centrale où il séjourna pendant six ans ; il s'embarqua pour le Tchampa, puis pour le pays des Lions (Ceylan) où il resta deux ans ; il aborda ensuite à Che P'o, le Jabadiou de Ptolémée, Yava Dvipa, Sumatra ou Java en 412 et y demeura pendant cinq mois, c'est-à-dire jusqu'au 5ᵉ mois de 413. De Java, Fa Hian se dirigea vers Kouang Tcheou, mais une tempête l obligea de se rendre à Tch'ang Kouang, département de Ts'ing Tcheou ; il y passa un hiver et un été, puis après s'être arrêté à Nan King, il rentra à Tch'ang Ngan en 414 ; il avait mis trois ans pour son voyage de retour ; son absence avait duré quinze ans. La relation de Fa Hian, rédigée deux ans plus tard, est intitulée *Fo Kouo Ki*, Relation des Royaumes bouddhiques ; elle a été traduite en français par Abel RÉMUSAT (publiée en 1836) et

1. RÉMUSAT, *Nouv. Mél. Asiat.*, II, p. 186.
2. BEAL, *l. c.*, p. XXIV.

en anglais par Samuel BEAL (1869) et par James LEGGE (1886)[1].

Gunavarman.

Contemporain de Fa Hian est GUNAVARMAN (K'IEOU-NA-PO-MO, 367-431 ap. J.-C.), de la caste des Ksatriyas, descendant des rois héréditaires de Ki Pin (Cachemire); il dédaigna ce haut titre qui lui avait été offert, quitta le monde et se mit en route; il se rendit à Ceylan (Simhala, royaume du Fils du Lion), puis à Che P'o (Java?) dont le roi P'O-TO-KIA se convertit et fit construire un monastère pour Gunavarman dont la réputation se répandit au loin : les çramanas HOUEI KOUAN et HOUEI TS'OUNG vantèrent les vertus du pèlerin auprès de l'empereur WEN des Soung (424-454) et lui demandèrent de le faire venir à la capitale Kien Ye (Nan King). L'empereur accéda à leur désir et ordonna au préfet de Kiao Tcheou (Ha Noi) de conduire les çramanas à Che P'o; mais Gunavarman avait déjà quitté ce pays pour Canton, d'où il se rendit à Chao Tcheou, puis à Nan King où il fixa sa résidence, terminant sa vie dans la prédication et la traduction des livres sacrés; il mourut âgé de 65 ans[2].

Persécutions.

Mais les Tsin avaient été remplacés par les Wei, tandis que les Soung régnaient dans le Sud et le second de leurs empereurs, CHAO TI, dans son court règne, eut le temps d'interdire le bouddhisme (423); son exemple fut suivi plus tard par le prince de Wei, Wou Ti, qui à l'instigation de son ministre Ts'ouei Hao, fervent taoïste, organisa la première persécution contre les bouddhistes (446); il en résulta le massacre de beaucoup de bonzes et la destruction d'un grand nombre d'images. En 451, il y eut un relâchement de ces mesures de rigueur et un édit permit qu'il existât un temple bouddhiste dans chaque ville, et à quarante ou cinquante habitants de devenir prêtres. Malheureusement, en 458, un bonze ayant été impliqué dans une conjuration, une ordonnance impériale prescrivit un examen sévère de la conduite des moines[3]. Mais, malgré l'opposition des Lettrés

1. Voir *Bib. Sinica*, col. 2649-2653.
2. Ed. CHAVANNES, *T'oung Pao*, mai 1904, pp. 193-206.
3. BEAL, *l. c.*, pp. XXIV-XXVI.

et des Taoïstes, le Bouddhisme ne tarda pas à rentrer en faveur dans le royaume de Wei dont l'un des princes, après avoir ordonné la construction d'un temple (467), se fit moine. Entre les années 512 et 516 il n'y avait pas moins de 13,727 moines et nonnes dans l'empire et le nombre de leurs disciples dépassait celui des laïcs [1].

Soung Yun. Nous avons déjà raconté le voyage de SOUNG YUN dans l'Udhyana et le Gandhâra (518-522). Inutile d'y revenir, mais nous mentionnerons l'un des religieux du VI[e] siècle que nous a révélé M. Chavannes, JINAGUPTA.

Jinagupta. JINAGUPTA est connu comme l'un des religieux hindous qui ont le plus travaillé à faire connaître le bouddhisme à l'étranger par ses traductions en chinois d'ouvrages bouddhistes, en particulier de la vie de Buddha intitulée *Buddhačaritra*.

Jinagupta (CHE NA KIUE TO) qui a vécu quatre-vingts ans (525-605 ap. J.-C.) était originaire du royaume de Gandhâra (K'ien t'o lo) et demeurait à Peshawar ; il était le plus jeune des cinq fils de PO CHE LO P'O LO. Il se rendit de Kapiça à Tch'ang Ngan où il arriva en 559 ou 560, allant du Lob Nor au Kou Kou nor (Si Ning) sans passer par Touen Houang; on se rappellera que lorsque Soung Yun se rendit en 518 avec ses compagnons au Gandhâra, il ne traversa pas non plus Touen Houang, passage ordinaire des voyageurs, probablement parce que la région du Kou Kou nor étant occupée de 516 à 524 par les T'ou Yu Houen, de race toungouse comme les Wei du Nord avec lesquels ils entretenaient de bonnes relations, offrait toute sécurité aux pèlerins. Jinagupta fit un séjour de plus de dix ans près du kagan turk T'O PO et de son successeur (575-585) [2].

Houei Chin et le Fou Sang. Nous avons aussi à signaler le nom de HOUEI CHIN auquel se rattache la question si controversée du pays de *Fou Sang*, dont quelques savants ont voulu, à tort, faire l'Amérique. « Le royaume de Fou Sang (a été connu des Chinois) dans la première année de la période Young-Youen de la dynastie des T'si (499). Dans ce royaume, il y eut un Cha-

1. J. J. M. de GROOT, *Sectarianism*, p. 33.
2. CHAVANNES, *T'oung Pao*, VI, 1905, pp. 332-356.

men, nommé Houei Chin, qui vint dans l'arrondissement de King Tcheou. Il raconta ce qui suit :

« Ce royaume est situé à environ 20,000 li à l'est du royaume de Ta-han. Le pays est à l'est du royaume du Milieu; il produit un grand nombre d'arbres *fou-sang*, et c'est de là qu'est venu son nom. Par ses feuilles, l'arbre fou-sang ressemble à l'arbre *thong*. Quand elles commencent à naître, elles sont comme les pousses (comestibles) du bambou. Les habitants les mangent. Les fruits de cet arbre ressemblent à des poires, mais ils sont rouges. On file (les fibres de) l'écorce et l'on en fabrique de la toile pour faire des vêtements; on en fait aussi une sorte de brocart *(sic)*. (Les habitants) construisent des maisons en planches; ils n'ont point de villes murées. Ils ont une écriture, et fabriquent du papier avec (les fibres) de l'écorce du fou-sang. Ils n'ont ni cuirasses, ni lances, et ne livrent pas de batailles.» Suit une description des mœurs du pays. Le récit de Houei Chin se termine ainsi : « Anciennement, on ne connaissait pas la doctrine du Buddha. Dans la deuxième année de la période Ta Ming, de la dynastie des Soung (458), cinq bhichous (religieux mendiants) du royaume de Ki-pin voyagèrent dans ce pays, et y répandirent la loi, les livres et les images du Buddha. Leur doctrine engageait les hommes à quitter la famille (à embrasser la vie religieuse). Les mœurs des habitants changèrent aussitôt (c'est-à-dire les habitants adoptèrent aussitôt les usages et les principes du bouddhisme [1]) ».

De Guignes qui avait eu connaissance de ce passage de Ma Touan-lin, s'empressa de conclure que le pays de Fou Sang d'où arrivait, au v[e] siècle de notre ère, le pèlerin bouddhiste Houei Chin, n'était autre que l'Amérique. Cette théorie, adoptée par divers savants, a eu pour défenseurs principaux, en particulier, Karl Friedrich Neumann, de Munich, le Chevalier de Paravey, Gustave d'Eichthal, le marquis d'Hervey-Saint-Denys, Charles G. Leland et enfin Edward P. Vining; elle a été, au contraire, attaquée

1. Ma Touan-lin, *Wen hien t'oung kao*, trad. de Stan. Julien. — Voir Henri Cordier, *Mélanges Américains*, pp. 18-31.

par le Père Antoine GAUBIL, KLAPROTH, BRETSCHNEIDER auxquels s'est joint Gustave SCHLEGEL qui donne, d'après un auteur chinois, un argument qui suffit à lui seul à faire crouler la théorie que le Fou Sang est l'Amérique, à savoir que le grand courant équatorial qui s'étend de la côte orientale du Japon jusqu'à la Californie, nommé *Kouro Siwo* ou « Courant Noir » par les Japonais, et MI LU, « Réceptacle ultérieur » par les Chinois, se trouve à l'Orient du Fou Sang. Il faut donc chercher ce pays, d'une façon générale, dans les îles à l'est de la Chine, au nord des îles Lieou K'ieou et du Japon, et, d'une façon particulière, soit dans les Kouriles, soit dans Sakhalin ou Krafto, au nord de Yeso.

Hiouen Tsang. Mais au-dessus de tous ces noms rayonne celui de HIOUEN TSANG, dans lequel s'incarne l'effort de plusieurs siècles de prosélytisme bouddhique. Hiouen Tsang était le nom d'enfance du Maître de la Loi qui portait dans le monde le nom de famille de TCHIN; originaire de Tchin Lieou, il était le plus jeune des quatre fils de HOUEI qui « se distinguait par l'éclat de ses talents, la pureté de ses mœurs et la noblesse de son caractère[1] ». L'un des frères de Hiouen Tsang, TCHANG TSI, qui avait embrassé la vie religieuse, le prit avec lui au couvent de Tseng T'ou se de la capitale orientale, Lo Yang, où le jeune néophyte s'étant fait remarquer par son zèle et son intelligence, ne tarda pas à être admis parmi les religieux : il n'avait pas treize ans. Au milieu de la tourmente qui marque la fin de la dynastie des Souei, les deux frères, suivant l'exemple de nombre de leurs confrères qui avaient émigré aux pays de Mien (Birmanie) et de Chou (Se Tch'ouan) pour échapper aux misères de l'empire, passèrent à Tch'eng Tou et se fixèrent au couvent Koung Houei se.

En 622, Hiouen Tsang, ayant accompli ses vingt ans, reçut le complément des règles monastiques à Tch'eng Tou; il se mit alors à voyager dans les différentes parties de l'empire pour visiter les maîtres et s'établit enfin à Tch'ang Ngan dans le monastère Ta K'io se, étudiant sous les maîtres YO, TCH'ANG et PIEN; il eut bientôt épuisé leur

1. Stan. JULIEN, p. 2.

savoir et constaté les nombreuses différences dans leur enseignement. Il résolut donc d'aller à la source même de la Loi, à l'Inde, pour consulter les docteurs sur les points de la Doctrine qui lui paraissaient douteux.

Il se mit en route à la 3e lune du 8e mois de 629, à l'âge de 26 ans, accompagné de HIAO TA, religieux de Ts'in Tcheou qui retournait dans son pays. Il traverse Lan Tcheou, Liang Tcheou, Yu men Kouan et, sur son invitation, se rend chez K'IO WEN T'AI, roi de Kao Tch'ang, qui aurait voulu le retenir près de lui mais fut obligé d'accéder au désir du religieux de continuer sa route, lui fournissant même une escorte de soldats ouïghours. Hiouen Tsang entra dans le royaume d'Akini (Agni ?) et traversa le mont Inchan qui, dit-il[1] « est très élevé et très large. Il renferme de riches mines d'argent, et c'est de là que les princes des royaumes de l'ouest tirent tout l'argent dont ils ont besoin pour fabriquer leurs monnaies ». Après avoir échappé aux brigands, notre pèlerin fut reçu par le roi d'Akini (Yen K'i, Karachahr) qui vint au-devant de lui, mais refusa toutefois de lui fournir des chevaux à cause de l'escorte ouïghour fournie par Kao Tch'ang dont les sujets l'avaient attaqué à diverses reprises. Plus loin à Kiu Tche (Kou Tche), il couvre de honte le religieux MOKCHAGOUPTA; le roi lui donne des chameaux, des chevaux, des domestiques, etc. Hiouen Tsang arrive au royaume de Po lou kia (Bâlouka), traverse un désert et arrive au mont Ling Chan ou la Montagne de glace (Monsour aola), qui forme l'angle nord des monts Ts'oung Ling. « Cette montagne est fort dangereuse et son sommet s'élève jusqu'au ciel. Depuis le commencement du monde, la neige s'y est accumulée et s'est changée en blocs de glace qui ne fondent ni au printemps ni en été... Au bout de sept jours, il commença à quitter la montagne. Treize ou quatorze de ses compagnons moururent de faim et de froid; le nombre des bœufs et des chevaux fut encore plus grand[2] ». Sorti de ces terribles épreuves, Hiouen Tsang atteignit le lac Issik-Koul dont il suivit les bords vers le

1. Stan. JULIEN, p. 47.
2. *Ibid.*, pp. 53, 54.

nord et arriva à la ville de Sou Che où il rencontra le Khan des Turks, Che Hou, qui chassait et l'invita à venir à sa résidence. « Les Tou Kioue, nous dit notre voyageur, adorent le feu; ils ne font pas usage de sièges en bois, parce que le bois contient du feu (c'est-à-dire leur paraît contenir du feu); c'est pourquoi ils ne s'y asseyent point par respect; ils se contentent d'étendre sur la terre des nattes doubles ou des tapis de peaux [1] ». Par égard pour son hôte, le khan lui fit apporter un fauteuil à bras en fer massif.

Lorsque Hiouen Tsang prit congé du Khan, Che Hou lui donna un interprète qui l'accompagna jusqu'à Kia pi che (Ka-pi-ça). Le pèlerin poursuit sa route, passe à Talas (Ta-lo-se), arrive à Tche Che, royaume voisin à l'ouest du fleuve Che-Che-ho (Yaxartes); il visite Samarkand (Sa-mo-kien) dont « le roi et le peuple ne croient point à la loi du Buddha; ils font consister leur religion dans le culte du feu », le royaume de Pou Kho (Bokhara), franchit les Portes de fer qui ferment la barrière des Tou-Kiue, passe le fleuve Fo tsou (Oxus) et atteint le royaume de Hou, résidence du fils aîné de Che hou, nommé Ta Tou qui avait épousé la sœur du roi de Kao Tch'ang; Ta tou meurt pendant le séjour de Hiouen Tsang qui assiste à ses funérailles. Le pèlerin reprend sa route vers le sud et arrive à Fo-ko-lo (Baktra-Balkh); « au sud-ouest de la ville s'élève le *Nouveau Couvent*, appelé *Na-fo-kia-lan (Nava samghârâma)*, qui se distingue par sa construction imposante et l'éclat de sa décoration. A l'intérieur, on voit, dans la salle du *Buddha*, le pot à l'eau dont il se servait pour ses ablutions, et qui peut contenir deux *Téou*. On y possède aussi une de ses dents antérieures; elle est d'un blanc jaune, sa longueur est d'un pouce, et sa largeur de huit à neuf lignes; elle jette constamment un éclat d'heureux augure. On conserve, en outre, le balai du Buddha, fait avec l'herbe *Kia che* (Kâçâ); il a trois pieds de long et sept pouces de circonférence; son manche est orné de diverses choses précieuses. Chaque jour de fête, on sort ces trois reliques, et les religieux, ainsi que les laïcs, viennent les visiter et les adorer. Les personnes

1. Stan. Julien, p. 56.

qui sont animées d'une foi sincère en voient jaillir des rayons divins [1] ». En quittant Balkh, Hiouen Tsang, accompagné du religieux HOUEI SING, traverse le royaume de Kie TCHI (Ga Tchi), s'engage dans les grandes montagnes neigeuses, sort des frontières du Tou ho lo (Toukhara) et entre dans le royaume de Fan-yen-na (Bamian); passe les montagnes noires (Hindou Kouch) et arrive au royaume de Kia-pi-ché (Kapiça). « Ce royaume a quatre mille li de tour; du côté du nord, il est adossé aux montagnes neigeuses. Le roi est de la race des Tcha-li (Kshatriyas). Il est versé dans l'art militaire et possède une puissance imposante; dix royaumes sont soumis à ses lois [2] ». Après une retraite pendant l'été, le Maître de la Loi se dirigea vers l'est, franchit l'Hindou Kouch, entra dans l'Inde du Nord et arriva au royaume de Lan-po (Lamghan) puis au royaume de Na-kie-lo-ho (Nagarhâra). Après avoir visité la grotte de l'Ombre du Buddha, il part pour le royaume de K'ien t'o lo (Gandhara) qui, du côté de l'est, est voisin du fleuve Sin tou (Sindh-Indus) et a pour capitale Pou-lou-cha-pou-lo (Purusapoura-Peshawar). Nous suivrons Hiouen Tsang à Po-lo-na-sse (Benarès), Ou-to-kia-han-tch'a (Outakhanda) et au royaume de Ou-tchang-na (Udhyana). « Dans ce pays, on éprouve un froid rigoureux, et l'on y voit constamment de la glace pendant le printemps et l'été. Souvent la neige vole en tourbillons mêlés de pluie, brillant de cinq couleurs; on dirait des nuages de fleurs qui volent dans l'air [3] ». Il passe au royaume de Kia-che-mi-lo (Cachemire), où il demeura deux ans, puis traverse divers royaumes et atteint la source du fleuve King Kia (Gange). « La source de ce fleuve est large de trois ou quatre li; il coule au sud-est, et, à l'endroit où il entre dans la mer (à son embouchure), il a dix li de large. Son eau a une saveur douce et agréable et entraîne avec elle un sable d'une finesse extrême. Dans les livres et les mémoires de ce pays, on l'appelle l'*eau du bonheur* [4] ».

1. Stan. JULIEN, p. 65.
2. *Ibid.*, p. 71.
3. *Ibid.*, p. 86.
4. *Ibid.*, p. 105.

Traversant divers pays et passant le Gange, Hiouen Tsang arrive au royaume d'Ayu-tho (Ayôdhyâ) dans l'Inde centrale, Aoudh, passa à Kapilavastu, au Nepâl, au Magadha d'où il se rendit au royaume de I-lan-na (Hiranya parvata). D'I-lan-na, il suivit la rive méridionale du Gange et, ayant fait trois cents li à l'est, il arriva au royaume de Tchen po (Tchampa) ; il est invité à la Cour du roi de Kia-mo-leou-po (Kamaroupa-Assam). Mais il est temps pour Hiouen Tsang de retourner en Chine ; il reprend sa route, repasse par Kapiça, perd une partie de ses livres en traversant le Sindh, franchit l'Oxus puis le Pamir, arrive à Kachgar, Khotan, Pimo dont Sir Aurel STEIN fait Ouzoun Tati ; il nous fait une peinture du désert de Takla Makan que l'on peut rapprocher de celle qu'a donnée Sven HEDIN : « Il entra, à l'est, dans une immense plaine de sables mouvants que le vent faisait voler en tourbillons. On n'y voyait ni eaux ni pâturages et l'on était exposé à mille périls de la part des démons. Lorsqu'on regardait dans le lointain, on n'apercevait nulle part ni routes, ni sentiers, et les voyageurs, allant ou venant, n'avaient pour se guider d'autres indices que des amas d'ossements d'hommes et d'animaux [1] ».

Arrivé enfin à la frontière de Chine à Cha Tcheou, Hiouen Tsang avertit l'empereur de son retour ; FANG YOUEN-LING, gouverneur de la capitale de l'ouest (Si Ngan fou) envoie au devant de lui trois hauts fonctionnaires avec ordre « de le conduire depuis le grand canal jusqu'à la capitale et de l'installer dans l'hôtel des ambassadeurs appelé *Tou-ting-i*. Ils étaient accompagnés d'une multitude immense. Ce jour-là, les magistrats adressèrent aux religieux de tous les couvents l'ordre de préparer des tapisseries, des chaises à porteurs, des fleurs, des bannières, etc., et d'accompagner les livres sacrés et les statues dans le couvent *Houng-fo-se (du grand bonheur)*. Tous les religieux furent transportés de joie et firent à l'envi de pompeux préparatifs. Le lendemain, ils se réunirent en foule au sud de la rue *Tchou-tsio-kiai (de l'oiseau rouge)*. Ils formaient ensemble plusieurs

1. Stan. JULIEN, p. 290.

centaines de groupes rangés avec ordre et symétrie. On déposa immédiatement (dans le même couvent) les objets que le Maître de la Loi avait rapportés des contrées de l'ouest [1] ».

Cette entrée triomphale de Hiouen Tsang à Si Ngan, après seize années d'absence eut lieu au printemps de la 19e année de la période Tcheng Kouan (645). C'est dans le couvent de Houng-fo-se que Hiouen Tsang traduit cinq sutras et çastras et achève la rédaction du *Si Yu Ki*, Mémoires sur les Contrées de l'ouest, dans lequel il traite des 128 royaumes qu'il a visités lui-même ou dont il a entendu parler (648). Reçu par l'empereur à Lo Yang, Hiouen Tsang obtient du souverain qu'il écrive une préface qui contient 781 caractères. Le grand voyageur ne voulut accepter aucune fonction publique et passa sa vie entière à traduire les livres sacrés qu'il avait rapportés de l'Inde; il mourut en 664, âgé de 68 ans.

Ses biographes nous ont laissé de Hiouen Tsang le portrait suivant : « Le Maître de la Loi était haut de sept *tchi;* son visage était légèrement coloré. Il avait les sourcils écartés et les yeux brillants. Son air était grave et majestueux, et ses traits étaient pleins de grâce et d'éclat. Le timbre de sa voix était pur et pénétrant, et son langage brillait à la fois par la noblesse, l'élégance et l'harmonie, de sorte que ses auditeurs ne pouvaient se lasser de l'entendre. Lorsqu'il se trouvait, soit au milieu de ses disciples, soit en présence d'un hôte illustre, on l'écoutait souvent pendant une demi-journée dans une attitude immobile. Il portait de préférence un vêtement de coton fin, proportionné à sa taille; sa démarche était douce et aisée; il regardait droit devant lui et ne lançait jamais de regards obliques. Il était majestueux comme les grands fleuves qui entourent la terre, calme et brillant comme le lotus qui s'élève au milieu des eaux. Observateur sévère de la discipline, il était toujours le même. Rien n'égalait sa bonté affectueuse et sa tendre pitié, la ferveur de son zèle et son attachement inviolable aux pratiques de la *Loi*. Il était

1. Stan. Julien, p. 293.

réservé dans son amitié et ne se liait pas à la légère; et, une fois entré dans le couvent, il n'y avait qu'un décret impérial qui pût le faire sortir de sa pieuse retraite [1] ».

L'empereur manifesta la plus vive douleur, en apprenant la mort du Sage et ordonna que ses funérailles auraient lieu aux frais de l'Etat.

On a pu comparer Hiouen Tsang à HÉRODOTE et à MARCO POLO, non sans raison, à cause de l'étendue de ses voyages, de la multiplicité des pays qu'il a traversés, de sa longue absence de sa patrie, mais il n'a pas la variété d'observation, ni la curiosité d'esprit de son devancier et de son successeur. En revanche les services qu'il a rendus à la géographie ne sont pas moindres que les leurs, car c'est grâce au récit de ses voyages que l'on a pu reconstituer la géographie de l'Asie centrale et celle du nord de l'Inde, témoin le général Alexander CUNNINGHAM et son ouvrage *The Ancient Geography of India* (1871).

Yi Tsing. Quatre ans après le retour (645) de Hiouen Tsang, un jeune religieux de quinze ans, enthousiasmé par les résultats du voyage du célèbre pèlerin, se promit d'imiter son exemple : il se nommait Tchang Wen-ming, en religion YI-TSING; né en 634 à Fan Yang (Tcho Tcheou, le Juju de Marco Polo, Tche Li), il était entré au couvent dès l'âge de sept ans. Grâce à un fonctionnaire éclairé de Yang Tcheou, FOUNG HIAO-TS'IOUEN, dont il fit la connaissance en 671, Yi-Tsing trouva les ressources nécessaires à l'accomplissement du voyage qu'il projetait depuis 649. Il s'embarqua avec un seul compagnon sur un bateau persan à Canton et, vingt jours plus tard, il abordait à Çri Bhoja, le Zabedj des Arabes, que M. Chavannes place au sud de Sumatra; il y séjourne six mois et se rend en bateau au pays de Mouo louo yu, Palembang suivant le même auteur,

1. Stan. JULIEN, pp. 346-7. — *Histoire de la Vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an* 629 *jusqu'en* 645, par HOEÏ LI et YEN-THSONG..., traduite du chinois par Stanislas JULIEN. Paris, Imprimerie impériale, 1853, in-8°.

Mémoires sur les Contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par HIOUEN THSANG, et du chinois en français par M. Stanislas JULIEN. Paris, Imprimerie impériale, 1857-8, 2 vol. in-8°.

où il reste deux mois; il passe à Kie Tch'a (Atjeh), aux Nicobar (672) et l'année suivante débarque à Tamralipti à l'embouchure de l'Hoogly; pendant un séjour de trois mois, il fait la connaissance d'un religieux chinois, TA TCH'ENG-TENG, qui avait longtemps habité Ceylan d'où il s'était rendu aux Indes, il y avait une douzaine d'années; ils formèrent le projet de joindre une caravane pour visiter l'Inde centrale et en particulier le Bihar, au sud du Nepâl, dont la partie au sud du Gange (districts de Patna et de Gayâ) formait l'ancien royaume de Magadha, célèbre dans l'histoire du Buddha comme le pays où il commença sa prédication. A dix jours de marche du temple de Mahâbodhi (Buddh Gayâ, village du district de Gayâ, Bengale), Yi-Tsing tomba malade, resta en arrière, fut complètement dépouillé par des brigands, réussit néanmoins à leur échapper et à rejoindre ses amis. Il visita divers lieux de pèlerinage, en particulier Kapilavastu (Nepâl), où Çakya Muni naquit dans le jardin de Lumbini; il séjourna dix ans au célèbre temple de Nâlanda, (à Baragaon, au sud de la ville de Bihar). En 685, il prit la résolution de retourner en Chine et, par la même route, revint à Canton chercher de l'aide pour ses travaux; après quatre mois de séjour, il repartit avec ses aides pour Çri Bhoja, où il rédigea ses notes. Il rentra définitivement en Chine en 695 et arriva l'été à Lo Yang; l'impératrice Wou, ancienne concubine de T'ai Tsoung et femme de Kao Tsoung, gouvernait alors. Yi-Tsing continua ses nombreux travaux et mourut en 713, à 79 ans[1].

Wou K'oung.

WOU K'OUNG est loin d'avoir la valeur de la plupart de ses coreligionnaires; c'est un « pèlerin zélé plutôt qu'un observateur ». Né en 730, à Yun Yang, dans le Chen Si, son nom était à l'origine FA KIE (DHARMADHATU); son appellation était FOUNG TCH'AO; religieux du temple Tchang King de la capitale supérieure, Tch'ang Ngan, il fit partie d'une mission d'inspection envoyée par l'empereur Hiouen Tsoung en 751, sur la demande du roi de Kipin; le Kipin et le Cachemire *(Kia-che-mi-lo)* étaient à l'origine identiques,

1. Voir CHAVANNES et TAKAKUSU. — *Bib. Sinica*, col. 2664-2665.

mais sous les T'ang, ils semblent avoir été séparés ; en effet Wou K'oung après avoir passé par Ngan Si, Kachgar (Sou Le), traversé les montagnes et divers royaumes, arrive en 753 au royaume de K'ien-to-lo, prononciation correcte sanscrite de Gandhâra ; « c'est là qu'est la capitale orientale du Kipin ». Wou K'oung distingue bien le Cachemire du Kipin (Gandhâra et région environnante) ; notre çramana rentre en Chine par Kachgar, Kho Tan, Kou Tcha, Ngan Si, après une absence de quarante années et était de retour à Tch'ang Ngan en 790 [1].

En 860, Yi Tsoung, de la dynastie des T'ang, apprend le sanscrit. L'empereur Soung, Jen Tsoung, en 1035, créera un collège pour l'étude de cette langue et désignera cinquante jeunes gens pour suivre les cours.

Ki Ye.

Ki Ye faisait partie d'un groupe de trois cents çramanas envoyés en 964 ou 966 aux Indes ; il partit de Kiai (Kan Sou) sur la rive gauche du He Chouei, se rendit à Ling Wou, près de Ning Hia d'où il se mit en route pour sa destination par Leang Tcheou, Kan Tcheou, Sou Tcheou, Koua Tcheou, Cha Tcheou, Ha Mi, Tourfan, Karachahr, Ta Che (Aksou), Sou Le (Kachgar), Yu T'ien (Khotan) arrivant au royaume de Pou Lou (Gilghit), Cachemire, Gandhâra, Magadha. Il rentra en Chine par le Nepâl. Ayant présenté les livres et les reliques qu'il avait recueillis à l'empereur T'ai Tsoung (976), il se fixa au temple de Nieou Sin (Cœur de Bœuf) au nord du mont O Mei, au Se Tch'ouan, consacré au culte de Samantabhadra ; il s'y construisit une hutte dans laquelle il mourut à l'âge de 84 ans. Il avait pris des notes de voyages à la fin de chacun des 42 livres d'un exemplaire du Nirvâna Sutra qui furent recueillis au XII[e] siècle par Fan Tch'eng-ta et insérés dans son ouvrage *Wou tch'ouan lou*. La relation de Ki Ye a été traduite par G. Schlegel puis par Ed. Huber [2] ».

Kien Tchen.

Les pèlerins bouddhistes dont nous avons parlé jusqu'ici

1. *Voir l'Itinéraire d'Ou k'ong* (751-790) traduit et annoté par MM. Sylvain Lévi et Éd. Chavannes. (*Journ. Asiat.*, sept.-oct. 1895, pp. 341-384.)

2. Voir *Bib. Sinica*, col. 2665-2666, en particulier les notes de Chavannes, *Bul. Ecole franç. d'Ext. Orient*, 1904.

faisaient le long voyage des Indes dans le but de compléter leur savoir aux sources mêmes de leur religion et d'y chercher les livres sacrés nécessaires à leurs études. En Kien Tchen (Kan Shin, 742-754) nous avons au contraire un religieux ardent à porter sa foi dans un pays qui ne la connaît pas encore : le Japon. Un prêtre chinois de Yang Tcheou, Kien Tchen, comptait parmi ses élèves deux Japonais, YEI YEI et FUSHO, avec lesquels il forma le projet de se rendre au Japon pour y propager la doctrine du Buddha. L'empereur Hiouen Tsoung qui favorisait le taoïsme s'opposa à leur dessein; les zélés bouddhistes voulurent passer outre à la défense impériale, mais ils échouèrent. Non découragés, en 743, ils renouvelèrent leur entreprise, s'embarquèrent à Ning Po, firent naufrage et furent sauvés par le gouverneur de Ming Tcheou. Kien Tchen essaya encore de partir soit de Wen Tcheou, soit de Fou Tcheou, mais arrêté il fut renvoyé à Yang Tcheou. Enfin, trois ans plus tard, il réussit à partir avec ses deux compagnons japonais sur un bateau qu'ils avaient fait construire; ils abordèrent à Haï Nan où ils passèrent un an et se rendirent à Canton où mourut Yei Yei. Une ambassade japonaise venue en Chine en 753, emmena Kien Tchen invité par l'empereur SHOMU. L'ambassade quitta Ning Po (753), arriva aux Lieou K'ieou, mais fut rejetée par le mauvais temps sur la côte d'Annam. L'un des quatre ambassadeurs, ABE NO NAKAMARO, appelé par les Chinois TCHAO HENG et TCHAO KING fut plus tard nommé gouverneur de l'Annam. Finalement Kien Tchen arriva au Japon, à Yakushima, puis à Satsuma et gagna Nara où il fut bien accueilli par Shomu et par l'impératrice KÔKEN; il s'installa au monastère Tôdaiji [1].

Comme nous venons de le voir, dès l'époque des T'ang, les pèlerins bouddhistes japonais faisaient de lointains voyages. En 1383, un religieux du Japon, nommé TCHEMAN émet le vœu qu'on fasse une collecte pour réparer le temple incendié du Grand Nuage à Leang Tcheou [2].

1. Voir J. TAKAKUSU dans *Premier Congrès int. des Etudes d'Ext. Orient* (Hanoï, 1902), pp. 56-60.
2. CHAVANNES, *Insc. Bonin*, p. 238.

Treizième Dynastie : T'ANG. *Capitale :* LO YANG.

1. 618 Kao Tsou, abdique en 626; † 635, 5e lune, à 70 ans, *Li Youen*	618 Wou Te.
2. 627 T'ai Tsoung, † 649, 5e lune, à 53 ans, *Li Che-min*	627 Tcheng Kouan.
3. 650 Kao Tsoung, † 683, 12e lune, à 56 ans, *Li Tche*	650 Young Houei.
	656 Hien K'ing.
	661 Loung So.
	664 Lin Te.
	666 K'ien Foung.
	668 Tsoung Tchang.
	670 Hien Heng.
	674 Chang Youen.
	676 Yi Foung.
	679 T'iao Lou.
	680 Young Loung.
	681 K'ai Yao.
	682 Young Chouen.
	683 Houng Tao.
4. 684 Tchoung Tsoung, *Li Hien*	684 Se Cheng.
5. 684 Jouei Tsoung, *Li Tan*	684 Wen Ming.
684 Wou Heou, ou Wou Tche-T'ien, femme de Kao Tsoung, † 705, 11e lune	684 Kouang Tche.
	685 Tch'ouei Koung.
	689 Young Tch'ang.
	689 Tsai Tch'ou.
	690 T'ien Cheou.
	692 Jou Yi.
	692 Tch'ang Cheou.
	694 Yen Tsai.
	695 Tiao Cheng.
	695 T'ien Ts'e Wan Souei.
	696 Wan Souei T'oung T'ien.
	697 Chen Koung.
	698 Cheng Li.
	700 Kieou Che.
	701 Ta Tsou.
	701 Tch'ang Ngan.
705 Tchoung Tsoung, empoisonné en 710, à 55 ans	705 Chen Loung.
	707 King Loung.

7 10 Jouei Tsoung, abdique en 712; 8e lune; † 716, 6e lune, à 55 ans	710 King Yun.
	712 T'ai Ki.
	712 Yen Ho.
6. 712 Hiouen (Youen) Tsoung, abdique en 754, 7e lune ; † 762, 4 lune, à 78 ans *Li Loun-gki*	713 K'ai Youen.
	742 T'ien Pao.
7. 756 Sou Tsoung	756 Tche Te.
	758 K'ien Youen.
	760 Chang Youen.
	762 Pao Ying.
8. 762 Tai Tsoung, † 779, 5e lune, à 52 ans	763 Kouang Te.
	765 Young T'ai.
	766 Ta Li.
9. 780 Te Tsoung, † 805, 1e lune ; à 64 ans, *LiKouo*	780 Kien Tchoung.
	784 Hing Youen.
	785 Tcheng Youen.
10. 805 Chouen Tsoung, abdique, 8e lune; ; † 806, 1e lune à 46 ans, *Li Toung*	805 Young Tcheng.
11. 806 Hien Tsoung, tué en 820, 1e lune, à 43 ans, *Li Tun*	806 Youen Ho.
12. 821 Mou Tsoung, † 824, 1e lune, à 30 ans, *Li Han*	821 Tch'ang K'ing.
13. 825 King Tsoung, tué en 826, 12e lune, à 18 ans, *Li Tsan*	825 Pao Li.
14. 827 Wen Tsoung, † 840, 1e lune, à 38 ans, *Li Maou*	827 T'ai Ho.
	836 K' ai Tch'eng.
15. 841 Wou Tsoung, † 846, 3e lune, à 33 ans, *Li Yen*	841 Houei Tch'ang.
16. 847 Siouen Tsoung, † 859, 8e lune, à 50 ans, *Li Tchen*	847 T'ai Tchoung.
17. 860 Yi Tsoung, † 873, 7e lune, à 41 ans, *Li Tsouei*	860 Hien T'oung.
18. 874 Hi Tsoung, † 888, 3e lune, à 27 ans, *Li Houan*	874 K'ien Fou.
	880 Kouang Ming.
	881 Tchoung Ho.
	885 Kouang K'i.
	888 Wen Te.

19. 889 Tchao Tsoung, détrôné 904 4[e] lune, et tué, 8[e] lune, à 38 ans, *Li Kié*	889 Loung Ki.
	890 Ta Chouen.
	892 King Fou.
	894 K'ien Ning.
	898 Kouang Houa.
	901 T'ien Fou.
	904 T'ien Yeou.
20. 905 Tchao Siouen Ti (Ngai Tsoung), abdique en 907, 4[e] lune, puis tué à 17 ans, *Li Yu*	905 T'ien Yeou.

TABLE DES MATIÈRES



Benazet (A.). — Le Japon avant les Japonais : Étude d'ethnographie et d'archéologie sur les Aïnou primitifs, 32 pp. in-8, 1911, 3 francs.

Les sources — Koropok-ghourou ou Tsoutchi-ghoumo — les anciens Aïnou — Caractère physique des Aïnou primitifs — Fouilles archéologiques — Traditions et légendes — Anciennes croyances religieuses.

Chavannes (Ed.) et **P. Pelliot.** — Un traité manichéen retrouvé en Chine, traduit et annoté, 2 pl., 360 pp. in-8 (T. JA), 1913, 20 fr.

Bibliographie — traduction du traité manichéen de Pékin — notes additionnelles — texte chinois du traité de Pékin — Nouvelles publications relatives au manichéisme — Fragment Pelliot — Le Houa hou king — Le Eul tsong king et le San tsi king — textes historiques — notes additionnelles — errata — index.

Collection Paul Mallon, décrite par G. Migeon, 1er fascicule, 13 planches dont 2 en couleurs, 15 f. n. chif., in-4, en un cartonnage, 1919, 60 francs.

Art hindou — art chinois — art égyptien.

Superbe édition, pl. en photogravure : Édition tirée à petit nombre et non dans le commerce.

Planches : I. Statue en grès rouge de Vyndhia. — II. Statue (Buste d'une), pierre bleuâtre (dynastie des Weï), VIIIe siècle. — III. Aigles blancs, peinture signée Wang-Tsin-King (IXe siècle). — IV. Vase de bronze, dynastie des Han, IIe siècle après notre ère. — V. Vase en poterie émaillée (dynastie des Tang), VII-Xe siècles. — VI. Même modèle que pl. V, sans couvercle et autre côté. — VII. Vase en poterie émaillée (dynastie des Sung), 960-1279. — VIII. Statuette en calcaire polychromé, IVe dynastie (école Memphite). — IX. Même statuette que pl. VIII, de profil. — X. Fragment de bas-relief en calcaire polychromé, IVe dynastie (école Memphite). — XI. Statuette en bois d'ébène, fin Xe ou début XIe dynastie. — XII. Même statuette que planche XI — XIII. Détail de la statuette figurant aux pl. XI et XII.

Ferrand (G.). — Le K'ouen-Louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud, 267 pp., in-8 (T JA), 1919 20 francs.

Textes chinois et annamites. — Les transcriptions chinoises. — Identifications. — Textes arabes et persans. — Parenté des Chinois, Khmers, Indonésiens et Malgaches. — Les marines javanaise, khmer, cam, chinoise et malgache. — Ambassades à la cour de Chine. — Les migrations des komr.

Foucher (A.). — The beginnings of Buddhist art and other essays in Indian and Central-Asian archaeology, revised by the author and translated by L. A. Thomas and F. W. Thomas, with a preface by the latter, coloured frontispice, 50 plates with explanatory letterpress, XVI, 316 pp., imp. 8 vo, 1917, 50 francs.

Contents : I. The beginnings of Buddhist art. — II. The representations of « Jatakas » on the bas-reliefs of Barhut. — III. The Eastern gate of the Sânchi stûpa. — IV. The Greek origin of the image of Buddha. — V. The tutelary pair in Gaul and in India. — VI. The great miracle at Cravasti. — VII. The six-tusked elephant. — VIII. Buddhist art in Java. — IX. The Buddhist madonna. — Index.

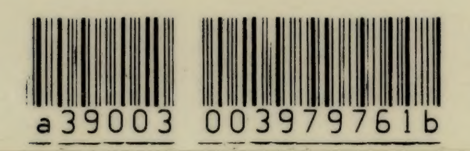
Imprimerie VROMANT & Co, 3, rue de la Chapelle, Bruxelles. — 7-20-7394.

ENRI CORDIER

HISTOIRE
ÉNÉRALE
DE LA
CHINE

I

PARIS
AUL GEUTHNER
1920


a39003 003979761b

